@

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou

ANNALES DE CET EMPIRE

Traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU

par le feu Père
Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin

TOME HUITIÈME

à partir de :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE

ou ANNALES DE CET EMPIRE,

traduites du TONG-KIEN-KANG-MOU, par le feu Père Joseph-Anne-Marie DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, missionnaire à Pékin,

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. Le Roux DES HAUTESRAYES, Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collège Royal de France, Interprète de Sa Majesté pour les Langues Orientales.

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-HI, & gravées pour la première fois.

TOME HUITIÈME.

A Paris (1778), chez
- Ph.-D. Pierres, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, &
- Clousier, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2011

TABLE DES CHAPITRES

XIXe DYNASTIE. LES SONG

960. Taï-tsou — 977. Taï-tsong — 997. Tchin-tsong — 1023. Gin-tsong — 1063. Yn-tsong — 1067. Chin-tsong — 1085. Tché-tsong — 1100. Hoeï-tsong — 1125. Kin-tsong — 1127. Kao-tsong — 1162. Hiao-tsong — 1189. Kouang-tsong — 1194. Ning-tsong

DIX-NEUVIÈME DYNASTIE

LES SONG

@

p.001 **960.** Tchao-kouang-yn, fondateur de la grande dynastie des Song, était originaire de Tcho-tchéou, ville située dans le district de Pé-king. Sous la dynastie impériale des Tang, Tchao-tiao, son bisaïeul, gouverneur de Yeou-tou [1], eut p.002 un fils, appelé Tchao-ting, qui fut censeur de l'empire ; Tchao-king, fils de Tchao-ting, obtint le

[1] Yeou-tou & Yeou-tchéou est le nom de l'ancienne ville de Pé-king, appelée sous différentes dynasties, des noms de Chang-kou, Fan-yang, Yen-kiun, Tcho-kiun, Sie-tçin-fou, Yen-chan-fou, Ta-hing, Ta-tou, Pé-ping, Chun-tien, &c. Éditeur.

gouvernement de Tcho-tchéou sa patrie, & c'est de ce dernier que naquit Tchao-hong-yn, père du fondateur des Song [1].

L'an 927, au commencement du règne de Ming-tsong, empereur des Heou-tang, Tchao-hong-yn ayant épousé Tou-chi, elle lui donna un fils qu'il appela Tchao-kouang-yn ; il vint au monde à Kia-ma-yng, à l'est de la ville de Lo-yang : le moment de sa naissance fut marqué par une lumière extraordinaire qui répandit dans la chambre une odeur agréable pendant toute la nuit. Tchao-kouang-yng devint d'une taille haute & majestueuse ; il avait l'esprit pénétrant & subtil, & une physionomie noble qui annonçaient ce qu'il serait un jour. Il servit d'abord sous les Heou-tchéou en qualité d'officier dans les gardes impériales & contribua beaucoup par sa valeur & sa prudence au gain de la bataille de Kao-ping. que Chi-tsong remporta sur l'armée combinée des tartares Khitan, & de Lieou-tsong, prince des Han septentrionaux. En 956 ayant été mis à la tête d'un gros détachement, il battit en personne Ho-ting-si, Hoang-fou-hoeï & Yao-fong, & se rendit maître de Tou-tchéou. Peu de temps après, il en vint aux mains à Lou-ho avec Li-king-ta à qui il fit perdre dix mille hommes. Dans toutes ces expéditions, il se comporta p.003 avec tant de bravoure & de sagesse, qu'il gagna l'amitié & l'estime des officiers & des soldats, au point que l'empereur Chi-tsong venant à mourir, & ne laissant pour successeur qu'un fils âgé seulement de sept ans, hors d'état de pouvoir de longtemps gouverner par lui-même, les troupes & plusieurs des grands jetèrent les yeux sur Tchao-kouang-yn & pensèrent à l'élever sur le trône.

A la onzième lune de l'an 957, on apprit de Tching-tchéou & de Ting-tchéou, que le prince des Han du nord s'était joint aux Tartares Leao, &

---

[1] La plupart des fondateurs de dynastie ont voulu faire remonter leur origine dans les temps les plus reculés ; les historiens chinois, & entre autres l'auteur du *Ouang-sing-tong-pou*, font remonter celle de Tchao-kouang-yn jusqu'à l'ancien empereur Hoang-ti, par Kao-yang, autrement Tchuen-hio son petit-fils. Mou-ouang, empereur des Tcheou, donna vers l'an 980 de l'ère chrétienne*, la principauté de Tchao, territoire de Ping-yang-fou du Chan-si, à Tsao-fou qui s'était distingué par la vitesse avec laquelle il conduisait un char : on prétend que le nom de famille des Song leur vient de cette principauté. Éditeur.
*[c.a. : il faut bien entendu lire *avant l'ère chrétienne.*]

paraissait méditer quelque irruption sur les terres de l'empire ; la cour impériale inquiète de leurs démarches, donna ordre à Tchao-kouang-yn d'aller contre eux à la tête des troupes.

Le jour qu'il partit de la cour, une foule de peuple l'accompagna hors des murs où l'armée l'attendait, & se mit tout à coup à crier que ce général était digne de leur commander & qu'on devait l'élever sur le trône ; ce cri universel répété si souvent, mit en mouvement les officiers & les soldats de l'armée, & ils pensèrent aux moyens de proclamer Tchao-kouang-yn : on ignorait entièrement dans l'intérieur du palais ce qui se passait au-dehors. Le lendemain matin, Miao-hiun qui avait la réputation d'habile astrologue, aperçut que le soleil était surmonté d'un autre soleil dont la lumière paraissait ternie & presque éteinte par celui de dessous. Ce phénomène dura assez longtemps, & il le fit remarquer à ceux qui s'étaient déclarés pour Tchao-kouang-yn, en leur disant que l'ordre du Ciel était conforme à leurs désirs & qu'il se déclarait assez par ce signe.

L'armée campa à Tchin-kiao : pendant la nuit, un grand nombre d'officiers & de soldats assemblés pour consulter p.004 sur cette affaire, convinrent tous que le prince qu'on avait mis sur le trône étant trop jeune pour se mêler du gouvernement, leurs belles actions demeureraient sans récompense, au lieu que Tchao-kouang-yn savait les estimer & les récompenser, & qu'il était par conséquent de leur intérêt de le proclamer avant que de se mettre en campagne.

Un des officiers, nommé Li-chou-yun, se leva alors & fut avertir Tchao-kouang-y, frère du général, & Tchao-pou, son lieutenant dans le gouvernement de Koué-té, de ce qui se passait. Ces deux officiers qui occupaient les places les plus distinguées de l'armée, firent mettre les troupes sous les armes, & les rangèrent en ordre en attendant qu'il fût jour ; en même temps ils renvoyèrent Kouo-yen-pin à la ville donner avis à Ché-cheou-sin & à Ouang-chin-ki, officiers qui étaient dans les intérêts de Tchao-kouang-yn, de la résolution que l'armée avait prise.

Dès que le jour commença à paraître, l'armée s'avança en bon ordre vers le lieu où le général avait passé la nuit ; il dormait encore : aussitôt que Tchao-kouang-y & Tchao-pou l'eurent éveillé, tous les soldats l'épée nue à la main, lui annoncèrent que l'empire était sans maître & qu'ils le reconnaissaient pour leur souverain. Celui qui portait la parole, finissait à peine de parler, que sans donner le temps à Tchao-kouang-yn de répondre, on le revêtit d'un habit de couleur jaune, couleur attribuée à la dignité impériale, & on usa de violence pour le faire sortir de sa tente. Dès qu'il parut, l'armée se précipita à genoux, & marqua sa joie par les cris redoublés de *Ouan-souï, dix mille ans,* qu'on entendit retentir de tous côtés ; après quoi tous les cavaliers montèrent à cheval pour le reconduire p.005 à Kaï-fong-fou où devait se faire la cérémonie de son couronnement.

Tchao-kouang-yn voyant qu'il ne pouvait s'opposer au torrent, fit faire halte, & leur dit :

> — Par la démarche que vous faites, ou vous n'avez en vue que vos propres intérêts, ou votre dessein est de suivre mes ordres, & alors je me résoudrai à être votre maître ; mais si d'autres motifs vous animent, soyez sûrs que je ne le ferai jamais.

A ces mots, tous mirent pied à terre, & répondirent unanimement qu'ils étaient disposés à exécuter ses ordres.

> — Cela étant, dit Tchao-kouang-yn, sachez que l'impératrice & le jeune prince qui occupe le trône ont été nos maîtres & qu'ils le sont encore. Je leur dois toutes sortes de respects, & je ne veux point qu'on leur manque ni qu'on leur cause aucun déplaisir. Les ministres d'État & les grands sont les épaules qui portent tout le fardeau de l'empire, je prétends qu'il ne leur soit fait aucun tort ni aucune injure ; les tribunaux sont des endroits sacrés où l'on rend la justice, il n'y faut pas toucher ; je défends encore de piller les trésors publics & de voler le peuple ; si vous suivez ponctuellement ces ordres, je vous en

> récompenserai libéralement ; mais quiconque y contreviendra doit s'attendre à une punition sévère.

Tous étant convenus de les observer, alors ils s'avancèrent du côté de la ville.

Le lendemain, se proposant de faire son entrée, il envoya devant Tchou-tchao-fou pour tranquilliser le peuple ; Pou-meï eut la commission d'avertir les ministres, les grands & ceux qui étaient chargés du gouvernement de ce qui s'était passé, & de leur apprendre ses intentions. Pou-meï les trouva encore tous au palais : les deux ministres Fan-tchi & p.006 Ouang-pou joignant les mains, s'écrièrent que c'était leur faute & qu'ils n'auraient pas dû mettre sitôt Tchao-kouang-yn à la tête des troupes. Han-tong, capitaine des gardes, pensa d'abord à les rassembler pour se défendre, mais les partisans de Tchao-kouang-yn se trouvant beaucoup plus forts, Ouang-yen-ching poussa si vivement Han-tong qu'il ne lui donna pas même le temps de s'enfermer dans son hôtel où il s'était réfugié ; il l'y tua, ainsi que sa femme & ses enfants.

Tchao-kouang-yn étant arrivé à la porte de la ville, ordonna aux troupes de retourner dans leurs quartiers, & se rendit à l'hôtel des grands mandarins passagers où on lui amena les ministres d'État Fan-tchi & Ouang-pou. A leur vue, il ne put retenir ses larmes.

> — J'ai reçu, leur dit-il, des biens immenses de l'empereur Chi-tsong, & dans une matinée, forcé par les troupes, j'en suis venu où vous voyez ; je suis dans une confusion inexprimable de me voir coupable d'une pareille ingratitude, que faut-il maintenant que je fasse ?

Avant que ces ministres eussent le temps de répondre, Lo-yen-hoan, un des premiers officiers de guerre, mettant le sabre à la main, dit d'un air résolu :

— L'empire n'a point de maître, & nous voulons lui en donner un ; pouvons-nous faire un choix plus digne que celui de notre général Tchao-kouang-yn ?

Les ministres se regardant l'un & l'autre ne savaient où aboutirait cette scène ; Ouang-pou, dans la crainte que son opposition ne lui devînt funeste, descendit promptement de son siège, & se jetant à genoux aux pieds de Tchao-kouang-yn, il le reconnut pour empereur : Fan-tchi se vit obligé de suivre cet exemple.

p.007 N'ayant plus rien à craindre de la part de ces ministres, Tchao-kouang-yn fut conduit au palais des empereurs pour y être reconnu de tous les grands ; lorsqu'il fut arrivé au milieu de la grande cour devant la salle du trône, Tao-kou tira de sa manche l'acte de renonciation à la couronne de la part du jeune empereur en faveur de Tchao-kouang-yn, que ce général reçut à genoux ; ensuite il fut introduit dans la salle du trône sur lequel on le fit asseoir, après qu'on l'eut revêtu des habits impériaux.

Lorsqu'il eut reçu le serment de fidélité de tous les grands & que la cérémonie de son installation fut finie, le nouvel empereur déclara Chi-tsong qui venait d'abdiquer, prince de Tching ; il donna à l'impératrice sa mère le titre d'impératrice de la dynastie des Tcheou, en lui assignant pour demeure le palais de l'occident où elle se retira le même jour. Il accorda un pardon général à tout l'empire, & dépêcha des courriers dans toutes les provinces pour y porter ses ordres & publier son élévation ; en attendant, il confirma dans leurs charges tous les mandarins qu'il éleva même d'un degré ; il déclara qu'à l'avenir la couleur impériale serait la rouge ; & comme Koué-té-tchéou dont il avait été gouverneur s'appelait aussi Song-tchéou, il voulut que sa dynastie en prît le nom & qu'on l'appelât la dynastie des Song. Peu de jours après cette révolution, un courrier de Tching-tchéou apporta la nouvelle que les Tartares & le prince des Han du nord ayant eu avis qu'on envoyait des troupes contre eux sous les ordres de Tchao-kouang-yn, s'étaient séparés & retirés chacun dans leur pays.

Quoique le nouvel empereur ne fût pas habile dans les lettres, il aimait cependant les sciences & ceux qui s'y p.008 appliquaient ; & pour les exciter davantage à y faire des progrès, lorsqu'il eut élevé ses ancêtres jusqu'à la quatrième génération au rang d'empereurs, il ordonna qu'on rétablît les collèges & qu'on y pratiquât des salles particulières où on honorerait ceux qui se seraient distingués dans cette carrière. Il mit Confucius & Yen-tsé, le disciple favori de ce philosophe, à la tête des anciens, en leur assignant à chacun leur place, & il fit peindre leurs portraits qu'il y plaça, ainsi que leur éloge qu'il voulut faire lui-même : il partagea entre plusieurs gens de lettres de la première distinction, le soin de faire l'éloge des autres. Ce prince allait de temps en temps dans ces collèges pour voir si les règles y étaient exactement observées, & il disait à ceux qui l'accompagnaient que tous les officiers de guerre devraient s'appliquer à l'étude & s'instruire des règles du gouvernement. Sous le règne de ce prince, les lettres négligées pendant les troubles où la Chine fut plongée sous les cinq petites dynasties précédentes, commencèrent à être cultivées & reprirent la plus grande faveur. Jamais il n'y eut un plus grand nombre d'écrivains que sous les Song.

A la seconde lune, l'empereur déclara Tou-chi, sa mère, impératrice : l'ayant fait monter sur son trône, il se prosterna devant elle, & alla ensuite au bas des degrés dans la cour, suivi des grands revêtus de leurs habits de cérémonie, qui saluèrent cette princesse tous rangés suivant leur dignité. Comme elle ne marquait aucune joie pendant cette cérémonie auguste qui la mettait au-dessus de tout l'empire, les officiers de sa suite surpris de sa réserve, lui en demandèrent la cause ; elle leur répondit :

> — J'ai appris qu'il est difficile à un maître de bien s'acquitter de son devoir ; si p.009 l'empereur, qui par son rang est au-dessus de tous, suit la vertu, il honore ce même poste & le rend respectable ; mais si dans son administration il s'écarte des

règles, il peut arriver qu'il chercherait même inutilement à n'être qu'un homme ordinaire : voilà ce qui m'afflige.

L'empereur qui entendit cette réponse, se prosterna devant l'impératrice, & la remercia de ses sages instructions, en l'assurant qu'il se conduirait d'une manière à ne lui donner que de la satisfaction.

Cependant Tchao-kouang-yn n'était pas sans inquiétude sur la conduite que tiendraient les gouverneurs des provinces ; plusieurs ne lui avaient point encore fait leur soumission & ne se pressaient point ; Li-yun, gouverneur de Lou-tchéou, était un de ceux qui paraissait le moins disposé à reconnaître le nouveau gouvernement. L'empereur pour le gagner, lui donna avis de son avènement à l'empire, & ajouta aux titres qu'il possédait déjà, celui de conseiller d'État, & lui en envoya le brevet par un de ses officiers. Lorsque cet officier parut à Lou-tchéou, Li-yuen voulait ne le recevoir que comme l'envoyé d'un grand tel qu'il était lui-même ; cependant, cédant aux instances de ses amis & de ses officiers, il alla au-devant de cet envoyé & le traita magnifiquement ; mais jetant ensuite les yeux sur le portrait de Taï-tsou, fondateur de la dynastie précédente, il s'abandonna à la plus vive douleur & pleura amèrement. L'envoyé de l'empereur s'en étant aperçu, on lui fit entendre que les vapeurs du vin en étaient cause.

Lieou-kiun, prince des Han septentrionaux, instruit de ce trait, pensa que Li-yun était disposé à se déclarer contre le nouvel empereur, & qu'il pourrait facilement l'engager dans p.010 ses intérêts : il le fit solliciter, secrètement, de joindre ses troupes aux siennes pour faire la guerre à Tchao-kouang-yn. Li-cheou-tsieï, fils aîné de Li-yun, qui voyait le précipice où son père allait tomber, tenta inutilement de rompre cette alliance. L'empereur même instruit de la défection qu'il méditait, lui écrivit de sa propre main, & fit venir à la cour Li-cheou-tsieï auquel il donna un emploi honorable & qu'il renvoya ensuite, avec ordre de dire de sa part à son père :

> « Avant que l'on m'eût élevé sur le trône, vous pouviez prendre le parti que vous vouliez ; maintenant que je suis empereur, ne sauriez-vous m'accorder quelque chose ?

Ce qui aurait dû faire rentrer Li-yun dans le devoir, sembla le déterminer à ne plus différer sa révolte ; il leva aussitôt des troupes, & publia un manifeste dans lequel il accusait l'empereur de plusieurs crimes : il fit arrêter Tcheou-kouang-siun & un grand nombre d'autres mandarins qu'il envoya au prince des Han septentrionaux, en lui demandant du secours ; ensuite il fit partir pour Tçé-tchéou des gens affidés qui se rendirent maîtres de cette place en en tuant le gouverneur Tchang-fou, dont tout le crime était de s'être déclaré pour l'empereur.

Liu-kieou-tchong-king, ami de Li-yun, apprenant ses démarches, lui dit qu'il courait les plus grands risques dans cette entreprise, puisque malgré les secours qu'il espérait du prince de Han, il doutait qu'avec leurs forces réunies, il pût résister à celles des impériaux, à des troupes aguerries & accoutumées à vaincre, contre lesquelles les Han n'oseraient paraître. Li-yun avait pris son parti, & rien ne pouvait l'en détourner.

p.011 Le prince de Han se mit lui-même en marche à la tête de ses troupes ; Li-yun fut au-devant de lui jusqu'à la porte de Taï-ping-y : dès cette première entrevue, il lui fit un détail des faveurs qu'il avait reçues de l'empereur Taï-tsou de la dynastie des Tcheou, en ajoutant qu'il se rendrait coupable de la plus noire ingratitude, si après tant de bienfaits il ne prodiguait pas son sang pour défendre les intérêts de son auguste famille. Le prince de Han regardait la famille des Tcheou comme ennemie de la sienne depuis qu'elle lui avait enlevé l'empire, ainsi, loin d'être flatté de ce discours, dans la crainte de quelque surprise, il ordonna à Lou-tsan, son lieutenant, de ne point quitter l'armée & de s'y tenir sur ses gardes.

Li-yun visita les troupes de Han, & les trouva si faibles & en si mauvais état, qu'il se vit bien loin de ses espérances : il commença à se repentir du parti qu'il avait pris ; cependant comme il ne pouvait plus

reculer, il marcha avec elles du côté du sud & laissa pour la garde de Lou-tchéou son fils Li-cheou-tsieï, qui se trouva malgré lui engagé dans cette révolte.

L'empereur envoya contre Li-yun divers corps d'armée sous les ordres de Ché-cheou-sin, de Kao-hoaï-té, de Mou-jong-yen-tchao & de Ouang-tsiuen-pi, il recommanda à ces généraux de ne pas laisser échapper Li-yun, & qu'aussitôt qu'ils auraient passé les montagnes Taï-hang-chan, ils allassent promptement se saisir de tous les passages par où il pouvait se sauver.

Le premier jour de la cinquième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Sur la fin de la cinquième lune, l'empereur se mit lui-même p.012 à la tête d'une nombreuse armée & marcha contre Li-yun ; il joignit la division que commandait Ché-cheou-sin, & trouva le rebelle au sud de Tçé-tchéou où il le battit complètement : Lou-tsan, lieutenant du prince de Han, fut tué dans l'action, & Li-yun vivement poursuivi, s'enferma dans Tçé-tchéou où l'empereur le fit aussitôt investir.

A la sixième lune, le brave Ma-tsiuen-y qui commandait un des quartiers, attaqua si vigoureusement la place, que malgré une résistance opiniâtre il y entra de force ; Li-yun se voyant perdu, mit le feu à son hôtel & périt au milieu des flammes. La prise de cette ville en si peu de jours, intimida le prince de Han qui rassembla aussitôt ses troupes & se retira.

Après la prise de Tçé-tchéou, l'empereur fit défiler son armée du côté de Lou-tchéou ; mais Li-cheou-tsieï apprenant le triste fort de son père vint se rendre à l'empereur & lui remit la ville ; ce prince, qui n'ignorait pas ses véritables sentiments, lui pardonna le passé & lui donna même un poste distingué.

A la septième lune, l'empereur revint à la cour, mais il n'y fit pas un long séjour ; à peine y eut-il passé un mois qu'il apprit que Li-tchong-sin

qui s'était d'abord soumis, s'était révolté de nouveau ; le connaissant pour un officier expérimenté, il ne voulut se reposer que sur lui-même du soin de le réduire.

Li-tchong-sin était allié à la dynastie des Tcheou par un mariage ; il avait toujours servi cette famille impériale avec Tchao-kouang-yn qui était alors sur le trône ; ces deux collègues avaient presque toujours partagé entr'eux l'autorité sur les troupes ; mais comme Li-tchong-sin connaissait p.013 les grandes qualités du fondateur des Song, c'était celui de tous les généraux des empereurs Tcheou qu'il redoutait davantage. Lorsqu'il le vit sur le trône, cette crainte le fit d'abord soumettre cependant lorsqu'il apprit que Li-yun avait levé l'étendard de la révolte, il s'enhardit & pensa aussitôt à l'imiter : il envoya Tché-cheou-siun, un de ses officiers, pour l'encourager & lui dire qu'il le soutiendrait.

Li-tchong-sin commença à mettre en état les places du Hoaï-nan dont il était gouverneur ; il s'occupa ensuite à recruter ses troupes & à les exercer ; il fit fabriquer des armes dont il remplit ses arsenaux & approvisionna ses magasins : quand il se crut assez puissant pour faire quelque entreprise, il envoya un de ses officiers solliciter le prince de Tang de se joindre à lui dans la guerre qu'il voulait faire à l'empereur. Le prince de Tang prévoyant que cette jonction ne pouvait lui être que funeste, ne refusa pas d'abord ouvertement, mais il fit avertir secrètement l'empereur, qui partit de la cour à la onzième lune, & fit tant de diligence, qu'il se trouva aux portes de Kouang-ling lorsque Li-tchong-sin s'y attendait le moins ; il fit aussitôt attaquer cette place avec tant de vigueur, que Li-tchong-sin se voyant hors d'état de résister, prit le même parti que le rebelle Li-yun ; il mit le feu à son hôtel, & périt dans les flammes avec toute sa famille.

L'empereur fit quelque séjour à Kouang-ling : ayant employé ce loisir à exercer ses troupes sur les barques de guerre à Yng-louon-tchin, le prince de Tang en prit de l'inquiétude & crût qu'on avait dessein de lui faire la guerre. Pour écarter l'orage, il envoya au camp des impériaux

toutes sortes de rafraîchissements en abondance, par son fils Li-tsong p.014 qu'il chargea de prêter hommage à l'empereur & de l'assurer de sa soumission.

Dans le même temps, Tou-tchou & Siueï-leang, deux officiers du prince de Tang, se sauvèrent de ses États pour éviter d'être punis d'un crime qu'ils avaient commis ; ils vinrent se donner à l'empereur, à qui ils offrirent un plan pour se rendre maître des provinces méridionales qui ne lui obéissaient pas.

L'empereur examina leur mémoire, mais indigné d'y voir régner la fourberie & l'infidélité, il les fit arrêter l'un & l'autre ; il fit mourir publiquement Tou-tchou comme le plus coupable, & envoya son complice en exil à Liu-tchéou pour servir dans les emplois les plus vils d'un tribunal, afin de faire voir à tout le monde l'horreur qu'il avait des traîtres qui manquaient de fidélité à leur prince : il reprit ensuite le chemin de la cour.

On traduisit devant lui Ouang-tchou, secrétaire de ses commandements, comme un homme adonné au vin & peu propre à l'emploi qu'il exerçait : l'accusation vérifiée, l'empereur cassa Ouang-tchou, puis s'adressant aux ministres d'État, il leur dit que dans une place comme celle de secrétaire, celui qui l'occupait devait avoir indispensablement la connaissance de tout ce qu'il y avait de plus caché dans le gouvernement, & qu'il fallait un homme de lettres, sage & entendu ; il leur ordonna de le choisir. Fan-tchi lui proposa Teou-y comme un sujet qui possédait toutes les qualités nécessaires ; l'empereur approuva ce choix, & avoua qu'il y pensait & que nul autre que Teou-y ne lui était venu dans l'esprit.

Quelque temps après, l'empereur fit appeler ce nouveau p.015 secrétaire pour lui dicter quelque ordre ; Teou-y se rendit aussitôt à son appartement, & sur le point d'entrer dans la chambre où ce prince était, il l'aperçut sans bonnet & dans une posture peu grave ; il se retira auprès de la porte sans entrer. Taï-tsou comprenant ce qui l'arrêtait, prit

son bonnet & sa ceinture & se mit dans un état convenable, alors Teou-y entra, & lui dit :

> — Votre Majesté doit faire attention qu'elle commence à fonder une nouvelle dynastie, & qu'elle doit faire connaître à l'empire l'estime qu'elle fait de ses lois & de ses cérémonies ; c'est le moyen de gagner l'estime des sages & d'assurer l'empire à ses descendants.

L'empereur l'écouta avec beaucoup de gravité, & fit connaître que l'avis qu'il venait de lui donner lui faisait plaisir ; ce prince eut, depuis, la précaution de n'admettre aucun grand en sa présence qu'après s'être préparé à le recevoir dans une posture grave & majestueuse telle que doit être celle d'un empereur.

961. Le premier jour de la quatrième lune de l'an 961, il y eut une éclipse de soleil.

L'impératrice Tou-chi, mère de l'empereur, tomba malade à la sixième lune : pendant sa maladie, ce prince ne l'abandonna pas un seul moment, & voulut toujours la servir lui-même. Lorsqu'elle sentit sa fin approcher, elle fit venir Tchao-pou, son secrétaire, & s'adressant à l'empereur, elle lui demanda s'il savait ce qui lui avait fait obtenir l'empire.

> — Ce sont, répondit ce prince, les vertus de mes ancêtres, celles de mon père & les vôtres.
>
> — Vous vous trompez, dit l'impératrice ; ni vos ancêtres, ni votre père, ni moi n'y avons aucune part ; c'est uniquement parce que Kong-ti qu'on avait mis sur le trône n'était qu'un enfant ; s'il avait p.016 été en âge de commander, auriez-vous pu l'obtenir ? Je veux donc, continua-t-elle, que lorsque vous aurez cent ans vous remettiez l'empire à Tchao-kouang-y ; que Tchao-kouang-y le remette à Tchao-kouang-meï, & celui-ci à Tchao-té-tchao, ils sont vos frères, & il est juste qu'ils profitent

> de l'avantage que vous avez eu : vous ne le méritez pas plus qu'eux. Voilà le principal motif qui me porte à faire cette disposition. Je considère d'ailleurs que l'empire étant fort étendu, il faut un homme mûr qui le gouverne, & que ce sera un grand avantage pour votre famille si cela peut toujours subsister ainsi.

Alors appelant Tchao-pou, elle lui dit de mettre par écrit cet ordre & de n'y rien changer ; l'empereur à genoux & les larmes aux yeux, lui dit qu'il respectait trop ses ordres pour ne pas les exécuter. Tchao-pou s'approchant à son tour, fit serment de les écrire fidèlement : après qu'il eut dressé cet acte, il alla le déposer dans la boîte d'or enfermée dans un coffre de fer de la salle des ancêtres que l'empereur avait fait élever nouvellement. L'impératrice mourut à la sixième lune.

A la huitième, les Tartares Nu-tchin vinrent apporter leur tribut à l'empereur & lui faire hommage ; ces peuples demeuraient autrefois au pays de Sou-chin. Du temps des Oueï tartares qui possédaient une partie de la Chine, on les appelait Ou-ki ; les Soui changèrent ce nom en celui de Mo-ho ; sous l'empire des Tang ils étaient divisés en deux hordes, appelées, l'une Hé-chouï & l'autre Sou-mou ; dans la suite la horde Sou-mou devint très puissante, & forma le royaume de Pou-haï auquel la horde de Hé-chouï se soumit. Quelques années après le royaume Pou-haï ayant été détruit, les peuples de la horde Hé-chouï se partagèrent en deux branches, p.017 & furent habiter les uns au nord & les autres au midi ; alors ils changèrent de nom ; ceux du nord comme ceux du midi prirent celui de Nu-tchin ou Niu-tchin ; mais parce que ceux du midi se donnèrent aux tartares Khitan & que les autres refusèrent de le faire, les Khitan pour les distinguer, appelèrent ceux qui s'étaient rangés sous leur obéissance, les Nu-tchin civilisés, donnant aux autres le nom de Nu-tchin barbares ou sauvages. Ce furent ces derniers qui vinrent se soumettre à l'empereur & lui offrir des chevaux de leur pays ; l'empereur les reçut favorablement, & leur accorda l'île de Cha-men qui est vers la pointe

maritime de Teng-tchéou à l'extrémité orientale du Chan-tong, il les exempta de toutes corvées, & ne leur donna que des barques à faire pour le transport des chevaux qu'ils payeraient en tribut à l'empire.

A la onzième lune, des députés de Cha-tchéou vinrent aussi apporter leurs tributs & faire hommage. Cha-tchéou est le même pays qu'on appelait Tien-hoang sous la dynastie des Han. Vers la fin de la dynastie des Tang, les pays de Koua-tchéou & de Cha-tchéou avaient encore Tchang-y-tchao pour gouverneur général ; mais sous les Léang postérieurs, ce gouverneur étant mort, ils cessèrent depuis de reconnaître la Chine, jusqu'à cette époque-ci qu'ils vinrent derechef s'y soumettre.

L'an **962**, l'empereur fit agrandir Pien-tchéou, la même que Kaï-fong-fou, & qu'on appelait alors la cour d'orient, parce que l'empereur y tenait ordinairement la sienne. Il ordonna de reconstruire la grande salle d'audience dont il fit lui-même le plan, & voulut qu'elle fût disposée de manière que les portes étant ouvertes, il pût être aperçu de toutes p.018 parts. Lorsqu'elle fut achevée & enrichie de tous ses ornements, l'empereur s'y transporta, & la trouvant telle qu'il la souhaitait, il dit aux courtisans qui l'entouraient :

> — Mon cœur est semblable à ce trône que vous considérez, on peut y voir également tout ce qui s'y passe, le mal comme le bien.

Quelques jours après, ce prince s'entretenant avec ses ministres, il leur dit :

> — Pendant tout le temps qu'ont duré les cinq dynasties qui ont précédé la mienne, les gouverneurs des provinces devenus trop puissants renversaient toutes les lois, & faisaient mourir les criminels sans en donner avis à l'empereur. La vie étant ce que les hommes ont de plus cher, doit-elle être ainsi abandonnée au caprice d'un mandarin souvent injuste ou méchant ? Lorsqu'un criminel aura été jugé digne de mort dans les

provinces, j'entends que ses juges en fassent leur rapport au tribunal des crimes, & que ce tribunal après avoir de nouveau examiné l'affaire & confirmé la sentence, elle ne soit cependant exécutée que lorsque je l'aurai moi-même approuvée.

A la dixième lune, l'empereur demanda à Tchao-pou qu'il venait de placer à la tête de son conseil privé, pourquoi, depuis la destruction de la dynastie des Tang, l'empire n'avait fait que changer de maîtres & avait été affligé de guerres continuelles ; que son plus grand désir étant de mettre fin aux troubles & de rendre sa dynastie durable, il voulait savoir de lui ce qu'il devait faire pour en venir à bout.

— Prince, répondit Tchao-pou, si depuis les Tang l'empire a éprouvé tant de révolutions, il n'en faut point chercher d'autres causes que la trop grande puissance des gouverneurs des provinces & la faiblesse des princes qui étaient p.019 sur le trône. Pour en arrêter le cours, il faut que Votre Majesté diminue leur pouvoir, & qu'elle leur ôte l'administration des tributs en argent & en vivres ; si outre cela elle ne leur laisse que peu ou point d'autorité sur les troupes, alors l'empire prendra de lui-même une consistance.

— Cela suffit, dit l'empereur, il n'est pas nécessaire de m'en dire davantage, je comprends ce qu'il faut faire.

A la douzième lune, Tcheou-hing-fong qui s'était rendu comme indépendant dans le Hou-nan [1], mourut & laissa son fils Tcheou-pao-kiuen maître de ses États ; Tchang-ouen-piao, gouverneur de Heng-tchéou [2], un de ses vassaux, mais qui ne lui obéissait que par force, ne sut pas plutôt sa mort qu'il prit les armes & refusa d'obéir à son successeur : celui-ci qui craignait de n'être pas le plus fort, écrivit à l'empereur pour le prier de lui accorder quelque secours. Tchang-ouen-

[1] Hou-nan. Voyez le tableau qui est à la tête du cinquième volume. Éditeur. [c.a. : tableau non disponible

[2] Heng-tchéou-fou du Hou-kouang.

piao s'était déjà avancé vers Tan-tchéou [1], qu'il avait surpris & dont il avait tué le gouverneur ; après quoi usant d'une extrême diligence, il était allé à Lang-ling qu'il avait forcé : il faisait publier de tous côtés que son dessein était d'éteindre la famille de Tcheou-hing-fong ; ce furent ces menaces qui déterminèrent Tcheou-pao-kiuen, après qu'il eut envoyé Yang-ssé-fan à la tête de ses troupes contre son vassal rebelle, d'avoir recours à l'empereur, quoi qu'il comprît que sa démarche le réduirait au rang de simple gouverneur de province.

L'envoyé de Tcheou-pao-kiuen n'arriva à la cour qu'au commencement de l'an **963**, précisément dans le temps que p.020 Lou-hoaï-tchong arrivait du pays de King-nan [2] où l'empereur l'avait envoyé, en apparence pour entretenir l'amitié avec Kao-ki-tchong qui en était souverain, mais dans le fond pour en examiner la force & s'il n'y aurait pas moyen de le réunir à l'empire. Lou-hoaï-tchong rapporta que Kao-ki-tchong ne pouvait mettre sur pied tout au plus que trente mille bons soldats ; qu'à la vérité son pays était très fertile en grains, mais que le peuple était surchargé d'impôts & réduit à une extrême misère, en sorte qu'il ne serait pas difficile de s'en rendre maître.

L'empereur accorda à Tcheou-pao-kiuen le secours demandé, & nomma pour cette expédition Moujong-yen-tchao & Li-tchu-yun ; mais avant que de les faire partir, réfléchissant sur ce que Lou-hoaï-tchong lui avait rapporté au pays de King-nan & de la facilité qu'on aurait à s'en emparer, il ordonna à ces deux généraux d'y passer. Ils ne furent pas longtemps à apprendre que Yang-ssé-fan, général de Tcheou-pao-kiuen, avait battu le vassal rebelle à Ping-tsin-ting & dissipé ses troupes ; que l'ayant fait prisonnier, il lui avait fait couper la tête qu'on avait exposée sur les murailles de Lang-ling ; cependant ils continuèrent leur marche conformément à leurs instructions.

---

[1] Tchang-cha-fou.

[2] King-tchéou-fou du Hou-kouang. Les princes du pays de King-nan avaient formé un petit royaume appelé Nan-ping. Voyez le tableau qui est à la tête du cinquième volume. Éditeur.

Lorsque le général Li-tchu-yun arriva à Siang-tchéou [1], il envoya un de ses officiers demander à Kao-ki-tchong la permission de passer sur ses terres. Sun-kouang-hien, chef du conseil de Kao-ki-tchong, lui dit que Chi-tsong, empereur p.021 des Tcheou postérieurs, avait toujours eu dessein de réunir l'empire sous son obéissance ; que le prince qui occupait actuellement le trône impérial étant aussi puissant, & non moins éclairé, ni moins ambitieux, il pensait qu'il était de sa prudence, pour éviter les maux que la guerre entraîne nécessairement à sa suite & pour la conservation de sa famille, qu'il lui remît son pays, ajoutant que cet hommage ne lui ferait rien perdre de sa puissance ni de ses richesses.

Avant que de se déterminer, Kao-ki-tchong envoya Kao-pao-yn son oncle avec des rafraîchissements en abondance pour l'armée impériale. Il le chargea d'examiner quelle en était la force, afin de prendre sa résolution en conséquence ; mais comme il apprit bientôt que son oncle avait été reçu avec des honneurs extraordinaires, il se rassura & ne craignit plus. Cependant le même jour que Kao-pao-yn arriva au camp de Li-tchu-yun, le général Moujong-yen-tchao l'invita à venir le soir prendre un repas dans sa tente ; & pendant qu'il le régalait magnifiquement, Li-tchu-yun détacha à petit bruit plusieurs mille de ses plus braves cavaliers, & leur fit prendre dans l'obscurité de la nuit la route de Kiang-ling. Kao-ki-tchong qui n'attendait que le retour de son oncle, apprenant que les troupes impériales arrivaient, en fut saisi de crainte & sortit pour aller au-devant ; Li-tchu-yun qu'il rencontra à quinze ly au nord de Kiang-ling, lui insinua qu'il serait bien d'attendre son collègue le général Moujong-yen-tchao ; cependant il continua sa route avec une troupe de braves & entra dans la ville.

Lorsque Kao-ki-tchong revint sur ses pas, il fut étrangement surpris d'apprendre que les troupes impériales s'étaient saisies de tous les passages qui donnaient entrée dans son p.022 pays & qu'elles étaient déjà en possession de sa capitale ; il connut alors qu'il n'avait plus d'autre

[1] Siang-yang-fou dans le Hou-kouang.

parti à prendre que de suivre le conseil de Sun-kouang-hien ; il fit dresser un état détaillé des trois tchéou & des dix-sept hien dont était composé son petit domaine, & le joignant à un placet, il fit porter le tout par Ouang-tchao-tsi, un de ses premiers officiers, à l'empereur qui agréa ses offres & envoya Ouang-gin-chan prendre possession en son nom du pays de King-nan dont il conserva à Kao-ki-tchong le gouvernement. Ce prince donna des mandarinats à tous ses parents, & récompensa Sun-kouang-hien, en le nommant gouverneur de Hoang-tchéou [1].

Moujong-yen-tchao, conformément aux ordres qu'il avait reçus, continua sa route du côté du Hou-nan, & se saisit de Tan-tchéou ; il voulut ensuite entrer dans le pays de Lang. Tchang-tsong-fou, un des généraux de Tcheou-pao-kiun, se mit en devoir de l'arrêter ; Moujong-yen-tchao en ayant donné avis à la cour, l'empereur envoya à Tcheou-pao-kiuen un de ses officiers qu'il chargea de lui ordonner de sa part de se soumettre ; Tchang-tsong-fou s'y opposa fortement, mais s'étant avancé jusqu'à Li-kiang, il fut battu & contraint de se sauver dans la ville où Tcheou-pao-kiuen était. Moujong-yen-tchao le poursuivit vivement, & profitant de la terreur où ils étaient, il fit escalader la place qu'il emporta ; il prit Tchang-tsong-fou à qui il fit couper la tête ; pour Tcheou-pao-kiuen, il voulut le conduire lui-même à la cour. Ce général se saisit de tout le Hou-nan, qui consistait en quatorze tchéou & soixante-six hien habités par neuf cent sept mille trois cent quatre-vingt-huit familles payant p.023 tribut, sans compter les familles des soldats, ainsi que celles des officiers de guerre & de lettres, des lettrés & des prêtres des idoles. L'empereur accueillit Tcheou-pao-kiuen avec bonté & lui accorda sa grâce ; il lui donna une place d'officier dans ses gardes-du-corps.

Vers la fin de la troisième lune, Fou-yen-king, gouverneur de Tien-hiong, vint à la cour ; l'empereur qui l'estimait beaucoup, se proposait de le mettre à la tête de ses troupes dont il voulait lui donner le

[1] Hoang-tchéou-fou du Hou-kouang.

commandement général. Tchao-pou qui connaissait l'habileté & l'ambition du gouverneur de Tien-hiong, revint inutilement plusieurs fois à la charge pour en détourner l'empereur. Le jour que ce prince avait décidé d'en donner l'ordre, Tchao-pou fut au palais avec un placet dans lequel il touchait encore ce point avec la plus grande modération mais l'empereur lui répondit :

> — J'ai fait trop de bien à Fou-yen-king pour avoir lieu de craindre qu'il manque de reconnaissance à mon égard.
>
> — Votre Majesté, répliqua Tchao-pou, en a-t-elle manqué à l'égard de Chi-tsong son prédécesseur ?

L'empereur à cette réponse resta quelque temps rêveur, ensuite il retira son ordre, & l'affaire en demeura là.

A la quatrième lune, Ouang-tchu-no, assesseur du président des mathématiques, représenta que suivant le calcul de l'astronomie de Ouang-po, appelée *Kin-tien-ly*, on commençait à errer sur le mouvement des astres, & que cette astronomie avait besoin de réforme ; que l'ayant rectifiée, il l'offrait à l'empereur sous le nom de Yng-tien-ly. L'empereur la fit examiner, & d'après le rapport qui en fut fait, il ajouta lui-même une préface & la fit recevoir.

Les deux généraux Moujong-yen-tchao & Li-tchu-yun p.024 arrivèrent à la cour, à la neuvième lune, fort brouillés ensemble ; ils s'accusèrent mutuellement & avec beaucoup de chaleur : Tai-tsou remit la décision de leur querelle au jugement des grands. On pardonna à Moujong-yen-tchao en considération de ses services passés, & on jugea qu'il fallait donner à Li-tchu-yun un gouvernement. L'empereur lui accorda celui de Tsé-tchéou.

L'an **964**, à la première lune, l'empereur cassa du ministère Fan-tchi, Oueï-gin-pou & Ouang-pou, & ne voulut pour ministre que le seul Tchao-pou. Il leur ôta ces emplois, parce qu'ils voulaient toujours gouverner comme sous la dynastie précédente, ce qui ne plaisait pas ; ils avaient

demandé plusieurs fois leur retraite : elle leur fut accordée lorsqu'ils s'y attendaient le moins.

Depuis les Tang, la coutume était que quand les ministres d'État allaient trouver l'empereur pour affaires, il les faisait asseoir, & après qu'il leur avait répondu sur celles qu'ils avaient à lui proposer, il leur faisait prendre du thé. Cette coutume fut alors changée ; les ministres Fan-tchi & les autres qui craignaient l'empereur, n'osèrent plus user de cette familiarité : ils écrivaient dans un placet le sujet qui les amenait, & l'offraient à ce prince, en disant pour autoriser ce changement, que cette manière était plus conforme au respect qu'ils lui devaient. L'empereur approuva leur réponse : c'est depuis cette époque que les placets se sont si fort multipliés.

L'empereur allait ordinairement sans suite visiter les grands ; Tchao-pou qu'il venait de faire ministre, était celui à qui il se fiait le plus : il lui laissait une autorité absolue dans toutes les affaires, & n'en déterminait aucune p.025 sans la lui avoir proposée auparavant ; cette confiance de l'empereur en son ministre, engageait ce dernier à se tenir toujours dans son hôtel en habits de cérémonie prêt à le recevoir décemment. Un jour qu'il neigeait fort & qu'il était presque nuit, ce ministre n'espérant plus avoir la visite de l'empereur, se disposait à quitter ses habits de cérémonie, lorsque tout à coup ce prince parut malgré le vent & la neige.

Il venait lui proposer la conquête de Taï-yuen [1] ; ce ministre lui répondit que les approches de cette ville étaient trop difficiles, & que voisine des Tartares Leao, elle pouvait aisément être secourue :

> — D'ailleurs, continua-t-il, quand Votre Majesté en ferait la conquête, ce n'est qu'une ville de plus qu'elle acquerrait ;

[1] Le fondateur des Song pensait à se rendre maître du royaume des Pé-han dont la capitale était Taï-yuen dans le Chan-si. Lieou-tsong qui fonda ce royaume, était frère de Kao-tsou, empereur des Heou-han ou des Second-Han. Il prit le titre d'empereur ; mais sa dynastie ne dura que vingt-sept ans & finit l'an 979. Ce royaume fut réuni à l'empire des Song. Voyez le tableau mis à la tête du cinquième volume. Éditeur.

lorsque les autres princes vous seront soumis, alors Taï-yuen tombera d'elle-même ; n'est-il pas plus prudent d'attendre ?

— Je le pensais ainsi, répondit l'empereur, mais je voulais savoir votre sentiment sur cette expédition.

Il lui montra ensuite une carte du pays de Yeou-tchéou & de Yen, & lui demanda comment il faudrait s'y prendre pour s'en rendre maître.

— Cette carte, lui répondit Tchao-pou après l'avoir examinée, a sans doute été faite par Tsao-han.

— Il est vrai, dit l'empereur, croyez-vous que Tsao-han puisse venir à bout de cette entreprise ?

— Tsao-han, répondit le ministre, peut réussir, mais après qu'il se sera rendu maître de ce p.026 pays, à qui votre Majesté en confiera-t-elle la garde ?

— A Tsao-han lui-même, dit l'empereur.

— Et après sa mort, demanda Tchao-pou, à qui vous adresserez-vous ? car s'il vient à nous manquer, il faut avoir un homme tout prêt à le remplacer.

L'empereur à cette nouvelle question, demeura tout rêveur, & approuva la prudence de son ministre.

Un autre jour, Tchao-pou présenta un placet à ce prince, & lui demandait un mandarinat pour quelqu'un qui l'intéressait. L'empereur qui ne voulait point de ce sujet, lui rendit son placet sans y répondre ; le lendemain le ministre représenta le même placet, & l'empereur le lui rendit encore. Le jour suivant, Tchao-pou fut au palais avec le même placet qu'il offrit pour la troisième fois ; l'empereur en colère le prit & le jeta par terre avec indignation. Tchao-pou sans émotion, le ramassa froidement, s'en retourna chez lui, & l'ayant remis en état, il alla une quatrième fois l'offrir à l'empereur, qui voyant la fermeté de son

ministre, & connaissant d'ailleurs le zèle qu'il avait pour son service, reçut le placet & accorda le mandarinat.

Par la prise du Hou-nan, les États de l'empereur se trouvaient limitrophes avec ceux des Han méridionaux [1], voisinage dangereux pour ceux-ci, qui depuis longtemps n'avaient point eu de guerre & qu'une longue paix avait comme endormis sur leurs intérêts : ces circonstances facilitèrent la prise de Tchin-tchéou que le général Pan-meï leur enleva. Khao-ting-kiun, un des officiers du prince des p.027 Han méridionaux, lui disait peu de temps auparavant que depuis environ cinquante ans, lors de la chute de la dynastie des Tang, sa famille s'était emparée de ce pays & qu'elle en avait formé un État qu'elle avait conservé jusque-là.

> — Les guerres continuelles que les empereurs ont été contraints de soutenir, ajoutait-il, nous ont mis à couvert de leurs armes : elles n'ont pu pénétrer jusqu'à nous. Leur puissance nous a rendus insolents, & nous avons dit qu'ils ne nous avaient pas fait la guerre parce qu'ils nous craignaient ; cependant la vérité est qu'aujourd'hui nos soldats sont si mal disciplinés, qu'ils semblent ne plus savoir ce que c'est que drapeaux & tambours, & leurs officiers, ce que c'est que tomber ou être détruit. Depuis longtemps l'empire est en guerre, mais qui doute qu'à la fin il ne consolide & ne reprenne sa tranquillité ? Je souhaiterais, prince, que vous missiez de l'ordre parmi vos troupes, comme si vous aviez une guerre à soutenir, & afin de ne pas tomber de si haut en cas de revers, que vous envoyassiez une ambassade à l'empereur des Song pour faire alliance avec lui ; il est le plus puissant de tous les princes de l'empire, étant uni avec lui, qu'aurez-vous à craindre ?

[1] Les Han méridionaux ou les Nan-han. Voyez le tableau qui est à la tête du cinquième volume. Éditeur.

Le prince des Han méridionaux dont le génie était borné, ne fit aucune attention à ce discours & ne comprit point ce qu'il renfermait d'avantageux pour lui ; mais lorsqu'on lui eut annoncé la prise de Tchin-tchéou, alors saisi de crainte, il crut qu'il ne pouvait mieux faire que de mettre Chao-ting-kiun à la tête de ses troupes, & il l'envoya garder la gorge de Kouang-keou.

Lorsque le général Pan-meï entra dans Tchin-tchéou, il fit prisonnier Yu-yen-yé, officier du palais du prince des Han p.028 méridionaux, & l'envoya à l'empereur qui voulut le voir, & apprendre de lui en quel état était le gouvernement des Pé-han ; Yu-yen-yé lui dit :

> — Il n'y a aucun supplice que mon maître ne mette en usage à l'égard des criminels ; les brûler vifs, les couper en pièces, les livrer aux tigres & aux éléphants sont les peines les plus ordinaires qu'il leur fait souffrir. Les impôts sont exorbitants & les corvées excessives ; toutes les fois que le peuple veut entrer dans la ville de Yong-tchéou [1], il lui en coûte dix sols ; la mesure de grains à Kiong-tchéou [2] paye de douane jusqu'à quarante & cinquante sols ; il y a des mandarins dont l'unique emploi est de veiller à la pêche des perles, & d'en apporter chaque année au prince une certaine quantité ; on voit dans son palais une profusion étonnante de perles & d'écaillés de tortues mises en œuvre avec beaucoup d'art. Il a fait faire à dix ly de distance de la ville où il tient sa cour une multitude de palais où il va se promener ; il y passe des mois entiers : il regarde les richesses des familles opulentes comme étant à lui ; dans les récompenses qu'il donne ou dans les dépenses qu'il est obligé de faire, il s'adresse d'ordinaire à ces familles qu'il réduit le plus souvent à la misère.

---

[1] Nan-king-fou du Kouang-si.
[2] Kiong-tchéou-fou de la province de Kouang-tong.

L'empereur jetant un grand soupir, s'écria qu'il voulait tirer ces peuples de l'esclavage où ils gémissaient. Mais la ligue que les princes de Chou [1] & ceux des Han du nord [2] firent contre lui, l'obligea de renvoyer ce dessein à un autre temps.

p.029 Ouang-tchao-yuen, un des généraux du prince de Chou, dans une conversation qu'il eut avec plusieurs de ses amis, leur fit voir dans un si beau jour combien il était aisé d'agrandir les États de son maître par la conquête des terres voisines de celles de l'empire, qu'un d'eux en fit son rapport au prince, qui se laissant aussi éblouir par les belles promesses de ce général, se détermina à la guerre ; cependant avant que de la commencer, il fit partir secrètement Tchao-yen-tao pour Pien-tchéou, avec ordre d'examiner les forces de l'empereur, & de là de se rendre auprès du prince des Han septentrionaux pour l'engager à joindre ses armes aux siennes.

Lorsque Tchao-yen-tao arriva à Pien-tchéou, étonné du bon ordre qu'il y remarqua, il vit dès lors combien le prince de Chou se trompait dans son calcul ; jugeant que cette guerre qu'il voulait entreprendre n'irait pas moins qu'à le priver de ses États, il résolut d'abandonner son service & de se donner à l'empereur à qui il fit tenir la lettre de créance du prince de Chou adressée au prince des Han du nord.

L'empereur ravi d'une rencontre qui lui donnait un juste motif de porter la guerre du côté de l'ouest, nomma Ouang-tsiuen-pin, Lieou-kouang-y & Tsouï-yen-tsin pour ses généraux, & leur donna Ouang-gin-chen & Tsao-pin pour lieutenants ; il leur confia une armée de soixante mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, & ils partirent par divers chemins pour le pays de Chou.

---

[1] Ils avaient formé un royaume très considérable dans le Ssé-tchuen, connu sous le nom des Heou-chou, c'est-à-dire des Seconds Chou. Voyez le tableau mis à la tête du cinquième volume. Éditeur.

[2] Les Han du nord ou les Pé-han. Voyez le même tableau.

Ouang-tsiuen-pin & Tsouï-yen-tsin prirent leur route par Fong-tchéou [1] ; Kouang-y, Tsao-pin, & les autres prirent p.030 celle de Koueï-tchéou [2]. Le prince de Chou donna le commandement de ses troupes à Ouang-tchao-yuen, Tchao-tsong-tao & Han-pao-tching auxquels il joignit Li-tsin. Le jour qu'ils partirent, ce prince les fit accompagner par Li-hao jusqu'à la sortie des faubourgs, où s'étant arrêtés quelque temps pour prendre une collation qu'on leur y avait préparée, Ouang-tchao-yuen le verre à la main, adressant la parole à Li-hao, lui dit qu'il ne prétendait pas borner son expédition à battre les ennemis, mais qu'il voulait encore leur enlever tout le pays de Tchong-yuen en un clin d'œil, & qu'il pouvait en assurer le prince.

Le général Ouan-tsiuen-pin qui était entré par Fong-tchéou, enleva d'abord aux Chou les corps-de-garde de Ouan-gin ; il attaqua ensuite & si brusquement Hing-tchéou, qu'il l'emporta également, ainsi que plus de vingt corps-de-garde, avec au moins quatre cent mille mesures de grains. Ouang-tsiuen-pin, informé qu'un corps des troupes de Chou venait à lui, détacha Ssé-tsin-té avec des gens d'élite : cet officier rencontra Han-pao-tching & Li-tsin près d'un de leurs corps-de-garde & les battit ; il les fit l'un & l'autre prisonniers & trouva dans ce corps-de-garde jusqu'à trois cent mille mesures de grain.

Après la défaite de Han-pao-tching & de Li-tsin, le général Ouang-tsiuen-pin se voyant bien fourni de grains, avança sans crainte dans le pays ; en arrivant à Lo-tchuen, il apprit que les ennemis l'attendaient au-delà du Kiang ; aussitôt il détacha Tsouï-yen-tsin qui attaqua leur pont & le leur enleva ; cette perte les obligea de se retirer jusqu'à Ta-man-tien pour p.031 y couvrir le corps-de-garde qu'ils y avaient. Tsouï-yen-tsin, Tchang-ouan-yeou & Kang-yen-tçé allèrent à eux par trois chemins ; les ennemis détachèrent contre eux ce qu'ils avaient de meilleurs soldats, mais ils furent battus & la consternation se mit dans

[1] Fong-siang-fou du Chen-si.
[2] Koueï-tchéou dans le département de King-tchéou-fou du Hou-kouang.

leur armée ; Ouang-tchao-yuen, leur général, les rassura & les ramena jusqu'à trois fois à la charge : voyant qu'il était toujours battu, il passa la rivière Kieï-pé-kiang sur un pont qu'il brûla ensuite, & alla garder Kien-men.

Lieou-kouang-y n'eut pas des succès moins rapides dans l'expédition de Koueï-tchéou [1] ; lorsqu'il fut à cinquante ly du pont, il fit, suivant les instructions que l'empereur lui avait données, deux détachements, l'un qui alla par terre se rendre maître du pont, & l'autre qui fut attaquer les barque des ennemis. A la nouvelle de la prise du pont, Ou-cheou-kien, gouverneur de Koueï-tchéou, sortit de la ville avec une partie de ses troupes contre l'avis de Kao-yen-tcheou ; ayant rencontré Tchang-ting-han qui commandait un corps de cavalerie, il fut battu complètement, & les impériaux l'ayant poursuivi vivement, ils entrèrent avec lui dans la ville. Kao-yen-tcheou se défendit avec une bravoure extrême & reçut plus de dix blessures ; voyant qu'il ne pouvait plus résister, il mit le feu à son hôtel, & se précipita dans les flammes pour ne pas survivre à sa défaite.

Ouang-tsiuen-pin, général de l'armée impériale, connaissant la difficulté qu'il y avait de joindre les ennemis à Kien-men, demanda à ses officiels leur avis : un des subalternes lui dit qu'il avait appris d'un de leurs prisonniers, qu'à l'est de la rivière Y-kouang-kiang étaient plusieurs grandes p.032 montagnes, au milieu desquelles il y avait un petit chemin appelé Laï-fou ; qu'en passant par ce petit chemin on allait au sud de Kien-koan, & qu'après environ vingt ly de marche, on arrivait à la rivière Tsing-kiang où se trouvait le grand chemin ; qu'ainsi en débouchant par là, Kien-men ne pourrait se défendre.

Sur ces connaissances qui furent confirmées par plusieurs transfuges, Ouang-tsiuen-pin détacha Ssé-tsin-té qui prit la route de Laï-fou, & descendit vers la rivière ; il y jeta un pont de bateau & passa au-delà :

[1] Koueï-tchéou-fou de la province de Ssé-tchuen sur le fleuve Kiang.

les ennemis l'ayant aperçu, ils en furent si épouvantés qu'ils abandonnèrent leur camp & se sauvèrent. Ssé-tsin-té ne voulut pas les suivre, il se contenta de s'approcher du pays de Tsing-kiang où il s'arrêta. Ouang-tchao-yuen qui était avec le gros de l'armée de Chou, surpris que les troupes impériales eussent pris cette route, fit bonne contenance pour ne pas intimider ses soldats ; cependant il laissa un de ses lieutenants pour la garde de Kien-men, & marcha du côté de Han-yuen-po afin d'y attendre, disait-il, Ouang-tsiuen-pin ; mais lorsqu'il apprit, avant même d'y arriver, que Kien-men était pris, il en fut consterné & perdit la tête. Tchao-tsong-tao, son collègue, ne se troubla point ; il rangea les troupes en bataille & les conduisit contre les impériaux : selon toutes les apparences, Ssé-tsin-té aurait été battu sans Ouang-tsiuen-pin qui arriva fort à propos ; la victoire fut longtemps disputée par la bravoure & la bonne conduite de Tchao-tsong-tao : ce général perdit plus de dix mille hommes. Il prit la fuite du côté du pays de Tong-tchuen, mais il fut poursuivi de si près qu'on le fit prisonnier, ainsi que Ouang-tchao-yuen qui dès le commencement de l'action était allé se cacher dans un grenier où des soldats le trouvèrent.

p.033 De son côté, le général Lieou-kouang-y prit Ouan-tchéou [1], Y-tchéou [2], Kaï-tchéou & Tchong-tchéou [3] & soumit toutes les villes de leurs dépendances. Tchin-yu, gouverneur de Souï-tchéou, jugea qu'il était inutile de penser à se défendre ; il se rendit lui & sa ville au général des impériaux. La plupart des officiers de l'armée impériale étaient d'avis qu'on détruisît les places qu'on prenait de force & qu'on les donnât au pillage pour animer les soldats à bien faire ; Tsao-pin rejeta cette proposition barbare & fit de sévères défenses : on ne causa aux peuples que les maux qu'on ne put éviter.

---

[1] Dans la province de Koué-tchéou.
[2] Dans la province de Hou-kouang.
[3] Dans la province de Ssé-tchuen.

Lorsque le prince de Chou apprit la défaite de Ouang-tchao-yuen, il tira aussitôt de ses trésors de grosses sommes d'argent & une grande quantité de pièces de soie, pour les distribuer à ses troupes, à la tête desquelles il mit Mong-hiuen-tché son fils, lui donnant Li-ting-koueï & Tchang-hoeï-ngan pour lieutenants généraux ; il les envoya du côté de Kien-men pour s'opposer aux progrès de l'armée impériale.

Mong-hiuen-tché, l'héritier présomptif du prince de Chou, n'était jamais sorti de la cour, & n'avait commandé aucune armée ; ses deux lieutenants généraux n'avaient guère plus d'expérience que lui : d'ailleurs ils étaient l'un & l'autre sans esprit, sans habileté & sans adresse. Aussi lorsqu'ils arrivèrent à Mien-tchéou & qu'ils apprirent que les troupes impériales, après avoir pris la ville de Li-tchéou, étaient en marche pour venir à leur rencontre, la terreur se mit tellement parmi eux, qu'ils retournèrent sur leurs pas & reprirent la route de Tching-tou à laquelle ils communiquèrent leur frayeur.

p.034 Le lendemain on apprit dans cette ville que Ouang-tsiuen-pin était arrivé à Oueï-tching & qu'il y était campé ; cette nouvelle ôta toute espérance au prince de Chou : il envoya Li-hao demander au général de l'armée impériale la permission d'écrire un placet à l'empereur, par lequel il se soumettait lui & tous ses États à son obéissance ; Ouang-tsiuen-pin accepta ses offres, & fit partir ce prince avec toute sa famille sous une bonne escorte pour la cour impériale.

Cette conquête importante valut à l'empire quarante-cinq tchéou ou départements, cent quatre-vingt-dix-huit hien ou villes du troisième ordre, & cinq millions trois cent quatre mille quatre-vingt-dix-neuf familles payant tribut ; elle ne leur coûta que soixante-six jours, en comptant du départ des généraux de la cour jusqu'au jour que les troupes de l'empereur étant entrées dans Tching-tou, le prince de Chou se rendit. Lorsque Ouang-tsiuen-pin partit de Pien-tchéou pour cette expédition, il tombait une très grande quantité de neige, & cette neige continuant le lendemain, pendant que l'empereur était environné de ses

grands, il lui vint en pensée que ses troupes devaient beaucoup souffrir du froid, puisque lui étant bien vêtu & dans son palais, il avait encore de la peine à s'en garantir : il se fit apporter sur-le-champ un autre habit, se dépouilla de celui qu'il portait doublé de fourrures très belles & très précieuses, & l'envoya par un mandarin de sa présence à Ouang-tsiuen-pin, général de cette armée : ce mandarin avait ordre de dire aux autres officiers qu'il aurait souhaité en avoir assez pour leur en envoyer à chacun un pareil. Il n'est pas croyable combien tous les officiers furent sensibles à cette attention de p.035 l'empereur. Le général ne put recevoir cette faveur de son maître sans verser des larmes : c'est à cette heureuse disposition des troupes pour l'empereur qu'on doit attribuer la conquête rapide des États de Chou.

Ouang-tsiuen-pin n'ayant plus d'ennemis à combattre, ne songea qu'à passer son temps dans les festins & à voir jouer des comédies, sans se mettre en peine de maintenir ses soldats, qui, suivant le mauvais exemple de leur général, enlevaient les filles & les enfants du peuple, pillaient & volaient de tous côtés sans qu'on se mît en devoir de les arrêter. Le général Tsao-pin témoin de ces désordres, pressa souvent Ouang-tsiuen-pin d'y remédier ; & comme les États de Chou n'avaient plus besoin de leur présence, il le sollicitait de s'en retourner : Ouang-tsiuen-pin n'en voulut rien faire.

Peu de temps après il vint un ordre de l'empereur qui enjoignait à ce général de licencier les troupes dont il n'aurait pas besoin ; de donner à chaque soldat qu'il renverrait vingt taëls de récompense & la paie de deux mois en grain à ceux qu'il laisserait dans le pays. Ouang-tsiuen-pin n'exécuta pas ces ordres & ne donna rien aux soldats, ce qui les irrita si fort, que s'étant débandés, ils pillèrent plusieurs villes, & s'attroupèrent ensuite en si grand nombre qu'ils se trouvèrent plus de cent mille ; ils voulurent élire alors un chef, & jetèrent les yeux sur Tsiuen-ssé-hiong, gouverneur de Ouen-tchéou, qu'ils contraignirent de se mettre à leur tête.

Ouang-tsiuen-pin vit le mal qu'il avait fait & voulut le réparer : il leur envoya Tchu-kouang-siu, un de ses officiers, pour tâcher de les ramener ; mais cet officier, au lieu de s'y p.036 prendre par la douceur, fit d'abord arrêter toute la famille de Tsiuen-ssé-hiong qu'il fit mourir, à l'exception d'une de ses filles qu'il réserva pour lui. Il s'appropria toutes les richesses de cette famille. Tsiuen-ssé-hiong qui jusque-là n'avait été que malgré lui à la tête des rebelles, ressentit si vivement ce traitement indigne, qu'il n'hésita plus à se déclarer leur chef ; il enleva Ping-tchéou de force, & prit le titre de prince restaurateur des États de Chou ; il se fit une cour, & nomma un grand nombre d'officiers auxquels il donna le titre de gouverneurs, & qu'il envoya garder les passages les plus importants. Il devint tout d'un coup si puissant, que seize tchéou ou départements entiers se déclarèrent en sa faveur, ainsi que tous les hien de la dépendance de Tching-tou.

Tsouï-yen-tsin, Kao-yen-hoeï, Tien-kin-tsou & les autres généraux de l'empereur se mirent aussitôt en campagne, & s'approchèrent du rebelle par divers chemins, mais ils furent battus ; ils perdirent beaucoup de monde & plusieurs officiers, entre autres le général Kao-yen-hoeï : ce revers de fortune jeta le général Ouang-tsiuen-pin dans une étrange consternation. Le brave Tsao-pin ne se laissa point abattre ; rassemblant les troupes qu'il avait sous ses ordres & dont il était aimé, il fut avec Lieou-ting-jang chercher les rebelles ; il les attaqua le premier au passage de Sin-fan, & avec tant de valeur & de conduite, qu'il les battit, & contraignit Tsiuen-ssé-hiong de s'enfuir à Pi-hien où le général Ouang-tsiuen-pin alla aussitôt l'assiéger. Ce rebelle, désespéré de se voir sur le point d'être pris, sortit à la tête de tout ce qu'il avait de troupes, & donna sur un quartier des impériaux avec toute la fureur qu'inspire l'amour de la liberté ; il fut tué dans le combat. Sa mort mit fin à la révolte ; les rebelles p.037 se soumirent, & tout le pays rentra sous l'obéissance de l'empereur.

Le prince de Chou avec toute sa famille & ses principaux officiers, arrivèrent à la cinquième lune à Pien-tchéou ; ils présentèrent au palais comme des criminels vêtus d'habits simples & sans ornements : l'empereur averti, monta sur son trône, & leur fit faire les cérémonies ordinaires au milieu de la cour, après quoi il les accueillit avec bonté, leur parla avec douceur, & leur fit à tous des présents. Un mois après, il déclara Mong-tchang, qui avait perdu ses États, prince du troisième ordre, sous le titre de Tsin-koué-hong : il donna à son fils un gouvernement. Peu de temps après Mong-tchang mourut ; l'empereur prit le deuil, pendant lequel toutes les affaires furent suspendues. Après sa mort, il lui rendit le titre de prince de Chou qu'il avait porté avant la perte de ses États.

Li-chi, mère de ce prince infortuné, ne voulut point le pleurer à sa mort ; ayant pris une coupe de vin, elle la versa par terre devant son cercueil, & dit :

> — Tu n'as pas voulu mourir généreusement pour le soutien de ta famille, & l'amour de la vie fait que tu meurs sans gloire & sans honneur ; si jusqu'ici je ne suis pas morte de honte, c'est que tu vivais ; maintenant que tu es mort, je rougirais de vivre encore. Cette fière princesse ne voulut plus manger, & se laissa mourir de faim.

Depuis la conquête des États de Chou, l'empire fut en paix durant quelques années, & il n'y eut aucun événement considérable. L'an **966**, les Tartares de Ta-ché envoyèrent un ambassadeur rendre hommage à l'empereur & lui apporter leurs tributs. Ces Tartares étaient une branche de la horde p.038 de Mo-ho qui habitait au nord-est de la Chine ; sous l'empereur Chun-tsong de la grande dynastie des Tang, les Ta-ché s'en séparèrent, & allèrent s'établir à la montagne Yn-chan où ils fixèrent leur demeure : cette année, ils se mirent sous la protection de l'empire, & c'est dans ce dessein qu'ils envoyèrent une ambassade.

L'an **967**, à la troisième lune, les cinq planètes s'assemblèrent dans la constellation Koué. L'an 955, sous l'empereur Chi-tsong de la dynastie des Tcheou postérieurs, un certain Teou-yen qui entendait parfaitement l'astronomie, & qui était censeur de l'empire avec Lou-to-sun & Yang-hoeï-tchi, les avertit plusieurs fois qu'en 967, les cinq planètes se trouveraient rassemblées dans l'étoile Koué, & qu'il espérait que l'empire, à cette époque, jouirait des douceurs de la paix. Teou-yen mourut quelque temps après. Ses deux collègues voyant que la chose était arrivée comme il l'avait prédite, ne manquèrent pas de la publier.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **968**, l'empereur déclara impératrice sa légitime épouse, la princesse Song-chi, fille de Song-ou, capitaine des gardes de l'impératrice, qui l'avait précédée, car celle-ci n'était pas la première épouse légitime qu'il avait eue ; en montant sur le trône, il avait d'abord épousé la princesse Ho-chi, laquelle mourut au commencement de son règne, peu de temps après avoir été déclarée impératrice. Il prit ensuite Ouang-chi qui mourut aussi à la septième année de son règne avec la qualité d'impératrice ; ainsi la princesse Song-chi dont il s'agit ici, était la troisième à laquelle on donna cet auguste titre.

p.039 A la septième lune, mourut Lieou-kiun, prince des Pé-han ou des Han du nord ; il ne laissa aucune postérité ; mais il avait un fils adoptif appelé Lieou-ki-nghen, que l'empereur Chi-tsou des Heou-han ou des Han postérieurs lui avait donné & qu'il déclara son successeur : il fut reconnu à sa mort sans opposition ; cependant Kouo-ou-oueï ministre d'État, avait beaucoup intrigué auparavant pour que le prince Lieou-kiun ne le choisît pas.

Lieou-ki-nghen connut l'indisposition du ministre à son égard ; il y fut sensible, & dès qu'il eut été reconnu, il pensa à s'en venger, mais il tarda trop : le perfide ministre instruit par ses espions de toutes les démarches de son maître, résolut de le prévenir. Il employa pour consommer son crime le ministère d'un mandarin du palais appelé Heou-pa-jong. Heou-

pa-jong, dans le temps que le prince était devant le cercueil de son prédécesseur, entra, suivi de dix à douze scélérats, ayant chacun une courte pique à la main ; le prince saisi de crainte à leur vue, se leva brusquement & voulut se sauver, mais Heou-pa-jong lui porta un coup qui le renversa par terre, & dont il mourut soixante jours après. Heou-pa-jong, comme s'il eût eu horreur de son crime, n'osa donner un second coup : il se retira dans sa maison où Kouo-ou-oueï le fit assassiner, de crainte qu'étant interrogé on ne sut que lui-même était le principal auteur du complot.

Lieou-ki-nghen avait un frère appelé Lieou-ki-yuen. Le ministre assembla les grands, & il leur proposa de le choisir pour maître ; de tous les grands que l'autorité du ministre enchaînait, le seul Tchang-tchao-min, rapporteur des affaires du tribunal intérieur, osa dire avec liberté son sentiment.

> — Si Lieou-ki-nghen, dit-il, a cessé de régner, il ne faut p.040 pas en être surpris, il n'était point de la famille de nos princes, la place qu'il occupait ne lui convenait pas & ne lui appartenait point ; mais puisqu'il n'est plus, il faut que nos peuples aient la consolation d'avoir pour maître un des vrais descendants de l'empereur Chi-tsou. Le prince Lieou-ki-ouen, son petit-fils, est depuis longtemps chez les Tartares Leao ; il est capable de bien gouverner ; c'est à lui à qui nous devons penser : nous conserverons en le choisissant l'obéissance que nous devons à la famille de l'empereur Chi-tsou.

Malgré la solidité de ces raisons, Kouo-ou-ouei l'emporta ; il obligea les grands de reconnaître Lieou-ki-yuen.

Lorsque l'empereur apprit la révolution arrivée chez les Pé-han, il donna ordre à Li-ki-hiun d'assembler un corps d'armée & d'entrer sur leurs terres. Le nouveau prince des Pé-han chargea Lieou-ki-yé & Ma-fong de s'opposer à ce général. Les Pé-han trouvèrent près de la rivière Tong-ko-ho l'avant-garde des impériaux commandée par Ho-ki : ce

lieutenant les fit charger, leur tua trois mille hommes, ensuite il les poursuivit, & leur enleva le pont qu'ils avaient sur la rivière Fen-chouï ; il les poussa jusqu'à Taï-yuen l'épée dans les reins & mit le feu à une des portes de cette ville.

969. Le nouveau prince des Pé-han effrayé de cet échec, envoya presser le secours qu'il avait déjà demandé aux Tartares Leao, en leur donnant avis de son élévation ; ce secours était en route & conduit par le général Ta-lieï. Li-ki-hiun qui le sut en marche, se retira avec toutes ses troupes ; alors les Pé-han profitant de leur retraite, tombèrent sur les pays de Tçin-tchéou & de Kiang-tchéou du domaine impérial, & à l'aide des Leao, ils les pillèrent, & mirent tout à feu & à sang.

p.041 Yéliu-king, alors roi de ces Tartares Leao, était d'une cruauté insupportable & fort adonné à la débauche ; la chasse faisait son occupation journalière, & il l'ensanglantait toujours par les supplices qu'il faisait souffrir à quelques-uns de ceux qui l'y accompagnaient : la moindre faute était un crime digne de mort ; une conduite aussi barbare le rendit odieux à ses sujets qui résolurent de s'en défaire. Ayant un jour chassé du côté de Hoaï-tchéou, il prit un ours, & il en eut tant de joie que de retour il se mit à boire & s'enivra ; cette même mit, six de ses gens de service entrèrent dans sa chambre & le tuèrent : il n'avait alors que trente-neuf ans. Yéliu-hien, son frère, qui n'était point de cette partie de chasse, accourut à Hoaï-tchéou avec mille hommes de cavalerie, & les grands le déclarèrent son successeur ; mais comme il était faible de tempérament & affligé d'une maladie habituelle qui ne lui permettait pas de s'appliquer beaucoup, il donna la charge de premier ministre à Siao-cheou-hing dont il épousa la fille, nommée Yen-yen, qu'il fit déclarer impératrice ; après quoi il se reposa sur ce ministre de toutes les affaires du gouvernement.

L'empereur fâché de ce que le général Li-ki-hiun n'était pas au moins resté sur les frontières, renforça son armée d'un nombre considérable de recrues & voulut la commander en personne. Il fit prendre les devants à ce général avec une division & lui ordonna d'aller droit à Taï-yuen ; un

second détachement commandé par Tchao-kouang-y, frère de l'empereur, le suivit de près ; enfin l'empereur lui-même partit de Pien-tchéou sur la fin de la deuxième lune à la tête d'une troisième division. A son arrivée devant Taï-yuen, il fit p.042 entourer cette capitale des Pé-han d'un grand mur de terre, puis il divisa son armée en quatre corps qu'il posta aux quatre extrémités opposées de cette ville, de manière néanmoins qu'ils pouvaient se prêter un secours mutuel. Il plaça Li-ki-hiun au sud, Tchao-tsan à l'ouest, Tsao-pin au nord, & Tang-tsin à l'est, en qualité de ses lieutenants généraux. Lorsque le mur de circonvallation fut achevé, ce prince fit travailler à arrêter le cours des rivières Tçin-chouï & Fen-chouï dont les eaux débordées inondèrent la ville & la remplirent d'épouvante ; le ministre Kouo-ou-oueï exhorta le prince des Pé-han à se soumettre, mais inutilement.

L'empereur avait prévu que les Tartares ne manqueraient pas d'accourir au secours de Lieou-ki-yuen ; il détacha contre eux Han-tchong-pin & Ho-ki-yun qui marchèrent à leur rencontre par deux chemins. Ho-ki-yun les trouva à Yang-kiou [1], & leur tua plus de mille de leurs gens ; les Leao prenant ensuite leur route par la montagne Kia-chan, ils y trouvèrent Han-tchong-pin qui les y attendait & les battit une seconde fois ; il tua plusieurs mille de leurs cavaliers & fit un grand nombre de prisonniers, & entre autres plus de trente de leurs principaux officiers qu'il vint offrir à l'empereur. On fit approcher ces prisonniers au pied des murs de Taï-yuen pour les faire voir aux assiégés & leur ôter l'espérance qu'ils fondaient sur les Tartares. Cependant comme les Leao avaient le plus grand intérêt que les Pé-han ne fussent pas détruits, Lieou-ki-yuen, persuadé qu'ils feraient un nouvel effort pour le secourir, ne se laissa point abattre & ranima & courage de ses gens. Mais Ssé-tchao-ouen & p.043 Tchao-ouen-tou, commandants, le premier de Hien-tchéou, & l'autre de Lan-tchéou, désespérèrent qu'on pût sauver Taï-yuen, & ils se donnèrent eux & leurs villes à l'empereur.

---

[1] Yang-kiou de la dépendance de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

Les Tartares remirent cependant sur pied une armée plus forte que la précédente, & accoururent avec une vitesse incroyable vers Taï-yuen ; l'empereur en fut averti ; comme on était alors dans la quatrième lune intercalaire, & que les chaleurs accompagnées de pluies continuelles se faisaient vivement sentir & causaient beaucoup de maladies dans le camp, Li-kouang-tsan, un des principaux officiers de l'empereur, lui présenta un placet pour l'engager à lever le siège. Tchao-pou que ce prince consulta, lui ayant fait entendre que c'était le parti le plus prudent, alors il fit prendre à ses troupes le chemin de Tching-tchéou & de Lou-tchéou pour s'en retourner.

Après la levée du siège, le prince des Pé-han, piqué contre Kouo-ou-oueï son ministre qui lui avait conseillé de se soumettre, fit faire des recherches secrètes sur sa conduite, & l'ayant trouvé pleine de crimes, d'injustices, de fourberies & d'infidélités à l'égard des princes qu'il avait servis, il le fit mourir.

Nan-tchi-fan envoyé des Tartares, avait apporté, de la part de son prince qui prétendait en avoir le droit, des lettres-patentes pour installer Lieou-ki-yuen roi des Pé-han. Durant tout le siège, cet envoyé s'était comporté avec la plus grande bravoure & n'avait pas peu contribué à la défense de la place. Le prince de Han le traita toujours avec la plus grande distinction ; ce Tartare en fut si satisfait, que lorsqu'il fut de retour, il engagea son maître à lui renvoyer plusieurs officiers Leao qu'il avait retenus jusque là sur quelque mécontentement p.044 qu'il avait eu de Lieou-kiun son prédécesseur ; & pour ne pas céder en générosité au roi des Pé-han, il les renvoya comblés de présents.

970. Le premier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A la neuvième lune, Lieou-tchang, prince des Nan-han ou des Han du midi, dans le dessein de se faire craindre & d'empêcher l'empereur de rien entreprendre contre lui, leva des troupes & fit quelques courses sur les terres de la Chine. Ouang-ki-hiun, gouverneur de Tao-tchéou, surpris

de sa hardiesse, demanda permission à l'empereur de lui faire la guerre ; mais l'empereur qui voulait donner à ses troupes le temps de se reposer, n'y consentit point. Il fit seulement dire au prince des Tang [1] du midi d'écrire à Lieou-tchang de se tenir tranquille, de se comporter en fidèle sujet, & de le sommer de lui rendre le pays qui relevait autrefois du Hou-nan.

L'empereur avait entendu parler d'un certain Ouang-tchao-fou qui jouissait d'une grande réputation & vivait dans la retraite. Il le fit venir à la cour & voulut le voir ; c'était un vieillard de plus de soixante-dix ans qui s'était particulièrement appliqué à étudier l'ancien livre *Y-king*. Ce prince lui demanda ce qu'il fallait faire pour bien gouverner & pour se maintenir en santé ;

> — Aimer le peuple, p.045 répondit le vieillard, & accorder peu à soi-même ; rien n'est plus efficace pour avoir le cœur du peuple & pour se conserver longtemps.

L'empereur loua sa réponse & la fit mettre par écrit.

Lieou-tchang mécontent de la lettre du prince de Tang, fit mettre en prison l'officier qui la lui avait apportée ; il répondit à cette lettre d'une manière si insolente que ce prince en fut indigné ; mais pour se mettre à couvert de sa vengeance, il écrivit un placet à l'empereur dans lequel il faisait un détail de la lettre qu'il lui avait écrite, de l'emprisonnement de son officier & de la réponse qu'il en avait reçue. L'empereur se détermina enfin à faire marcher contre le prince des Nan-han le général Pan-meï qui l'avait déjà battu autrefois : il lui donna Yn-tsong-kou pour lieutenant général.

---

[1] Les Tang du midi ou ce qui revient au même les Nan-tang. Ces princes possédaient dans le Kiang-ngan dix-neuf tchéou & cent quatre-vingt hien. Le prince qui y régnait alors se nommait Li-yu ; sa cour était à Kin-ling. Il avait succédé à son père Li-king l'an 962, Li-king avait succédé à Li-ching l'an 943. Ces trois princes entre eux ne régnèrent que trente-neuf ans, depuis l'an 937 jusqu'en 975, époque de leur réunion à l'empire. Voyez le tableau qui est à la tête du cinquième volume. Éditeur.

Lieou-tchang était alors peu en état de faire la guerre. Par son naturel soupçonneux & plein d'ombrage, il avait fait périr indignement la plupart de ses vieux officiers, & on ne voyait presque plus à la tête de ses troupes que des eunuques ; adonné entièrement à ses plaisirs, ce prince efféminé avait épuisé ses trésors pour des festins & un luxe superflu, sans se mettre en peine de l'entretien de ses barques de guerre qu'il avait laissé dépérir. Lorsqu'il apprit que l'empereur envoyait une armée contre lui, il en fut saisi de crainte. Kong-tching-chou qu'il fit partir pour Ho-tchéou [1], était chargé de sa part de voir comment on pourrait se garantir de la tempête qui les menaçait.

Dès que l'avant-garde des impériaux parut à Fang-lin, p.046 Kong-tching-chou qui ne faisait que d'arriver à Ho-tchéou, en sortit aussitôt & s'en retourna, abandonnant cette ville que les troupes impériales commencèrent par investir dans le dessein d'en faire le siège.

Au retour de Kong-tching-chou, les grands représentèrent à Lieou-tchang le péril où il s'exposait en mettant les eunuques à la tête de ses troupes ; qu'ayant encore l'ancien général Pan-tsong-tché, ils lui conseillaient de lui donner le commandement de l'armée s'il ne voulait pas tout perdre. Ce prince n'en voulut rien faire, & fit partir Ou-yen-jeou pour aller au secours de la ville de Ho-tchéou.

Pan-meï averti que cet eunuque s'avançait à la tête de l'armée des Nan-han, se mit en embuscade avec une partie de ses troupes, & il le chargea si brusquement qu'il lui tua plus de la moitié de ses gens ; il fit prisonnier cet eunuque à qui il fit couper la tête, qu'il exposa à la vue de Ho-tchéou qui se rendit aussitôt. Alors Pan-meï montant ses barques de guerre & suivant le fil de l'eau, fit courir le bruit qu'il allait attaquer Kouang-tchéou ; le prince de Han mit enfin Pan-tsong-tché à la tête de ses troupes, mais il ne lui donna que trente mille hommes pour s'opposer à Pan-meï qui s'était avancé jusqu'à Tchao-tchéou ; Pan-tsong-tché contre une armée beaucoup plus forte, que la sienne, ne put

[1] Ho-tchéou dans le Kouang-si.

que se tenir sur la défensive. Pan-meï profitant de son avantage, prit Tchao-tchéou, Koué-tchéou [1] & Lien-tchéou. La perte de ces villes ne parut pas faire beaucoup de peine au prince de Han ; il dit froidement, lorsqu'il en reçut la nouvelle, qu'elles étaient auparavant du gouvernement du Hou-nan, p.047 & que l'empereur des Song les ayant réunies à ce gouvernement en demeurerait là ; mais il se trompait : bientôt apprenant que Pan-meï ne s'en tenait pas à ces conquêtes, il commença à s'apercevoir qu'il était dans l'erreur & qu'il devait penser sérieusement à se défendre. Il leva une armée de plus de cent mille hommes qu'il donna à commander à Li-tching-ou, & ce général la conduisit au-dessous de Lien-hou-fong où il campa.

Les Nan-han se servaient dans leurs guerres d'éléphants qu'ils dressaient à cet effet, & qu'ils plaçaient ordinairement à l'avant-garde pour en rendre l'aspect plus formidable. Chaque éléphant était monté par dix hommes bien armés. Lorsque les deux partis furent en présence, Pan-meï choisit les soldats les plus vigoureux ayant des arcs à l'épreuve, pour les opposer aux éléphants ; l'action s'étant engagée, ces soldats instruits par leur général, s'attachèrent à tirer aux pieds de ces animaux : les blessures qu'ils leur firent les incommodèrent beaucoup, ils se cabrèrent, renversèrent par terre ceux qui étaient sur leur dos, & rebroussant chemin, ils mirent une si grande confusion dans les escadrons ennemis qu'il fut aisé à Pan-meï de les défaire. Le général Li-tching-ou eut beaucoup de peine à se sauver. Après cette victoire, Pan-meï se rendit maître de Chao-tchéou [2] qui était proprement la porte des États soumis aux Han méridionaux.

La prise de Chao-tchéou fit la plus grande peine à Lieou-tchang ; les impériaux approchaient insensiblement de sa capitale, & il avait les plus vives inquiétudes sur les suites de cette guerre qu'il s'était lui-même attirée : il proposa à ses p.048 grands de faire creuser un fossé profond

[1] Koué-lin-fou du Kouang-si.
[2] Chao-tchéou dans le Kouang-tong.

autour de Kouang-tchéou (Canton) & de le commencer à l'est de la ville ; mais réfléchissant ensuite que ce fossé serait inutile & que d'ailleurs il n'avait aucun secours à espérer, il prit le parti de rassembler toutes ses troupes qu'il donna à commander à Kouo-tchong-yo son fils adoptif ; il nomma Tchi-ting-hiao son lieutenant. Ils allèrent camper avec soixante mille hommes à Ma-king, à dix ly de Kouang-tchéou. Kouo-tchong-yo n'avait jamais servi dans les armées ; il était sans esprit, sans jugement : toute son occupation dans le camp était de faire des sacrifices magiques aux esprits. Ce n'était point là un moyen de tenir tête aux impériaux.

Pan-meï avant que d'aller à Kouang-tchéou, s'assura des villes de Yng-tchéou [1] & de Yong-tchéou [2] qu'il ne voulait point laisser derrière lui : il ne lui fut pas difficile de les prendre. Pan-tsong-tché qui était le seul officier de mérite des Nan, vit alors que tout était perdu, sans attendre, il se soumit lui & son armée à Pan-meï qui alla camper à Long-teou. Le prince de Han le sachant si près, lui envoya dire qu'il ne refusait point de se soumettre, mais qu'il le priait de ne pas avancer davantage, Pan-meï vit que ce n'était qu'une feinte, & pénétrant jusqu'à Ma-king, il arriva au pied de la montagne Chuang-nieou-chan.

Le prince de Han fit appareiller dix à douze barques de haut bord dans le dessein d'y mettre son or, son argent, ses pierreries, ses femmes, & d'aller en mer chercher quelque asile dans les îles voisines ; la mauvaise fortune qui le poursuivait rendit ce projet inutile : environ mille à douze cents p.049 de ses gardes & l'eunuque Yo-fan montèrent ces barques, & laissant leur maître à la merci des impériaux, ils mirent à la voile. Ce prince malheureux voyant qu'on lui enlevait cette dernière ressource, fit venir Siao-kio, un de ses secrétaires, & lui dicta un placet par lequel il priait l'empereur de lui pardonner le passé, & de le recevoir lui & ses gens au nombre de ses sujets ; il fit tenir ce placet à Pan-meï

[1] Yng-té-hien dans le district de Tchao-tchéou-fou.
[2] Nan-hiong-fou du Kouang-tong.

par ce même secrétaire ; Pan-meï voulut que Siao-kiao lui-même allât l'offrir à l'empereur, & il le fit escorter par plusieurs cavaliers, qui le conduisirent à Pien-tchéou.

971. Après cette première démarche, le prince des Nan-han dit à son frère Lieou-pao-hing d'assembler tous les grands & de les disposer à se mettre entre les mains de Pan-meï ; mais Kouo-tsong-yo leur fit entendre que les choses n'étaient pas si désespérées & qu'on pouvait encore se défendre : il mit Lieou-pao-hing à la tête des gardes du prince, donna l'avant-garde de l'armée à Tchi-ting-hiao, & lui se tint à l'arrière-garde. Pan-meï sut par quelques transfuges ce qui se passait : il se disposa aussitôt à faire passer son armée de l'autre côté de la rivière où il vit les ennemis en ordre de bataille. Ses soldats qui croyaient la guerre terminée, furent si piqués de la mauvaise foi du prince de Han, qu'ils traversèrent cette rivière avec une ardeur incroyable, tuèrent Tchi-ting-hiao, & mirent en fuite Kouo-tsong-yo, qui se retira à la hâte dans un camp bien fortifié & adossé à une forêt de bambou.

Pan-meï profitant de la disposition du camp ennemi & d'un grand vent qui soufflait, détacha dix mille hommes de son armée, & leur fit prendre à chacun des fascines de paille, avec ordre de se disperser dans cette forêt pendant l'obscurité de la nuit & d'y mettre le feu : l'incendie gagna bientôt p.050 partout excité par la violence du vent, & la fumée se portant dans le camp étouffa beaucoup de monde ; les autres épouvantés ne cherchèrent qu'à se sauver ; les impériaux en tuèrent un très grand nombre. Kouo-tsong-yo fut trouvé parmi les morts. Le lendemain, Lieou-tchang sortit lui-même, & vint se donner à Pan-meï ; ce général le fit mettre sous bonne garde, après quoi étant entré dans la ville en conquérant, il fit prisonnière toute sa famille, ainsi que tous les grands de son conseil, qu'il fit conduire à Pien-tchéou.

Une centaine & plus d'eunuques revêtus de leurs plus riches habits, vinrent se présenter à Pan-meï ; ce général indigné de leur audace, dit que l'empereur l'avait envoyé particulièrement pour punir ces scélérats

qui avaient perdu leur prince & fait périr une infinité d'innocents : il fit faire main-basse sur eux & ne donna quartier à aucun.

Cette conquête importante du royaume des Nan-han augmenta le domaine impérial de soixante tchéou ou départements généraux, & de deux cent quarante hien ou villes du troisième ordre, dans lesquelles on comptait cent soixante-dix mille deux cent soixante-trois familles payant tribut. L'empereur pour récompenser Pan-meï du service qu'il venait de rendre à l'empire, lui en donna le gouvernement.

Lieou-tchang fut conduit à Pien-tchéou ; l'empereur lui fit demander par Liu-yu le motif qui lui avait fait manquer de bonne foi, & pourquoi il s'était révolté, après avoir donné sa parole de se soumettre. Lieou-tchang embarrassé, rejeta toute la faute sur les eunuques Kong-tching-chou & Li-to. Le jour suivant, les censeurs de l'empire firent lier Lieou-tchang & tous ses mandarins avec des pièces de soie, ensuite ils les firent conduire à la salle des ancêtres de la famille p.051 impériale, où le président du tribunal des crimes, envoyé par l'empereur, interrogea ce prince des Nan-han.

Lou-to-sun, c'est le nom de ce président, commença par lui reprocher la mauvaise conduite qu'il avait tenue dans son gouvernement. Ce prince répondit qu'il n'avait que six ans lorsqu'il en prit possession ; que Kong-tching-chou, Li-to & quelques autres eunuques conduisaient les affaires depuis longtemps, qu'ils les expédiaient toutes sans sa participation, en un mot que c'était eux qui gouvernaient. Cet réponse portée à l'empereur, il ordonna qu'on se saisît de ces deux eunuques & il leur fit trancher la tête ; après quoi il pardonna le passé à Lieou-tchang, lui fit présent d'un de ses habits, d'un bonnet, d'une ceinture de pierres précieuses, d'un très beau cheval richement enharnaché, de plusieurs pièces de soie, & il le créa prince du troisième ordre, avec le titre de grand général de ses gardes du corps.

Lieou-tchang aimait le faste & la magnificence ; la bride & la selle de son cheval étaient toujours ornées de quantité de perles qu'il avait fait

arranger en forme de dragons ; il était d'un esprit fin & rusé & outre cela disert & éloquent. Lorsque l'empereur eut conversé avec ce prince, il avoua à ses courtisans qu'il avait un esprit fécond en expédients, & prompt à prendre son parti pour se tirer d'une mauvaise affaire : il ajouta que s'il avait gouverné lui-même ses États, jamais on ne serait venu à bout de l'en dépouiller.

Un jour que l'empereur fut se récréer près d'un étang qu'il avait fait creuser, Lieou-tchang s'y rendit des premiers : l'empereur le voyant, se fit apporter une coupe de vin, & lui fit l'honneur de la lui présenter ; Lieou-tchang qui avait fait périr quantité de ses sujets en leur présentant ainsi du vin p.052 empoisonné, se persuada que l'empereur voulait se défaire de lui : il se jeta à ses genoux, & lui dit que quoique par sa conduite passée il eût mérité la mort, il le conjurait néanmoins de faire réflexion qu'il lui avait pardonné. L'empereur se mit à rire de son erreur & lui répondit :

> — Moi qui mets mon cœur dans les entrailles de mes sujets, serais-je assez ennemi de moi-même pour commettre une action aussi noire ?

Il reprit alors cette même coupe des mains de Lieou-tchang & la but, après quoi il lui en fit donner une autre. Lieou-tchang confondu, se jeta de nouveau à ses pieds & lui en fit des excuses.

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

La disgrâce du prince des Han du sud jeta le prince de Tang dans la plus étrange inquiétude : il sentit que l'empereur travaillait à réunir tout l'empire sous sa domination, & qu'immanquablement il serait attaqué à son tour. Dans cette crainte, il envoya Li-tsong-chan son frère demander à l'empereur qu'il lui fut permis de changer le nom de ses États & de les appeler simplement le Kiang-nan : l'empereur lui accorda sa demande, & ce prince réforma son train en conséquence.

L'an **972**, le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse totale de soleil.

L'an **973**, à la troisième lune, mourut Kouo-tsong-hiun, dernier prince des Heou-tcheou, à qui le fondateur des Song avait enlevé l'empire ; on lui fit des funérailles pompeuses & on lui rendit les mêmes honneurs qu'on décerne aux empereurs après leur mort ; on ajouta à ses titres celui de Kong-ti ; on porta son deuil dix jours, pendant lesquels toutes les affaires furent suspendues.

p.053 L'an **974**, le premier jour de la seconde lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur maître d'une grande partie de l'empire, pensa à faire la conquête du Kiang-nan qu'il voulait mettre sur le pied de ses autres provinces ; cependant le prince de Tang était sur la plus grande réserve & évitait de lui donner aucun sujet de mécontentement, & l'empereur de son côté ne voulait pas lui faire la guerre sans raison ou du moins sans des motifs apparents qui pussent justifier ses armes, & bientôt il n'en manqua pas. Il commença par retenir à sa cour Li-tsong-chan, frère du prince de Kiang-nan, que ce dernier avait envoyé porter ses tributs & prêter hommage en son nom. Cette détention fut si sensible à ce prince, qu'après avoir été longtemps sans pouvoir ni manger, ni dormir de chagrin, il envoya Lou-tchao-fou, gouverneur de Tchang-tchéou, prier l'empereur de le lui renvoyer. L'empereur qui ne l'avait retenu qu'à dessein de mécontenter le prince de Kiang-nan & de le pousser à quelque action d'éclat, loin de lui renvoyer son frère, retint encore Lou-tchao-fou, & lui fit dire à lui-même par Li-mou, un de ses officiers, de venir en personne lui rendre hommage

Le prince de Kiang-nan voulait d'abord y aller, mais Tchin-kiao & Tchang-ki, principaux membres de son conseil, lui représentèrent qu'il s'exposerait à perdre entièrement sa famille, parce qu'infailliblement l'empereur le retiendrait aussi ; qu'il devait mourir glorieusement pour la défense du patrimoine que ses ancêtres lui avaient laissé, plutôt que

d'aller vivre sans honneur & en esclave à la cour de l'empereur. L'envoyé voyant ce prince indécis, l'avertit que jamais l'empire n'avait eu de si excellentes troupes, & qu'il aurait lieu p.054 de se repentir de n'avoir point obéi quand il ne serait plus temps. Le prince de Kiang-nan dans une alternative aussi humiliante, pria l'empereur de lui envoyer des lettres-patentes qui l'établiraient prince des États qu'il possédait, afin de lui prouver qu'il voulait dépendre de lui. Elles lui furent refusées, & on lui fit porter par Leang-kiong un second ordre de venir à la cour ; mais le prince persista dans sa résolution, & renvoya Leang-kiong sans lui donner aucune réponse.

L'empereur qui ne cherchait qu'un prétexte pour couvrir l'invasion qu'il méditait, nomma Tsao-pin & Pan-meï généraux d'une armée de cent mille hommes qu'il destinait contre le Kiang-nan, & Tsao-han pour commander un camp volant qui devait les précéder ; mais parce que Ouang-tsiuen-pin avait fait périr une infinité de monde dans l'expédition contre le prince de Chou, il fit venir ces généraux, & s'adressant à Tsao-pin, il lui dit :

> — C'est à vous principalement que je confie l'expédition du Kiang-nan ; ne permettez point qu'on vexe les peuples & qu'on soit barbare à leur égard : faites-leur connaître que vous avez la force en main, & ils se soumettront d'eux-mêmes. Le carnage ne sert qu'à révolter ; quand vous prendrez des villes, soyez attentif à épargner le sang le plus qu'il se pourra, prenez garde surtout qu'on ne maltraite point Li-yu, prince de Kiang-nan, ni aucun de sa famille.

Alors il lui remit son propre sabre, & lui dit que si depuis les lieutenants généraux jusqu'aux derniers des soldats quelqu'un refusait d'obéir à ses ordres, il voulait qu'il s'en servît pour lui couper la tête.

Les villes du Kiang-nan qui n'étaient point prévenues de cette guerre, prirent les premières troupes impériales qui parurent dans leurs environs pour des troupes qui faisaient p.055 la ronde, & se contentant de fermer

leurs portes, elles leur envoyèrent des rafraîchissements à l'ordinaire ; mais le lendemain le bruit s'étant répandu qu'elles venaient pour leur faire la guerre, Ko-yen qui commandait dans Tchi-tchéou, abandonna cette ville, dont Tsao-pin se saisit : il défit ensuite quelques troupes de Kiang-nan à Tong-ling, & vint camper à Tsaï-ché-ki.

Quelque temps auparavant, un certain Fan-jo-chouï de Tchi-tchéou, chagrin de n'avoir pu obtenir le degré de docteur aux examens, résolut de se donner à l'empereur & de se venger. Il entra dans une petite barque de pêcheur qu'il trouva sur les bords du Tsaï-ché-kiang, & muni de cordes, il en attacha une au bord méridional du Kiang ; la dévidant ensuite, il passa promptement au bord opposé du fleuve. Il réitéra cette opération dix à douze fois pour savoir au juste combien il avait de largeur en cet endroit ; de plus, il le sonda partout sur cette même largeur pour en avoir la profondeur, & après en avoir pris des connaissances justes, il partit pour Pien-tchéou & demanda du service à l'empereur. Ce prince le reçut, & dans le dessein qu'il avait de réunir le Kiang-nan à ses États, il l'interrogea beaucoup sur les moyens d'en venir à bout. Fan-jo-chouï le satisfit sur tous les points, & finit par dire que la chose serait bien plus aisée si on jetait un pont de bateaux sur le Kiang qui en facilitât le passage ; il s'offrit à le faire après qu'il eut déclaré les connaissances dont il s'était prémuni. L'empereur le nomma à un emploi qui lui donnait autorité sur toutes les barques de l'empire.

Fan-jo-chouï revêtu de cette autorité, fit construire à p.056 King-hou quelques mille des plus grandes barques de guerre, & fit mettre dessus quantité de bambou & de grottes cordes faites de cette espèce de roseaux, après quoi il descendit sur ces barques pour construire le pont qu'il avait projeté. Lorsqu'il fut à Ché-paï-keou, il voulut essayer s'il réussirait, & voyant que tout s'arrangeait à son gré, il poussa jusqu'à Tsaï-ché-ki [1] où il voulait placer ce pont ; en trois jours de temps il le mit en état : ce fut sur ce pont que Pan-meï passa avec toute l'infanterie

[1] Tsaï-ché-ki au nord de Taï-ping-fou du Kiang-nan.

impériale. Comme le Kiang-nan était en paix depuis longtemps, il n'avait plus de généraux expérimentés ; tous les anciens étaient morts, & on ne voyait à la tête de ses troupes que des gens nouveaux & sans capacité. Le prince du Kiang-nan donna ses barques de guerre, montées par dix mille hommes, à commander à Tching-yen-hoa, & les troupes de terre, qui montaient à un pareil nombre, furent confiées à Lin-tchin. Ce prince leur dit en partant que s'ils se soutenaient mutuellement, ils n'avaient rien à craindre. Tching-yen-hoa ne suivit pas ce conseil & se pressa trop ; il fut défait par Pan-meï auprès du pont de bateaux. Lin-tchin qui vint ensuite, fut aussi battu par l'infanterie de l'empereur.

Tsao-pin après avoir dissipé en différentes rencontres les troupes du Kiang-nan, détacha Tien-kin-tso pour aller prendre Li-chouï. Le gouverneur de cette ville, appelé Li-hiong, avait huit fils, & il les exhorta à prouver par leur courage à défendre cette ville, qu'ils étaient dignes des bienfaits du prince : ils se battirent en effet avec tant de valeur qu'ils y p.057 périrent tous les huit, & que la ville ne succomba qu'après la mort du dernier. Le général Tsao-pin était alors campé à Tsin-hoaï où il attendait le succès de cette expédition : durant cet espace de temps, une si grande quantité de monde se rendit sous les murs de Kin-ling par eau & par terre pour défendre cette ville, que le nombre des combattants montait à plus de cent mille, mais tous gens ramassés à la hâte & sans choix. Pan-meï commandait les barques & l'avant-garde ; il fit passer la rivière à une partie, & attaqua brusquement cette multitude qu'il défit entièrement à l'aide de la grande armée qui l'avait suivi de près. Il s'empara d'un faubourg de la ville.

Le prince de Kiang-nan dans les commencements de cette guerre avait consulté Tchin-kiao & Tchang-ki sur les moyens de se défendre, & ils lui avaient si bien fait entendre qu'il n'avait rien à craindre, que ce prince dans une pleine sécurité perdait tout son temps à se faire expliquer par des ho-chang & des tao-sse les livres qui renfermaient leurs prétendus secrets. Il s'inquiétait si peu du gouvernement, que les

troupes impériales furent plusieurs mois de suite sous les murs de Kin-ling sans qu'il le sut.

Hoang-fou-ki-hiun était chargé de la défense de cette place ; c'était un homme qui ne manquait pas de capacité, & qui aurait pu donner de la tablature aux impériaux si son zèle & sa fidélité y eussent répondu ; mais il craignait le danger, & il désirait que son maître se soumît à l'empereur. Toutes les fois qu'il parlait aux officiers & aux soldats, il exagérait les forces de l'armée impériale auxquelles il croyait impossible de résister. Lorsqu'il apprit la défaite de l'armée de Kiang-nan par Pan-meï,

> — Je savais bien, dit-il d'un ton p.058 qui marquait la joie qu'il en avait, je savais bien que cela arriverait.

Quelques-uns de ses officiers lui ayant demandé la permission de sortir pour aller soutenir leurs gens, il se mit en colère & les fit conduire en prison.

Le prince de Kiang-nan sortit un jour de son palais pour examiner l'état où était la place ; il fut étrangement surpris lorsqu'il fut sur les murs d'apercevoir de tous côtés les étendards des impériaux ; il vit qu'on l'avait trompé : il fit arrêter le gouverneur qu'il fit mourir en prison, & ensuite il envoya ordre à Tchu-ling-pin de venir à son secours avec les troupes du Chang-kiang.

A la cinquième lune parut une comète du côté de l'orient, & le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tsien-chou, prince de Ou-yueï, obéissant aux ordres qu'il avait reçus de l'empereur, faisait aussi de son côté la guerre au prince de Kiang-nan, & il était venu en personne à la tête de cinquante mille hommes assiéger Tchang-tchéou. Il agissait en cela contre le sentiment de Chin-hou-tsé son premier ministre, qui lui avait fait entendre que le Kiang-nan était une barrière qui le mettait à couvert de l'ambition de l'empereur, & que s'il aidait lui-même à la détruire, il se préparait des chaînes. Le prince de Kiang-nan étonné qu'il entendît si peu ses intérêts, lui écrivit à peu près

les mêmes choses ; mais le prince de Ou-yueï était conduit par d'autres vues ; il ne répondit point à cette lettre qu'il envoya à l'empereur pour lui faire sa cour ; il poussa cependant si vivement le siège de Tchang-tchéou qu'il s'en rendit maître.

Outre cette ville, le prince de Kiang-nan perdit encore p.059 Jun-tchéou & Tching-kiang-fou que Lieou-tching, pressé par les impériaux, leur remit en se donnant à eux avec sa garnison. Ce prince désespéré de se voir resserrer de toutes parts, voulut faire de nouvelles tentatives auprès de l'empereur ; il lui envoya Siu-hiuen pour tâcher de le fléchir en sa faveur. Siu-hiuen ayant été admis à l'audience de l'empereur, il lui représenta que Li-yu son maître n'avait point offensé sa majesté, & qu'il ne se reprochait aucune faute qui pût donner un prétexte légitime de l'attaquer, qu'il l'avait toujours servi jusqu'ici comme un fils doit servir son père.

> — Puisque le fils n'a point fait de faute, continua-t-il, pourquoi le père lui fait-il la guerre ?
>
> — Si Li-yu, répondit l'empereur, me regarde comme son père, devons-nous faire deux familles.

Siu-hiuen ne sut que répondre à cette question & il se retira ; mais étant retourné une seconde fois & rebattant toujours le même objet, l'empereur se fâcha, & portant la main à son sabre, il lui dit :

> — Il ne faut point tant de discours ; quel crime a fait le Kiang-nan pour être séparé de l'empire ? Prend-on plaisir d'entendre un étranger ronfler auprès de son lit ?

Siu-hiuen n'osa répliquer & se retira.

Dans ces entrefaites, Tchu-ling-pin, conformément aux ordres du prince de Kiang-nan, marchait à son secours ; ii avait déjà passé Hou-keou avec une armée qu'il faisait monter à cent cinquante mille hommes & qu'il conduisait au pont de Tsaï-tché-ki qu'il prétendait mettre en cendres, après quoi il devait voler à Kin-ling & faire lever le siège de

cette ville. Tsao-pin instruit de ses projets, fit partir toutes les barques de guerre avec un gros détachement pour les soutenir : elles rencontrèrent Tchu-ling-pin à Hoan-keou où il y eut un p.060 combat sanglant. Tchu-ling-pin s'étant trop avancé & le vent ne lui étant pas favorable, fut pris ; le désordre se mit dans sa flotte, & elle se dissipa : c'était le seul secours sur lequel le prince de Kiang-nan fondait ses espérances ; cependant il tint encore ferme. Le général Tsao-pin envoya un de ses officiers lui dire que ne lui restant plus que la ville où il était renfermé, il ne devait point se flatter de pouvoir y subsister longtemps, puisqu'il lui était facile de l'enlever de force dans la journée, & qu'il lui conseillait de se soumettre sans délai aux ordres de l'empereur. Le prince persista dans son obstination. Tsao-pin affligé de son entêtement, feignit d'être malade & par là suspendit tout, dans l'espérance que le prince de Kiang-nan se rendrait à la raison & qu'on sauverait cette ville des maux dont elle était menacée. Tous les officiers l'étant venu visiter dans sa tente & chacun lui proposant des remèdes, il leur dit :

> — Tous ces remèdes quelque efficaces qu'ils soient ne sauraient guérir mon mal ; mais si vous me promettez, sur la foi du serment, que le jour que nous prendrons la ville, vous veillerez à ce qu'on ne tue personne, il ne me faut point d'autre remède, & je serai aussitôt guéri.

Tous le lui promirent & s'y engagèrent par serment : le jour suivant Tsao-pin fut sur pied, & la ville fut prise.

Li-yu voyant qu'il allait être forcé, se détermina enfin à se rendre ; il se fit escorter de tous ses grands, & alla se présenter à l'entrée du camp impérial. Tsao-pin l'y reçut avec tout le respect dû à sa naissance & tâcha de le consoler. Ils rentrèrent ensemble dans la ville & allèrent jusqu'à la porte du palais ; ce prince demanda à Tsao-pin qu'il lui permît d'aller mettre quelque ordre à son équipage ; Tsao-pin pour p.061 empêcher le désordre, plaça des gardes à toutes les portes du palais

après que le prince y fut entré, & lui-même attendit dehors. Un de ses officiers lui dit à l'oreille :

> — Si le prince qui vient d'entrer dans son palais en sortait tout à coup à la tête d'une troupe de braves, il ne laisserait pas de nous embarrasser.
>
> — Ne craignez rien, répondit Tsao-pin ; il a peu d'esprit & il est sans expérience : il est incapable de porter ses vues plus loin.

En effet, peu de temps après il revint avec ses ministres & ses grands au nombre de quarante-cinq disposés à partir pour Pien-tchéou.

Pendant toute cette guerre, Tsao-pin le comporta avec tant de sagesse, de prudence & de fermeté qu'il ne se passa aucun désordre parmi les soldats : soit par amitié pour ce général, soit par la crainte d'en être punis, il n'y en eut aucun qui ne se tînt dans les bornes du devoir. La conquête du Kiang-nan valut à l'empire dix-neuf tchéou ou grands département & cent quatre-vingt hien ou villes du troisième ordre.

Quoique cette guerre eût coûté peu de sang & que les généraux se fussent fait un point d'honneur & un devoir de ménager les peuples, l'empereur les larmes aux yeux, dit aux grands qui vinrent le féliciter sur cette conquête :

> — Misérable nécessité que celle de faire la guerre ! on ne la peut faire sans verser toujours beaucoup de sang & sans causer bien des maux. Cette pensée me prive de la joie que doit me donner la réunion de l'empire : je veux qu'on examine avec soin ceux des habitants du Kiang-nan qui ont le plus souffert, & qu'on prenne cent mille mesures de grains pour les soulager.

Les Tartares Leao qui voyaient accroître de jour en jour p.062 la puissance de la Chine, craignirent qu'on ne les attaquât : ils firent écrire par Yéliu-tsong, leur gouverneur à Tcho-tchéou, une lettre adressée à Sun-tsiuen-hing, gouverneur de Hiong-tchéou, à l'effet de savoir s'ils pouvaient espérer la paix avec l'empire. Sun-tsiuen-hing envoya cette

lettre à l'empereur ; ce prince répondit qu'il ferait volontiers la paix avec les Leao & qu'il pouvait engager sa parole. D'après cette réponse, ces Tartares envoyèrent Ké-cha-cou & Chin-ssé à Pien-tchéou conclure cette paix ; ils envoyèrent en même temps vers le prince des Han du nord pour lui en donner avis, & lui dire qu'il n'attaquât pas mal à propos les États de l'empereur. Le prince des Han qui prétendait que l'empire lui appartenait de droit par sa naissance, & qui ne regardait l'empereur que comme un usurpateur, fut très piqué de cette paix, & il aurait sur-le-champ déclaré la guerre aux Tartares, sans Ma-song, un de ses principaux officiers, qui lui représenta vivement le danger où il s'exposerait d'être dépouillé de ses États ; cette considération le retint.

976. Après que le général Tsao-pin eut tout réglé pour la conservation du Kiang-nan, il en partit au commencement de l'année, emmenant avec lui le prince Li-yu que l'empereur reçut avec bonté, & à qui il fit les mêmes honneurs qu'il avait accordés ci-devant au prince des Han du midi : il le créa prince titulaire du troisième ordre & le nomma grand général de ses gardes.

L'empereur faisant des reproches à Tchang-ki d'avoir empêché Li-yu de se soumettre, & lui montrant la lettre qu'il avait écrite à Tchu-ling-pin pour l'appeler au secours de Li-yu, lui demanda si ce n'était pas là son écriture.

> — Oui, répondit avec fermeté Tchang-ki ; un chien aboie p.063 contre celui qu'il ne reconnaît pas pour son maître ; cette lettre rentre dans le sens de ce proverbe commun ; j'ajoute qu'elle n'est pas la seule & qu'il y en a beaucoup d'autres semblables ; si je dois mourir pour avoir rempli mon devoir, je n'en ai aucun regret.

L'empereur charmé de sa réponse, loin de le faire mourir, lui donna un des premiers emplois auprès de son fils aîné.

Quelque temps après, à la seconde lune, Tsien-chou, prince de Ou-yueï, que l'empereur avait fait grand général de l'empire, lui envoya un de ses premiers officiers pour le féliciter sur sa nouvelle conquête.

— Le grand général de l'empire y a eu bonne part, répondit l'empereur, par la prise de Pi-ling ; lorsque la tranquillité sera bien rétablie dans le Kiang-nan, il faudra bien qu'il vienne à ma cour & que nous nous voyions au moins une fois : allez, & ne manquez pas de lui dire cela de ma part ; d'ailleurs qu'il ne craigne rien ; après avoir par trois fois honoré le Chang-ti, oserais-je le tromper & manquer à ma parole ?

Le prince de Ou-yueï fut étrangement surpris de cet ordre, & délibéra assez longtemps sur le parti qu'il avait à prendre ; mais enfin il jugea que le mieux était de ne point faire paraître de défiance & d'aller à la cour. Il emmena avec lui la princesse Sun-chi son épouse, & son fils aîné Tsien-oueï-siun. L'empereur le reçut avec tout l'honneur qu'il aurait pu souhaiter dans d'autres circonstances ; il le fit loger dans un palais qu'il lui avait fait préparer, lui rendit des visites & voulut assister à un magnifique repas qu'il avait ordonné ; il le combla de riches présents, lui donna son propre sabre & la permission de le porter dans le palais, privilège singulier dont personne ne jouissait : il voulut qu'on le traitât avec p.064 toutes les prérogatives des princes du premier ordre. Tant de faveurs perdaient la moitié de leur mérite par la crainte où était Tsien-chou ; il tremblait que l'empereur ne voulût adoucir par ces bons traitements le coup mortel qu'il allait lui porter en le dépouillant de ses États ; il ne fut détrompé que deux mois après, lorsqu'il reçut de ce monarque la permission de s'en retourner. Entre mille choses précieuses dont il fit présent à ce prince, était un gros paquet cacheté & enveloppé de soie jaune qu'il lui recommanda de n'ouvrir que lorsqu'il serait prêt à entrer sur ses terres ; qu'alors il pourrait examiner avec attention ce qu'il renfermait. Tsien-chou fut bien surpris lorsqu'il l'eut ouvert, d'y trouver une quantité de placets de tous les grands de la cour qui exhortaient l'empereur à le retenir à Pien-tchéou & à réunir son pays à l'empire, il vit par là combien il s'était trompé sur les sentiments de l'empereur à son égard, & il sentit tout le prix de cette nouvelle faveur.

A la troisième lune, l'empereur partit pour la cour d'occident (Lo-yang), & à la quatrième lune, il offrit un sacrifice au Chang-ti dans le Nan-kiao. Les vieillards de la ville & de la campagne assemblés pour le voir, se disaient les uns aux autres : « Après les troubles dont nous avons vu l'empire agité, qui de nous espérait jouir du bonheur de voir le prince qui devait lui rendre la paix ! » Le séjour de Lo-yang plut à l'empereur, & il déclara qu'il voulait y tenir sa cour, ce qui surprit fort ses grands qui l'accablèrent de placets pour le dissuader de ce dessein, mais inutilement : l'empereur tint bon. Le prince Tchao-kouang-y son frère le voyant si déterminé à mettre sa cour soit à Tchang-ngan, soit à Lo-yang, lui en demanda la raison :

> — C'est, répondit p.065 l'empereur, que le pays étant défendu naturellement par des montagnes & le Hoang-ho, mon dessein serait de licencier une partie de nos troupes, & suivant les règles du gouvernement des grandes dynasties des Tcheou & des Han, rendre la paix à tout l'empire.

Son frère lui répondit en le quittant :

> — Ce ne sont ni les montagnes, ni les rivières qui affermissent les royaumes, mais la vertu.

Après que Tchao-kouang-y fut sorti, l'empereur jetant les yeux sur les courtisans qui étaient autour de lui :

> — Eh bien ! dit-il, contentons-les, demeurons à Pien-tchéou, mais autant que j'en puis juger, il ne se passera pas cent ans sans qu'on voie nos peuples épuisés.

Il donna ses ordres pour retourner à Pien-tchéou.

A peine fut-il arrivé dans cette ville qu'il pensa à faire la guerre au prince des Han du nord, & forma plusieurs corps d'armée qu'il donna à commander aux généraux Tang-tsin, Pan-meï, Yang-kouang-meï, Nieou-ssé-tsin, & Mi-ouen qu'il envoya à Taï-yuen par cinq routes différentes : outre cela il fit encore plusieurs corps d'armée, qui sous les ordres de

Kouo-tsin, devaient attaquer les villes de Hin-tchéou, de Taï-tchéou, de Pen-tchéou, de Tsin-tchéou, de Leao-tchéou, de Ché-tchéou, & d'autres places de la domination du prince de Han qu'il prétendait dépouiller entièrement dans une seule campagne.

Tang-tsin commença par battre les troupes de Han qu'il poussa jusque sous les murs de Taï-yuen ; le prince envoya incessamment vers les Leao pour leur demander un prompt secours : il était de l'intérêt des Leao de ne pas laisser détruire les Han ; leur chef fit aussitôt partir son propre ministre Yéliu-cha avec des troupes.

p.066 Après la prise de Kin-ling, capitale du Kiang-nan, & la soumission du prince Li-yu, tous les départements qui dépendaient de cette vaste contrée s'étaient soumis à l'empire ; le seul Hou-tsé, vice-gouverneur de Kiang-tchéou [1], ne voulut pas suivre leur exemple ; Sie-yen-ché, gouverneur de cette ville, avait proposé à ses officiers de se rendre au général Tsao-han qui les assiégeait : Hou-tsé indigné de la proposition, assembla ces mêmes officiers, & les animant par le souvenir des bienfaits qu'ils avaient reçus des princes de Kiang-nan, il marcha à leur tête contre le gouverneur qu'ils tuèrent, & il défendit encore pendant plus de six mois cette ville que Tsao-han ne prit qu'après plusieurs assauts fort meurtriers. Hou-tsé fut fait prisonnier. Tsao-han à qui sa résistance avait donné de l'humeur, lui fit les reproches les plus durs :

> — A quoi servent ces paroles inutiles, répondit le brave Hou-tsé, ignorez-vous le proverbe qui dit qu'un chien ne reconnaît que son maître & aboie contre tout étranger J'ai fait mon devoir, faites le vôtre.

Tsao-han indigné de cette intrépidité qu'il prit pour une bravade, le fit mourir sur-le-champ & mit la ville au pillage : tous les habitants furent passés au fil de l'épée.

---

[1] Kieou-kiang-fou de la province de Kiang-si.

Une maladie qui survint à l'empereur suspendit toutes les hostilités contre le prince de Han ; comme sa vie fut en danger, on fit revenir toutes les troupes. Un des jours de la dixième lune qu'il se sentait plus mal, il manda Tchao-kouang-y, son frère, prince de Tçin, & ayant fait sortir tout le monde, il l'entretint sur le gouvernement futur de l'empire. On ne put entendre leur conversation ; on vit seulement de loin, p.067 à la lueur des flambeaux, que le prince de Tçin se levant de son siège & s'en écartant un peu, se tenait dans la posture d'un homme qui refusait d'accepter quelque chose ; une minute après, l'empereur saisissant une petite pique qui était auprès de son lit, en donna un coup par terre en parlant assez haut, & disant à son frère :

— Comportez-vous en brave prince & gouvernez bien.

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il mourut. Il était dans la cinquantième année de son âge & la dix-septième de son règne.

Ce prince était bon, gracieux & affable à tout à monde ; naturellement actif, ennemi du faste, à l'orgueil, de la tromperie & de la fraude, il paraissait uniquement attentif à remplir les obligations du poste qu'il occupait, & on ne le voyait content que lorsqu'il s'en était bien acquitté. Un jour qu'il était triste & rêveur, ses courtisans lui en ayant demandé la cause :

— Croyez-vous, leur dit-il, qu'il soit si aisé à un souverain de bien remplir ses devoirs ? Il ne fait rien sans conséquence ; ce matin il m'est venu dans la pensée que j'avais mal décidé une affaire, & ce souvenir m'ôte toute ma joie.

Ce prince était peu curieux d'orner son palais ; simple dans ses vêtements, il n'avait que deux ou trois habits. Une des princesses ses filles s'étant fait faire une robe de soie à fleurs, il le trouva mauvais :

— Il n'en faudrait pas davantage, lui dit-il, pour introduire le luxe à la cour, on voudrait vous imiter & vous seriez cause de

> beaucoup de désordres que nous ne pourrions arrêter qu'avec des peines infinies ;

il lui fit changer d'habillement. Quelques jours après cette princesse voulut l'engager à faire dorer la chaise dans laquelle on le portait & à y ajouter quelques ornements : p.068

> — Qu'est-il nécessaire, dit-il, ne suis-je pas maître de toutes les richesses de l'empire, & ne pourrais-je pas embellir mon palais & en faire un lieu enchanté ? Mais lorsque je pense que ces richesses viennent de mes peuples & qu'elles sont le fruit de leurs travaux, je ne dois les employer qu'à faire le bien de l'empire.

Dans les commencements, ce prince aimait la chasse avec passion ; par la suite la réflexion la lui fit abandonner. Piqué un jour d'avoir manqué un lièvre, il tua dans sa vivacité son cheval parce qu'il fit un faux pas & le lui fit manquer. Peu de temps après pensant à cette action :

> — Est-il possible, dit-il, que l'ardeur de la chasse m'ait porté à cette folie si peu digne de la modération qui doit être l'apanage d'un empereur.

Il renonça dès lors à la chasse.

Naturellement porté à la douceur & à la clémence, ce prince chérissait ses sujets comme ses enfants, & il souffrait lorsqu'il était obligé de condamner un criminel à mort.

> — Yao & Chun, disait-il à ses grands, ne firent point mourir les quatre fameux rebelles [1] qui voulaient se soustraire à leurs ordres, ils se contentèrent de les bannir ; que ne les imitons-nous ? Lorsque les crimes n'étaient pas criants, il ne

[1] Ces quatre fameux rebelles étaient Houan-teou, Kong-kong, San-miao, & Kuen, que Yao exila, le premier à Tsong-chan ou Yo-tchéou-fou dans le Hou-kouang ; le second, à Yeou-tchéou dans & Leao-tong ; le troisième, à San-oueï près de Cha-tchéou plus loin que le pays de Kokonor ; & enfin le quatrième à Yu-chan, district de Hoaï-ngan-fou du Kiang-nan. Ces quatre criminels sont fameux dans l'histoire & connus sous la dénomination des *Sé-hiong* ou des *quatre scélérats*. Éditeur.

condamnait point à mort ; il accorda la vie à un très grand nombre de criminels durant son règne, & ne fut sévère qu'à l'égard des mandarins qui foulaient le peuple, auxquels p.069 il ne pardonnait jamais. Tchao-kouang-y, prince de Tçin son frère, lui succéda suivant la détermination qui avait été faite par l'impératrice leur mère.

@

TAI-TSONG

@

977. Lorsque l'empereur Taï-tsong monta sur le trône, il y avait encore plusieurs provinces qui n'étaient pas réunies à l'empire & formaient des États indépendants, tels que les pays de Kiao-kouang [1], le Kien-nan [2], ceux du prince de Han & des Tartares Leao ; mais de tous ces pays qui ne lui obéissaient pas, ceux de Han & des Leao pouvaient lui faire le plus de peine par l'alliance qu'ils avaient contractée entre eux & par la longue expérience que leurs troupes avaient acquise, à cause de leurs guerres continuelles avec la Chine.

Comme le nouvel empereur ne voulait pas sitôt entreprendre de les réduire, il fit un choix de ses meilleurs officiers qu'il plaça sur les frontières pour les garantir de leurs insultes. Il mit contre les Tartares Leao Ma-gin-yu à Yng-tchéou [3], Han-ling-koen à Tchang-tchéou [4], Ho-oueï-tchong à Y-tchéou [5], Ho-ki-yun à Taï-tchéou [6]. Il usa des mêmes précautions contre le prince de Han, & pour le tenir en respect, il plaça Ou-cheou-ki à Tsin-tchéou [7], Li-kien-pou p.070 à Ché-tchéou [8], Li-ki-hiun à Tchao-y [9], Tchao-tsan à Yen-tchéou [10], Yao-nui-pin à King-tchéou, Tong-tsun-hoeï à Hoan-tchéou [11], Ouang-yen-ching à Yuen-tchéou [12] : il donna à ces officiers d'excellences troupes.

---

[1] Kiao-kouang comprenait une partie du Kouang-tong & du Tong-king.
[2] Kien-nan, le Fou-kien.
[3] Ho-kien-fou.
[4] Tching-ting-fou.
[5] Pao-ting-fou du Pé-tché-li.
[6] Taï-ngan-tchéou dans le district de Tsi-nan-fou du Chan-tong.
[7] Ping-yang-fou.
[8] Pou-hien dans le district de Ping-yang-fou.
[9] Tchao-tching-hien dans le district de Ping-yang-fou.
[10] Yen-ngan-fou du Chen-si.
[11] King-tchéou & Hoan-tchéou dépendaient de King-yang-fou du Chen-si.
[12] Yuen-tchéou est Ping-leang-fou du Chen-si.

Lorsque Taï-tsou, fondateur de la dynastie des Song, monta sur le trône, l'empire consistait seulement en cent onze tchéou ou grands départements, & en six cent trente-huit hien ou villes du troisième ordre. On ne comptait en total que neuf cent soixante-sept mille trois cent cinquante-trois familles payant tribut ; mais lorsqu'il le laissa à Taï-tsong, il consistait en deux cent quatre-vingt-dix-sept tchéou ou départements, en mille quatre-vingt-six hien ou villes du troisième ordre, & on comptait trois millions quatre-vingt-dix mille cinq cent quatre familles qui payaient les tributs ordinaires.

Dès que le roi des Tartares Leao apprit la mort de Taï-tsou, il envoya Yéliu-tchang, un de ses ministres, faire des compliments de condoléance & assister à la cérémonie de ses funérailles, qui se fit à Yong-tchang-ling à la quatrième lune ; Taï-tsong lui envoya Sin-tchong-fou que le roi tartare admit aussitôt à son audience. Dans un long entretien qu'il eut avec cet envoyé, il lui demanda si l'empire de la Chine possédait beaucoup de généraux de la bravoure & de l'intrépidité de Tang-tsin.

> — Nous avons, répondit Sin-tchong-fou, un grand nombre d'excellents officiers de guerre comme Tang-tsin, mais la quantité de ceux qui sont propres p.071 à courir un lièvre ou un cerf est innombrable [1].

Le roi tartare choqué de cette réponse, avait dessein de le faire arrêter ; mais Sin-tchong-fou parla avec fermeté, & lui fit sentir qu'il ne craignait pas la mort lorsqu'il était question de remplir son devoir. Cette intrépidité lui gagna l'estime de ce prince qui le renvoya comblé de présents.

Le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse totale de soleil.

---

[1] Dans cette réponse, l'envoyé chinois fait allusion aux Leao & à leur manière de faire la guerre, lorsqu'il les compare à des cerfs ou à des lièvres. Il veut dire à mots couverts qu'il ne faut pas être grand général pour les battre. Éditeur.

L'an **978**, à la quatrième lune, Tchin-hong-tsin qui avait profité des troubles de l'empire pour se faire un petit État composé des départements de Tchang-tchéou & de Siuen-tchéou [1], jugeant qu'il ne pourrait se maintenir dans cette possession dans un temps où la Chine se trouvait réunie presqu'en entier sous la puissance des Song, vint à la cour & offrit à l'empereur ses deux tchéou ou départements, & quatorze hien ou villes du troisième ordre qui en dépendaient ; l'empereur les accepta & mit Tchin-hong-tsin au nombre des grands du premier ordre : il donna aussi des emplois considérables à tous ses enfants.

A la cinquième lune, Tsien-chou, prince de Ou-yueï, qui était à la cour des Song lorsque Tchin-hong-tsin vint se soumettre, se trouva dans le plus grand embarras : il venait de lui montrer un exemple qu'il devait naturellement suivre, & il pouvait être dangereux pour lui de ne le pas faire, puisqu'il se trouvait entre les mains de l'empereur. Il en conféra p.072 avec ses gens & les sentiments furent fort partagés : il crut avoir trouvé un expédient qui le tirerait de ce mauvais pas, en proposant à l'empereur de quitter les titres de prince & de grand général de l'empire que son prédécesseur lui avait donnés, & cependant de garder toujours ses États. L'empereur à qui il offrit lui-même le placet qui contenait ces propositions, ne voulut pas y consentir.

Tsouï-gin-ki, officier de Tsien-chou, lui dit alors que l'empereur manifestait assez par ce refus qu'il était disposé à le dépouiller de ses États & qu'il lui conseillait de les lui proposer de bonne grâce. Il ajouta :

> — Vous lui offrez de quitter des titres dont il s'embarrasse peu, & vous gardez ce que vous ne pouvez ignorer qu'il souhaite, comment voulez-vous qu'il soit content de vous ?

Tsien-chou forcé par les circonstances & hors d'état de pouvoir échapper, se détermina enfin à faire librement ce qu'il voyait clairement qu'on était sur le point de lui faire faire par force ; il écrivit un second

[1] Tchang-tchéou-fou & Siuen-tchéou-fou, villes situées à l'extrémité orientale de la province de Fou-kien, vis-à-vis de l'île de Formose.

placet dans lequel il fit un détail de ses États qui consistaient en treize tchéou ou grands départements, & quatre-vingt-six hien ou villes du troisième ordre contenant cinq cent cinquante mille six cent quatre-vingt familles payant les tributs ordinaires, qui servaient à l'entretien de cent quinze mille trente-six soldats alors sur pied & de mille quarante-quatre barques de guerre. L'empereur assis sur son trône, reçut sa soumission avec appareil ; il le nomma prince du premier ordre, du titre de Hoai-haï-ouang ou prince de Hoaï-haï. Il donna des gouvernements à ses frères & à ses enfants, ensuite il confirma tous ses officiers dans leurs postes & réunit les tribunaux de cette grande principauté aux siens.

p.073 À la septième lune, Kong-y, gouverneur de Sin-tsé-hien, se trouvait à la cour : avant que de s'en retourner, l'empereur l'interrogea sur la famille de Confucius dont ce gouverneur descendait. Kong-y, profitant de cette occasion, lui représenta que sous les dynasties précédentes, ceux qui appartenaient à cette famille avaient été constamment affranchis des impôts & des corvées, que du temps de Chi-tsong [1] de la dynastie des Tcheou postérieurs, on avait commencé à asseoir des tributs sur les terres de cette famille, qui par là se voyait confondue avec celles du peuple, état humiliant où elle était restée depuis cette époque & d'où l'on n'avait point pensé à la retirer ; il ajouta qu'il espérait que sa majesté lui rendrait ce privilège. L'empereur y consentit, & créa Kong-y prince du troisième ordre sous le titre de Ouen-siuen-kong, ce qui fit le plus grand honneur à Taï-tsong dans l'esprit des Chinois.

Rien n'était plus juste en effet que ces prérogatives, attribuées à la famille de Confucius. Ce philosophe a retouché le *Chu-king* & le *Chi-king* ; il a déterminé les cérémonies & la musique : on lui doit le commentaire sur l'*Y-king* des Tcheou & il a composé le *Tchun-tsiou*. En élevant le cœur de l'homme par rapport à ses devoirs essentiels, il a porté au suprême degré la manière de rendre les peuples heureux. C'est

[1] Il commença à régner l'an 954.

lui qui a fait revivre la doctrine des anciens sages qui était tombée en discrédit, & il a enseigné les moyens de conserver l'empire en paix. Peut-on lui refuser sans injustice le titre de maître & de modèle des rois & de ceux qui se trouvent chargés de la conduite des peuples ?

p.074 La soumission du prince de Ou-yueï détermina l'empereur à faire la guerre au prince de Han, qu'il prévoyait ne vouloir céder qu'à la force. Au commencement de l'année **979**, il en fit la proposition à son conseil. Siué-kiu-tching & beaucoup d'autres se déclarèrent d'abord contre cette expédition ; mais Tsao-pin réfuta si bien leurs raisons & insista si fort, que l'empereur commença à s'occuper de cette guerre. Il nomma Pan-meï généralissime, & lui donna pour officiers généraux Tsouï-yen-tsin, Li-han-kiong, Lieou-yu, Tsao-han, Mi-sin & Tien-tchong-tsin, qui se rendirent par divers chemins aux environs de Taï-yuen dont on voulait faire le siège ; & afin d'arrêter les secours que cette ville pouvait recevoir des Tartares, l'empereur envoya Kouo-tsin, avec un gros corps de troupes, à Ché-ling-koan, au nord-est de Taï-yuen, par où ces secours devaient passer.

A cette même époque, Tchang-ssé-hiun, membre du tribunal des mathématiques, offrit à l'empereur une sphère [1], p.075 construite sur le

[1] La manière de représenter & d'imiter les mouvements des cieux dans une sphère est fort ancienne en Chine ; nous lisons, dans le livre Tchun-tsiou-yo-keou, que du temps de l'empereur Yao, Hi & Ho en firent une qu'ils lui offrirent ; celle de l'empereur Chun est fameuse dans le *Chu-king.* Sous l'empereur Han-ou-ti, le mathématicien Lo-hia-hong en fit une qui, par son mouvement, indiquait les heures & les quarts du temps : il en écrivit lui-même une explication sous le titre de Ta-tchou-ly. En conséquence des ordres de l'empereur Han-ho-ti, un mandarin du tribunal des mathématiques, appelé Kia-koueï, fit une machine de cuivre sur laquelle on voyait le mouvement du soleil dans un zodiaque, instrument qu'il appela Hoang-tao-tong-y ; mais Tchang-heng, qui vivait sous l'empereur Han-chun-ti, en fit une autre dans un endroit retiré de sa maison qui surpassait toutes celles qui avaient paru depuis Chun ; c'était une sphère de cuivre très bien exécutée en dedans & au dehors ; on y voyait clairement les étoiles des deux pôles du monde, la route que tient le soleil, les vingt-quatre parties de l'année, les vingt-huit constellations, les grandes & petites étoiles qui les composent, le soleil, la lune & les planètes qu'il mettait en mouvement par le moyen de l'eau ; il représentait la disposition du ciel & les différentes révolutions des astres d'une manière assez juste ; lorsqu'il eut achevé cette espèce de sphère, il la fit voir à ses amis, qui allaient ensuite à la tour des mathématiques avertir les observateurs de la disposition des cieux, en leur indiquant les étoiles qui paraissaient sur l'horizon ; celles qu'on ne pourrait pas y voir ; à quelle heure elles se levaient & se couchaient & autres choses de cette nature qui se trouvaient sur la sphère de Tchang-heng, & étaient parfaitement conformes à l'observation.

modèle de celle que Li-chun-fong & Leang-ling-tsan avaient faite, sous la grande dynastie des Tang ; mais elle indiquait, d'une manière bien plus juste & plus ingénieuse, tous les mouvements du soleil & de la lune dans chaque degré. L'empereur la fit placer sur une grande tour, au nord-est du tambour sur lequel on battait les veilles de la nuit ; il récompensa libéralement Tchang-ssé-hiun qui en était l'auteur.

Lorsque Yéliu-hien, roi des Leao, apprit que l'empereur faisait défiler des troupes du côté de Taï-yuen, il dépêcha à la cour impériale Ta-ma-tchan-cheou, pour demander quel sujet de mécontentement elle avait contre le prince de Han, & pourquoi on lui déclarait la guerre. L'empereur, qui ne se mettait pas fort en peine de ménager les Tartares Leao, auxquels il avait dessein de reprendre ce qu'ils avaient envahi sur la Chine, répondit assez sèchement que le pays de Ho-tong, une des provinces de l'empire, refusant de recevoir ses ordres, il voulait l'en punir :

> — Si votre prince, ajouta-t-il, demeure en repos & ne se mêle point de cette querelle, je consens à continuer de vivre en paix avec lui, s'il ne le veut pas, nous nous battrons.

Yéliu-hien, choqué de cette réponse, nomma Yéliu-cha pour commander ses troupes, & lui ayant donné Ti-lieï pour second, il les envoya à la tête d'une assez grosse armée soutenir le prince de Han. Lorsque ces généraux tartares p.076 arrivèrent près de la montagne Pé-ma-ling, ils furent surpris de trouver que le passage était gardé par Kouo-tsin ; Yéliu-cha voulait reculer & attendre les nouvelles troupes qui lui arrivaient de Tartarie ; mais Ti-lieï impatient, s'avança dans la gorge de cette montagne, & y engagea une partie de sa division que Kouo-tsin fit attaquer, avant qu'elle fut rangée en bataille : il le fit avec tant de succès qu'il la hacha en pièces, & que le général Ti-lieï fut tué. Yéliu-cha avec les troupes qu'il commandait n'aurait point eu un meilleur sort, si Yéliu-sieï-tchin n'était arrivé à propos à son secours & n'eut obligé Kouo-tsin, beaucoup plus faible, à se retirer.

Cependant Pan-meï & les autres généraux de l'armée impériale, après avoir passé sur le ventre aux ennemis en différentes rencontres, s'étaient rendus à Taï-yuen qu'ils avaient investie de toutes parts ; ils avaient eu le temps de finir un mur de circonvallation qui embrassait toute la ville, & de former même les premières attaques avant l'arrivée de l'empereur, qui voulant avoir l'honneur de la prendre, était parti de Pien-tchéou à la deuxième lune : il n'arriva qu'à la quatrième devant cette place.

Quelques jours après son arrivée, dans la crainte que Taï-yuen étant prise de force il n'y eut beaucoup de sang répandu, il écrivit de sa propre main au prince de Han de ne point exposer témérairement la vie de son peuple & de se rendre de bonne grâce ; mais les gardes de la porte ne voulurent point recevoir cet ordre. L'empereur, outré de ce refus qu'il prit pour une insulte, ordonna à ses officiers de ne plus rien ménager & de pousser les assiégés avec la plus grande vivacité. Pendant quinze jours, ils donnèrent sans ménagement p.077 des assauts continuels : le prince de Han, animant ses soldats par ses paroles & par son exemple, fut plusieurs fois couvert du sang des soldats tués à ses côtés.

L'empereur écrivit de nouveau une lettre au prince de Han pour l'exhorter à empêcher, par une prompte soumission, qu'on ne versât davantage de sang. Il lui mandait que c'était l'unique moyen de se conserver lui & sa famille dans les honneurs & dans l'abondance qu'il lui promettait, sans quoi il userait à son égard de tous les droits de la guerre. Lieou-ki-yuen, à qui les vivres commençaient à manquer, & qui n'avait plus à espérer de secours efficace contre une puissance si formidable, écrivit enfin un placet modeste pour prier l'empereur de l'agréer au nombre de ses fidèles sujets & de lui pardonner le passé ; il le fit porter par Li-hiun.

L'empereur fit élever un trône sur une espèce d'estrade, & ordonna un magnifique festin auquel il invita tous les grands pour le lendemain. Lieou-ki-yuen sortit de la ville avec tous les seigneurs de sa cour, revêtu

d'un habit blanc, mais grossier, conforme à l'état où il se voyait réduit. Ce prince & toute sa suite se jetèrent à genoux au pied de l'estrade. L'empereur fit aussitôt changer d'habit à ce prince, & lui en donna un des siens avec une ceinture de pierres précieuses ; il l'invita ensuite à monter sur l'estrade où, l'ayant fait asseoir, il le déclara prince du troisième ordre, au même rang des autres princes qui s'étaient soumis à l'empereur Taï-tsou ; il conserva à tous ses officiers leurs degrés de mandarinat, & fit à tous de magnifiques présents. Par la soumission du prince de Han, l'empereur augmenta ses États de dix tchéou ou grands départements & de quarante & un hien ou villes du troisième ordre. Cette conquête était p.078 d'autant plus importante que ce pays touchait aux Tartares Leao avec lesquels les princes de Han avaient toujours été très étroitement liés, & qui seuls étaient en état de faire beaucoup de peine à la Chine.

Ces succès & les mécontentements de l'empereur contre les Leao qui n'avaient eu aucun égard à la réponse qu'il avait faite à leur ambassadeur, le déterminèrent à ne point retourner à Pien-tchéou & à les attaquer. A la sixième lune, il alla camper à Y-tchéou [1], ville que Lieou-yn, qui en était gouverneur pour les Leao lui remit. L'empereur y laissa mille hommes de garnison, & s'avança du côté de Tcho-tchéou, dont le commandant, nommé Lieou-yuen, suivit l'exemple de Lieou-yn.

Ne trouvant aucune résistance, Taï-tsong poussa jusqu'à Yeou-tchéou [2] & campa au sud de cette ville. Les Tartares avaient un corps de troupes posté au nord de cette même place, sous les ordres de Yéliu-hi-ti ; il fut attaqué & mis en fuite. Alors les généraux Song-ou, Tsouï-yen-tsin, Lieou-ju & Mong-hiuen-tché investirent la ville de toutes parts sous la conduite de Pan-meï.

---

[1] Y-tchéou dans le district de Pao-ting-fou.

[2] Yeou-tchéou est la ville de Pé-king, ou du moins Yeou-tchéou était à quelques ly au sud-ouest de cette dernière ; on l'appelait encore Yen-king : les Kin & les Leao y eurent leur cour. Éditeur.

Le danger qui menaçait Yeou-tchéou, fit croire à plusieurs officiers, au service des Tartares, que l'empereur allait les chasser de la Chine, & un très grand nombre vint se donner à lui, entre autres les gouverneurs de Chan-tchéou [1] & p.079 de Ki-tchéou [2], qui le mirent en même temps en possession de leurs gouvernements. Yéliu-hio-cou qui avait le gouvernement général de tous les pays de la Chine soumis aux Tartares Leao, avait trop peu de troupes pour arrêter les progrès de l'empereur, & il craignait que ce prince ne les chassât au-delà de la grande muraille ; il rassembla toutes ses troupes dont il donna le commandement à Yéliu-cha, avec ordre de faire son possible pour faire lever le siège de Yeou-tchéou. L'empereur alla au-devant de Yéliu-cha, & l'ayant rencontré près de la rivière Kao-leang [3], il lui livra un combat des plus vifs & des plus opiniâtres : Yéliu-cha se battit avec beaucoup de bravoure & de prudence, & il soutint longtemps les efforts de l'armée impériale ; mais il fut obligé de céder, & il commençait à fuir lorsque le général Yéliu-hio-cou, que le roi des Leao envoyait au secours de cette province, arriva fort à propos avec Yéliu-sieï-tchin. Alors séparant leurs troupes en deux corps, ils vinrent fondre avec tant d'impétuosité sur l'armée victorieuse, qu'elle recula à son tour & fut mise en déroute ; plus de dix mille Chinois furent tués dans cette action : l'empereur lui-même eut beaucoup de peine à échapper ; il se sauva du côté du midi. Yéliu-hio-cou le poursuivit de si près, qu'en arrivant à Tcho-tchéou, ses chevaux ne pouvant plus marcher de fatigue & n'en ayant point d'autres de relais, il se jeta avec précipitation dans une charrette traînée par des ânes, sans se mettre en peine de son bagage, qu'il abandonna en entier aux ennemis. Ses généraux ramassèrent les débris de l'armée, & comme elle n'était pas en état de tenir la campagne, ils p.080 se séparèrent pour couvrir les frontières. Mong-hiuen-tché alla camper près de Ting-tchéou ; Tsouï-yen-tsin près de Koan-nan ; enfin Lieou-ting-han & Li-han-kiong

[1] Chun-y-hien.
[2] Chun-tien-fou ou Pé-king.
[3] Près de Tchang-ping-tchéou.

près de Tching-ting. L'empereur attribua la perte de cette bataille à Ché-cheou-sin & à Lieou-ju, qui n'avaient pas exactement suivi ses ordres ; il les priva de leur généralat & les abaissa à un rang fort inférieur.

Les Tartares Leao, après une si grande victoire qui les fit rentrer en possession des villes qu'on leur avait prises, crurent qu'ils pourraient à leur tour en enlever quelques-unes aux Chinois, & ils jetèrent les yeux sur Tching-ting. Leur général Yéliu-hio-cou envoya Han-kouang-ssé & Yéliu-hieou-co camper à l'ouest de Man-tching, dans le voisinage des troupes impériales, postées près de Tching-ting. Les généraux chinois, attentifs à toutes leurs démarches, les voyant prendre cette route, rappelèrent leurs troupes campées ailleurs ; elles vinrent les joindre par des routes détournées, & ils se trouvèrent en état de se venger de l'échec qu'ils avaient reçu à la journée de Kao-leang.

Les Tartares, qui ne les croyaient pas si forts, étaient tranquilles dans leur camp, persuadés qu'ils n'avaient point d'insulte à craindre de la part des impériaux ; ils furent étrangement surpris lorsqu'ils se virent vivement attaqués, au sud par Lieou-ting-han, au nord par Tsouï-yen-tsin, l'un & l'autre soutenus par Li-han-kiong, Tsouï-han & Tchao-yen-tsin qui les mirent en fuite, les poursuivirent jusqu'à Souï-tching, & leur tuèrent ou leur prirent plus de dix mille hommes. Han-kouang-ssé abandonna ses tambours & ses drapeaux aux Chinois victorieux, dont l'avantage aurait encore été plus grand sans le brave Yéliu-hieou-co qui se retira en bon p.081 ordre avec le peu de troupes qu'il put rallier dans une si grande terreur.

L'an **980**, à la troisième lune, mourut Lieou-tchang, l'ancien prince des Han du midi. Lorsque l'empereur partit pour la conquête des Han du nord, il donna un grand festin à ses grands ; Lieou-tchang qu'il y avait invité, lui dit :

> — Nous sommes déjà un assez grand nombre de princes vaincus, qui rendons la cour une des plus magnifiques qui aient jamais été, & Votre Majesté au premier jour nous amènera

> encore ici Lieou-ki-yuen, prince des Han du nord ; mais comme je suis le premier en date, j'espère aussi qu'elle m'en fera le chef.

L'empereur sourit à ce compliment. Il créa Lieou-tchang après sa mort, prince du troisième ordre, du titre de Nan-yueï.

L'empereur, à son retour de Taï-yuen, avait amené avec lui Lieou-ki-yé qu'il avait fait prisonnier & qui avait été le dernier à se rendre : c'était un des plus braves, des plus intrépides & des plus habiles généraux de son temps, & ces qualités lui avaient fait donner le surnom de *Lieou-vou-ti*, c'est-à-dire *Lieou sans pareil*. L'empereur, qui le connaissait de réputation, avait recommandé à ses officiers dès le commencement du siège de Taï-yuen d'épargner sa vie & de tâcher de le lui amener. Cependant lorsque Lieou-ki-yuen vint se rendre à l'empereur, Lieou-ki-yé fit fermer les portes de la ville & prétendait encore se défendre : l'empereur lui fit dire par Lieou-ki-yuen de ne plus exposer ses soldats & de le venir joindre ; il vint à regret en versant des larmes. L'empereur ravi de l'avoir, le caressa beaucoup & lui fit de très riches présents ; il changea son surnom de *Lieou-ki-yé* en celui de *Yang-yé*, & pour lui marquer l'estime qu'il faisait de son p.082 mérite & la confiance qu'il avait en lui, il le fit gouverneur de Taï-tchéou, poste très important, voisin des Tartares Leao. A peine fut-il arrivé dans ce gouvernement, que vingt mille de ces Tartares vinrent faire des courses du côté de Yen-men : Yang-yé, avec une partie de la cavalerie qu'il avait sous ses ordres, sortant par Si-king, alla au nord de la gorge de Yen-men ; d'où tirant droit au midi, il vint tomber brusquement sur les Tartares qui furent entièrement défaits, & perdirent Sia-tou-li, un de leurs généraux. Cette action & plusieurs autres semblables rendirent Yang-yé si formidable aux Tartares, qu'ils fuyaient dès qu'ils voyaient paraître ses étendards.

Yéliu-hien, roi des Leao, animé par la grande victoire que ses troupes avaient remportée sur l'empereur au nord de Yeou-tchéou, vint mettre le

siège devant la forteresse de Oua-kiao-koan [1], poste assez important qu'il voulait emporter avant de pousser plus loin. Les généraux chinois ayant réuni leurs troupes, se présentèrent pour l'obliger à se retirer, mais ce prince ne parut pas s'inquiéter de leur voisinage & n'abandonna pas le siège ; il détacha seulement Yéliu-hieou-co avec l'élite de ses soldats ; celui-ci passa la rivière, marcha aux impériaux, les battit & les poursuivit jusqu'à Mou-tchéou [2]. L'empereur, à cette fâcheuse nouvelle, voulut lui-même aller commander l'armée, & partit de Pien-tchéou dans ce dessein ; mais lorsqu'il arriva à Taï-ming, il apprit que ses généraux étaient allés attaquer Yéliu-hien devant Oua-kiao-koan, qu'ils l'avaient battu & contraint de lever le siège. Alors l'empereur retourna à p.083 Pien-tchéou ; mais comme il rentrait dans cette ville, ses généraux lui donnèrent avis qu'après avoir obligé le roi des Leao de prendre la fuite, son général Yéliu-hieou-co les avait surpris & battus à son tour. L'empereur assembla ses grands ; la plupart étaient d'avis d'aller contre ces Tartares avec toutes les troupes de l'empire & de les chasser entièrement de la Chine ; mais Tchang-tsi-hien fit voir si clairement les inconvénients qui résulteraient de cette entreprise, qu'on remit cette guerre à un temps plus favorable.

981. Cependant comme l'empereur n'abandonnait point les vues qu'il avait contre les Leao, l'année suivante, à la septième lune, il envoya vers le roi de Po-haï [3] pour l'engager à se joindre à lui & l'aider à détruire les

---

[1] Près de Hiong-hien de Pao-ting-fou.

[2] Sin-kieou-hien dans le district de Ho-kien-fou.

[3] Le royaume de Po-haï a été fondé par les Tartares de Mo-ko ou Mo-ho, horde des Nu-tché qui s'était soumise aux Coréens & avait fixé sa demeure dans les montagnes Taï-pé-chan en Tartarie. Les Mo-ko commencèrent à prendre de la consistance à la fin du sixième siècle. L'an 926, Ye-liu-apao-ki, roi des Khi-tan ou Leao, leur prit la ville de Fou-yu-tching, qu'il appela depuis Tong-tan-koué ou Tong-tan-fou, c'est-à-dire *le royaume ou le district des Khitan orientaux*. Il y laissa Yé-lio-tou-yo son fils aîné, en qualité de gouverneur, sous le titre de Gin-koang-ouang, ou prince de Gin-hoang. Du temps de la dynastie des Tang, les Mo-ko se divisèrent en deux hordes, les Hé-chouï & les Sou-mou : ces derniers, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, devinrent puissants, soumirent les Hé-chouï & fondèrent le royaume de Po-haï. Ce royaume ayant été détruit, les Hé-chouï se divisèrent alors ; les uns allèrent au nord & les autres au midi. Ces derniers se soumirent aux Khi-tan ou Leao ; & c'est à cette époque que les uns & les autres prirent le nom de Nu-tché ou Nu-tchin. Éditeur.

Tartares Leao ; il promettait de lui abandonner tout le pays situé au-delà de la grande muraille, & de ne garder pour l'empire que le pays qui est en deçà. L'empereur croyait réussir dans cette négociation avec d'autant plus d'apparence que les Tartares Leao avaient enlevé au prince de Po-haï la ville de Fou-yu-tching sans aucun motif de justice, & qu'il devait avoir de l'humeur p.084 contre eux ; cependant la proposition de l'empereur lui parut sujette à beaucoup de difficultés, outre qu'il craignait trop les Leao dont il était voisin : il refusa de s'engager dans cette guerre.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Taï-tsong n'ayant pas réussi du côté des Po-haï, s'adressa à Ou-hiuen-ming, roi de Ting-ngan [1] : ce dernier, sans cesse incommodé par les Leao qui faisaient des courses continuelles sur ses terres, reçut l'envoyé de l'empereur avec beaucoup de satisfaction, dans l'espérance de se délivrer bientôt de ces voisins formidables & dangereux ; & comme les Nu-tchin envoyaient un ambassadeur à Taï-tsong pour lui porter leurs tributs, & que cet ambassadeur devait nécessairement passer par le royaume de Ting-ngan, Ou-hiuen-ming lui recommanda ses intérêts, & lui remit un placet pour l'empereur, dont il rapporta la réponse à son retour.

L'an **982**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la cinquième lune, Li-ki-pong, gouverneur de Ting-nan, qui depuis la chute de la dynastie des Tang où l'empire tomba dans une espèce d'anarchie, avait reçu de Li-ssé-kong les quatre départements de Hia-tchéou, de Souï-tchéou, de Yn-tchéou & de Yeou-tchéou, vint à la cour prêter hommage à l'empereur à qui il offrit ces quatre tchéou ou départements, parce qu'il était brouillé avec toute sa parenté, & il le pria de vouloir bien lui permettre de demeurer à p.085 Pien-tchéou.

[1] Les Ting-ngan étaient dans leur origine une horde des Ma-han, c'est tout ce que le *Tong-kien-kang-mou* en dit en cet endroit. Éditeur.

L'empereur accepta ces quatre tchéou & lui donna un emploi fort honorable ; il envoya à Hia-tchéou un officier avec des troupes pour obliger tous ceux de la famille de Li-ki-pong à venir le trouver, afin de les avoir sous ses yeux & de prévenir les troubles qu'ils pouvaient exciter. L'empire alors se trouva réuni comme du temps des Han & des Tang, à la réserve de Yen ou Pé-king, de Yun ou Taï-tong-fou du Chan-si & des seize tchéou de leur dépendance [1], que le prince de Tçin, en montant sur le trône, avait cédés aux Tartares Leao.

A la neuvième lune Yéliu-hien, chef ou roi des Leao, tomba malade, à la montagne Tsiao-chan, comme il allait à Yun-tchéou, & il y mourut ; il avait disposé du trône en faveur de Yéliu-song-kiu, prince de Leang son fils aîné, & il chargea en conséquence de ses ordres Han-té-jang & Yéliu-sieï-tchin. Yéliu-long-siu, âgé seulement de douze ans, lorsqu'il monta sur le trône, était trop jeune pour gouverner par lui-même ; Siao-chi sa mère prit le titre d'impératrice & se chargea du gouvernement ; cette princesse, changeant le nom de Leao que portaient ses peuples, voulut qu'on les appelât dorénavant du nom de Khitan qu'ils avaient anciennement porté.

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil ; *elle fut trouvée fausse* [2].

p.086 L'an **983**, le premier jour de la deuxième lune, il y eut encore une éclipse de soleil *sous l'horizon de la Chine* [3]

A la cinquième lune, les eaux du Hoang-ho enflèrent si considérablement, qu'ayant rompu les digues au village de Han tsun [4], elles inondèrent les territoires de Tchen-tchéou, de Po-tchéou, de Tsao-

---

[1] Ces seize tchéou étaient Yeou-tchéou, Ki-tchéou, Yng-tchéou, Mou-tchéou, Tcho-tchéou, Tan-tchéou, Chun-tchéou, Pi-tchéou, Siu-tchéou, Sin-tchéou, Ou-tchéou, Yun-tchéou, Chou-tchéou, Yng-tchéou, Hoa-tchéou & Yn-tchéou.

[2] Je souligne ces mots que le *Tong-kien-kang-mou* ne dit pas ; mais je les conserve, parce que je suppose que le père de Mailla ne les a pas ajoutés sans quelque autorité. Éditeur.

[3] Voyez la dernière note de la page précédente.

[4] Han-tsun dans la dépendance de Hoa-tchéou.

tchéou, de Tsi-tchéou, & au sud-est s'étendant jusqu'à Pong-tching, elles allèrent se joindre au Hoaï-ho, ravagèrent les campagnes & firent tomber une infinité de maisons ; l'empereur commanda plus de mille ouvriers pour réparer les digues, mais elles furent de nouveau renversées par les grandes pluies d'automne qui firent déborder le Kiang, le Hoang-ho, le Souï-chouï, le Kou-chouï, le Lo-ho, le Tchen-chouï & le Kien-chouï, & noyèrent plus de dix mille personnes.

A la dixième lune, l'empereur choisit Yao-tan pour être auprès de Tchao-yuen-kieï, prince de Y son cinquième fils, en qualité de précepteur ; ce jeune prince fit élever dans l'enceinte de son palais des montagnes artificielles avec beaucoup d'art, & lorsqu'elles furent achevées, ayant invité les premiers officiers de sa maison, à la suite d'un magnifique festin qu'il leur donna, il leur fit voir ces nouveautés que chacun des convives loua beaucoup ; mais Yao-tan se contenta de branler la tête en les voyant : le prince, qui aurait été plus flatté de son approbation, le pressa de les examiner de près & de lui en dire son sentiment.

— Je ne vois, lui dit Yao-tan, que des montagnes de sang.

Le prince étrangement surpris lui demanda ce qu'il voulait dire :

— Prince, p.087 reprit-il, lorsque j'étais à la campagne, j'ai été témoin de la dureté avec laquelle les exacteurs des tributs traitent le peuple, jamais je n'ai vu que de la cruauté, de la barbarie & du sang répandu ; ces montagnes artificielles sont faites de l'argent des tributs, si elles ne sont pas des montagnes de sang, que sont-elles donc ?

L'empereur faisait élever en même temps de ces montagnes dans ses jardins, & il les fit raser lorsqu'il fut informé des paroles de Yao-tan qu'il loua beaucoup. Les courtisans du jeune prince lui mirent dans l'esprit de ne point sortir de son hôtel & de faire le malade ; l'empereur qui voulut en savoir la cause, fit venir sa nourrice :

> — Le prince, dit-elle, est d'une bonne complexion, & il n'est tombé malade que depuis qu'il a Yao-tan pour gouverneur.

L'empereur, qui vit qu'on avait conseillé à son fils de jouer ce rôle pour l'indisposer contre Yao-tan, se mit en colère & fit conduire la nourrice dans l'appartement des femmes pour la punir.

L'empereur aimait beaucoup la lecture, & chaque matin il y employait deux heures. Il avait ordonné au tribunal de l'histoire de mettre en état un livre en mille kiuen ou mille petits volumes, intitulé *Taï-ping-yu-lan* ou *la manière de procurer & de maintenir la paix dans l'empire*. Chaque jour ce prince en lisait trois volumes. Song-ki, craignant qu'il ne se fatiguât trop, l'exhorta à mettre un peu de relâche dans ce travail :

> — Il n'y a rien à craindre, lui répondit l'empereur, je n'ouvre jamais cet ouvrage qu'avec plaisir, & par l'utilité dont il est, sa lecture ne me fatigue pas : je veux dans un an en achever la lecture.

Dès que ce prince avait quelques moments de loisir, il les employait à interroger p.088 Liu-ouen-tchong sur l'explication des *King* ou livres authentiques, Ouang-tchou sur la manière de bien former les caractères, ou enfin Kouo-touan sur la connaissance des caractères difficiles & d'un usage plus rare.

En **984**, après les cérémonies ordinaires du jour de l'an, l'empereur dit aux grands que la véritable doctrine & les moyens de maintenir la paix étant renfermés dans les livres, il voulait qu'on fît la recherche dans les provinces de ceux qui s'étaient égarés ; il promit des mandarinats à ceux qui en apporteraient jusqu'à cent volumes, voulut qu'on récompensât les autres à proportion du nombre des livres qu'ils offriraient. Cette attention de l'empereur procura un très grand nombre d'ouvrages qui étaient entièrement dans l'oubli.

A la dixième lune, Tchin-toan, célèbre philosophe, vint à la cour où il avait déjà paru une fois, au commencement du règne de l'empereur, qui

l'avait accueilli avec de grands honneurs ; cette deuxième fois, Taï-tsong, qui avait dessein de l'y fixer, dit à ses ministres, que Tchin-toan occupé à perfectionner ses connaissances ne visait point à l'éclat des grandeurs, que c'était un vrai sage qu'il fallait employer dans le tribunal intérieur du gouvernement de l'empire. Song-ki, président de ce tribunal, reçut Tchin-toan avec honneur, & admirant dans sa personne un vénérable vieillard qui ne paraissait avoir aucune des incommodités de son âge, il lui demanda s'il avait quelque secret particulier pour se conserver dans une santé si parfaite.

> — J'ai passé presque toute ma vie dans la solitude de la montagne Hoa-chan, répondit le vieillard, & je ne puis être utile à rien dans le temps où nous sommes ; mais pour p.089 répondre à ce que vous me demandez, je vous dirai que je ne me suis point occupé à chercher le chimérique breuvage qui procure l'immortalité : je ne sais d'autre moyen de conserver ma santé que celui qui est en usage parmi les hommes : quand on aurait le secret de se transporter jusqu'au soleil, quel avantage en retireraient les hommes sur la terre ? Nous avons un empereur qui est l'image fidèle d'un surprenant dragon, & l'empreinte du soleil qui nous éclaire : il est parfaitement instruit de l'antiquité, il maintient la paix & dissipe les troubles, nous touchons au temps où nous allons voir les peuples heureux & tranquilles.

Sang-ki rapporta à l'empereur la réponse de Tchin-toan : ce prince y parut sensible & permit à ce sage de retourner à la montagne Hoa-chan, où il mourut peu de temps après [1].

Tchin-toan était de Po-tchéou. Vers la fin du règne de Ming-tsong, empereur des Tang postérieurs, chagrin de n'avoir pu obtenir le degré de docteur, il avait renoncé au dessein d'être mandarin, & s'était retiré à la

[1] Taï-tsong donna au sage Tchin-toan le surnom de Hi-y-sien-seng, *le maître de la doctrine profonde*. Éditeur.

montagne Hoa-chan, pour y jouir du plaisir de la solitude. Il s'accoutuma à une si grande sobriété, qu'après quelque séjour sur cette montagne il ne mangeait presque plus, & que quelques verres d'eau lui suffisaient ; on assure qu'il y dormit cent jours de suite, sans cesser de paraître robuste & de la meilleure santé. L'empereur Chi-tsong des Tcheou postérieurs, persuadé qu'il avait le secret de l'immortalité [1], l'avait fait p.090 venir à sa cour pour le questionner. Tchin-toan l'exhorta à mettre tous ses soins à bien gouverner ses peuples & à peu s'inquiéter de ce secret chimérique. Chi-tsong voulut le retenir auprès de lui & lui donner de l'emploi, mais ce philosophe refusa les offres du prince, pour se retirer dans sa solitude de Hoa-chan.

L'empereur pour marquer à ses peuples la joie qu'il avait de les voir jouir enfin des douceurs de la paix, commanda des fêtes publiques & voulut traiter les mandarins, les soldats & le peuple pendant trois jours, avec une profusion & une magnificence extraordinaires. Il fit venir les musiciens & les joueurs d'instruments, répandus dans tous les hien de la dépendance de Caï-fong-fou, & les distribua dans cette capitale & au-dehors, près de magnifiques pavillons sous lesquels on avait dressé des tables.

Le premier jour, l'heure du festin étant venue, l'empereur, accompagné des grands, entra sous un vaste pavillon au bruit d'une infinité d'instruments de musique, & mangea avec eux à la vue de tout le monde, qui pouvait aisément l'apercevoir des différentes tables voisines de ce pavillon. Peu de temps après il en descendit, & accompagné d'un magnifique cortège de grands, il alla visiter tous les pavillons sous lesquels le peuple mangeait ; l'air retentissait des cris de dix mille ans,

---

[1] L'empereur Han-ou-ti croyait beaucoup aux tao-ssé qui prétendaient posséder cette recette qui rend immortel. Ayant demandé à Li-chao-kiun en quoi elle consistait, ce tao-ssé lui répondit qu'il fallait prendre une certaine quantité d'argent vif, y mêler de l'argent & en tirer le minium qu'on voit flotter dessus avec lequel on peut faire de l'or ; qu'en avalant de cet or on acquerrait la puissance de monter jusqu'au soleil & au plus haut du ciel. Hoaï-nan-tsé de la dynastie des Han, prince fort entêté des tao-ssé, a aussi écrit sur cette matière un livre qui a pour titre *Hong-pao-tchin-tchong*, mais il n'explique qu'en gros la composition de ce breuvage & la manière dont il faut le préparer & le prendre.

dix mille ans, dix mille ans, *ouan-souï, ouan, ouan-souï*, par lesquels chacun exprimait sa joie. De p.091 retour à son palais, les poètes lui offrirent des vers à sa louange, dont on fit un recueil qui fut publié.

L'empire cependant n'était pas entièrement en paix ; lorsque Li-ki-pong vint de Hia-tchéou [1] offrir les quatre tchéou ou départements qui lui obéissaient, il y avait laissé Li-ki-tsien pour les gouverner en son absence. L'empereur ayant envoyé un de ses officiers, avec ordre de faire venir à la cour toute la famille de Li-ki-pong, Li-ki-tsien, qui comprit le motif de cet ordre, n'osa désobéir ouvertement, mais il allégua faussement que sa nourrice était morte & qu'il voulait assister à ses funérailles : l'envoyé de l'empereur n'osa lui refuser cette permission.

Li-ki-tsien partit avec une dizaine de ses gens pour le pays de Ti-kin-tché [2], & y ayant montré aux habitants le portrait du premier de ses ancêtres qui s'en était rendu maître, les Tartares à cette vue ne purent retenir leurs larmes & firent serment de ne point abandonner ses intérêts. Yn-hien & Tsao-kouang-ché, qui commandaient pour l'empereur dans ces quartiers, assemblèrent leurs troupes à la hâte, & tombant brusquement sur le pays de Ti-kin-tché, y tuèrent plus de cinq cents Tartares & brûlèrent environ quatre cents tentes ; Li-ki-tsien & Li-ki-tchong son frère se sauvèrent : ils abandonnèrent leur mère qui fut prise & emmenée, ainsi que l'épouse de Li-ki-tsien.

Après cet échec, Li-ki-tsien n'osa plus avoir de demeure fixe & déterminée ; il ne fit qu'errer : dans ces courses, il anima tellement les peuples de l'ouest que peu à peu son p.092 parti augmenta & devint formidable, sans que la cour parût songer à y apporter du remède. Cette négligence inspira une telle hardiesse à Li-ki-tsien, qu'il vint attaquer Lin-tchéou ; mais comme ses gens étaient peu propres à soutenir les fatigues d'un siège, il usa d'artifice : il envoya un de ses officiers dire à Tsao-kouang-ché, avec qui il avait quelque liaison de parenté, que se

---

[1] Ning-hia-oueï du Chen-si.
[2] Ti-kin-tché à trois cents ly au nord-est de Ning-hia-oueï.

trouvant dans l'impossibilité de soutenir la démarche inconsidérée qu'il avait faite, il le priait très instamment d'empêcher sa ruine entière, & de se trouver à Kia-lou-tchuen [1] où il irait lui porter sa soumission.

Tsao-kouang-ché le crut sincère : le désir qu'il avait de passer pour être le seul qui l'eût soumis, l'empêcha de consulter sur cette entrevue. Au jour assigné, Li-ki-tsien se trouva au rendez-vous, suivi seulement d'un petit nombre de personnes, mais il avait mis des soldats en embuscade dans un lieu par où il prévoyait que Tsao-kouang-ché viendrait. Celui-ci, qui avait pris justement pour lui servir de guide un des gens de Li-ki-tsien, tomba dans l'embuscade avec une centaine de cavaliers qui formaient toute son escorte, & y périt avec eux : le traître Li-ki-tsien s'approcha ensuite de Yn-tchéou, qui se rendit sans résistance.

La prise de cette ville tira la cour de son assoupissement : elle donna ordre à Tien-gin-lang, gouverneur de Tsin-tchéou, d'assembler les troupes de son voisinage & d'aller contre le rebelle. L'empereur cependant, peu inquiet d'une révolte dont il ne redoutait pas les suites, passait délicieusement son temps avec les grands, qu'il assemblait dans les pavillons de ses jardins, où il jouissait avec eux des plaisirs de la table, p.093 & où l'on s'amusait à faire des vers sur les fleurs & les objets agréables dont ce séjour enchanteur était embelli.

Après la prise de Yn-tchéou, Li-ki-tsien alla aussitôt investir la garde de San-tsou, que l'inspecteur impérial dans ces quartiers voulait qu'on défendît ; mais Tché-yu-nieï qui y commandait étant hors d'état de résister, tua cet inspecteur & se soumit au rebelle avec tout ce qui dépendait de lui. Tien-gin-lang, arrivé à Souï-tchéou, où il apprit l'état des rebelles, écrivit en cour & les représenta beaucoup plus forts qu'ils n'étaient en effet ; il demanda qu'on augmentât son armée, & attendit plus d'un mois la réponse, sans faire aucun mouvement.

---

[1] Kia-tchéou de Yen-ngan-fou du Chen-si.

Cependant Li-ki-tsien, profitant de ses avantages, vint assiéger la place d'armes de Fou-ning : Tien-gin-lang loin d'en concevoir de l'inquiétude, jugea à propos de lui laisser continuer ce siège & d'attendre l'arrivée du renfort qu'il avait demandé, dans l'espérance qu'une seule bataille détruirait entièrement les rebelles ; cependant il ne s'occupait qu'à passer son temps agréablement dans Souï-tchéou. Ouang-chin son collègue voulait agir, & il fut tenté plusieurs fois de le tuer, voyant qu'il n'avait aucun égard pour ses avis.

Le rebelle prit San-tsou. L'empereur, mécontent de Tien-gin-lang, le fit arrêter & nomma des commissaires pour lui faire rendre compte de son inaction. Il répondit que San-tsou était trop éloigné de Souï-tchéou & que d'ailleurs il n'avait point reçu ordre de défendre cette place d'armes ; qu'il avait toujours attendu le renfort de la cour, parce que les troupes de son gouvernement, réunies à celles des gouvernements voisins, n'étaient pas suffisantes pour attaquer les rebelles, & qu'il ne pouvait dégarnir les places de Yn-tchéou, p.094 de Souï-tchéou & de Hia-tchéou. Il ajouta que Li-ki-tsien avait disposé en sa faveur les peuples Kiang, & qu'il conseillait à la cour de proposer aux rebelles, & surtout à leurs chefs, des avantages qui leur feraient tomber les armes de la main, sans quoi il serait difficile de faire finir les troubles. L'empereur, à qui les juges firent passer ces réponses, n'en fut que plus irrité contre Tien-gin-lang, & il voulait même le condamner à mort ; mais en faveur de ses services passés, il se contenta de l'exiler à Chang-tchéou.

Ouang-chin, se trouvant seul à la tête de l'armée impériale après l'exil de Tien-gin-lang, consulta ses officiers & sortit par le nord de Yn-tchéou ; il tomba tout à coup sur Si-li & d'autres places d'armes des ennemis qu'il enleva sans peine : il fit couper la tête à Tché-lo-yu, leur gouverneur à Taï-tchéou, qu'il exposa publiquement pour leur inspirer plus de terreur.

Les habitants de Lin-tchéou, ville qui appartenait alors aux Kiang, dans la crainte qu'on ne leur fît le même traitement, vinrent offrir des

chevaux à Ouang-chin pour tâcher de se le rendre favorable. Ils ajoutèrent même qu'ils étaient prêts à lui donner leurs troupes pour l'aider à détruire Li-ki-tsien. Ouang-chin, qui en avait besoin, accepta leurs offres : avec ce renfort il alla chercher Li-ki-tsien, qu'il rencontra à Tcho-lun-tchuen ; il le battit & lui tua plus de cinq mille hommes.

Kouo-cheou-ouen conduisant un renfort, & muni d'un ordre de l'empereur qui le chargeait, conjointement avec Ouang-chin, du commandement des troupes & du gouvernement des limites de l'empire dans ces quartiers, se rendit d'abord à Hia-tchéou ; il s'y joignit avec Yn-hien qui en était p.095 gouverneur, & marchant du côté de Yen-tching, il tomba sur le camp des Kiang, leur brûla plus de mille tentes, & dissipa leur armée après en avoir tué un grand nombre. Ces deux victoires abattirent entièrement le courage des rebelles qui n'osèrent plus reparaître, & les trois départements de Yn-tchéou, de Lin-tchéou & de Hia-tchéou furent assujettis à l'empire. Ils étaient habités par cent vingt-cinq familles différentes, auxquelles plus de seize mille autres familles payaient tribut.

Li-ki-tsien, chassé de la Chine, & hors d'état d'y rentrer, alla se donner au roi des Khitan, qui le fit gouverneur général de Ting-nan dont il venait d'être dépossédé ; & comme si Hia-tchéou eût encore été en son pouvoir, il le nomma généralissime des troupes qui étaient dans cette ville.

Tchao-kouang-meï, frère de Taï-tsong, était un prince affable & généreux auquel chacun se montrait empressé de faire sa cour ; son hôtel était toujours plein de personnes dévouées à son service. L'empereur en conçut de l'ombrage, & quelques grands qui l'entretinrent dans ses soupçons, parvinrent à lui persuader que Tchao-kouang-meï avait dessein de lui enlever le trône. Taï-tsong, sans approfondir la vérité du fait, l'abaissa au simple rang de prince du troisième ordre, & l'exila à Fang-tchéou, où peu de temps après il mourut de chagrin.

Tchao-yuen-tso, prince de Tchou & fils aîné de l'empereur, avait fait paraître dès sa plus tendre jeunesse une grande vivacité d'esprit & beaucoup de bon sens ; il ressemblait parfaitement à l'empereur qui l'aimait tendrement. Ce prince fut très sensible à la disgrâce de Tchao-kouang-meï, son oncle, & il avait employé les prières & les larmes pour empêcher p.096 qu'on l'envoyât en exil : Taï-tsong fut inflexible. Dès lors Tchao-yuen-tso en conçut un chagrin fort vif, mais lorsqu'il apprit, peu de temps après, la mort de son oncle, il porta ce chagrin à un tel excès qu'il en devint fou. L'empereur affligé de son état n'oublia rien pour le rétablir, il commença par accorder un pardon général à tout l'empire.

La folie du prince consistait à prendre une arme ou tout ce qu'il trouvait sous sa main, & à frapper indistinctement jusqu'à ce qu'il eût vu couler le sang ; à cette vue il se calmait & paraissait se repentir de sa violence. On était alors au neuvième jour de la neuvième lune, jour que l'empereur avait déterminé pour traiter les grands & les inviter à tirer de la flèche dans un de ses jardins. Le prince Tchao-yuen-tso, qui, depuis peu, paraissait entièrement guéri, s'attendait à être de cette partie de plaisir : il ne fut pas invité & il en eut beaucoup de dépit. Le soir, les grands passèrent à son palais pour lui faire leur cour ; il les reçut froidement, & leur dit d'un air piqué, qu'apparemment on le regardait comme un homme inutile, puisqu'on n'avait pas daigné l'appeler. Il les renvoya avec dureté ; ensuite pour dissiper son chagrin, il s'enivra ; mais l'esprit toujours préoccupé de pensées tristes & affligeantes, il mit le feu à son palais & le réduisit en cendres.

L'empereur, qui depuis son état de démence, n'avait plus pour ce prince le même attachement ni les mêmes sentiments de tendresse, entra dans une grande colère contre lui, le dégrada du rang de prince, & le réduisit à celui de simple particulier ; il le confina à Kiun-tchéou. Les grands intercédèrent pour lui ; le premier ministre à leur tête, ils offrirent un placet à l'empereur pour le prier de pardonner au prince & de p.097 le laisser au moins à la cour ; ils insistèrent : l'empereur y consentit,

& envoya des gens qui l'atteignirent à la montagne Hoang-chan, d'où ils le ramenèrent. On lui assigna pour demeure un palais situé au midi de celui de l'empereur.

Taï-tsong, qui n'avait fait revenir son fils qu'à regret & comme forcé par les instances des grands, leur en sut mauvais gré, il en attribua toute la faute aux ministres Song-ki & Tsaï-yu-si, & peu de temps après, sous un autre prétexte, il les renvoya du ministère.

A la neuvième lune, on apprit à la cour que les Coréens étaient mécontents des Tartares Khitan, à cause des courses continuelles que ceux-ci faisaient sur leurs terres. Ces nouvelles réveillèrent dans le cœur de Taï-tsong le chagrin de n'avoir pu encore réduire ces Tartares & de voir qu'ils étaient toujours en possession d'une partie de la Chine septentrionale, en deçà de la grande muraille. Il se détermina à profiter de la disposition des Coréens pour joindre ses armes aux leurs contre ces ennemis communs. Il envoya Han-koué-hoa au roi de Corée, pour lui dire de réunir ses forces aux siennes contre les Khitan, qui lui avaient causé tant de maux par leurs courses précédentes : mais soit que le roi de Corée craignît de succomber, soit qu'il fut choqué de recevoir des ordres de l'empereur, il fut longtemps sans donner aucune réponse à l'envoyé. Han-koué-hoa le pressa par les motifs d'intérêt les plus capables de le toucher, & fut jusqu'à le menacer de la colère de l'empereur ; cette crainte le détermina enfin : il promit de lever des troupes & de se mettre en campagne. Han-koué-hoa, de retour à Caï-fong-fou, présenta cette promesse à l'empereur, qui dès lors donna ses ordres pour faire la guerre aux Tartares. p.098

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

986. Au retour de Han-koué-hoa du royaume de Corée, Ho-hoaï-pou, qui était campé avec un corps de troupes chinoises à San-kiao, & Ho-ling-to son fils, gouverneur de Hiong-tchéou, écrivirent à l'empereur sur les affaires qui regardaient les limites de l'empire, de ce côté-là : ils lui marquaient que le roi des Khitan était encore jeune ; que la reine sa

mère, qui s'était emparée du gouvernement, employait ses favoris pour la conduite des affaires, & faisait beaucoup de mécontents, en un mot, qu'il n'y avait jamais eu d'occasion plus favorable pour rentrer en possession des départements de Yen & de Ki.

L'empereur, qui était déjà décidé à cette guerre, en accéléra les préparatifs ; & ayant rassemblé quatre corps d'armée, il en envoya un, sous la conduite de Tsao-pin, par le plus droit chemin (par Yeou-tchéou) ; un second, commandé par Mi-sin & par Tou-yen-koueï, se mit en marche par Hiong-tchéou ; le troisième, sous les ordres de Tien-tchong, alla par Feï-hou [1] ; enfin le quatrième, commandé par Pan-meï à qui on donna Yang-yé pour lieutenant général, s'avança du côté de Yen-men.

Lorsque Tsao-pin approcha de Tcho-tchéou, il détacha Li-ki-long avec une partie de sa cavalerie pour aller en avant ; Li-ki-long rencontra un parti des ennemis qu'il battit, & tira droit à Kou-ngan & ensuite à Sin-tching qui se rendirent aussitôt. Après quoi, laissant à Tsao-pin le soin de pourvoir à ces deux places, il alla avec une diligence incroyable à p.099 Tcho-tchéou qu'il emporta par surprise ; il fit mourir Ho-yé, un des ministres du jeune roi des Khitan, qu'il y fit prisonnier.

Les Tartares, qui s'étaient ralliés après leur défaite par Li-ki-long, ayant appris que Mi-sin s'était beaucoup avancé avec trois cents hommes, allèrent à lui, & l'investirent de toutes parts ; nonobstant l'inégalité, Mi-sin se défendit avec une bravoure extraordinaire, & donna le temps à Tsao-pin, attentif à toutes les démarches des Tartares, de venir à son secours. Les choses alors changèrent de face ; les Tartares poussés vivement, furent entièrement défaits, au nord-est de la ville de Sin-tching.

Tien-tchong-tsin dirigea sa marche vers Feï-hou dans le dessein de la prendre, & en chemin il battit un corps de troupes ennemies ; lorsqu'il eut investi la place, les généraux tartares qui commandaient dans ces quartiers, vinrent coup sur coup attaquer son camp, mais il eut toujours

[1] Kouang-tchang-hien de Taï-tong-fou du Chan-si.

l'avantage sur eux. Cependant tant de combats particuliers inquiétaient fort les impériaux, sans rien décider. Tien-tchong-tsin, voyant que sans se rebuter les Tartares venaient continuellement à la charge, sortit de son camp & les battit à plates coutures ; il fit prisonniers une grande quantité d'officiers, du nombre desquels fut leur général Ta-po-nui ; le reste fut poursuivi assez longtemps. Liu-hin-té, gouverneur de Feï-hou, lui remit aussitôt cette place. La ville de Ling-kieou [1] qui n'espérait plus aucun secours des Tartares, se rendit aussi.

Pan-meï entra sur les terres des Khitan par Si-king, & battit un corps de ces Tartares, qu'il poursuivit vivement p.100 jusqu'à Hoan-tchéou [2] ; le gouverneur de cette ville effrayé, se rendit aussitôt. De là, il marcha à Sou-tchéou, à Yng-tchéou, à Yun-tchéou [3], qu'il réduisit sans beaucoup de peine.

De son côté, Tien-tchong-tsin n'avançait pas avec moins de rapidité ; il poussa jusqu'à Oueï-tchéou [4] qu'il fit investir : le gouverneur, qui était Tartare, se mit en état de défense, mais Li-tsun-tchang, dont la famille avait longtemps servi la Chine, le tua, & remit la ville à Tien-tchong-tsin.

Le brave Yéliu-hieou-co, qui commandait alors pour les Khitan dans les quartiers de Yen & de Ki, n'avait que peu de troupes, & il n'osa jamais risquer une action décisive. Il se contenta, durant tout le temps que Tsao-pin fut à Tcho-tchéou, de faire quelques courses nocturnes, & pendant le jour il faisait bonne contenance, il s'attachait surtout à intercepter les convois destinés pour ce général, & il y réussit si bien qu'au bout de dix jours Tsao-pin manquant de vivres, fut contraint de quitter Tcho-tchéou & de revenir sur ses pas en chercher à Hiong-tchéou [5].

---

[1] Ling-kieou-hien de Taï-tong-fou.
[2] Ma-y-hien.
[3] Taï-tong-fou du Chan-si.
[4] Oueï-tchéou de Taï-tong-fou du Chan-si.
[5] Hiong-hien du Pé-tché-li.

L'empereur, à qui on manda cette nouvelle, blâma le général Tsao-pin d'avoir laissé les ennemis en arrière, en se mettant en danger de n'avoir ni vivres ni fourrages : il lui envoya un ordre précis de ne pas marcher plus avant, de rassembler toutes les troupes qui étaient sous ses ordres & de revenir les embarquer sur la rivière Pé-keou-ho, pour aller joindre l'armée de Mi-sin, tandis que Pan-meï, après p.101 avoir pris tout le pays au nord des montagnes, viendrait du côté de l'est avec Tien-tchong-tsin faire le siège de Yeou-tchéou. Tsao-pin obéit & joignit ses troupes à celles de Mi-sin ; mais les officiers, apprenant que Pan-meï & Tien-tchong-tsin avaient pris un si grand nombre de villes & reconquis tous les pays que les Tartares Khitan avaient usurpé sur l'empire de ce côté-là, eurent une telle honte d'avoir fait si peu de chose, & parlèrent avec tant d'audace, que Tsao-pin & Mi-sin prirent le parti d'aller de nouveau vers Tcho-tchéou.

Yéliu-hieou-co les voyant revenir, se mit aussitôt à la tête de sa cavalerie légère, & les harcela dans leur marche sans leur donner le moindre repos, de sorte que, même pendant la nuit, ils étaient obligés, pour leur sûreté, de tracer leur camp de forme carrée, & de le fortifier des deux côtés par un fossé. Il faisait alors extrêmement chaud, & pendant quatre jours de route les Chinois ne trouvèrent aucun puits ; ils n'avaient pour boire qu'une eau bourbeuse, & ils en souffraient beaucoup ; aussi lorsqu'ils arrivèrent à Tcho-tchéou ils étaient hors d'état d'agir, & par surcroît de malheurs les vivres leur manquaient. Dans ces entrefaites, Yéliu-long-siu, roi des Khitan, arriva de To-lo-keou avec la reine sa mère à la tête d'une puissante armée, & vint fort près de Tcho-tchéou, ce qui obligea Tsao-pin & Mi-sin d'abandonner de nouveau Tcho-tchéou & de se retirer plus vers le midi.

Le général Yéliu-hieou-co, ayant une ressource dans ce puissant secours en cas de malheur, ne craignit plus de hasarder une bataille ; il alla chercher l'armée impériale, qu'il joignit & battit près de la forteresse de Ki-keou-koan ; il la p.102 poursuivit vivement jusqu'à la rivière de Ma-

ho [1] & fit périr beaucoup de monde. Tsao-pin & Mi-sin fuirent avec les débris de cette armée du côté du sud à Y-tchéou : lorsqu'il arrivèrent sur les bords du Cha-ho, ils s'arrêtèrent pour prendre des rafraîchissements ; Yéliu-hieou-co qui l'apprit, courut à toutes brides pour les y surprendre : les Chinois en furent si épouvantés, que se précipitant les uns sur les autres dans cette rivière, il en périt un si grand nombre, que les corps morts en arrêtèrent le cours.

Maître de la campagne, Yéliu-hieou-co proposa à la reine régente de pousser leurs conquêtes jusqu'au Hoang-ho & d'en faire les limites des deux empires, mais la reine ne voulut pas y consentir ; elle rappela ce brave général dans le pays de Yen, & pour le récompenser, elle le créa prince du premier ordre, du titre de Song, le même que portait la dynastie impériale.

L'empereur fit revenir Tsao-pin, Mi-sin, Tsouï-yen-tsin & les autres généraux, & envoya ordre à Tien-tchong-tsin d'aller prendre le commandement de l'armée & de la faire camper à Ting-tchéou ; il fit retourner Pan-meï à Taï-tchéou, & lui ordonna de transporter les peuples de Yun-tchéou, de Sou-tchéou, de Yng-tchéou & de Hoan-tchéou, ainsi que les Tartares Tou-kou-hoen, les uns dans le Ho-tong, & les autres à l'ouest de la cour. Ce prince était désolé de ses pertes, & indécis s'il devait encore penser à reprendre aux Khitan ce qu'ils avaient en deçà de la grande muraille.

Dans le temps que Yéliu-long-siu était venu au secours des siens contre Tsao-pin, les Khitan avaient envoyé leur p.103 grand général Yéliu-sieï-tchin, avec une armée de cent mille hommes, reprendre les villes que Pan-meï & Tien-tchong-tsin leur avaient enlevées. Lorsque ce grand général arriva à l'ouest de Ting-ngan, il battit Ho-ling-tou qui voulut s'opposer à son passage, & il le poursuivit de si près, qu'il l'atteignit à Ou-taï où il lui tua plusieurs dizaines de mille hommes. Le lendemain, il prit Yu-tchéou. Pan-meï, que le général Ho-ling-tou joignit avec les

[1] Au nord de Pa-tchéou dépendant de Pé-king.

débris de son armée, ne pouvait se persuader que cette ville fut sitôt prise, & il marcha à son secours ; il rencontra les ennemis à Feï-hou, il les attaqua & eut le malheur d'être battu ; sa défaite jeta une si grande terreur parmi les troupes qui gardaient les places conquises, que Hou-yuen, gouverneur de Yng-tchéou, abandonna cette ville avec toute sa garnison. Yéliu-sieï-tchin poussant plus avant, vint assiéger Hoan-tchéou, qu'il enleva d'emblée, & dont il tua le gouverneur, tous les officiers & plus de mille soldats.

Après la perte de la bataille de Feï-hou, le général Pan-meï, chargé par l'empereur de transporter ailleurs les peuples de ces quartiers, conférait sur cet objet avec ses officiers, lorsqu'on vint lui annoncer la prise de Hoan-tchéou, & que les forces des Tartares étaient trop supérieures pour qu'on pensât à leur tenir tête. Le brave Yang-yé, qui s'était rendu si terrible aux Khitan par sa valeur, proposa alors à Pan-meï de ne rien risquer, & de céder pour un temps à la fortune qui favorisait ces Tartares : il lui dit qu'il fallait sortir par Ta-ché-lou, & aller droit à Ché-kiaï-cou pour être à portée de profiter de la première occasion qui se présenterait ; mais Ouang-chin dit que ce serait faire paraître trop de crainte, p.104 & qu'il valait mieux sortir par le nord de Yen-min, ce que Yang-yé soutenait qu'on ne devait point faire.

Comme plusieurs officiers étaient du sentiment de Ouang-chin, & que celui-ci n'était pas bien avec Yang-yé, il eut l'imprudence de lui dire qu'autrefois, il est vrai, il avait la réputation d'être un brave qui n'avait point son pareil, mais qu'aujourd'hui il reculait à la vue de l'ennemi, apparemment parce qu'il avait des vues contraires à son devoir : Yang-yé, piqué d'un reproche qu'il méritait si peu, lui répondit qu'il ne craignait pas de mourir, mais qu'il voulait éviter de perdre sans aucun fruit une grande quantité de soldats.

> — Pour vous faire voir, continua-t-il, que je ne crains pas la mort comme vous m'en accusez, je vais marcher à votre tête ; suivez-moi.

Aussitôt Yang-yé assembla ses troupes pour sortir par Ché-tie-lou, & aller droit du côté de Sou-tchéou ; en partant, il dit à Pan-meï :

> — La démarche que nous allons faire ne peut que nous être désavantageuse : dans ma jeunesse j'ai toujours servi les princes de Han contre l'empire, & l'empereur, au lieu de me faire mourir selon la rigueur de la loi, m'a donné un gouvernement & nommé général d'une partie de ses troupes. Lorsque j'ai proposé de céder pour un temps à la force, je n'ai pas prétendu qu'il ne fallait point nous battre, mais seulement ne nous exposer qu'à propos, & en cela j'ai eu en vue de reconnaître tant de faveurs que j'ai reçues de l'empereur ; maintenant qu'on reproche à Yang-yé qu'il cherche à éviter l'ennemi, je veux prouver combien cette imputation est mal fondée.

Montrant ensuite à Pan-meï le passage de Tchin-kia-keou, il lui p.105 dit :

> — Si vous voulez bien faire, placez en cet endroit mille de vos meilleurs archers, je vais aux ennemis & probablement je les y attirerai, mais il faut que vos gens se tiennent bien couverts & qu'ils soient sur leurs gardes, autrement ils sont tous perdus, & nos affaires entièrement ruinées dans ces quartiers.

Pan-meï & Ouang-chin allèrent se poster en bon ordre près du passage de Tchin-kia-keou.

Yéliu-sieï-tchin apprenant que Yang-yé venait à lui, mit Siao-ta-lan en embuscade près du chemin, & lorsqu'il le vit approcher, il alla le recevoir en bon ordre, mais il prit la fuite dès le commencement du combat & l'attira près de l'embuscade ; Yéliu-sieï-tchin faisant ferme alors, Yang-yé fut battu, & revint sur ses pas, avec ce qui lui restait de monde, jusqu'au village de Lang-ya. Ouang-chin, qui avait attendu Yang-yé depuis quatre heures du matin jusqu'après dix heures, voyant qu'il ne paraissait point, & ayant fait inutilement monter sur une tour d'où on ne découvrit rien, jugea que les Tartares avaient été défaits & qu'il était à

leur poursuite. Prévenu de cette idée, & jaloux de la gloire qu'il supposait que Yang-yé s'acquerrait, il voulut absolument y avoir part, & sortit par Tchin-kia-keou, sans que Pan-meï pût l'arrêter, ce qui obligea ce dernier à le suivre pour le soutenir : ils avaient fait à peine vingt ly qu'ils apprirent que Yang-yé avait été battu.

Ce héros, en faisant sa retraite, avait soutenu l'effort de l'ennemi pendant tout le jour, & n'était arrivé que le soir à Tchin-kia-keou. Il fut étrangement surpris de n'y trouver ni Ouang-chin ni Pan-meï. Les Khitan, qui le poursuivaient toujours, se présentant pour forcer ce passage, Yang-yé se mit en état de le défendre ; il se battit comme un tigre, & p.106 malgré dix blessures qu'il avait reçues, il tua pour sa part plus de cent des ennemis, & tint ferme, le sabre à la main jusqu'à ce que son cheval tombant de fatigue, il s'enfonça dans le plus épais d'une forêt avec une centaine de soldats qui lui restaient. Yang-yé, jetant alors un grand soupir, s'écria :

> — L'empereur m'avait comblé de biens ; la reconnaissance m'engageait à défendre les limites de son royaume dans ces quartiers, & par la mauvaise conduite d'un perfide sujet, voilà son armée perdue & les limites emportées.

S'adressant ensuite à ses soldats :

> — Vous avez, leur dit-il, vos pères & vos mères, vos femmes & vos enfants, pourquoi voudriez-vous mourir avec moi ? & quel avantage en retirerait-on ? Sauvez-vous sans perdre de temps, & avertissez l'empereur.

Dans le temps qu'il leur parloir encore, Ye-liu-hi-ti parut à la tête d'un détachement ennemi, & apercevant Yang-yé malgré l'obscurité, il lui décocha une flèche qui le fit tomber de cheval, & il fut pris. Yang-ting-yu, son fils, se mit alors à la tête des cent braves cavaliers qui restaient & dont aucun ne voulut se sauver ; le sabre à la main, ils pénétrèrent avec intrépidité au milieu des ennemis, & se firent tous massacrer plutôt que de fuir. Yang-yé, au désespoir de se voir prisonnier, refusa de manger &

mourut trois jours après. La mort de ce brave homme fut un coup de foudre pour les villes de Yun-tchéou, de Yng-tchéou, de Sou-tcheou ; les officiers d'armes & de lettres, jugeant tout perdu dans ces quartiers, abandonnèrent leurs villes & se sauvèrent : il ne fut pas difficile à Yéliu-sieï-tchin de s'en rendre maître.

L'empereur fut affligé de la perte de Yang-yé ; il en fit l'éloge devant tous ses grands, & augmenta ses titres & ses p.107 dignités ; mais très mécontent de Pan-meï & de Ouang-chin, il cassa celui-ci de tous ses mandarinats, & abaissa Pan-meï de trois degrés.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Taï-tsong punit aussi Tsao-pin, qui s'était laissé battre, pour n'avoir pas suivi les ordres qu'il lui avait donnés ; quant à Tien-tchong-tsin & à Li-ki-long, qui ne s'en étaient pas écartés, ils n'avaient point été battus ; aussi l'empereur les récompensa l'un & l'autre ; il fit le premier général de la cavalerie & de l'infanterie de l'empire, & le second, son lieutenant pour la cavalerie. Tsao-pin, Mi-sin, Tsouï-yen-tsin & tous les autres officiers furent également punis, chacun suivant l'importance du poste qu'il avait occupé. Il fallut nommer ensuite quelqu'un pour remplacer Yang-yé dans le gouvernement de Taï-tcheou, & ce choix était embarrassant ; Tchang-tsi-hien s'offrit : l'empereur l'agréa, & lui donna Pan-meï pour second, avec un ample pouvoir à l'un & l'autre sur les troupes de ces quartiers.

Le roi des Khitan & la régente, voyant leurs troupes victorieuses de toutes parts, se déterminèrent à pousser leurs conquêtes plus loin du côté du midi. Ils étaient à la tête d'une puissante armée, dont Yéliu-hieou-co commandait l'avant-garde. Lieou-ting-jang, gouverneur de Yng-tchéou pour l'empereur, vit le danger où étaient les villes de ces limites, & crut qu'un moyen de les sauver dans ces circonstances, était de faire diversion ; il embarqua quelques dizaines de mille hommes, & alla par mer joindre Li-king-yuen, pour entrer ensemble dans le pays de Yen, dont les Tartares étaient depuis longtemps en possession. Cette p.108

démarche produisit tout l'effet qu'il en attendait ; Yéliu-hieou-co se vit obligé de laisser une partie de sa grande armée pour garder les passages, & avec l'autre, il alla du coté de Kiun-tsé-koan au-devant de Lieou-ting-jang. Ce dernier en débarquant avait détaché Li-ki-long avec un corps de réserve qui alla se poster à Lo-cheou ; après qu'il fut parti, l'armée tartare, qui ne voulait pas laisser échapper Lieou-ting-jang, lui coupa le chemin de la mer, & l'investit, de manière qu'il semblait impossible qu'aucun de ses soldats pût échapper.

Lieou-ting-jang ne perdit point courage ; quoique l'armée ennemie fut quatre fois plus nombreuse que la sienne, il se défendit avec tant de bravoure, que si Li-king-yuen & Yang-tchong-tsin, ses deux lieutenants, n'avaient pas été tués dans le plus fort du combat, il aurait peut-être eu la gloire de cette journée ; mais après la perte de ces deux braves officiers, la victoire pencha du côté des Tartares, qui, outrés de tant de résistance de la part d'une armée si inférieure à la leur, la détruisirent presque entièrement. Lieou-ting-jang se sauva à la tête de quelques centaines de ses cavaliers que les Tartares n'osèrent poursuivre.

Le général Yéliu-hieou-co vit bien que la démarche de Lieou-ting-jang le mettait dans l'impossibilité de rien tenter par la force contre les villes frontières des Chinois ; il employa la ruse pour y réussir. Il envoya un de ses confidents dire à Ho-ling-tou que le roi des Khitan était étrangement irrité contre lui, & que pour éviter les effets de sa colère, il avait résolu de se donner à l'empereur ; qu'il le priait de vouloir bien venir au-devant de lui, afin de l'aider à se tirer d'entre ses mains. Yéliu-hieou-co était le meilleur capitaine qu'eussent les Tartares Khitan ; sa proposition éblouit Ho-ling-tou, p.109 il caressa beaucoup son envoyé, & lui donna une centaine de pièces du plus beau brocard pour son maître.

Après la défaite de Lieou-ting-jang, Yéliu-hieou-co fit courir le bruit qu'il voulait aller à Hiong-tchéou voir Ho-ling-tou ; celui-ci, dans la pensée qu'il venait pour se donner à l'empereur, ne mit personne dans sa confidence pour avoir seul le mérite d'une négociation aussi intéressante ;

il fut au-devant de lui escorté seulement d'un petit nombre de cavaliers. Lorsqu'il entra dans sa tente, il trouva ce général Khitan assis sur son lit, qui, loin de lui faire honnêteté, lui dit d'un ton sévère :

> — Vous qui prétendiez avec votre père Ho-hoaï-pou rétablir les anciennes bornes de votre empire, comment venez-vous auprès de moi chercher la mort ?

Sans lui en dire davantage, il fit signe à ses gardes de faire main-basse sur Ho-ling-tou & ses cavaliers.

Les Tartares, profitant alors d'une circonstance si favorable, vinrent du côté du midi, & se saisirent de Chin-tchéou [1], de Hing-tchéou [2] & de Té-tchéou [3] ; ils firent mourir tous les officiers qu'ils trouvèrent dans ces villes, dont ils enlevèrent les richesses, & obligèrent les habitants de les suivre dans leur pays.

Lorsque l'empereur apprit ces nouvelles désespérantes, il publia dans un manifeste qu'il se repentait d'avoir entrepris cette guerre ; qu'il pardonnait aux officiers le passé, & affranchissait le Ho-pé de tout tribut & de toutes corvées pendant trois ans ; il ajoutait que Ho-hoaï-pou & son fils Ho-ling-tou p.110 avaient commencé cette guerre, & que l'un & l'autre y avaient péri.

A Taï-tchéou, les armes de l'empereur furent plus heureuses depuis l'arrivée de Tchang-tsi-hien ; les Tartares à qui tout réussissait, avaient aussi des vues sur cette ville, & plusieurs de leurs partis étaient venus faire des courses jusque sous ses murs. Ma-tching, qui commandait dans ces quartiers, n'avait point assez de troupes pour les arrêter, & Lou-han-pin, gouverneur de la place, trop peu de tête pour oser sortir & se venger de leurs insultes ; mais lorsque Tchang-tsi-hien fut arrivé & qu'il eut joint Ma-tching, il ranima le courage des soldats, qui firent serment de mourir plutôt que de reculer. Dans plusieurs petits combats, les

---

[1] Ngan-ping-hien de Tching-ting-fou.
[2] Chun-té-fou dans la province de Pé-tché-li.
[3] Té-tchéou, district de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

Tartares eurent toujours du désavantage, ce qui diminua un peu l'ascendant qu'ils avaient eu jusque-là. Cependant comme ils étaient supérieurs de beaucoup par leur nombre, ils s'avancèrent jusqu'à Taï-tchéou & en firent le siège. Tchang-tsi-hien réduit à la défensive, se contentait de les harceler de temps en temps ; ce général envoya dire à Pan-meï de venir le joindre, mais le courrier, qu'il avait chargé de cette commission, fut arrêté par un parti des ennemis. Ce malheur, qui semblait devoir perdre les Chinois, fut pour eux un coup de fortune.

En effet, peu de temps après, un officier de Pan-meï arriva au camp de Tchang-tsi-hien pour lui dire d'amener ses troupes jusqu'à Pé-tsing, où Pan-meï se rendrait aussi avec les siennes ; celui-ci avait à le consulter, disait-il, sur un ordre secret qu'il avait reçu de l'empereur, qui lui marquait les malheurs arrivés du côté de l'est, & lui recommandait de n'en pas venir à une action générale. Tchang-tsi-hien ne voulut pas p.111 se retirer sans coup férir : il n'ignorait pas que les Tartares avaient arrêté son courrier, & d'ailleurs que Pan-meï, après l'ordre qu'il avait reçu de l'empereur, ne penserait pas à venir le joindre, mais il présuma que les ennemis pourraient prendre le change & croire qu'en effet Pan-meï viendrait s'unir à lui ; il forma donc un détachement de deux cents cavaliers, & fit prendre à chacun un faisceau de paille ; il les fit partir de nuit pour s'avancer à trente ly par le chemin qu'aurait pris Pan-meï, avec ordre, quand ils y seraient, d'allumer leurs torches, & de venir écartés les uns des autres, mais en ordre d'armée, du côté de son camp.

Ce stratagème produisit son effet : les Tartares prirent ces feux pour ceux de l'armée de Pan-meï qui venait joindre Tchang-tsi-hien & persuadés qu'après leur jonction, ils leur seraient supérieurs en forces, l'épouvante les prit, ils abandonnèrent leurs tentes & leurs armes pour fuir du côté du nord. Tchang-tsi-hien avait prévu qu'ils prendraient cette route, & il avait eu la précaution d'y envoyer trois mille hommes d'infanterie qui les attendirent au passage : les soldats de cette embuscade se jetèrent sur eux & en tuèrent un très grand nombre, entre

autres, Siang-ouen-ta-lieï-co, oncle du roi, & Siao-ta-li, un de leurs premiers officiers ; on leur prit plus de trois mille chevaux, sur lesquels les trois mille fantassins revinrent à leur camp.

987. Ce petit avantage fit renaître dans Taï-tsong le désir qu'il avait de repousser les Khitan au-delà des limites de l'empire ; il donna ordre de lever des troupes dans tout le Ho-nan & le Ho-pé, c'est-à-dire dans plus de quarante départements : sur huit jeunes gens, propres à porter les armes, on devait en prendre un. Cet ordre parut onéreux à l'empire, parce p.112 que les terres privées de cultivateurs étaient menacées de rester en friche ; plusieurs grands firent des remontrances à ce sujet, entre autres, Li-oueï-tsing & Li-fang : ils obtinrent que cette levée ne se serait que dans le Ho-pé, dont les peuples étaient plus aguerris que ceux du Ho-nan. Cependant il n'y eut point de guerre cette année.

L'an **988**, Yéliu-long-siu, roi des Khitan, renouvela ses hostilités par la prise de Tcho-tchéou dès qu'il eut investi cette ville, il y fit jeter, au bout des flèches, plusieurs billets écrits sur de la soie, pour exhorter les habitants à se rendre ; sur leur refus, il la fit attaquer avec tant de vigueur, qu'en peu de jours il la força de se rendre ; irrité de la résistance qu'il avait trouvée, il abandonna cette place à la fureur du soldat qui la mit à feu & à sang. C'était à la onzième lune.

989. Les Tartares Khitan continuaient leurs ravages sur les terres de l'empire, & sans se mettre en peine de devenir plus puissants en gardant leurs conquêtes, ils se contentaient d'en forcer les villes ; ils en enlevaient les richesses & tous les habitants qu'ils transportaient dans leur pays, après quoi ils y mettaient le feu. Cette manière de faire la guerre ruinait absolument le pays & causait des maux infinis à l'empire, Taï-tsong assembla ses grands pour demander leur avis sur les moyens d'y remédier ; Tchang-ki prit la parole le premier, & dit :

> — L'empire, pour se défendre contre les Khitan, s'est appuyé jusqu'ici sur la difficulté des passages que ces Tartares avaient à franchir pour venir à nous ; maintenant tout le pays, depuis

> Feï-hou à l'est jusqu'à la mer, est en leur pouvoir, & ils sont maîtres de la campagne ; que nous reste-t-il à faire que de bien garder les places que nous avons dans le p.113 Ho-fou ? Mettre des armées en campagne, c'est partager nos troupes, c'est diminuer la force de nos villes, & tomber dans les mêmes fautes qui ont causé tant de malheurs à nos peuples. Mon sentiment serait donc que Votre Majesté choisît trois places sur nos limites septentrionales, dans chacune desquelles elle entretiendrait une armée de cent mille hommes, qu'elle donnerait à commander à un prince du premier ordre, capable d'un emploi de cette importance ; alors, quelque terribles que soient les Tartares, j'ose croire qu'ils n'auraient plus l'audace de venir insulter nos frontières.

Song-ki parla à son tour, & dit qu'il ne croyait pas impossible de réduire les Khitan & de les obliger de repasser en Tartarie, en reprenant sur eux les départements de l'empire, qu'ils avaient envahis ; mais que les circonstances actuelles, après une guerre funeste & dispendieuse, ne permettaient pas de la renouveler de sitôt, d'autant plus qu'un souverain, qui est le père de ses peuples, n'a recours à ce moyen que lorsqu'il ne saurait faire autrement. Song-ki conclut qu'il fallait envoyer au roi des Khitan, un homme sage & prudent pour le porter à la paix. Li-fang, Ouang-yu-tching & plusieurs autres se déclarèrent pour ce sentiment que l'empereur parut approuver, mais il ne détermina rien.

Cette année fut remarquable par une sécheresse extraordinaire ; depuis la troisième lune jusqu'à la fin de la cinquième, il ne tomba pas une goutte de pluie : l'empereur ordonna d'examiner tous les criminels détenus dans les prisons, & dépêcha des mandarins exprès dans les provinces pour terminer leurs procès, & aussitôt le vent se mit à la pluie.

A la septième lune, en automne, il parut une comète à l'étoile Tong-tsing ; elle se fit voir durant trente jours, jusqu'à la p.114 huitième lune, temps auquel l'empereur accorda un pardon général à tout l'empire, dès que l'ordre en eut été expédié dans toutes les provinces, la comète disparut.

Le tribunal d'astronomie présenta un placet à l'empereur, pour lui annoncer que ce phénomène marquait la ruine prochaine des Tartares Khitan ; mais Tchao-pou, qui était alors à la tête des ministres, dit à l'empereur qu'un pareil placet méritait que sa majesté en punît sévèrement les auteurs, qui faisaient assez voir, par ces flatteries indignes, le peu de zèle qu'ils avaient pour son service.

A cette même époque, on apprit que les Tartares Khitan s'étaient montrés de nouveau sur les frontières de la Chine ; l'empereur y envoya Li-ki-long avec un corps d'environ dix mille hommes, qu'il fit suivre par plusieurs milliers de chariots chargés de grains. Le général Yéliu-hieou-co en eut avis, & vint avec plusieurs dizaines de mille cavaliers d'élite pour s'opposer à Li-ki-long & tâcher de lui enlever ses provisions ; Yn-ki-lun, qui commandait pour l'empereur dans ces quartiers, faisait alors la ronde à la tête de ses troupes, il rencontra Yéliu-hieou-co qui ne daigna pas l'attaquer.

Yn-ki-lun, indigné de ce mépris, anima ses gens à se venger de ce qu'il appelait un affront. Lorsqu'il fut nuit, il se mit en marche à leur tête, dans l'espérance qu'il surprendrait les Khitan ; il arriva un peu avant le jour sur les bords de la rivière Siu-ho [1], à quatre ou cinq ly de l'armée tartare, qui faisait halte pour se disposer à mieux combattre les impériaux ; ceux-ci, commandés par Li-ki-long, étaient campés assez près de là & au sud des Khitan. Yn-ki-lun, qui venait p.115 du nord & qui ignorait cette disposition, attaqua brusquement les Tartares, & leur tua d'abord un de leurs principaux officiers. La surprise & la terreur mirent la

[1] Au sud de Man-tching-hien de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

plus grande confusion dans leur armée : Yéliu-hieou-co, étonné, laissa tomber les bâtonnets avec lesquels il mangeait, & sortit de sa tente ; ayant reçu à l'épaule un coup de flèche qui le blessa dangereusement, il monta sur le premier cheval qu'il trouva & s'enfuit à toute bride : ses gens ne pensèrent qu'à le suivre. Li-ki-long, qui ne fut pas de cette attaque, parce qu'il n'avait point été averti, ne put assez louer la bravoure de Yn-ki-lun, à qui il rendit toute la justice que méritait une si belle action. Cette bataille, ou plutôt cette déroute, fit tant d'impression sur les Khitan, que depuis cette époque ils n'osèrent plus venir en si grand nombre insulter les limites de l'empire, & qu'ils disaient proverbialement *qu'il fallait éviter le grand prince à face noire*, parce que Yn-ki-lun était d'une couleur fort basanée.

990. Le rebelle Li-ki-tsien, retiré après sa défaite chez les Tartares Khitan, avait épousé une de leurs princesses, & on lui avait d'abord donné le titre de gouverneur général de Ting-ngan ; mais pour le récompenser de ses services, Yéliu-long-siu le créa cette année prince de Hia, département qui appartenait à l'empire.

L'an **991**, le premier jour de la deuxième lune intercalaire, il y eut une éclipse de soleil.

A la septième lune, Li-ki-tsien, honoré du titre honorifique de prince de Hia, voulut tenter s'il ne pourrait point par quelque stratagème se rendre maître de cette principauté. Il fit entendre à Tchao-pao-tchong, qui en était gouverneur, p.116 qu'il se repentait du passé, & cherchait quelque médiateur auprès de l'empereur pour obtenir sa grâce & retourner dans sa patrie : Tchao-pao-tchong crut ce repentir sincère & en écrivit à l'empereur, qui, sur cette recommandation, pardonna à Li-ki-tsien, & le nomma gouverneur de Yn-tchéou ; c était un piège que ce dernier tendait à Tchao-pao-tchong : il espérait qu'il viendrait au-devant de lui & qu'il disposerait de ce gouverneur à son gré lorsqu'il le tiendrait en son pouvoir ; mais Tchao-pao-tchong, instruit de la perfidie dont il avait usé,

six ans auparavant, envers Ho-ling-tou, un de ses collègues, se garda de le venir trouver, & Li-ki-tsien continua de demeurer chez les Khitan.

Peu de temps après, à la septième lune, Li-ki-tsien vint à main armée pour tenter d'enlever de force Hia-tchéou, qui était la principauté dont il était titulaire ; mais il fut battu & blessé dangereusement ; son désastre le fit rentrer en lui-même. Lorsqu'il fut guéri de sa blessure, il demanda de nouveau à rentrer en grâce auprès de l'empereur ; Taï-tsong eut assez de clémence pour le recevoir & le nommer encore gouverneur de Yn-tchéou, mais en second. Li-ki-tsien l'accepta ; cependant comme il était naturellement inquiet & inconstant, ce ne fut pas pour longtemps : à la dixième lune de cette même année, il retourna de nouveau chez les Tartares Khitan, qui le reçurent & lui donnèrent le titre de Si-ping-ouang ou prince Si-ping.

A cette même époque, il vint un officier de la part des Nutchin, prier l'empereur de se joindre à eux contre les Khitan dont ils recevaient de continuelles insultes ; l'empereur, qui n'était point d'avis de recommencer une guerre qui avait p.117 coûté à la Chine tant de sang & de dépenses, rejeta cette proposition : dès lors, les Nutchin se soumirent entièrement aux Khitan, & cessèrent de porter leurs tributs à la Chine.

L'an **992**, à la septième lune, mourut Tchao-pou, âgé de soixante & onze ans ; l'empereur le regretta beaucoup. Il fit son éloge devant les grands, & leur dit que Tchao-pou avait un génie capable des plus grandes affaires, qu'il décidait avec autant de justesse que de célérité ; qu'il avait rendu à la dynastie & à l'empire des services très importants, qui attestaient l'étendue de son zèle & de sa fidélité.

En effet, Tchao-pou était doué d'un esprit pénétrant, vif, ardent & fertile en expédients ; dans sa jeunesse, il ne s'était point appliqué à l'étude des sciences & il connaissait peu les ouvrages qui en traitaient ; mais depuis que le feu empereur Taï-tsou lui en eut fait des reproches en le nommant son premier ministre, on ne le voyait jamais chez lui sans un livre à la main : toutes les fois qu'il revenait du palais, il s'enfermait pour

vaquer à la lecture, qu'il continuait jusqu'au coucher du soleil, sans néanmoins que cette application préjudiciât aux affaires de l'État, qu'il expédiait avec une facilité surprenante.

A la onzième lune, les Tartares Khitan envoyèrent leur général Siao-heng-té attaquer le royaume de Corée ; le prince de Corée, qui n'était pas en état de lui résister, eut recours aux prières, & députa un de ses officiers, appelé Tchi, pour aller offrir aux Khitan de se rendre leur tributaire, & les prier d'épargner ses peuples ; le roi tartare accepta sa soumission, & pour ne paraître ni moins généreux ni moins humain envers le peuple, il céda au prince de Corée plusieurs p.118 centaines de ly de pays à l'est du fleuve Ya-lou-kiang, appartenant aux Nutchin, qui venaient de se soumettre à son empire.

L'an **993**, le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Il s'éleva, vers ce même temps, dans la province de Ssé-tchuen, une révolte causée par l'avarice des mandarins ; ces avides officiers, peu contents des honoraires de leurs charges, établirent pour leur compte & à l'insu de la cour un nouveau tribunal dans la ville de Tsing-chin [1], où tous les marchands devaient aller acheter la permission de vendre leurs marchandises, sous peine de confiscation. Ce nouvel impôt rendit l'argent si rare parmi le peuple, que n'en ayant pas suffisamment pour acheter les choses nécessaires, il était obligé de donner à très bas prix ce qu'il avait & d'acheter très cher ce dont il manquait : il fut bientôt réduit à une extrême misère.

Ouang-siao-po, homme du peuple, d'un naturel pétulant & audacieux, assembla plusieurs de ces infortunés & les disposa à la révolte ; il leur fit entendre qu'il ne cherchait point à s'enrichir, mais qu'il ne pouvait voir sans indignation tant d'inégalité entre les riches & les pauvres, & que son unique dessein était de faire un partage plus égal & plus juste. Tous ceux

[1] Koan-hien dans le district de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

qui avaient intérêt à l'exécution de ce projet, se joignirent bientôt à lui, & le nombre en fut très grand ; ils attaquèrent la ville de Tsing-chin, & prirent de force Pong-chan qu'ils pillèrent ; ayant tué le gouverneur de celle-ci, ils lui ouvrirent le ventre, qu'ils remplirent d'une p.119 partie de l'argent qu'il avait extorqué, cherchant ainsi à excuser leurs violences à eux-mêmes, en manifestant l'avidité des mandarins.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tchang-ki, commandant les troupes impériales dans les deux tchuen, les rassembla aussitôt en corps d'armée pour éteindre cette révolte dans ses commencements. Ayant rencontré les rebelles à Kiang-yuen, il les attaqua sans précaution comme des gens assemblés tumultuairement qu'il devait dissiper sans peine ; mais Ouang-siao-po soutint en guerrier expérimenté le premier effort des troupes impériales, qu'il repoussa assez vivement : Tchang-ki l'ayant aperçu durant le combat, alla à lui l'arc bandé, & lui décocha une flèche qui le blessa, mais ne le fit pas tomber ; Ouang-siao-po court aussitôt le sabre levé sur Tchang-ki, l'atteint, & lui en porte un si grand coup sur la tête qu'il le renverse mort de dessus son cheval.

La perte de leur général consterna si fort les troupes impériales qu'elles se retirèrent aussitôt avec le moins de désordre possible, après avoir laissé un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. La blessure de Ouang-siao-po se trouva plus dangereuse qu'il ne croyait ; le sang qu'il avait perdu, l'avait si fort affaibli, qu'il mourut peu de temps après. Sa mort n'apaisa point la révolte : Li-chun, frère de sa femme, le remplaça aussitôt, & comme il n'était pas moins brave que lui, il mena les rebelles faire les sièges de Chou-tchéou & de Kiong-tchéou qu'ils prirent de force, pillant, partout où ils passaient, les maisons qui avaient la réputation d'être p.120 riches. Leur armée devint si nombreuse, qu'en peu de temps elle se trouva de plusieurs dizaines de mille hommes.

994. Li-chun, que le succès encourageait, fit encore la conquête de Han-tchéou & de Pong-tchéou ; après quoi, apprenant que Fan-tchi-kou

& Kouo-tsaï, qui commandaient dans la ville de Tching-tou, capitale du pays, en étaient sortis pour aller au secours de Tsé-tchéou, il prit le chemin de cette capitale dont il se rendit le maître, & dans laquelle il se fit reconnaître prince de Chou, sous le titre de Ta-chou-ouang : alors divisant ses troupes, il les envoya de tous côtés pour soumettre les deux provinces qui composaient anciennement les États de Chou.

L'empereur, dégoûté de la guerre par les désavantages qu'il avait eus contre les Tartares, voulait envoyer quelques grands de sa cour pour tâcher de gagner les rebelles & les engager à mettre bas les armes ; cependant il ne voulut rien faire sans l'avis de son conseil. Plusieurs furent du sentiment de ce prince ; il n'y eut que Tchao-tchang-yen qui fit connaître qu'on exposerait l'empire aux plus grands dangers si on différait d'envoyer des troupes pour soumettre les chefs de cette révolte ; ses raisons déterminèrent l'empereur, & il fit partir pour le Ssé-tchuen, par divers chemins, des troupes auxquelles il donna l'eunuque Ouang-ki-nghen pour général.

A la deuxième lune, un corps des rebelles était allé attaquer Kien-men, un des postes les plus importants du pays. Le brave Chang-kouan-tching, qui défendait cette place, avait fait planter sur les remparts son drapeau, sur lequel on lisait en gras caractères : *quelques centaines de soldats fidèles à leur prince* p.121 *suffisent, un seul est capable de résister à cent*. Lorsque les rebelles en approchèrent, Sou-han, un des officiers de la garde de Tching-tou, y amena les troupes qu'il commandait ; alors Chang-koan-tching, qui jusque-là s'était tenu sur la défensive, résolut d'attaquer les rebelles, quoiqu'ils fussent encore très supérieurs en nombre. Il les battit si complètement qu'il n'y en eut que trois cents qui se sauvèrent à Tching-tou ; le reste fut tué ou dissipé. Ces trois cents soldats, à leur arrivée dans Tching-tou, furent mis aux arrêts : Li-chun craignant qu'ils ne décourageassent ses gens par leurs rapports, les fit tous périr, sous prétexte qu'ils avaient fui dès le commencement du

combat, & qu'ils venaient, pour couvrir leur lâcheté, répandre le faux bruit de leur défaite.

Une autre armée de Li-chun, composée de près de deux cent mille hommes, assiégeait la ville de Tsé-tchéou ; le brave Tchang-yong, qui en était gouverneur, s'y était rendu dès que Ouang-siao-po avait commencé à se révolter ; il avait fait des recrues pour compléter le nombre de ses troupes qu'il exerçait continuellement aux travaux militaires ; enfin il avait mis les murs & les fossés de la ville en bon état, & fait une ample provision de vivres & de munitions de guerre ; cependant il n'avait qu'environ trois mille hommes sur la bravoure desquels il pût compter.

Pendant près de trois mois, il se défendit contre cette nombreuse armée, & rendit tous ses efforts inutiles. Pour comble de bonheur, l'eunuque Ouang-ki-nghen lui ayant envoyé dire par un de ses soldats que dans peu de jours il irait le délivrer, ce soldat fut pris par les rebelles auxquels il avoua l'objet de sa mission : profitant de cet avis, ils levèrent le siège précipitamment Ouang-ki-nghen passait p.122 à Mien-tchéou lorsqu'il apprit la fuite des rebelles ; sur-le-champ, il fit marcher en avant sa cavalerie, qui les atteignit, & en tua un très grand nombre. Le reste se dissipa.

Après cette victoire Ouang-ki-nghen divisa son armée en deux corps ; avec une partie, il assiégea Mien-tchéou qu'il prit ; l'autre, sous les ordres de Tsao-si, poursuivit les rebelles, & les battit de nouveau à Lao-ki ; après quoi, ce général reprit sans peine Lang-tchéou, Pa-tchéou, Pong-tchéou, Kien-tchéou & plusieurs autres villes dont les révoltés s'étaient rendus maîtres.

A la cinquième lune, Tsao-si s'approcha de Tching-tou, & trouva sous les murs de cette ville une armée de cent mille rebelles, qui, à son aspect, firent des mouvements si réguliers, que présumant leur irrésolution & leur crainte, il les chargea sur-le-champ avec tant de succès, qu'il leur tua trente mille hommes ; il fit prisonnier Li-chun, leur chef & entra dans Tching-tou.

L'empereur voulut qu'on punît Li-chun & qu'on en fît un exemple qui inspirât de la terreur à ceux qui seraient tentés de l'imiter ; on le conduisit à Fong-siang, ou, au milieu de la place publique, il fut coupé en pièces : pour punir la ville de Tching-tou, capitale de la province qui s'était soumise si facilement à ce rebelle, il lui ôta son titre de ville du premier ordre, & voulut qu'on l'appelât dorénavant Y-tchéou, du nom qu'elle portait sous les Han.

Tandis que Tsao-si faisait tant de progrès, les rebelles de leur côté, conduits par Tchang-yu que Li-chun avait envoyé pour se rendre maître du reste de cette grande province, soumettaient par la force les huit départements que p.123 défendait le général Tsin-fou-siu, qui y perdit la vie. Cependant après la prise de Tching-tou, l'eunuque Ouang-ki-nghen, croyant la révolte entièrement éteinte par la mort de Li-chun & la reddition de cette capitale, ne jugea pas à propos de s'avancer plus loin dans le pays ; il joignit ses troupes à celles que commandaient Chang-koan-tching & Sou-han, & les fit camper en rase campagne. Alors ce général, flatté & peut-être trop enorgueilli d'avoir mis fin aux troubles qui avaient désolé cette partie occidentale de la Chine, se livra sans réserve aux plaisirs, & accorda une si grande liberté à ses soldats, que n'étant plus contenus dans les bornes de la subordination, ils exercèrent un brigandage affreux dans tous les environs, & fournirent aux rebelles le temps & les moyens de se rassembler & de remettre sur pied une armée formidable [1].

Tchang-yong, qui arriva sur ces entrefaites au camp de Ouang-ki-nghen, surpris d'y voir régner le désordre, ne put taire ce qu'il en pensait, & il pressa Chang-koan-tching, qui était de ses amis, de s'unir à lui pour marcher contre les rebelles & achever de les dissiper. Tchang-yong était généralement estimé des officiers ; ils furent touchés du discours que leur tint un homme en place, dont ils connaissaient les

[1] Il est à remarquer que le général Ouang-tsiuen-pin, lorsqu'il fit la conquête de ces mêmes États de Chou, l'an 965, vingt-neuf ans auparavant, était tombé dans la même faute. Éditeur.

grandes qualités : ils allèrent chercher les rebelles, qu'ils défirent en plusieurs rencontres, & dont ils tuèrent un très grand nombre ; ils en firent rentrer encore une plus grande quantité dans le devoir, & ils les laissèrent paisiblement retourner chez eux.

p.124 Tchang-yong conduisit cette expédition avec tant de sagesse qu'on peut dire que c'est à lui qu'on dut la paix & la tranquillité de cette province ; il sut employer si à propos les récompenses & les châtiments, qu'il eut le double avantage de se faire aimer & craindre de ces peuples : l'empereur le nomma gouverneur de Y-tchéou, & il ne pouvait faire un meilleur choix. Lorsqu'il prit possession de cette ville, il la trouva dans une extrême disette de grains & de sel, à cause des impôts exorbitants que les mandarins avaient mis sur ces denrées, & de la grande consommation que les troupes avaient occasionnée. Tchang-yong ôta ces impôts ; il emprunta d'abord beaucoup de grains pour secourir le peuple, & demanda ensuite à l'empereur la permission d'en faire venir du Chen-si afin de subvenir aux besoins à venir : lorsqu'il en eut une quantité suffisante pour deux ans, il fit cesser les charrois. L'empereur fut si content, qu'il dit hautement devant les grands :

> — Quel est l'emploi dont Tchang-yong ne pourrait pas s'acquitter dignement ? avec lui, je peux me reposer sans inquiétude.

Comme l'eunuque Ouang-ki-nghen s'était mal comporté dans cette guerre, qu'il n'avait point réprimé la licence des soldats, & qu'il avait été cause, par son inaction, que les rebelles avaient eu le temps de réparer leurs pertes & que plusieurs villes avaient été ruinées, l'empereur ne voulut pas le laisser dans cette province. Il jeta les yeux sur Tchao-tchang-yen pour le remplacer, & lui dit :

> — Autrefois le pays de Ssé-tchuen formait un royaume séparé ; il y a environ trente ans que l'empereur Taï-tsou le réunit à l'empire...

Tchao-tchang-yen, qui comprit d'abord où en voulait venir l'empereur, s'approcha, & lui dit comment on s'y p.125 était pris pour s'en rendre maître ; l'empereur, qui le vit parfaitement instruit de ce qui concernait cette province, l'en nomma sur-le-champ gouverneur, avec ordre d'examiner de près tous les officiers qui avaient servi sous Ouang-ki-nghen.

Après le départ du nouveau gouverneur, on insinua à l'empereur que cet officier, suivant les apparences, avait quelque dessein de se révolter, & qu'il était imprudent de l'envoyer dans le Ssé-tchuen ; que ce poste était trop délicat, parce que si ce gouverneur se mettait à la tête des mécontents, il serait bien difficile de retirer cette province d'entre ses mains. L'empereur, frappé de ces discours, envoya ordre à Tchao-tchang-yen de s'arrêter à Fong-siang ; mais il avait déjà passé cette ville, lorsque le courrier qu'on lui avait dépêché y arriva : il ne l'atteignit que bien au-delà. Tchao-tchang-yen s'arrêta aussitôt pour attendre de nouveaux ordres, & ces nouveaux ordres lui apprirent qu'il était nommé gouverneur de Fong-siang.

Cependant Chang-koan-tching ne donnait point de relâche aux rebelles ; à la neuvième lune dans le temps qu'il assiégeait Koué-tchéou, ils s'assemblèrent en grand nombre pour venir au secours de cette ville, tant par terre que par eau. Chang-koan-tching, pour ne point abandonner les travaux du siège, détacha Pé-ki-pin avec le gros de son armée, qui alla au-devant d'eux & les tailla en pièces ; il leur tua vingt mille hommes au moins, & leur enleva plus de mille de leurs barques de guerre. Cette défaite fut suivie de la reddition de la place & de celle de plusieurs autres, qui n'attendirent pas qu'on les forçât.

Les rebelles, toujours obstinés, ne quittèrent point encore p.126 prise, malgré leurs pertes continuelles ; ils eurent même la hardiesse d'aller faire le siège de Ling-tchéou mais Tchang-tan, qui marcha au secours de cette place, les battit & les obligea de se retirer. Chang-koan-tching les défit encore une fois & leur enleva Yun-ngan ; mais ils ne manquaient

point de ressource, & Tchang-yu, qui était à leur tête, se soutenait toujours, ce qui prouva à Chang-koan-tching combien Ouang-ki-nghen & les autres officiers de son armée avaient été dans l'erreur de croire que la prise de Tching-tou mettait fin à la rébellion.

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

995. Dans peu on vit encore Tchang-yu, à la tête d'une grosse armée, assiéger Meï-tchéou ; mais enfin, Sou-han l'ayant mis en déroute, & ce chef des rebelles s'étant retiré du côté de Kia-tchéou, il tomba entre les mains de quelques soldats qui le ramenèrent à Sou-han. Il lui fit couper la tête qu'il envoya à la cour ; sa mort mit fin à cette longue révolte : le reste des rebelles se dissipa, l'empereur rappela l'eunuque Ouang-ki-nghen, & nomma Chang-koan-tching pour commander à sa place.

Taï-tsong était dans un âge avancé, & n'avait point encore nommé de prince héritier. L'année précédente, plusieurs grands, Fong-tching à leur tête, lui avaient présenté un placet à cet effet, mais l'empereur s'était fâché contre eux & les avait exilés de la cour, en sorte que personne depuis n'avait osé lui en parler. Il fit venir alors de Tsing-tchéou, Keou-tchun à qui il donna de l'emploi à la cour ; il demanda à ce mandarin lequel de tous les princes, ses enfants, il croyait le plus propre à lui succéder ; Keou-tchun lui répondit qu'il p.127 ne devait consulter sur ce choix, ni les femmes ni les eunuques, & qu'il ne devait jeter les yeux que sur le prince qui pouvait répondre à l'espérance du peuple. L'empereur, à cette réponse, branla la tête, & faisant retirer tous ses courtisans, il demanda encore à Keou-tchun si le prince de Siang méritait d'être choisi ? Keou-tchun lui dit que personne ne devait mieux qu'un père connaître son fils, & que si le sentiment intérieur qu'il en avait le portait à le choisir, il ne fallait pas penser à d'autres. Taï-tsong ne le déclara pas alors prince héritier, mais il changea le titre de prince de Siang qu'il portait en celui de prince de Cheou, & il lui donna le gouvernement de Caï-fong ; ce prince, qui s'appelait Tchao-yuen-can, n'était que son troisième fils.

Taï-tsong fut ensuite plus d'un an sans penser à le nommer, & ce ne fut qu'à la huitième lune de cette année qu'il s'y détermina : comme il y avait plus de cent ans qu'on n'avait pratiqué les cérémonies usitées en pareille occasion, ce fut une joie universelle dans tout l'empire. Lorsque le prince alla faire les cérémonies dans la salle des ancêtres de la famille impériale, & qu'il en revint, il y eut une affluence de monde si extraordinaire, & on montra tant de joie, que l'empereur s'en offensa & en prit de l'ombrage. Il s'en plaignit à Keou-tchun.

> — Si le peuple est si porté pour le prince héritier, qu'il l'appelle déjà son empereur, que suis-je donc, dit Taï-tsong ?

Keou-tchun lui fit entendre que c'était une preuve évidente de la bonté de son choix, & du bonheur de son auguste dynastie. Cette réflexion calma l'empereur, qui, quelques jours après, nomma Li-tchi & Li-kang précepteurs & maîtres du prince, & exigea de lui qu'il les prévînt en les saluant toujours le premier.

p.128 **996.** A l'extrémité septentrionale de la Chine, le rebelle Li-ki-tsien, appuyé des Tartares Khitan dont il avait la protection, devenait plus puissant de jour en jour & faisait aux Chinois le plus de mal qu'il pouvait. A la quatrième lune, l'empereur faisant voiturer quatre cent mille mesures de grains à Ling-tchéou, sous la conduite de Pé-cheou-jong, Li-ki-tsien, qui en fut averti, battit l'escorte & enleva le convoi. L'empereur, outré de sa hardiesse, ordonna à Li-ki-long d'aller le chercher & de le combattre ; dans le temps qu'il donnait cet ordre, Tsao-tan apporta la nouvelle que Li-ki-tsien, après avoir enlevé le convoi de grains, était allé, avec dix à douze mille hommes, investir la ville de Ling-ou, dont le gouverneur mandait qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, mais que la place était assez mal fournie d'hommes & de munitions.

Taï-tsong assembla une puissante armée qu'il divisa en cinq corps, & les fit partir, par autant de routes différentes, pour marcher contre le rebelle. Li-ki-long, Ting-han, Fan-ting-tchao, Ouang-tchao & Tchang-cheou-nghen commandaient chacun un de ces corps, dont le rendez-

vous général était à Ping-hia. Cette expédition n'eut aucun succès marqué. Peu de temps après que Li-ki-long eut reçu l'ordre de l'empereur, il envoya en poste Li-ki-ho, son frère, dire à l'empereur, que, sans aller au secours de Ling-ou, il avait pensé que le meilleur parti était de marcher droit au lieu où le rebelle faisait sa demeure, & que c'était à ce parti qu'il s'était déterminé. Li-ki-ho fut mal reçu de l'empereur :

— Votre frère, lui dit-il, gâte par là toutes mes affaires.

Et prenant sur-le-champ un pinceau, il écrivit à ce général d'une manière très forte, & fit aussitôt repartir Li-ki-ho, mais inutilement : Li-ki-long p.129 était allé à son expédition, & s'étant joint avec Ting-han, ils s'en revinrent, après avoir marché pendant dix jours, sans rencontrer l'ennemi ; il n'y eut que Fan-ting-tchao & Ouang-tchao, qui, à leur arrivée à Ou-pé-tchi, trouvèrent l'armée tartare, mais très supérieure en forces. Ils étaient trop près les uns des autres pour se retirer sans en venir aux mains : on se battit durant trois jours avec un acharnement égal, & un parti ne le céda point à l'autre : cependant, par la bravoure de Ouang-té-yong, fils de Ouang-tchao, jeune homme de dix-sept ans qui commandait l'avant-garde, les ennemis qui lui étaient opposés furent enfoncés ; mais, comme après les trois jours l'armée impériale décampa en bon ordre pour occuper un meilleur poste, les Tartares s'attribuèrent la victoire.

997. L'année suivante, l'empereur fit une nouvelle division de l'empire en quinze provinces, dont les noms étaient : King-tong, King-si, Ho-pé, Ho-tong, Chen-si, Hoaï-nan, Kiang-nan, le bas King-hou, le haut King-hou, les deux Tché, Fou-kien, Tchuen-chen, le Kouang-nan oriental, &e le Kouang-nan occidental.

A la troisième lune, Taï-tsong tomba dangereusement malade, & mourut, la vingt-deuxième année de son règne, âgé de cinquante-neuf ans ; dès le commencement de sa maladie, l'eunuque Ouang-ki-nghen, qui avait beaucoup d'autorité dans le palais, & qui craignait que si l'on venait à perdre l'empereur, le prince héritier, dont il redoutait la sévérité & les lumières, ne vînt à monter sur le trône, avait cabalé en faveur d'un

autre prince, & gagné les suffrages de l'impératrice & de quelques grands, dont la fortune dépendait du choix qu'il voulait faire. Aussitôt que Taï-tsong p.130 eut les yeux fermés, l'impératrice envoya cet eunuque chercher Liu-toan ; ce premier ministre se doutant de quelque mauvais dessein, invita l'eunuque à entrer dans une salle de son hôtel, sous prétexte de lui faire honneur ; il l'y enferma & se rendit ensuite au palais. L'impératrice lui dit que Taï-tsong était mort, & qu'il lui paraissait juste de mettre l'aîné de ses fils sur le trône. Le ministre répondit que l'empereur avait fait choix d'un prince héritier & qu'il n'y avait point à consulter de nouveau. Cette réponse était entièrement opposée aux vues de l'impératrice, mais elle n'en parut point étonnée, & jugeant qu'il était à propos de céder, elle crut devoir agir comme si elle eût été du même sentiment que le ministre : elle le quitta pour aller prendre le prince héritier, qu'elle amena dans la salle du trône, où tous les mandarins étaient assemblés pour reconnaître le nouvel empereur. L'ayant fait monter sur le trône il fut salué en cette qualité.

Taï-tsong était doué d'un esprit excellent, juste & solide ; dans les grandes affaires, il saisissait d'abord le parti auquel on devait s'arrêter : un de ses principaux soins fut d'encourager la culture des terres, qu'il regardait comme le moyen le plus sûr pour procurer aux peuples l'abondance & les maintenir en paix. Par rapport au gouvernement de l'État, il regardait les récompenses & les châtiments comme deux puissants mobiles, dont un prince devait être pleinement instruit : il voulait être convaincu avant que de rien déterminer sur des objets dont dépendait l'honneur ou l'infamie des familles. Il recevait avec plaisir les remontrances qu'on lui adressait, & lorsqu'il avait commis quelque faute & qu'on la lui faisait connaître, il ne faisait aucune difficulté p.131 de l'avouer publiquement ; toutes ces belles qualités, qui brillaient dans Taï-tsong, le firent aimer & respecter de tout l'empire ; il se maintint sur le trône, dans une paix qui ne fut jamais troublée par la jalousie ou l'ambition.

@

TCHIN-TSONG

@

La soumission de Li-ki-tsien, arrivée à la douzième lune, neuf mois après l'inauguration de Tchin-tsong, fit espérer à tout l'empire que le nouveau règne serait heureux : l'empereur n'ignorait pas que Li-ki-tsien le trompait ; cependant il reçut les compliments de toute la cour à l'occasion de cet événement, & accorda au rebelle le gouvernement de Leang-tchéou qu'il lui demandait, avec les cinq départements, de Hia-tchéou, Soui-tchéou, Yn-tchéou, Yeou-tchéou & de Tsing-tchéou.

A la première lune de l'an **998**, qu'on comptait pour la première du règne de Tchin-tsong, on vit paraître une comète au nord de l'étoile Yng-ché ; comme cette étoile dominait les pays de Tsi & de Lou, Lieou-tan prétendit que s'il y avait quelque malheur à craindre, il arriverait de ce côté-là. L'empereur lui répondit que ce n'était pas seulement de cet angle de la Chine dont il était en peine, mais de tout l'empire qui était confié à ses soins. Ce prince ordonna de lui représenter librement ce qu'on jugeait devoir être réformé dans le gouvernement ; il quitta son grand appartement, & passa dans un lieu retiré du palais, où il se fit servir, sans appareil, les mets les plus communs.

Tien-si qu'il nomma, à cette époque, gouverneur de Taï-tchéou, lui présenta avant son départ, & à l'occasion de p.132 cette même comète, un placet où il disait :

> « Hia-tchéou est comme la porte par où les Tartares peuvent aisément entrer dans l'empire, & par où nous pouvons pénétrer sur leurs terres ; de tout temps ce poste a été de la plus grande importance, & le confier à Li-ki-tsien, c'est risquer beaucoup. Je ne crois pas non plus qu'on doive changer son nom en celui de Tchao-pao-ki. Quant à l'administration du gouvernement, les affaires qui se traitent dans le conseil secret de Votre Majesté ne se communiquent point aux ministres, ni

> celles du tribunal des ministres à ce conseil secret ; doit-on s'étonner après cela, si, dans les affaires de conséquence, on ne prend pas toujours le meilleur parti, & si, d'après leurs délibérations, il se commet ordinairement tant de fautes ?

L'empereur reçut favorablement ce placet, & y répondit de même.

Les premiers jours de la cinquième & de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la onzième lune, mourut le brave Yéliu-hieou-co, général des Khitan ; il y avait dix-sept ans qu'il gouvernait le pays de Yen, avec tant de sagesse & d'habileté, qu'il jouissait, à juste titre, de la réputation de l'un des plus grands hommes de son temps. Il aimait le peuple, qu'il déchargeait des corvées & des tributs auxquels il était assujetti ; il faisait chercher avec soin les veuves, les vieillards & les orphelins qui manquaient de secours, & il pourvoyait à leur subsistance avec la plus grande humanité. Il avait donné des ordres si sévères aux troupes en garnison sur les frontières, qu'elles n'y commettaient aucun désordre, excepté les cas où il ordonnait des courses sur les terres ennemies. Le moindre larcin était puni lorsqu'il venait à sa p.133 connaissance & la chose dérobée était restituée. Il fut généralement regretté.

L'an **999**, à la sixième lune, l'empire perdit aussi le général Tsao-pin. L'empereur étant allé le voir durant sa maladie, lui demanda quel était celui qu'il croyait capable de lui succéder dans le commandement des troupes : ce général lui nomma ses deux fils, Tsao-tsan & Tsao-oueï, ajoutant qu'il leur connaissait de l'habileté, & qu'il ne voyait personne après eux qui pût le remplacer. L'empereur l'interrogeant ensuite, pour savoir lequel des deux méritait d'obtenir la préférence, il répondit que Tsao-tsan ne pouvait être mis en parallèle avec Tsao-oueï. Peu de jours après Tsao-pin mourut. Tchin-tsong le regretta, & lui fit faire de magnifiques funérailles.

Ce général s'était distingué par une exactitude surprenante à exécuter les ordres de l'empereur ; il était de la plus grande

circonspection à cacher les défauts des autres, & jamais on ne l'entendit dire du mal de personne ; respectueux à l'égard des ministres & des officiers qui étaient au-dessus de lui, il ne parlait jamais à ses inférieurs qu'avec une honnêteté & une politesse peu ordinaires dans les autres. Il avait acquis beaucoup d'expérience dans la conduite des armées ; exact sur la discipline militaire qu'il faisait observer à ses soldats, plutôt par amitié que par crainte, il réussissait presque toujours dans ses entreprises. On peut dire que la dynastie des Song a eu peu de généraux qui lui soient comparables.

A la deuxième lune, Yéliu-long-siu, roi des Tartares Khitan, entra sur les terres de l'empire à la tête d'une puissante armée, & vint assiéger Souï-tching [1], petite ville p.134 très mal pourvue, mais que Yang-yen-tchao, qui en était gouverneur, ne voulut cependant pas rendre sans coup férir.

Le roi des Khitan, qui s'était attendu à l'emporter aisément, somma d'abord le gouverneur, & fit ensuite donner un assaut général par escalade ; il faisait un froid extrême, & la glace, dont les murailles étaient couvertes, les rendait impraticables. Les Khitan ne purent réussir & se retirèrent : à leur retour, ils pillèrent les villes de Ki-tchéou [2], de Tchao-tchéou [3], de Hing-tchéou [4] & de Ming-tchéou [5],

Fou-tsien, qui était alors gouverneur général de Tchin-tchéou, de Ting-tchéou & de Kao-yang-koan, & qui avait sous ses ordres plus de quatre-vingt mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, fut si effrayé de l'arrivée des Khitan, qu'il s'enferma dans Yng-tchéou, dont il ne voulut point sortir. Ses officiers le pressant d'assembler ses troupes & d'aller aux ennemis, il leur répondit avec dureté & les maltraita de

---

[1] Ngan-fou-hien dans le district de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.
[2] Ki-tchéou dans le district de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.
[3] Tchao-tchéou dans le district de Tching-ting-fou.
[4] Chun-té-fou, aussi dans la province de Pé-tché-li.
[5] Kouang-ping-fou vers l'extrémité méridionale de la même province.

paroles : ce lâche gouverneur n'obéit pas même aux ordres qu'il reçut de la cour de se mettre en campagne.

Fan-ting-tchao, indigné, ne put s'empêcher de lui reprocher son peu de courage, & de lui dire, en face, qu'une femme aurait plus de bravoure que lui. Tchang-tchao-yun, un autre de ses officiers, le prit par des motifs d'honneur, & il obtint enfin un détachement de huit mille chevaux dont Fan-ting-tchao eut le commandement : mais cet officier, bien certain qu'il ne pourrait rien faire avec si peu de troupes, pria le gouverneur Kang-pao-y de lui envoyer une partie de celles p.135 qu'il commandait. Kang-pao-y vint lui-même avec toutes ses forces ; en arrivant près de Yng-tchéou, à une demi-journée de Fan-ting-tchao, il apprit que cet officier, le voyant si près des ennemis & si inférieur à eux, s'était retiré la nuit & s'était sauvé. Dès cette même nuit, les Khitan investirent de toutes parts le camp de Kang-pao-y ; malgré la prodigieuse disproportion du nombre, celui-ci se défendit en grand capitaine, & fit un carnage affreux des ennemis, sans que jamais ils pussent l'enfoncer ; mais ayant malheureusement été tué, les Khitan eurent alors bon marché des Chinois, privés de leur chef. Les Tartares passèrent ensuite la rivière Tsi-ho, & allèrent piller la ville de Tsé-tsi.

A la douzième lune, l'empereur laissa Li-kang pour commander à la cour en son absence, & partit pour défendre en personne ses frontières : il fit prendre les devants à Ouang-tchao avec un corps de troupes, & s'arrêta à Taï-ming, d'où il pouvait commodément donner ses ordres. Ce fut en cet endroit qu'il apprit la mort du brave Kang-pao-y. Il en fit l'éloge devant ses grands, & fit chercher ses fils & ses neveux qu'il récompensa magnifiquement, leur donnant à tous des charges honorables fort au-dessus de celles qu'ils auraient pu espérer : quant au lâche Fou-tsien, après lui avoir fait les reproches qu'il méritait, il le destitua de tous ses emplois, & l'envoya en exil à Fang-tchéou.

1000. Les Khitan, apprenant l'arrivée de l'empereur, firent aussitôt défiler leurs troupes du côté de la Tartarie ; Fan-ting-tchao, qui épiait

leurs démarches, les attaqua si à propos près de Mou-tchéou, qu'il leur tua plus de dix mille hommes, & leur enleva tout le butin qu'ils avaient fait dans les p.136 différentes villes qu'ils avaient pillées. Après la retraite des Khitan, l'empereur, n'ayant plus rien à faire sur ses frontières, retourna à la cour.

Pendant qu'on s'occupait dans le nord de la Chine à réprimer les courses des Khitan, le désordre se mit plus que jamais dans la province de Ssé-tchuen. Lors de la dernière révolte, l'empereur y avait envoyé beaucoup de troupes, dont une partie y était restée, pour tenir les mécontents en respect. Dans la suite, lorsque Ouang-kiun était allé commander à Y-tchéou, on avait divisé ces troupes en deux corps, auxquels on avait donné pour commandants Ouang-kiun & Tong-fou. Ce dernier, qui aimait le bon ordre & ses devoirs, eut un grand soin des soldats, & les tint toujours fort soumis ; mais Ouang-kiun, qui aimait la dépense & les plaisirs, s'empara de tout ce qui était destiné à l'entretien des troupes ; Fou-tchao-tchéou, qui commandait sa cavalerie, d'un caractère colère & superbe, s'était également rendu insupportable aux soldats, qui faisaient de lui les plus grandes plaintes.

Le premier jour de la première lune, Tchao-yen-chun & sept autres de ses camarades, plus hardis que les autres soldats, & outrés de la conduite qu'on tenait à leur égard, commencèrent une révolte en tuant Fou-tchao-cheou : ils savaient qu'ils n'étaient pas les seuls mécontents & qu'ils seraient soutenus.

Tous les mandarins étaient assemblés dans le lieu où était la tablette de l'empereur, pour les cérémonies accoutumées, au premier jour de l'année ; dès qu'on leur vint dire ce qui venait d'arriver, chacun prit la fuite & alla se cacher de côté & p.137 d'autre. Le tchi-tcheou [1] ou

[1] Tchi-tchéou, mot à mot, connaître ville, ou celui qui prend connaissance de ce qui regarde la police de la ville. C'est le titre que portent les gouverneurs de toutes les villes du second ordre. Lorsque le tchi-tchéou rend la justice sur son tribunal, on ne lui parle qu'à genoux ; il ne sort jamais que dans une chaise dorée, portée par quatre hommes, & suivi d'un nombreux cortège. Éditeur.

gouverneur de la ville, nommé Nieou-mien, & Tchang-chi, descendirent les murailles par le moyen d'une corde & se sauvèrent ; de tous ces mandarins, le seul Lieou-chao-jong, sans perdre la tête, ramassa à la hâte quelques troupes pour s'opposer aux rebelles, mais comme ceux-ci étaient en trop grand nombre, il fut bientôt abandonné. Les rebelles voulaient un chef ; charmés de la présence d'esprit & de la hardiesse de Lieou-chao-jong, ils lui proposèrent de se mettre à leur tête.

> — Je suis du pays de Yen, répondit ce mandarin, & je l'ai quitté pour suivre l'empereur ; vous pouvez me tuer, mais soyez certains que vous ne me verrez jamais suivre l'étendard de la révolte, & devenir ingrat envers mon souverain.

Ouang-tçé, inspecteur [1] des troupes, voyant toute la ville en combustion, alla chercher Ouang-kiun, & lui dit que ses soldats causaient tout le désordre, & que lui seul pouvait réprimer leur licence. Aussitôt que Ouang-kiun parut, ses soldats le déclarèrent leur chef : il accepta sans peine cette nouvelle qualité, prit le titre de prince de Chou, & se nomma des officiers & afin de marquer encore mieux qu'il cessait de reconnaître l'empereur pour son maître, il changea jusqu'au nom de l'année [2] courante, dont tout p.138 l'empire se servait. Lieou-chao-jong, le cœur pénétré de douleur, se pendit de désespoir. A la troisième lune, Ouang-kiun alla attaquer Han-tchéou, qu'il prit, mais il échoua devant Mien-tchéou. Après en avoir levé le siège, il voulut tenter s'il serait plus heureux, en se présentant devant Kien-tchéou ; mais le commandant de

---

[1] En chinois kien-kiun, mot à mot, qui voit, qui inspecte l'armée. Éditeur.

[2] Ce nom d'année est le nien-hao, que tous les empereurs prennent depuis l'an 163 avant l'ère chrétienne, temps auquel l'empereur Han-ouen-ti en introduisit l'usage. Les empereurs en changent souvent, & à leur gré ; c'est avec ce nom d'année qu'on date les lettres, les livres de comptes ; les calendriers ne marquent point d'autres époques, en un mot, on ne se sert point d'autres dates dans les conversations & dans tous les acttes civils. Par exemple : l'année 1000 était la troisième des années dites Hien-ping de l'empereur Tchin-tsong, parce qu'il prit ce nom en montant sur le trône (en 998), & qu'il le conserva pendant six ans ; mais ensuite il prit le nom de King-té, qu'il porta quatre ans ; de Ta-tchong-tsiang-fou, qu'il porta neuf ans ; de Tien-hi, qu'il porta cinq ans, & enfin de Kien-king, qu'il ne porta qu'un an, parce qu'il mourut à cette époque (en 1022). Éditeur.

cette dernière ville, le battit, & il fut obligé de retourner à Y-tchéou, pour en assurer la conquête.

L'empereur apprit cette révolte dans le temps qu'il partait de Taï-ming & retournait à Caï-fong, aussitôt il nomma Lei-yeou-tchong, Li-hoeï, Ché-pou & Li-cheou-lun, & leur donna huit mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, pour aller étouffer cette révolte.

Le gouverneur de Chou-tchéou choisit parmi la jeunesse des villages voisins ceux qui lui parurent les plus propres à porter les armes, & il les incorpora dans ses troupes réglées. Yang-hoeï-tchong, c'est le nom de ce gouverneur, crut qu'il pouvait attaquer les ennemis, & il se rendit sous les murs de Y-tchéou, où s'étaient réunies toutes leurs forces ; il fit mettre le feu à la porte du nord, & livra plusieurs combats ; mais ayant toujours été vivement repoussé, il se retira dans le dessein d'augmenter encore ses troupes & de revenir ensuite.

Lorsque les généraux, envoyés par l'empereur, arrivèrent dans le pays de Chou, le mandarin Tchang-ssé-kiun, excellent p.139 officier, avait déjà repris Han-tchéou ; ils s'avancèrent jusqu'au pont de Ching-sien-kiao, assez près de Y-tchéou, & y établirent leur camp : les rebelles firent une sortie & vinrent les y attaquer ; mais ils furent repoussés avec vigueur. Un jour, Ouang-kiun fit ouvrir toutes les portes de la ville, & fit semblant de vouloir fuir ; Leï-yeou-tchong, Chang-koan-tching & Ché-pou croyant devoir profiter de cet instant, joignirent leurs troupes & entrèrent sans beaucoup de précaution dans la place, où leurs soldats se mirent aussitôt à piller les maisons.

Le chef des rebelles avait tendu ce piège aux impériaux. Dès qu'il vit la moitié de leur armée dans la ville, il en fit fermer les portes, & barricader les rues en plusieurs endroits ; donnant ensuite le signal à ceux qu'il avait mis en embuscade, il tomba sur les soldats ennemis, dont il fit une cruelle boucherie ; ils y périrent presque tous. Li-hoeï fut tué Leï-yeou-tchong, Chan-koan-tching & Ché-pou se sauvèrent en sortant de la ville par un égout.

Le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Les généraux de l'armée impériale, honteux de leur défaite, levèrent de nouvelles troupes de tous côtés, les joignirent à celles de Yang-hoaï-tchong, &, à la dixième lune, reprirent le chemin de Y-tchéou. Ouang-kiun s'était douté qu'ils reviendraient, & il s'était disposé à les bien recevoir ; il avait eu l'attention de faire rompre le pont de Chin-sien-kiao pour les arrêter, & leur rendre les approches de la ville plus difficiles. Leï-yeou-tchong & les autres généraux vinrent se poster au nord de la place, où ils firent leurs dispositions pour l'attaquer par trois endroits différents ; les p.140 rebelles, dont les troupes étaient fort nombreuses, firent d'abord plusieurs sorties où ils n'eurent aucun avantage mais elles leur furent cependant utiles, en ce qu'elles tinrent les impériaux en échec & les empêchèrent d'avancer plus près.

Les pertes des rebelles ralentirent leur ardeur, & les obligèrent de s'en tenir à la défensive ; alors Leï-yeou-tchong fit construire des tours de bois pour faciliter l'assaut qu'il voulait donner à la ville : Ouang-kiun en fit élever également de son côté, & elles produisirent d'abord un si bon effet, qu'elles rendirent inutiles celles des impériaux mais Leï-yeou-tchong trouva moyen de faire entrer dans la ville quelques soldats, qui mirent le feu aux tours & les réduisirent en cendres ; dès ce moment les rebelles commencèrent à se décourager. Alors les impériaux firent approcher leurs tours, & ayant donné un assaut général à la place, ils l'emportèrent enfin, mais ce ne fut qu'après le soleil couché & après un combat très vif qui dura toute la journée.

Ouang-kiun, voyant les impériaux maîtres de la ville, en sortit à la tête de vingt mille hommes, & tombant sur un quartier des assiégeants, il l'enfonça & vint à bout de faire sa retraite. Leï-yeou-tchong, qui n'avait pas oublié le danger qu'il avait couru, craignit que cette fuite ne couvrît encore quelque embûche ; il ne voulut point poursuivre le rebelle, & se contenta de s'assurer un bon logement sur les murs, en attendant le jour : il donna des ordres à Yang-hoaï-tchong de partir de grand matin,

avec sa cavalerie, pour suivre l'ennemi. Yang-hoaï-tchong fit tant de diligence, qu'il l'atteignit auprès de la ville de Fou-chun où il le défit entièrement. Cette dernière place s'était déclarée pour le rebelle, auquel elle ouvrit un asile : mais elle n'opposa qu'une faible p.141 résistance aux troupes du général chinois ; elle fut emportée. Ouang-kiun, se voyant alors perdu, se pendit pour ne pas tomber vif entre les mains du vainqueur. Yang-hoaï-tchong lui fit couper la tête, qu'il envoya à l'empereur ; il se saisit en même temps de tous ses bagages qui étaient très considérables, & fit prisonniers six mille rebelles qui restaient. L'empereur apprit leur réduction avec un grand plaisir ; il récompensa dignement Leï-yeou-tchong & Yang-hoaï-tchong, & envoya en exil Nieou-mien & Tchang-chi, qui, dans le commencement de la révolte, avaient fui honteusement de Y-tchéou.

L'an **1001**, à la quatrième lune, les Tartares Hoeï-ho envoyèrent une ambassade à Tchin-tsong, sous prétexte de lui prêter hommage & d'offrir leur tribut, mais en effet pour l'engager à faire la guerre à Li-ki-tsien, qui les inquiétait ; ils offraient de joindre leurs troupes à celles de l'empire. L'empereur soupirait après la paix, & il était si éloigné de penser à la guerre que quand cet ambassade arriva à la cour, on y était occupé de la réforme d'un grand nombre d'officiers qu'on jugeait à charge à l'État : on en supprima en effet plus de cent quatre-vingt-quinze mille huit cents, tant de guerre que de lettres.

Cependant comme Li-ki-tsien, autrement Tchao-pao-ki, continuait toujours à piller & à exercer les plus grands ravages sur les limites septentrionales de l'empire, Tchin-tsong envoya Tchang-tsi-hien dans ces quartiers pour juger du véritable état des choses. Sous prétexte de visiter les frontières, il avait ordre de tâcher d'inspirer des sentiments de paix à Li-ki-tsien. Cet envoyé, après avoir examiné la disposition des lieux, écrivit à l'empereur que Ling-ou était une p.142 ville fort écartée de toutes les autres, & par là même dispendieuse à garder & très difficile à secourir ; que vouloir s'opiniâtrer à la conserver, c'était évidemment

mettre environ soixante-dix mille personnes, tant soldats qu'habitants, en danger de périr. Dans le même temps, Ho-leang, autre officier qui se trouvait sur les lieux, écrivit à la cour que le pays de Ling-ou, qui avait plus de mille ly de tour, était défendu de tous côtés par les eaux du Hoang-ho & les montagnes voisines, & qu'on devait bien se garder de l'abandonner aux Tartares qui en tireraient un trop grand avantage contre l'empire.

Des avis si contradictoires embarrassèrent l'empereur ; ceux dont il les recevait, écrivaient de l'endroit même, tous deux avec connaissance de cause & ils ne marquaient rien qui ne fût très conforme aux connaissances qu'on avait de ce pays ; dans l'irrésolution où il était, il ordonna aux grands de se réunir pour discuter cette affaire & décider s'il était à propos d'abandonner entièrement cette contrée ou de travailler à la conserver. Ceux-ci furent aussi embarrassés que l'empereur : Yang-y soutint qu'il fallait abandonner Ling-ou, après qu'on en aurait retiré les soldats & les habitants ; d'autres, d'un sentiment contraire, dirent que le pays de Ling-tchéou couvrait les limites de l'empire, & qu'étant une fois abandonné, celles-ci se trouveraient sans défense & deviendraient la proie des Tartares, qu'on ne pourrait plus arrêter. L'empereur, aussi indécis qu'auparavant, prit enfin le parti de laisser le pays de Ling-ou comme il était, & d'y envoyer Ouang-tchao avec d'amples pouvoirs & soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie.

p.143 Tchang-tsi-hien, celui que l'empereur avait envoyé sur les lieux, ayant appris que ce prince n'accédait point à son sentiment, lui proposa de choisir dans le Kiang-nan un certain nombre de jeunes gens qu'on mettrait en garnison dans les principaux endroits du pays ; l'empereur répondit à cette nouvelle proposition d'une manière qui fit assez connaître l'imprudence de Tchang-tsi-hien & les dangers que cet envoyé n'avait pas prévus, en donnant un pareil avis.

1002. Li-ki-tsien, dont la puissance croissait tous les jours, avait attiré une grande partie des Tou-fan dans ses intérêts : pour prévenir

l'effet des délibérations de la cour impériale, il vint, à la tête d'une grosse armée, se présenter devant Ling-tchéou. Peï-tsi, qui en était gouverneur, avait la réputation d'un homme brave & fidèle à son prince ; la ville qui lui était confiée était très mal approvisionnée, malgré tous les soins qu'il s'était donnés : il écrivit de son propre sang un placet à l'empereur pour l'en prévenir, & lui demander un prompt secours ; mais avant que ce secours eut le temps d'arriver, Li-ki-tsien fit attaquer la place avec tant de vigueur & d'activité qu'il l'emporta, & Peï-tsi fut tué sur la brèche. Li-ki-tsien changea le nom de cette ville, & voulut qu'on l'appelât dans la suite Si-ping-fou, c'est-à-dire *ville de la paix de l'occident* : il voulait donner à entendre aux occidentaux qu'étant maître de cette ville, ils devaient être sûrs qu'il les maintiendrait en paix

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1003**, à la deuxième lune, onze mois après la prise de Ling-tchéou, Li-ki-ho, commandant de Tchin-jong, écrivit à l'empereur que Pan-lo-tchi, chef des Tartares de p.145 Lou-cou, offrait d'unir ses forces à celles de l'empire contre Tchao-pao-ki, & qu'il demandait seulement un titre pour justifier sa démarche. Tchang-tsi-hien proposa de lui donner la qualité de prince de Lou-cou, dépendant de l'empire. L'empereur ayant consulté ses ministres, ceux-ci lui dirent que Pan-lo-tchi, comme chef de ces Tartares, devait sans doute s'en prétendre déjà le prince, & qu'il valait mieux commencer par lui donner le titre honoraire de gouverneur d'une province de l'empire ; Tchin-tsong lui donna celui de gouverneur général de Sou-fang. Ou-fou-chin-la, officier de Pan-lo-tchi & son envoyé, assura l'empereur que son maître avait une armée de soixante mille hommes de cavalerie, prête à se joindre aux troupes impériales qu'on enverrait pour reprendre Ling-tchéou, & qu'il n'attendait que ses ordres.

Aussitôt que Pan-lo-tchi eut reçu des nouvelles de la cour, il fit dire à Tchao-pao-ki (Li-ki-tsien) qu'il était déterminé à reconnaître sa domination ; Tchao-pao-ki, que l'ambition aveuglait, le crut sans

difficulté, & lui envoya dire de le venir joindre avec ses troupes. Pan-lo-tchi s'avança à la tête de ses soixante mille cavaliers, & fit charger si vivement l'armée de Tchao-pao-ki qu'il la défit entièrement, le blessa lui-même très dangereusement & l'obligea de fuir du côté de Ling-tcheou ; il mourut en chemin, âgé de quarante-deux ans, laissant ses États à Tchao-té-ming, son fils, qui n'avait encore que vingt-trois ans. Tchao-té-ming envoya d'abord vers le roi des Khitan, qui lui expédia des lettres-patentes de prince, sous le titre de Si-ping-ouang, pour l'engager à rester toujours ennemi de l'empire ; son père, en mourant, lui avait recommandé de proposer politiquement p.145 à l'empereur de se soumettre, mais de n'en rien faire ; ce jeune prince, en conséquence, envoya un de ses officiers à la cour impériale ; Tsao-oueï, qui gouvernait les troupes de Tchin-jong, sut cette démarche, & il fit tenir le placet suivant à l'empereur.

> « Il y a vingt ans que Tchao-pao-ki a enlevé à la Chine le pays qui est au sud du Hoang-ho ; durant tout ce temps-là, ses soldats n'ont point quitté leurs cuirasses : on ne voit qu'avec peine le triste état où il a réduit ce pays occidental. Sa mort opère un grand changement parmi ceux qui lui obéissaient ; son fils n'est encore qu'un enfant, & je crois que nous devons profiter des circonstances présentes pour éteindre une révolte qui dure depuis si longtemps.

Tsao-oueï terminait cet écrit, en demandant à l'empereur de lui confier une troupe d'élite avec laquelle il se flattait d'enlever Tchao-té-ming, de le conduire au pied du trône & de reprendre toutes les villes que son père avait enlevées à l'empire. Mais Tchin-tsong, qui aimait la paix & qui espérait d'ailleurs gagner ce jeune prince par ses bienfaits, rejeta ce plan.

A la onzième lune, il parut une comète à l'étoile Tsing-koueï.

L'an **1004**, à la septième lune, les compagnons de Tchao-pao-ki, ayant résolu de venger sa mort, deux d'entre eux, Pan-mi-ki-gé & Pou-

ki-lo-tan, allèrent se rendre, comme transfuges à la horde de Tché-long : leur dessein était de chercher l'occasion d'assassiner Pan-lo-tchi. Cette horde était alors agitée de détentions intestines ; des mécontents avaient pris les armes contre Pan-lo-tchi, qui, craignant les suites de cette sédition, vint en personne, accompagné de mille à douze cents cavaliers, pour la faire cesser ; mais sa présence p.146 ne calma point les esprits ; il fallut livrer un combat, &, durant l'action, les deux Tartares, qui épiaient le prince, le tuèrent. Les Tartares Lou-cou mirent son frère Ssé-tou-tou à sa place, & l'empereur le confirma dans le gouvernement de Sou-fang.

A la neuvième lune intercalaire, Yéliu-long-siu, roi des Tartares Khitan, vint, avec la reine Siao-chi, sa mère, à la tête d'une puissante armée, insulter les limites de l'empire ; deux de ses généraux marchèrent en avant, & prirent la place d'armes de Pé-ping-tchaï & la ville de Pao-tchéou ; rejoignant ensuite la grande armée, ils marchèrent avec elle contre Ting-tchéou dont ils prétendaient se rendre maîtres ; mais avant que d'arriver devant cette ville, ils firent deux détachements ; l'un eut ordre de s'avancer vers Kou-lan qui le défendit ; l'autre alla insulter Yng-tchéou, où il fut battu par Li-yen-ou qui l'obligea de se retirer. Cependant Ouang-tchao, commandant des troupes impériales dans ces quartiers, se rendit sur les bords du Tang-ho pour s'opposer à l'armée des Khitan & empêcher leurs ravages. Le roi tartare l'ayant trouvé dans un poste avantageux & disposé à lui tenir tête, n'osa avancer plus loin ; il revint à Yang-tching-tien, où il rappela les divers détachements qu'il avait faits ; après leur jonction, il fit courir le bruit que son armée était composée de plus de deux cent mille hommes ; de là, il envoyait des partis de tous côtés, qui revenaient au gros de l'armée dès que les impériaux les serraient de trop près. Cette conduite des Khitan engagea les généraux chinois à pourvoir à tous les postes importants, & à se tenir plus que jamais sur leurs gardes.

Quelque temps après, à la dixième lune, Ouang-ki-tchong, p.147 vieil officier chinois, fit entendre aux Khitan qu'ils retireraient de plus grands avantages, s'ils vivaient en paix avec l'empereur : ceux-ci en convinrent & le prièrent de la leur ménager. Ouang-ki-tchong s'en chargea, & en écrivit à Ché-pou, à qui il fit tenir en même temps un placet pour l'empereur. Taï-tsong l'ayant reçu des mains de Ché-pou, en fit part à ses grands, qui, instruits de la puissance & des vues ambitieuses des Khitan, & craignant que ce ne fut une feinte de la part de ces Tartares pour couvrir quelque dessein, gardèrent le silence. Pi-ssé-ngan, surpris de les voir dans cette irrésolution, dit hautement qu'il était d'avis qu'on fît la paix ; que plusieurs transfuges Khitan s'accordaient à dire que leur souverain ne s'attendait pas à trouver les limites de la Chine si bien gardées, & que la honte seule l'empêchait de s'en retourner sans avoir rien fait. L'empereur adressa des pouvoirs à Ouang-ki-tchong pour traiter de la paix &, peu de temps après, il envoya un de ses grands, revêtu de la qualité d'ambassadeur, pour la conclure : cependant elle n'eut point lieu, parce que la mère du roi tartare voulait obtenir les pays situés au midi des places d'armes, qu'on s'obstina à ne point céder, parce qu'ils appartenaient à l'empire depuis un temps immémorial.

A la onzième lune, le roi des Khitan se saisit de Té-tsing [1] & de Ki-tchéou [2], & alla ensuite camper au nord de Tan-yuen [3], menaçant toutes les villes voisines, & répandant la p.148 terreur de tous côtés. Les généraux chinois, épouvantés, envoyèrent courrier sur courrier, pour en donner avis à la cour : on en vit arriver jusqu'à cinq dans une matinée. Le ministre Kao-tchun n'ouvrit pas même les paquets dont ils étaient chargés, &, paraissant mépriser ce qu'ils contenaient, il continua à se livrer au plaisir avec ses amis. Cependant on en avertit l'empereur, qui

---

[1] Tsing-fong-hien dans le district de Taï-ming-fou.

[2] Ki-tchéou est un des anciens noms de Taï-ming-fou, ville du premier ordre dans la partie méridionale du Pé-tché-li.

[3] Tan-yuen ou Tan-tchéou est la ville appelée aujourd'hui Kaï-tchéou, au midi de Taï-ming-fou.

fit appeler Kao-tchun. Ce ministre lui dit qu'il pouvait terminer cette affaire en cinq jours, s'il voulait se rendre en personne jusqu'à Tchen-tchéou, sur les limites de l'empire. Les grands, qui accompagnaient le prince, saisis de frayeur à la lecture des dépêches, se disposaient à se retirer ; mais Kao-tchun les arrêta, en leur disant d'attendre que l'empereur rentrât dans l'intérieur du palais. Ce prince paraissait inquiet : ne sachant à quoi se déterminer, il se leva dans l'intention de se retirer, mais Kao-tchun lui dit que s'il rentrait sans avoir rien déterminé, on ne le verrait plus, & qu'il s'exposerait à tout perdre. Le ministre étant sorti ensuite, Pi-ssé-ngan fit tant d'instances auprès de l'empereur, pour l'engager à suivre le conseil de Kao-tchun, qu'enfin ce prince consentit à aller en personne commander ses troupes.

Dans le temps qu'on délibérait sur les moyens de faire réussir cette expédition, on vint annoncer que les Khitan avaient pénétré fort avant dans la Chine : cette nouvelle fut reçue comme un coup de foudre & fit trembler toute la cour ; Ouang-kin-ju proposa aussitôt à l'empereur de se retirer à Kin-ling ; Tchin-yao-seou était d'avis qu'il se retirât à Tching-tou. Le ministre Kao-tchun, à qui Tchin-tsong demanda s'il ne serait pas bien de se retirer à Kin-ling ou à Tching-tou, feignit de n'avoir pas entendu les deux grands qui lui avaient p.149 donné ce conseil, & il dit à ce prince que ceux qui le lui avaient suggéré méritaient qu'on les punît du dernier supplice ; il ajouta, pour appuyer le sentiment qu'il avait ouvert, que les Khitan ne soutiendraient jamais l'ardeur que sa majesté & les grands inspireraient aux troupes par leur présence. Ensuite, afin d'adoucir en quelque sorte la manière peu mesurée dont il s'était expliqué, il fit voir que l'empereur, en fuyant de la cour à travers mille dangers, imprimerait la plus grande terreur dans tout l'empire, & donnerait lieu aux mécontents de renouveler les troubles, dont les Khitan ne manqueraient pas de profiter pour accélérer leurs progrès. Ouang-kin-ju & Tchin-yao-seou, couverts de confusion, n'osèrent dire un seul mot : l'empereur consentit à se rendre sur les limites, & demanda qu'on lui choisît un officier expérimenté pour garder le pays de Taï-ming. Kao-

tchun proposa Ouang-kin-ju, auquel il savait rendre justice, & il fut chargé du commandement de toutes les troupes de Tien-hiong.

Cependant les Tartares étaient occupés au siège de Tchen-tchéou, dont le général Li-ki-long, à la tête des troupes impériales, tâchait de retarder la prise par de continuelles attaques qu'il livrait à leur camp. Vers le milieu de la onzième lune, des transfuges Khitan vinrent lui donner avis que Siao-ta-lan devoir, pendant la nuit, aller en personne s'emparer d'une garde qui incommodait fort ses convois. Li-ki-long alla se saisir des divers passages par où cet officier tartare pouvait s'y rendre, & y mit ses plus braves gens en embuscade. Lorsque Siao-ta-lan approcha d'un de ces passages, un officier de Li-ki-long fit paraître une troupe de soldats disposés à le défendre, & Siao-ta-lan, qui les vit p.150 en petit nombre, vint lui-même, à la tête des siens, pour les forcer ; les Chinois, après la première décharge de leurs flèches, prirent la fuite, & attirèrent l'officier tartare au milieu de l'embuscade, où d'excellents archers firent sur lui une décharge si à propos, qu'il fut tué avec la plupart de ses gens.

Les Khitan furent sensibles à la perte de Siao-ta-lan ; c'était un de leurs meilleurs officiers ; il était fertile en expédients, intrépide dans le danger ; il commandait toujours les plus braves de l'armée tartare, à qui il inspirait son courage, & avec lesquels il réussissait dans ses entreprises.

Le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, avant son départ pour les frontières septentrionales, pourvut à la sûreté de Caï-fong, & nomma Tchao-yuen-pin, prince de Yong, pour y commander durant son absence ; mais il emmena à sa suite Ouang-tan & quelques autres que le prince souhaitait de conserver, & qui auraient pu l'aider dans l'administration dont on le chargeait : cependant l'empereur n'eut pas marché deux journées, qu'il reçut la nouvelle que le prince Tchao-yuen-pin était tombé malade, & qu'il le priait de lui envoyer incessamment Ouang-tan. Celui-ci, avant que de retourner à Caï-fong, dit à l'empereur, en présence de son ministre, que

malgré la présomption qu'on avait de voir bientôt finir la guerre, cependant, comme le succès ne répondait pas toujours à l'espérance, il priait sa majesté, en cas qu'elle ne la terminât pas dans l'espace de dix jours, de lui prescrire ce qu'il y aurait faire. L'empereur, surpris de cette question, demeura quelque temps rêveur ; ensuite il dit à Ouang-tan :

— Dans ce cas, déclarez p.151 mon successeur.

Ouang-tan, naturellement sévère, mais ponctuel à son devoir, gouverna si bien en l'absence de ce prince qu'il n'arriva aucun désordre, on ne sut que longtemps après qu'il avait le pouvoir de déclarer celui qui devait monter sur le trône, en cas qu'il fût arrivé quelque accident fâcheux à Tchin-tsong.

Lorsque l'empereur était en route pour se rendre sur les limites, des gens mal intentionnés, ou peut-être trop timides, dirent à ce prince qu'il aurait dû prendre le parti d'aller à Kin-ling plutôt que de venir exposer sa gloire contre un ennemi qu'on savait être très puissant ; ils proposèrent ce sentiment avec tant d'artifice, que l'empereur en parla à Kao-tchun, d'une manière à lui faire penser qu'il inclinait pour ce parti ; il lui demanda ensuite ce qu'il devait faire :

— Prince, lui répondit ce ministre, Votre Majesté peut bien avancer un pied de plus qu'il ne serait nécessaire, mais elle ne saurait reculer d'un pouce sans se faire tort : vos troupes, qui sont sur les limites, savent que Votre Majesté vient se mettre à leur tête ; elles l'attendent chaque jour, & se persuadent qu'alors elles seront invincibles. Le seul bruit que Votre Majesté penserait à s'en retourner, surtout après être venue jusqu'ici, ternirait sa gloire & découragerait ses soldats, en même temps qu'il relèverait celui des Tartares, qui, fiers de vous voir fuir devant eux, ne manqueraient pas de nous suivre, & peut-être si vivement, que Votre Majesté aurait à peine le temps de se rendre à Kin-ling. Eh ! qui les empêcherait de nous poursuivre jusque-là ?

Kao-tchun sortit d'auprès de l'empereur, & rencontra Kao-kiong, capitaine général des gardes, qu'il prévint ; p.152 ensuite, étant rentré, il dit encore à Tchin-tsong :

> — Si Votre Majesté n'ajoute pas foi à ce que j'ai pris la liberté de lui dire, pourquoi ne demande-t-elle pas à Kao-kiong ce qu'il en pense ? Il est éclairé & surtout instruit par l'expérience ; d'ailleurs, les obligations infinies qu'il a à Votre Majesté doivent l'assurer de son attachement & de sa fidélité.

L'empereur fit venir Kao-kiong, & ce capitaine général des gardes lui parla avec tant de fermeté, qu'il parvint à dissiper les doutes qu'il pouvait encore avoir sur la démarche que son ministre lui faisait faire. Il faisait très froid ; on présenta à Tchin-tsong des habits fourrés de marte zibeline, plus chauds que ceux qu'il portait ; mais il les refusa, en disant qu'il ne voulait pas se distinguer des officiers & du soldat, & qu'il supporterait le froid comme eux.

Lorsqu'on arriva au sud des murs de Tchen-tchéou, l'empereur monta sur une élévation, d'où il pouvait aisément distinguer le camp des ennemis ; il était rangé dans un si bel ordre, & occupait une si vaste étendue au-delà de cette ville, que sa vue seule inspirait à la fois le plaisir & la crainte : la suite de l'empereur était d'avis de ne point passer le Hoang-ho, tant elle paraissait épouvantée. Kao-tchun lui dit que s'il ne passait pas ce fleuve, il découragerait entièrement ses troupes, & augmenterait la confiance que les Khitan avaient en leurs forces.

> — Ouang-tchao, ajouta-t-il, est à la tête d'un corps considérable de vos troupes, campé auprès de la montagne Tchong-chan, & il tient les ennemis en respect de ce côté-là ; de l'autre, Li-ki-long & Ché-pao-ki, avec celles qu'ils commandent, empêchent, par leurs continuels mouvements, que les Tartares ne sortent impunément de leur camp ; enfin, chaque jour, il vous vient p.153 des troupes de toutes parts ; quel risque y a-t-il donc à traverser le Hoang-ho ?

L'empereur, rassuré, passa ce fleuve à la vue des Tartares, sans qu'ils osassent s'y opposer, & alla d'abord se reposer dans un appartement, qu'on avait préparé à la porte du nord de la ville, sur laquelle il fit arborer ses étendards qui, se voyant de fort loin, causèrent de si grands mouvements de joie parmi les troupes impériales, que tous les soldats sautaient d'allégresse, & faisaient retentir les airs de leurs acclamations de *dix mille ans ! dix mille ans !* qu'ils répétaient sans cesse, & dont l'armée des Tartares fut effrayée.

L'empereur, qui vit par là que ce que lui avait dit son ministre se vérifiait, en eut tant de satisfaction, qu'il se reposa entièrement sur lui de la conduite de cette expédition, en sorte que Kao-tchun déterminait tout ce qu'il y avait à faire, sans même qu'il fût nécessaire d'en parler à l'empereur. Il n'abusa point de cette autorité ; sévère observateur des lois de la guerre, il les faisait garder avec tant de justice, & d'ailleurs il avait un soin si particulier que rien ne manquât aux soldats, qu'il s'en faisait également aimer & craindre.

Quelques jours après, les Tartares firent un détachement de plusieurs mille cavaliers, qui vinrent jusque sous les murailles de Tchen-tchéou comme pour insulter l'empereur. Les Chinois sortirent en plus grand nombre, & les coupèrent si à propos, qu'ils en tuèrent ou prirent plus de la moitié, & mirent en fuite les autres.

L'empereur, qui était allé se loger au palais qu'on lui avait préparé dans la ville méridionale, avait ordonné à Kao-tchun de demeurer dans la ville septentrionale, pour être plus à portée de donner des ordres & de régler les affaires p.154 qui pourraient survenir & avoir l'œil à tout ce qui se passerait. Un jour, ce prince envoya secrètement un de ses gens pour savoir à quoi ce ministre s'occupait ; cet émissaire rapporta le soir qu'il l'avait vu passer la journée entière à se divertir & à boire avec Yang-y : la sécurité de Kao-tchun en donna beaucoup à l'empereur, qui dit, d'un air gai :

> — Si Kao-tchun, chargé de cette grande affaire, est si content, que n'ai-je pas à en espérer, & qui pourrait me faire de la peine ?

En effet, peu de temps après, le roi des Khitan envoya un de ses grands, avec Tsao-li-yong, qu'il avait jusque-là gardé auprès de lui, pour traiter de la paix entre les deux couronnes. Lorsqu'ils parurent devant l'empereur, & que Tsao-li-yong lui eut dit que les Tartares s'obstinaient à exiger les villes qui étaient au sud des places d'armes, & à rentrer en possession de tout le pays que le fondateur de la dynastie des Tçin postérieurs leur avait cédé, Tchin-tsong répondit que si les Khitan persistaient dans une si injuste prétention, ils pouvaient se préparer à combattre, parce qu'il était déterminé à ne point y souscrire ; que s'ils ne demandaient que des soieries & de l'argent, comme on leur en avait donné autrefois, sans que cela portât aucun préjudice à l'empire, on trouverait dans les archives le nombre & la qualité des choses qu'on leur avait donnée en différents temps, & qu'il consentirait à continuer de les leur accorder.

Kao-tchun n'était point d'avis qu'on accordât rien aux Khitan, & il voulait même que l'empereur profitât de l'embarras où paraissaient être ces Tartares, pour les rendre ses tributaires, & les obliger à restituer à l'empire Yeou-tchéou, Ki-tchéou, & les autres pays qu'ils avaient envahis en-deçà p.155 de la grande muraille : il disait à Tchin-tsong que c'était le seul moyen d'assurer la paix avec une nation inquiète, autrement que ce serait toujours à recommencer, parce que le passé devait faire juger de ce qu'on en avait à craindre ou à espérer pour l'avenir.

> — Ne nous inquiétons point tant de l'avenir, répondit l'empereur ; je suis le père de mon peuple, je sais qu'il souffre, & je ne puis ni ne dois le voir souffrir, il faut du moins lui procurer le temps de respirer ; & puisque les Tartares sont les premiers à demander la paix, je ne veux point m'y opposer ; vous y mettriez inutilement obstacle ; mon parti est pris. Alors

Kao-tchun consentit à tout ce que l'empereur voulut.

Cependant ce prince n'avait point encore dit à Tsao-li-yong jusqu'où il pouvait pousser les offres qu'il ferait aux Tartares, & celui-ci ne voulait pas

partir sans avoir une parole positive. Tchin-tsong, dans l'impatience où il était de voir conclure la paix, lui dit qu'il lui permettait de porter les offres jusqu'à un million. Kao-tchun, qui le sut, fit venir Tsao-li-yong, & lui dit :

> — Je suis instruit de l'ordre que l'empereur vous a donné ; cependant, n'accordez aux Khitan que jusqu'à trois cent mille pièces de soie ; si vous accordez au-delà, sachez que je vous ferai mourir.

Tsao-li-yong se rendit au camp des Tartares, & fut aussitôt conduit à la tente de la reine Siao-chi, mère du roi, qui lui dit :

> — Nous rendrez-vous enfin les villes que le fondateur de la dynastie des Tçin postérieurs nous avait cédées, & que l'empereur Chi-tsong, de celle des Tcheou, nous a injustement enlevées ? Vous ne pouvez les garder sans participer à son injustice ; & puis-je vous les céder sans faire tort à mon fils ?
>
> — Votre Majesté n'ignore pas, répondit p.156 l'ambassadeur, le peu de droit que le fondateur des Tçin avait de céder ces villes ; mais il est inutile d'entrer dans cet examen : l'empereur, mon maître, ne s'inquiète point de ce qu'ont fait les empereurs des Tçin & des Tcheou ; je doute même qu'il veuille vous accorder l'argent & les soieries que l'empire vous a souvent donnés.

Kao-tching-chi, officier de la reine, s'avançant alors, dit à l'ambassadeur chinois, qu'après les frais immenses qu'ils avaient faits pour venir avec une si grande armée, dans le dessein de rentrer en possession des villes que l'empereur Chi-tsong des Tcheou leur avait enlevées, il leur serait honteux de s'en retourner & de n'obtenir que de l'argent & quelques soieries.

> — Vous êtes bien peu au fait des intérêts de vos Tartares, répondit Tsao-li-yong ; ne voyez-vous pas l'état présent des choses ? S'il arrive que votre souverain s'en rapporte à votre

avis, & qu'on vienne à rompre de part & d'autre, je crains que vous ne vous repentiez d'avoir parlé aussi inconsidérément ; ignorez-vous que les pays de Yen & de Ki appartiennent de droit à la Chine, & que l'empereur ne prétend point y renoncer ?

La reine Siao-chi, se défiant de tout ce que l'ambassadeur chinois lui disait, fit secrètement écrire, par Yao-tong-tchi, son capitaine des gardes, un placet à l'empereur, pour lui demander, en son nom, la restitution de ces villes, & lui représenter que sans cette clause il serait difficile de faire la paix.

L'empereur, qui ne vit rien de la part de Tsao-li-yong, jugea bien qu'on avait écrit à son insu, & que c'était une ruse de cette reine pour savoir ce qu'il en pensait ; il rendit le placet & dit qu'on pouvait le remettre à ceux qui p.157 l'avaient envoyé, mais qu'il ne fallait pas même penser que les demandes qu'il renfermait fussent de nature à être accordées.

Après une réponse si ferme, la reine Siao-chi devint plus traitable sur la restitution des villes, & elle n'en parla plus que faiblement à Tsao-li-yong ; mais elle insista sur l'argent & sur les soieries que l'empire s'engagerait de lui donner annuellement. Après bien des disputes, il fut arrêté que la Chine fournirait cent mille taëls d'argent, & deux cent mille pièces de soie. Tsao-li-yong retourna auprès de l'empereur, qui envoya ordre à ses généraux de publier une suspension d'armes, & de ne point empêcher les Tartares d'aller & de venir, pourvu qu'ils ne commissent aucun désordre. Le lendemain, Ting-tchin, un des premiers officiers Khitan, vint rédiger les articles du traité de paix, dont un portait que le roi des Khitan regarderait à l'avenir l'empereur comme son frère aîné, & le servirait comme tel. Les Tartares reprirent la route du nord, & quelque temps après, l'empereur partit aussi de Tchen-tchéou pour Caï-fong.

1005. En arrivant dans cette capitale, Tchin-tsong accorda un pardon général à tout l'empire, en faveur de la paix qu'il venait de conclure ; ensuite, comme il n'avait plus besoin d'un si grand nombre de soldats

dans le Ho-pé, il licencia ceux qui étaient plus en état de travailler à la terre, & réforma la moitié des garnisons de cette province ainsi que la cinquième partie de celles qui étaient sur les limites des Tartares. Il fit encore publier un ordre pour défendre aux Chinois de ces limites de piller ni de causer aucun trouble sur les terres des Tartares ; & si les chevaux ou les bœufs des Khitan venaient par hasard sur les terres de p.158 l'empire, il enjoignait de les restituer fidèlement aux propriétaires. Depuis cette époque, le commerce s'y rétablit peu à peu, & cette province, qui avait tant souffert, devint une des plus riches de l'empire.

L'empereur fut exact à remplir les conditions du traité de paix, & afin de faire connaître aux Tartares qu'il souhaitait vivre avec eux en bonne intelligence, il fit partir un des grands de sa cour, escorté d'une suite nombreuse, pour leur porter l'argent & les soieries dont on était convenu.

A la huitième lune, on vit paraître une comète dans la constellation Tsé-oueï.

A la onzième lune, la cour des Khitan envoya une ambassade à Tchin-tsong, pour entretenir l'union réciproque entre les deux couronnes, & on ne manqua point de la renouveler chaque année, tant que la paix subsista.

L'an **1006**, à la deuxième lune, l'empereur ôta l'emploi de ministre d'État à Kao-tchun, qui lui avait rendu de si grands services dans la dernière guerre contre les Khitan. La disgrâce de ce ministre fut un effet de la vengeance de Ouang-kin-ju, qui ne put jamais oublier l'affront qu'il lui avait fait lorsqu'il proposa à l'empereur de se retirer à Kin-ling. Au retour des frontières du nord, l'empereur, content de la paix qu'il venait de terminer, caressa beaucoup Kao-tchun, qu'il regardait comme l'auteur de ce succès ; il avait pour lui une estime & une considération particulières. Un jour, qu'il avait assemblé ses grands, Kao-tchun s'étant retiré des premiers, l'empereur le suivit des yeux, en souriant, ce qui marquait assez combien il en était satisfait. Ouang-kin-ju, qui ne voyait

qu'avec jalousie les marques de distinction prodiguées à Kao-tchun, ne put cacher son ressentiment ; p.159 & dès que ce ministre fut sorti :

> — Sans doute, dit-il à Tchin-tsong, que Votre Majesté n'a tant d'égards pour Kao-tchun, que parce qu'elle croit avoir reçu de lui un grand service dans son voyage sur les limites ?
>
> — Il est vrai, répondit l'empereur, est-ce qu'il y a lieu d'en douter ?
>
> — Prince, dit alors Ouang-kin-ju, suivant le livre *Tchun-tsiou*, il est honteux de jurer une paix ou une alliance au pied des murs d'une ville ; & c'est ce que Kao-tchun a fait faire à Votre Majesté à Tchen-tchéou ; en effet, quelle honte n'est-ce pas pour un prince, qui est sur le premier trône du monde, de s'abaisser à aller, sous des murailles, jurer une paix avec une nation barbare ?

Ouang-kin-ju, voyant que l'empereur changeait de couleur, & que ce qu'il venait de dire avait déjà fait impression sur son esprit, continua :

> — Votre Majesté sait-elle que Kao-tchun aime le jeu ? Des gens qui ont ce défaut sont fort à craindre ; la passion pour le jeu ne connaît point de bornes, on joue ses biens, &, si par malheur, on vient à les perdre, on en prend où on peut ; mais si ces sortes de gens administrent les trésors de l'empire, en quel danger ne sont-ils pas ?

Depuis ce moment l'empereur ne regarda plus Kao-tchun du même œil, il était surtout frappé du serment fait au bas des murailles de Tchen-tchéou, pour confirmer la paix avec les Tartares ; il le retira du ministère, & l'envoya à Tchen-tchéou, en qualité de gouverneur de cette ville, avec le titre honoraire de président du tribunal des crimes.

A la dixième lune, Tchao-té-ming, se conformant aux instructions qu'il avait reçues de Tchao-pao-ki, autrement Li-ki-tsien, son père, envoya un de ses officiers porter à l'empereur sa soumission signée & certifiée avec

serment. p.160 L'empereur, qui la croyait sincère, lui en marqua de la satisfaction ; il le fit gouverneur de Ting-nan, & prince, du titre de Si-ping-ouang, que le roi des Khitan avait autrefois donné à son père ; mais, en même temps, il lui envoya ordre de remettre à l'officier qui lui en portait les lettres, comme des otages de sa fidélité, ses fils & ses frères, avec promesse de les traiter honorablement ; Tchao-té-ming répondit que son père n'avait jamais rien fait de pareil, ni avec sa majesté ni avec les Tartares ; il se contenta, pour témoigner sa reconnaissance à l'empereur, de lui envoyer des chameaux & des chevaux de son pays. Peu de temps après, le roi des Khitan, qui était jaloux de le conserver dans ses intérêts, le fit aussi prince du titre de Hia.

L'an **1007**, à la troisième lune, le roi des Khitan fit bâtir une ville dans le Leao-si pour y tenir sa cour ; il l'appela Tchong-king ou *la cour du milieu*. Le pays du Leao-si est très étendu ; il a plus de mille lieues de tour ; il renferme de hautes montagnes, des gorges & des passages resserrés qui en rendent les approches difficiles ; la rivière Hoang-chouï coule au midi : la situation de ce pays est si avantageuse qu'il se défend par lui-même ; c'est ce qui détermina le roi des Khitan à y établir sa cour.

Sous la grande dynastie des Han, il existait déjà une ville, appelée Ngan-ping-hien, & sous les Tang, Ja-lo-kiun ; les Kin en firent leur cour septentrionale, ils l'appelèrent Pé-king ; & les Yuen, qui leur succédèrent, Taï-ning-lou : les Ming, qui succédèrent aux Yuen, lui conservèrent ce nom, & l'appelèrent Taï-ning-tching, ou la ville de Taï-ning.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

p.161 **1008.** Depuis le moment que l'empereur crut s'être déshonoré en confirmant la paix faite avec les Tartares sous les murs de Tchen-tchéou, il en avait conçu une tristesse qu'il ne pouvait dissiper. Ouang-kin-ju, qui connaissait l'aversion qu'il avait pour la guerre, lui dit un jour qu'il devrait aller en personne, à la tête de ses troupes, se rendre maître de Yeou-tchéou & de Ki-tchéou, & que l'honneur qui lui en reviendrait, effacerait entièrement la tâche dont il se plaignait.

— Quoi ! répondit l'empereur, le peuple de ces provinces est à peine délivré des horreurs de la guerre, & vous voulez que je l'y replonge ? C'est à quoi il ne faut pas penser.

— Il est un autre moyen, reprit Ouang-kin-ju ; c'est de faire des sacrifices & d'offrir à tout l'empire quelque spectacle qui le surprenne ; les prodiges, il est vrai, sont rares, & le Tien ne les accorde pas toutes les fois qu'on veut ; mais tous ceux dont il est fait mention dans nos livres ne viennent pas du Ciel ; plusieurs ne sont que l'ouvrage des hommes, cependant comme les princes les croyaient réels, & qu'ils témoignaient pour ces prodiges beaucoup de respect & de vénération, dès lors ils produisaient sur les peuples le même effet que s'ils eussent été opérés par le Ciel ; Votre Majesté croit-elle ce qu'on dit des figures Ho-tou & Lo-chu ? Ces figures ne sont qu'une pure invention du fondateur de notre empire, pour engager les peuples à s'instruire de leurs devoirs.

L'empereur, après avoir réfléchi sur ce discours, dit que Ouang-tan n'y consentirait jamais ; Ouang-kin-ju se chargea de lui parler & de lui faire connaître le dessein du prince : cependant l'empereur n'était point encore bien déterminé, & il lui restait des scrupules, lorsque rencontrant Tou-hao dans la salle du conseil secret des affaires de l'empire, il demanda p.162 à ce docteur, si ce que l'on disait des figures Lo-chu & Ho-tou, qu'on prétendait être sorties de la rivière Lo-ho & du fleuve Hoang-ho, devait être regardé comme incontestable. Tou-hao, qui ne savait où l'empereur en voulait venir, lui répondit simplement que ces prétendus prodiges étaient un moyen dont leur sage fondateur s'était servi pour faire mettre en pratique son admirable doctrine ; cette réponse détermina absolument l'empereur. Le conseil fini, il fit rester Ouang-tan avec lequel il se divertit le reste du jour, &, en le renvoyant, il lui donna un des vases dans lesquels on conserve le vin en lui disant, que c'était afin qu'il s'en servît avec sa femme & ses enfants ; au lieu de vin,

Ouang-tan ne trouva dans le vase que des perles ; il connut par là ce que prétendait l'empereur, & dès lors il n'osa s'opposer à son dessein.

Au commencement de cette année, les grands s'étant rendus au palais, l'empereur leur dit :

> — A la onzième lune dernière, vers minuit, j'étais sur le point de m'endormir lorsqu'il parut tout à coup une grande lumière dans mon appartement ; j'aperçus un esprit ayant la figure d'homme, dont la tête était couverte d'un bonnet resplendissant comme des étoiles, & vêtu d'un habit rouge, qui me dit : la lune étant en tel endroit qu'il m'indiqua, il descendra un livre céleste contenant trois chapitres, sous le nom de *Ta-tchong-siang-fou* ; surpris, je me levai pour lui répondre, mais il disparut aussitôt, & je ne vis plus rien.

Dans le moment que l'empereur faisait ce récit à ses courtisans, on vint lui dire qu'au sud de la porte Tching-tien-men on voyait un paquet suspendu & bien fermé & qu'on ne savait ce que c'était ; l'empereur, sur-le-champ, y envoya un eunuque, qui revint bientôt lui dire que c'était un paquet, p.163 dont l'enveloppe de soie jaune avait plus de vingt pieds de long, mais qu'il y avait dedans une espèce de livre dont la couverture était noire & qui était scellé avec des caractères fort extraordinaires ; qu'apparemment c'était ce livre céleste dont l'esprit lui avait parlé. Ouang-tan & les autres mandarins en félicitèrent l'empereur, qui, à la tête de tous ses grands, se rendit à pied à la porte Tching-tien-men ; ce prince se mit à genoux, & ordonna à Ouang-tan de prendre le livre ; l'ayant reçu de ses mains avec beaucoup de respect, il le plaça lui-même sur un char magnifique qu'il avait fait préparer, & qu'il suivit à pied jusqu'à son palais.

Tchin-yao-seou, qui eut la commission d'ouvrir ce livre, trouva d'abord écrit sur de la soie ces paroles : « La famille de Tchao-kouang-yn a été choisie par le Tien pour gouverner l'empire & fonder la dynastie des Song ; je l'ai mise sur le trône, je lui en ai donné le sceau, & je l'y

conserverai dans la droiture, durant sept cents générations ; neuf fois neuf lui sont assurés. »

L'empereur, à ces dernières paroles, fléchit le genou. Ayant ordonné à Tchin-yao-seou d'en continuer la lecture, on trouva que le style des trois feuillets, qui composaient ce livre, ressemblait si fort à celui du chapitre Hong-fan du *Chu-king* ou du *Tao-té-king* de Lao-tsé, qu'il paraissait en avoir été tiré ; le premier feuillet roulait sur la piété filiale de l'empereur, qu'il élevait au suprême degré ; le second l'exhortait à être pur, circonspect & respectueux, & le troisième, à transmettre ces vertus à la postérité.

La lecture finie, l'empereur prit le livre avec respect, & l'enveloppant de la même pièce de soie, il l'enferma dans une cassette d'or ; ensuite, il monta à la grande salle d'audience, p.164 & s'étant assis sur son trône, tous les grands le félicitèrent de la faveur signalée qu'il venait de recevoir du Ciel ; l'empereur leur donna un magnifique repas, après lequel il accorda un pardon général à tout l'empire : il ordonna dans la ville impériale, des réjouissances publiques à ses frais, pendant cinq jours.

Ce qui parut le plus surprenant dans cette farce, après la conduite ridicule du souverain, fut celle de tous les grands, qui, convaincus de la fourberie, se comportèrent, par une honteuse adulation, comme s'ils n'en avaient pas douté ; le seul Long-tou-ko en fit ses plaintes à l'empereur même, qui se contenta de le laisser parler.

Quelque soin qu'on eût de cacher l'imposture, elle perça cependant, & quoiqu'elle ne fût pas publique dans tout l'empire, il se fit, en plusieurs endroits, de pareils prodiges dont on eut la hardiesse d'avertir l'empereur : à une tour du palais, il parut un nouveau livre céleste ; à la montagne Taï-chan, il sortit une nouvelle fontaine dont l'eau était sucrée ; sur la montagne Si-chan, on vit paraître un dragon, prodiges supposés que l'empereur feignit de croire, & pour lesquels il reçut des félicitations.

A la sollicitation de Ouang-kin-ju, l'empereur résolut d'aller faire un sacrifice à la montagne Taï-chan ; mais avant, il voulut voir achever un magnifique palais destiné à placer son livre céleste, & il l'y porta, avec beaucoup de pompe, escorté de tous les grands de l'empire.

A la cinquième lune, ce prince partit pour la montagne Taï-chan, où le fourbe Ouang-kin-ju, de concert avec lui, eut soin de faire trouver un nouveau livre céleste, à l'occasion duquel il fit venir ceux qui l'avaient suivi, & p.165 leur raconta que ce livre lui avait été annoncé dans une vision, pareille à celle qu'il avait déjà eue. Au retour de la montagne Taï-chan, l'empereur alla à Kio-feou, pays de Confucius, & entra dans le miao ou la salle destinée aux cérémonies pratiquées à l'égard de cet ancien sage ; il se mit à genoux, le salua & fit les grandes cérémonies ; il lui donna le titre de Huien-ching-ouen-siuen-ouang, c'est-à-dire, *prince admirable de l'excellente & sage éloquence* ; il plaça dans ce miao les titres de soixante & douze disciples de ce philosophe, à la tête desquels était celui de Yen-hoeï, son disciple bien-aimé, qu'il fit prince du troisième ordre, sous le titre de Yen-koué-kong ; ensuite venaient Min-sun, Tseng-chin, deux autres de ses disciples, & les anciens lettrés depuis Tso-kieou-ming, qu'il fit aussi princes du troisième ordre, mais inférieurs cependant à Yen-hoeï, sous le titre de Kiun-kong. Après quoi, il s'en revint à Caï-fong.

L'an **1009**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Cette même année, à la onzième lune, mourut la reine Siao-chi, mère de Yéliu-long-siu, roi des Tartares Khitan. Cette princesse avait beaucoup d'esprit & d'habileté ; elle savait maintenir les grands dans le devoir & leur donnait l'exemple du courage : souvent elle-même, revêtue d'une cuirasse & le casque sur la tête, elle marchait au combat ; c'est ainsi qu'elle était venue avec le roi, son fils, dans le dessein de rentrer en possession des villes dont elle demandait la restitution avec tant d'opiniâtreté. Elle commandait elle-même l'armée. Ses bonnes qualités

étaient ternies par de grands défauts ; d'un naturel extrêmement colère, souvent elle poussait cette passion jusqu'à la cruauté ; elle p.166 fit périr un très grand nombre de personnes, & même des principaux officiers, pour de très légères causes. Mais ce qui la dégrada davantage dans l'esprit de ses sujets, fut le commerce de galanterie qu'elle entretint avec le Chinois Han-té-jang, un de ses officiers, qu'elle aimait passionnément, & dont elle suivait aveuglément les conseils. Pour empêcher les Tartares de se plaindre de la trop grande autorité qu'elle lui laissait, elle le fit adopter par la famille royale, en lui donnant le nom de Yéliu ; elle le fit encore premier ministre & prince du premier ordre. Han-té-jang mourut peu de temps après, & les Tartares l'enterrèrent à côté de leur reine.

Cette princesse, qui avait de grandes idées & mettait presque tous ses soins à étendre l'empire des Khitan, avait envoyé (à la troisième lune), quelque temps avant sa mort le générai Siao-tou-yu de sa famille, contre les restes des Tartares Hoeï-ho ; il leur avait enlevé la ville de Kan-tchéou du Chen-si, & avait obligé leur roi Yé-la-li à se soumettre. Quelque temps après, à la cinquième lune, ce général leur prit encore Sou-tchéou, dont il transporta tous les habitants à Tou-oueï-keou, ville abandonnée, qu'il les obligea de rétablir.

1011. Depuis que l'empereur s'était prêté aux impostures de Ouang-kin-ju, qui s'était entièrement livré aux tao-ssé, c'était tous les jours de nouveaux sacrifices aux esprits & de nouveaux prodiges concertés comme les premiers. Sun-ché, zélé pour l'ancienne doctrine, tenta de ramener l'esprit de l'empereur, & lui présenta, coup sur coup, jusqu'à dix placets différents, dans lesquels il lui prouvait que personne ne croyait à ses prétendues visions dont on savait la source, p.167 & que la postérité n'y croirait pas davantage, ensuite qu'elles ne servaient qu'à le perdre de réputation, par rapport à ses contemporains, & même dans les siècles futurs.

L'année suivante, le roi de Corée se voyant sans cesse exposé aux insultes des Khitan, sans espérance d'être soutenu de la Chine, prit la

résolution de se donner à eux & de se rendre leur tributaire, comme quelques-uns de ses prédécesseurs l'avaient déjà été autrefois. Il envoya Tsaï-tchong-chun, un de ses premiers officiers, au roi des Khitan, qui, peu jaloux de cette soumission, répondit froidement à Tsaï-tchong-chun qu'il accordait volontiers sa protection au roi de Corée, mais à condition que ce prince viendrait en personne lui faire hommage ; le roi de Corée n'en fit rien, il avait trop sujet de craindre d'être retenu ; il s'excusa de ne pouvoir y aller, sous prétexte qu'il était malade.

Les Tartares Khitan avaient autrefois donné aux Coréens le pays voisin du fleuve Ya-long-kiang, & ceux-ci, dans la suite, y avaient bâti six villes assez considérables, savoir, Hing-tchéou, Tieï-tchéou, Tong-tchéou, Long-tchéou, Koueï-tchéou & Ko-tchéou ; le roi des Khitan, sur le refus que le roi de Corée fit de venir en personne à la cour, lui redemanda ce pays.

Un Tartare Nutchin, qui connaissait beaucoup le royaume de Corée, dit aux Khitan, à l'occasion de cette dispute, qu'il leur serait facile de s'en rendre maîtres ; il leur apprit qu'à sept journées de la ville de Kaï-king, en allant du côté de l'est, les Coréens avaient une place de guerre qui valait Kaï-king pour la grandeur, & que c'était du voisinage de cette place qu'ils tiraient ces bijoux qu'ils donnaient en p.168 tribut, & qu'on ne trouvait point ailleurs. Ce Nutchin ajouta qu'au sud de Ching-tchéou & de Lo-tchéou, ils avaient encore deux places de guerre où étaient leurs magasins ; en sorte que si les Khitan allaient par le nord du pays des Nutchin en passant le fleuve Ya-long-kiang, & le côtoyant jusqu'à Ko-tchéou, ils gagneraient le grand chemin, & ne trouveraient alors aucune difficulté à se rendre maîtres de tout le pays.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la dixième lune, l'empereur toujours préoccupé de l'idée de tromper ses peuples par de faux prodiges, raconta aux grands, assemblés au palais, un nouveau songe qu'il supposait avoir eu.

> — J'ai vu en songe, leur dit-il, un esprit qui rapportait un ordre de Yu-hoang, conçu en ces termes : J'ai envoyé Tchao-hiuen-

lang, votre ancêtre, vous porter un livre céleste ; je vais maintenant l'envoyer lui-même pour qu'il s'abouche avec vous.

La nuit suivante, continua Tchin-tsong, je vis en songe le même esprit, qui me dit, de la part de mon sage ancêtre Ching-tsou : préparez six places du côté de l'occident pour nous, & attendez-nous. Après la cinquième veille de la nuit, une odeur admirable se répandit dans la chambre & dans la grande salle de mon palais, qui se remplirent aussitôt d'une lumière jaune comme de l'or, au milieu de laquelle parut mon sage ancêtre Ching-tsou. Dès que je l'aperçus, le cœur plein de crainte & de joie, je me jetai à terre & la battis de ma tête plusieurs fois ; dans le même temps, je vis paraître six esprits qui p.169 s'inclinèrent profondément pour saluer mon sage ancêtre Ching-tsou, & allèrent ensuite s'asseoir sur les sièges qui leur étaient préparés.

Mon sage ancêtre Ching-tsou me fit approcher de lui, & me dit : il est bon que vous sachiez qu'un des neuf Gin-hoang-chi qui succédèrent à Ti-hoang-chi & à Tien-hoang-chi, était l'ancêtre de notre famille de Tchao, qui reparut, après plusieurs siècles, dans la personne du grand & célèbre Hoang-ti ; qu'ayant ensuite quitté le monde, il était revenu dans la famille Tchao, sous la dynastie des Tang, il y a plus de cent ans ; gardez-vous de rien faire d'indigne d'une si noble origine, & faites en sorte qu'elle se perpétue de même dans vos descendants ; en achevant ces mots, il s'assit sur une nuée blanche qui se forma aussitôt sous ses pieds, & il disparut.

L'empereur ayant fini de parler, Ouang-tan & tous les grands se rangèrent aussitôt en ordre pour le féliciter, suivant les cérémonies ordinaires, après lesquelles ce prince superstitieux accorda un pardon général à l'empire. Il n'ignorait pas l'atteinte qu'il donnait à la saine doctrine par ces puérilités, & il craignit, avec raison, que les vrais

disciples de Confucius, venant à les dévoiler, ne causassent du trouble ; ce fut pour cette raison, que, pour leur faire connaître l'estime qu'il faisait de ce philosophe & de sa doctrine, sans préjudicier à ce qu'il faisait, il changea le caractère hiuen, dans le titre qu'il lui avait donné & qu'il venait de donner à son ancêtre Ching-tsou, en celui de tchi, & l'appela Tchi-ching (souverainement sage).

L'an **1013**, le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil. p.170

L'an **1014**, à la première lune, l'empereur se déclara ouvertement pour la doctrine des tao-ssé, &, afin qu'on ne pût en douter, il fit un voyage exprès à Po-tchéou [1] pour faire un sacrifice à Lao-tsé avec beaucoup de magnificence : il décerna à cet ancien philosophe le titre de Taï-chang-lao-kiun-hoen-yuen-chang-té-hoang-ti ; après le sacrifice, il donna un splendide repas à ses grands, &, durant trois jours, des réjouissances publiques dans la ville, qui furent faites à ses frais. A la troisième lune, il s'en retourna à la cour, & fit publier une amnistie générale.

Lorsque le roi de Corée s'offrit volontairement à être tributaire des Tartares Khitan, ceux-ci lui avaient demandé la restitution de six villes, situées dans le voisinage du fleuve Ya-long-kiang ; mais Yéliu-tsé-tchong, qu'ils lui avaient envoyé à cet effet, revint sans avoir rien obtenu. Le roi des Khitan, sensible à ce refus, ordonna à Siao-tilieï d'aller s'en emparer de force : le roi de Corée engagea celui des Nu-tchin dans ses intérêts. A la sixième lune, ayant réuni ses forces à celles de cet allié, ils dressèrent une embuscade, & ayant trouvé moyen d'y attirer les Khitan par une fausse attaque, ils les taillèrent en pièces.

Le roi de Corée jugea que ces Tartares n'en demeureraient pas là, & qu'ils chercheraient à se venger du double affront qu'ils avaient reçu ; il tourna ses vues du côté de la Chine, & voulut tenter s'il ne pourrait point obtenir sa protection & des secours. Depuis longtemps les Coréens avaient cessé d'apporter leurs tributs à l'empereur, parce que les

Tartares Khitan les en empêchaient ; c'était une insulte qu'ils faisaient à p.171 l'empire & à la Corée, à laquelle les Chinois devaient être sensibles. Pour ménager cette négociation, le roi de Corée envoya, à la dixième lune, Yn-tching-kou, assesseur de son tribunal des corvées publiques, homme adroit & de beaucoup d'esprit, avec de riches présents qu'il portait en tribut ; il vint par mer débarquer à Teng-tchéou, d'où il se rendit à la cour, mais il y trouva l'empereur si peu disposé à l'écouter, qu'il fut obligé de s'en retourner sans avoir rien fait.

L'empereur n'était occupé qu'à multiplier les prodiges, & à rendre par là son règne fameux ; dans le temps même que l'envoyé de Corée se trouvait à la cour, les grands, par une indigne flatterie, profitèrent du faux calcul des astronomes qui avaient annoncé une éclipse du soleil au premier de la douzième lune, & qui n'arriva pas, pour féliciter l'empereur de ce qu'il n'y en avait point eu [2].

A cette même lune, on fit un dénombrement des familles qui payaient tribut ; suivant le rapport fait à l'empereur, elles se trouvèrent monter à neuf millions neuf cent cinquante-cinq mille sept cent vingt-neuf familles, qui faisaient le nombre de vingt-un millions quatre-vingt-seize mille neuf cent soixante-cinq personnes.

L'an 1015, à la quatrième lune, le feu prit au palais de p.172 l'empereur, & en réduisit une partie en cendres ; les grands marquèrent beaucoup de zèle dans un événement de cette nature, dont ils ne pouvaient féliciter l'empereur ; ils firent arrêter un grand nombre de personnes, que les officiers de justice condamnèrent à mort. Ouang-tan,

---

[1] Dépendant de Fong-yang-fou dans la province de Kiang-nan.

[2] L'historien ajoute : « Quelle indignité dans les grands de ce temps-là, de tirer d'une éclipse de soleil mal supputée par les astronomes, un sujet de félicitation pour l'empereur ! Ils auraient bien mieux témoigné leur reconnaissance, envers ce prince, par leur fermeté & leur zèle à l'exhorter à changer de conduite ; infailliblement ils auraient réussi à l'éclairer ; mais pousser la flatterie jusqu'à féliciter l'empereur de ce qu'une éclipse fausse n'est pas arrivée, c'est se moquer de son maître, c'est pousser l'ingratitude à son égard au plus haut point, & faire connaître à tout l'empire qu'ils étaient indignes du rang qu'ils occupaient, ou qu'ils étaient sans hardiesse, sans courage & de véritables femmes. »

indigné de cette iniquité, parla à l'empereur en faveur de ces malheureux ; il lui représenta cet incendie comme un châtiment qui annonçait le courroux du Tien & il l'exhorta à ne pas l'irriter davantage, en faisant périr ces innocents. L'empereur écouta Ouang-tan, & accorda la vie à cent de ces prétendus incendiaires.

Le premier jour de la sixième lune il y eut une éclipse de soleil.

A la neuvième lune, arriva à la cour un envoyé de Sou-ssé-lo, chef des Tou-fan, qui venait proposer d'aller attaquer Hia-tchéou ; ce Sou-ssé-lo était un des descendants du tsan-pou des Tou-fan. Sa demeure ordinaire était à Tsong-ko-tching, où un ho-chang, appelle Li-li-tsun, lui servait de premier ministre d'État ; ce Li-li-tsun était fourbe & cruel ; il avait fait périr tant de monde qu'il avait révolté tous les esprits. Dans le dessein de rétablir la réputation des Tou-fan, ce ho-chang alla attaquer Tsao-oueï qui commandait à King-yuen ; mais ce général chinois le battit à San-tou-kou, & le maltraita si rudement, qu'il ne voulut plus avoir affaire à lui, & tourna ses armes du côté de Si-leang-fou, où il fut encore battu ; ces deux échecs irritèrent encore davantage les esprits contre lui, & en particulier Sou-ssé-lo, qui quitta la ville de Tsong-ko-tching & alla demeurer à Miao-tchuen. Li-li-tsun, qui ne voulut point le suivre, resta à Tsong-ko-tching, &, afin de se raccommoder avec les officiers de l'empire, p.173 ses voisins, tout ho-chang qu'il était, il eut la hardiesse d'écrire plusieurs placets à l'empereur pour lui demander des lettres-patentes de tsan-pou des Tou-fan.

L'empereur renvoya cette affaire à ses grands : ils répondirent que le titre de tsan-pou, chez les Tou-fan, équivalait à celui de roi, & que Li-li-tsun étant né sujet de Sou-ssé-lo, il n'était pas juste de lui accorder sa demande ; cependant ils ajoutèrent que, comme ce ministre était fort ambitieux, on pouvait lui accorder des lettres-patentes de gouverneur honoraire : le ho-chang fut obligé de s'en contenter, d'autant plus que Sou-ssé-lo avait l'estime des Tou-fan, & que le voisinage de Hia-tchéou,

à l'est, l'obligeait d'avoir toujours des troupes en haleine pour ne pas laisser envahir ses États par Tchao-té-ming.

Comme ce tsan-pou se voyait à la tête d'une armée assez considérable, & en état de tenter quelque expédition, il envoya proposer à l'empereur la conquête de Hia-tchéou, offrant d'aider les Chinois de ses troupes. L'empereur, qui ne voulait point de guerre, soupçonna quelque ruse dans cette offre ; il la refusa, &, pour se mettre à l'abri de toute insulte de la part de ces Tartares, il envoya Tcheou-ouen-tchi à King-yuen, & Tsao-oueï à Tsin-tchéou ; il augmenta le nombre de leurs troupes, pour n'avoir rien à craindre & tenir en bride ces occidentaux.

1016. Malgré ces précautions, Sou-ssé-lo tourna toutes ses forces contre Tsao-oueï. Ce gouverneur avait reçu moins de troupes que celui de King-yuen ; il pressa la cour de lui en donner des nouvelles : l'empereur, mécontent, voulut lui ôter son gouvernement, & demanda à Li-tié, un de ses ministres, qui on pourrait mettre à sa place. Li-tié prit le parti de p.174 Tsao-oueï, & dit qu'il n'y avait que lui qui connût bien Sou-ssé-lo & fût capable de lui tenir tête ; qu'il était rempli de prudence, & qu'il ne demanderait pas des secours s'il pouvait s'en passer. Tchin-tsong envoya ordre dans le Koan-nui de faire partir pour Tsin-tchéou les troupes dont Tsao-oueï avait besoin.

Sou-ssé-lo ayant augmenté son armée de la garnison qu'il tira de Tsong-ko-tching, fit répandre le bruit dans Tsin-tchéou, qu'à certain jour déterminé il voulait y aller souper. Son dessein, par cette bravade, était d'animer Tsao-oueï qu'il savait bien n'être pas en force ; mais ce gouverneur ne prit pas le change, & il l'attendit tranquillement. Sou-ssé-lo vint en effet au jour qu'il avait marqué avec près de dix mille hommes ; alors Tsao-oueï alla le recevoir, & le fit charger si brusquement, qu'il lui tua mille à douze cents hommes sur la place, sans compter les blessés & les prisonniers ; Sou-ssé-lo se sauva à Tsi-tchong d'où il n'osa plus sortir. Cette action se passa à la huitième lune.

Cette année, les grains furent d'une extrême cherté dans presque toutes les provinces de l'empire ; les années précédentes avaient été très mauvaises, soit par la sécheresse, soit par la trop grande abondance des pluies & par la multitude des sauterelles. L'empereur cependant chargeait le peuple de nouvelles corvées. Le ministre Li-tié lui représenta que ces corvées excessives étaient d'autant plus odieuses, qu'elles avaient pour objet des entreprises nuisibles à sa gloire, & que les calamités dont le peuple était affligé étaient autant d'avertissements du Ciel, auxquels il devait faire la plus sérieuse attention. L'empereur, loin de s'offenser de la liberté de ce ministre, pensa à réformer les abus ; il défendit la musique, p.175 la comédie & les festins de l'automne. Il suspendit toutes les corvées, & défendit qu'on lui vînt offrir des choses rares & dispendieuses.

Tchin-tsong, toujours entêté de prodiges, était entretenu dans cette superstition extravagante par Ouang-kin-ju, dont le but était de captiver la bienveillance de ce prince & d'obtenir les premiers postes. Les grands, indignés, ne conservaient l'état qu'à regret. A la troisième lune, un des premiers emplois de la cour étant vacant, l'empereur y nomma Ouang-tseng. Celui-ci, qui cherchait depuis longtemps une occasion de faire connaître à ce prince ce qu'il pensait de Ouang-kin-ju, refusa l'emploi, & dit qu'il le cédait volontiers à Ouang-kin-ju. L'empereur, qui comprit ce que Ouang-tseng voulait lui faire entendre, lui dit assez sèchement que les grands devaient s'aider mutuellement dans l'administration, & qu'il lui paraissait étrange qu'il voulût s'en éloigner.

> — On dit communément, lui répondit Ouang-tseng, qu'un prince qui écoute les remontrances de ses sujets doit passer pour éclairé, & qu'un sujet qui agit avec droiture, & sincérité envers son prince, doit passer pour fidèle ; Votre Majesté ne connaît pas combien je suis rustre, grossier & peu habile ; je ne puis que faire de la peine à ses ministres & les offenser, parce que je ne connais que la fidélité que je lui dois, & que je ne saurais m'accorder avec tout ce qui lui est contraire.

L'empereur fut encore plus sensible à cette réponse, & cependant ne pressa pas davantage Ouang-tseng ; mais peu de temps après, il le fit accuser d'un crime qu'il n'avait point commis, & il le cassa de toutes ses charges.

A la cinquième lune, Ouang-tan, d'une santé faible, & p.176 presque toujours malade, voulut se retirer. L'empereur n'y consentit pas ; mais, comme il le voyait dépérir chaque jour, il lui permit de ne venir que de cinq en cinq jours au palais, & de n'aller au tribunal des ministres que quand une affaire importante l'y appellerait. Ouang-tan, peu content de cet arrangement, sollicita vivement & fit agir ses amis, & enfin il obtint sa retraite. Tchin-tsong, quelques mois après, avait dessein de le remettre à la tête du gouvernement, mais il trouva que la maladie avait fait tant de progrès sur lui, qu'il fut contraint de renoncer à ce projet. Il lui parla beaucoup des grands de la cour, & l'obligea de lui dire ce qu'il en pensait : Ouang-tan en nomma une douzaine dont il loua les bonnes qualités, & la suite fit voir qu'il ne se trompait pas, puisque dix de ces grands parvinrent au ministère. Ouang-tan, à qui l'empereur demanda ensuite sur qui il pourrait jeter les yeux pour le charger du gouvernement s'il venait à manquer, lui nomma Kao-tchun. L'empereur lui objecta que Kao-tchun était d'un caractère dur, prompt & difficile ; mais Ouang-tan soutint qu'il ne connaissait personne plus capable de le remplacer. Tchin-tsong attendait qu'il lui parlât de Ouang-kin-ju qu'il aurait eu intention de mettre au nombre de ses ministres ; comme il vit qu'il n'en faisait aucune mention :

> — Ouang-kin-ju, lui dit-il, ne serait-il pas propre à remplir cet emploi important ?
>
> — Ouang-kin-ju, répondit Ouang-tau, a rendu quelques services à Votre Majesté, qui l'en a récompensé au-delà de ce qu'il pouvait espérer : c'est beaucoup pour lui d'être admis au conseil, mais lui confier le gouvernail de l'État, ce serait trop à

mon avis ; Votre Majesté ne doit l'accorder qu'à des gens sages, droits, fidèles & p.177 capables de s'en acquitter.

L'empereur, mécontent de cette réponse, vit dès lors qu'il n'obtiendrait point le suffrage de Ouang-tan en faveur de Ouang-kin-ju ; il se rendit à la prière que lui faisait ce fidèle sujet de lui accorder sa retraite ; après quoi, il mit Ouang-kin-ju au nombre de ses ministres, qui dit alors à ses amis qu'il aurait obtenu cet honneur dix ans plutôt si Ouang-tan ne s'y était pas toujours opposé.

A la neuvième lune, mourut Ouang-tan. Durant tout le temps qu'il fut à la tête des ministres d'État, il maintint avec vigueur le sage gouvernement des empereurs Taï-tsou & Taï-tsong. Il fut longtemps dans le ministère & eut toute la confiance de ses maîtres. Jamais on ne proposa un sujet pour un emploi, sans demander ce que Ouang-tan pensait de sa capacité. Il était réservé dans ses paroles, & il n'en proférait point d'inutiles. Il examinait les talents de chacun, dont il écrivait les noms dans un livre secret, &, lorsqu'il vaquait quelque emploi, il présentait les noms de trois sujets qu'il jugeait capables de le remplir, afin que l'empereur pût choisir. Parfaitement instruit de l'État de l'empire, il laissait recueillir aux mandarins des provinces l'honneur qu'ils se faisaient en procurant le bien des peuples ; il les avertissait même en particulier de ce qu'ils avaient à faire, & leur en laissait ensuite toute la gloire, sans vouloir se l'attribuer.

Tchang-ché-siun, qui venait d'être préposé à la recette d'une douane dans la province du Kiang-si, lui ayant demandé ses instructions avant que de partir de la cour pour s'y rendre, Ouang-tan lui dit que les douanes étaient exorbitantes dans cette province & le chargea d'y prendre garde. Tchang-ché-siun, après avoir pris possession de sa charge, diminua p.178 considérablement ces droits, & le peuple disait hautement qu'il était un des plus grands hommes de l'empire. Sieï-koueï ayant été nommé à un des premiers emplois du pays de Hoaï, Ouang-tan, de qui il alla prendre congé ne lui dit que ce peu de mots :

— Les peuples au nord & au sud sont épuisés ; il faut les ménager ;

& ils firent tant d'impression sur ce nouveau mandarin, qu'en sortant, il jeta un grand soupir, & s'écria :

— Voilà deux mots bien dignes d'un premier ministre ! que les peuples seraient heureux s'ils avaient toujours de semblables officiers pour les gouverner !

Un eunuque du palais, appelé Lieou-tching-koueï, qui, par sa fidélité, son attachement & son assiduité auprès de la personne de l'empereur, avait gagné ses bonnes grâces, désirait quelque emploi dans le conseil secret de l'État : étant tombé malade très dangereusement, il pria ce prince de lui accorder cette grâce avant que de mourir ; l'empereur y consentait, cependant il voulut consulter Ouang-tan ; ce premier ministre ayant fait sentir à Tchin-tsong que cela ne se pouvait pas, sur-le-champ ce prince se désista.

Lorsque Ouang-tan fut sur le point de mourir, il fit appeler son fils aîné, & lui dit de bien se garder d'imiter la lâcheté qu'il avait eue de se taire sur l'imposture du livre prétendu céleste, qui avait fait tant de bruit & causé tant de maux dans l'empire ; il ajouta qu'il s'en repentait sincèrement, & que pour s'en punir, il voulait qu'après sa mort on lui rasât la tête, & qu'on le revêtît d'un habit de ho-chang. Ses fils voulaient exécuter cette dernière volonté de leur père, mais Yang-y, son ami, s'y opposa.

L'an **1018**, à la sixième lune, il parut une comète à l'étoile polaire. p.179

À la huitième lune, l'empereur nomma son fils Tchao-cheou-y, prince héritier de l'empire, &, à cette occasion, il fit publier un pardon général.

L'an **1019**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la sixième lune, Tchu-neng, inspecteur dans le pays de Yong-hing, dont Kao-tchun était gouverneur, se prévalant de la protection de

l'eunuque Tcheou-hoaï-tching qui avait du crédit dans le palais, s'avisa de fabriquer un livre d'un style relevé, & qui fut trouvé si extraordinaire, qu'on adressa un placet à l'empereur pour l'avertir qu'un livre céleste était descendu sur la montagne Kien-yeou [1] ; l'empereur, sans hésiter un moment, y envoya des principaux seigneurs de sa cour pour le recevoir ; il fut transporté avec pompe dans son palais. Personne n'ignorait que ce n'était qu'une imposture, & l'empereur seul y ajoutait foi, ou du moins il le feignait. Lou-tsong-tao déclama beaucoup dans un placet contre la témérité de ces fourberies, & Sun-ché, gouverneur du pays de Ho-yang, demanda, au nom de tout l'empire, qu'on fît mourir Tchu-neng ; mais l'empereur, qui savait à quoi s'en tenir, n'eut aucun égard à tous ces cris.

Comme ce prétendu livre céleste avait été trouvé dans le gouvernement de Kao-tchun, l'empereur se ressouvint de ce que Ouang-tan lui avait dit de cet ancien ministre, &, à cette occasion, il le fit venir à la cour. Ouang-kin-ju n'était plus si bien dans l'esprit de ce prince ; pour rentrer dans sa première faveur, il employa un certain Tsiao-ouen-y, originaire de Tchang-tchéou, & tao-ssé de profession, ce fut précisément p.180 cet homme qui acheva de le perdre. Le tao-ssé présenta à l'empereur un livre avec lequel il prétendait faire venir les esprits ; mais on prouva si clairement à ce prince que le tao-ssé & Ouang-kin-ju l'avaient fabriqué ensemble, qu'il cassa ce dernier de son emploi de ministre d'État, & le donna à Kao-tchun.

A la huitième lune, l'empereur convoqua dans son palais une grande assemblée des tao-ssé & des ho-chang, dont le nombre monta à treize mille quatre-vingt-six, ce qui était une nouveauté assez étrange aux yeux de la nation. Tchin-tsong cherchait à se faire un nom parmi ses sujets, & il supposait des prodiges pour leur persuader que le Tien s'intéressait au bonheur de son règne. Ce prince abusé, ne voyait pas qu'il se couvrait de ridicule à la face de tout l'empire, & que les honneurs

[1] Au sud de Si-ngan-fou dans la province du Chen-si.

qu'il faisait aux ho-chang & aux tao-ssé le rendaient lui-même méprisable.

L'an **1020**, à la seconde lune, l'empereur tomba malade & dans un état à ne plus s'occuper du gouvernement, ni même à recevoir les visites des grands. Comme cette maladie parut de nature à ne pas finir sitôt, ce prince chargea l'impératrice du soin des affaires.

A la quatrième lune, il parut au sud-ouest deux lunes en même temps, ce qui fut regardé comme d'un très mauvais présage.

Le ministre Kao-tchun, & Li-tié, grand-maître de la maison du prince héritier, ne voyaient qu'avec chagrin le gouvernement entre les mains de l'impératrice. Kao-tchun trouvant un jour Tchin-tsong disposé à l'écouter, lui parla avec éloge du prince héritier, & lui dit qu'il pouvait lui confier les rênes du gouvernement, en lui donnant pour conseil des p.181 gens sages & expérimentés ; mais qu'il devait bien se garder de jeter les yeux sur Ting-oueï & Tsien-oueï-yen, qui n'étaient que des flatteurs, plus capables de lui nuire que de lui rendre service. Tchin-tsong parut approuver tout ce qu'il lui dit à ce sujet ; Kao-tchun lui fit connaître ensuite, par un placet qu'il fit écrire secrètement, que personne n'était plus propre à aider le prince héritier que Yang-yu.

Cette affaire ayant transpiré dans le tribunal des ministres, Ting-oueï, qui, depuis quelque temps, avait conçu beaucoup d'inimitié contre Kao-tchun, fit agir l'intrigue & imagina mille prétextes pour l'éloigner du gouvernement. L'empereur céda à tous les ressorts qu'il fit jouer pour le perdre ; mais néanmoins il fit connaître qu'il n'était point mécontent de Kao-tchun : il le fit gouverneur du prince héritier, & le créa prince du troisième ordre, du titre de Laï-koué. Il donna à Li-tié sa place de ministre d'État. Celui-ci, qui voyait des troubles naissants dans le ministère, & qui pensait qu'il n'y serait jamais en paix tant que l'ambitieux Ting-oueï y aurait quelque part, refusait d'accepter, lorsque le prince héritier entrant chez l'empereur, le remercia de ce qu'il avait

choisi le grand-maître de sa maison pour en faire un de ses ministres. L'empereur jetant alors les yeux sur Li-tié :

— Eh bien ! lui dit-il, vous excuserez-vous encore ?

Li-tié n'ayant rien à répondre, reçut l'ordre de l'empereur & se soumit.

L'eunuque Tcheou-hoaï-tching, qui avait eu d'abord beaucoup de crédit sur l'esprit de l'empereur, mais qui ne jouissait plus de la même faveur, craignant qu'on ne le fît mourir, à cause de plusieurs crimes dont il se sentait coupable, eut recours à Kao-tchun pour s'appuyer de son autorité. p.182 Ils concertèrent ensemble les moyens d'engager l'empereur à remettre entièrement le gouvernement entre les mains du prince héritier, à faire mourir Ting-oueï, & à le rétablir, lui Kao-tchun. dans le ministère.

Ting-oueï, instruit de ce complot, se rendit chez Tsao-li-yong, &, de concert avec lui, ils exposèrent toute cette intrigue dans un placet avec des couleurs fort noires. L'empereur, à qui ils le présentèrent le lendemain, renvoya cette accusation à Tsao-oueï qu'il avait rappelé des frontières & placé à la tête de son conseil secret. Tsao-oueï fit arrêter l'eunuque, qui, de crainte d'être mis à la question, avoua tout. Tsao-oueï présenta ses dépositions à l'empereur ; à cette lecture, ce prince furieux voulait les faire mourir tous & même le prince héritier. Li-tié lui demanda avec beaucoup de sang-froid,

— Combien Votre Majesté a-t-elle de fils ?

Ce seul mot fit comprendre à l'empereur qu'il allait trop loin : il ne condamna à mort que l'eunuque.

L'ambitieux Ting-oueï, qui en voulait principalement à Kao-tchun, ne fut pas content de le voir hors d'affaire, & fit entrer dans son ressentiment l'impératrice sur laquelle il avait beaucoup de crédit. Comme le livre prétendu céleste, supposé par Tchu-neng, avait été trouvé dans le gouvernement de Kao-tchun, ce fut le prétexte qu'ils employèrent pour le perdre ; ils le firent exiler de la cour lui & tous ceux

de ses amis qu'on accusait d'y avoir eu part. L'ordre qui l'exilait, portait seulement qu'il fût envoyé dans une petite ville de province ; Ting-oueï y ajouta des provinces *éloignées*, ce qui lui fit une querelle violente avec Li-tié, qui ne tarda pas à éclater.

Ting-oueï, dont le crédit & la puissance, à l'aide de p.183 l'intrigue, augmentaient de jour en jour, poussa la témérité jusqu'à changer les mandarins, sans en parler à l'empereur ; un jour qu'il voulut donner quelques emplois à des sujets sans mérite, Li-tié s'y opposa ouvertement. Leur différend fut porté devant l'empereur. Li-tié, sans parler des sujets proposés, attaqua la conduite de Ting-oueï : il l'accusa de n'avoir tiré aucune justice d'un meurtre commis par le frère de l'une des personnes qu'il voulait mettre en place ; d'avoir falsifié l'ordre de sa majesté contre Kao-tchun, en y ajoutant un caractère qui l'exilait aux extrémités de l'empire ; d'avoir calomnié ce ministre, en lui imputant des crimes dont il était innocent. Ting-oueï se défendit avec tant d'art, que l'empereur ne savait ce qu'il en devait croire ; alors Li-tié lui dit que cette affaire méritait d'être entièrement éclaircie, & qu'il le suppliait de les casser l'un & l'autre du ministère, & de les livrer au tribunal des censeurs de l'empire, pour y être examinés & jugés dans les formes.

Cette proposition irrita l'empereur, qui les cassa tous deux du ministère, & nomma Li-tié, gouverneur de Yun-tchéou, & Ting-oueï, gouverneur de Ho-nan-fou ; mais le lendemain Ting-oueï reparut au palais à son ordinaire, & l'empereur lui parlant de son différend de la veille avec Li-tié, Ting-oueï profita de cette occasion, & pria ce prince de le remettre dans son poste ; Tchin-tsong ne répondit rien ; alors prenant son silence pour un consentement, il se rendit au tribunal des ministres comme à son ordinaire. L'ordre, qui le cassait, était déjà enregistré : il dit à Lieou-yun d'écrire celui qui le rétablissait. Cet officier lui ayant demandé l'ordre par écrit, & Ting-oueï lui ayant répondu que sa parole p.184 suffisait, il refusa de faire cet acte ; mais Yen-chou, à qui il s'adressa ensuite, passa par-dessus les formalités, & l'écrivit pour ne pas

se rendre l'ennemi de Ting-oueï. Le ministre rétabli devint plus puissant que jamais. Lieou-yun en fut si indigné, qu'il demanda sa retraite avec instance : on lui donna le gouvernement de Liu-tchéou.

L'an **1021**, le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil

Malgré la faveur dont jouissait Ting-oueï à la cour, & quoiqu'il semblât que l'autorité dont il était revêtu fut solidement établie, le nom seul de Ouang-kin-ju lui donnait encore de l'ombrage ; &, quoique cet ancien favori de Tchin-tsong fut retiré dans le Ho-nan, il craignit qu'il ne fît encore revivre dans le cœur de son maître les sentiments de bienveillance qu'il avait eus pour lui : il résolut de le perdre, & Ouang-kin-ju en fournit lui-même le prétexte.

Il était malade, &, ne trouvant pas dans le Ho-nan les secours nécessaires, il écrivit à l'empereur pour lui demander la permission d'aller à la cour où il aurait de plus habiles médecins. Ce placet tomba entre les mains de Ting-oueï, qui le garda, & envoya à Ouang-kin-ju un inconnu lui dire, de sa part, que l'empereur pensait toujours à lui, & désirait le voir encore au moins une fois avant que de mourir.

Ouang-kin-ju, sans trop examiner la source d'où lui venait cet avis, partit pour la cour, où il ne fut pas plutôt arrivé, que Ting-oueï l'accusa d'avoir désobéi aux lois, en quittant le pays où il commandait sans en avoir reçu l'ordre. L'empereur, qui ne regardait plus Ouang-kin-ju comme autrefois, donna celui de l'arrêter & on le livra au tribunal des p.185 censeurs de l'empire, où il fut condamné, comme coupable, à exercer un petit emploi à la cour du midi.

L'an **1022**, à la deuxième lune, Tchin-tsong mourut dans la cinquante-cinquième année de son âge & la vingt-cinquième de son règne. Les premières années avaient fait espérer un règne assez heureux, mais depuis l'époque où il se mit en tête de tromper l'empire, en se prêtant d'une manière indigne aux impostures de Ouang-kin-ju, on ne peut rien rapporter de lui qui ne déshonore le trône qu'il occupait. Sur

le point de mourir, il dit plusieurs fois qu'il fallait rappeler Kao-tchun & Li-tié, les remettre en place, & leur confier, conjointement avec l'impératrice, les rênes de l'État jusqu'à ce que le prince héritier fût en état de gouverner par lui-même ; mais Ting-oueï, ennemi de l'un & de l'autre, & l'impératrice qui craignait la droiture de Li-tié, feignirent de ne point l'entendre ; l'impératrice même, de son autorité, priva de leurs emplois les mandarins qui avaient montré le plus d'expérience, soit à la tête des armées, soit dans le conseil, & elle tint la même conduite à l'égard de tous ceux qui étaient demeurés attachés aux deux illustres exilés.

Tchin-tsong fit écrire ses dernières volontés par Ouang-seng ; elles portaient que l'impératrice, en attendant, aurait soin de régler les affaires militaires, & qu'elle aiderait le prince héritier, son successeur, à s'instruire de tout ce qui concernait le gouvernement. Lorsque Ouang-tseng transcrivait cet ordre, Ting-oueï vint lui dire qu'il n'était pas nécessaire d'écrire *en attendant*, que ce mot était de trop dans l'original de l'empereur. Ouang-tseng, qui était droit & intègre, indigné de la témérité de Ting-oueï, lui répondit p.186 avec fermeté qu'étant ministre d'État, il ne devait pas ignorer qu'on ne pouvait, sans se rendre criminel, altérer les ordres des empereurs. Ting-oueï, confus, n'osa rien répliquer.

Ouang-tseng, fidèle aux devoirs de son emploi, régla ensuite que, selon les coutumes établies sous la dynastie des Han, l'impératrice & le jeune empereur admettraient ensemble les grands à l'audience de cinq en cinq jours, qu'ils seraient assis l'un & l'autre sur le trône, l'impératrice à la gauche de l'empereur ; mais Ting-oueï, qui voulait gouverner seul, s'y opposa, & proposa un eunuque pour recevoir les ordres de l'impératrice sur les affaires du-dehors, dont lui, Ting-oueï, aurait soin de lui faire le rapport ; cette voie, comme la plus commode, fut approuvée par l'impératrice. Cet eunuque était Leï-yun-kong, l'intime ami & le compagnon de toutes les intrigues de Ting-oueï, qu'ils avaient grand soin de tenir secrètes ; elles furent cependant découvertes par une femme

tao-ssé, appelée Lieou-té-miao, qu'on voyait tous les jours entrer & sortir de chez Ting-oueï, & qui fut arrêtée.

Au premier interrogatoire qu'on lui fit subir, cette tao-ssé avoua que Ting-oueï ne l'attirait dans son hôtel que pour y pratiquer les sortilèges ordinaires de sa secte, qu'elle y avait mis la statue d'un esprit, devant laquelle l'eunuque Leï-yun-kong venait souvent faire des sacrifices ; que l'empereur étant mort sur ces entrefaites, cet eunuque l'avait introduite dans le palais pour y exercer les mêmes secrets. Les juges ayant fait leur rapport à l'impératrice, cette princesse entra dans une si grande colère contre l'eunuque & Ting-oueï, qu'elle voulait les faire mourir tous deux ; cependant, par p.187 réflexion, elle se contenta d'exiler Ting-oueï à Ngai-tchéou avec un petit emploi ; pour l'eunuque, il fut exécuté publiquement.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse totale de soleil.

A la dixième lune, on fit les funérailles de Tchin-tsong, & on enterra avec lui ces livres célestes qui l'avaient déshonoré.

@

GIN-TSONG

@

1023. Lorsque Gin-tsong monta sur le trône, il n'avait encore que treize ans, mais, quoique d'un âge si tendre, il faisait déjà paraître un si excellent naturel, qu'il donna lieu d'espérer que son règne serait heureux. L'impératrice, qui eut soin du gouvernement en attendant sa majorité, pensa à soulager le peuple qui était surchargé d'impôts, & elle établit un tribunal uniquement destiné à l'examen de ce qu'on pouvait faire relativement à cette opération ; mais elle commença par supprimer les douanes sur le sel & sur le thé.

Depuis le pernicieux exemple de Ouang-kin-ju & ses impostures au sujet des livres prétendus célestes, les sortilèges de la secte superstitieuse des tao-ssé s'étaient étrangement répandus dans l'empire, & principalement dans les provinces de Kiang-si & de Kiang-nan, où ces fourbes avaient tellement infatué les peuples de leurs secrets, que, dans leurs maladies, ils n'usaient plus des remèdes naturels & ordinaires, & n'avaient recours qu'à leur magie pour leur guérison. Par les recherches que fit faire Hia-song, gouverneur de Hong-tchéou, il trouva dans cette seule ville jusqu'à mille p.188 maisons infectées de ce fanatisme ; il les contraignit de renoncer à ces puérilités ridicules & pernicieuses, fit raser les temples où se faisaient les sortilèges, & ensuite écrivit un placet à l'empereur pour demander qu'on fît de même dans toutes les provinces.

L'impératrice loua le zèle de Hia-song, & ayant approuvé tout ce qu'il avait fait, elle enjoignit à tous les gouverneurs de l'empire, & principalement à ceux des provinces de Kiang-nan, de Kiang-si, de Tché-kiang, de King-tchéou, de Hou-kouang, de Fou-kien & de Kouang-tong, où le mal avait fait le plus de progrès, de tenir la même conduite, & de punir sévèrement ceux qui ne se soumettraient pas.

L'an **1024** à la huitième lune, le jeune empereur, qui était naturellement studieux, alla visiter le Koué-tsé-kien ou le collège impérial, & y salua publiquement Confucius comme son maître.

L'an **1025**, mourut Ouang-kin-ju, qui s'était rendu si fameux par ses impostures & par son dévouement à la doctrine des tao-ssé : lorsqu'on en avertit le jeune empereur, il en parla aux grands comme d'un homme fourbe & dangereux qui avait été longtemps dans le tribunal des ministres. Ouang-tseng, prenant la parole, dit à ce prince qu'il ne se trompait pas dans le jugement qu'il en portait ; que Ouang kin-ju, Ting-oueï, Lin-té, Tchin-pong-nien & Lieou-tching-koueï avaient une si mauvaise réputation parmi le peuple, qu'on ne les désignait ordinairement que par la dénomination des *cinq diables*.

L'an **1026**, à la cinquième lune, ses Tartares Khitan, qui commençaient à se défier de Tchao-té-ming, évitèrent de lui donner aucun prétexte de se plaindre d'eux, mais ils p.189 résolurent de l'enfermer entre leurs États en faisant la conquête du pays des Hoeï-ho, & ils allèrent mettre le siège devant la ville de Kan-tchéou. Cette démarche des Khitan inquiéta le tsan-pou ou chef des Tang-hiang ; il craignit que ces Tartares venant à bout des Hoeï-ho, leurs tributaires, n'envahissent ensuite ses États ; il résolut de les prévenir, &, se mettant à la tête de ses troupes, il alla les chercher à Kan-tchéou où il les battit ; il les contraignit de lever le siège de cette ville & de se retirer dans leur pays.

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Le premier jour de l'an **1027**, qui était celui de l'anniversaire de la naissance de l'impératrice, Gin-tsong, escorté des grands, se présenta pour féliciter cette princesse avec tout le cérémonial usité en pareille occasion ; l'impératrice lui fit dire qu'elle l'en dispensait : Ouang-tseng dit à l'empereur, que sa majesté avait donné l'exemple du respect filial qu'un fils doit à sa mère, & l'impératrice, celui d'une parfaite modestie digne d'admiration ; mais que cette princesse le dispensant de ce devoir,

sa majesté pouvait se conformer à son ordre ; cette réflexion n'arrêta pas l'empereur : il insista & la cérémonie se fit avec beaucoup de magnificence.

L'an **1028**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Tchao-té-ming apprit avec une joie extrême la défaite des Khitan à Kan-tchéou ; il n'ignorait pas le motif qui leur avait fait entreprendre le siège de cette ville, & il prit des mesures secrètes pour traverser leur dessein. Sous prétexte de venger leur affront, il résolut d'enlever lui-même Kan-tchéou aux Hoeï-ho & d'annexer cette ville à ses États : il p.190 chargea de cette expédition Tchao-yuen-hao, son fils, prince doué des plus excellentes qualités, d'un esprit pénétrant, d'une bravoure à toute épreuve, & d'un conseil admirable dans les affaires les plus compliquées. Il peignait avec goût & entendait parfaitement les livres tartares & chinois dont il avait fait une étude particulière. Tchao-té-ming, son père, soumis en apparence aux Tartares & aux Chinois, n'avait pas craint de prendre l'auguste titre d'empereur, & ses sujets avaient pour lui autant de respect que les Chinois en ont pour leurs maîtres.

Tchao-yuen-hao marcha contre les Hoeï-ho, qui, ne s'attendant pas à cette attaque imprévue, furent battus ; il leur prit ensuite Kan-tchéou ; après quoi, il retourna auprès de son père, qui lui donna, pour le récompenser, le titre de prince héritier.

L'an **1029**, à la sixième lune, il s'éleva pendant la nuit une furieuse tempête, mêlée de grêle & de pluie & accompagnée d'un tonnerre violent, qui mit le feu à un beau palais que l'empereur Tchin-tsong avait fait bâtir avec des dépenses immenses, & le réduisit en cendres presqu'en entier. L'impératrice, inconsolable de cette perte, fit arrêter tous ceux qui en avaient la garde, & elle les fit mettre en prison. Fan-yong & Ouang-chou firent entendre à cette princesse que le feu empereur n'avait pu élever ce superbe édifice qu'en épuisant ses peuples, & qu'elle ne devait point penser à le faire reconstruire ; ils

ajoutèrent qu'on devait regarder cet événement comme un avis du Ciel ; qu'ils l'exhortaient à en profiter, en faisant aplanir & débarrasser le sol où ce palais était situé & en renouvelant en même temps ses ordres contre la doctrine pernicieuse des tao-ssé. L'impératrice p.191 & Gin-tsong firent mettre en liberté les personnes qu'on avait soupçonnées de cet incendie, mais, comme la droiture de Ouang-tseng faisait ombrage à l'impératrice, elle saisit cette occasion pour le renvoyer du ministère, en lui donnant le gouvernement de Yen-tchéou.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur étant en âge de prendre soin du gouvernement, les grands, qui le voyaient à regret sous la tutelle de l'impératrice, lui présentèrent, après les cérémonies de la nouvelle année, un placet, par lequel ils lui marquaient l'empressement qu'avaient ses peuples de le voir gouverner par lui-même ; l'empereur ne voulut point y consentir.

L'an **1031**, à la sixième lune, mourut Yéliu-long-siu, roi des Khitan : il eut pour successeur Yéliu-tsong-chin, son fils. Alors la princesse Siao-nao-kin s'autorisa de la minorité du jeune roi pour se rendre maîtresse du gouvernement, & elle prit le titre d'impératrice mère. Cependant elle n'était qu'une des reines concubines de Yéliu-long-siu : Siao-chi, la femme légitime, n'avait point eu d'enfants, & avait adopté celui de Siao-nao-kin, qu'elle avait élevé avec autant de soin que s'il eût été son propre fils, & le roi l'avait nommé son successeur.

Siao-nao-kin, jalouse de l'autorité qu'elle venait de s'arroger, & craignant que l'épouse légitime du roi défunt ne vînt à la lui disputer, saisit toutes les occasions de chagriner cette princesse, qu'elle maltraitait avec tant d'injustice, qu'on avait tout lieu de craindre qu'elle n'en vînt à de fâcheuses extrémités. Le jeune roi, son fils, lui en fit des reproches ; p.192 il lui dit que l'impératrice Siao-chi l'avait élevé avec autant d'amitié & de soin qu'elle aurait pu faire elle-même, & qu'au lieu de la maltraiter, ils lui devaient de la reconnaissance mais tout ce que le jeune roi put dire pour adoucir l'esprit de Siao-nao-kin ne servit de rien ; cette

princesse, ambitieuse & inquiète, fit transporter celle qu'elle regardait comme la rivale de son autorité, à Chang-king, où des gardes qui l'observaient de près, pouvaient lui rendre compte de toutes ses démarches, si l'ambition de faire prévaloir ses droits lui eût suggéré l'envie d'en faire quelques-unes.

1032. Malgré ces précautions, la reine Siao-nao-kin ne fut point encore tranquille ; un jour étant à la chasse, pour essayer de dissiper ses soupçons déchirants, elle envoya ordre à cette malheureuse princesse de se donner la mort. Siao-chi n'en murmura pas & ne chercha point à se révolter contre la dureté de cet arrêt ; elle protesta seulement, en mourant, qu'elle n'avait rien fait qui méritât ce traitement.

Cette même année, la cour impériale voyant que Tchao-té-ming devenait tous les jours plus puissant, jugea que pour l'engager dans les intérêts de l'empire, elle devait le faire prince de Hia, & déclarer Tchao-yuen-hao, prince du titre de Si-ping-ouang. Peu de temps après Tchao-té-ming mourut, le roi des Khitan envoya aussitôt un de ses officiers porter à Tchao-yuen-hao des lettres-patentes de prince de Hia, dans le dessein de le conserver dans ses intérêts. Tchao-yuen-hao était plus porté pour les Tartares Khitan que pour l'empire des Song, & sans cesse il avait exhorté son père à secouer le joug de la Chine, mais Tchao-té-ming ménageait les uns & les autres, afin d'avoir une ressource en cas de malheur. p.193

— Il y a longtemps, lui disait-il dans sa dernière maladie, que je fais la guerre, & la conduite que j'ai tenue m'a réussi. Il y a trente ans que notre famille reçoit de la Chine, chaque année, un grand nombre de pièces de soie, & c'est un bienfait dont il ne faut pas se montrer ingrat.

— Les Tartares, répondit Tchao-yuen-hao, se contentent d'habits de peaux ; notre nation ne connaît ni le luxe ni la mollesse ; son occupation est de nourrir des animaux & de ne craindre ni la peine ni la fatigue ; par sa valeur & par sa

prudence, elle fait soumettre ses voisins ; de quelle utilité sont pour nous ces étoffes de brocard & de soie qui ne servent qu'à amollir notre courage & dès lors à borner nos conquêtes ?

Lorsqu'après la mort de Tchao-té-ming, ce jeune guerrier eut pris possession du trône, il régla ses troupes sur le pied de celles de la Chine ; tous les six jours, il assemblait les officiers pour les instruire & leur donner ses ordres ; il établit aussi différents tribunaux de guerre & de police sur le modèle de ceux de l'empire, & des collèges où on instruisait les jeunes gens dans les lettres tartares & chinoises. Quant aux exercices militaires, il ne voulut point s'éloigner de ceux qui étaient ordinaires parmi les Tartares ; il occupait continuellement ses soldats à des parties de chasse pour les tenir en haleine, les accoutumer à la fatigue, & les disposer à exécuter le grand dessein qu'il avait d'étendre les bornes de son empire.

L'an **1033**, à la seconde lune, il parut une comète du côté du nord-ouest ; on la prit d'abord pour une nouvelle étoile, & le tribunal en parla ainsi à l'empereur ; mais ensuite elle étendit une queue de plus de deux pieds de longueur, & p.194 on vit que c'était une véritable comète. A cette occasion, l'impératrice voulut faire, dans la salle des ancêtres de la famille impériale, des cérémonies que les seuls empereurs avaient le droit de pratiquer. Les grands lui représentèrent que cette prérogative n'était point accordée aux femmes ; mais ils ne purent la faire changer de dessein : elle mit le bonnet & les habits impériaux, &, suivie d'un grand cortège, elle se rendit dans cette salle où elle fit les cérémonies accoutumées.

Ce fut le dernier acte public de cette princesse, qui tomba presque aussitôt malade, & mourut un mois après ; douée de très belles qualités & d'une grande étendue de génie, elle gouverna pendant près de vingt ans avec beaucoup de bonheur & de succès ; quoique sévère, elle n'alla jamais au-delà des lois ; elle ne récompensait point sans avoir des motifs légitimes ; elle paraissait rarement en public, mais avec magnificence ;

des officiers gouvernaient sous son nom, & elle avait su en faire un choix si judicieux & les surveillait de si près, qu'aucun n'osa abuser de l'autorité qui lui était confiée.

Cette impératrice avait beaucoup d'amitié pour la princesse Yang-chi, la première des reines concubines de l'empereur Tchin-tsong, en qui elle avait remarqué beaucoup de fermeté & une prudence consommée : en mourant, elle la déclara impératrice mère, & voulut qu'on ne fît rien dans l'empire que d'après ses ordres : c'était continuer la régence. Les grands s'assemblèrent dans le palais pour la reconnaître, ils y vinrent tous, à l'exception de ceux qui composaient le tribunal des censeurs de l'empire. Tsaï-tsi, qui les présidait, les en empêcha. Ce président alla seul au palais, & dit aux p.195 grands assemblés, que l'empereur étant depuis quelques années en état de gouverner, ses fidèles sujets ne voulaient point d'autre maître que lui, & qu'on ne devait point souffrir que l'autorité impériale restât entre les mains de femmes, qui en faisaient un abus & se la léguaient. Les grands approuvèrent le sentiment de Tsaï-tsi ; cependant pour ne pas aller contre les dernières volontés de l'impératrice Lieou-chi, & parce que l'empire devait avoir une mère, ils reconnurent Yang-chi en cette qualité & comme impératrice ; mais l'empereur entra en possession du gouvernement à la grande satisfaction de tous ses sujets.

Ce jeune souverain se ressouvint d'abord de Li-tié, qui avait été grand-maître de sa maison, lorsqu'il n'était encore que prince héritier ; il l'appela à la cour, & peu de temps après il le fit ministre d'État. Kao-tchun était mort depuis quelques années ; il réhabilita sa mémoire & lui rendit tous les degrés d'honneur dont il avait joui durant sa vie.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur chérissait tendrement deux concubines, qui, pour cette raison même, étaient fort mal dans l'esprit de l'impératrice Kouo-chi, son épouse légitime ; celle-ci ne pouvant souffrir que ces deux femmes s'attirassent toutes les assiduités du jeune monarque, trouvait toujours

quelque chose à reprendre dans leur conduite, & parlait d'elles d'une manière si peu mesurée, que ces reines, autorisées par les faveurs de l'empereur, manquaient quelquefois au respect qu'elles lui devaient. Chang-chi, c'est le nom d'une de ces reines, se plaignait un jour à l'empereur de ces mauvais traitements, lorsque l'impératrice, étant entrée tout à coup p.196 où ils étaient, & piquée au vif des plaintes dont elle avait entendu une partie, alla droit à elle & lui donna un soufflet ; l'empereur, qui s'était levé aussitôt pour l'empêcher de redoubler, reçut lui-même un coup. A l'aide des eunuques il la fit sortir, après quoi, il prit la résolution de la dégrader du rang d'impératrice & de la répudier. Son premier ministre Liu-y-kien, dont il demanda l'avis, n'était pas bien avec l'impératrice, & il lui dit qu'il pouvait la répudier ; il lui cita même l'exemple de Kouang-ou-ti de la dynastie des Han, un des plus grands empereurs qu'ait eu la Chine, qui avait dégradé l'impératrice Kouo-heou, par la seule raison qu'elle se plaignait mal à propos. Le ministre, qui connaissait le bon cœur & la facilité de Gin-tsong, fit défense de recevoir aucun placet de la part des censeurs de l'empire, bien persuadé que dès qu'ils auraient connaissance de ce dessein, ils ne manqueraient pas de venir le traverser. En effet, Kong-tao-fou, un des descendants de Confucius qui se trouvait alors à la tête de ces censeurs, vint au palais avec dix de ses collègues : s'étant présentés à genoux devant la salle du trône, ils demandèrent audience. L'empereur leur fit dire de s'adresser au tribunal des ministres d'État, où on leur ferait part des raisons qui le déterminaient à répudier l'impératrice.

Kong-tao-fou, toujours accompagné des autres censeurs, ayant trouvé dans le tribunal des ministres Liu-y-kien, il lui dit que, dans son poste de premier ministre, il devait se regarder, à l'égard de la famille impériale, comme un fils à l'égard de son père & de sa mère ; &, que si le père & la mère avaient quelque différend entre eux, c'était au fils à tâcher de les mettre d'accord.

— Que dirait-on d'un fils, p.197 ajouta-t-il, qui ne s'opposerait pas de toutes ses forces à ce que son père déshonorât sa mère ?

Liu-y-kien répondit que ce n'était point une nouveauté de dégrader une impératrice, que les grandes dynasties des Han & des Tang en fournissaient des exemples.

— L'exemple de l'empereur Kouang-ou-ti de la dynastie des Han est-il à suivre, répartit le chef des censeurs ? Ce qui a été fait en ce point par quelques empereurs a été désapprouvé, & l'est encore par toutes les personnes sages ; le devoir d'un fidèle ministre est d'exhorter le souverain à imiter les beaux exemples laissés par les grands empereurs Yao & Chun, & non pas de lui proposer pour modèle les actions blâmables de quelques empereurs des Han & des Tang.

Liu-y-kien, n'ayant rien à répondre, sortit du tribunal, & rapporta à l'empereur les paroles des censeurs, peut-être avec moins de fidélité qu'il n'aurait dû : il en revint avec un ordre de Gin-tsong, qui cassait de leurs charges de censeurs, Kong-tao-fou & tous ses collègues, & les envoyait dans les provinces les plus reculées de l'empire exercer d'autres emplois. L'impératrice Kouo-chi fut dégradée & confinée dans un palais où on ne la laissa manquer de rien, mais on lui interdit toute communication au-dehors. Pour punir en même temps Chang-chi de son manque de respect à l'égard de l'impératrice, quelque amour que le prince eut pour elle, il la fit loger dans un autre palais.

L'an **1034**, à la cinquième lune, il y eut aussi des troubles à la cour des Tartares Khitan, à l'occasion de la reine Siao-nao-kin, mère du roi. Cette princesse ambitieuse, jalouse de régner, voyant que le roi, l'aîné de ses fils, était en état de gouverner par lui-même & qu'il paraissait en avoir envie, p.198 forma le projet de le déposer & de mettre à sa place Tchong-yuen, son cadet, qui était encore fort jeune, parce qu'au moyen de ce changement, elle conserverait entre ses mains l'autorité dont elle ne voulait pas se dessaisir. Elle assembla les grands, les caressa

beaucoup, leur dit du mal du roi son fils, & fit un magnifique éloge de son cadet : elle finit par leur faire la proposition de mettre celui-ci à la place de son aîné, & elle accompagna cette proposition de terribles menaces contre ceux qui s'y opposeraient.

Tchong-yuen, c'est le nom du cadet, aimait beaucoup le roi, son frère ; dès qu'il sut qu'on pensait à le déposséder, il alla le même jour lui en donner avis ; le roi, sur-le-champ, envoya investir le lieu où était la reine ; on lui fit rendre le sceau, & dès lors ce prince prit possession du gouvernement : il fit conduire sa mère dans un palais où elle fut étroitement gardée, ensuite, pour récompenser son cadet du service qu'il venait d'en recevoir, il lui assigna un rang qui le mettait le second après lui, sous le titre de Hoang-taï-ti, l'auguste frère cadet.

A la septième lune, en automne, Oueï-tong, pour assurer davantage les limites occidentales de la Chine où il commandait, entreprit d'enlever aux Hia quelques places d'armes qui étaient à sa bienséance. Tchao-yuen-hao, prince de Hia, regarda cette infraction à la paix comme une déclaration de guerre ; ayant rassemblé ses troupes, il entra dans le département de King-tchéou [1], & battit Yang-tsun qui voulait l'arrêter. Tsi-tsong-kiu, accouru au secours de ce dernier, tomba dans une embuscade que Tchao-yuen-hao p.199 lui avait dressée, & il fut fait prisonnier peu de temps après ; cependant il fut remis en liberté.

A la huitième lune, il parut une comète aux étoiles Tchang & Y.

A la neuvième lune, l'empereur déclara la princesse Tsao-chi, petite-fille du brave & fameux Tsao-pin, qui avait rendu de si grands services à l'empire, son épouse légitime, & il la fit reconnaître impératrice à la place de la princesse Kouo-chi qu'il avait déposée.

L'an **1035**, à la seconde lune, l'empereur, voyant qu'il n'avait pas d'enfants & qu'il était sans espérance d'en avoir, adopta Tchao-tsong-chi, âgé de quatre ans, fils de Tchao-yun-jang, gouverneur de Kiang-

[1] King-yang-fou dans la province de Chen-si.

ning, petit-fils de Tchao-yuen-pin, prince de Chang, & descendant de l'empereur Taï-tsong en droite ligne ; il le donna à élever à l'impératrice.

Après l'irruption que Tchao-yuen-hao avait faite sur les terres de l'empire, ce prince de Hia, craignant de ne pas faire de grands progrès contre la Chine, tourna les armes d'un autre côté ; il envoya Sou-nour, un de ses meilleurs généraux, contre Sou-ssé-lo ; mais Sou-ssé-lo, qui était un grand capitaine, vint au-devant de Sou-nour, défit son armée & le fit lui-même prisonnier. Tchao-yuen-hao, sensible à un échec qui faisait le plus grand tort à la réputation de ses armes, & dérangeait le projet qu'il avait de se former un vaste empire, se mit lui-même à la tête de ses troupes, & les conduisit à la ville de Miao-nieou-tching dont il entreprit le siège ; mais il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Il fut très longtemps devant cette place qu'il ne put jamais forcer, malgré les attaques les plus vives ; voyant que la force n'y faisait rien, il usa de stratagème ; il p.200 promit aux assiégés de bien vivre avec eux, &, sur sa parole, ils ne firent pas difficulté de lui ouvrir les portes de leur ville ; alors, profitant de leur crédulité, il y fit entrer brusquement ses troupes & fit main-basse sur une infinité de monde ; cette action intimida les villes voisines : il prit ensuite, sans beaucoup de peine, celles de Tsing-tang, de Tsong-ko, de Taï-sing-ling & plusieurs autres. Ngan-tsé-lo, officier de Sou-ssé-lo, qui voulut lui couper le chemin par où il devait s'en retourner, fut battu, mais avec beaucoup de perte du côté de Tchao-yuen-hao, qui, outre les soldats tués dans l'action, en perdit encore un très grand nombre au passage de la rivière de Tsong-ko-ho ; les Tou-fan s'attribuèrent aussi la victoire, & avec d'autant plus de vraisemblance, que Sou-ssé-lo, qui arriva à propos au-delà de la rivière, y attaqua Tchao-yuen-hao dont il défit l'armée, & enleva tout le bagage.

1036. Tchao-yuen-hao remit bientôt de nouvelles troupes sur pied ; il était alors maître absolu des pays de Hia-tchéou, de Yn-tchéou, de Souï-tchéou, de Yeou-tchéou, de Tsing-tchéou, de Ling-tchéou, de Yen-

tchéou, de Hoeï-tchéou, de Ching-tchéou, de Kan-tchéou, & de Léang-tchéou dans la province de Chen-si ; outre cela, il se saisit encore des pays de Koua-tchéou & de Cha-tchéou, & érigea en tchéou les villes de guerre qui étaient dans le pays de Long. Il faisait sa résidence ordinaire à Hing-tchéou [1], que le Hoang-ho d'un côté, & la montagne Ho-lan-chan de l'autre, comme deux barrières naturelles, mettaient en sûreté ; ces différents pays pouvaient avoir au moins dix mille ly de tour.

p.201 Ce prince avait toujours sur pied jusqu'à cent cinquante mille hommes qu'il distribuait dans ses États, selon les raisons qu'il avait de craindre des puissances dont il était environné ; au nord du Hoang-ho, il en avait sept mille toujours prêts à s'opposer aux invasions des Tartares Khitan ; au sud de ce fleuve, il en avait placé cinquante mille pour tenir en respect les gouverneurs chinois des départements de Hoan-tchéou, de King-tchéou, de Tchin-jong & de Yuen-tchéou ; cinquante mille autres, postés du côté de Tso-siang & de Yeou-tchéou, le garantissaient contre Fou-yen & Lin-fou ; trente mille du côté de Yeou-siang & de Kan-tchéou tenaient en bride les Tou-fan & les Hoeï-ho ; enfin, les autres treize mille étaient distribués pour la garde des villes de Ho-lan, Ling-tchéou, Hing-tchéou & Hing-king-fou ; indépendamment de ces cent cinquante mille hommes, il en avait cinq mille d'élite pour sa garde & trois mille cuirassiers qui le suivaient dans toutes ses expéditions. Cette année, voulant réparer l'échec qu'il avait reçu des Tou-fan, il leur enleva les villes de Koua-tchéou, de Cha-tchéou & de Sou-tchéou.

L'an **1037**, à la douzième lune, il y eut un furieux tremblement de terre qui se fit sentir à la cour & dans les départements qui en dépendaient, à Ting-tchéou, a Siang-tchéou, à Ping-tchéou, à Taï-tchéou & à Hin-tchéou ; il fit beaucoup de ravages, surtout dans ces trois derniers tchéou, dont il renversa les maisons : plus de vingt-deux mille personnes y perdirent la vie, &, suivant le calcul qui en fut fait, il y en

[1] Ning-hia-oueï à l'extrémité septentrionale de la province de Chen-si, sous le dixième degré de longitude.

eut cinq mille six cents de blessés. Yé-tsing-tchin, un des premiers mandarins du tribunal de l'histoire, profita de cet événement pour reprocher à l'empereur l'attachement qu'il marquait pour la secte de Foé ; il l'engagea à éloigner de sa p.202 personne le tao-ssé qu'il entretenait. Il écrivit dans le placet qu'il présenta à cet effet, que le tremblement de terre s'était étendu à plus de cent cinquante ly, à l'est du Hoang-ho.

L'an **1038**, à la dixième lune, Tchao-yuen-hao prit le titre d'empereur : il avait attendu, pour faire cette démarche, le retour des gens qu'il avait envoyés à la montagne Ou-taï-chan offrir un sacrifice à Foé pour se rendre cette idole propice. Il assembla tous les chefs, & après s'être assuré de leur fidélité par le serment le plus terrible en buvant du sang, il se prépara à faire trois attaques, l'une du côté de Fou-yen, la seconde, du côté de Tsing-té, & la troisième, du côté de Chi-tching ; mais avant, ce prince adressa à Gin-tsong le placet suivant :

> « Je descends d'une famille dont plusieurs ont porté anciennement le titre d'empereur. Vers la fin de la dynastie des Tçin orientaux, commencèrent à régner les Oueï postérieurs qui conquirent une partie de la Chine ; avant l'extinction de la dynastie des Tang, Ssé-kong, un de mes ancêtres, vint à leur secours, & rendit de si grands services à l'empereur, qu'il en reçut un emploi considérable, & fut adopté par la famille impériale, dont on lui permit de porter le nom. Li-ki-tsien, mon grand-père, qui était un excellent capitaine, voulant relever l'éclat dont notre famille était déchue, leva des troupes pour rentrer en possession de ses domaines, & il eut le bonheur de soumettre toutes les hordes de ces quartiers, qui le reconnurent sans difficulté pour leur souverain. Li-té-ming, mon père, qui lui succéda, se soumit aux lois de Votre Majesté, & se reconnut son tributaire. Ses États, à sa mort, étant tombés entre mes mains, j'ai eu la noble ambition de remonter

au p.203 rang de mes glorieux ancêtres ; j'ai quitté l'habit chinois que je portais pour prendre le leur, dont j'ai arrêté la forme ; j'ai remis les lettres en honneur & j'ai établi des lois ; j'ai si heureusement réglé toutes choses, que les Ta-ta des Tou-fan, les peuples Tchang-yé & les Kiao-ho s'y sont conformés avec une facilité à laquelle je n'aurais point osé m'attendre. Une seule chose leur faisait de la peine ; nous nous soumettons volontiers, m'ont-ils dit, mais ce n'est point simplement comme au prince de Hia : il faut que vous preniez le titre d'empereur. Lorsque je les ai vus dans cette disposition à mon égard, j'ai fait élever un grand tertre sur lequel je suis monté le onzième de la dixième lune, & tous les chefs de ces nations m'ont salué sous le titre d'empereur de Hia ; je prie Votre Majesté de ne pas s'y opposer & de me reconnaître pour tel, afin qu'il y ait une paix constante & solide entre les deux empires.

Quoique le nouvel empereur des Hia dit que les Tou-fan s'étaient soumis à lui, cependant la horde ancienne de Pan-lo-tchi & plusieurs dizaines de mille Hoeï-ho s'étaient donnés à Sou-ssé-lo, qui se trouvait en état de lui faire beaucoup de peine. Sou-ssé-lo faisait sa demeure ordinaire dans la ville de Chen-tchéou ; il avait à l'ouest la ville de Lin-kou-tching, par laquelle il communiquait avec les royaumes de Tsing-haï & de Kao-tchang, qui entretenaient dans ses États un commerce considérable, source de ses richesses & de sa puissance. L'empereur le ménageait, & lui donnait des titres pour le mettre dans ses intérêts afin de l'engager contre le prince de Hia, & empêcher celui-ci de s'élever.

1039. Gin-tsong, outré de la témérité du prince de Hia, assembla ses principaux officiers, pour consulter sur les moyens p.204 qu'il fallait prendre pour la réprimer. Presque tous dirent que Tchao-yuen-hao était trop faible pour qu'on s'en inquiétât, & qu'une seule campagne suffirait pour le détruire. Ou-yu, censeur de l'empire, qui ouvrit un sentiment

opposé, fut dégradé de ses titres & privé de toutes ses prérogatives ; on fit publier partout que quiconque prendrait Tchao-yuen-hao ou apporterait sa tête, obtiendrait une somme d'argent considérable, avec une des premières dignités de l'État. Gin-tsong défendit en même temps à tous ses sujets, sous de très grièves peines, d'avoir aucun commerce dans les pays qui lui obéissaient, & dès lors il ôta à ce rebelle le nom de Tchao, nom de la famille impériale qui avait été donné à Li-ki-tsien, dans le temps qu'il feignit de se soumettre.

Le roi des Hia, apprenant ce qui s'était fait contre lui à la cour impériale, en fut piqué au vif, & écrivit à l'empereur, dans les premiers mouvements de sa colère, une lettre qui se ressentait de la disposition où il était ; il mit dans une boîte toutes les lettres-patentes que ses ancêtres ou lui avaient reçues, & chargea Hoyon-nien, un de ses officiers, de les porter à la cour

L'an **1040**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

Le roi des Hia, après cette démarche, se prépara à porter la guerre dans la Chine, & commença par insulter Yen-tchéou, dont le gouverneur, nommé Fan-yong, n'était pas en état de se défendre. Cependant Tchao-yuen-hao usa de ruse & de finesse pour le surprendre ; il lui envoya dire qu'ayant dessein de s'accommoder avec l'empereur, il désirait s'aboucher avec lui, & lui demander comment il pourrait s'y prendre. Fan-yong eut la faiblesse de le croire, & négligea p.205 de faire les préparatifs nécessaires pour sa défense. Le roi des Hia, qui s'était aussitôt mis à la tête de ses troupes, vint attaquer Pao-ngan [1] ; Fan-yong écrivit aux officiers Lieou-ping & Ché-yuen-tsun, qui étaient alors campés à King-tchéou avec un corps des troupes impériales, pour les prier de venir le joindre incessamment, & ils s'avancèrent jusqu'à Tou-men.

[1] Pao-ngan-hien dans le district de Yen-ngan-fou du Chen-si.

Cependant le roi des Hia, après avoir pris Pao-ngan, vint attaquer Kin-ming-tchaï, ville de guerre, qu'il força, & où il fit prisonniers Li-ssé-pin, père & fils ; après quoi, il alla droit à Yen-tchéou dont il entreprit le siège.

Avant que cette ville fût investie de toutes parts, Fan-yong eut le temps d'en faire partir un courrier pour en donner avis à Lieou-ping & à Ché-yuen-tsun, qui étaient, suivant ses ordres, campés à Tou-men. Ces deux officiers vinrent aussitôt, avec dix à douze mille hommes, jusqu'à San-tchuen-keou, où ils rencontrèrent un corps des ennemis. On se battit pendant trois jours avec une opiniâtreté inconcevable, sans qu'aucun des deux partis cédât. Le premier jour, la perte fut à peu près égale des deux côtés ; le second, les ennemis perdirent mille à douze cents hommes plus que les impériaux, & la victoire paraissait se déclarer pour eux ; mais le troisième, Lieou-ping ayant été blessé d'un coup de flèche, cet accident qui arriva au soleil couchant, ébranla les impériaux dont la nuit seule empêcha la défaite. Comme ils avaient mis toute leur confiance dans Lieou-ping, & qu'ils crurent sa blessure plus dangereuse qu'elle n'était, Hoang-té-ho, qui commandait un de leurs corps, prit la p.206 fuite. Lieou-y-fun, fils de Lieou-ping, courut après lui, mais il ne put jamais lui persuader de revenir.

L'armée impériale, diminuée du tiers par la retraite de Hoang-té-ho, alla se saisir d'une montagne située au sud-ouest, où Lieou-ping la divisa en sept petits corps qu'il distribua en sept endroits différents, qui se défendaient mutuellement les uns les autres, disposition dans laquelle ce général mettait toute son espérance. Ce fut précisément ce qui causa sa perte : les ennemis, ayant appris la retraite de Hoang-té-ho, vinrent, à la quatrième veille de la nuit, attaquer Lieou-ping & coupèrent la communication de ses camps ; dès lors, ce ne fut plus qu'une déroute ; Lieou-ping & son fils, Ché-yuen-tsun & plusieurs autres officiers furent faits prisonniers. Malgré cette victoire, Fan-yong continua à se défendre dans Yen-tchéou. Comme il tombait alors beaucoup de neige, & que le

roi des Hia ne jugea pas à propos d'attendre que les chemins fussent impraticables, il leva le siège & s'en retourna.

Ces nouvelles prouvèrent à la cour qu'il ne serait pas aussi facile de réduire Tchao-yuen-hao qu'on l'avait pensé d'abord ; on y tint plusieurs conseils, dans lesquels, faute d'expérience dans la guerre, dont on avait, pour ainsi dire, perdu le souvenir depuis la longue paix dont on jouissait, on ne savait ni quel général choisir, ni quels moyens on devait prendre pour arrêter les progrès d'un voisin si ambitieux.

Un soldat de fortune, Fan-tchong-yen, qui avait autrefois servi contre les Tartares Khitan, & s'était avancé par son mérite jusqu'à un des premiers grades militaires, s'offrit pour cette expédition, pourvu qu'on lui donnât la liberté de choisir quinze à dix-huit mille hommes, avec l'autorité de les placer où il jugerait à propos sur les limites. Cette p.207 proposition portée au conseil y fut acceptée. Fan-tchong-yen, en conséquence, choisit dix-huit mille hommes qu'il divisa en six corps, & mit à leur tête six officiers dont il connaissait la bravoure, & à qui il recommanda de les exercer sans cesse à toutes les évolutions militaires. Fan-tchong-yen conduisit ces troupes sur les frontières, & leur fit prendre des postes si avantageux, que les ennemis, étonnés, disaient hautement qu'il n'était plus temps de penser à Yen-tchéou.

Cependant, à la neuvième lune, le roi des Hia marcha à San-tchuen, place de guerre, qu'il voulait emporter ; Han-ki, Gin-fou & quelques autres officiers chinois, sous prétexte de visiter les frontières, firent un détachement de sept mille hommes, &, marchant de nuit, arrivèrent avant le jour, après avoir fait soixante-dix ly, à Pé-pao-tching où étaient les magasins des ennemis ; ils surprirent cette ville & mirent le feu à toutes les provisions.

Han-ki était un officier plein de valeur qui commandait sur les limites avant Fan-tchong-yen ; il n'avait cependant osé rien entreprendre contre les ennemis, tant ils s'étaient rendus formidables ; mais lorsqu'il apprit

que Fan-tchong-yen venait à Yen-tchéou, il avait voulu, par ce coup de main, faire voir de quoi il était capable.

1041. Ce que Fan-tchong-yen, arrivé à Yen-tchéou, écrivit à l'empereur sur la puissance des ennemis, le détermina à envoyer sur les lieux Tchao-tsong-kiao, membre du tribunal des docteurs, pour examiner ce qui en était, & concerter avec Han-ki & Fan-tchong-yen les moyens d'étouffer cette révolte.

L'envoyé alla d'abord trouver le général Han-ki : celui-ci, p.208 enflé du succès qu'il avait eu à Pé-pao-tching, lui dit qu'avec les seules troupes répandues dans la province & réunies en corps, il se faisait fort de finir entièrement cette guerre dans une campagne. Han-ki en écrivit à l'empereur sur le même ton ; il lui manda qu'on avait trop redouté les rebelles jusque-là, faute de savoir que le prince de Hia n'avait sur pied que quarante à cinquante mille hommes, comme il l'avait appris par les informations qu'il avait faites ; que si on n'avait remporté que de faibles avantages contre lui, on devait en attribuer la cause à la trop grande dispersion des troupes chinoises dans les diverses places ; qu'il convenait de les réunir & d'aller à leur tête, à la première lune, envahir les États du prince de Hia & le réduire par la force.

Fan-tchong-yen, à qui l'envoyé de l'empereur rendit la conversation du général Han-ki, écrivit de son côté à l'empereur que la première lune tombait dans une saison la moins propre de l'année pour cette expédition, à cause du froid excessif qu'on éprouverait sur ces limites septentrionales, ce qui ralentirait nécessairement les opérations de l'armée ; qu'il pensait, si sa majesté se décidait à vouloir forcer l'ennemi chez lui, qu'on devait attendre le milieu du printemps, saison pendant laquelle les fourrages sont rares & les chevaux tartares fort maigres. Venant ensuite à son sentiment particulier, Fan-tchong-yen fit sentir à l'empereur qu'il serait infiniment préférable de ramener les rebelles par la douceur plutôt que d'employer la force, qui ne manquerait pas de les aigrir & d'engager dans une guerre fort longue.

L'empereur estimait Fan-tchong-yen & Han-ki, & il trouvait que ces deux généraux appuyaient chacun leur sentiment p.209 par des raisons ; cependant il penchait davantage pour celui de Han-ki, comme étant plus conforme à ce que la cour avait d'abord pensé. Fan-tchong-yen, à qui ce prince fit passer le placet de son collègue, lui écrivit de nouveau que les Tartares de Hia occupaient les montagnes Hang-chan où ils avaient bâti plusieurs places de guerre bien gardées ; que d'entreprendre de les forcer avec peu de troupes, c'était s'exposer évidemment à être battu ; & cependant qu'on ne pouvait y conduire une forte armée, à cause des passages & des gorges qui rendaient impossible le transport des convois. Han-ki, de son côté, revenant à la charge, dit que le dessein de gagner les rebelles par la douceur lui paraissait impraticable, & propre seulement à décourager l'officier comme le soldat, s'ils en avaient connaissance ; que le roi de Hia n'ayant pas plus de quarante à cinquante mille hommes, qui menaient avec eux femmes & enfants, vieillards & malades, ne pourraient jamais obtenir aucun avantage sur les troupes impériales, qu'autant qu'elles seraient divisées ou trop peu nombreuses. Il finissait par prier l'empereur d'envoyer un de ses grands, qui verrait les choses par lui-même, avec un plein pouvoir de décider s'il fallait attendre l'ennemi ou l'aller chercher.

Le roi de Hia renvoya Kao-yen-té, officier chinois qu'il avait fait prisonnier, & lui dit d'assurer Fan-tchong-yen que son dessein était de faire la paix avec l'empire, & qu'il se prêterait aux arrangements qui pouvaient la procurer. Fan-tchong-yen saisit cette occasion pour exhorter ce prince à quitter le titre d'empereur, & à se contenter du rang que tenait Tchao-té-ming, son père.

Han-ki, instruit de ce qui se passait & persuadé que le p.210 roi de Hia amusait Fan-tchong-yen par ces propositions, pour faire réussir quelque entreprise qu'il méditait, partit avec un grand corps de troupes, & apprit effectivement, en arrivant à Kao-ping [1], que ce prince avait envoyé dans

[1] Tchin-yuen-hien dans le district de Ping-leang-fou.

le Oueï-tchéou [1] attaquer la ville de Hoaï-yuen, & qu'il machinait quelque autre expédition. Aussitôt ce général alla au pays de Tchin-jong, & en rassembla toutes les troupes qu'il augmenta de dix-huit mille jeunes gens forts & robustes, qu'il donna à commander à Gin-fou ; il envoya ordre à Tchu-koan, à Ou-yng, à Ouang-koué de suivre de près Gin-fou à la tête de leurs troupes, & nomma Keng-tchuen chef du conseil de cette armée, dont il confia l'avant-garde au brave Sang-y. Il recommanda à ses officiers que lorsqu'ils seraient proches de la ville de guerre Té-ching-tchaï [2], ils tournassent du côté de Yang-mou-long-tching [3], & sortissent au nord des ennemis où les places de guerre n'étaient éloignées les unes des autres que de quarante ly ; que s'ils ne rencontraient pas les ennemis, ils se saisissent des gorges & des passages, & missent des troupes en embuscade pour couper aux rebelles le chemin par lequel ils devaient s'en retourner.

Un corps de plusieurs mille chevaux choisis, que Gin-fou fit marcher en avant, s'approcha de Hoaï-yuen, & rencontrât au sud de Tchang-kia-pou un pareil nombre d'ennemis qu'il attaqua & dont il tua quelques centaines ; les autres prirent la fuite, & abandonnèrent leurs chevaux, leurs moutons, leurs chameaux, pour les attirer dans le piège que le p.211 prince de Hia leur avait préparé. Sang-y & Gin-fou les suivaient de près avec la cavalerie. Les coureurs dirent que les ennemis paraissaient être en petit nombre ; sur ce rapport, Gin-fou & les autres officiers de l'armée impériale se persuadèrent qu'ils en auraient bon marché. Gin-fou joignit sur le soir Sang-y, & campa avec lui près de Hao-chouï-tchuen : Tchu-koan & Ou-yng campèrent à Long-ki-tchuen à environ cinq ly de distance.

Le lendemain, ces généraux s'étant rendus maîtres d'une gorge par où ils croyaient que les ennemis devaient nécessairement passer, se

---

[1] Kong-tchang-fou dans la partie occidentale du Chen-si, sur le Hoeï-ho.
[2] Près de Tsing-ning-tchéou.
[3] Près de Long-té-hien, district de Ping-leang-fou.

persuadaient déjà de les tenir, & que pas un ne leur échapperait : ils ne savaient pas qu'ils étaient déjà entrés eux-mêmes dans les filets que le roi de Hia leur avait tendus avec beaucoup d'adresse. Ce prince était près d'eux avec une armée de cent mille hommes, mais comme il avait formé plusieurs embuscades, il ne parut près de cette gorge qu'avec une poignée de monde, & c'est ce qui avait donné le change aux coureurs de Gin-fou. Celui-ci & Sang-y allèrent du côté de l'ouest sur les bords de la rivière Hao-chouï, &, prenant par le bas de la montagne Lou-pan-chan, ils s'avancèrent jusqu'à cinq ly de Yang-mou-long ; ils rencontrèrent alors les ennemis en si grand nombre, qu'ils reconnurent leur erreur. Ils virent qu'il n'y avait pas à reculer, & qu'il fallait périr ou se battre. S'étant avancés davantage, Sang-y, qui marchait à la tête, trouva sur sa route quantité de boîtes d'argent suspendues, fermées avec grand soin, & dans lesquelles on entendait remuer quelque chose ; ne sachant ce que c'était, Sang-y, de peur de quelque surprise, ne voulut point les ouvrir jusqu'à l'arrivée de Gin-fou, qui eut la curiosité de voir ce qu'elles renfermaient : il en sortit p.212 tout à coup une centaine de pigeons domestiques, qui voltigeant en l'air au-dessus de l'armée, donnèrent le signal convenu, avec les Hia en embuscade, de venir fondre sur les impériaux. En effet, on les vit venir par troupes de tous les côtés : les impériaux se défendirent depuis huit heures du matin que commença la bataille jusqu'à midi ; alors les uns & les autres se séparèrent pour un temps, comme s'ils avaient voulu reprendre haleine ; mais tout à coup les ennemis élevèrent au milieu d'eux un grand étendard, dont Sang-y ne comprit le mystère que lorsqu'il vit de nouvelles troupes descendre des montagnes voisines, & les environner de toutes parts, en prenant Gin-fou à dos pour lui ôter la communication avec les troupes que Tchu-koan & Ou-yng commandaient : la bataille recommença plus vivement que jamais.

Les impériaux se défendirent avec une ardeur & un courage incroyables, mais leur nombre était trop inférieur : Sang-y & Lieou-fou furent tués ; Gin-fou reçut d'abord dix à douze coups de flèches, &

Lieou-tsin, simple soldat, le voyant tout couvert de sang, lui proposa de se retirer :

> — Me retirer, moi général de cette armée ! répondit Gin-fou ; la bataille est perdue, mais je dois mourir.

Le sabre à la main, il donna tête baissée avec quelques braves dans un gros des ennemis où il fut tué ; Gin-hoaï-leang, son fils, périt à ses côtés. Après qu'ils eurent entièrement défait Gin-fou & San-y, les Hia tournèrent toutes leurs forces contre Tchu-koan & Ou-yng qu'ils défirent de même. Ce dernier, ainsi que Tchao-tsin, Ouang-koué & Keng-tchuen, tous officiers généraux, furent tués ; les impériaux perdirent dans ces deux actions dix mille trois cents hommes ; le seul p.213 Tchu-koan, retiré dans un village avec un corps de mille à douze cents hommes, s'y défendit avec tant d'opiniâtreté & de valeur, qu'il ne put jamais être forcé : il s'en revint avec tout son monde.

Le malheur des troupes impériales vint principalement de ce qu'elles s'étaient écartées des ordres qu'avait donné Han-ki, & de ne s'être pas conservées en un seul corps pendant la bataille, ce qui donna lieu aux Hia de les couper & de les défaire plus aisément.

Hia-song, qui commandait dans ces quartiers pour l'empereur, rassembla les débris de l'armée, & fit apporter les corps des généraux qui avaient été tués. Pour la justification de Han-ki, l'auteur de cette expédition, il trouva dans une des bourses de la ceinture de Gin-fou, l'ordre de ce général qu'il avait lui-même par écrit, & l'envoya à l'empereur. Ce prince fut si consterné de cette nouvelle, qu'il fut longtemps sans pouvoir manger. Il dégrada Han-ki, & l'envoya exercer l'emploi de simple gouverneur à Tsin-tchéou.

Le roi de Hia devenu moins souple après cette victoire, répondit d'une manière fort insolente à la lettre de Fan-tchong-yen ; ce général en fut si outré, qu'il la brûla sur-le-champ en présence de celui qui la lui avait apportée. Sa vivacité fut très désapprouvée à la cour impériale & faillit à le perdre : mais il trouva dans Fou-yen un homme qui défendit sa cause

avec chaleur. Celui-ci, pour preuve de la droiture & du zèle de Fan-tchong-yen, dit à l'empereur que ce général, qui connaissait mieux que personne la puissance des Hia, avait soutenu constamment qu'il fallait chercher à les soumette par la voie de la négociation. Gin-tsong se contenta de le condamner à se rendre à Yo-tchéou en qualité de p.214 commandant de cette ville ; il nomma ensuite Hia-song pour remplacer Han-ki dans le commandement des frontières.

Ce nouveau général, d'un caractère entièrement opposé à celui de Han-ki, s'abandonnait à ses plaisirs : il manquait de fermeté & était incapable de soutenir les fatigues d'un poste de cette importance. Lorsqu'il fut obligé de faire une tournée sur les frontières pour s'instruire de leur état & en faire son rapport à l'empereur, il mena avec lui plusieurs femmes qui firent l'unique objet de ses attentions, & il s'attira bientôt le mépris de ses soldats, & même des Tartares Hia, qui firent courir de lui mille bruits désavantageux & déshonorants. Le roi de Hia promit trois mille deniers à celui qui lui apporterait sa tête. Ils marquèrent encore plus le mépris qu'ils faisaient de ce général par des courses continuelles sur les terres de l'empire & jusque sous les murs de la ville où il avait établi sa résidence. Ils enlevaient à ses yeux tout ce qu'ils trouvaient sans qu'il osât sortir, ou s'il sortait, il était toujours sûr d'être battu. Tchang-fang-ping, son lieutenant, outré de voir l'empire si mal servi & les armes avilies entre ses mains, en écrivit à l'empereur : il lui mandait que depuis que Hia-song commandait, les Hia n'avaient fait aucune excursion sans battre les Chinois ou sans prendre quelques-unes de leurs places de guerre ; que la faute ne devait pas retomber sur les officiers qui faisaient leur devoir & qu'on punissait mal à propos, mais uniquement sur ce général.

Hia-song avait de puissants protecteurs à la cour qui le soutenaient, & l'empereur, d'après leur témoignage, avait conçu de l'estime pour lui ; cependant lorsqu'ils virent cet écrit ils n'osèrent prendre son parti, parce que l'affaire des p.215 limites était trop importante & trop délicate dans

les circonstances actuelles. Le plus grand service qu'ils purent lui rendre fut de le faire nommer gouverneur de Ho-tchong, &, en particulier, de Chen-tchéou, où il alla fixer sa demeure.

Cependant la province de Chen-si manquait d'officier général, & on ne savait sur qui jeter les yeux : Han-ki & Fan-tchong-yen étaient seuls capables de tenir tête au roi de Hia ; mais ils venaient d'être disgraciés, & depuis ils n'avaient rien fait pour le service de l'État qui parlât en leur faveur & autorisât leur rétablissement. Après qu'on eut délibéré longtemps sur cette affaire, on convint qu'il fallait recourir à Han-ki & à Fan-tchong-yen, faute d'autres sujets, mais afin qu'il ne parût pas qu'on les remît dans des postes dont on les avait ôtés, on divisa cette province en quatre départements : Tsin-tchéou, où était Han-ki ; Oueï-tcheou, qu'on donna à Ouang-yuen ; King-tchéou, où on envoya Fan-tchong-yen ; & enfin Yen-tchéou, qu'on mit sous la conduite de Pong-tsi.

La suite fit voir que c'était le meilleur parti qu'on pouvait prendre ; chacun de ces généraux voulut se distinguer ; Han-ki, surtout, par sa vigilance, retint si bien les Tartares Hia chez eux, qu'ils furent forcés de suspendre pour quelque temps leurs courses ; &, de son côté, Fang-tchong-yen, par ses bons traitements, sut si bien gagner les Kiang qui s'étaient presque tous donnés au roi des Hia, que ces peuples se mirent sous la protection des Chinois.

1042. L'empereur, tranquille par le bon ordre que ses généraux avaient mis sur les frontières du royaume des Hia, commençait à goûter les fruits de la paix, lorsqu'il apprit que les Tartares Khitan pensaient à lui faire la guerre. Leur roi, p.216 en effet, voyant l'empereur occupé contre les Hia, crut l'occasion favorable d'enlever à l'empire les dix villes qu'il prétendait que l'empereur Chi-tsong avait reprises injustement. Siao-hoeï, président de son conseil privé, le pressait d'entreprendre cette expédition dont le succès lui paraissait assuré, parce que les troupes chinoises étaient fatiguées, & que les dépenses que l'empire avait été obligé de faire dans ses dernières guerres avaient épuisé les peuples.

Siao-hiao-mou, président d'un autre tribunal, fut d'un avis tout contraire ; il représenta fortement au prince des Khitan, que son prédécesseur ayant confirmé par un serment solennel la paix avec les Song, c'était s'attirer tout l'odieux de la guerre que de rompre avec eux sans des raisons légitimes ; que l'empereur des Song n'était pas moins puissant que lui, & que les évènements dans la guerre étant fort incertains, il n'était point sûr de faire rentrer sous sa domination les villes qu'il réclamait ; mais ce prince, espérant beaucoup de l'état actuel de l'empire, chargea Siao-témour & Lieou-lou-fou de redemander, en son nom, à l'empereur les dix villes, &, sur son refus, de lui déclarer la guerre.

Lorsqu'on apprit à la cour de Caï-fong-fou l'arrivée de ces deux grands & le motif qui les amenait, le premier ministre Liu-y-kien proposa à l'empereur d'envoyer au-devant d'eux un de ses grands avec un eunuque de sa présence ; & comme il savait que l'objet de l'ambassade des Tartares ne pouvait pas réussir, il nomma Fou-pié qu'il n'aimait pas, dans le dessein de le charger ensuite de cette négociation & de le perdre.

Fou-pié accepta, & fut au-devant des ambassadeurs Khitan p.217 sans soupçonner le mauvais dessein du ministre ; lorsqu'il les joignit, Siao-témour, chef de cette ambassade, feignit une maladie, & le reçut, couché sur une estrade, sans se lever. Fou-pié en fut choqué, & lui en fit des reproches, Siao-témour se leva aussitôt, & le reçut avec respect. Fou-pié était un homme franc & sincère qui gagna bientôt le Khitan par ces deux bonnes qualités ; Siao-témour fut ravi d'avoir affaire à un homme de ce caractère, & ne fut pas moins ouvert à son égard : il lui déclara en secret toutes les prétentions de son maître, & ajouta que si on pouvait les lui accorder, sa négociation en serait d'autant plus heureuse ; mais que s'il n'y avait pas lieu d'espérer que la Chine y consentît, alors il le priait de l'accélérer, en faisant part à son maître de cette disposition.

L'empereur, à qui Fou-pié rapporta ce qu'il avait appris de Siao-témour, protesta qu'il ne consentirait jamais à céder les villes que le roi

des Khitan demandait ; mais s'il ne s'agissait, pour entretenir la paix avec lui, que de donner en mariage à son fils une princesse de son sang & d'augmenter les gratifications annuelles qu'il lui faisait, alors il le trouverait disposé à l'écouter. Liu-y-kien, dont le dessein était de perdre son ennemi, dit à l'empereur que Fou-pié ayant déjà entamé cette négociation, il ne pouvait faire un meilleur choix pour porter cette réponse au roi des Khitan ; ce ministre avait choisi le temps que le mandarin était sorti du palais pour donner ce conseil à Gin-tsong. Aussitôt qu'on eut dit à Fou-pié qu'il venait d'être nommé, il comprit alors que Liu-y-kien était mal intentionné contre lui ; il retourna au palais, & dit à Gin-tsong :

> — Les malheurs des souverains font la honte de leurs sujets ; je ne crains pas de mourir pour le p.218 service de Votre Majesté.

A ces paroles, l'empereur changea de couleur, & sentit qu'il était question de quelque vengeance de la part de son ministre. Afin de tranquilliser Fou-pié, & lui marquer en même temps l'estime qu'il en faisait, il lui proposa une des premières places de son conseil secret ; Fou-pié refusa de l'accepter :

> — Lorsque l'empire a une affaire importante dont les suites sont à craindre, un fidèle sujet ne doit fuir ni la peine, ni les fatigues ; est-ce que son intérêt particulier doit le faire agir ?

Après ce peu de mots, il partit pour se rendre à la cour des Khitan où il arriva à la sixième lune.

Dans la première audience, il dit à Yéliu-long-tchin que les deux couronnes étant liées d'amitié depuis quarante ans, & leurs souverains se traitant de père & de fils, on ignorait quel motif il avait de réclamer quelques villes.

> — C'est la cour du midi, répondit ce prince, qui a d'abord rompu la paix ; car pourquoi boucher le passage de Yen-men ?

Dans quel dessein réparez-vous vos places & augmentez-vous le nombre de vos troupes ? Mes généraux me pressaient d'envoyer mes armées dans le midi ; mais j'ai préféré d'attendre la réponse que votre cour me ferait au sujet des villes que je demande.

— La cour du nord paraît avoir oublié, reprit l'ambassadeur chinois, le service important que lui rendit à Tchen-tchéou le feu empereur Tchin-tsong ; s'il avait suivi le conseil de ses généraux, les Khitan couraient le plus grand danger. Le feu roi des Khitan recueillit tout le fruit de la paix qui se conclut alors entre les deux couronnes, & ses officiers n'eurent rien. Les officiers s'enrichissent pendant la guerre qui ruine le souverain à cause des dépenses p.219 immenses auxquelles il est obligé. Il n'est point étonnant que les officiers de Votre Majesté veuillent l'engager à la guerre ; ils ne consultent en cela que leur intérêt particulier.

— Comment cela, dit Yéliu-long-tchin en jetant un soupir.

— Kao-tsou, empereur des Heou-tçin, prétendit tromper le Ciel, & se révolta contre son souverain ; son successeur, prince étourdi & de peu d'esprit, se voyant resserré dans un très petit domaine, révolta contre lui *le haut & le bas* ; voilà quelle fut la source de la prospérité des Khitan & des victoires qu'ils remportèrent alors ; mais l'argent, l'or & les autres richesses qu'elles leur procurèrent, ne furent que pour leurs généraux & pour leurs officiers : la perte qu'ils firent de la moitié de leurs plus braves soldats fut pour le compte du prince.

L'empire de la Chine est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était dans les temps dont je parle ; il a dix mille ly d'étendue, & entretient un million de soldats choisis & exercés aux évolutions militaires, le gouvernement est bien réglé, & les peuples attachés à leur souverain, ne font avec lui qu'une âme

& qu'un cœur. La cour du nord croit-elle qu'elle viendrait aisément à bout de nous vaincre ? Mais je suppose que les Khitan remportent quelques avantages sur les Chinois, n'est-il pas certain que les chevaux & le butin seraient pour eux & que Votre Majesté n'y aurait aucune part ? En temps de paix, au contraire, les sommes considérables & les soieries que la Chine fournit sont pour elle, & ses officiers n'y peuvent rien prétendre, voilà ce qui leur fait désirer la guerre : leur intérêt y est attaché.

Le roi des Khitan branla la tête, & fit assez connaître par p.220 son air qu'il entrait dans ces raisons. Fou-pié continua :

— Quant aux villes que nous avons réparées & aux recrues que nous avons faites, on ne doit point les envisager comme une infraction de la paix ; Votre Majesté n'ignore pas que le prince de Hia nous a mis dans la nécessité de nous précautionner contre lui en fermant Yen-men par où il pouvait entrer dans l'empire. Les places frontières de ce côté ont été amplement réparées comme elles étaient auparavant : on n'y a rien fait de nouveau ; on a même diminué le nombre des troupes, qu'on a transportées du côté de l'ouest, où Votre Majesté ne saurait disconvenir qu'elles étaient nécessaires.

— Si vous ne m'aviez pas dit ces raisons, reprit le roi, je serais encore dans la même erreur ; cependant la justice demande qu'on me restitue des villes que mon grand-père & mon père ont possédées.

— Les Tçin postérieurs, reprit Fou-pié, cédèrent aux Tartares Khitan le pays de Lou-long dont ils n'avaient pas droit de disposer ; l'empereur Chi-tsong, de la dynastie des Tcheou, reprit ensuite le pays de Koan-nan ; tous ces évènements sont antérieurs à notre dynastie des Song, & s'il fallait remettre

dans la rigueur les choses sur l'ancien pied, serait-ce l'avantage de la cour du nord ?

Lieou-lou-fou, un des seigneurs Khitan, prit la parole, & dit à Fou-pié :

— Mon maître a honte de recevoir votre argent & vos soieries ; il semble par là qu'il soit à votre solde. Il vous demande ces dix villes, voilà ce dont il s'agit.

— Lorsque je suis parti de la cour, lui dit Fou-pié, l'empereur, mon maître, me dit : Je dois garder & conserver soigneusement l'empire dans l'état que je l'ai p.221 reçu de mes pères, & je ne puis ni ne dois en aucune façon en démembrer la moindre partie ; peut-être que la cour du nord ne demande que de l'argent & des soieries, &, comme je ne saurais me résoudre à répandre le sang de mes sujets, je veux bien consentir à augmenter les sommes annuelles qu'on lui donne ; mais si elle persiste à vouloir que je lui cède les pays qu'elle demande, & revient contre le serment solennel qu'elle a fait à la face du Ciel, de la terre & des esprits, croit-elle qu'elle pourra les tromper ?

Le lendemain de cette audience, le roi des Khitan fit une partie de chasse, & voulut que Fou-pié l'y accompagnât ; il lui dit encore que si l'empereur lui cédait les villes qu'il demandait, ce serait le vrai moyen d'établir entre les deux couronnes une paix solide & durable. Fou-pié, après lui avoir ôté toute espérance sur cette prétention, ajouta :

— Si l'empereur, mon maître, accordait à Votre Majesté ce qu'elle lui demande, il est évident qu'il y perdrait & que vous y gagneriez ; il est certain encore que cette cession serait aussi glorieuse à Votre Majesté que honteuse à mon maître ; or comment deux frères, aîné & cadet, l'un & l'autre souverains d'un grand empire, pourraient-ils souffrir cette honte qui retomberait sur l'un d'eux ?

La chasse finie, Lieou-lou-fou vint trouver Fou-pié, & lui dit que ce qu'il avait dit au roi sur la gloire & la honte de deux frères l'avait frappé, & qu'il ne s'agissait plus que du mariage du prince son fils avec une princesse de l'empire.

> — Ce mariage est une chose aisée, répondit Fou-pié, mais, en accordant la princesse, vous ne devez pas vous attendre qu'on donne au-delà de cent mille enfilades de deniers ; p.222 chaque année on vous envoie des richesses immenses, n'est-ce point un grand avantage pour vous ?

Fou-pié partit pour Caï-fong-fou, chargé, de la part du roi des Khitan, de revenir avec un traité de paix confirmé par serment ; l'empereur, fidèle à sa parole, chargea son premier ministre de faire écrire le traité de paix, & le remit à Fou-pié, à qui il donna pour second Tchang-meou-chi ; l'ayant instruit de ce qu'il devait dire de bouche, il le fit repartir pour la cour du nord. Lorsque cet ambassadeur fut arrivé à Lo-tchéou [1], il eut la curiosité d'ouvrir la lettre de l'empereur pour voir si elle était bien conforme aux paroles données : elle était toute différente, & il n'en fallait pas davantage pour le faire périr. Il retourna à Caï-fong-fou, & dit à l'empereur, en lui remettant cette lettre, que les grands du tribunal des ministres voulaient apparemment sa perte, mais qu'en même temps ils mettaient cette négociation, importante à l'empire, dans le plus grand risque d'échouer.

L'empereur fit venir Yen-chu, qui lui dit qu'apparemment l'écrivain n'avait pas saisi la pensée de Liu-y-kien ; mais que ce ministre n'était point coupable.

> — Yen-chu n'est pas plus croyable que le ministre, dit Fou-pié, il lui est entièrement dévoué & s'inquiète peu que les affaires aillent mal.

On refit la lettre & il partit.

---

[1] Hien-hien de Ho-kien-fou du Pé-tché-li.

A la neuvième lune, la paix fut enfin arrêtée avec le Khitan, mais non sans quelques nouvelles prétentions de la part de ces Tartares. Yéliu-tsong-tchin voulait que l'empereur, lorsqu'il lui enverrait l'argent & les soieries, se servît p.223 de la lettre hien, qui désigne les présents d'un inférieur à son supérieur,

— Selon le traité de paix de Tchen-tchéou, lui dit Fou-pié, l'empereur est regardé comme l'aîné & Votre Majesté comme son frère cadet ; convient-il qu'un aîné offre, en qualité d'inférieur, à son frère cadet ?

— Cela est bien, dit Yéliu-tsong-tchin, mais du moins il se servira de la lettre na, pour marquer qu'il m'offre ces présents avec respect.

— Cette nouvelle demande, dit l'ambassadeur, n'est pas plus juste.

— Comment ! dit le roi des Khitan, la cour du midi ne s'engage à me donner cet argent & ces soieries que parce qu'elle me craint, & elle ferait tant de difficultés pour une lettre ! Si j'allais à la tête de mes armées dans le midi, n'aurait-elle pas sujet de s'en repentir ?

— L'empereur, mon maître, répondit Fou-pié, porte également dans son sein les peuples du nord & ceux du sud ; il ne les voit qu'avec peine exposés aux fureurs de la guerre, & c'est pour les en garantir qu'il veut bien faire part à Votre Majesté d'une partie de ses richesses, quelle autre raison aurait-il de craindre ? S'il était contraint de faire la guerre, je ne sais qui de lui ou de Votre Majesté aurait le plus de sujet de s'en repentir.

— Ne vous opiniâtrez pas tant, dit encore le roi, ce que je vous propose n'est point une chose inouïe ; l'antiquité nous en offre des exemples.

— L'antiquité, reprit l'ambassadeur, ne vous offre que celui de Kao-tsou, fondateur de la grande dynastie des Tang, lorsqu'il envoya demander des troupes aux Tou-kiueï ; il est vrai que pour les choses qu'il leur envoyait en présent, il se servait également des lettres hien & na ; mais depuis que l'empereur Taï-tsong, son successeur, eut p.224 pris Kieï-li, Votre Majesté a-t-elle vu que nos monarques se soient servis de ces termes ?

Le roi des Khitan, remarquant que Fou-pié changeait de couleur & qu'il paraissait ému, ne le pressa pas davantage ; il lui dit seulement qu'il voulait envoyer quelqu'un à l'empereur pour lui parler encore sur cet article ; il reçut l'argent, les soies, & la lettre de l'empereur, par laquelle il jurait la paix ; ensuite il nomma Yéliu-gin-sien, fils du fameux Yéliu-hieou-ko, & Lieou-lou-fou, auxquels il remit sa lettre où il jurait aussi la paix, & les chargea d'insister encore sur les deux caractères que Fou-pié s'obstinait à refuser.

Fou-pié retourna à Caï-fong-fou avec les deux ambassadeurs Khitan ; il prévint l'empereur de la difficulté qu'il avait eue à la cour du nord au sujet des deux caractères hien & na, & lui conseilla de tenir bon, parce qu'il avait remarqué que le roi des Khitan était devenu beaucoup plus souple & plus traitable lorsqu'il les lui avait refusés. Cependant l'empereur suivit l'avis de son conseil, & consentit qu'en envoyant l'or & les soieries aux Khitan, on se servît du terme na.

Tant que dura cette négociation, l'ambassadeur chinois fut de la plus grande circonspection. Lors de son premier voyage chez les Khitan, il lui mourut une fille ; dans le second, il lui naquit un fils ; il apprit l'une & l'autre nouvelle avec la dernière indifférence, & n'ouvrit même aucune des lettres qui lui venaient de sa famille ; il les brûlait sur-le-champ sans les lire, prétendant qu'elles ne servaient qu'à attendrir le cœur & à le détourner de son objet.

L'an **1043**, à la première lune, un envoyé des Tartares Khitan à la cour impériale, assura que Tchao-yuen-hao avait envie de se soumettre,

& qu'il était seulement embarrassé p.225 de la manière dont il s'y prendrait. L'empereur, qui souhaitait ardemment la paix, envoya secrètement ordre à Pong-tsi de veiller sur cette affaire. Pong-tsi renvoya Li-ouen-koué, officier de Tchao-yuen-hao, qu'il avait fait prisonnier, & lui recommanda de dire à son maître que s'il voulait s'arranger avec l'empereur, il s'offrait à être son médiateur ; Tchao-yuen-hao, charmé de cette ouverture, mit en liberté Ouang-song, officier de l'empereur, qu'il avait fait prisonnier, le combla d'honneur & de présents, & le renvoya avec Li-ouen-koué, à qui il donna des lettres de créance pour traiter de cette affaire avec Pong-tsi. Comme il prenait encore un ton un peu haut dans ces lettres & qu'il ne quittait point le titre d'empereur, il leur dit :

> — Lorsque le soleil est arrivé à son midi, on le voit décliner du côté du couchant ; mais on ne le voit jamais rebrousser chemin du côté de l'orient.

Pong-tsi jugea assez d'après ce que ces officiers lui rapportèrent, que Tchao-yuen-hao n'était pas disposé à s'humilier. Il écrivit en cour & entra dans le détail de tout ce qu'il avait fait ; l'empereur lui fit dire de passer outre & de ne point s'arrêter à des bagatelles. Tchao-yuen-hao, qui savait combien Gin-tsong désirait la paix, apprenant, par le retour de Li-ouen-koué, que Pong-tsi avait écrit à ce prince, ne douta plus que la chose ne réussît ; il dressa un placet de soumission, dans lequel, au lieu de prendre le nom de sujet, il prenait celui de fils, & se traitait de Ou-tsou du royaume de Ni-ting ; il appelait Gin-tsong son père, & l'auguste empereur de la grande dynastie des Song ; il envoya cette soumission à Pong-tsi, par Ho-tsong-hieï, pour qu'il la fît parvenir à la cour.

p.226 Lorsque Pong-tsi ne vit point parmi les titres que Tchao-yuen-hao se donnait, celui de sujet :

> — Comment, dit-il à Ho-tsong-hieï, puis-je envoyer ce placet avec ces titres ? l'empereur ne le recevra point.

— Un fils, répondit Ho-tsong-hieï, n'est-il pas obligé de servir son père comme un sujet sert son prince, & ne lui est-il pas soumis également ? Si la cour n'en est pas satisfaite, elle le renverra, & alors nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Pong-tsi le remit à Ho-tsong-hieï. Ce dernier trouva de très grandes oppositions à la cour de la part des grands, qui ne voulaient point accorder à Tchao-yuen-hao les titres qu'il s'arrogeait ; mais l'empereur leva toutes ces difficultés, & lui fit expédier des lettres-patentes de roi de Hia ; il s'engagea même à lui donner tous les ans cent mille pièces de soie & trente mille livres de thé.

A la troisième lune, le premier ministre Liu-y-kien eut une maladie accompagnée de vertiges qui l'empêchaient de vaquer aux affaires, & il demanda la permission de se retirer. L'empereur se ressouvint que Li-ché-tsi, de la famille impériale des Tang, étant affligé d'une maladie fâcheuse, & les médecins ayant dit qu'on pouvait le guérir avec des poils de la barbe, l'empereur Taï-tsong avait sur-le-champ coupé une partie de la sienne. Gin-tsong voulut imiter ce grand empereur, il coupa la sienne, qu'il envoya à ce ministre pour être employée dans un remède qu'on croyait très propre à le guérir.

La paix étant faite avec le roi de Hia, l'empereur ne voulut pas laisser sur les frontières Han-ki & Fan-tchong-yen, généraux qui s'étaient fait la plus grande réputation & qui pouvaient lui être utiles à la cour ; il résolut de les mettre dans p.227 son conseil secret, & il leur fit expédier l'ordre de revenir ; mais Fou-pié, qui ne soupçonnait pas beaucoup de droiture ni de sincérité dans tout ce qu'avait envoyé le roi de Hia, écrivit à Gin-tsong que les troubles de l'occident n'étaient point encore entièrement apaisés, & qu'il était important de ne point rappeler les deux seuls généraux dans lesquels il avait mis sa confiance & qui fussent en état de tenir en bride le roi de Hia. L'empereur, qui sacrifiait tout pour avoir la paix, & qui venait d'accorder à Tchao-yuen-hao tout ce qu'il lui avait demandé, crut n'avoir plus rien à craindre de ce prince ; ainsi il rappela

ces deux généraux. Il fit Fan-tchong-yen ministre, & le chargea en particulier du département de l'ouest ; il mit Han-ki dans son conseil secret, & lui donna le gouvernement du Chen-si ; Fou-pié fut nommé président du conseil secret, & on le chargea des affaires du département du nord.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la douzième lune, on vit tomber dans le Ho-pé de la neige rouge, & dans le Ho-tong, il y eut un grand tremblement de terre.

1044. Lorsque Fan-tchong-yen entra dans le ministère, un de ses premiers soins fut de ranimer l'ardeur des lettres & de les protéger. A la sollicitation de Nghéou-yang-sieou [1], p.228 un des meilleurs écrivains de ce siècle, son intime ami, il demanda à l'empereur de faire élever plusieurs collèges dans les provinces pour l'instruction de la jeunesse. Comme la chose était de conséquence, l'empereur ordonna à son conseil privé de l'examiner. Long-ki, au nom de tous, fit sentir à ce prince l'avantage que l'empire retirerait par ces fondations, utiles aux progrès des lettres, au maintien des lois & des bonnes mœurs.

Sur ce rapport, l'empereur ordonna d'établir dans chaque tchéou ou ville du second ordre, & dans chaque hien, un collège pour l'instruction de la jeunesse, & les principaux magistrats des provinces furent chargés de choisir parmi les mandarins inférieurs les plus habiles dans les sciences pour y enseigner, & que s'ils n'en trouvaient point un assez grand nombre, ils cherchassent jusque dans les villages & les hameaux les habiles gens qui pouvaient s'y être retirés & qui passaient pour les plus vertueux. Il régla qu'après trois cents jours d'étude on ferait un examen en automne, & qu'on admettrait dans ces collèges ceux qu'on

[1] Nghéou-yang-sieou : (Prononcez Nghé comme notre Gn dans Magnanime, Allemagne Mignon, Montagne) c'est un des meilleurs écrivains chinois dont nous avons une histoire des Tang & une histoire des Heou-ou-taï ou des cinq petites dynasties postérieures qui ont succédé immédiatement aux Tang. On a encore de lui des Opuscules ou *Ouen-tsi* ; c'est un des meilleurs critiques chinois, & d'ailleurs il a écrit avec la plus grande politesse. Éditeur.

aurait jugés capables : que ceux qui y auraient déjà été admis précédemment, seraient de nouveau examinés au bout de cent jours, & qu'on s'en tiendrait là. Ceux qui subiraient un examen dans les tchéou devaient avoir des répondants ; les personnes en deuil, celles qui seraient accusées de quelque crime ou dont la conduite n'aurait pas été régulière, ou qui cacheraient leurs vrais noms, ne devaient pas y être admises.

L'ordre de l'empereur portait encore que les examens rouleraient d'abord sur l'éloquence, que chacun des aspirants composerait une pièce & un discours sur un sujet proposé, & qu'ensuite ils donneraient un morceau en vers ; p.229 que les examinateurs, après avoir lu toutes ces pièces & fait un choix des candidats qui méritaient d'être admis, en écriraient la liste sur une planche qui serait exposée en public.

Les administrateurs du collège impérial de la cour, appelé Koué-tsé-kien, pensèrent, à l'occasion de ces nouveaux règlements, à le remettre sur le pied qu'il était du temps des grandes dynasties des Han & des Tang, & ils offrirent & l'empereur un placet où ils disaient :

> « Nous lisons dans l'histoire que, sous la grande dynastie des Han, le collège impérial était composé de deux cent quarante corps-de-logis où étaient, les offices & les appartements publics non compris, dix-huit cents chambres dans lesquelles logeaient trente mille étudiants ; & que, sous la grande dynastie des Tang, ce même collège impérial était composé de douze cents chambres. Aujourd'hui que Votre Majesté travaille à faire fleurir les sciences, le Koué-tsé-kien compte à peine deux cents chambres, encore sont-elles petites & incommodes.

L'empereur ayant égard aux représentations des administrateurs, unit au Koué-tsé-kien un tribunal qui en était proche, ce qui donna de quoi loger deux cents étudiants de plus, & de faire une grande salle destinée à expliquer les *King*. Lorsqu'elle fut finie, Gin-tsong s'y transporta pour animer les étudiants par sa présence, mais avant il entra dans celle qui

était consacrée à la mémoire de Confucius. Suivant l'ancien usage, il ne devait à ce philosophe que la petite révérence qu'on appelle tso-y [1], & que les amis p.230 observent entre eux, mais il voulut l'honorer comme son maître, en battant la terre de son front, afin de faire connaître l'estime qu'on devait faire de sa doctrine.

A la cinquième lune, le roi de Hia, qui ne pensait qu'à accroître sa puissance, désespérant de réussir contre l'empereur, & n'osant attaquer les Tartares Khitan du côté de l'est, tourna ses vues contre les Tang-hiang qui n'étaient pas éloignés de se soumettre à lui, & il leur enleva quelques terres ; mais les Khitan, dont les Tang-hiang étaient tributaires, trouvèrent fort mauvais qu'il attaquât des peuples qui étaient sous leur protection, & leur roi lui en envoya faire des reproches. L'officier, qu'il chargea de cette commission, fut mal reçu & obligé de s'en retourner sans avoir rien fait.

Les Tang-hiang, & principalement la horde de Ta-yr, composée de huit cents familles, & Kiu-lieï, chef des hordes à l'ouest des montagnes, soit par la crainte qu'ils avaient des Hia, soit qu'ils eussent plus d'intérêt à leur être soumis qu'aux Khitan, abandonnèrent ces derniers & se donnèrent au roi de Hia. Ce prince, après cette démarche, jugea que les Khitan ne souffriraient point cet affront, & qu'ils voudraient se venger du peu de considération qu'il avait marqué pour leur envoyé ; dès lors il prit ses mesures du côté de la Chine & pensa à faire une paix solide avec l'empereur, afin de pouvoir réunir toutes ses forces contre les Khitan, en cas d'attaque de leur part. Il envoya donc un de ses principaux officiers à la cour de Caï-fong-fou, avec un placet qui contenait les conditions sous lesquelles il proposait de se soumettre : il disait :

> « J'ai manqué deux fois de faire une paix solide avec Votre Majesté dans l'espace de sept ans ; aujourd'hui je suis dans p.231 la ferme résolution de la cimenter d'une manière dont elle

[1] Tso-y. Cette révérence consiste à coller ses deux mains sur sa poitrine & à baisser un peu la tête. Éditeur.

puisse être contente ; mais j'ose espérer qu'elle m'accordera les articles suivants : qu'il me soit permis d'élever des tribunaux pour gouverner les peuples qui m'obéissent ; qu'on laisse une entière liberté aux sujets de Votre Majesté qui sont passés dans mes États, & aux Hia qui sont passés sur les terres de l'empire ou qui auraient été pris, de s'en retourner ; qu'on ne fasse aucune recherche de ceux qui, à l'avenir, passeront des États de Votre Majesté dans les miens, ou des miens dans ceux de Votre Majesté. Comme votre vassal, je demande qu'indépendamment des villes de Kao-lao, de Lien-tao, de Nan-ngan & de Tching-ping, qui sont dans l'ancien pays de mes ancêtres, il me soit permis de bâtir & de fortifier quelques places sur les frontières, tant du côté de la Chine, que du côté des Tartares, mes voisins : enfin, que chaque année Votre Majesté continue de m'envoyer l'argent, les soieries & les trente mille livres de thé comme elle s'y est engagée ; voilà ce que je demande à Votre Majesté, & je la prie de donner ses ordres en conséquence. De mon côté, je promets de lui demeurer fidèle, & s'il m'arrive de rompre la paix, je consens que ma famille ne dure pas longtemps ; que mes fils & mes arrière-petits fils soient sans félicité, réduits à la dernière misère.

L'empereur, satisfait, lui accorda toutes ses demandes. Cependant les Tartares Khitan, piqués de la défection des Tang-hiang, car ils traitaient leur démarche de révolte, résolurent de faire la guerre au roi de Hia ; mais avant que de commencer aucun acte d'hostilité, ils envoyèrent un ambassadeur à l'empereur, pour lui dire qu'ils allaient marcher p.232 avec toutes leurs forces, pour châtier ce prince comme un rebelle qui avait osé se soulever contre la Chine, & qu'ainsi il devait bien se garder de ne pas conclure de paix avec lui.

On expédiait l'ordre pour le roi de Hia, lorsque l'ambassadeur des Khitan arriva à Caï-fong-fou ; l'empereur soupçonna que les Hia & les Khitan, d'accord ensemble, avaient dessein de le surprendre : il assembla son conseil. Fou-pié ne doutait pas que les Khitan ne fussent très mécontents du roi de Hia, & que leur ambassadeur ne parlât sincèrement ; mais Yu-tsing, appuyant les soupçons de l'empereur, quoique vagues & non motivés, ce prince envoya Yu-tsing porter à la cour du nord l'argent & les soieries, avec ordre d'examiner secrètement les véritables dispositions du prince.

Yu-tsing ne tarda pas à voir que l'empereur & lui s'étaient trompés ; en arrivant à la cour du nord, il trouva Yéliu-tsong-tchin prêt à se mettre en marche avec une armée formidable, destinée contre le roi de Hia. Cette armée était en effet de cent soixante-sept mille cavaliers, qu'il divisa en trois corps pour entrer par trois endroits dans le pays de Hia ; l'un était de cent mille chevaux, qu'il commandait en personne & qu'il conduisit par le chemin du milieu ; le second, de soixante mille, sous les ordres de Siao-hoeï, prit le chemin du nord ; & le troisième, de sept mille seulement, était sous la conduite de son frère Yéliu-tchong-yuen ; ce dernier prit le chemin du sud.

Ces trois corps d'armée passèrent le Hoang-ho, & dirigèrent leur route vers les terres des Hia. Ils marchèrent plus de quatre cents ly sans trouver d'ennemis ; Siao-hoeï s'avança davantage vers la montagne Ho-lan-chan où on lui avait dit que le roi de Hia était campé ; il s'y trouva en effet, p.233 & il le battit. Après cet échec, le roi de Hia vit qu'il ne pourrait tenir contre les Khitan s'il n'usait de stratagème : il fit rassembler les Tang-hiang qui étaient incorporés dans ses troupes, & envoya demander la paix aux Khitan, avec promesse de leur remettre les Tang-hiang qui s'étaient donnés à lui : cependant il recula de quelques dizaines de ly, en ravageant le plat pays. Le roi des Khitan, persuadé que Tchao-yuen-hao agissait de bonne foi, députa Siao-ké pour aller recevoir de nouveau le serment de fidélité des Tang-hiang ; cet envoyé ne les trouva qu'à une

distance assez considérable, par l'adresse du roi de Hia, qui s'était encore reculé plus loin, en dévastant toujours les pays qu'il laissait en arrière. Lorsque Siao-ké arriva à son camp, ce prince dissimulé fit venir les trois hordes des Tang-hiang ; Siao-ké, après quelques réprimandes, leur fit distribuer du vin, & leur recommanda d'être à l'avenir plus fidèles aux Khitan, &, à son retour, il rendit compte de ce qu'il avait fait. Siao-hoeï, à qui cette apparence de paix ne plaisait pas, se plaignit de ce qu'on s'était mis en marche avec une armée aussi formidable pour ne rien faire, & il dit hautement qu'il fallait châtier ces rebelles, & leur apprendre à être plus soumis à l'avenir.

Tchao-yuen-hao avait prévu que l'affaire n'en demeurerait pas là, &, après le départ de Siao-ké, il s'était encore éloigné de trente ly ; comme chaque fois qu'il avait reculé, il avait eu soin de brûler tout le fourrage dans l'espace de plus de cent ly, les Khitan, qui voulurent s'approcher de lui, ne trouvant plus de nourriture pour leurs chevaux, se mirent en marche pour retourner dans leur pays.

Le roi de Hia ne doutait pas qu'il ne les obligeât à prendre p.234 ce parti : alors il s'approcha d'eux, & tomba tout à coup sur le camp de Siao-hoeï qu'il battit ; il poursuivit les fuyards, & attaqua les cent mille cavaliers que commandait Yéliu-tsong-tchin, qu'il défit si complètement, que ce roi ne se sauva qu'avec peine, suivi de quelques cavaliers ; un grand nombre de ses officiers furent tués ou faits prisonniers : de ces derniers étaient Siao-hou-tou, général de la cavalerie & Siao-hiao-yeou, chef du conseil privé de ce prince, que le roi de Hia renvoya généreusement avec tous les autres prisonniers qu'il avait faits ; le roi des Khitan, par représailles, lui renvoya les Hia qu'il avait pris, &, entre autres, son envoyé qu'il avait retenu. Il recommanda à ce dernier de dire à son maître qu'à l'avenir il voulait vivre en bonne intelligence avec lui.

L'empereur, instruit par le retour de Yu-tsing de la grande victoire que le roi des Hia venait de remporter sur les Khitan, fit expédier ses dépêches pour ce prince, & nomma Tchang-tsé-ché, officier d'un de ses

tribunaux, pour les lui porter avec les présents qu'il lui destinait ; ils consistaient, outre les lettres-patentes qui l'établissaient roi de Hia, en des habits magnifiques capables d'honorer cette dignité, & une superbe ceinture d'or ; en un très beau cheval dont la selle & tout le reste du harnais étaient garnis en argent ; en vingt mille taëls d'argent, vingt mille pièces de soie commune, & trente mille livres de thé ; en un sceau d'argent sur lequel étaient gravés ces quatre caractères Hia-koué-tchu-in, c'est-à-dire, *Sceau du souverain du royaume de Hia*. L'empereur lui permettait encore de se créer des officiers comme il jugerait à propos, & promettait de défrayer les députés qu'il enverrait à la cour tout le temps qu'ils resteraient sur les terres de l'empire. p.235 Il régla aussi que ces mêmes députés, lorsqu'ils seraient admis en sa présence, s'asseoiraient sur les côtés de la salle ; quant au roi de Hia, il ne devait plus se servir à l'avenir du caractère employé par les empereurs lorsqu'ils donnent leurs ordres ; il devait se reconnaître publiquement sujet & dépendant de la Chine & recevoir ses envoyés avec respect. Le roi de Hia traita Tchang-tsé-ché d'une manière assez froide, &, lorsqu'il l'eut renvoyé, il reprit le titre d'empereur comme auparavant.

Le roi des Khitan, après le terrible échec qu'il venait d'éprouver de la part des Hia, commença à les redouter, & n'eut plus autant de présomption dans ses forces ; pour être plus à portée de les arrêter, il jugea à propos de changer sa cour, & de la mettre dans la ville de Yun-tchéou à laquelle il donna le nom de Taï-fong-fou, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Les Khitan étaient alors parvenus à un très haut degré de puissance ; ils avaient cinq villes où ils allaient quelquefois tenir leur cour, six tchéou ou grands départements, cent cinquante-six villes de guerre, deux cent neuf hien ou villes du troisième ordre ; ils comptaient cinq mille & deux hordes tartares qui leur obéissaient, & soixante royaumes dépendants & tributaires ; leur empire, qui avait plus de dix mille ly de tour, s'étendait à l'est jusqu'à la mer, à l'ouest jusqu'à la montagne Kin-chan près du

Chamo ou désert de sable, au nord jusqu'à la rivière Lou-kiu-ho, & au sud jusqu'à Pé-keou.

Cette année fut d'une extrême sécheresse, & les sauterelles ruinèrent, le long des rivières, l'espérance des moissons sur laquelle on se fondait ; l'empereur, affligé du malheur p.236 de ses peuples, demandait au Chang-ti de faire retomber sur lui seul les effets de son courroux, & non pas sur eux qui étaient innocents & ne devaient point être punis des fautes qu'il commettait.

L'an **1045**, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1046**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la onzième lune, un certain Ouang-tçé, natif de Tcho-tchéou, eut la hardiesse de troubler la paix dont jouissait l'empire ; c'était un homme de la plus vile populace, qui, n'ayant pas de quoi vivre chez lui, était allé à Peï-tchéou [1], où, ne se trouvant pas mieux, il se vit obligé de se vendre comme esclave & de garder les moutons pour ne pas mourir de faim. Dans la suite, il parvint à avoir une place de soldat, &, alors, se joignant avec certains magiciens de la secte de Foé qui rodaient dans les départements de Peï-tchéou & de Ki-tchéou, il s'amusait avec eux à la lecture des livres *Ou-long-ti-leï* & de ceux qui parlaient des figures qu'il fallait faire pour réussir, dans le temps qu'on récitait certaines formules de prières. Dans peu il prétendit en savoir plus que les autres ; il se mit à prédire l'avenir, & à publier hautement que le Foé Ché-kia était devenu si faible qu'on lui avait ôté tout son pouvoir, & que le Foé Mi-lé [2] avait pris le gouvernement du monde à sa place ; il débitait cette doctrine superstitieuse avec tant d'assurance, qu'il eut une quantité prodigieuse de disciples.

---

[1] Tsing-ho-hien de Koaag-ping-fou du Pé-tché-li.
[2] Il est aisé de conclure de là que Foé est un titre & non un nom propre. Éditeur.

p.237 **1047.** Lorsque cet imposteur se vit suivi de tant de monde, il conçut le dessein de se révolter ; il avertit ceux qui s'étaient donnés à lui, que le premier jour de la première lune de l'année suivante on romprait le pont de bateaux de Tchen-tchéou, & qu'à cette époque commencerait le règne du Foé Mi-lé ; qu'ainsi chacun devait se tenir prêt pour ce jour-là. Cependant tous ses disciples ne furent pas d'une égale soumission sur cet article ; l'idée de révolte & les suites funestes qui pouvaient en résulter, firent peur à quelques-uns, qui, pour se tirer du danger, allèrent à Taï-ming, montrer à Kia-tchang-tchao la lettre circulaire de Ouang- tçé, & lui découvrirent sa conspiration ; le rebelle ayant appris que son projet n'était plus un mystère, devança le temps qu'il devait se déclarer, & apporta pour raison de ce changement, que comme on était à la veille du solstice d'hiver, & que ce jour était heureux, Mi-lé l'avait choisi pour entrer en charge.

Tchang-té-y, gouverneur du peuple de Peï-tchéou, était allé, avec ses officiers subalternes, à Tien-king-koan offrir des sacrifices à Foé ; le fourbe Ouang-tçé, profita de son absence pour se saisir des armes qui étaient dans l'arsenal, & arrêta Tchang-té-y qu'il mit en prison ; après quoi, allant chez le trésorier, qui refusa de lui remettre ses clefs & se mit à crier, il le tua, ainsi que Ouang-tsiang & quelques autres officiers qui étaient venus à son secours. Tien-pin, commandant de la cavalerie dans Peï-tchéou, voulut arrêter les rebelles, & se battit assez longtemps contre eux de rue en rue ; mais, accablé par le nombre, il fut contraint de sortir de la ville dont les rebelles fermèrent aussitôt les portes : plusieurs officiers, qui s'y virent enfermés, p.238 descendirent par les murailles au moyen d'une corde ; d'autres, hors d'état de se sauver, furent obligés de se donner aux révoltés.

Ouang-tçé, maître de la ville, prit aussitôt le titre de Tong-ping-ouang, c'est-à-dire, *prince qui pacifie l'orient* ; il donna au royaume qu'il prétendait fonder, le nom de Ngan-yang : après avoir déterminé la

couleur de ses étendards, il fit publier ses lois, & partout il se servit du nom de Foé & des attributs distinctifs de cette secte.

Lorsqu'on apprit cette nouvelle révolte à Caï-fong-fou, l'empereur envoya Ming-hao avec une armée pour l'assoupir. Un homme du peuple, appelé Ouang-ouen-king, voyant ce général approcher de Peï-tchéou, attacha un billet au bout d'une flèche qu'il tira du côté de sa tente, par lequel il l'avertissait que la nuit suivante, il lui ferait tendre des échelles de cordes dans un endroit qu'il lui désignait par où il pourrait introduire ses soldats dans la ville. A l'heure indiquée, Ming-hao s'approcha, & vit effectivement des échelles de cordes par où il fit monter quelques centaines de ses soldats ; mais ayant été aperçus par les rebelles, ils furent accablés par le nombre & obligés de redescendre par la même voie qu'ils étaient montés. **1048.** Comme les murailles de Péï-tchéou était fort hautes, Ming-hao fit faire des échelles pour y monter ; mais à peine étaient-elles achevées que les rebelles trouvèrent le moyen d'y mettre le feu ; elles furent réduites en cendres : alors ce général fit creuser des chemins souterrains au sud de la ville, tandis qu'il faisait une fausse attaque au nord pour donner le change aux rebelles. La durée de ce siège chagrina l'empereur ; il pensa qu'il y avait de la faute de Ming-hao & lui ôta le généralat p.239 qu'il donna à Ouen-yen-pou ; Ming-hao servit sous lui en qualité de son lieutenant général.

Lorsque Ouen-yen-pou arriva devant Peï-tchéou, les chemins souterrains communiquaient déjà avec la ville ; alors ces deux généraux choisirent les plus braves de leurs officiers qu'ils firent entrer de nuit dans la place. Les rebelles, étonnés de les voir sur leurs remparts, rassemblèrent une quantité de bœufs, &, lorsqu'ils furent sur le point d'attaquer les assiégeants, ils attachèrent aux queues de ces animaux des torches allumées, afin que la douleur les rendant furieux, & qu'étant chassés vers les impériaux, ils les dissipassent aisément : mais ces derniers ne se laissèrent point épouvanter ; ils convinrent de ne s'attacher qu'à piquer les naseaux des bœufs, & ils réussirent par ce

moyen à les faire tourner contre les rebelles qui, dès lors, ouvrirent les portes de la ville & se sauvèrent. Ouang-sin les fit poursuivre, & on les fit prisonniers pour la plupart. Ouang-tçé, leur chef, fut de ce nombre : on le conduisit à Caï-fong-fou, où il fut mis en pièces.

A cette même époque, le fameux & brave Tchao-yuen-hao, premier roi des Hia, mourut assassiné, à l'âge de quarante-six ans. Il avait épousé Yé-li-chi, fille de Yu-ki-tsong, dont il avait eu un fils, appelé Ning-ling-ko, qu'il aimait beaucoup & qui devait être son héritier ; il lui avait destiné Mouï-chi pour épouse ; mais, épris de sa beauté & de ses grâces, il la garda pour lui-même : Ming-ling-ko, piqué, résolut de le tuer, & lui porta un coup terrible, dont il mourut peu de jours après. Le parricide se sauva auprès de Ou-pong, qui, sachant son crime, le fit mourir sur-le-champ. Les grands en donnèrent avis à la cour de p.240 l'empereur & à celle des Khitan, qui envoyèrent faire des compliments de condoléance à la veuve de ce roi. Plusieurs grands de la Chine s'opposèrent à ce qu'on expédiât des lettres-patentes à Li-tsiang-tso, son fils & son successeur, parce qu'il était encore enfant, & que sa mère se saisirait du gouvernement : leur avis était qu'on profitât de sa minorité pour partager l'autorité entre trois de leurs chefs, parce qu'en démembrant cette puissance, les Chinois la soumettraient quand ils jugeraient à propos ; mais Tching-lin, un des principaux mandarins du département du Chen-si, représenta, que cette manière d'agir, à l'égard d'une famille plongée dans le deuil, ne s'accordait point avec la loi que l'empire s'était faite de traiter les étrangers avec humanité, & qu'il était d'avis au contraire, qu'usant de générosité, on adoucit la douleur de leur perte ; l'empereur, naturellement porté à la clémence, prit ce dernier parti ; il envoya à Li-tsiang-tso des lettres-patentes semblables à celles qu'il avait accordées à son père.

L'an **1049**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil &, à la seconde lune, il parut au ciel une comète.

Lorsque Siao-hoeï, général des Tartares Khitan, apprit la mort du roi de Hia, il se prépara à venger sa nation de la perte qu'elle avait essuyée dans la dernière bataille ; ses seules barques de guerre, & celles destinées au transport des munitions occupaient plusieurs centaines de ly ; il croyait les Hia tout occupés du deuil de leur roi, & il espérait les surprendre ; il négligea même d'envoyer des coureurs pour aller à la découverte, & de tenir ses soldats toujours sur leurs gardes ; au contraire, ils marchaient sans leurs p.241 armes, qu'il avait fait charger sur des chariots ; son intention était de leur épargner les fatigues d'une marche longue & pénible, afin qu'à leur arrivée ils fussent plus en état d'agir. Il vit bientôt qu'il s'était trompé ; les Hia, avertis de bonne heure, avaient rassemblé aussitôt leurs troupes, & s'étaient postés dans un lieu couvert où les Khitan devaient nécessairement passer ; ils tombèrent sur eux lorsqu'ils y pensaient le moins, & qu'ils marchaient sans ordre & sans armes. La surprise où cette attaque imprévue les jeta ne leur permit pas de courir à leurs armes : les Hia en firent une étrange boucherie, & Siao-hoeï ne dut la vie qu'à la bonté & à la vigueur du cheval qu'il montait. Cette action arriva à la neuvième lune.

1050. La perte de cette bataille ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Khitan contre les Hia, qui, de leur côté, furent plus circonspects encore à se tenir sur leurs gardes. Dès le commencement de l'année suivante, les Khitan se mirent en campagne, & retournèrent dans le pays des Hia, où ils se contentèrent de piller quelques haras & des troupeaux de moutons, sans oser aller chercher l'armée des Hia qui les attendait de pied ferme. Les généraux de cette armée, qui les virent s'en retourner chargés de butin, ne voulurent point le leur disputer ; mais, faisant prendre à leurs troupes un autre chemin, ils les conduisirent sur les terres des Khitan, à qui ils enlevèrent quatre fois plus de chevaux & de butin qu'on ne leur en avait pris ; ces deux nations, animées l'une contre l'autre, se firent ainsi la guerre pendant quelque temps sans aucun avantage marqué, & elles finirent par faire la paix.

L'an **1051**, à la première lune, mourut la princesse p.242 Tchang-chi, qui fut durant sa vie un exemple de vertu ; elle était fille de Taï-tsong, & d'un caractère semblable à celui de cet empereur. Elle se distingua, dès sa plus tendre jeunesse, par une modestie sans affectation, marquant beaucoup d'éloignement pour la légèreté & la frivolité, qualités si ordinaires à celles de son rang & de son sexe, & détestant surtout le faste & ces ornements superflus pour lesquels elles montrent tant de passion. Elle fut donnée en mariage à Li-tsun-hiu, pour lequel, quoique fille d'empereur, elle eut toujours un très grand respect & beaucoup de tendresse ; comme Li-tsun-hiu avait grand nombre d'amis, & qu'il leur donnait souvent à manger, cette princesse veillait elle-même à ce qu'ils fussent bien traités, afin de faire honneur à son mari. Un jour, l'impératrice lui envoya un ornement de tête travaillé en argent & fait en forme de dragon avec beaucoup de délicatesse & de goût ; elle le reçut avec respect, mais ne le porta jamais. Comme elle avait beaucoup d'esprit & de discernement, l'impératrice la consultait souvent sur le gouvernement, & cette princesse observait de ne lui répondre que par des traits tirés de l'histoire des empereurs Taï-tsou & Taï-tsong, qui convenaient parfaitement au sujet qu'on lui proposait & qui décidaient la question. Li-tsun-hiu, son mari, étant tombé tout à coup malade à Hiu-tchéou dont il était gouverneur, la princesse demanda aussitôt la permission d'aller le joindre, &, sans attendre la réponse, elle se mit en route, suivie seulement de cinq à six personnes. Elle porta son deuil dans toute la rigueur de la loi, &, lorsqu'il fut fini, elle ne voulut se servir ni d'habits de couleur, ni d'aucun des ornements les plus modestes. Un jour que l'empereur donnait un festin à sa p.243 famille, il prit quelques fleurs artificielles de celles dont les femmes ornent leur coiffure, & voulut en attacher lui-même sur la tête de la princesse, mais elle les refusa, en lui disant qu'elle avait fait serment de n'en plus porter ; elle mourut regrettée de tout le monde.

L'an **1052**, le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1053**, le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1054**, le premier jour de la dixième lune, il y eut aussi une éclipse de soleil. Ces trois éclipses, arrivées trois années de suite, affligèrent l'empereur, qui, pour écarter les maux qu'elles présageaient, offrit une victime au Chang-ti en lui faisant le sacrifice Ché ; il avait lu, dans le *Tchun-tsiou* [1], que Tchouang-kong, prince de Lou, à l'occasion d'une éclipse de soleil qui arriva la vingt-cinquième année de son règne [2], avait fait le même sacrifice au bruit du tambour, & il voulut l'imiter.

L'an **1055**, à la troisième lune, l'empereur changea le titre de Ouen-siuen-kong que portait Kong-chi-yuen en celui de Yen-ching-kong, parce que Tsou-vou-tché, président d'un p.244 tribunal, représenta à l'empereur que Confucius portait le titre de Ouen-siuen, & qu'il ne convenait pas que Kong-chi-yuen, qui descendait de ce philosophe à la quarante-septième génération, portât le même titre : l'empereur consentit à ce changement, & ordonna, en même temps, que le titre de Yen-ching-kong serait perpétué à l'avenir dans cette ancienne famille [3].

A la huitième lune, Yéliu-tsong-tchin, roi des Tartares Khitan, mourut ; son fils aîné Yéliu-hong-ki lui succéda. Yéliu-tsong-tchin n'avait alors que quarante ans : il était naturellement faible & fort superficiel dans le gouvernement, léger & inconstant, passant souvent les nuits à boire ou à faire jouer la comédie, à se déguiser, & à aller seul dans les tavernes, où il faisait société avec le premier qu'il y rencontrait, ou à se

---

[1] Tso-kieou-min, dans son commentaire, dit sur cet endroit du *Tchun-tsiou*, que la coutume était que les princes de l'empire, lorsqu'ils assistaient au sacrifice Ché, n'y offraient que des soieries, qu'ils allaient auparavant battre le tambour au palais de l'empereur, & que lorsqu'ils s'en retournaient, pénétrés de crainte & de frayeur, ils s'accusaient de leurs fautes, dans le dessein de toucher le cœur du Tien. Voilà quelle était la loi ; & si Confucius rapporte que Tchouang-kong, à l'occasion d'une éclipse de soleil, fit le sacrifice Ché au bruit du tambour, ce n'est que pour condamner sa conduite ; l'empereur Gin-tsong est blâmé d'avoir imité le prince de Lou.

[2] Tchouang-kong, roi de Lou, commença à régner l'an 693 avant J. Christ, & sa vingt-cinquième année répond à l'an 668 avant la même ère.

[3] Ce titre leur a été conservé jusqu'à présent.

promener dans les temples des ho-chang sans être connu ; il était si fort adonné à la secte de Foé qu'il éleva trois ho-chang à la dignité de princes, & trois à celle de précepteurs du roi, qui était une des premières & des plus considérées parmi les Khitan.

A la douzième lune, les eaux du Hoang-ho causèrent de grands ravages dans les provinces orientales, & même dans le Ho-nan ; comme ce fleuve entre dans la Chine à l'ouest des montagnes Taï-hang-chan, & coule entre des montagnes jusqu'à celles de Ta-peï, il ne put y causer de désordre, mais depuis Ta-peï, comme il arrose du côté de l'est, l'espace de plus de deux mille ly, un pays plat, quelque soin qu'on prenne de le retenir par des digues, les pluies d'été & d'automne, jointes à la multitude des rivières qui s'y rendent, enflent ses p.245 eaux à un tel degré, que, rompant leurs digues, elles se répandent très souvent dans les départements de Taï-ming, de Yun-tchéou, de Tchen-tchéou, de Hoa-tchéou, de Mong-tchéou, de Pou-tchéou, de Tsi-tchéou, de Tsé-tchéou, de Tsang-tchéou, de Ti-tchéou, de Pin-tchéou, de Té-tchéou, de Po-tchéou, de Hoaï-tchéou, de Oueï-tchéou, de Tching-tchéou, & plusieurs autres ; Kaï-fong-fou même s'en ressentit.

Li-tchong-tchang, mandarin de Taï-ming, proposa d'ouvrir un canal depuis la rivière Chang-hou-ho, par Lou-ta-kiu, jusqu'à l'ancien canal de Heng-long, dans lequel on ferait entrer une partie des eaux du Hoang-ho, qui, étant alors divisées, ne feraient plus tant de ravages. L'empereur approuva ce dessein ; trente mille ouvriers, forts & robustes, furent employés à ces travaux. Nghéou-yang-sieou dit qu'on ne réussirait pas, & voulut en détourner l'empereur, mais inutilement. La suite fit voir cependant que Nghéou-yang-sieou n'avait pas tort. Ce canal ne servit presque de rien, & coûta des sommes immenses ; Li-tchong-tchang fut envoyé en exil à Yng-tchéou pour en avoir ouvert l'avis.

L'an **1056**, à la sixième lune, il parut une comète dans la constellation Tsé-oueï.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1057**, à la quatrième lune, il y eut un terrible tremblement de terre dans le pays de Yeou-tchéou qui fit écrouler les murs des villes, ruina quantité de maisons, & fit périr plusieurs dizaines de mille hommes.

1058. L'empereur n'avait point de fils, & il ne pensait pas à se désigner un successeur mais comme il avait eu plusieurs p.246 filles, il ne désespérait pas encore d'avoir un fils ; & c'est pour cette raison qu'il exila plusieurs grands qui le pressaient de nommer un prince héritier.

A la sixième lune, il mit Han-ki dans le ministère : la première chose que fit Han-ki lorsqu'il alla remercier l'empereur, fut d'exhorter ce prince à faire connaître à l'empire celui qu'il destinait pour son successeur. Il lui dit qu'il n'ignorait pas que la plupart des troubles dont parlait l'histoire, n'étaient arrivés que par la faute des princes qui avaient manqué à cette sage précaution, en un mot, que ce choix assurerait la tranquillité de l'empire, & le bien de son auguste famille qu'il devait chercher à affermir sur le trône.

> — J'attends, dit l'empereur, si je n'aurai pas un fils ; une des reines du palais est enceinte, je me déciderai quand elle sera accouchée.

Han-ki ne répondit rien, mais ayant su dans la suite que la princesse n'était accouchée que d'une fille, il lui dit un jour qu'il était seul avec ce prince, que l'empereur Han-tching-ti n'ayant point de fils, choisit, pour lui succéder, un de ses neveux, d'où il concluait que si cet empereur des Han avait pu faire cette disposition, il pouvait suivre son exemple. L'empereur ne répondit rien.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1059**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil, ce qui fut regardé comme d'un mauvais présage ; l'empereur offrit une victime au Chang-ti, & fit le sacrifice Ché.

A la septième lune, il y eut une éclipse de lune, &, à cette occasion, l'empereur renvoya du palais près de cinq cents femmes, du nombre desquelles étaient deux favorites, p.247 mais qu'il sacrifia pour avoir la paix, parce qu'il apprit qu'elles se prévalaient de l'accès qu'elles avaient auprès de sa personne, & qu'elles causaient beaucoup de troubles parmi les autres.

Ce fut l'an **1060** qu'on commença à mettre en état l'histoire de la grande dynastie des Tang ; Lieou-hiu & quelques autres historiens l'avaient déjà publiée ; mais comme ils n'avaient point eu la communication des mémoires du tribunal de l'histoire, elle était fort superficielle ; l'empereur la fit refaire, & ordonna à Nghéou-yang-sieou, à Song-ki, & à Tseng-keng-leang de veiller sur ce travail. On fut près de dix-sept ans à la rédiger. Elle parut en deux cent vingt-cinq volumes [1].

L'an **1061**, le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil des dix parties de son disque il n'y eut que quatre d'éclipsées. Le tribunal des mathématiques avait prédit que l'éclipse serait de six parties. Les courtisans, toujours portés à la flatterie, se rendirent au palais pour en féliciter l'empereur ; Ssé-ma-kouang, qui était alors mandarin du tribunal des rits, s'y trouva aussi, mais pour s'opposer à cette démarche des grands.

> — La lumière du soleil, dit-il à l'empereur, éclaire tous les royaumes, & ce qui la cache à nos yeux n'en couvre qu'une bien petite partie ; dans le temps de l'éclipse où elle disparaît pour nous, les peuples qui nous environnent la voient. Les flatteurs qui environnent Votre Majesté & qui l'offusquent sont les mauvais pronostics qu'elle a à craindre ; l'empire les voit & en craint les suites, Votre Majesté seule ne les aperçoit pas. Si l'éclipse p.248 du soleil n'a pas été telle qu'elle a été prédite par son tribunal, c'est faute d'avoir été bien calculée ; & il mérite

[1] Voyez la préface du père de Mailla, pages 39 & 40.

d'en être puni ; est-ce là un sujet de félicitation pour Votre Majesté ?

L'empereur renvoya les grands.

1062. Gin-tsong, sollicité depuis longtemps par les grands, & principalement par Han-ki, Nghéou-yang-sieou, Ssé-ma-kouang, & Ouang-ngan-ché qui jouissaient du plus grand crédit à la cour à cause de leur mérite, choisit enfin le prince Tchao-tsong-ché, fils d'un de ses frères, qu'il adopta & introduisit dans le palais en cette qualité. Ce prince, en quittant son hôtel, recommanda à ses gens d'avoir soin de le tenir en état, parce que si l'empereur venait à avoir un fils, il y reviendrait aussitôt ; il monta sur un petit char fort modeste, escorté seulement d'une trentaine de personnes, & n'ayant pour tout bagage que quelques caisses de livres. Ce choix causa une joie extraordinaire dans tout l'empire.

L'an **1063**, à la troisième lune, l'empereur tomba malade & mourut peu de jours après, âgé de cinquante-quatre ans, & dans la quarante-unième année de son règne. L'impératrice se saisit aussitôt de toutes les clefs ; elle fit venir le prince Tchao-tsong-ché, & lui signifia l'ordre de l'empereur qui le nommait son successeur.

Gin-tsong, prince excellent, doux & affable, aimait ses sujets d'une amitié tendre & sincère ; il était simple dans ses vêtements & se contentait de peu. Un jour, ses courtisans le pressant de faire réparer les jardins d'un vieux palais où il pouvait aller se récréer :

— Je trouve, leur dit-il, les jardins dont j'ai hérité de mes prédécesseurs encore trop grands pour moi, pourquoi en faire de nouveaux ?

Ce prince ne condamnait qu'avec peine les criminels à perdre la vie ; il p.249 ne s'en rapportait jamais à la dernière sentence de ses tribunaux, & il faisait de nouveau examiner leur procès : il n'y avait point d'année qu'il ne sauvât par ce moyen plus de mille personnes.

— Je n'oserais, disait-il à ses grands, maltraiter quelqu'un jusqu'à lui souhaiter la mort ; à plus forte raison, dois-je prendre soin que mes sujets que je regarde comme mes enfants, ne soient des victimes innocentes de la rigueur de la justice.

@

YNG-TSONG

@

Yng-tsong, dès le commencement de son règne, tomba malade, il pria l'impératrice mère de se charger du gouvernement jusqu'à ce que sa santé fut rétablie. Cette princesse s'en acquitta avec la plus grande capacité : elle possédait parfaitement l'histoire, sur laquelle elle se réglait dans la décision des affaires ; elle répondait à tous les placets qu'on lui présentait, & elle en faisait un précis : s'il lui survenait quelque doute, elle ne déterminait rien qu'elle n'eut pris l'avis de ses ministres. Quelques eunuques, qui voulaient avoir part au gouvernement, trouvèrent moyen, par leurs intrigues, de mettre de la division entre l'empereur & cette princesse, mais Han-ki & Nghéou-yang-sieou, qui étaient dans le ministère, surent ménager l'esprit de l'un & de l'autre avec tant de prudence, qu'ils dissipèrent leurs soupçons & rétablirent entre eux la bonne intelligence.

Le principal auteur de cette désunion entre l'empereur & sa mère, était l'eunuque Gin-chéou-tchong, qui, par la faveur de l'impératrice, était parvenu en très peu de temps aux premières charges de l'intérieur du palais : abusant des p.250 bontés de cette princesse, il la pressait de se rendre maitresse de toute l'autorité, tandis que, d'un autre côté, il faisait entendre à l'empereur qu'elle paraissait prendre des mesures pour l'usurper.

L'an **1064**, l'empereur, rétabli de sa maladie, reprit le gouvernement ; Ssé-ma-kouang, indigné contre le perfide eunuque, le dépeignit à ce prince comme le plus scélérat des hommes & demanda sa mort. Liu-hoeï se joignit à Ssé-ma-koung, & se plaignit publiquement de ce qu'on n'accélérait pas la punition de ce scélérat ; l'empereur voulut que cette affaire fût portée devant le tribunal des ministres. A la huitième lune, Han-ki, premier ministre, & Nghéou-yang-sieou, officier de ce tribunal, firent venir l'eunuque & le déclarèrent d'abord déchu de

toutes ses charges ; ils le firent rester debout devant eux au bas de la salle, tandis qu'eux, comme ses juges, étaient assis.

Après avoir convaincu Gin-cheou-tchong de plusieurs crimes, Han-ki lui dit :

> — Vous voyez qu'à s'en tenir aux seuls crimes dont vous vous avouez l'auteur, vous méritez la mort ; cependant on vous fait grâce, & on se contente de vous exiler à Ki-tchéou pour lequel vous partirez dès aujourd'hui.

Ssé-tchao-si & plusieurs autres complices de cet eunuque furent aussi exilés en différents endroits.

A la douzième lune, Mou-tching, prince des Tou-fan, se soumit à l'empire & remit la ville de Ho-tchéou dont il était maître : telle en fut l'occasion. Sou-ssé-lo, à qui la horde de Pan-lo-tchi s'était soumise, ainsi qu'un très grand nombre de Hoeï-ho, & dont le domaine [1] communiquait avec les p.251 royaumes de Tsing-haï & de Kao-tchang, avait épousé la fille de Li-li-tsun & en avait eu deux enfants, Hia-tchen & Mo-tchen-fou ; d'un second mariage avec Kiao-chi, il eut encore un fils appelé Tou-tchen. Cette seconde femme ayant gagné toute son amitié, il conçut du dégoût pour la première qu'il chassa, & contraignit de prendre l'habit de bonzesse à Kouo-tchéou : il fit emprisonner dans la même ville les deux fils qu'il avait eus d'elle. Ces deux frères, malgré leur détention, voyaient les parents de leur mère, &, en particulier, un certain Li-pa-tsiuen, avec lequel ils prirent de si bonnes mesures, qu'ils trouvèrent le moyen de s'échapper, d'enlever leur mère & de se sauver à Tsong-ko-tching où Sou-ssé-lo n'eut plus de pouvoir sur eux. Mo-tchen-fou, l'un des frères, gagna les habitants de cette ville en sa faveur.

A la mort de Mo-tchen-fou, arrivée environ la vingtième année du règne de l'empereur Gin-tsong (1043), le peuple de Tsong-ko-tching éleva à sa place son fils, nommé Hia-ssa-ki-ting ; mais sa grand-mère,

---

[1] Voyez ci-devant à l'année 1038.

considérant sa jeunesse & l'état de faiblesse où il était, craignit de ne pouvoir résister à Sou-ssé-lo : elle alla au-devant de lui & se soumit de nouveau à ce prince dont elle avait si sujet d'être mécontente. Hia-tchen, son autre fils, mourut à Kan-kou, & laissa deux fils, dont l'un, qui demeurait à Ho-tchéou, s'appelait Mou-tching ; Hia-ou-tchi, le second, demeurait à Yn-tchuen. Tou-tchen faisait son séjour avec Kiao-chi, sa mère, dans une autre ville, appelée Li-tsing-tching, qu'il gouvernait avec beaucoup de sagesse & ou il était craint & respecté ; il pouvait aisément mettre sur pied jusqu'à soixante mille hommes ; peu à peu il devint si puissant, qu'il se rendit p.252 maître de tout le pays des Tou-fan au nord du fleuve Hoang-ho, ce qui engagea Sou-ssé-lo à lui donner une partie de ses gens à commander ; Mou-tching alors, qui se crut perdu, ne trouva point d'autre expédient pour se tirer d'affaire que de se donner à l'empereur, à qui il remit la ville de Ho-tchéou.

L'an **1065**, à la onzième lune, Sou-ssé-lo mourut, & laissa pour héritier son fils Tou-tchen, auquel l'empereur donna le gouvernement du pays de Pao-chun sur le même pied que son père.

A la troisième lune, le tribunal des mathématiques offrit à l'empereur une nouvelle astronomie, sous le nom de *Ming-tien-li*, faite par Tchéou-tsong & d'autres officiers de ce même tribunal ; l'empereur ordonna qu'à l'avenir on serait obligé de la suivre.

A la huitième lune, il tomba à la cour une pluie si violente, qu'elle inonda la ville ; elle noya quinze cent quatre-vingt personnes, & renversa un très grand nombre de maisons, qui, par leur chute, écrasèrent une infinité de monde ; jamais on n'avait rien vu de pareil, & ce fut une consternation générale dans la ville ; l'empereur exhorta les mandarins à lui dire en toute liberté ce qu'il y avait à réformer dans sa conduite & dans le gouvernement. Il fit cesser les divertissements, retrancha les dépenses de sa table, & ordonna aux grands d'imiter son exemple ; Ssé-ma-kouang lui dit dans un placet :

> « Depuis que Votre Majesté a pris possession du trône, il est arrivé plusieurs pronostics fâcheux ; le soleil a paru avec plusieurs taches noires ; les fleuves & les rivières se débordant ont inondé les campagnes, ou leurs lits sont demeurés à sec ; des maladies épidémiques ont désolé les provinces ; p.253 à la vue de ces malheurs que Votre Majesté n'ignore pas & dont elle a été témoin en partie, ne pense-t-elle pas à ce qui peut en être la cause ? Vous connaissez les sages que vous pourriez employer utilement, & vous ne les mettez pas en place ; vous connaissez les malversations de quelques autres qui en occupent, & vous ne pouvez vous résoudre à les éloigner ; remplie de lumières, Votre Majesté voit ce qu'il y aurait à réformer dans le gouvernement, & elle n'a point assez de fermeté ni de courage pour agir ; cette faiblesse détruit les grandes espérances que l'empire avait conçues de son élévation au trône.

L'empereur ne blâma pas la liberté de Ssé-ma-kouang, mais il ne fit aucune réforme.

L'an **1066**, les Tartares Khitan changèrent de nouveau le nom de leur dynastie, & reprirent leur ancien nom de Leao.

A la troisième lune, il parut une comète du côté de l'ouest de la grandeur de quinze pieds.

A la quatrième lune, l'empereur ordonna à Ssé-ma-kouang de recueillir les actions bonnes & mauvaises des empereurs & des mandarins des dynasties précédentes, relatives au gouvernement de l'État, afin qu'elles servissent d'instruction à ceux qui en étaient chargés [1] ; Ssé-ma-kouang, quelque temps après, écrivit à ce prince.

---

[1] Voilà l'idée que l'on doit se former de l'histoire que nous publions. Ce sont de simples annales politiques. Éditeur.

> « L'ouvrage que Votre Majesté me propose passe mes forces ; Fan-tsou-yu & moi, votre fidèle sujet, avons eu à peu près le même dessein que Votre Majesté m'ordonne de remplir, & nous en avons fait, sous le titre de p.254 Tong-tchi, un essai qui commence aux guerres du Tchen-koué [1] & finit à la dynastie des Han exclusivement ; nous nous sommes modelés sur les commentaires du *Tchun-tsiou* par Tso-kieou-min : nous avons rapporté fidèlement les causes de l'élévation & de la chute des États, ce qui rend les peuples contents ou malheureux, ce qu'il est à propos de faire ou de retrancher pour perfectionner le gouvernement, en un mot, nous nous sommes conformés en tout à la méthode de Tso-kieou-min ; mais cet essai nous a fait connaître la difficulté de l'entreprise, &, seul, je ne pourrais me flatter d'en venir à bout. Lieou-ju & Tchao-kiun-si possèdent parfaitement l'histoire, & ils peuvent m'aider dans ce travail ; je prie Votre Majesté de leur en donner l'ordre.

L'empereur y consentit ; mais le père de Tchao-kiun-si étant venu à mourir, Lieou-y-seou & Tchang-li furent nommés à sa place.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur était d'une complexion faible & délicate : la moindre chose l'incommodait. A la onzième lune, il tomba dangereusement malade, & fut longtemps sans paraître en public. A la douzième lune, Han-ki, son premier ministre, dans la plus grande inquiétude, lui fit demander une audience qu'il obtint. Il le trouva dans un état qui le fit désespérer de sa vie, &, prenant occasion de ce que ce prince était trop mal pour remplir les fonctions pénibles du trône, il lui fit entendre qu'il devait, pour la tranquillité de p.255 ses peuples & sa propre satisfaction, se nommer un successeur. L'empereur branla un peu la tête ; Han-ki,

[1] Tchen-koué, mot à mot, les royaumes combattants. Les Chinois désignent par ces mots les trois cents ans qui se sont écoulés depuis Oueï-lié-ouang des Tcheou, pendant lesquels la Chine fut partagée entre plusieurs souverains. Éditeur.

prenant ce signe pour un consentement, le pria d'en écrire lui-même le nom ; l'empereur écrivit :

— Je nomme le grand prince, héritier de l'empire.

Comme le nom de grand prince était équivoque, Han-ki lui dit qu'il entendait sans doute par ce nom, le prince de Yng son fils aîné, & il ajouta qu'il serait bon de l'expliquer clairement pour éviter tout sujet le dispute ; l'empereur alors écrivit Tchao-hiu qui était le nom du prince de Yng.

Han-ki fit appeler Tchang-fang-ping, membre du tribunal des ministres, pour revêtir des formalités nécessaires l'ordre de l'empereur. Lorsque cet officier entra, l'empereur était accoudé sur une table, & parlait si peu distinctement & avec tant de faiblesse qu'on avait beaucoup de peine à l'entendre. Tchang-fang-ping, après avoir écrit la formule ordinaire, présenta le pinceau à l'empereur pour qu'il écrivît lui-même le nom du prince. Yng-tsong s'en acquitta d'une main si tremblante qu'à peine pouvait-on le distinguer ; il fondit en larmes après cette opération.

1067. Depuis ce moment sa maladie alla toujours en augmentant, jusqu'à la première lune de l'année suivante, qu'il mourut dans la trente-sixième année de son âge & la quatrième de son règne ; il fut regretté de tous ses sujets. C'était en effet un bon prince, aussi attentif au gouvernement & aussi laborieux que pouvait le lui permettre une santé toujours chancelante ; dans toutes les affaires, il se réglait d'après les maximes des anciens, & ne déterminait rien sans avoir pris l'avis des grands. Yng-tsong peut servir en cela d'exemple aux princes chargés de la conduite des peuples.

@

CHIN-TSONG

@

p.256 Lorsque Tchao-yu, connu depuis sous le titre de Chin-tsong, eut pris possession du trône, il pensa à Ouang-ngan-ché, dont Han-oueï & Liu-kong-tchu, deux de ses officiers, lui avaient parlé avantageusement, lorsqu'il n'était encore que prince de Yng ; & il voulut le placer dans le ministère. Il désira encore plus d'en faire l'acquisition, depuis que Han-oueï, à qui il offrit un des premiers emplois de la cour, le refusa, en disant à ce prince qu'il ne pouvait le donner à personne qui le méritât mieux que Ouang-ngan-ché. Chin-tsong lui envoya donc ordre de venir à la cour ; mais Ouang-ngan-ché le remercia, comme il avait déjà fait sous le règne précédent, & prétexta une incommodité. L'empereur eut du ressentiment de ce refus, & s'en plaignit aux grands, comme d'un manque de respect. Tseng-kong-leang lui dit, que Ouang-ngan-ché possédait toutes les qualités d'un ministre d'État, & qu'apparemment il était malade, puisqu'il le mandait. Ou-koueï, un des courtisans, prit la parole & dit, qu'ayant exercé avec Ouang-ngan-ché un même mandarinat, il l'avait connu pour un homme dissimulé, mais opiniâtrement attaché à son sentiment, auquel il sacrifiait tout ; & que s'il entrait dans le ministère, on verrait bientôt naître des troubles. Ce discours produisit son effet : l'empereur perdit l'idée de faire venir Ouang-ngan-ché, qu'il nomma gouverneur de Kiang-ning. On croyait à la cour qu'il refuserait encore ; on se trompa : aussitôt la nouvelle reçue il se porta bien, & alla prendre possession de son gouvernement.

p.257 Tseng-kong-leang indigné du propos que Ou-koueï avait tenu à l'empereur sur le compte de Ouang-ngan-ché, & persuadé qu'il lui avait été suggéré par Han-ki, résolut de perdre ce dernier, & de mettre Ouang-ngan-ché à sa place ; dans ce dessein il ne manquait aucune occasion de louer Ouang-ngan-ché devant l'empereur ; il disait aussi du bien, mais plus faiblement, de Han-ki que ce prince estimait, tandis que

des gens qu'il avait mis dans ses intérêts travaillaient à détruire ce même Han-ki & attaquaient sa conduite.

Premier ministre sous trois empereurs consécutifs, Han-ki craignit qu'à la fin ses ennemis ne vinssent à bout de le détruire auprès du jeune monarque, & de l'obliger à quitter le ministère d'une manière désagréable. Pour prévenir cette chute ignominieuse, il demanda avec tant d'instance à se retirer, que l'empereur le lui permit, mais en augmentant ses degrés de mandarinat, & en le nommant gouverneur de Siang-tchéou. Lorsqu'il prit congé de l'empereur, les larmes vinrent aux yeux de ce prince :

> — Vous m'avez forcé, par vos instances réitérées, de vous permettre de quitter la cour, lui dit-il, & je ne vous vois partir qu'à regret ; à qui dois-je confier l'emploi que vous laissez vacant ? Jugez-vous que Ouang-ngan-ché puisse s'en acquitter ?
>
> — Ouang-ngan-ché, répondit Han-ki, peut servir utilement Votre Majesté dans le tribunal du Han-lin, mais elle ne doit point lui confier les affaires de l'État.

Au sortir de chez l'empereur, un de ses amis qui savait déjà ce qu'il venait de dire de Ouang-ngan-ché, lui dit qu'il avait parlé en sujet zélé & fidèle, mais qu'il lui conseillait, malgré ses longs services, d'être sur ses gardes, parce p.258 que ses ennemis profiteraient du moindre jour qu'ils verraient à le perdre.

Han-ki jeta un grand soupir, & lui répondit :

> — Un fidèle sujet doit constamment servir son prince avec tout le zèle dont il est capable ; la bonne ou la mauvaise fortune dépendent du Tien ; quand on a fait ce qu'on devait, & qu'on ne réussit pas, la crainte doit-elle nous arrêter & nous empêcher de continuer à bien faire ?

A la dixième lune, Oueï-ming-chan qui dépendait du roi de Hia, & faisait sa demeure ordinaire avec la horde qu'il commandait dans le vieux Souï-tchéou [1], se soumit à l'empire. Ouéï-y-chan, son frète cadet, commandait dans la ville de Tsing-kien, d'où il écrivit à Tchong-ou, qu'il voulait se donner à la Chine. Tchong-ou ravi de la proposition, voulut en même temps gagner son frère Oueï-ming-chan, &, dans ce dessein, il lui envoya une grosse somme d'argent & quantité de très belles pièces de soie. Li-ouen-hi, un des petits officiers de ce chef de horde, reçut le tout, sans que Oueï-ming-chan en fut instruit, & assura cependant Tchong-ou que son maître était dans le dessein de se donner à l'empire. Tchong-ou en informa aussitôt la cour ; mais sans attendre la réponse, il se mit à la tête de ses troupes, & alla trouver Oueï-ming-chan, qui apprit alors ce qui s'était passé ; se trouvant pris au dépourvu, il se fit honneur de ce qu'il ne pouvait plus éviter, & vint se soumettre à la tête de trois cents officiers qui servaient sous lui : il avait dans se dépendance quinze mille familles & dix mille p.259 hommes de troupes réglées. Tchong-ou, pour conserver l'acquisition qu'il venait de faire de ce pays, fit aussitôt travailler à y bâtir une ville.

Le roi de Hia qui était en paix avec l'empereur, surpris de ce qu'on empiétait sur ses vassaux, envoya des troupes pour empêcher les travaux de la nouvelle ville, & chasser les impériaux ; mais les Hia furent battus & contraints de se retirer : ces hostilités furent l'origine des troubles qui se renouvelèrent dans ces pays occidentaux. Li-leang-tso, c'est le nom du roi des Hia, n'était pas en état de soutenir la guerre contre l'empire ; & pour se venger de Tchong-ou, il usa de ruse : il feignit d'avoir oublié l'insulte qu'on venait de lui faire, & de vouloir continuer à vivre en bonne intelligence avec la Chine ; mais tandis qu'il donnait ainsi le change aux impériaux, à la onzième lune il tomba tout à coup sur les troupes de Pao-ngan, que commandait Yang-ting, &

[1] Souï-té-tchéou dans le district de Yen-ngan-fou du Chen-si.

poussant jusqu'à la tente de ce général, il le tua, il s'en retourna satisfait de cette vengeance.

Un mois après, à la douzième lune, ce prince des Hia mourut, & laissa ses États à Li-ping-tchang, son fils, qui nonobstant le différend que son père venait d'avoir avec l'empereur, envoya un de ses officiers lui en donner avis, & demander à ce monarque son agrément & des patentes. Il instruisit cet officier de ce qu'il avait à dire, si on lui demandait raison de la mort de Yang-ting. On ne manqua pas en effet à la cour impériale de toucher cet article ; l'envoyé tartare se rejeta sur l'action de Tchong-ou, qui avait fait des présents pour corrompre la fidélité de Oueï-ming-chan, action blâmable & si peu digne de la majesté de l'empire, surtout dans un temps de paix. L'affaire en p.260 demeura là, & on fit expédier le diplôme. Li-leang-tso avait beaucoup de goût pour les coutumes chinoises, & il les préférait à celles des Tartares, qu'il avait abolies autant qu'il avait pu ; ses vassaux étaient habillés à la chinoise, ses mandarins étaient aussi sur le même pied, & portaient les mêmes noms d'office que ceux de la Chine ; la justice suivait les mêmes lois ; en un mot tout était réglé chez les Hia, sur le modèle du gouvernement chinois.

L'an **1068**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, malgré tout ce qu'on lui avait dit contre Ouang-ngan-ché, l'appela à la cour, où, à la vérité, il ne lui donna pas d'abord de l'emploi, mais il lui permit néanmoins, contre la coutume de l'empire, de lui offrir des placets quand il le jugerait à propos. L'ayant fait venir en sa présence, il l'interrogea sur le gouvernement, & en particulier sur la manière de le perfectionner :

> — On peut le perfectionner, dit Ouang-ngan-ché, en se proposant de bons modèles.
>
> — Que pensez-vous, lui demanda l'empereur, du grand Taï-tsong, de la dynastie des Tang ?

— Il faut prendre, pour modèles les empereurs Yao & Chun ; pourquoi choisir Taï-tsong ? Les lois de Yao & de Chun, sur le gouvernement, sont déterminées, précises & sans obscurité, leur étude est importante, & il faut s'attacher à en saisir l'esprit : cependant, bien des habiles gens, qui sont venus depuis, n'ont pu en pénétrer la beauté.

Un jour que l'empereur donnait audience aux grands, après qu'il eut expédié les affaires, il retint Ouang-ngan-ché, à qui il dit :

— Le grand Taï-tsong, de la dynastie des Tang, p.261 a été sans difficulté un des plus illustres empereurs qu'ait eu la Chine, & Tchao-lieï-ouang, de la dynastie des Han, a jouï d'un bonheur auquel il n'aurait jamais pu prétendre ; mais on peut dire qu'ils doivent l'un & l'autre une partie de leur gloire, le premier au ministre Oueï-tching, & le second à Tchu-kouo-leang ; certainement on ne trouve point dans les dynasties qui ont régné en Chine, de ministres d'État qu'on puisse comparer à ces deux hommes.

— Si Votre Majesté, répondit Ouang-ngan-ché, se détermine à imiter le gouvernement de Yao & de Chun, elle doit préférer, aux ministres qu'elle vient de citer, Kao-yao, Koueï, Heou-tsi & Sieï ; si elle choisit Kao-tsong, de la dynastie des Chang, alors elle admirera l'incomparable Fou-yueï. Les ministres Oueï-tching & Tchu-kouo-leang peuvent-ils entrer en parallèle avec de si grands hommes ? Si les empereurs ont eu jusqu'ici tant de peine à trouver de bons ministres, c'est qu'ils n'ont pas eu assez de lumières pour choisir de bons modèles à imiter, & qu'ils ne se sont pas attachés au vrai ; quand ils auraient eu des hommes semblables à Kao-yao, à Koueï, à Heou-tsi, à Sieï, à Fou-yueï, offusqués par des gens sans honneur & sans mérite, ces ministres se seraient bientôt retirés dans des solitudes pour y vivre en paix.

— Sous quelle dynastie & en quel temps, reprit l'empereur, ne s'est-il pas trouvé de ces gens sans honneur & sans mérite ? Les empereurs Yao & Chun, quelque sages, quelque éclairés qu'ils fussent, eurent cependant quatre de leurs grands qu'ils réduisirent avec peine.

— Il est vrai, dit Ouang-ngan-ché ; mais on ne fait mention que de ces quatre, & c'est une portion de la gloire de Yao & de Chun, d'avoir p.262 su les punir sans distinction ; si, par faiblesse ou par une clémence déplacée, ils les avaient laissés impunis, leurs ministres n'auraient-ils pas abandonné la cour ?

A la huitième lune, les membres du tribunal des mathématiques représentèrent à l'empereur que l'astronomie de Tcheou-tsong, qui avait pour titre *Ming-tien-ly*, était défectueuse, par rapport aux mouvements de la lune, & qu'elle avait besoin de correction ; l'empereur leur ordonna d'être exacts à observer les mouvements de cette planète, par rapport aux étoiles, & de travailler à une nouvelle astronomie ; en attendant il voulut qu'ils fissent usage de celle qu'on appelait *Tsong-lien-ly* ; & pour ne pas laisser les fautes impunies, il diminua les degrés de mandarinats de Tcheou-tsong, & des autres mathématiciens qui avaient travaillé à l'astronomie *Ming-tien-ly*.

L'an **1069**, à la deuxième lune, Fou-pié, à qui la Chine était redevable de la paix de 1042, conclue avec les Khitan, vint à la cour, où l'empereur le retint malgré lui, & le fit ministre d'État. Chin-tsong vivait d'une manière fort sobre ; il avait retranché tout ce qui sentait le luxe : sa table était servie frugalement, ses vêtements étaient simples ; il avait interdit la musique & les fêtes ; ce prince avait fait cette réforme à l'occasion des tremblements de terre, & d'une sècheresse extraordinaire qui avoir perdu les moissons, & ruiné les peuples. Ouang-ngan-ché le blâma de se priver ainsi volontairement des commodités de la vie ; il lui dit que les malheurs qui arrivent sur la terre étaient des choses arrêtées, qui partaient d'une cause également aveugle & nécessitée, sans aucune

liaison avec le mal ou le bien qui arrivent aux hommes, & qu'il ne fallait pas s'en affliger.

p.263 Fou-pié, indigné d'entendre débiter une doctrine aussi dangereuse, s'écria :

> — Le sujet & le souverain doivent également craindre le Tien ; sans cette crainte salutaire, de quoi ne deviendraient-ils pas capables, & à quels excès ne s'abandonneraient-ils pas ? Le langage que je viens d'entendre ne peut partir que d'un méchant livré à ses passions perverses, & qui, en tentant de les insinuer dans le cœur du souverain, veut rendre inutiles les représentations des grands.

De retour chez lui, il écrivit un long mémoire, dans lequel il réfutait vivement l'opinion de Ouang-ngan-ché, mais sans le nommer cependant, de peur d'affaiblir l'effet qu'il en espérait.

L'empereur, à qui il communiqua ce mémoire, ne parut pas y avoir fait beaucoup d'attention, & peu de jours après il pensa à élever Ouang-ngan-ché aux premières charges ; il en parla à Tang-kiaï, qui lui répondit que Ouang-ngan-ché aimait l'étude, & s'attachait aux anciens, mais qu'il était trop opiniâtre, & se conduisait par des principes fort éloignés du gouvernement actuel, en sorte qu'il exposerait l'état à de furieuses secousses, par les innovations qu'il y introduirait.

Lorsque Tang-kiaï fut sorti, l'empereur se tournant vers Tseng-kong-leang, lui dit :

> — Si je n'employais que Ouang-ngan-ché dans le ministère, l'empire en souffrirait, & vous n'en doutez pas ; mais, continua-t-il, en regardant Sun-kou, ne pourrais-je pas le mettre au nombre des ministres d'État ?

Sun-kou avoua que Ouang-ngan-ché était un savant, & que le prince pouvait le mettre dans la classe de ses grands, en lui accordant la permission de lui offrir des placets dans lesquels il développerait ses

idées, mais que l'emploi p.264 de ministre d'État était trop au-dessus de ses forces, & qu'il devait choisir des sages, tels que Liu-kong-tchu, Ssé-ma-kouang, & Han-oue.

Quoique l'empereur ne put avoir leur suffrage en faveur de Ouang-ngan-ché, il le mit au nombre de ses ministres, & il lui dit, lorsqu'il vint pour l'en remercier :

> — Les grands ne sont point en état d'apprécier votre mérite ; ils avouent que vous entendez bien nos *King*, mais ils disent que vous êtes neuf dans les affaires & incapable de les conduire.
>
> — Les *King*, répondit Ouang-ngan-ché, donnent des instructions pour la conduite des affaires, ainsi le raisonnement des grands implique contradiction.
>
> — Par où prétendez-vous commencer ? dit l'empereur.
>
> — Par changer les coutumes, & donner incessamment des règles pour se bien conduire.

L'empereur demeura un peu pensif, après quoi il consentit à le laisser agir.

Ouang-ngan-ché débuta par rétablir les tribunaux que les empereurs des Tcheou avaient créés sur les marchés & dont l'office était de publier chaque jour ce qui était à vendre, de mettre le prix sur les marchandises, & de retirer des droits considérables dont le produit était porté dans le trésor de l'épargne. Outre le profit que l'empereur y ferait, il prétendait que c'était un moyen sûr de secourir les pauvres, qui seraient exempts de toute douane, par la facilité qu'ils auraient du débit de leurs marchandises, & de faire vivifier le commerce, en faisant circuler dans toutes les provinces les richesses de l'empire.

Ce ministre dit à l'empereur qu'il n'ignorait pas la difficulté qu'il y avait de trouver des personnes intelligentes & assez désintéressées pour

leur confier le maniement de ces p.265 richesses ; il cita, à cette occasion, le choix que l'empereur Yao, assisté de tous les grands, avait fait de Koen pour faire écouler les eaux du déluge arrivé de son temps : Koen ne réussit pas, mais le grand Yu, qui fut choisi ensuite pour le remplacer, vint à bout de ces travaux immenses à la satisfaction de tout l'empire.

Les changements faits par le nouveau ministre révoltèrent les personnes en place ; il exila ceux qui parurent le plus opposés à ses vues, mais cet abus d'autorité n'arrêta pas les autres, qui s'élevèrent contre & préférèrent d'aller chercher de l'emploi ailleurs. Ouang-ngan-ché fit venir des jeunes gens sans expérience pour les remplacer ; il crut alors qu'il n'y avait plus que Liu-hoeï qui n'approuvât pas le nouveau système, & il en parla à l'empereur comme d'un homme peu éclairé & incapable de l'emploi de ministre : il ignorait que Ssé-ma-kouang s'était fortement déclaré contre ces nouvelles lois. Liu-hoeï, dans un placet qu'il présenta à l'empereur, dépeignit Ouang-ngan-ché comme un homme, qui, sous les dehors de la simplicité & de la franchise, voilait une âme pleine de détours, de mauvaise foi & d'orgueil, qui s'occupait uniquement des moyens de le tromper, de ruiner ses peuples & d'éloigner de la cour ses plus fidèles sujets. Liu-hoeï, à qui l'empereur renvoya ce placet, en conçut du chagrin & demanda sa retraite ; il fut pourvu du gouvernement de Teng-tchéou.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Ouang-ngan-ché se persuadant que, par l'éloignement de Liu-hoeï, il ne trouverait plus à la cour personne qui s'opposât aux grandes réformes qu'il voulait faire dans le p.266 gouvernement, en proposa quelques articles à l'empereur exagérant les avantages que le peuple en retirerait.

Pour soulager le peuple dans ses besoins & le mettre en état de ne pas laisser ses terres incultes, il fit voir la nécessité d'établir à la cour un tribunal auquel les officiers, répandus dans les différents départements, rendraient compte des terres demeurées incultes à cause de l'extrême indigence des cultivateurs, afin qu'on pût leur fournir au printemps les

grains nécessaires pour les ensemencer, & que ces grains, tirés des magasins publics, y rentreraient en automne avec un léger intérêt ; que par ce règlement, toutes les terres labourables, mises en valeur, répandraient l'abondance parmi le peuple & accroîtraient les richesses de l'empire ; que le même tribunal s'occuperait à mettre de l'égalité sur toutes les terres & sur toutes les marchandises suivant les récoltes & les pays, en sorte qu'on ne retirerait, pour les droits de l'empereur & les frais publics, qu'à proportion de la bonté ou de la médiocrité des récoltes, & de la rareté ou de la quantité des marchandises ; il prétendait par là rendre le commerce plus aisé & ne pas surcharger le peuple, sans que les droits de l'empire supportassent de diminution.

Un troisième règlement regardait la monnaie dont il voulut fixer la valeur. Un tribunal, établi à cet effet, devait avoir soin de faire battre de cette monnaie, toute de deniers, la quantité nécessaire pour qu'elle restât toujours sur le même pied.

Fan-chun-gin, que l'empereur avait envoyé pour examiner la province de Chen-si, étant de retour, en rendit compte à ce prince, qui lui demanda ce qu'il pensait des nouveaux règlements ; il lui dit :

> — Ouang-ngan-ché en changeant le p.267 gouvernement de vos augustes ancêtres, n'envisage que son propre intérêt ; le cœur du peuple n'est point content. Nous lisons dans le *Chu-king*, que les murmures & les mécontentements ne paraissent pas toujours au-dehors, mais qu'alors ils sont plus à craindre, & qu'on doit être sur ses gardes.
>
> — Qu'entendez-vous, demanda l'empereur, par des mécontentements qui ne paraissent pas ?
>
> — C'est, dit Tou-mou, n'oser parler, & oser être en colère.

Quelque temps après Fan-chun-gin offrit à ce prince, qui le lui avait demandé, un mémoire, où il développait ce sujet, & où il prétendait qu'étant entièrement fondé sur ce qu'avaient fait les empereurs Yao,

Chun, Tching-tang, Ouen-ouang, Ou-ouang & Tcheou-kong, on ne pouvait s'écarter de leurs principes sans risquer de tout perdre.

Cependant l'empereur ayant approuvé les nouveaux règlements, Fan-chun-gin ne put s'empêcher de lui en témoigner son étonnement. Il lui écrivit que Ouan-ngan-ché, sous le prétexte spécieux d'être utile aux peuples & d'enrichir l'État, employait des moyens qui tendaient à les ruiner & à les indisposer contre leur souverain, que les sages, soumis par force à ces nouveautés, les désapprouvaient. Enfin qu'on ne pouvait réparer les maux qu'il avait faits, qu'en l'éloignant de la cour lui & ses créatures, & en rappelant les gens de mérite qu'il en avait écartés. Chin-tsong garda ce nouvel écrit & n'y répondit pas. Fan-chun-gin qui le lui avait présenté en qualité de censeur de l'empire, demanda à quitter cet emploi ; on lui donna la conduite du collège impérial Koué-tsé-kien ; mais ensuite ayant fait passer une copie de cet écrit dans le tribunal des ministres, Ouang-ngan-ché qui p.268 le vit en devint furieux, & voulait engager l'empereur à l'exiler fort loin ; ce prince se contenta cependant de l'envoyer à Hou-tchong-fou, d'où peu de temps après il passa à Ho-tchéou [1].

Un jour l'empereur étant allé entendre expliquer quelques endroits de l'histoire ancienne, Ssé-ma-kouang parla des évènements arrivés du temps des premiers Han, sous le ministère de Tsao-tsan & de Siao-ho. A cette occasion ce prince lui demanda si les lois établies par Siao-ho, étaient de nature à ne pouvoir être changées.

> — Prince, répondit Ssé-ma-kouang, les lois qui s'observaient sous les Han, n'étaient point particulières aux empereurs de cette auguste dynastie ; elles émanaient des Hia, des Chang & des Tcheou, & avaient été établies par les sages empereurs Yu, Tching-tang, Ouen-ouang & Ou-ouang : il serait à désirer que ces lois qui ont subsisté jusqu'ici en partie, fussent rétablies

[1] Ho-tchéou de Nan-king.

dans leur première vigueur. Han-ou-ti voulut changer des usages & des coutumes introduites sous le règne de Han-kao-ti, fondateur de cette auguste famille, & aussitôt on vit l'empire plein de voleurs & de mécontents. Han-yuen-ti voulut s'écarter du gouvernement de Han-siuen-ti, son prédécesseur, & dès lors l'empire commença à déchoir : ces exemples prouvent qu'il est dangereux à un souverain de ne pas s'en tenir aux coutumes établies par ses ancêtres.

— Nous lisons cependant, dit Liu-hoeï-king, homme entièrement dévoué à Ouang-ngan-ché, que les anciens rois changeaient tous les ans leurs coutumes, & qu'à la p.269 première lune on publiait ces changements à la porte du palais ; on les changeait encore de cinq en cinq ans, & dans les visites qu'on faisait de trente en trente ans. On voit aussi que les supplices n'ont pas toujours été les mêmes ; ainsi ce que vient de dire Ssé-ma-kouang est évidemment contraire à la vérité, & il ne parle ainsi que pour faire connaître à Votre Majesté ce qu'il pense des changements faits par Ouang-ngan-ché.

L'empereur jetant les yeux sur Ssé-ma-kouang, celui-ci répliqua :

— Personne n'ignore que les coutumes qu'on publiait tous les ans à la porte du palais, n'étaient que les anciennes lois dont on renouvelait le souvenir, & auxquelles on ne changeait rien. Quant aux supplices que Liu-hoeï-king dit avoir été sévères dans un temps, & plus adoucis dans d'autres, cela n'est vrai que par rapport aux nouveaux royaumes & aux temps de troubles. Un État qui se forme doit être conduit plus doucement & par des lois moins sévères ; mais dans des temps de troubles, elles ne peuvent l'être trop à l'égard des esprits inquiets & turbulents ; dans la visite des provinces, loin de rien changer aux anciennes lois, on rétablissait au contraire celles que les princes ou des gouverneurs trop négligents n'avaient

pas eu soin de maintenir dans toute leur vigueur, & on ne peut donner à ce rétablissement le nom d'innovation. Le gouvernement peut être comparé à une maison qu'on laisse subsister tant qu'elle n'est pas en mauvais état ; les grands sont ici présents, & je prie Votre Majesté de leur demander si j'ai rien dit qui ne soit vrai. Il faut des personnes habiles pour présider les nouveaux tribunaux : des gens ordinaires n'en sont pas capables. Les grands appliqués au gouvernement de l'État ne voudraient p.270 pas s'en charger, & on ne désire pas les en charger ; pourquoi donc établir ces tribunaux ? Les ministres aident le souverain à conduire ses peuples, mais il est au-dessus des lois ; c'est lui qui les crée, & il ne les promulgue qu'afin qu'elles servent de règle aux mandarins subalternes ; pourquoi donc encore une fois établir ces nouveaux tribunaux ?

Liu-hoeï-king ne pouvant répondre aux raisons de Ssé-ma-kouang, l'interrompit & voulut lui faire quelque reproche pour détourner le discours ; mais l'empereur lui imposa silence. Alors, Ssé-ma-kouang entrant en détail, fit voir en particulier les inconvénients qui résultaient des avances qu'on se proposait de faire au printemps, pour être restituées en automne, tant de la part des officiers qui seraient chargés de distribuer & de recevoir les grains, que de celle des habitants à qui on ferait ces avances.

— On ne force personne, dit Liu-hoeï-king, à emprunter ces grains ; & si le peuple n'y trouve pas son avantage, il ne viendra pas en prendre.

— Cela est bon dans la spéculation, répondit Ssé-ma-kouang, mais plein d'abus dans l'exécution : on ne réfléchit point que le peuple saisit avidement l'avantage actuel qu'on lui présente en lui prêtant, & ne pense point à la difficulté qu'il aura de rendre ; ni les officiers du nouveau tribunal, ni les riches, ne seront pas obligés à le violenter pour faire cet emprunt.

Lorsque le grand empereur Taï-tsong, de la dynastie des Tang, eut conquis le Ho-tong, il établit, pour remettre cette province, des greniers à peu près semblables à ceux qu'on veut ouvrir ; il taxa le prix des grains si bas, qu'une mesure de dix à douze livres pesant ne coûtait que dix deniers. On n'obligeait personne à en acheter, & on laissait, p.271 à qui le voulait, la liberté d'en prendre ou de n'en pas prendre ; cependant dans la suite, lorsque le prix en fut haussé, on ne discontinua pas d'y aller, & tout le monde sait que cela faillit à ruiner entièrement cette province. Je crains que la même chose n'arrive aujourd'hui.

— Mais, dit l'empereur, il y a déjà du temps que cette coutume est établie dans le Chen-si, & je n'ai pas entendu dire que le peuple en ait souffert.

— Je suis, reprit Ssé-ma-kouang, natif du Chen-si ; j'ignore ce que le peuple en a souffert, ou les avantages qu'il en a retirés ; mais si, avant que d'établir ce tribunal, les peuples souffraient déjà de la part des mandarins ordinaires, combien ne doivent-ils point avoir à se plaindre des nouveaux tribunaux ? Il n'y a aucun des grands qui ne soit contre les nouvelles coutumes que Ouang-ngan-ché, Han-kiang & Liu-hoeï-king veulent introduire ; Votre Majesté croit-elle qu'elle viendra à bout de gouverner l'empire avec le seul secours de ces trois hommes ?

L'empereur ne répondit rien.

Le premier ministre Fou-pié qui était fort réservé, jugeant que l'empereur s'obstinerait à conserver les nouveaux établissements, prit le parti de quitter la cour, & en demanda la permission à ce prince avec tant d'instance, jusqu'à dix fois de suite, qu'enfin il fut envoyé à Po-tchéou en qualité de gouverneur. Avant que de partir, Chin-tsong voulut savoir de lui, par qui il pourrait le remplacer, & Fou-pié lui nomma Ouen-yen-po. Ce prince demeurant quelque temps rêveur, dit,

— & Ouang-ngan-ché, qu'en pensez-vous ?

Fou-pié garda le silence à son tour.

Chin-tsong ayant nommé Tchin-ching-tchi pour remplacer ce premier ministre, demanda à Ssé-ma-kouang ce p.272 qu'on en pensait dans le public.

— On dit que les gens du pays de Min sont naturellement fourbes & sans droiture ; que ceux du pays de Tchou sont faibles & superficiels. Vos deux ministres sont l'un & l'autre du pays de Min, & vos deux conseillers d'État du pays de Tchou. Bientôt les premiers tribunaux de l'empire sont remplis de leurs amis & de leurs compatriotes ; & dans le dessein de réforme où est Votre Majesté, que peut-elle en attendre de bien ?

— Mais, dit l'empereur, Tchin-ching-tchi a des talents, & il entend très bien à gouverner les peuples.

— Je n'en disconviens pas, répondit Ssé-ma-kouang, mais je crains que, dans un poste si élevé, il puisse résister au pouvoir & à l'éclat dont il se verra revêtu ; il ne suffit pas d'être habile ; l'habileté sans zèle & sans droiture ne sert qu'à causer de plus grands maux ; un souverain ne saurait être trop attentif ; il doit s'appliquer surtout à bien connaître les hommes qu'il veut employer.

— Et Ouang-ngan-ché, demanda l'empereur ?

— Il passe, dit Ssé-ma-kouang, pour un très méchant homme & un fourbe, toujours porté à faire le mal ; quant à moi, je crois qu'il n'entend rien aux affaires, & qu'il y porte cependant une opiniâtreté qui ne peut être que nuisible aux intentions de Votre Majesté.

Un fameux lettré, appelé Tchang-tsaï, natif de Tchang-ngan dans la province de Chen-si, & gouverneur du peuple de Yun-yen, s'acquit une grande réputation dans l'exercice de cet emploi. Il s'appliqua

particulièrement à régler les mœurs de ses habitants. Le premier jour de chaque lune, il faisait préparer un repas dans son tribunal, auquel il invitait tour à tour les vieillards & les premiers des villages dépendants de son gouvernement, & il apprenait d'eux les désordres p.273 qui se passaient dans leurs pays, les besoins des habitants & les moyens de les soulager. Comme ce lettré était très versé dans la connaissance de l'antiquité, Chin-tsong pensa qu'il lui serait utile pour l'aider dans son système de réforme, & il lui donna un emploi considérable. Ouang-ngan-ché avait conçu de l'estime pour lui, parce qu'il croyait qu'il approuvait ses vues ; mais ce ministre l'ayant sondé sur ce sujet, Tchang-tsaï lui dit :

> — Celui qui veut enseigner aux graveurs l'art de graver qu'il ignore, doit s'attendre à n'être pas écouté.

Tchang-tsaï, qui connut que cette réponse l'avait piqué, feignit une maladie, & demanda son congé, qu'il obtint ; alors il se retira dans un lieu fort écarté pour se mettre à l'abri de son ressentiment, & s'occuper uniquement de l'étude.

L'an **1070**, à la deuxième lune, Han-ki, gouverneur du Chan-si, écrivit à l'empereur contre les nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché, & fit voir, dans un grand jour, les inconvénients qui en étaient résultés dans sa province, surtout relativement au prêt des grains. Ce prince en parut frappé, & se disposa à lui accorder la révocation de ces règlements qu'il demandait avec instance, mais Ouang-ngan-ché nia les faits cités par Han-ki, & prétendit que le célèbre Tcheou-kong avait été le premier auteur du règlement concernant le prêt des grains : l'empereur, qu'il ne convainquit pas, ordonna sa révocation ; Ouang-ngan-ché s'absenta pendant quelques jours du palais, & ensuite il demanda son congé. La révocation n'était point encore enregistrée, & Chin-tsong, qui ne croyait pas pouvoir se passer de lui, permit de travailler à réfuter le mémoire de Han-ki ; les réponses furent rédigées par Tseng-pou, & gravées sur un marbre qu'on exposa aux yeux p.274 du public. Ouang-ngan-ché reprit tout son ascendant sur l'esprit de l'empereur, & Han-ki répliqua

inutilement ; dégoûté du service, il se déchargea du gouvernement du Ho-pé & se contenta de celui de la ville de Taï-ming-fou.

Plusieurs grands de la cour, fâchés que l'empereur eût retiré l'ordre qu'il avait donné pour la révocation du nouveau règlement concernant le prêt des grains, demandèrent leur congé ; Tchao-pien fut envoyé à Hang-tchéou en qualité de gouverneur. Tching-hao, censeur de l'empire, qui avait ci-devant gouverné le peuple de Tçin-tching d'une manière qui lui avait fait la plus grande réputation & avec lequel l'empereur se plaisait à converser, demanda à se retirer, & on le nomma sous-gouverneur du pays de Tchin-ning. Son exemple fit une si grande impression sur la plupart des censeurs de l'empire, ses collègues, qu'ayant fait des mémoires pour le même objet, ils finissaient par demander leur retraite : on la leur accorda, en sorte qu'il ne resta plus dans le tribunal des censeurs que quelques créatures de Ouang-ngan-ché.

1071. Ssé-ma-kouang eut son tour. Il dit à l'empereur que, ne pouvant se comparer à Liu-hoeï, à Fan-chun-gin & à Tching-hao pour la droiture & le zèle, à Fan-tchin pour la bravoure, il le priait de l'envoyer à la cour occidentale, & de ne le pas traiter plus favorablement que ces sages qu'il regardait comme étant beaucoup au-dessus de lui par leurs rares qualités : il obtint ce qu'il demandait. Nghéou-yang-sieou, Ouang-tao, Han-oueï & Yang-hoeï furent également victimes de leur zèle. Ce dernier fut envoyé à Tching-tchéou.

1072. Lorsque Fou-pié, qui avait été envoyé à Ju-tchéou, y eut demeuré deux mois, toujours fidèle aux intérêts de sa patrie, p.275 il manda à Chin-tsong que, ne comprenant rien aux règlements nouvellement établis, & se voyant dès lors incapable de bien gouverner la province qu'il lui avait confiée, il le priait de lui permettre de se retirer à Lou-tchéou, lieu de sa naissance, où il lui serait plus aisé de rétablir sa santé.

Peu de temps après, un certain docteur, nommé Tang-kiong, qui avait envie de percer à la cour, crut que le meilleur moyen d'y obtenir de l'emploi était de se déclarer pour les nouveaux règlements & de gagner l'estime de Ouang-ngan-ché ; il monta en effet assez vite, & eut un des premiers emplois dans un des tribunaux de la cour. Cette faveur lui fit espérer qu'il pouvait aspirer à une place dans le tribunal des censeurs de l'empire ; Ouang-ngan-ché, qu'il sollicita, ne le jugeant pas propre à figurer dans ce tribunal, & ne voulant pas d'ailleurs le mécontenter, le mit, par un passe-droit assez surprenant, à la tête du tribunal dont il était déjà membre.

Tang-kiong, instruit de la raison qui avait empêché Ouang-ngan-ché de le mettre au nombre des censeurs, fut choqué du peu d'estime qu'il avait pour lui, & résolut de s'en venger d'une manière éclatante. Il écrivit une vingtaine de placets différents dans lesquels il exposait à l'empereur la conduite des grands, & les ayant portés avec lui un jour que ces grands étaient allé faire leur cour suivant la coutume, il pria Chin-tsong, après la cérémonie, de permettre qu'il lui fît quelques représentations. Étant entré dans la salle, & s'étant approché du trône, il se mit à genoux, & lui dit que, comme ce qu'il avait à dire regardait les principaux de ses grands, il le priait de les faire venir les uns après les autres pour l'entendre.

p.276 Le premier que l'empereur fit entrer fut Ouang-ngan-ché : Tang-kiong dit en le regardant :

> — Ouang-ngan-ché, venez près du trône, & écoutez ce que j'ai à dire sur votre conduite.

Le ministre, sans se presser, s'avança d'une manière si négligée, que Tang-kiong, choqué, dit :

> — S'il ose ainsi se comporter en présence de Votre Majesté, qu'elle juge de là de quoi il est capable au-dehors.

Ouang-ngan-ché n'osa répondre que par un grand soupir qui donnait assez à connaître la disposition de son cœur.

Tang-kiong commença alors à lire à haute voix soixante chefs d'accusation contre ce ministre : son placet portait en général qu'il ne travaillait qu'à se procurer une fortune éclatante ; que Tseng-pou, homme sans jugement & sans prudence, s'emparait avec lui de toute l'autorité ; que l'empire ne craignait que Ouang-ngan-ché, & ne croyait pas avoir d'autre maître ; que Ouen-yen-pou & Fong-king ne l'ignoraient pas, mais que la crainte les empêchait de parler & d'en instruire sa majesté ; que Ouang-koueï servait ce ministre en esclave & d'une manière méprisable. Ouang-koueï, honteux à ces paroles, baissa la tête & se retira sans oser lever les yeux.

Tang-kiong continuant sa lecture, dit que Sieï-hiang & Tchin-y suivaient aveuglément tout ce que leur dictait le ministre à qui ils étaient dévoués d'une manière servile ; que Tchang-tsao & Li-ting étaient ses griffes & ses dents, & Tchang-chang-yng, son épervier & son chien de chasse ; il ajouta qu'en contrariant ses vues, on était sûr d'être perdu, mais qu'on parvenait à la plus grande considération lorsqu'on le flattait, quelque criminel qu'on fût d'ailleurs & quelque peu de mérite qu'on eût. Enfin Tang-kiong n'épargna p.277 aucune des créatures de Ouang-ngan-ché qui occupaient les premiers postes.

L'empereur souffrait de l'entendre ; mais Tang-kiong, sans se troubler & sans faire paraître la moindre crainte, acheva de lire avec une fermeté & une confiance extraordinaires, après quoi il se leva tranquillement, descendit les degrés de la salle impériale, fit une profonde révérence, & se retira au grand étonnement des grands & des gardes de l'empereur, qui se regardaient les uns & les autres. Chin-tsong ne répondit à toutes ces accusations, qu'en ôtant à Tang-kiong son emploi, & en l'envoyant exercer un petit mandarinat à Tchao-tchéou.

L'an **1073**, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la sixième lune, mourut à l'âge de cinquante-sept ans le fameux Tchéou-tun-y, gouverneur des troupes de Nan-kang. Il était natif de

Yng-tao, dans la dépendance de Tao-tchéou. Son oncle maternel appelé Tching-hiang, remarquant en lui beaucoup d'esprit & de bonnes qualités, lui fit avoir un petit emploi sur le peuple à Fen-ning. Il entra en exercice dans une conjoncture qui lui fit honneur ; il s'agissait d'une affaire fort embrouillée, que son prédécesseur n'avait pu terminer durant l'espace de plusieurs mois, & qu'il avait laissée indécise ; Tcheou-tun-y, vivement sollicité par les parties, l'examina avec soin, & quelques jours après il la jugea d'une manière si claire & si équitable, qu'on fut dans une sorte d'admiration. Dans la suite il passa à Nan-ngan. Il y eut un différend avec Ouang-koué, juge supérieur, qui voulait faire mourir un criminel, que Tcheou-tun-y ne jugeait pas coupable de mort ; ce différend alla si loin, que p.278 Tcheou-tun-y, outré de l'injustice de Ouang-koué, quitta son mandarinat. Ouang-koué accorda la vie au criminel. Dans la suite Tcheou-tun-y parvint au gouvernement de Nan-tchang, & à commander les troupes de Nan-kang, poste alors très important ; partout il se distingua par la protection qu'il accorda aux criminels & aux pauvres ; il subvenait aux besoins de ceux-ci, & adoucissait la peine des autres autant que la justice pouvait le permettre.

Tcheou-tun-y aimait passionnément l'étude ; c'est à lui qu'on doit la figure du Taï-ki de l'*Y-king* ; dans l'explication qu'il en donne, il prétend faire voir que la raison émane du ciel, & éclaircit le commencement & la fin de toutes choses. Il publia encore sur cette matière un livre composé de quarante chapitres, qu'il intitula *Y-tong*, c'est-à-dire, l'*Y-king* pénétré ; c'est une explication plus étendue de sa figure Taï-ki, par rapport à l'*Y-king* ; il ne dit rien qui ne soit utile, rien qui ne soit grand ; quoique écrit d'un style simple & naturel, cependant il est très subtil & très profond ; il prétend qu'il y développe l'origine & le fondement de la doctrine de Confucius & de Mong-tsé.

Lorsqu'il arriva à Nan-kang pour commander les troupes, il fit bâtir une maison dans un lieu fort agréable, rempli de nénuphar, & où serpentait un petit ruisseau qui allait se jeter dans la rivière Pen-kiang,

fort près de la place d'armes ; il y faisait son séjour ordinaire, ce qui lui fit donner par ses disciples le nom de Lien-ki-sien-seng, c'est-à-dire, *le maître du nénuphar*, il fut appelé dans la suite Tcheou-lien-ki.

Les peuples voisins de la Chine, & en particulier les Kiang, entendant parler des démêlés qui la mettaient en fermentation, pensèrent que c'était une occasion favorable p.279 de faire quelques courses sur ses frontières. Tchang-cheou-yo qui commandait dans ces quartiers, avait quelques troupes sous ses ordres, mais pas assez nombreuses pour arrêter les Kiang ; la cour lui en envoya de nouvelles commandées par Ouang-chao, qui sortit des limites de l'empire, & alla mettre son camp à Ki-chin-ping alors Moeul & Ki-chouï-pa, chef des Kiang, se mirent en marche pour venir l'observer. Ouang-chao passa la montagne Tchou-niou-ling, & leur tua une centaine de leurs gens ; il mit le feu à quantité de tentes & jeta l'épouvante dans le pays qui est à l'ouest de Tao-tchéou du Chen-si.

Cependant Mou-tching avait passé le Hoang-ho pour s'opposer à Ouang-chao, & Moeul, qui comptait beaucoup sur la réputation de ce général, alla se placer à la montagne Mo-pang-chan pour lui en conserver le passage ; King-ssé-ly fit une diversion qui empêcha l'un & l'autre de ces généraux Kiang de se joindre. Ayant appris la disposition des ennemis, il forma deux corps d'armée, dont un fut attaquer Moeul, au pays de Nan-kia, & l'autre la ville de Kong-ling-tching, qui appartenait à Mou-tching.

Ouang-chao, de son côté, avec le gros des troupes impériales, passa à l'est par une gorge de montagne, & tira droit à Ou-ching : à peine eut-il marché quelques ly, qu'il vit les Kiang venir à lui en ordre de bataille : on se battit, mais ces peuples soutinrent mal leur première démarche ; ils plièrent d'abord & prirent la fuite ; Ouang-chao les poursuivit jusqu'à Hia-yo, ville qui leur appartenait, & d'où leur chef s'étant évadé, ils mirent aussitôt les armes bas & se soumirent. Ouang-chao jugea alors qu'il était nécessaire d'avoir dans le pays de Ou-ching une place d'armes,

avec une garnison qui p.280 retînt les Kiang dans la soumission, & il y fit travailler. Peu de temps après ayant appris que Mou-tching avait été battu à Kong-ling-tching, il alla à Ho-tchéou, où il espérait le trouver & l'attaquer ; il n'y était pas ; mais il prit cette ville, & fit prisonniers la femme & les enfants de Mou-tching.

Pendant que Ouang-chao était occupé à Ho-tchéou, les Kiang qui s'étaient soumis auparavant à Hia-yo se révoltèrent, ce qui l'obligea d'aller à eux ; Mou-tching qui le sut profita de son éloignement, & revint à Ho-tchéou, qu'il reprit.

Après avoir puni les rebelles, Ouang-chao pénétrant plus avant dans le pays ennemi, prit la ville de Ho-no-mou-tsang ; il passa la montagne Lou-kou-chan, & vint par des chemins qu'on croyait impraticables sur les limites de Tao-tchéou. Mou-tching, dans la crainte qu'il ne vînt encore à Ho-tchéou, laissa dans cette ville une garnison, & fut au-devant de lui pour le harceler dans sa marche ; mais ce général le reçut avec tant de valeur qu'il l'obligea à fuir, & lui coupa le chemin de Ho-tchéou, qu'il reprit de nouveau ; il contraignit encore Mou-ling-tching de se soumettre, & de lui abandonner son pays ; alors les Kiang de Tang-tchéou, de Tao-tchéou & de Tieï-tchéou, se donnèrent tous à l'empire. Ce général ne fut que cinquante-quatre jours à cette expédition, pendant laquelle il fit plus de dix-huit cents ly, prit cinq tchéou ou départements, tua plusieurs mille hommes aux ennemis, & leur enleva quelques dizaines de mille bestiaux, bœufs, moutons ou chevaux ; il en donna avis à la cour, où il retourna après avoir remis le commandement des troupes, & la garde de Ho-tcheou à King-ssé-ly.

1074. Quoique Mou-tching eût été souvent battu, & qu'il eût p.281 fait de grandes pertes, il ne désespérait cependant pas de se rétablir. Depuis le départ de Ouang-chao, un de ses généraux avait défait entièrement les troupes impériales, & King-ssé-ly qui les commandait avait été tué, en sorte que Mou-tching, après cette victoire, se croyant en état de faire quelque entreprise, alla attaquer Min-tchéou ; mais Kao-tsun-yu qui y

commandait l'y reçut avec tant de valeur, qu'il jugea inutile de s'y arrêter, & il fut se jeter sur Ho-tchéou, dont il fit le siège, & qu'il espéra prendre plus aisément. La cour fit incessamment repartir Ouang-chao avec un corps de vingt mille hommes, mais ce général au lieu d'aller à Ho-tchéou chasser Mou-tching qui l'assiégeait, préféra d'attaquer la ville de Ting-kiang-tchang ; il battit la horde Kieï-ho-tchuen des Si-fan, & rompit par là toute communication entre les Hia & Mou-tching ; ensuite il s'approcha de Ning-ho, d'où il fit des détachements qui allèrent se saisir des passages : Mou-tching voyant qu'il ne pouvait plus recevoir de secours, leva le siège & se retira. Alors Ouang-chao sans s'arrêter à le poursuivre, se replia sur Hi-tchéou, d'où il envoya des troupes qui mirent le feu à plus de quatre-vingt campements différents des ennemis, & leur tuèrent plus de sept mille hommes ; Mou-tching, plutôt que de laisser dévaster entièrement son pays, vint avec quatre-vingt chefs de ces peuples se mettre à la discrétion du général chinois, qui le fit conduire à la cour.

Depuis près de huit mois il n'était pas tombé d'eau, & l'empereur en était dans le plus grand chagrin ; ce prince s'imagina que les nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché, contre lesquels on criait tant, étaient la principale cause de cette grande sécheresse, & il en parla à ce ministre d'une p.282 manière à lui faire connaître qu'il voulait les supprimer. Ouang-ngan-ché lui dit que la sécheresse, comme la trop grande abondance des pluies, avaient des causes déterminées qu'on ne pouvait faire changer ; que les empereurs Yao & Tching-tang avaient éprouvé des calamités encore plus terribles, enfin que le principal soin d'un souverain était de bien gouverner ses peuples.

> — Précisément, dit l'empereur, je crains que ces malheurs ne viennent de ce que nous ne les gouvernons pas bien ; d'ailleurs il n'y a personne qui ne se plaigne des nouveautés introduites dans l'État.

Un certain Tching-hia, que ce ministre croyait dans ses intérêts, & à qui il avait procuré un mandarinat dans la province de Kouang-tong,

étant revenu à la cour, il l'établit commandant de l'une des portes du palais ; comme cet office laissait Tching-hia maître de tout son temps, il l'employa à peindre les malheurs dont il avait été témoin dans les provinces par où il avait passé ; les traitements barbares que les gens de justice faisaient essuyer aux peuples pour leur faire payer l'emprunt des grains & les frais énormes dont on les accablait. Il avait peint des malheureux traînés la corde au col dans les tribunaux, où on les maltraitait à grands coups d'un long bâton aplati, dont plusieurs étaient demeurés estropiés ; d'autres chargés ensuite de lourdes cangues & exposés au milieu des rues ; enfin d'autres qui étaient expirés au milieu de ces supplices, & que leurs parents emportaient chez eux.

Dans quelques-uns de ces tableaux il avait représenté des villages déserts, dont les habitants s'étaient pendus de désespoir, & d'autres qui, pour se mettre à couvert des poursuites, quittaient leurs terres & leurs maisons avec leurs familles, quelques-uns qui dépouillaient les arbres de leurs feuilles & p.283 de leur écorce, ou cueillaient des herbes sauvages pour leur tenir lieu des grains que les tribunaux leur avaient enlevés [1].

L'empereur à qui il trouva moyen de faire passer ces peintures, s'en affligea beaucoup ; l'idée des maux que souffrait le peuple, lui revenant sans cesse dans l'esprit & lui ôtant son repos, il cassa dès le lendemain dix-huit articles des règlements, & envoya ordre au gouverneur de Caï-fong-fou d'en faire publier la suppression : ce même jour il tomba une pluie abondante & assez universelle pour réparer en partie les maux causés par la sècheresse ; mais l'ascendant que le ministre avait sur Chin-tsong, fit bientôt repentir ce prince de ce qu'il avait fait : Tching-hia fut

[1] Le peuple est le trésor d'un royaume, ajoutent les historiens, & le souverain est le bien-aimé du Tien ; si, lorsque le peuple est dans l'affliction, le souverain ne l'en tire pas, les plaintes réitérées font que le Tien multiplie les malheurs dans ses États pour l'instruire & le faire penser à lui ; on dit ordinairement que le Tien voit tout ce que le peuple voit & entend tout ce que le peuple entend ; ces nouveaux règlements causaient des maux aux peuples : le Tien irrité envoye la stérilité. L'empereur casse dix-huit articles des nouveaux règlements, & le même jour il pleut ; n'est-ce pas une marque évidente que le Tien ne les approuve pas ? Cependant l'empereur se contente de les casser en attendant ; croit-il pouvoir le tromper ?

mis en prison & livré à la justice pour être jugé, & l'ordre concernant la suppression des règlements révoqué. L'impératrice mère s'en mêla, & lui fit entendre que pour apaiser les murmures du peuple il fallait éloigner de la cour, du moins pour quelque temps, le ministre, auteur des règlements ; Tchao-hao, prince de Ki, & frère puîné de l'empereur, se joignit à cette princesse pour le même objet. Chin-tsong qui savait que Ouang-ngan-ché était seul capable de conduire l'État dans la position où il se trouvait, prit de l'humeur contre son frère, & lui dit en colère de prendre sa place. L'impératrice, p.284 les larmes aux yeux, s'écria :

> — Ouang-ngan-ché trouble tout l'empire, & on ferme les yeux, quel remède y apporter ?

Ces mots firent impression sur l'empereur ; il se rendit enfin & envoya Ouang-ngan-ché, avec le titre de ministre, gouverner la ville de Kiang-ning-fou ; mais à sa sollicitation, Han-kiang & Liu-hoeï-king le remplacèrent & conservèrent les nouveaux règlements.

1075. Cependant Liu-hoeï-king qui avait fait un chemin rapide par la faveur de Ouang-ngan-ché, se voyant au point d'élévation où il pouvait aspirer, travailla pour empêcher Ouang-ngan-ché de reparaître à la cour ; il décria sa conduite, & montra à l'empereur des lettres que ce ministre lui avait écrites autrefois, dans lesquelles, parlant de certains articles du gouvernement, il recommandait que l'empereur n'en sût rien ; mais Han-kiang au contraire, qui ne s'accommodait point de Liu-hoeï-king, fit savoir secrètement à Ouang-ngan-ché tout ce qui se passait contre lui, &, afin d'accélérer son retour, il laissa accumuler les affaires, pour persuader à l'empereur qu'il était indispensable de rappeler ce ministre. Chin-tsong en fit expédier l'ordre. Ouang-ngan-ché partit précipitamment de Kiang-ning-fou & arriva au bout de sept jours à Caï-fong-fou ; il fut remis aussitôt à la tête des affaires.

A la sixième lune, ce ministre offrit à Chin-tsong des commentaires qu'il avait faits sur le *Chu-king*, le *Chi-king* & le *Tcheou-ly* ; &, comme la plupart des lettrés étaient d'un sentiment contraire au sien sur

l'interprétation de ces livres, il obtint de ce prince un ordre adressé à tous les mandarins de lettres pour qu'ils eussent à s'en tenir à la sienne. Cette édition, dont on leur envoya des exemplaires, était intitulée p.285 *San-king-sin-y*, c'est-à-dire nouvelle explication des trois *King*. L'ordre de l'empereur fut peu suivi d'abord ; mais comme le ministre n'admit aux emplois que ceux qui s'y conformaient & qui ne faisaient aucun usage du *Tchun-tsiou* qu'il avait dégradé de son rang de *King*, en très peu de temps le *San-king-sin-y* eut le plus grand cours.

Ouang-ngan-ché s'excusa de faire des leçons publiques, &, dans la suite, lorsqu'il se fut retiré à Kin-ling, il s'occupa à faire un dictionnaire en vingt-quatre volumes qu'il offrit aussi à l'empereur. L'explication de la plupart des caractères était ridicule, extravagante, & le plus souvent confondue avec les idées des ho-chang & des tao-ssé [1].

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la dixième lune, il parut une comète dans la constellation Tchin.

Un lettré de réputation, appelé Tchin-siang, originaire de Fou-tchéou-fou, capitale du Fou-kien, était dans une grande faveur à la cour & entretenait souvent l'empereur à qui Fou-pié l'avait présenté : il ne put s'empêcher de parler à ce prince de Ouang-ngan-ché & de Liu-hoeï-king comme p.286 de ministres qu'il devait éloigner de la cour pour la satisfaction & la tranquillité des peuples ; Ouang-ngan-ché, qui sut par des espions les conseils défavorables qu'il donnait contre lui à Chin-tsong, intrigua auprès de ce prince pour le faire chasser ; mais afin de

[1] Nous lisons dans le livre *Chou-yuen*, que les sujets de l'empire, pour bien s'acquitter de leurs emplois ne peuvent se dispenser de se rendre familier le *Tchun-tsiou* ; ce livre met devant les yeux le bon & le mauvais gouvernement d'un État, en rapportant les actions bonnes & mauvaises des princes, des mandarins & des sujets. Ouang-ngan-ché le rejetait sans doute, parce qu'il n'y voyait qu'avec chagrin la sévérité dont il veut que les princes punissent les perturbateurs & les fourbes, en leur faisant subir les derniers supplices. Les explications des caractères du dictionnaire qu'il offrit dans la suite à l'empereur, pleines des pernicieuses idées des sectes des ho-chang & des tao-ssé, font assez voir quel homme c'était ; criminel de son temps, il l'est encore dans la suite des siècles par l'extravagance de sa doctrine.

prouver à ce ministre combien il était attaché à Tchin-siang, & que c'était en vain qu'il le sollicitait, il le nomma à un mandarinat encore plus élevé.

Quelque temps après, l'empereur demanda à Tchin-siang de lui nommer ceux qu'il jugeait capables de bien servir l'État ; Tchin-siang en nomma trente-trois, à la tête desquels étaient Ssé-ma-kouang, Han-oueï, Liu-kong-tchu, Sou-song, Fan-chun-gin & Sou-ché. Le ministre, plus furieux encore, éplucha de près sa conduite afin d'avoir quelque occasion de le perdre ; il trouva, à force de recherches, qu'il avait fait une légère faute en écrivant un ordre de l'empereur : il le fit accuser par les censeurs de l'empire, qui le firent exiler à Tchin-tchéou avec la qualité de gouverneur de cette ville.

A la onzième lune, Lieou-y, qui commandait sur les frontières de l'empire du côté de Kiao-tchi, pensa qu'il lui serait facile de faire quelque conquête sur ce royaume avec les seules troupes composées des jeunes gens des villages, qui, selon un des nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché, devaient être exercés & prêts à partir au premier ordre ; &, afin d'ôter aux Kiao-tchi l'idée de ce qu'il prétendait faire & mieux couvrir son dessein, il fit retirer les troupes réglées répandues dans différentes places, & leur substitua ces nouveaux soldats ; alors il interrompit tout commerce avec ces étrangers, & défendit sévèrement aux Chinois d'avoir aucune p.287 communication avec eux. Les Kiao-tchi, irrités de cette nouveauté si contraire à la bonne intelligence qui avait régné jusque-là entre eux & la Chine, voulurent faire voir à ce gouverneur qu'ils ne le craignaient pas ; ils envoyèrent une puissante armée, divisée en trois corps, qui entrèrent sur les terres de la Chine, l'un par Kouang-fou, le second par Kin-tchéou & le troisième par Koen-lun-koan, & se saisirent de Kin-tchéou & de Lien-tchéou qu'ils emportèrent de force, & où ils tuèrent plus de huit mille de ces nouveaux soldats. **1076.** Ensuite, ils entreprirent le siège de Yong-tchéou, qui fut défendue avec beaucoup de bravoure, mais qui fut enfin prise. Lorsqu'il vit la place sur le point d'être forcée, le gouverneur, nommé Fou-kien, qui ne voulait pas tomber entre

les mains des ennemis, commença par faire mourir trente-six personnes de sa famille, & jeta leurs corps dans une fosse pleine de bois, ensuite il y mit le feu & se précipita lui-même dans les flammes. La fidélité de ce gouverneur fit tant d'impression sur les habitants, qu'il n'y en eut pas un seul qui voulût se soumettre aux Kiao-tchi ; ceux-ci, obligés de faire main-basse sur eux, en tuèrent plus de cinquante-huit mille. Cette sanglante boucherie arriva à la première lune.

Lorsque la nouvelle de la prise de Kin-tchéou & de Lien-tchéou arriva à la cour, Ouang-ngan-ché reçut en même temps un manifeste des Kiao-tchi, dans lequel ils disaient que les nouveaux règlements de ce ministre avaient réduit les peuples à la dernière misère, & qu'ils n'avaient pris les armes que dans la vue de venir à leur secours, & de les tirer de la cruelle tyrannie sous laquelle ils gémissaient. Ouang-ngan-ché, outré de ce que les Kiao-tchi employaient ce p.288 prétexte pour couvrir leur invasion, répondit par un écrit qu'il fit publier de tous côtés, dans lequel il les traitait avec mépris ; il fit nommer Tchao-sieï & Kouo-koué pour aller contre eux ; l'empereur en même temps envoya ordre au princes de Tchen-tching & de Tchen-la de lever des troupes & de faire la guerre aux Kiao-tchi.

Le général Kouo-koué indiqua le rendez-vous général des troupes à Tchang-tcha, d'où il fit divers détachements pour aller reprendre Yong-tchéou & Lien-tchéou ; ensuite il marcha avec le gros de l'armée du côté de l'ouest ; lorsqu'il fut à Fou-leang-kiang, il apprit que les ennemis venaient au-devant de lui sur des barques. Ce général chinois, & son collègue Tchao-sieï les reçurent avec tant de valeur qu'ils coulèrent à fond une partie de ces barques, & tuèrent plusieurs mille de leurs gens, entre autres, le prince héritier de Kiao-tchi ; ce malheur obligea Li-kien, leur roi, de demander la paix.

Les généraux chinois reçurent sa soumission à la douzième lune, & suspendirent toutes hostilités, à condition qu'il céderait à la Chine Kouang-yuen-tchéou, Men-tchéou, Ssé-lang-tchéou, Sou-meou-tchéou &

Kouang-lang-hien. Le roi de Kiao-tchi passa sur toutes ces conditions, faute de savoir l'état de l'armée impériale, qui, de quatre-vingt mille hommes effectifs dont elle était composée, se trouvait réduite, par les maladies pestilentielles, à beaucoup moins de la moitié : cette guerre fut beaucoup plus avantageuse aux Chinois qu'ils n'avaient sujet de l'espérer.

Les Tartares Leao voulurent aussi profiter de l'espèce de fermentation qui régnait dans l'empire à l'occasion des nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché, pour recouvrer les p.289 villes que l'empereur Tchi-tsong des Tcheou postérieurs leur avait enlevées ; ils les envoyèrent redemander jusqu'à trois fois. Lors des deux premières ambassades, Ouang-ngan-ché n'était point à la cour, & Han-ki, que l'empereur avait chargé de cette affaire, s'y était comporté avec tant de zèle, de dextérité & de prudence, que les Tartares paraissaient disposés à n'en plus parler ; mais Han-ki étant mort dans ces entrefaites, & Ouang-ngan-ché revenu à la cour, les Tartares recommencèrent leurs poursuites, & menacèrent d'enlever ces villes si on les leur refusait par accommodement.

L'empereur s'adressa alors à Ouang-ngan-ché, & demanda ce qu'il fallait répondre aux Leao ; ce ministre, nouvellement rétabli, & qui savait combien on était mécontent de son administration, craignit d'avoir à soutenir une guerre contre un ennemi aussi puissant ; il fit entendre à Chin-tsong qu'il fallait céder ces villes qui étaient pour les Leao motif de contestations éternelles. L'empereur en fit expédier l'ordre, & envoya quelques-uns de ses officiers, qui fixèrent les limites à une montagne où étaient des sources qui coulaient les unes au nord, & les autres au midi ; par ce nouvel arrangement, on céda aux Tartares plus de sept cents ly de pays est-ouest, ce qui donna naissance dans la suite à une grande guerre entre les Chinois & les Leao.

Ouang-ngan-ché cependant n'était plus dans la même faveur depuis le manifeste des Kiao-tchi. Cet écrit, fait par des étrangers, persuada l'empereur que ce que ses ministres & tant d'officiers fidèles lui avaient représenté jusque-là contre les nouveaux règlements était fondé, &

qu'apparemment ses sujets en souffraient ; pour s'en assurer, il demanda à Ouang-ngan-koué, frère de ce ministre, ce qu'on disait du p.290 gouvernement de son frère ; Ouang-ngan-koué lui répondit que dans les provinces d'où il venait, peu de gens étaient capables d'apercevoir ce qu'il y avait d'avantageux dans ces nouveaux règlements, & que c'était la raison pour laquelle le plus grand nombre en murmurait ; l'empereur crut voir dans cette réponse la solution des doutes qu'il avait encore & que réellement son peuple était mécontent, dès lors il se refroidit beaucoup pour Ouang-ngan-ché.

Ce ministre s'en aperçut : cette disposition de Chin-tsong à son égard, & le chagrin de la mort de son aîné, qu'il destinait au ministère, lui firent demander sa retraite. L'empereur le nomma d'abord gouverneur de Kiang-ning-fou ; mais peu de temps après il le fit passer dans un emploi médiocre, qui ne lui donnait de l'autorité que sur le simple peuple. Humilié de se voir tomber de si haut en si peu de temps, il se retira à Kin-ling, où on le voyait sans cesse écrire de tous côtés ces mots, Fou-kien-gin ; c'est-à-dire, l'homme de Fou-kien ; sans doute parce qu'il avait dans l'esprit que Liu-hoeï-king, natif de cette province, était la cause de son malheur, & qu'il regrettait de ne s'en être pas vengé.

L'empereur changea alors tous ses ministres ; il envoya Han-kiang & Liu-hoeï-king dans les provinces, & mit Ou-tchong, Ouang-koué & Fong-king dans leurs places. Ouang-ngan-ché avait donné sa fille à Ou-ngan-tsi, fils de Ou-tchong ; cependant malgré cette alliance, Ou-tchong n'en était pas plus de ses amis ; & comme il s'était souvent déclaré à l'empereur, même contre les nouveaux règlements, ce fut une des raisons qui engagea ce prince à le choisir pour un de ses ministres. Dès que Ou-tchong eut pris possession de sa charge, il se proposa de rétablir le gouvernement sur p.291 l'ancien pied, & pour y réussir, il pria l'empereur de faire revenir Ssé-ma-kouang, Liu-kong-tchu, Han-ouei, Sou-song, ainsi que Sun-kio, Li-tchang, & Tching-hao. Leur rappel à la cour n'eut cependant pas lieu de sitôt.

L'an **1077** mourut le fameux Tchao-yong, qu'on appela depuis Tchao-kang-tsieï ; il était originaire du Ho-nan, & d'une famille ordinaire ; dès sa plus tendre jeunesse se sentant un génie au-dessus du commun, il travailla fortement à se rendre recommandable dans les lettres ; il lut tous les livres qu'il put rencontrer, & avec tant d'ardeur, que dans les plus grands froids de l'hiver il ne s'approchait jamais du feu, & que dans les plus grandes chaleurs de l'été il ne se servit jamais d'éventail [1] ; la nuit il ne dormait que fort peu, & se jetait tout habillé sur de simples ais. Après quelques années d'une vie dure & laborieuse, il voulut parcourir les différentes provinces de l'empire, fameuses pour avoir été le berceau des sciences chinoises ; dans sa jeunesse il avait eu pour maître un certain Li-tsi-tsaï, qui lui expliqua les figures Ho-tou, Lo-chu & les koua de Fou-hi, & dans la suite, après avoir considéré attentivement la nature des différents êtres, la vicissitude des saisons, les changements arrivés dans les siècles antérieurs, il se traça une nouvelle route, & publia un ouvrage considérable, dans lequel il prétendait donner un nouveau jour pour l'intelligence des koua & des figures de Fou-hi : ce qu'il en dit est si subtil que très peu de lettrés sont capables de l'entendre.

Fou-pié, Ssé-ma-kouang, Liu-kong-tchu, Tchang-tsaï, Tching-hao, Tching-y, & plusieurs autres personnages p.292 d'alors qui avaient quitté la cour se firent un plaisir de l'aller visiter pour jouir de son entretien & écouter sa doctrine ; Ssé-ma-kouang surtout, Tchang-tsaï, les deux frères Tching-hao [2] & Tching-y le visitèrent deux fois par jour dans sa dernière maladie ; ils lui rendirent tous les services qu'il aurait pu exiger de ses disciples les plus zélés. Jamais il ne voulut accepter de mandarinat quelques instances que lui fissent ses amis & l'empereur même ; il préférait à l'éclat des grandeurs, la paix & la félicité dont il

---

[1] Les éventails sont en grand usage à la Chine parmi les lettrés. Éditeur.

[2] Après sa mort, Tching-hao fit l'éloge de sa doctrine, qu'il fit graver sur un marbre. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans ; les ouvrages qu'il a loaissés à la postérité sont le *Hoang-ki-king-chi*, le *Koan-ou-nui-ouaï-pien* & le *Yu-tsiao-ouen-touï*, qui tous ont rapport à ses idées sur l'*Y-king* ; on ne donna à ce lettré le nom de Kang-tsieï que sous le règne de Tché-tsong, successeur de Chin-tsong.

jouissait dans une petite maison à laquelle il avait donné le nom de Ngan-lo-ou, c'est-à-dire, *la maison de la paix & de la joie*, nom qu'il prenait lui-même, se faisant appeler Ngan-lo-sien-seng, ou *le maître de Ngan-lo.*

Deux mois après, mourut aussi Tchang-tsaï, qui, comme la plupart des lettrés d'alors, faisait sa principale étude de l'*Y-king* ; on a de lui le *Tching-mong* & le *Si-ming*, ouvrages qui traitent de la morale.

L'an **1078**, le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la neuvième lune, les envoyés de Li-kien, roi des Kiao-tchi, vinrent à la cour apporter le tribut ; ils étaient chargés de demander la restitution des villes que Kouo-koué & Tchao-tsieï avaient enlevées ; la cour fit d'abord de grandes difficultés, mais l'empereur, qui ne cherchait que la paix p.293 & ne voulait point entendre parler de guerre, passant par-dessus toutes les considérations de son conseil, accorda à Li-kien les villes qu'il demandait, & envoya déterminer les limites de ses États.

L'an **1079**, à la dixième lune, mourut l'impératrice mère Tsao-chi, princesse estimable par les qualités de son esprit & de son cœur ; elle aimait tendrement l'empereur qui avait pour elle beaucoup de déférence & de respect & la consultait quelquefois, quoiqu'elle ne voulût point se mêler du gouvernement ; en voici un exemple. Les grands avaient fait entendre à l'empereur qu'il était de sa gloire & de son devoir de profiter de la paix dont l'empire jouissait pour reprendre les pays de Yen & de Ki, & chasser les Tartares Leao au-delà de la grande muraille ; Chin-tsong s'était laissé gagner, & avait même réglé & arrêté tout ce qu'il fallait pour cette grande expédition. Étant allé ensuite trouver l'impératrice pour lui en donner avis :

> — Avez-vous, demanda cette princesse, préparé toutes les provisions de guerre & de bouche nécessaires pour cette entreprise ?

— Tout est prêt, répondit l'empereur.

— C'est une grande expédition, reprit l'impératrice, & il n'est pas aisé de juger quel en sera le succès. Je fais réflexion que si vous réussissez, tout ce qui vous en reviendra se réduira aux félicitations qu'on vous fera à votre retour. Si vous succombez & que vous veniez à être battu, vous exposez votre empire à une guerre qui ne finira pas sitôt. Si cette expédition était si facile, les empereurs Taï-tsou & Taï-tsong ne l'auraient-ils pas entreprise ?

— Cela suffit, dit l'empereur, il n'en sera plus parlé.

La chose en effet en demeura là.

L'an **1080**, à la septième lune, il parut une comète dans p.294 la constellation Taï-oueï ; &, le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

1081. Les eaux du Hoang-ho inondaient presque tous les ans le territoire de Taï-ming-fou, & incommodaient beaucoup les peuples qu'elles ruinaient par leurs ravages ; il était très difficile d'y remédier : l'empereur, après avoir écouté beaucoup d'avis sur les moyens de contenir dans leur lit les eaux de ce fleuve, ordonna de faire une digue depuis le département de Taï-ming-fou jusqu'à celui de Yng-tchéou, & il en donna la commission à Li-li-tchi ; Ouang-ngan-ché proposa Tching-fang & Fan-tsé-yuen qui se chargèrent aussi de faire réussir ce projet ; mais ils dépensèrent des sommes immenses & ne purent en venir à bout.

A la cinquième lune, Yu-tchong, gouverneur de King-tchéou dans le Chen-si, envoya à l'empereur un détail de ce qui s'était passé depuis peu dans la principauté des Hia, & lui proposa de reprendre les villes que ces Tartares avaient enlevées à l'empire ; il disait :

« Les espions que j'ai auprès du prince de Hia m'ont averti que Li-tsing, un de ses généraux, Chinois de nation & originaire de Tsin-tchéou, l'avait sollicité d'envahir le Ho-nan ou le sud du

> Hoang-ho ; que Leang-chi, mère de Ping-tchang, prince de Hia, qui ne voulait point de guerre, l'ayant su, en avait été si irritée, qu'elle avait fait tuer Li-tsing, & que s'étant brouillée pour ce sujet avec son fils, elle l'avait fait mettre en prison.

Yu-tchong finissait par faire sentir à l'empereur que c'était une occasion favorable de reprendre les pays que ces Tartares avaient enlevés à l'empire. Dans le conseil de l'empereur, la plupart approuvèrent l'avis de Yu-tchong, & dirent qu'on p.295 devait profiter des circonstances. Tchong-ou prétendit même assez légèrement que la principauté de Hia ne possédait pas un seul homme, & que Ping-tchang était un enfant qu'il irait prendre par les épaules & amènerait au pied du trône. Sun-kou, indigné de la légèreté de ces avis, dit qu'il était facile de lever des soldats & de commencer une guerre, mais qu'il ne l'était pas de la finir, & que pour lui il était de sentiment qu'on ne devait point l'entreprendre ; l'empereur lui objecta que si on ne soumettait pas les Hia, ils se donneraient infailliblement aux Leao, & qu'alors, réunis avec ces ennemis de la Chine, ils formeraient une puissance redoutable à laquelle il serait difficile de tenir tête.

> — Si on ne peut se dispenser d'agir, répondit Sun-kou, je serais d'avis que sans faire la guerre, Votre Majesté publiât dans un manifeste le crime de Ping-tchang ; qu'elle punît ce prince de ses desseins contre l'empire, en le privant de ses États, qu'elle partagerait entre ses grands officiers à qui elle les donnerait à titre de souveraineté.

L'empereur, qui était décidé à la guerre contre les Hia, n'écouta pas ces projets : il fut arrêté qu'on ferait cinq grands corps d'armée qui entreraient en même temps dans le pays ennemi, l'un par Hi-tchéou & Ho-tchéou, sous les ordres de l'eunuque Li-hien ; le second, commandé par Tchong-ou, devait entrer par le pays de Fou-yen, tandis que Kao-tsun-yu conduirait le sien par Hoan-king ; que Lieou-tchang-tso prendrait la route de King-yuen, & enfin que Ouang-tchong-tching irait

avec sa division par le chemin du Ho-tong ; de plus, l'empereur envoya ordre à Tong-tchen, chef des Tou-fan, d'armer & d'entrer de son côté sur les terres des Hia.

Li-hien assembla les troupes de sept départements, & prit p.296 outre cela trente mille hommes des Tou-fan ; il battit les Hia à Si-chi-sin-tching, & les poursuivit jusqu'à la gorge de Niu-tché ; ayant forcé ce passage, il alla investir l'ancienne ville de Lan-tchéou qu'il prit, & alors il écrivit à la cour pour demander qu'on rétablît cette place & qu'on la mît en état de tenir en respect les Tartares Hia dans cette partie des limites.

Le général Tchong-ou, joignant à ses troupes celles de Souï-té-tching, attaqua la ville de Mi-tchi-hien [1], au secours de laquelle les Hia volèrent avec une armée de quatre-vingt mille hommes ; Tchong-ou alla au-devant d'eux jusqu'à Vou-ting-tchuen, où il les mit en fuite après un combat sanglant ; il revint ensuite à Mi-tchi-hien qu'il prit.

De son côté, le général Kao-tsun-yu prit la ville d'armes de Tsing-yuen ; mais l'eunuque Ouang-tchong-tching, qui était entré par Lin-tchéou, avait passé la rivière Vou-ting-ho & s'était avancé dans un pays sablonneux, où ne trouvant point de fourrages ni de vivres, il perdit un grand nombre de soldats & de chevaux qui périrent de disette. Honteux de voir périr son armée sans avoir rien fait, il entra dans la ville de Yeou-tchéou que les Hia avaient abandonnée pour fuir du côté du nord ; il n'y trouva qu'une centaine de pauvres familles du peuple sur lesquelles il fit main-basse ; il leur enleva tous leurs bœufs & leurs chevaux pour suppléer aux vivres qui lui manquaient.

Le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Lieou-tchang-tso, qui avait un corps de cinquante mille hommes, était convenu avec Kao-tsun-yu de le joindre sur p.297 les limites des Hia ; il y arriva le premier, & ne voyant point venir Kao-tsun-yu, il s'avança jusqu'au défilé de Mo-y-ngaï où il rencontra un gros corps d'ennemis qu'il

[1] Cette ville est située au nord de Yen-ngan-fou.

battit ; après quoi, il alla du côté de Ling-tchéou dont il espérait se rendre maître. Kao-tsun-yu, jaloux de la gloire que ce général s'acquérait, le fit prier de l'attendre & de ne point aller sans lui à Ling-tchéou ; comme l'entreprise n'était pas aisée, Lieou-tchang-tso l'attendit. Ces deux généraux allèrent ensemble mettre le siège devant cette ville, qu'ils attaquèrent inutilement pendant dix-huit jours. Les Hia avaient eu le temps de se rassembler depuis l'affaire de Mo-y-ngaï ; ils employèrent une partie de leur armée à ouvrir un canal pour détourner les eaux du Hoang-ho & inonder le camp des impériaux avec l'autre ; ils leur interceptèrent le chemin par lequel ils recevaient leurs convois : l'armée chinoise fut obligée de lever le siège précipitamment & perdit un nombre incroyable de soldats qui périrent dans les eaux ou furent tués dans leur fuite : elle se trouva diminuée de plus des deux tiers. Lieou-tchang-tso, chagrin d'avoir écouté si légèrement son collègue, retourna à King-yuen.

Après la prise de Mi-tchi-hien, Tchong-ou avait laissé mille hommes dans cette place pour la garder, & s'était avancé avec toute son armée dans le pays ennemi ; son dessein était de se rendre maître de Yn-tchéou, de Ché-tchéou & de Hia-tchéou ; il prit d'abord la ville de Ché-pao-tching, mais comme il tirait du côté de Hia-tchéou, il rencontra les ennemis à Fou-kia-ping, qui le surprirent & lui tuèrent plus de la moitié de son armée : il lui restait à peine trente mille hommes lorsqu'il rentra dans la Chine.

L'eunuque Ouang-tchong-tching partit de Yeou-tchéou, p.298 & s'avança dans le pays de Naï-ouang-tsing où il fit la revue de ses troupes, & trouva qu'il lui manquait plus de vingt mille hommes : ce déchet & le défaut de vivre l'obligèrent à s'en revenir.

L'ordre que l'empereur avait envoyé dans les commencements à Li-hien, portait que les cinq corps d'armée se rendraient dans le pays de Ling-tchéou ; cet eunuque cependant fut camper au pied de la montagne Tien-tou-chan, d'où il alla mettre le feu à un palais de plaisance du roi

des Hia ; il fit prisonnier Ginto-lin-ting, un de ses officiers, avec sa famille, qu'il fit mourir, & campa ensuite au pays de Hou-lou-ho d'où il revint en Chine : il fut le seul des cinq généraux qui manqua au rendez-vous général.

Lorsqu'on avait appris à la cour des Hia le grand armement des Chinois, les courtisans conseillèrent à Leang-chi, mère du jeune prince, de faire prendre les armes à toute la jeunesse ; il n'y eut qu'un vieux officier qui insista à dire qu'il ne fallait penser qu'à se tenir sur la défensive & qu'à ruiner tous les endroits par où pouvaient arriver les Chinois qu'on laisserait avancer dans les terres ; il dit encore qu'il fallait placer dans le pays de Ling-tchéou & de Hia les meilleures troupes, & former des camps volants pour empêcher les impériaux de se rejoindre ; il ajouta qu'il n'en fallait pas davantage pour rompre leurs projets & les obliger à retourner sur leurs pas ; la princesse suivit cet avis, & le succès fit voir que c'était le meilleur qu'il y eût à prendre. Ce plan de défense était le même que les Hia avaient suivi, en 1044, contre les Khitan.

1082. Chin-tsong se repentit d'avoir méprisé le conseil de Sun-kou, & à l'exception de l'eunuque Li-hien, il punit p.299 les quatre autres généraux qu'il priva de leurs charges. Il pardonna à l'eunuque, parce qu'il avait conquis Lan-tchéou & Hoaï-tchéou que les Hia n'avaient pas repris. Sun-kou trouva qu'il n'y avait pas de justice dans ce jugement, puisque les quatre généraux n'avaient été battus qu'en suivant les ordres de la cour & qu'ils n'avaient point manqué au rendez-vous général, au lieu que Li-hien y étant contrevenu, méritait la mort selon la rigueur des lois ; il ajouta que l'empereur devait d'autant moins pardonner à cet eunuque, qu'il était chargé de veiller à ce que les troupes ne manquassent pas de vivres, & que sa négligence à cet égard avait causé le malheur de ses collègues. L'empereur fit venir Li-hien & lui demanda la justification de sa conduite, mais ensuite satisfait de ses mauvaises excuses, il le renvoya sur les limites occidentales de l'empire avec un titre encore supérieur à celui qu'il avait.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Chin-kou, gouverneur de Yen-tchéou, proposa alors à la cour de bâtir une ville à la montagne Heng-chan à quelques ly d'un village appelé Yong-lo [1], afin de contenir les Hia & de leur fermer cette porte par où ils pouvaient aisément faire leurs irruptions ; Siu-hi, que l'empereur chargea de faire bâtir cette ville, se rendit sur le terrain avec la plupart des officiers qui étaient dans ces quartiers & un grand nombre de troupes, afin de repousser les ennemis en cas qu'ils vinssent inquiéter les travailleurs.

Le neuvième jour, après qu'on eut mis la main à l'œuvre, p.300 Kiu-tchen, un des principaux officiers, vint avertir Siu-hi qu'on avait vu paraître quelques mille cavaliers Hia : Siu-hi laissa Chin-kou pour la garde de Mi-tchi-hien, & marcha contre eux avec Li-chun-kiu & Li-tchi. Mais les Hia avaient une armée de trois cent mille hommes campée à King-yuen ; & Siu-hi, qu'on en avertit plus de dix fois, n'en voulut jamais rien croire : cependant quelques prisonniers qu'il fit, lui confirmèrent que les Hia venaient avec toutes leurs forces pour l'empêcher de bâtir la nouvelle ville, & leur formidable armée qu'il vit paraître bientôt ne lui permit plus d'en douter. Kiu-tchen, remarquant la frayeur des impériaux à la vue des ennemis, conseilla à Siu-hi de ne rien risquer, parce qu'infailliblement on serait battu, & qu'il était plus prudent de se retirer dans la ville. Siu-hi dit qu'étant un des premiers officiers de l'armée impériale, il était étonné qu'il parlât de reculer devant l'ennemi : il rangea en bataille, sous les murs de la ville, son armée composée de soixante-dix mille hommes. Un corps de cuirassiers ennemis commença à passer le Hoang-ho, c'étaient les meilleures troupes des Hia ; le général Kiu-tchen en avertit Siu-hi, & lui dit que s'il les faisait charger lorsqu'ils seraient à moitié passés & qu'il eût le bonheur de les battre, il était assuré de la victoire.

---

[1] A l'ouest de Mi-tchi-hien dans le district de Yen-ngan-fou du Chen-si.

Siu-hi, entêté, voulut attendre qu'ils fussent tous passés, & alors il les fit charger avec beaucoup de vigueur ; mais comme ces cuirassiers soutinrent avec bravoure ce premier effort des impériaux, & qu'ils étaient rafraîchis continuellement par de nouvelles troupes qui leur venaient, ils les poussèrent si vivement qu'ils les mirent en désordre, & les forcèrent de se renfermer dans la ville qu'ils investirent.

Les Tartares commencèrent par détourner toutes les p.301 eaux qui entraient dans la ville ; les Chinois furent forcés de creuser des puits, mais ils n'y trouvèrent point d'eau, & dans peu de jours ils furent réduits à une si grande extrémité que plus des deux tiers moururent ; les Hia, pour leur ôter toute espérance de secours, s'étaient emparés de toutes les gorges par où il pouvait leur en arriver : il fut aisé aux Tartares de se rendre maîtres de cette ville. Siu-hi, Li-chun-kiu, Li-tsi, Kao-yong-neng, & plusieurs centaines d'officiers y furent tués les armes à la main ; & plus de deux cent mille, tant soldats qu'ouvriers, y perdirent la vie ; les Hia s'emparèrent encore de six places d'armes qui étaient pour la défense des limites, de tous les magasins de vivres & de la caisse militaire, qui allait à une somme très considérable ; depuis un temps immémorial la Chine n'avait point essuyé d'échec aussi terrible. L'empereur fut inconsolable de cette perte, & dès lors il renonça à continuer la guerre contre les Hia, qui de leur côté se tinrent tranquilles.

L'an **1083**, à la quatrième lune, il tomba une si grande quantité de neige dans le pays des Tartares Leao, qu'il y en eut dans les plaines plus de dix pieds de hauteur, & que les deux tiers de leurs chevaux périrent.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la douzième lune on fit un dénombrement de l'empire qu'on présenta à Chin-tsong ; la Chine était alors divisée en vingt-trois tao ou chemins ; savoir, celui du pays de la cour de l'est, divisé en oriental & en occidental ; celui de la cour de l'ouest, divisé en occidental & en septentrional ; du Ho-pé oriental, & du Ho-pé occidental ; des provinces de Hiong-hing, de Tsin-fong, de Ho-tong, de Hoaï-nan oriental, & p.302 de

Hoaï-nan occidental ; du Tché-kiang oriental, & du Tché-kiang occidental ; du Kiang-nan oriental, & du Kiang-nan occidental ; du King-hou méridional, & du King-hou septentrional ; de Tsé-tchéou, de Tching-tou, de Li-tchéou, de Koueï-tchéou, du Fou-kien, du Kouang-nan oriental, & du Kouang-nan occidental. A l'est & au sud elle était bornée par la mer ; à l'ouest elle s'étendait jusqu'au pays de Pa-pé, & au nord jusqu'aux trois Koan ou forteresses ; est-ouest, elle avait six mille quatre cent quatre-vingt-cinq ly d'étendue, & nord-sud onze mille six cent vingt ly ; elle comptait dix-sept millions deux cent onze mille sept cent treize familles payant tribut, au lieu que suivant le dénombrement qui avait été fait l'an 1014, elle n'en comptait que neuf millions neuf cent cinquante-cinq mille sept cent vingt-neuf, c'est-à-dire, que le dernier dénombrement excédait le premier de près de moitié.

1084. Tchang-tchi, chef du Koué-tsé-kien ou collège impérial, avait autrefois demandé à l'empereur de donner un titre d'honneur à Mong-kou, autrement Mong-tsé, de le mettre dans la salle de Confucius, & de donner à ce dernier celui de Ti ou d'empereur. Chin-tsong avait renvoyé cette proposition devant le tribunal des Rits, & à son conseil qui l'avaient rejetée comme déraisonnable. Cette année, à la cinquième lune, Tseng-hiao-koan, gouverneur de Yun-tchéou, remit cette affaire sur le tapis, & on conclut qu'elle était juste, parce que Mong-tsé avait fait paraître beaucoup de zèle contre les pernicieuses doctrines de Yang & de Mé, & que le Tien l'avait substitué à Confucius, pour conserver la saine doctrine. On donna à Mong-tsé le titre de Tséou-koué-kong, & il fut placé dans la salle de Confucius avec Yen-tsé ; en p.303 même temps on éleva Siun-kouang, Yang-hiong & Han-yu à la dignité de Pé, dignité inférieure à celle de Kong ou de comte ; le premier du titre de Lan-ling-pé ; le second de celui de Tching-tou-pé, & le troisième de Tchang-ly-pé ; on les plaça dans les galeries qui sont sur les deux ailes de la salle.

A la douzième lune, Ssé-ma-kouang, Fan-tsou-yu, Lieou-ju, & les autres historiens de l'empire offrirent à Chin-tsong l'histoire générale de

la Chine, qui avait pour titre : *Tsé-tchi-tong-kien-kang-mou*, faite sur le modèle de celle de Tso-kieou-ming. Elle commençait à la vingt troisième année de Oueï-lie-ouang, de la grande dynastie des Tcheou, & descendait jusqu'aux cinq dernières petites dynasties inclusivement ; elle était comprise en deux cent quatre-vingt-quatorze livres. Ils offrirent en même temps deux autres livres ; l'un était une table, par le moyen de laquelle on pouvait aisément combiner les faits, les comparer ensemble, & les trouver dans le corps de l'ouvrage ; l'autre, intitulé Kao-y, rendait raison de la manière dont ils s'y étaient pris, & des petites différences qu'on trouverait peut-être dans leur histoire ; le total formait trois cent cinquante-quatre livres, qui les occupèrent dix-neuf ans entiers.

L'empereur reçut ce corps d'histoire avec plaisir, & après avoir mis quelques jours à la parcourir, il en fit l'éloge dans une assemblée générale de ses grands, à qui il dit, que ce que Siun-yueï avait tenté sur l'histoire des Han n'en approchait pas. Siun-yueï était d'une famille fort pauvre de Hao-yn, qui n'ayant pas le moyen d'acheter des livres, allait lire chez ses amis. Deux lectures du même ouvrage lui suffisaient pour le retenir, tant il avait de mémoire ; il devint un des plus habiles hommes de son temps. Sa réputation lui procura un p.304 mandarinat qu'il exerça honorablement. Comme la famille de Tsao-tsao s'était alors emparé de toute l'autorité, Siun-yueï composa un livre intitulé *Chin-kien*, qu'il lui offrit : il fut très bien reçu ; ce succès l'anima à donner un projet de l'histoire des Han, en vingt livres ou chapitres, sur le modèle de celle de Tso-kieou-ming, & c'est de cette histoire dont l'empereur Chin-tsong parlait aux grands.

L'an **1085**, à la première lune, l'empereur tomba malade ; comme il n'avait point encore nommé de prince héritier, les grands, à la seconde lune, lui présentèrent un placet, pour le prier d'en nommer un, & d'ordonner qu'en attendant l'impératrice prendrait le soin du gouvernement : Chin-tsong y consentit : le premier jour de la troisième lune il nomma le prince Tchao-yong, son fils, & déclara régente

l'impératrice. Après qu'il eut fait cette disposition si nécessaire au repos de l'État, son mal augmenta de plus en plus ; & peu de jours après il mourut à la trente-huitième année de son âge, & la dix-huitième de son règne.

Chin-tsong était un excellent prince, rempli de respect pour ses parents & ses princes, & de bonté pour ses frères & ses sujets, craintif, doux, sans orgueil & sans faste, il honorait ses ministres & ses officiers ; il fuyait les plaisirs, la promenade & la débauche, & n'aspirait qu'à procurer à ses peuples une paix solide & constante. Il s'en occupait sérieusement, lorsque Ouang-ngan-ché lui donna le plan d'une nouvelle administration, qui parut à ce prince d'autant plus plausible & avantageuse, que le ministre la prétendait fondée sur les gouvernements de Yao & de Chun. Chin-tsong déposa entre ses mains toute l'autorité nécessaire pour le faire réussir, & si, en différentes rencontres, il parut sourd p.305 aux remontrances de ses grands, ce ne fut que sur l'article de ces nouveaux règlements, qu'il croyait faits pour le bonheur des peuples ; on regrette qu'un prince qui avait de si belles qualités, en ait laissé obscurcir l'éclat par l'opiniâtreté d'un ministre orgueilleux, qui ne visait qu'à se faire un nom [1].

@

[1] Les historiens chinois me semblent parler avec trop de passion contre les nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché, surtout contre le prêt des grains au printemps qu'on devait rendre en automne avec un léger intérêt ; ce règlement était favorable aux cultivateurs indigents, & par conséquent très avantageux à l'État dont il augmemait les richesses ; mais il devait être odieux aux usuriers qui ne subsistent que du sang des malheureux, & peut-être sont-ce les clameurs de ces sangsues qui ont animé beaucoup de grands contre ce plan économique ; je remarque que ces grands décrient ce ministre sans apporter des raisons solides contre ses opérations ; ils attaquent l'homme pour détruire l'ouvrage, ce qui marque assez la disette de leurs preuves contre son plan. Ouang-ngan-ché à mon avis était un grand ministre que les Chinois, attachés trop aveuglément à leurs anciens usages, n'ont pas su connaître, & à qui ils ne rendent pas la justice qu'il méritait. Loin qu'on dût blâmer Chin-tsong de lui avoir accordé sa confiance & de l'avoir soutenu si longtemps contre toute la cour où il paraît qu'on faisait jouer mille ressorts pour le perdre, je pense au contraire qu'il méritait toutes sortes d'éloges, & que cet article de sa vie fait honneur à sa bienfaisance & à ses lumières. Éditeur.

TCHÉ-TSONG

@

Tchao-yong, plus connu sous le titre de Tché-tsong, était le sixième fils de la princesse Té-feï, & non de l'impératrice régente, qui n'avait point eu d'enfants. Té-feï fut déclarée impératrice par la régente, qui la fit reconnaître en cette qualité par tous les grands.

La Chine eut le bonheur de voir, pendant la minorité de Tché-tsong, le sceptre soutenu avec dignité par les mains de la régente, qui s'appliqua à justifier la confiance que le p.306 feu empereur lui avait marquée ; elle voulut tout voir par elle-même, & défendit sévèrement tous ses gens de communiquer avec les grands du dehors, & de se mêler des affaires d'État. Tous les jours elle donnait audience, & recevait elle-même les placets des grands, avec qui elle examinait les affaires en première instance, & qu'elle terminait ensuite lorsqu'elle en avait conféré avec son conseil particulier.

Tsaï-kio crut faire sa cour à la régente, en lui demandant le rétablissement de Kao-tsun-yu, frère du père de l'impératrice, mais il fut étrangement surpris de la réponse de cette princesse :

> — Avez vous oublié, lui dit-elle, le terrible échec que reçut l'empire de la part des Hia, par la faute de Kao-tsun-yu ? Le feu empereur fut plusieurs nuits sans en fermer l'œil, de chagrin ; il lui fit grâce, en ne le faisant pas mourir, & vous me demandez que je le rétablisse dans ses emplois ! c'est beaucoup, que je lui accorde de vivre encore ; qu'on ne m'en parle plus.

Ssé-ma-kouang, à cette époque, revint du pays de Lo, où il avait demeuré quinze ans, & s'était fait une grande réputation d'habileté & de droiture. On disait hautement qu'il n'y avait personne dans l'empire plus capable que lui d'être à la tête du gouvernement, & de remplir les fonctions de premier ministre. Il était également estimé à la cour, où il

fut reçu avec des applaudissements qui donnèrent de la jalousie aux grands. Ssé-ma-kouang n'était venu que pour faire sa cour à l'empereur défunt ; apprenant qu'on parlait de le retenir pour aider l'impératrice dans le gouvernement, il se retira secrètement ; mais peu de temps après cette princesse, qui connaissait ses talents, le fit revenir & lui donna un emploi considérable. A la prière de Ssé-ma-kouang, elle p.307 fit aussi revenir Liu-kong-tchu, qu'elle fit président d'un des tribunaux, & qu'elle admit avec Ssé-ma-kouang dans son conseil privé ; c'est aux soins que ces deux mandarins se donnèrent, que le gouvernement fut remis sur l'ancien pied. On appela aussi à la cour Tching-hao ; mais il tomba malade lorsqu'il reçut cette nouvelle, & mourut peu de temps après, âgé de cinquante-quatre ans. A l'âge de quinze à seize ans, il avait été mis avec son frère Tching-y, sous la discipline de Tcheou-tun-y, & l'un & l'autre firent de grands progrès dans les lettres ; lorsqu'il fut assez instruit pour se passer de maître, il se livra avec ardeur à la lecture, & il y eut peu de livres qu'il ne parcourût. Il s'occupa, surtout pendant près de dix ans, des livres des tao-ssé & des ho-chang, mais lorsqu'il en eut sondé la doctrine & reconnu les erreurs, il tourna ses vues du côté des *King*, dont il fit dans la suite sa principale occupation ; il avait un esprit naturellement vif, pénétrant, droit & solide ; il était ennemi de l'imposture & de la mauvaise foi ; comme il était clair & précis dans ses expressions, on lui donna le nom de Ming-tao-sien-seng, c'est-à-dire, *maître qui éclairait la doctrine* ; il fut beaucoup regretté à la cour. Ssé-ma-kouang, que la régente venait de mettre dans le ministère, fut sensible à cette perte, & il fit agréer à cette princesse de faire venir Tching-y, son frère.

L'an **1086**, à la quatrième lune, mourut aussi le fameux Ouang-ngan-ché, qui avait joué un si grand rôle sous le règne précédent. Il avait de grandes qualités, & l'esprit fort subtil, prompt, vif & pénétrant ; doué d'une éloquence naturelle, il savait donner à tout ce qu'il disait un tour persuasif & un air de vérité qui surprenaient aisément ; ce fut par là qu'il séduisit l'empereur Chin-tsong, à qui il fit approuver p.308 ses nouveaux

règlements. Il avait beaucoup étudié, mais sans méthode, & s'abandonnant à son génie sans s'astreindre à marcher sur les pas de son père & de ses ancêtres ; il s'inquiétait peu de ce qu'on disait contre lui ; opiniâtrement attaché à ses idées, jamais il ne revint sur ses pas ; ce fut principalement à cette opiniâtreté qu'il dut l'inimitié que tous les habiles gens lui marquèrent.

A la cinquième lune, Han-oueï arriva de son gouvernement pour les obsèques de l'empereur ; comme c'était un des mandarins de l'empire qui avait le plus de réputation, la régente voulut l'interroger sur les moyens de rendre les peuples heureux, & elle fut si contente de ses principes, qu'elle le retint à la cour où elle lui donna un des premiers emplois dans le ministère.

A la septième lune, mourut Li-ping-tchang, roi des Hia ; ses grands dépêchèrent aussitôt, pour en avertir la cour impériale, un d'entre eux, avec pouvoir de régler certaines difficultés soit sur les places qu'ils avaient conquises, soit sur les prisonniers chinois, & de demander pour Kien-chun, son successeur, des lettres-patentes pareilles à celles qu'on avait accordées à ses prédécesseurs. Ssé-ma-kouang, qui fut chargé de cette négociation avec l'officier des Hia, fit rendre les places & les prisonniers, après quoi, il fit expédier les lettres-patentes. Ce service fut le dernier que Ssé-ma-kouang rendit à l'empire ; accablé de travail & chargé d'années, il succomba sous leur poids, & mourut, à la neuvième lune, à l'âge de soixante-huit ans. La régente ressentit vivement cette perte & ne put retenir ses larmes ; l'empereur & cette princesse honorèrent ce grand homme de leur visite après sa mort, & ils l'élevèrent à la dignité de comte, sous le titre p.309 glorieux de Taï-ssé-ouen-koué-kong. Il fut regretté à Caï-fong-fou d'une manière bien honorable pour lui ; tous les marchands fermèrent leurs boutiques, &, ayant pris le deuil, ainsi que le reste des habitants, ils allèrent pleurer sur son cercueil ; les cérémonies de ses funérailles étant finies à Caï-fong-fou, lorsqu'on transporta son corps dans le pays de Chen-tchéou pour y être enterré, il

n'y eut aucune famille de cette ville qui n'envoyât quelqu'un pour l'accompagner à une grande distance, & on eût dit qu'ils pleuraient la mort d'un père ou d'une mère. Par tous les endroits où son convoi passa, on lui rendit les mêmes devoirs.

Ssé-ma-kouang était d'un caractère à se faire aimer de tout le monde ; doux, affable, d'une grande droiture, il était surtout extrêmement zélé pour le bien & la tranquillité du peuple : modeste dans ses manières d'agir, grave & retenu dans ses paroles, on disait communément de lui que depuis sa plus tendre jeunesse, il n'était jamais sorti de sa bouche une parole inutile ou hors de propos. Livré pendant toute sa vie à l'étude, il avait l'esprit orné & le jugement solide ; il fut un des plus habiles hommes de son temps, & il y avait peu de livres qu'il n'eût lu ; ennemi déclaré de la doctrine de Foé & des tao-ssé, il en méprisait les distinctions subtiles & frivoles. Il jouissait d'une si grande réputation, même chez les étrangers, que lorsque la régente l'eut fait ministre d'État, la cour des Tartares Leao écrivit à tous ses officiers répandus sur les limites, que l'empire des Song ayant Ssé-ma-kouang pour premier ministre, on les en avertissait, afin qu'ils se tinssent sur leurs gardes, pour ne pas donner quelque occasion de mécontentement dont il saurait profiter avec avantage.

p.310 Il y avait près de vingt ans que les nouveaux règlements de Ouang-ngan-ché avaient lieu dans l'empire ; presque tous les officiers, employés dans les tribunaux & le ministère, étaient de ses créatures & partisans des nouveaux statuts ; cependant Ssé-ma-kouang dans un moment, pour ainsi dire, changea tous ces officiers, cassa les règlements, remit l'empire sur l'ancien pied, & rendit la paix aux peuples, qui disaient communément de lui qu'il s'était acquis en cela un mérite aussi étendu que le ciel & aussi profond que la terre.

La régente fit alors venir à la cour Sou-ché qui était à Teng-tchéou, & lui donna un des premiers mandarinats du tribunal des Han-lin. Cette princesse lui ayant demandé s'il savait pourquoi il était passé tout à coup

d'un petit emploi qu'il exerçait ci-devant à un des plus considérables de l'empire, Sou-ché lui dit qu'apparemment il devait cette faveur à quelques-uns des grands qui l'avaient produit.

> — Ce n'est pas cela, lui dit cette princesse ; je n'ai fait que remplir le dessein du feu empereur, qui lisait souvent vos ouvrages & toujours avec un nouvel étonnement, à cause de leur profondeur & des grandes connaissances qu'il y remarquait ; il n'a pas eu le temps de vous placer comme il se le proposait, & je remplis ses intentions.

Ce discours toucha si vivement Sou-ché, que ne trouvant point d'expressions pour marquer sa reconnaissance, il se mit à pleurer avec tant de force, que l'empereur, la régente & tous ceux qui étaient présents en furent également attendris.

1087. Depuis que Ouang-ngan-ché avait offert ses commentaires sur les trois *King*, & fait donner ordre à tous les lettrés de s'en tenir à ses interprétations, on n'en employait point p.311 d'autres dans les examens, & on ne voyait presque aucune composition qui ne se trouvât imbue des erreurs de la secte de Foé ; la doctrine des *King* était entièrement abandonnée, par la raison que personne n'en avait besoin pour parvenir aux grades & qu'on ne les lisait plus. Liu-kong-tchu, voulant remédier à cet abus, se servit de l'autorité de la régente, & fit publier dans tout l'empire un ordre approuvé & confirmé par cette princesse, qui faisait défense aux examinateurs des lettrés, sous peine d'être cassés de leurs emplois, de proposer à l'avenir à leurs candidats des sujets tirés des livres de Lao-tsé & de Tchoang-tsé & qui interdisait aux étudiants leur doctrine, ainsi que celle de Chin-tsé, de Han-tsé & de la secte de Foé, mais il leur était enjoint de s'en tenir à la doctrine des *King* ; le même ordre défendait encore aux lettrés de se servir du dictionnaire publié sous le nom de Ouang-ngan-ché.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1088**, à la quatrième lune, le ministre Liu-kong-tchu ne se sentant plus assez de forces pour vaquer aux affaires, pria l'impératrice régente de nommer quelqu'un à sa place. Cette princesse fit d'abord difficulté de lui accorder sa demande, mais en considération de son grand âge, elle lui donna un appartement sur le derrière du palais de l'empereur, ordonnant aux mandarins, chargés du gouvernement, d'aller prendre son avis tous les jours, & de venir ensuite lui en faire part.

1089. Cette attention de l'impératrice régente procura quelque soulagement à ce ministre, mais ne le délivra pas de ce que son emploi avait de plus pénible : Liu-kong-tchu, plein de zèle, n'osa refuser & succomba sous le fardeau ; il mourut p.312 presque sans être malade, à la deuxième lune de cette année dans la soixante-douzième année de son âge. L'empereur & la régente furent très sensibles à sa perte. Cette princesse, les larmes aux yeux, dit aux grands que l'empire n'avait pas de bonheur sous sa régence, en perdant à la fois deux grands hommes, tels que Ssé-ma-kouang & Liu-kong-tchu : l'empereur & elle voulurent honorer ses funérailles de leur présence, & ils le déclarèrent comte, du titre de Chin-koué-kong.

Liu-kong-tchu était un excellent ministre rempli de zèle, & d'ailleurs un des plus habiles hommes de son temps dans les lettres ; il avait un discernement admirable pour connaître les gens de mérite, dont il savait apprécier & mettre à profit les talents. Incapable de plier dans une cause qu'il croyait juste, il fut presque le seul qui osât résister en face à Ouang-ngan-ché au sujet des nouveaux règlements dont il lui démontra clairement les désavantages en présence même de l'empereur ; quelque éloquent que fût Ouang-ngan-ché, il était obligé d'avoir recours à des faux-fuyants pour répondre à ses objections.

Avant que Liu-kong-tchu mourût, la régente voulut faire revenir Fan-tsou-yu, qui avait travaillé conjointement ave Ssé-ma-kouang à l'histoire du *Tsé-tchi-tong-kien*, pour le mettre dans le tribunal des ministres, afin qu'il s'y instruisît des affaires, ayant dessein de l'employer dans la suite ;

mais Fan-tsou-yu refusa, & dit pour raison qu'étant allié à Liu-kong-tchu dont il avait épousé la fille, il ne pouvait pas, suivant les lois de l'empire, occuper une place dans un tribunal que son beau-père présidait ; la régente n'y avait pas fait attention, & elle n'insista pas ; elle le fit recevoir dans p.313 le tribunal des docteurs de l'empire au nombre de ceux qui devaient expliquer les *King* & l'histoire à l'empereur, & il s'en acquitta avec un soin & un zèle qui lui firent honneur.

L'an **1090**, à la deuxième lime, le roi des Tartares Hia renvoya les prisonniers chinois, au nombre de cent quarante-neuf, tant officiers que soldats, & demanda qu'on lui restituât les villes de guerre de Mi-tchi, Kia-lou, Feou-tou & Ngan-kiang [1], menaçant, si on les lui refusait, de les prendre de force. La régente, qui ne voulait point de guerre, leur accorda ces places, ce qui rendit ces Tartares encore plus hardis & plus entreprenants que par le passé.

L'an **1091**, le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la sixième lune, les pluies furent si abondantes dans les provinces méridionales du Tché-kiang & du Kiang-nan, que, les rivières s'étant tout à coup débordées, noyèrent, dans le département de Hang-tchéou, plus de cinq cent mille personnes, & dans celui de Sou-tchéou plus de trois cent mille ; la régente y envoya aussitôt un million de mesures de riz, & deux cent mille enfilades de deniers pour subvenir aux nécessités du peuple.

L'an **1092**, l'empereur commençant à atteindre l'âge de majorité, la régente voulut lui donner une épouse, & jeta les yeux sur la fille de Mong-yuen, officier de cavalerie à Ming-tchéou, âgée de seize ans, & dont on lui avait dit beaucoup de bien ; elle la fit venir à la cour où le mariage se célébra avec une grande magnificence.

---

[1] De King-yang-fou dans la province de Chen-si.

A la huitième lune, il y eut un grand tremblement de p.314 terre dans la province de Chen-si, qui se fit principalement sentir à Yong-hing, à Lan-tchéou, à Tchin-jong & à Hoan-tchéou.

L'an **1093**, à la neuvième lune, mourut l'impératrice régente, princesse qui avait les plus belles qualités, & surtout beaucoup de talent pour gouverner : pendant sa régence elle fit revenir les habiles gens que leur opposition aux règlements de Ouang-ngan-ché avaient éloignés de la cour ; elle cassa ces règlements & remit l'empire sur l'ancien pied ; elle fit la paix avec les Hia, se fit craindre des Leao, & gouverna avec tant de sagesse, qu'on la comparait aux empereurs Yao & Chun.

Comme la régente avait inévitablement fait beaucoup de mécontents en cassant les règlements de Ouang-ngan-ché, Fan-tsou-yu craignit qu'à sa mort ils ne causassent quelque trouble, & il pressa l'empereur de prendre les rênes du gouvernement, afin de maintenir par son autorité la réforme qu'elle avait faite.

L'an **1094**, premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Peu de temps après que l'empereur eut pris la résolution de gouverner par lui-même, il fit revenir dans le palais dix eunuques, à la tête desquels était Lieou-yuen, homme méchant & fourbe intriguant, que l'impératrice régente en avait chassé, par rapport aux nouveaux troubles qu'il y faisait naître. La liberté qu'il eut d'entrer au palais, & de voir souvent l'empereur, devant lequel il sut se contrefaire, le mit dans les bonnes grâces de ce prince, qui le rétablit tel qu'il était auparavant. Cet homme dangereux recouvrant son premier crédit, ne pensa qu'à se venger de l'impératrice p.315 régente, en renversant son plus grand ouvrage, & faisant revivre les règlements de Ouang-ngan-ché ; mais afin de réussir plus sûrement, il voulut agir par le canal de Liu-ta-fang. Ce dernier s'y prit avec adresse ; il fit un placet, dans lequel il louait beaucoup le gouvernement précédent de l'empereur Chin-tsong, & finissait par déplorer les changements faits sous la régence, qui

n'auraient pas eu lieu, si sa majesté avait été en âge de gouverner par elle-même.

Le jeune empereur jusque-là ne s'était mêlé d'aucune affaire ; il fit venir Liu-ta-fang, pour avoir de lui de plus amples éclaircissements ; ce mandarin, soutenu par l'eunuque Lieou-yuen, fit entendre à l'empereur qu'il devait prendre Chin-tsong pour modèle, & faire revivre son gouvernement ; à leur sollicitation il rappela Tchang-tun & Liu-hoeï-king, qu'il remit dans leurs emplois, étant décidé à suivre leurs conseils. Il voulut d'abord faire Tchang-tun ministre d'État ; Fan-tsou-yu s'y opposa, & représenta fortement que Tchang-tun était incapable de cet emploi, & que sa majesté ne devait même point s'en servir en aucune manière. Ensuite remarquant que l'empereur ne voyait pas de bon œil qu'il s'opposât à l'élévation de cet homme, il demanda à se retirer, & fut envoyé gouverneur à Tchen-tchéou : Tchang-tun fut nommé ministre. Ce dernier eut à peine pris possession de cette place qu'il se joignit à Liu-hoeï-king, & de concert ils commencèrent par écarter de la cour ceux qui avaient aidé l'impératrice régente à remettre le gouvernement sur l'ancien pied, & à leur substituer ceux que cette princesse avait éloignés, par la raison qu'ils étaient trop attachés aux règlements de Ouang-ngan-ché.

Lorsqu'ils se virent suffisamment appuyés, ils proposèrent p.316 à l'empereur, qui y consentit, de remettre les choses comme elles étaient sous l'empereur Chin-tsong, son père ; après quoi, sous prétexte de zèle pour le bien de l'État, ils poussèrent leur vengeance jusqu'à demander qu'on déterrât les corps de Ssé-ma-kouang & de Liu-kong-tchu, pour être jetés à la voierie, en punition de la témérité qu'ils avaient eue de détruire le gouvernement de Chin-tsong, & d'en introduire un nouveau ; mais l'empereur n'accéda pas à cette vengeance barbare, & se contenta de leur ôter les titres d'honneur qu'on leur avait donnés après leur mort.

1095. Depuis cette époque, Tchang-tun prit un si grand ascendant sur l'esprit de ce prince, qu'il s'empara de l'autorité dont il abusa étrangement, en changeant presque toute la cour & tous les tribunaux, &

en cassant ou exilant tous ceux qui ne suivaient pas aveuglément ses vues, dont il procurait les places à ses créatures.

L'an **1096**, à la neuvième lune, l'empereur répudia l'impératrice Mong-chi, son épouse, voici quel en fut le motif : une fille du palais appelée Lieou-tsieï-yu, que l'empereur aimait beaucoup, étant un jour dans l'appartement de l'impératrice, eut la hardiesse de s'asseoir tandis que toutes les autres dames, & même les princesses, demeurèrent debout ; elle se tint sous un rideau de la porte qui était derrière l'impératrice ; on l'avertit de son devoir : elle feignit ne point entendre : on était alors au solstice d'été, & l'impératrice recevait toutes les dames du palais dans un appartement assez frais, où on lui avait préparé un siège de couleur écarlate, avec des ornements d'or artistement travaillés. Lieou-tsïeï-yu en voulut avoir un pareil, & ses suivantes lui en préparèrent un dans la même salle absolument semblable à p.317 celui de l'impératrice, ce qui indigna toutes les dames du palais. Un jour qu'elles étaient toutes rassemblées, on vint les avertir que l'impératrice mère arrivait ; l'impératrice se leva aussitôt, & toutes les dames suivirent son exemple. L'impératrice mère passa dans un autre appartement ; l'impératrice & toutes ses dames reprirent leurs sièges, mais une d'elle ayant retiré celui de Lieou-tsieï-yu sans qu'elle s'en aperçût, elle tomba par terre, & apprêta à rire à toute l'assemblée.

Lieou-tsieï-yu piquée au vif, sortit sur-le-champ, & alla se plaindre à l'empereur ; l'eunuque Hao-souï, à qui elle s'adressa, lui dit, pour la consoler, de ne point s'affliger, qu'un jour elle serait en état de s'en venger, si elle donnait un fils à l'empereur, parce qu'alors elle prendrait la place de l'impératrice.

Peu de temps après l'empereur ayant appris que Ting-siuen, mère de l'impératrice, avait employé une bonzesse pour faire des sortilèges en faveur de l'impératrice, en fut dans une si grande colère, qu'il ordonna à un des tribunaux de l'intérieur du palais, de faire une recherche exacte de tous ceux qui avaient eu quelque part à cet acte superstitieux, & d'en

faire justice. Le tribunal se saisit d'une trentaine de personnes, femmes & eunuques du palais, qu'il traita de la manière la plus cruelle, & auxquels il fit rompre les bras & les jambes, & couper la langue.

L'empereur ne fut point content de cette sévérité du tribunal, & il ordonna à Tong-tun-y de les examiner de nouveau ; Tong-tun-y fit traduire devant son tribunal ces malheureux, à qui il restait à peine un souffle de vie, & qui ne purent jamais, quelques efforts qu'ils fissent, lui dire un p.318 mot. Embarrassé de ce qu'il répondrait à l'empereur, l'eunuque Hao-souï vint le joindre, lui dicta le rapport qu'il avait à faire, qu'il écrivit en tremblant & offrit à l'empereur ; ce prince dégrada l'impératrice Mong-chi, & la fit conduire dans un petit appartement du palais, où elle fut mise sous la garde des eunuques.

Le ministre Tchang-tun fut l'auteur de tout ce désordre ; Mong-chi étant du choix de la régente, il craignait que cette impératrice ne voulût venger sur lui la mémoire de sa protectrice, qu'il flétrissait, en abolissant tout ce qu'elle avait fait pendant sa régence ; & il avait recherché l'amitié de l'eunuque Hao-souï, avec lequel il s'entendit pour la perdre, & mettre Lieou-tsieï-yu à sa place ; l'empire en parut très mécontent. Cependant vingt jours après Tong-tun-y qui était censeur de l'empire, se repentit d'avoir, par un faux rapport, donné lieu à l'empereur de dégrader l'impératrice Mong-chi ; & pour réparer sa faute, il offrit à ce prince un placet, dans lequel, sans rétracter positivement ce qu'il avait fait, il s'attacha à certains désordres du palais, & justifia la princesse. L'empereur irrité de ce placet, voulait dans sa colère punir Tong-tun-y ; mais Tseng-pou l'arrêta, en lui représentant que ce censeur n'avait fait que remplir les devoirs de sa charge, & qu'en le punissant il fermerait la porte aux remontrances, parce que les autres censeurs n'oseraient plus lui rien dire.

A la dixième lune, on apprit que Li-kien-chun, roi des Hia, était entré avec une puissante armée dans le pays de Yen-tchéou, & qu'il s'était rendu maître de la forteresse de Kin-ming-tchaï. Depuis qu'on lui avait

rendu les quatre villes qu'il avait réclamées, il avait pressé tous les ans qu'on p.319 déterminât les limites réciproques ; il avait encore proposé de changer les deux places de guerre de Saï-men contre Lan-tchéou ; à la fin piqué de ce que l'empereur n'agréait aucune de ces propositions, il fit défiler cent cinquante mille hommes du côté de Fou-tchéou & de Yen-tchéou ; il passa à l'ouest de Chan-ning & de Tchao-ngan, à l'est de Hé-chouï de Ngan-ting, & il suivit au sud Saï-men, Long-ngan & Kin-ming, occupant plus de deux cents ly de pays sans interruption ; il vint jusqu'à cinq ly au nord de Yen-tchéou, d'où il étendit son camp jusqu'à Kin-ming, ville de guerre, qu'il fit invertir. Il fut longtemps sans oser rien entreprendre contre Yen-tchéou, se contentant d'envoyer de tous côtés des partis pour piller les lieux sans défense ; mais il attaquait vivement la ville de Kin-ming, défendue par le brave Tchang-yu, qui avait sous ses ordres deux mille huit cent hommes de garnison, & qui repoussait avec une valeur étonnante les assauts continuels des Tartares ; mais Tchang-yu ayant été tué, & toutes les provisions de guerre & de bouche étant finies, il fallut se rendre ; de ces deux mille huit cents hommes, cinq seulement se sauvèrent.

Lorsque l'empereur apprit que les Hia étaient entrés dans la Chine avec une si forte armée, il se mit à rire, & dit aux grands qu'il ne s'en inquiétait pas, parce que s'ils pénétraient plus avant, ils n'y demeureraient pas longtemps, & s'en retourneraient infailliblement après qu'ils auraient pris une ou deux petites places ; l'événement vérifia son opinion. Après que Li-kien-chun se fut rendu maître de Kin-ming, il s'en retourna en effet.

Tchang-tsieï, commandant de Oueï-tchéou, proposa à l'empereur de bâtir une ville sur les bords de la rivière p.320 Hou-lou-ho, comme un des moyens sûrs d'arrêter les courses des Hia, & de les retenir chez eux, du moins de ce côté. Lorsqu'il en eut reçu l'ordre, il fit assembler les troupes de Hi-tchéou, de Ho-tchéou, de Tsin-tchéou, de Fong-tchéou, de Hoan-tchéou, de King-tchéou, de Fou-tchéou & de Yen-tchéou, qu'il divisa en

trois corps, dont deux furent occupés à bâtir deux petites places de guerre, l'une à Hia-kiang-keou de Ché-men, & l'autre au sud de la rivière Hao-chouï-ho ; le troisième corps, plus nombreux que les autres, fut employé à bâtir la ville de Ping-hia [1]. Les Tartares Hia voulurent s'opposer à cette entreprise ; Tchang-tsieï s'y attendait : il alla au-devant d'eux, les battit, & revint à ses travaux, qu'il poussa vivement, & finit en vingt-deux jours.

Le ministre Tchang-tun craignant que les créatures de l'impératrice régente ne vinssent à former quelque jour un parti pour l'ancien gouvernement des Song, voulut les exterminer toutes ; il pria l'empereur de consentir qu'on fît une recherche de ceux qui avaient été attachés à Ssé-ma-kouang, à Liu-kong-tchu, & aux autres officiers que l'impératrice régente avait employés pour renverser l'administration de Chin-tsong, & il demanda qu'on les punît & qu'on en fît note sur les registres du tribunal des ministres ; l'empereur y consentit, mais il défendit de les faire mourir. Cette recherche mit la désolation dans une infinité de familles ; elle fut faite avec la plus grande dureté, principalement dans celles de Han-oueï, de Fan-tsou-yu, & de trente autres, qui avaient tous occupé des postes importants, & qu'on envoya en exil dans les provinces les plus reculées. Ce ministre p.321 vindicatif ne s'en tint pas là ; comme il appréhendait encore que les ouvrages qu'ils avaient produits ne fissent condamner sa conduite à leur égard, il demanda à l'empereur de les faire supprimer ; ainsi tous les placets & les écrits de Ssé-ma-kouang, de Liu-kong-tchu, de Fan-tsou-yu, & de plusieurs autres, furent défendus sous de grièves peines portées contre ceux qui en garderaient des exemplaires chez eux.

Siueï-nang & Lin-tsé, qui étaient de la faction de Tchang-tun, voulurent étendre cette suppression jusque sur l'histoire intitulée *Tsé-tchi-tong-kien*, composée par Ssé-ma-kouang & Fan-tsou-yu, dont ils prétendaient qu'on devait briser les planches ; mais Tchin-koan qui était

[1] Dans le territoire de Tchin-yuen-hien de Ping-leang-fou.

dans le tribunal des ministres, s'opposa à ce qu'on fît périr un si bel ouvrage ; & il ne le sauva qu'en faisant remarquer que l'empereur Chin-tsong l'avait approuvé lui-même, puisqu'il y avait ajouté une préface : cette raison leur ferma la bouche.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil,

A la huitième lune suivante, il parut au ciel une comète du côté de l'ouest.

Tching-y, frère de Tching-hao, avait été oublié dans la liste des proscrits, & il vivait fort tranquillement dans son village, uniquement occupé de ses livres. L'empereur s'entretenant avec ses ministres de choses assez indifférentes, leur dit, que Tching-y s'exprimait dans ses écrits d'une manière qui ressentait l'homme plein de lui-même ; à ces mots, les ministres se ressouvinrent que ce lettré était des amis de Ssé-ma-kouang ; ils en parlèrent fort mal à l'empereur, à qui ils persuadèrent de l'exiler à Fou-tchéou.

p.322 L'an **1098**, à la première lune, un certain Toan-y, originaire de Kien-yang, & homme du peuple, s'étant venu fixer dans un village du Ho-nan, appelé Lieou-yn-tsun, trouva dans les fondations d'une maison qu'il fit rebâtir un grand cachet antique, sur lequel étaient gravés ces huit caractères : Cheou-ming-yu-tien, Ki-cheou-yong-tchang, qui veulent dire, *j'ai reçu le trône du ciel, ma vie sera heureuse & durera toujours*. Cet homme vint à la cour, & l'offrit à l'empereur, qui le donna à examiner à Tsaï-king, ainsi qu'à plusieurs autres curieux d'antiquités. Ils tombèrent tous d'accord, que c'était le sceau de la dynastie de Tsin-chi-hoang-ti, & par conséquent un bijou précieux. Cette trouvaille fut regardée comme un pronostic heureux, & une preuve incontestable du bon gouvernement actuel. Alors l'empereur voulut le recevoir, assis sur son trône, & avec tout l'appareil de la majesté impériale, de la main des grands revêtus de leurs habits de cérémonies, qui l'en félicitèrent ; il récompensa Toan-y, en lui donnant deux cents pièces de soie, & une place d'officier dans ses gardes.

A la troisième lune, les ministres Tchang-tun & Tsaï-pien, croyant les circonstances favorables pour exécuter le projet qu'ils avaient formé de faire dégrader la feue impératrice régente, & la réduire au rang du peuple, afin de rendre sa mémoire odieuse à la postérité, engagèrent les eunuques de la présence de l'empereur, surtout Hao-souï, à les appuyer ; alors ils présentèrent un placet, dans lequel ils soutenaient que cette princesse avait eu dessein de le faire mourir, & qu'elle n'avait éloigné du palais Lieou-yuen & ses collègues, & ne lui avait fait épouser la princesse p.323 Mong-chi que pour exécuter plus sûrement cet odieux complot ; ils finissaient par supplier l'empereur de déclarer cette régente déchue du rang d'impératrice.

L'impératrice, mère de l'empereur, qui entendit ces dernières paroles, se leva de dessus son siège pleine de colère, & se récria fortement contre l'indignité des ministres, qui osaient calomnier la mémoire d'une si grande princesse ; elle attesta le ciel, la terre, & toutes les puissances qui les gouvernaient, qu'elle avait eu plus de part qu'elle à tout ce qui s'était fait alors :

> — Si vous écoutez tout ce qu'ils disent, ajouta-t-elle, que deviendrai-je moi-même ?

Elle se mit à pleurer amèrement ; l'empereur se fit apporter un flambeau, & brûla devant elle le placet des ministres.

L'eunuque Hao-souï, attentif à tous les mouvements du monarque, n'entendit pas les paroles de l'impératrice mère, mais la voyant toute en larmes, & remarquant en même temps l'action de l'empereur, il en fit son rapport aux ministres, qui loin de se repentir de leur démarche, écrivirent un second placet, dans lequel ils insistaient encore plus fortement, & le lendemain ils allèrent eux-mêmes le présenter à Tché-tsong : l'ayant reçu de leurs mains, il eut la patience de le lire, mais ensuite indigné contre eux, il le jeta par terre avec colère, & leur tourna le dos, en leur reprochant qu'apparemment leur dessein était de l'exclure lui-même de la salle de ses ancêtres. La fermeté de l'empereur leur fit

connaître qu'ils n'obtiendraient rien, & ils n'osèrent plus faire de nouvelles tentatives.

A la dixième lune, on apprit à la cour que les Hia, chagrins & inquiets de voir que la nouvelle ville de Ping-hia arrêtait leurs courses, avaient résolu de l'enlever, & qu'ils p.324 en faisaient alors le siège ; Tchang-tsieï qui donnait cette nouvelle, ajoutait qu'il était en marche pour aller contre eux, & qu'il espérait les chasser. En effet cet officier surprit les Hia dans leur camp, leur tua grand nombre de soldats, & fit quantité de prisonniers, parmi lesquels était Oueï-ming-amay, leur meilleur général, & Meï-lé-tou-pou, un de leurs premiers officiers.

L'empereur eut beaucoup de joie de cette victoire, & reçut des compliments de félicitation de tous les mandarins. Tchang-tsieï était l'officier de l'empire qui connaissait le mieux le fort & le faible des Hia ; il commandait depuis longtemps sur leurs limites, & il y avait fait bâtir jusqu'à neuf forts, qui les gênaient si bien du côté de l'ouest, qu'ils ne purent depuis empiéter sur les terres de la Chine.

La perte de la bataille de Ping-hia fut sensible à ces Tartares. Se voyant resserrés de toutes parts, ils craignirent que les Chinois n'eussent dessein de les soumettre, & comme ils ne se trouvaient pas en état de résister plus longtemps, ils envoyèrent un de leurs officiers à la cour des Leao prier qu'on leur envoyât quelque secours ; mais le roi des Leao qui ne voulait point de guerre avec l'empereur, répondit à leur envoyé que leur maître devait retenir ses troupes, & les empêcher de faire des incursions sur les terres de la Chine ; qu'à cette condition, il travaillerait à les mettre d'accord avec l'empire.

Ce prince envoya en effet une ambassade à la cour impériale pour ce sujet ; Tché-tsong répondit que si le roi des Hia voulait sincèrement la paix, il devait commencer par reconnaître qu'il avait été l'agresseur dans la dernière guerre, & prendre à l'avenir un autre plan de conduite ; p.325 il fit accompagner l'ambassadeur, lors de son retour en Tartarie, par Kouo-tchi-tchang, qu'il chargea de cette réponse. Le roi des Hia, en

conséquence de cette négociation, envoya deux de ses officiers, Lin-neng & Oueï-min-tsi, faire des excuses à l'empereur sur le passé & lui porter un nouvel acte de fidélité attesté par serment, en lui demandant la paix. Tché-tsong la lui accorda, avec promesse de lui envoyer à l'ordinaire les soieries & l'argent qu'on était convenu de lui donner chaque année. Depuis, les Chinois de ces quartiers n'étant plus en butte aux ravages des Hia, commencèrent à respirer.

Cependant les Hia n'étaient pas les seuls qui inquiétaient ces Chinois occidentaux ; ils avaient encore à craindre de la part des Tou-fan, avec qui ils avaient de fréquents démêlés. Depuis la mort de Hali-cou, son fils Hia-tching qui lui avait succédé, prince d'un naturel sanguinaire & turbulent, avait aliéné l'esprit de ses sujets à cause de sa cruauté. Sin-meou-kin-tchen, un de ses principaux officiers, résolut de le perdre & de mettre à sa place son oncle Sou-nan-tang-ching, homme brave, qui ne manquait ni de génie ni de fermeté ; mais ce complot ayant transpiré, Hia-tching fit mourir son oncle & tous ceux qui avaient embrassé son parti : il n'y eut que Tsien-lo-ki qui échappa par la fuite, emmenant avec lui Tcho-tsa, fils de Ki-pa-ouen, parent éloigné de la famille de Hia-tching ; il alla se saisir de la ville de Ki-kou-tching. Le roi des Tou-fan l'y poursuivit, & l'ayant forcé, il fit mourir Tcho-tsa qui tomba entre ses mains ; Tsien-lo-ki fut assez heureux pour se sauver ; il se retira à Ho-tchéou auprès de Ouang-chan, gouverneur pour l'empereur, à qui il proposa des moyens de le rendre maître p.326 du pays de Tsing-tang sans beaucoup de peine. Ouang-chan en écrivit à la cour, & dès qu'il en eut reçu la réponse, il s'avança, à la tête de ses troupes, du côté de la ville de Mou-tchuen, qui se donna à lui, & dans laquelle il se tint lui-même pour voir si le roi des Tou-fan ne s'aviserait point de venir l'y attaquer ; mais ce prince n'était pas en état de le faire ; il s'était rendu si odieux à ses sujets qu'ils l'avaient abandonné presque tous ; il vint se donner lui-même à Ouang-chan, à qui il offrit le pays de Tsing-tang. L'empereur y envoya Hou-tsong-hoeï en qualité de gouverneur, & Ouang-chan s'en revint.

Pendant l'absence de ce gouverneur, Sin-meou-kin-tchen, un des chefs des Tou-fan, introduisit Ki-pa-ouen dans la ville, & fit reconnaître Lou-tsa, fils de Mou-tching, à la place de Hia-tching qui s'était donné à l'empereur, & il fit des préparatifs qui le mirent en état de se faire craindre. Hou-tsong-hoeï en donna avis à la cour, qui fit incessamment repartir Ouang-chan avec un renfort de troupes. Lou-tsa & Sin-meou-kin-tchen osèrent venir au-devant de Ouang-chan contre qui ils se battirent plusieurs fois ; mais toujours vaincus & n'ayant plus de ressources, ils se soumirent de nouveau. L'empereur donna à Ouang-chan le gouvernement de Tsing-tang qu'il voulut qu'on appelât dorénavant Chen-tchéou ; il donna aussi à Ouang-heou le gouvernement de Mou-tchuen, dont il changea le nom en celui de Hoang-tchéou. Ainsi tout fut en paix dans l'occident de la Chine.

La joie que l'empereur en eut fut comblée par la naissance d'un fils que Lieou-tsieï-yu lui donna à la huitième lune. Lieou-tsieï-yu était d'une condition ordinaire ; mais belle, bien faite, elle avait su, par ses charmes & beaucoup p.327 d'esprit, captiver l'empereur qui la reçut au nombre de ses concubines ; peu de temps après que sa grossesse fut déclarée, il lui donna le titre de princesse, & ensuite il la mit au rang des reines. Comme Tché-tsong venait de dégrader Mong-chi, le ministre Tchang-tun, l'eunuque Hao-souï & Lieou-yeou-toan travaillèrent de concert à la faire déclarer impératrice à sa place, & ils osèrent en solliciter ce monarque. Tché-tsong, qui n'avait point de fils, sachant cette reine enceinte, ne voulait se déterminer que dans le cas où elle lui en donnerait un, & il ne répondit point à leur placet ; mais lorsqu'on vint lui annoncer qu'il avait enfin ce qu'il désirait, sur-le-champ il la déclara impératrice.

Tché-tsong avait alors auprès de lui un certain Tséou-hao avec qui il s'était souvent entretenu des affaires d'État, & il en avait été si content qu'il l'avait élevé à une place distinguée parmi les officiers de sa présence. Ce Tséou-hao profitant de sa faveur, lui offrit un placet dans lequel il mettait au grand jour toute la conduite de Tchang-tun, comment

il avait abusé de ses bontés, & les intrigues qu'il avait fait jouer pour le tromper ; mais malheureusement pour cet officier, son placet fut offert dans le temps même que la princesse Lieou-tsieï-yu venait d'être déclarée impératrice : Tché-tsong n'y répondit point. Quelque temps après cependant, Tséou-hao ayant obtenu une audience, il lui dit qu'il s'était fait le plus grand tort dans l'esprit de ses sujets, en donnant à Lieou-tsieï-yu une préférence injuste sur Mong-chi, & en dégradant cette dernière pour accorder à l'autre le rang d'impératrice. L'empereur lui répondit qu'il avait suivi en cela une coutume déjà ancienne dans sa famille p.328 & qu'il n'avait rien innové ; il prétendait parler de Tchin-tsong qui avait déclaré impératrice la reine Lieou-té-feï.

> — Prince, répondit Tséou-hao, vos augustes ancêtres ont fait de grandes actions de vertu dignes d'être imitées & auxquelles vous ne faites aucune attention ; s'ils ont eu quelques défauts, devez-vous en cela vous les proposer pour modèles ?

L'empereur à ces paroles changea de couleur & demeura quelque temps rêveur ; après quoi, prenant le placet de ses mains, il le donna à examiner aux tribunaux de dehors.

Le lendemain Tchang-tun, instruit de ce que Tséou-hao avait fait, présenta contre lui un placet plein d'injures & de calomnies, & concluait à ce que son nom fut inscrit dans le registre des proscrits, & qu'on l'envoyât en exil sur les frontières, où il espérait le faire mourir par les mauvais traitements. Hoang-li, président d'un des tribunaux, ne put voir sans indignation l'injustice criante de ce ministre, & sans redouter les effets de sa vengeance, il offrit au monarque, en faveur de Tséou-hao, un placet par lequel il lui faisait entendre que sa droiture & le zèle dont il était animé pour sa gloire, étaient les seuls crimes qu'on pouvait lui reprocher, & que s'il voulait absolument se priver de ses services, il le conjurait au moins de ne l'exiler que dans un endroit où il pût passer le reste de ses jours tranquillement. L'empereur s'en tint à ce que Tchang-tun avait proposé, & Tséou-hao fut dégradé & exilé à Sin-tchéou.

Tséou-hao avait pour ami Tien-ho, qui apprenant l'élévation de Lieou-tsieï-yu, dit que Tséou-hao ne se tairait certainement pas sur cela, mais que s'il était capable de manquer à son devoir, il ne le reverrait de ses jours. p.329 Tséou-hao, après sa disgrâce, rencontra Tien-ho sur sa route, & les larmes lui vinrent aux yeux.

> — Quoi ! vous pleurez ? lui dit cet ami. Si vous étiez demeuré tranquille à la cour, une fièvre violente vous aurait enlevé en cinq jours, peut-on si aisément vous faire mourir hors du pays de Ling-haï ? Vous ne devez pas, étant homme de lettres, regretter la perte de votre fortune & ne considérer que vous.

Avant que Tséou-hao présentât le placet qui causa sa disgrâce, il en avait prévenu Ouang-hoeï, officier de ses amis, qui l'avait encouragé dans ce dessein ; Tséou-hao, victime de son zèle & en butte à la colère de l'empereur, se vit bientôt abandonné de tout le monde ; on évitait de lui parler, & à peine osait-on même le regarder ; Ouang-hoeï seul ne cessa d'être le même à son égard, & il poussa l'amitié jusqu'à emprunter ce qui lui était nécessaire pour se rendre au lieu de son exil. Des espions en instruisirent l'empereur qui le fit arrêter, & voulut savoir s'il trempait en quelque chose dans la conduite que Tséou-hao avait tenue. Les amis de Ouang-hoeï, & une partie de ses juges qui étaient de ce nombre, tremblaient pour ses jours ; lorsqu'ils le questionnèrent, il leur répondit avec cette fermeté que donne la vertu, non seulement qu'il avait connaissance du placet de Tséou-hao, mais qu'il l'avait même combiné avec lui, & pour les en convaincre, il leur récita près de deux mille caractères qu'il contenait. Il fut condamné à perdre toutes ses charges, & déclaré inhabile à en exercer jamais aucune. Ouang-hoeï ayant été élargi après ce jugement, au lieu de retourner à sa maison, sortit à l'instant de la ville & prit la route de son pays.

p.330 Cependant le fils de la nouvelle impératrice, d'une complexion faible & languissante, prenait si peu de nourriture qu'on craignit pour sa vie. L'empereur en était dans les plus vives alarmes : les courtisans &

toute la ville se donnaient les plus grands mouvements pour tâcher de le sauver, mais tous leurs soins furent inutiles ; ce jeune prince, à qui on avait donné le nom de Tchao-mao, mourut deux mois après sa naissance. L'empereur en tomba malade de chagrin, & mourut, à la première lune de l'année suivante, la quinzième de son règne & la vingt-cinquième de son âge.

Tché-tsong avait peu d'esprit & était sans fermeté ; il laissa prendre un si grand ascendant aux ennemis de l'impératrice régente, qu'ils détruisirent entièrement le bon ordre que cette princesse avait rétabli, & persécutèrent les plus habiles gens de l'empire qui l'avaient aidée dans le gouvernement.

Tché-tsong, sans postérité, négligea de se nommer un successeur : il ne croyait pas mourir sitôt ; l'impératrice Hiang-chi, sa mère, ayant fait venir les ministres pour consulter avec eux quel prince on choisirait, Tchang-tun élevant la voix, dit d'un ton de maître qu'il n'y avait pas à délibérer, qu'il fallait choisir Tchao-tsé, prince de Kien & frère utérin de l'empereur défunt ; il ajouta que ce choix était selon les lois de l'empire.

> — Vous vous trompez, lui dit l'impératrice, je n'ai point eu d'enfants ; les fils que l'empereur Chin-tsong a laissés sont tous des fils de concubines ; ainsi on ne doit faire aucune distinction entre eux par rapport à leurs mères, mais seulement avoir égard à celui qui est le plus capable de gouverner.
>
> — Si nous regardons, dit Tchang-tun, le droit d'aînesse, c'est Tchao-pi, prince de Chin, qui doit p.331 succéder.
>
> — Le prince de Chin, reprit l'impératrice, a les yeux absolument perdus & il est hors d'état de gouverner. Je juge que Tchao-ki, prince de Touan, est plus capable de soutenir les embarras du trône, & je pense qu'il ne faut pas en choisir d'autre.

Tchang-tun, qui ne voulait pas de ce prince, dit que Tchao-ki était trop faible & pas assez instruit. A peine achevait-il de parler, que Tseng-pou entra, & dit à l'impératrice avec vivacité qu'il n'avait aucune part à ce que Tchang-tun venait de lui dire, & qu'il n'y avait qu'un homme comme lui qui osât désapprouver le choix qu'elle faisait du prince Tchao-ki. Tsaï-pien & Hiu-tsiang furent du même avis : Tchang-tun demeura interdit & n'osa répliquer. L'impératrice ajouta que le choix qu'on faisait du prince de Touan était d'autant plus juste, que le feu empereur avait jeté les yeux sur lui. Les ministres allèrent chercher ce prince, qu'ils amenèrent au palais, & après l'avoir placé sur un siège élevé sur une estrade devant le cercueil de Tché-tsong, ils le saluèrent empereur : ensuite ils prièrent l'impératrice mère de vouloir bien prendre soin du gouvernement jusqu'à ce que le jeune monarque fut suffisamment instruit ; cette princesse les refusa d'abord, & dit qu'il était en âge de gouverner par lui-même ; mais Tchao-ki, connu ensuite sous le titre de Hoeï-tsong, s'étant jeté à ses genoux, il la conjura, les larmes aux yeux, de lui accorder cette grâce, du moins pendant quelque temps : cette princesse se laissa fléchir. Tchao-ki, prince de Touan, était le onzième des fils de l'empereur Chin-tsong.

@

HOEÏ-TSONG

@

p.332 Dès les commencements du règne de Hoei-tsong, le gouvernement prit une nouvelle face, & Han-tchong-yen fut le premier qui contribua à ce changement ; il présenta un placet à l'impératrice mère, dans lequel il la priait de quatre choses ; de faire connaître à l'empire que le ministère actuel était plein de bonté pour les malheureux ; d'ouvrir la porte aux remontrances que des fidèles sujets croiraient nécessaires pour la gloire & l'avantage de l'État ; d'éloigner tous les soupçons mal fondés, & de ne condamner les accusés que sur de bonnes preuves ; enfin, d'exercer les troupes, & de les tenir en haleine pour qu'elles fussent toujours prêtes à servir avec succès. L'impératrice répondit qu'il ne dépendrait pas d'elle qu'on eût égard à la sagesse de ses vues.

Le premier jour de la quatrième lune il y eut une éclipse de soleil.

A l'occasion de cette éclipse, l'ordre fut donné à tous les grands de représenter ce qu'ils jugeraient devoir être réformé dans le gouvernement. Tsao-yen profita de cette permission, & offrit un mémoire contre l'administration de Tchang-tun, qu'il peignait, sans le nommer, avec les couleurs les plus noires, mais en articulant des faits si connus que personne ne pouvait s'y méprendre ; venant ensuite à la manière indigne dont on avait traité Ssé-ma-kouang, il s'exprimait plus clairement, & disait :

> « Jusqu'ici je n'ai donné l'idée que du plus indigne ministre & du plus méchant homme de l'empire, & je n'ai rien dit qu'on n'ait remarqué dans Tchang-tun. Que peut-on trouver à p.333 reprendre dans la conduite de Ssé-ma-kouang, dont les services rendus à l'empire sont aussi connus que les maux que Tchang-tun lui a faits, mais des services devenus inutiles par la scélératesse de ce dernier ministre ; toutes ses actions,

> semblables à la morsure du serpent ou à la piqure du scorpion, infectent le gouvernement de leur venin ; les grands qu'il intimide, n'osent plus parler que suivant la malignité de son cœur, & depuis plusieurs années les censeurs de l'empire se taisent. Quand l'empereur Tché-tsong aurait été plus éclairé que Yao & que Chun, comment aurait-il pu y apporter du remède, & d'ailleurs de qui se serait-il servi après avoir exilé les plus fidèles & les plus zélés de ses sujets ?

L'empereur loua le zèle de Tsao-yen, & le récompensa en augmentant le degré de son mandarinat ; mais il donna plus d'attention aux quatre articles que Han-tchong-yen avait proposés à l'impératrice mère, & il fit revenir Tséou-hao qu'il rétablit dans son emploi. Ngan-tun, un des censeurs, lui dit qu'il craignait qu'en rétablissant Tséou-hao, il ne ternît la réputation de Tché-tsong, son prédécesseur ; l'empereur lui objecta que de répudier une impératrice c'était une affaire de très grande conséquence, qu'il était surpris du silence des censeurs & que Tséou-hao eût osé seul en parler : il cassa Ngan-tun de son emploi de censeur, & le fit gouverneur de Tan-tchéou. Ce premier acte de vigueur encouragea Hoeï-tsong, parce qu'il savait que l'empereur Tché-tsong, à la mort de son fils, s'était repenti d'avoir répudié Mong-chi, & s'était plaint amèrement de ce que Tchang-tun avait compromis sa gloire, en le poussant à cette violence. En même temps qu'il expédia l'ordre de faire p.334 revenir Tséou-hao, il rendit à cette princesse son rang d'impératrice. Il ne s'en tint pas là ; les cérémonies funèbres de Tché-tsong étant finies, & l'impératrice mère s'étant démise du gouvernement, il rétablit la mémoire de Ssé-ma-kouang, de Liu-kong-tchu, & des autres officiers que Tchang-tun avait flétrie indignement ; enfin, sur une infinité d'accusations qu'on fit alors contre Tchang-tun, Tsaï-pien, Ngan-tun & leurs créatures, il les cassa tous de leurs emplois & les envoya en exil.

L'an **1101**, à la première lune, mourut l'impératrice mère Hiang-chi, que l'empereur fit enterrer avec une grande magnificence près du

mausolée de la reine Tchin-chi, sa mère, à laquelle il donna le titre d'impératrice.

A cette même époque, mourut Yéliu-hongki, roi des Tartares Leao, âgé de soixante-dix ans ; il avait fait mourir son fils aîné par les intrigues d'un de ses frères qui prétendait par là s'ouvrir un chemin au trône ; son petit-fils Yéliu-yenhi lui succéda ; ce jeune monarque pour venger la mort de son père, fit déterrer les os de Yéliu-yssin, son oncle, qu'il fit broyer & jeter au vent ; il proscrivit ses complices & leurs familles qu'il fit mourir sans en épargner un seul.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur Hoeï-tsong ne soutint pas la fermeté qu'il avait annoncée d'abord ; il se livra bientôt aux courtisans qui étudièrent ses faibles & eurent l'adresse de les flatter. Ce prince, naturellement curieux, aimait les choses rares & bien travaillées ; une bagatelle de cette nature l'occupait, & on était sûr de faire sa cour en lui en procurant.

p.335 Tong-koan, grand ami de Tsaï-king, partisan de Ouang-ngan-ché & de Tchang-tun, homme adroit & rusé, reconnut ce faible dans le monarque, & entreprit par cette voie de rétablir Tsaï-king & de le faire revenir à la cour ; il lui écrivit, à Hang-tchéou où il était, de faire chercher dans le pays les peintures les plus intéressantes, les pierres les plus curieuses & les ouvrages de mécanique les plus rares, & de les envoyer par parties pour être offertes à l'empereur, promettant de les faire recevoir & d'en tirer tout l'avantage possible. Tsaï-king suivit ce conseil ; chaque fois qu'il envoyait quelque chose, Tong-koan savait si bien le faire valoir en mêlant adroitement les louanges de cet ancien ministre, que l'empereur prit insensiblement de l'estime pour lui, & pensa à le récompenser de l'attention & du zèle qu'il lui marquait.

Un certain tao-ssé de la cour, appelle Siu-tchi-tchang, fréquentait tous les jours le palais, où il était occupé à répandre des eaux magiques, qui avaient, selon les gens de cette secte, la vertu de chasser les esprits malfaisants. Comme ce tao-ssé voyait très souvent les impératrices,

Fan-tchi-hiu, avec qui il était lié d'amitié, lui recommanda de ne pas manquer de faire l'éloge de Tsaï-king dans le palais, & d'en parler comme du seul homme de l'empire capable de remplir les fonctions de ministre ; le tao-ssé s'acquitta de cette commission avec beaucoup de zèle & de succès. Toutes les femmes du palais, tous les eunuques parlaient de Tsaï-king comme d'un grand homme, de manière que l'empereur, déjà favorablement disposé à son égard, le nomma d'abord gouverneur de Ting-tchéou, & peu de jours après de Taï-ming-fou.

p.336 Par malheur pour le gouvernement, les deux ministres Han-tchong-yen & Tseng-pou ne vivaient pas en bonne intelligence, & comme ils n'ignoraient ni l'un ni l'autre ce qui se passait, Tseng-pou, pour se délivrer de Han-tchong-yen, aima mieux avoir Tsaï-king pour second, & il proposa à l'empereur de le mettre dans le tribunal des docteurs de l'empire. Hoeï-tsong y consentit. A peine y fut-il arrivé, que Teng-siun-ou, un des grands, offrit un placet à ce prince, dans lequel il lui disait que le ministre Han-tchong-yen était fils de Han-ki qui avait toujours été opposé au gouvernement de Chin-tsong, & que Han-tchong-yen suivait les mêmes principes, qu'ainsi, s'il était jaloux de soutenir la gloire que Chin-tsong s'était acquise par ses règlements, il fallait nécessairement faire ministre d'État Tsaï-king, & renvoyer Han-tchong-yen qui ne pensait qu'à les détruire. L'empereur ne répondit rien à ce placet.

L'an **1102**, à la première lune, il y eut un tremblement de terre dans le pays de Taï-yuen & dans plusieurs autres districts du Ho-tong qui dura dix jours sans discontinuer ; il renversa un très grand nombre de maisons & plusieurs murailles de villes ; beaucoup de personnes périrent.

A la troisième lune, l'empereur, avide de se procurer de nouvelles curiosités, envoya l'eunuque Tong-koan lui en chercher à Sou-tchéou & à Hang-tchéou où étaient les meilleurs ouvriers ; on les occupa, au nombre de plusieurs mille & de différents métiers, à lui en travailler en os, en ivoire, en dents de rhinocéros, en pierres précieuses & rares, en or, en argent, & en bambou.

Comme le placet de Teng-siun-ou n'avait pas eu l'effet que les partisans des règlements de Ouang-ngan-ché en p.337 attendaient, ils se persuadèrent que Han-tchong-yen en était la cause. Ce ministre, rempli de bonnes intentions, avait fait revenir à la cour & rétabli dans leurs emplois tous ceux qui avaient été exilés par Tchang-tun pour s'être opposés au gouvernement de Chin-tsong ; ce fut le prétexte qu'ils prirent pour l'éloigner : ils l'accusèrent de n'employer que des exilés. Le fait était vrai, mais ils lui supposèrent les intentions les plus criminelles & le perdirent dans l'esprit de l'empereur, qui le cassa du ministère & le nomma gouverneur de Taï-ming-fou.

Après la disgrâce & le départ de Han-tchong-yen, ceux qu'il avait rappelés de leur exil eurent leur tour ; ils furent tous cassés de leurs charges, bannis de la cour & déclarés incapables d'aucun emploi ; arrêt qui enveloppa également la famille de Ssé-ma-kouang, à laquelle on ôta tous les titres qu'on lui avait rendus. Tsaï-king fut proposé pour ministre d'État, & agréé par l'empereur, qui cassa Tseng-pou, à l'occasion d'un démêlé qu'il avait eu avec Tsaï-king, & l'envoya à Jun-tchéou en qualité de gouverneur.

Tsaï-king, élevé à la plus haute faveur, rétablit les lois & le gouvernement de Chin-tsong ; & pour intimider ceux qui dans la suite oseraient aller contre, il fit graver sur un grand marbre un ordre de l'empereur contre plus de six cents des premières familles de l'empire qui avaient été dans les emplois, par lequel elles étaient condamnées à rentrer dans le rang du peuple, & déclarées incapables de posséder jamais aucune place.

Ce ministre, craignant que l'impératrice Mong-chi ne fît quelque démarche auprès de l'empereur pour détruire son ouvrage, combina avec l'eunuque Hao-souï les moyens de p.338 la dégrader de nouveau du rang d'impératrice, & de la confiner dans l'appartement où elle était auparavant : ils figent agir les censeurs. Ces hommes, dévoués au ministre, représentèrent à l'empereur le tort qu'il avait fait à la mémoire

de Tché-tsong en rétablissant cette princesse, & celui qu'il se ferait à lui-même s'il ne la remettait pas dans l'état où il l'avait trouvée lorsqu'il était monté sur le trône ; les grands & les ministres ayant tous appuyé la demande des censeurs, Hoeï-tsong se vit comme forcé à la leur accorder.

L'an **1103**, à la neuvième lune, le ministre Tsaï-king, dans l'intention d'intimider ceux qui pencheraient encore pour Ssé-ma-kouang & ceux de ce parti opposés aux règlements de Ouang-ngan-ché, fit contre eux une inscription infamante qu'il envoya dans tous les tchéou & les hien ou villes de l'empire, avec ordre aux mandarins de la faire graver sur le marbre & de l'exposer devant la porte de leur tribunal, à la vue de tout le monde.

Lorsque les mandarins de Tchang-ngan eurent reçu cette inscription, ils chargèrent un certain Ngan-min de la graver ; Ngan-min l'ayant lue la leur rendit, en disant qu'étant peu instruit, il ne voyait pas à quel dessein on voulait la graver :

> — Ssé-ma-kouang, ajouta-t-il, est regardé dans tout l'empire comme un homme intègre & zélé pour le bien de l'État, & dans cette inscription on lui refuse toutes ces qualités, je ne puis me charger de la graver.

Les mandarins, irrités de son refus, le firent arrêter & voulaient le faire châtier. Ngan-min leur dit que puisqu'on l'y forçait, il la graverait, mais qu'on ne l'obligeât point de mettre son nom au bas, afin d'éviter le blâme de la postérité. Cette réponse couvrit de honte les mandarins ; ils relâchèrent p.339 sur-le-champ le graveur, & lui laissèrent la liberté de faire comme il voudrait.

Tsaï-king avait intérêt de distraire l'empereur des affaires du gouvernement, & il l'occupait autant qu'il pouvait à des choses qui l'en éloignaient ; ce fut dans ce dessein, qu'il lui dit un jour que tout étant en paix & les trésors de l'empire remplis, il ne tenait qu'à lui de jouir sans trouble de toute la félicité qu'il pouvait se procurer, & qu'il lui fît connaître un certain Oueï-han-tsin, très habile musicien & encore

meilleur comédien, qui pouvait lui faire passer agréablement quelques moments de loisir. Cet Oueï-han-tsin, magicien de profession, était natif du pays de Chou ; il avait servi dans sa jeunesse ; ayant ensuite quitté la profession des armes, il s'était mis sous la discipline d'un tao-ssé, magicien & de plus très bon musicien, des talents duquel il avait hérité. Oueï-han-tsin avait profité des instructions de son maître, & il les mit si bien en pratique dans les comédies qu'il fit jouer devant l'empereur, qu'il se fit admirer & craindre de toute la cour, par des traits extraordinaires qu'il avait l'adresse d'y semer.

A la septième lune, Tsaï-king fit mettre Ouang-ngan-ché dans la salle de Confucius ; l'ordre qu'il obtint de l'empereur portait :

> « Depuis Mong-tsé jusqu'a présent il n'y a personne qu'on puisse comparer à Ouang-ngan-ché ; qu'on lui donne entrée dans la salle de Confucius, & qu'il soit placé immédiatement après Mong-tsé.

Tsaï-pien, frère puîné de Tsaï-king & gendre de Ouang-ngan-ché, avait hérité de cet ancien ministre sa méchanceté & sa fourberie, mais il n'avait pas son habileté ; cependant il marquait autant de zèle que lui pour les nouveaux p.340 règlements qu'il avait introduits dans l'empire. Lorsque son frère Tsaï-king eut pris possession du ministère, il ne fut pas longtemps sans se brouiller avec lui ; Tsaï-pien était en place avant lui & prétendait être écouté ; Tsaï-king, pour y avoir été autrefois, croyait n'être pas moins instruit des affaires, & comme il avait beaucoup plus d'ambition, il voulait seul être le maître ; ainsi il était difficile qu'ils pussent longtemps exercer ensemble.

L'eunuque Tong-koan avait contribué au rétablissement de Tsaï-king, & il était juste que celui-ci lui en témoignât sa reconnaissance ; il proposa à Tsaï-pien de donner à Tong-koan le gouvernement général d'une des provinces sur les limites de l'empire. Tsaï-pien lui répondit que ce n'était pas à des eunuques qu'il fallait confier des postes de cette importance, & que ce serait exposer les frontières ; Tsaï-king, qui

connaissait l'opiniâtreté de son frère, vit qu'il ne gagnerait rien avec lui, & il résolut de l'éloigner ; il l'accusa devant l'empereur, & le traita si mal, qu'il l'obligea à demander lui-même sa retraite : l'empereur y consentit, & lui donna le gouvernement de Ho-nan-fou.

L'an **1106**, à la première lune, il parut une comète du côté de l'ouest qui couvrait une grande partie du ciel, & jeta la terreur dans tous les esprits. L'empereur, effrayé de ce phénomène, fit cesser tous les divertissements & diminua sa table. Il ordonna aux grands d'examiner avec soin ce qu'il y avait à réformer dans le gouvernement ou dans sa personne. Lieou-koueï, saisissant cette occasion, lui écrivit en faveur de ceux qu'on avait maltraités pour avoir tenu une conduite opposée à celle du gouvernement de Chin-tsong ; il demanda qu'ils fussent rappelés de leur p.341 exil, & qu'on détruisît les marbres qu'on avait élevés pour les diffamer. L'empereur y consentit : la comète lui avait fait une si forte impression, que ne pouvant dormir, il se leva sur le minuit, fit venir l'officier de garde, & lui ordonna d'abattre le marbre élevé devant la porte du palais.

Le lendemain matin, Tsaï-king ayant appris l'ordre que l'empereur avait donné, se rendit promptement à cette porte, & cria à ceux qui travaillaient à le mettre en pièces, de briser la pierre, mais de conserver les noms qui étaient gravés dessus. Par un second ordre, Hoeï-tsong rappela les exilés, dont il rétablit la réputation, & qu'il déclara habiles à posséder des charges.

Quoique ce prince ne connût pas toute la mauvaise conduite de Tsaï-king, il savait cependant qu'il avait éloigné de la cour un grand nombre de fidèles sujets fort attachés à son service & au bien de l'empire ; qu'il avait fouillé dans les trésors de l'État, & en avait enlevé une infinité de choses précieuses, que ses prédécesseurs y avaient amassées ; il n'ignorait pas que les curiosités qu'il lui avait procurées, & pour lesquelles il avait employé un nombre prodigieux d'ouvriers, avaient coûté des sommes immenses, & qu'on n'avait pu faire ces dépenses sans

fouler le peuple, ou sans épuiser les trésors ; jusque-là Hoeï-tsong n'avait fait là-dessus aucune réflexion, & elles ne lui vinrent dans l'esprit, qu'à l'occasion de la comète ; à la seconde lune, il se détermina à renvoyer Tsaï-king du ministère, comme un homme dangereux & méchant. Ensuite ayant fait venir Tchao-ting-tchi, & lui ayant avoué que tout ce qu'il lui avait dit de Tsaï-king était vrai, il le nomma à la place dont il venait de priver ce ministre.

p.342 Tchao-ting-tchi était l'ami intime de Lieou-koueï, & ils étaient de même sentiment, avec cette différence que le premier d'un caractère plus timide, plus circonspect, ne disait pas à l'empereur tout ce qu'il savait contre Tsaï-king, au lieu que Lieou-koueï ne consultait que son devoir, & parlait en toute liberté.

A la cinquième lune, Lieou-ping, membre du tribunal des mathématiques, offrit à l'empereur un traité d'astronomie qu'il avait réformée, sous le titre de *Ki-yuen-ly*, & elle fut reçue dans le tribunal, comme celle à laquelle on devait se conformer à l'avenir.

Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil ; & le premier jour de la douzième lune il y en eut encore une.

A cette occasion, des grands du parti de Tsaï-king parlèrent en sa faveur à Hoeï-tsong ; ils lui firent entendre que si cet ancien ministre avait changé un si grand nombre de mandarins, s'il avait tiré une quantité de bijoux des trésors, & employé tant d'ouvriers pour son service, il ne l'avait fait que d'après son aveu & par ses ordres ; qu'ainsi il ne pouvait le punir sans se condamner lui-même & ternir sa gloire. L'empereur facile à tromper, convint de son tort, & il prit dès lors la résolution de le remettre dans le ministère, mais il n'en témoigna rien à ces grands, qui ne l'apprirent que par Tching-kiu-tchong, père de la reine Tching-feï. Cette disposition de l'empereur les engagea à prier Tching-kiu-tchong de faire encore sentir à ce prince que Tsaï-king n'avait porté les dépenses si haut, que pour mieux faire goûter aux peuples le bonheur qu'ils avaient d'être gouvernés par un prince éclairé, qui avait

su les conserver en paix. L'empereur, p.343 après avoir entendu Tching-kiu-tchong, prétendit que Lieou-koueï avait calomnié Tsaï-king, & pour le punir il l'envoya à Po-tchéou en qualité de gouverneur.

Quelque temps après, on apprit que Oueï-yen-nao, roi ou chef de Li-tong, royaume des barbares du midi, s'était soumis à la Chine, & avait remis le pays qu'il gouvernait entre les mains des officiers chinois. On donna ordre de diviser ce pays [1], comme il l'était auparavant, sous les noms de Ti-tchéou, de Ouen-tchéou, de Lan-tchéou & de Pin-tchéou, & d'y établir des officiers.

L'an **1107**, à la première lune, l'empereur fit rentrer Tsaï-king dans le ministère, dont il avait été éloigné deux fois. Cette conduite montra la légèreté de ce prince, & le fit mépriser de ses sujets. Après ce dernier rétablissement, il résolut de se venger de Lieou-koueï & de le perdre ; voici comme il s'y prit : on apporta à la cour une accusation contre des faux-monnayeurs de Sou-tchéou, mais sans les désigner ; Tsaï-king voulut faire tomber cette accusation sur les beaux-frères de Lieou-koueï, qui étaient de Sou-tchéou ; il envoya dans cette ville Li-hiao-cheou, gouverneur du peuple de Caï-fong-fou, pour examiner l'affaire, & lui donna les instructions qu'il jugea propres à son dessein.

Li-hiao-cheou fit arrêter plus de mille personnes, & les fit appliquer pendant un mois à une question si cruelle, qu'un grand nombre en moururent, sans donner aucun indice qui pût charger ceux que le ministre voulait perdre. Tsaï-king à qui il en donna avis, trouva qu'il avait agi avec trop de faiblesse dans cet examen : il le rappela à la cour, & envoya p.344 à sa place les censeurs Chin-ki & Siao-fou ; le même jour qu'ils arrivèrent à Sou-tchéou, ils se firent rendre compte de ce qui s'était passé sous Li-hiao-cheou, & ayant fait comparaître ceux que ce gouverneur avait fait arrêter, ils les examinèrent de nouveau avec le plus grand soin ; alors ces deux censeurs se regardant l'un & l'autre, &

[1] Pays de King-yuen-tchéou-fou du Kouang-si.

indignés de l'injustice dont on avait usé à l'égard de ces malheureux, s'écrièrent :

> — Quoi donc ! les mandarins qui sont les yeux & les oreilles du fils du Ciel, ne sont-ils revêtus de son autorité que pour s'élever & s'enrichir, en vexant les peuples & en les faisant périr cruellement, sans aucune apparence de justice ?

Ils élargirent sept cents personnes, & retournèrent faire leur rapport à l'empereur.

Le ministre, outré de ce que le jugement de ces censeurs était si contraire à ses vues, leur supposa des crimes, & les destitua l'un & l'autre de leurs charges ; il envoya Chin-ki pour avoir soin de la douane sur le vin, & fit déclarer Siao-fou incapable de posséder aucun emploi ; ensuite, quoiqu'il n'eût aucune preuve contre la famille de la femme de Lieou-koueï, il condamna Tchang-yen, son frère, comme faux-monnayeur, & l'exila dans une île de la mer.

A la dixième lune de cette année mourut le fameux Tching-y, frère de Tching-hao. Il avait une ardeur surprenante pour l'étude ; on le nomma plusieurs fois à des mandarinats, qu'il n'accepta que deux fois, mais il les quitta peu de temps après pour se livrer à la littérature. Il y avait peu de livres qu'il n'eût lu ; il tendait à la perfection, & pour y parvenir, il avait fait une étude particulière des quatre livres *Ta-hio, Lun-yu, Mong-tsé* & *Tchong-yong*. Il possédait parfaitement les six livres canoniques, & il a laisse des p.345 commentaires sur l'*Y-king* & sur le *Tchun-tsiou*. Il n'était point avare de son savoir, & il y a eu peu de philosophes qui aient eu un aussi grand nombre de disciples ; les principaux d'entre les habiles gens qui sont sortis de son école, sont Lieou-siun, Li-yao, Sieï-leang-tso, Yeou-tso, Tchang-y, Sou-ping, Liu-ta-lin, Liu-ta-kiun, Yn-chun & Yang-chi, célèbres par leurs connaissances & par les emplois qu'ils ont exercés. Tching-y que ses contemporains appelaient par honneur Tching-y-tchuen, mourut à la soixante-quinzième année de son âge.

A la dixième lune intercalaire, Fang-tchin qui avait soin du miao ou de la salle des ancêtres de la famille impériale, indigné de voir Tsaï-king rétabli, présenta un mémoire contre lui à l'empereur, dans lequel il accusait ce ministre de porter ses vues ambitieuses jusqu'au trône, & d'avoir usurpé toute l'autorité impériale, en disposant à son gré des charges & des emplois, & en cherchant à captiver la bienveillance du peuple qu'il indisposait contre la famille impériale. Il finissait par demander la mort de Tsaï-king, comme l'unique moyen d'empêcher la révolte qu'il méditait.

Un grand nombre de personnes avaient tenté inutilement de faire passer leurs représentations à l'empereur ; Tsaï-king les arrêtait toutes & punissait leurs auteurs par l'exil. Hoeï-tsong lut celles de Fang-tchin ; mais au lieu de prendre une ferme résolution, il eut la faiblesse de les communiquer à son ministre ; celui-ci n'en parut pas ému : il connaissait le peu de fermeté de son maître, il obtint de faire arrêter Fang-tchin, qu'il exila dans le pays de Ling-nan.

Le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse du soleil.

p.346 L'an **1108**, le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur avait placé Ouang-ngan-ché à côté de Confucius, dans la salle destinée aux cérémonies pratiquées à l'égard de ce chef des philosophes. Cette année, à la douzième lune, il déclara que Kong-ki, autrement Tsé-tsé, y serait aussi placé, mais seulement à la suite. Cette disposition fait assez connaître le désordre dans lequel le gouvernement était alors plongé. Tsé-tsé a écrit le livre Tchong-yong [1] dans lequel il développe la grande doctrine de Confucius que les lettrés professent : il méritait par là d'avoir part aux cérémonies qu'on fait à ce grand

[1] Le *Tchong-yong* ou la constante médiocrité, *aurea mediocritas*, a été traduit de chinois en latin, ainsi que le *Ta-hio* & le *Lun-yu* par le père Couplet, sous le titre de *Confucius sinarum philosophus sive scientia sinensis*. Paris 1687. Éditeur.

philosophe, & Ouang-ngan-ché, qui a troublé l'harmonie du gouvernement, ne devait pas être admis parmi eux.

L'an **1109**, l'empereur commença à se dégoûter de Tsaï-king ; tout ce qu'on lui avait dit de ce ministre l'avait déjà indisposé contre lui ; mais ce qui arriva à la troisième lune de cette année, fit encore plus d'impression sur son esprit.

Tchang-kang-koué était parvenu aux premières charges de la cour par la protection de Tsaï-king ; cependant comme il avait de l'équité, il désapprouvait sa conduite : ils ne tardèrent pas à se brouiller, & leur mésintelligence fit de l'éclat. L'empereur, qui aimait Tchang-kang-koué, voulut savoir de lui le motif de cette désunion, promettant de le mettre au nombre des ministres pour le soustraire à la dépendance p.347 de Tsaï-king. Alors Tsaï-king fit obtenir à Ou-tchi-tchong un des premiers emplois de la cour, & ce dernier, en reconnaissance du service qu'il venait d'en recevoir, se proposa d'accuser auprès de l'empereur Tchang-kang-koué & de le faire tomber ; mais celui-ci en eut avis, & en prévint l'empereur, à qui il demanda permission de lui remettre sa charge pour ne pas avoir l'affront de la perdre d'une manière honteuse. Peu de jours après, on vint en effet apporter à l'empereur le placet de Ou-tchi-tchong. Ce prince le reçut avec colère, & sur-le-champ il ôta à cet officier son nouvel emploi, & l'envoya à Tchou-tchéou en qualité de gouverneur du peuple.

Le ministre Tsaï-king apprit que Tchang-kang-koué avait causé la disgrâce de son protégé, & sa haine redoubla contre lui : un jour que Tchang-kang-koué revenait de chez l'empereur, il se trouva tout à coup si mal qu'il fut obligé d'entrer dans un tribunal où il expira ; cette mort subite fit du bruit, & on ne douta nullement qu'elle ne fut l'effet de la vengeance de Tsaï-king.

Dans le temps que des censeurs de l'empire accusaient ce ministre auprès de l'empereur & travaillaient à le faire casser pour la troisième fois, un certain Kouo-tien-sin, qui se mêlait d'astrologie judiciaire & qui

demeurait au palais où l'empereur l'occupait à supputer les koua de l'*Y-king* pour percer dans l'avenir, mêlait toujours dans ses prédictions quelque chose sur le compte de Tsaï-king comme s'il voulait troubler l'empire ; Hoeï-tsong, qui se livrait aux superstitions des tao-ssé, en fut épouvanté ; il renvoya Tsaï-king du ministère, & ne lui laissa qu'une place honoraire à la cour qui l'éloignait entièrement des affaires du gouvernement. p.348 Ce prince lui substitua Ho-tchi-tchong ; mais ce dernier était l'ami intime de Tsaï-king & aussi méchant que lui ; un membre du collège impérial, appelé Tchin-tchao-lao en avertit l'empereur. Il lui écrivit que le choix qu'il avait fait de cet homme faisait perdre l'espérance du bonheur qu'on attendait de la destitution de Tsaï-king. Il l'accusait d'être étourdi, sans prudence & sans habileté, & de plus, d'entretenir avec Tsaï-king une intimité dont celui-ci ne manquerait pas d'abuser pour gouverner comme auparavant, sous le nom de ce nouveau ministre.

Le même Tchin-tchao-lao, qui était aimé de l'empereur, lui présenta quatorze chefs d'accusation contre Tsaï-king, & demanda que, si, par une clémence signalée, on accordait la vie à cet ancien ministre, il fût du moins relégué fort loin de la cour. Les censeurs de l'empire demandèrent la même chose ; toutes ces tentatives furent inutiles : Hoeï-tsong abaissa les degrés de mandarinats de Tsaï-king, mais il ne l'éloigna pas, ce qui fit juger à ceux de son parti qu'il tenait encore au cœur à ce prince, & qu'il pourrait rentrer dans le ministère. Leur espérance paraissait d'autant mieux fondée, que quelque temps après un des grands, nommé Heou-mong, de qui l'empereur voulait savoir la pensée sur plusieurs de ses officiers, lui parla avec intérêt de Tsaï-king, & lui dit que si cet ancien ministre s'attachait à rectifier son esprit & son cœur, il n'y avait aucun sage des dynasties précédentes qui pût lui être comparé.

A la cinquième lune, il parut une comète aux étoiles Koué & Leou. L'empereur la regarda comme un mauvais pronostic, & ordonna à ses mandarins de lui représenter ce qu'ils trouvaient à réformer dans le

gouvernement il fut p.349 accablé de placets, par lesquels on lui demandait l'éloignement de Tsaï-king ; Hoeï-tsong ne put résister à tant d'instances, il l'exila à Hang-tchéou sans emploi.

A la sixième lune, Hoeï-tsong chercha un ministre qui fut agréable à l'empire, & jeta les yeux sur Tchang-chang-yng ; ce choix fut approuvé des grands. Il y avait plusieurs mois qu'il n'était tombé d'eau, & on craignait la disette. Le lendemain que le nouveau ministre prit possession de sa charge, la comète disparut, & il tomba une pluie fort abondante.

1111. Le ministre Tchang-chang-yng ne demeura pas longtemps dans le ministère ; il ne pensait qu'à soulager les peuples & à supprimer une multitude d'impôts que Tsaï-king avait mis pour subvenir à l'achat des choses frivoles avec lesquelles il amusait l'empereur ; il suspendit tous les travaux inutiles, renvoya les artistes & les ouvriers, & remit les finances sur un autre pied ; mais Hoeï-tsong ne voyant plus venir les bijoux dont il s'amusait, se dégoûta bientôt de Tchang-chang-yng : les partisans de Tsaï-king profitèrent de cette disposition, & accusèrent le nouveau ministre de ne pas garder le secret sur les affaires du gouvernement. A la huitième lune, l'empereur lui ôta son emploi.

A la neuvième lune, l'eunuque Tong-koan arriva des provinces occidentales ; il avait engagé une partie des peuples Kiang à se donner à l'empire : le succès de cette négociation le persuada qu'il pourrait entreprendre de soumettre les Tartares Leao qui habitaient au midi de la grande muraille, & quelques jours après son retour, il proposa à l'empereur d'envoyer un ambassadeur à leur roi, sous prétexte de le féliciter à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, mais en p.350 effet pour examiner l'état de ce royaume, & s'il y avait lieu de penser à quelque expédition. L'empereur nomma Tching-yun-tchong pour servir de second à Tong-koan dans cette ambassade. Un des courtisans lui représenta qu'en mettant un eunuque à la tête de cette ambassade, c'était donner à penser aux Tartares qu'il n'avait pas un homme dans ses États.

> — Les Khitan, lui répondit l'empereur, savent que Tong-koan a eu le talent de soumettre une partie des Kiang sans leur faire la guerre, & ils désirent le voir ; il est bon de profiter de cette circonstance pour observer ce qui se passe chez eux.

Tong-koan partit pour la cour des Tartares Leao, où il ne séjourna que le temps qu'il lui fallait pour prendre une idée de leur gouvernement, sans leur donner lieu de soupçonner le motif secret de sa mission. A son retour, un certain Ma-tchi vint le joindre nuitamment à Lou-keou, au sud-ouest de Pé-king, pour faire amitié avec lui ; & afin de l'y engager plus fortement, il lui dit qu'il avait un moyen infaillible de faire rentrer le pays de Yen sous la domination chinoise. Ma-tchi était issu des princes Leao, & possédait un des premiers postes dans un des tribunaux des Khitan ; c'était un homme turbulent, étourdi, de peu de jugement & avec cela grand parleur ; il avait à se plaindre de son souverain.

L'ambassadeur chinois, après un court entretien, reconnut dans Ma-tchi plus de mécontentement que de jugement ; il le reçut cependant & le fit monter sur son char, & l'ayant conduit à la cour impériale, il le présenta à l'empereur comme un homme qui prétendait avoir des moyens de faire recouvrer aux Chinois le pays de Yen, mais qui ne p.351 voulait s'en ouvrir qu'à lui. Ma-tchi dit à ce prince :

> — Les Nu-tchin ont conçu une inimitié contre les Tartares Leao qui pénètre jusqu'à la moelle de leurs os ; le roi des Leao ne s'occupe que de ses plaisirs, & il a abandonné entièrement le gouvernement à ses officiers qui ont mis ses États en combustion ; si Votre Majesté voulait faire alliance avec les Nu-tchin, & établir entre eux & la Chine une communication par Teng-tchéou & par Laï-tchéou, elle pourrait très aisément détruire les Leao.

L'empereur goûta ce projet, & résolut dès lors d'en tenter l'exécution ; son conseil à qui il le communiqua, dit que depuis plus de cent ans on ne permettait à aucune barque de passer la mer vers Teng-

tchéou & Laï-tchéou, qui avait été fermée de ce côté-là pour de solides raisons, & qu'il était à craindre qu'en l'ouvrant de nouveau on ne s'en repentît. Cette réponse déplut à l'empereur, qui s'en tint à ce que lui avait dit Ma-tchi, & s'occupa dès lors de la réunion du pays de Yen.

1112. Hoeï-tsong, voyant que son conseil n'était pas de son avis, pensa à faire revenir Tsaï-king ; il commença par le rétablir dans les grades qu'il lui avait ôtés ; il le rappela ensuite, & lui donna un repas dans un des jardins du palais où il le traita avec beaucoup d'égards. Il lui permit de demeurer à la cour dans une maison qu'il lui assigna.

Le retour de cet ancien ministre fut désapprouvé de la plupart des grands, qui s'en expliquèrent assez hautement pour que cela revînt aux oreilles de l'empereur & de Tsaï-king. Ce dernier ressentit vivement la haine qu'on lui marquait, & pour la calmer, il supposa qu'il avait demandé à l'empereur la permission de se retirer de la cour, mais que p.352 ce prince avait exigé qu'il y demeurât & qu'il vînt au palais tous les trois jours seulement recevoir ses ordres ; il ajoutait que quiconque irait contre cet ordre, se rendrait coupable de désobéissance à l'égard du souverain. Cet écrit, qu'il fit afficher à la porte de sa maison, produisit l'effet qu'il en attendait : on fut beaucoup plus réservé à son égard, & personne n'osa plus parler de lui que secrètement.

L'an **1113**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la neuvième lune, l'empereur à qui on rapporta des choses extraordinaires de deux tao-ssé adonnés à la magie, & appelés, l'un Ouang-lao-tchi, & l'autre Ouang-tsé-si, eut la curiosité de les voir, & les manda à la cour. Ouang-lao-tchi, originaire de Po-tchéou, était auparavant simple écrivain d'un tribunal ; lorsqu'il exerçait cet emploi, il fit rencontre d'un tao-ssé qui promit, s'il voulait le suivre, de lui apprendre le secret du breuvage qui procurait l'immortalité ; Ouang-lao-tchi quitta sa femme & ses enfants, & suivit le tao-ssé dans sa solitude où il se construisit une cabane de roseaux. Après avoir demeuré un couple

d'années sous la discipline de son maître & avoir appris divers secrets magiques, il se crut assez habile pour marcher sur ses traces & il le quitta : il se fit une si grande réputation, que Ouang-tan, un des grands de la cour qui se trouvait alors à Po-tchéou, jugea qu'il ferait sa cour à l'empereur s'il le lui faisait connaître. Hoeï-tsong, fort adonné à la secte des tao-ssé, reçut avec joie l'avis de Ouang-tan, & envoya un des grands inviter Ouang-lao-tchi, qui vint à la cour & fut logé dans la maison de Tsaï-king. Un jour ce tao-ssé étant en présence de l'empereur, lui présenta un p.353 papier cacheté ; ce prince l'ouvrit, & y lut comment l'année précédente, au milieu de l'automne, les reines Kiao-feï & Lieou-feï s'étaient amusées, & les conversations qu'elles avaient eues ensemble ; l'empereur, qui croyait que personne ne pouvait savoir ces choses que lui, en demeura surpris, & fut confirmé dans l'idée qu'on lui avait donnée de Ouang-lao-tchi, à qui dès lors il donna le titre de Tong-oueï-sien-seng [1].

Ce trait, qui fut su de toute la cour, accrédita le tao-ssé & lui attira un concours étonnant de personnes qui venaient le consulter, & à qui il donnait des réponses justes. Tsaï-king, inquiet de voir cette affluence de peuple assiéger continuellement sa porte, craignit qu'il n'en arrivât du désordre ; il s'en plaignit à Ouang-lao-tchi, qui obtint un ordre de l'empereur & fit cesser ce concours. Le tao-ssé continua à demeurer à la cour, où il mourut au bout d'un an.

Ouang-tsé-si, le second de ces tao-ssé était natif de Hong-tchéou ; dès sa plus tendre jeunesse, il s'était donné à un tao-ssé qui demeurait à la montagne Song-chan ; après quelques années, étant devenu profond dans l'art de son maître, il demeura assez longtemps en son particulier. Il avait eu de Hiu-siun, c'est le nom du tao-ssé, un livre intitulé Ta-tong yn-chu [2], & tous les secrets magiques de Ho-lo-tsi-yuen, dont il fit sa principale étude, & avec lesquels il se fit une réputation. Ceux qui habitaient dans le voisinage de la montagne Song-chan & des mandarins

[1] C'est-à-dire, maître qui pénètre les choses les plus secrètes. Éditeur.
[2] Ta-tong-yn-chu, ou traité des secrets les plus rares. Éditeur.

mêmes allaient le consulter. Dès qu'ils paraissaient & avant de leur avoir parlé, il les appelait par leur nom & leur disait le sujet p.354 qui les amenait ; il leur donnait sa réponse, & les renvoyait souvent sans qu'ils lui eussent dit un seul mot. Tsaï-king instruit par la renommée du talent extraordinaire de ce tao-ssé, le fit venir à la cour & le présenta à l'empereur, qui lui donna le nom de Tchong-yn-tchu-ssé ; mais comme il était très habile à tracer certains caractères magiques de cette secte, il pria l'empereur de lui donner le nom de Tong-miao-sien-seng [1].

A cette époque, la secte des tao-ssé commença à s'élever au-dessus des autres. Comme Ouang-tsé-si recevait tous les jours de nouvelles faveurs de l'empereur, les princes du sang & les grands s'empressèrent comme à l'envi de gagner ses bonnes grâces, & lui firent des présents considérables, qui le rendirent un des plus riches de la cour. Ouang-ngan-tchong, frère de Ouang-ngan-ché, obtint de l'empereur que les tao-ssé qui étaient retirés dans les montagnes & les déserts pourraient habiter les villes, & on leur accorda des lettres-patentes pour qu'ils y fussent en sûreté.

A la onzième lune, l'empereur alla faire un sacrifice au Tien dans le Nan-kiao ; il s'y fit accompagner par une centaine de tao-ssé, qui le précédaient deux à deux revêtus de leurs habits de sacrificateurs. A leur suite, venait Tsaï-yeou, fil de Tsaï-king, qui menait le cheval de l'empereur immédiatement devant le char sur lequel il était assis. Au moment que l'empereur sortait de la porte méridionale, il dit, tout à coup, aux grands qui l'environnaient, qu'il voyait à l'orient du jardin Yu-tsin-yuen comme une grande tour p.355 à plusieurs étages, & il leur demanda si c'était quelque nouveau bâtiment qu'on eût élevé sans l'en avertir. Tsaï-yeou lui répondit que ce qu'il apercevait était formé par les vapeurs qui s'élevaient de la terre & qui prenaient différentes formes ; il ajouta qu'on avait vu sortir de ces tours à plusieurs étages, & semblables

[1] Tong-miao-sien-feng ou maître qui pénètre les choses les plus surprenantes. Éditeur.

à des palais, de jeunes enfants habillés en tao-ssé avec des parasols à la main, qui marchaient à la file les uns des autres.

> — C'est l'Esprit du Ciel qui descend, dit alors l'empereur, il n'en faut pas douter ; qu'on le fasse savoir à tous les grands, & qu'à cette occasion ils publient un pardon général que j'accorde à tout l'empire.

De retour au palais, il ordonna qu'on bâtît un temple de tao-ssé dans le lieu où il avait vu ces tours ; il lui donna un nom, & le décora d'une belle inscription qu'il écrivit de sa propre main ; il ordonna encore de recueillir exactement tous les livres des tao-ssé, & de les apporter à la cour pour être distribués dans leurs différents temples.

1114. Ouang-lao-tchi, Ouang-tsé-si, & un autre tao-ssé, appelé Siu-tchi-tchang, étaient dans la plus grande faveur. Hoeï-tsong les honorait indifféremment des noms de maîtres & de docteurs, & prétendait qu'ils devaient avoir rang parmi les grands de l'empire ; il établit pour tous les tao-ssé vingt-six sortes de grades dépendants de ces trois chefs, afin qu'il y eût entre eux une subordination ; & dans le cas de quelque contestation, les tao-ssé de ces différents grades s'adressaient aux trois chefs réunis qui jugeaient & punissaient les coupables.

A la huitième lune, fut achevé un magnifique palais auquel on travaillait depuis quelques années, qui était situé p.356 au nord de la ville hors des murailles ; Tsaï-king en avait conçu le plan, comme un moyen de s'appuyer contre les nouveaux ennemis qui s'élevaient tous les jours contre lui. Il se réunit pour construire ce bâtiment avec cinq eunuques de son parti, tous riches & intéressés à le soutenir afin de se conserver eux-mêmes ; une partie de leurs biens & ce que Tsaï-king tira des trésors publics dont il était le maître, forma une somme immense avec laquelle ils commencèrent à mettre la main à l'œuvre sous le bon plaisir de l'empereur. Leur dessein était de ne rien épargner & d'élever le plus magnifique palais qu'on eût encore vu en Chine ; il n'y avait rien de plus grand, & de mieux entendu que cet édifice ; on y employa tout ce que l'art

& la nature pouvaient fournir de plus recherché & de plus rare. Le parc, les jardins & les parterres répondaient à la magnificence des bâtiments, & à la richesse des meubles dont ils étaient ornés. Le parc, d'une vaste étendue, était peuplé de différentes espèces d'animaux rares & curieux, qui étaient à couvert dans des forêts d'arbres choisis qu'on y avait transplantés avec des dépenses immenses & un art qui imitait de près la nature.

Ces forêts étaient bordées, d'espace en espace, par de grandes volières remplies d'oiseaux les plus recherchés, qui par la variété de leur ramage contribuaient beaucoup aux délices de ce lieu enchanté. Au milieu de ces forêts, on voyait jaillir une source dont les eaux coulaient dans un lac qu'on avait creusé exprès, & se rendaient ensuite hors de la forêt par un canal revêtu de pierres, dans un grand étang auquel pour sa largeur & son étendue on avait donné le nom de mer.

p.357 Le parterre joignant les bâtiments, était garni de fleurs, dont les graines, les oignons & les plantes, outre ce que produit la Chine en ce genre, avaient été apportées des royaumes circonvoisins. On s'était attaché surtout aux arbres à fleurs.

Les jardins, disposés au-delà de ce parterre, imitaient agréablement la nature par de petites montagnes artificielles couvertes d'arbres fruitiers de toutes les saisons ; elles s'unissaient les unes aux autres par un enchaînement vraiment champêtre, & on y montait par de petits chemins dont l'irrégularité affectée présentait aux yeux un charme tout nouveau ; enfin, rien ne manquait dans ce lieu de plaisance, & on eût dit qu'on y avait rassemblé les beautés de la terre pour en faire un nouveau ciel [1].

---

[1] Ce palais portait le nom de Yen-fo-kong ou du *palais de la félicité continuée*. Les historiens ajoutent en note : « Nous ne voyons point que nos sages empereurs des premiers temps aient permis de pareilles magnificences à leur égard. Rien n'était plus modeste que l'équipage de l'empereur Yao, il ne souffrait ni luxe ni profusion dans ce qui était à son usage. Le palais du grand Yu n'était qu'une maison ordinaire. L'empereur Ouen-ti de la grande dynastie des Han ne voulut jamais permettre qu'on lui bâtit une maison de plaisance où il pût aller se délasser des fatigues du gouvernement. L'empereur Taï-tsong de la famille des Tang ne put se résoudre à employer les deniers de l'empire à se faire faire un appartement plus commode. L'empereur Hoeï-tsong n'aurait-il pas mieux fait d'imiter ces grands princes, plutôt que de suivre les traces de l'empereur Tsin-chi-hoang-ti ? Il devait penser à mettre ses États à l'abri de la tempête qui s'éleva alors en

Comme la guerre des Kin contre les Leao commence à cette époque, il est nécessaire de faire connaître l'origine de ces premiers, & de dire comment ils devinrent assez puissants pour détruire entièrement les Leao, & se rendre maîtres d'une partie de la Chine.

p.358 Les Kin, connus encore sous le nom de Niutchin ou Nu-tchin, viennent originairement d'un certain Ouki, chef d'une horde habituée dans le royaume de Sou-chin ; ces Tartares se multiplièrent si fort, que sous les Yuen-oueï ou les premiers Oueï, ils se divisèrent en sept hordes, sous les noms de Soumo, de Pétou, de Ancoutché, de Founieï, de Haochi, de Héchouï & de Péchan. Sous la grande dynastie des Tang, Ouki changea son nom & prit celui de Moho, qu'il ajouta au nom des autres hordes, afin de les tenir dans la soumission, mais il ne put en venir à bout ; au commencement de la dynastie des Soui, les hordes Héchouï, Moho & Soumomoho se retirèrent dans la Corée, à l'insu des autres, qui ne l'apprirent qu'après leur départ ; lorsque Li-tsi, roi de la Corée, fut battu, la horde Soumo alla se saisir du pays de Tong-meou, dont elle forma le royaume de Pouhaï ; & la horde Héchouï alla s'établir dans le pays de Sou-chin, qui s'étendait à l'est jusqu'à la mer, & avait la Corée au midi.

Au commencement du règne de Hiuen-tsong, huitième empereur de la grande dynastie des Tang, les Héchouï envoyèrent une ambassade à ce prince pour se mettre sous la protection de la Chine. Hiuen-tsong donna à leur chef le titre de général des troupes, & pour marquer l'estime qu'il en faisait, il voulut qu'à l'avenir on l'appelât Lihientching. Le nom de Li était celui de la famille impériale. Dans la suite, le royaume de Pou-haï devenu beaucoup plus puissant, soumit les Héchouï, & rompit avec l'empire ; & lorsque les Tartares Leao détruisirent le royaume de Pou-haï, les Héchouï qui étaient au sud, se soumirent à eux, & en reçurent le nom de Nutchin civilisés, pour les distinguer de ceux du nord

---

Tartarie contre les Leao, & qui après leur destruction vint lui enlever ce lieu de délices, & faillit à perdre entièrement sa dynastie.

qui ne voulurent point suivre leur exemple & auxquels p.359 on donna celui de Nutchin sauvages ; ces derniers se retirèrent auprès de la rivière Hong-tong-kiang, autrement Hé-long-kiang & des *grandes montagnes blanches*, appelées en tartare Colmin-chan-tchien-alin, & en chinois Tchang-pé-chan, qui ont plusieurs centaines de ly de long sur près de deux cents de haut. Au sommet de ces montagnes, on voit un lac qui a plus de quatre-vingt ly de tour, d'où sortent, du côté du midi le fleuve Ya-lou-kiang, & du côté du nord le Hong-tong-kiang, dont l'ancien nom était Soumo près de sa source ; c'est dans ce pays que s'établirent les Soumomoho, qui donnèrent à ce fleuve le nom de Song-oua-kiang pour le distinguer du leur ; après avoir coulé vers le nord jusqu'à l'ancienne ville de Hoeï-ning-fou des Kin, ce fleuve tournant au nord-ouest jusqu'au nord de la ville de Ou-koué-teou-tching, descend ensuite du côté de l'est & va se jeter dans la mer. Le Hong-tong-kiang prend le nom de Hé-long-kiang à quinze cents ly au nord de la ville de Kaï-yuen.

Sous le règne de Gin-tsong, quatrième empereur des Song, le Tartares Leao changèrent le nom de Nutchin en celui de Nutché. Alors un certain Hanpou des Nutché, de la horde Héchouï, après avoir demeuré longtemps dans le royaume de Corée, & âgé de plus de soixante ans, se sépara de Acounaï, son frère aîné, & partit avec Paoholi, son cadet, pour le pays des Nutché sauvages ; ils s'établirent sur les bord de la rivière Kan-chouï qui dépendait de la horde de Ouanyen. Après qu'ils y eurent fait quelque séjour, un Tartare de la horde de Ouanyen en tua un d'une autre horde ; ce malheur mit une si grande inimitié entre ces deux hordes, qu'elles furent longtemps à s'entr'égorger sans qu'il fût possible p.360 de les apaiser. Ouanyen, ennuyé de cette guerre destructive, proposa à Hanpou de les mettre d'accord, avec promesse, s'il réussissait, de lui donner sa fille qui n'avait encore que soixante ans [1], & de le faire chef de horde. Hanpou s'entremit avec chaleur pour les réconcilier il fit entendre à la horde plaignante qu'il n'était pas de son intérêt de se faire

[1] [c.a. *sic*.]

périr pour un seul homme, & qu'ils devaient être satisfaits que la horde du meurtrier payât une somme convenue. En conséquence, il établit, du consentement des deux partis, qu'on serait tenu de fournir à la famille de celui qui aurait été tué, un homme, dix paires de chevaux, dix vaches, dix bœufs & six taëls d'argent : loi qui subsista depuis cette époque chez les Tartares Nutché.

Les deux hordes ayant fait la paix à ces conditions, Ouanyen, pour reconnaître le service que Hanpou venait de lui rendre, tint parole, & lui donna en mariage sa fille ; il en eut deux enfants mâles, Oulon & Oualou & une fille qu'il appela Tchoussépan ; alors Hanpou fut reconnu pour être de la horde & de la famille de Ouanyen ; c'est lui que les Kin regardent comme le chef de leur famille, & à qui ses descendants donnèrent, quand ils prirent le titre d'empereur, le nom de Chi-tsou, par la raison qu'ils le reconnaissaient pour le premier de leurs ancêtres. Son fils Oulon, son héritier, eut un fils appelé Pahaï qui lui succéda ; à Pahaï succéda Souïko, son fils.

Dans ces commencements, les Héchouï n'avaient point encore de maisons ; ils demeuraient sous de mauvaises tentes qu'ils transportaient çà & là, en suivant les montagnes & les rivières. Souïko fut le premier qui se fixa à Haï-cou-chouï p.361 & fit construire des maisons ; il inspira à ses Tartares le goût de l'agriculture : ils appelèrent cette espèce de ville Nacouli, c'est-à-dire en leur langue, *maison où on demeure*.

Souïko eut pour fils Chilou ; à cette époque, les Nutché n'avaient point encore de lois fixes ; Chilou sentit la nécessité d'en établir : il éprouva des difficultés de la part de ces barbares accoutumés à vivre en liberté. Ses propres oncles se joignirent aux mécontents, & prirent la résolution de le tuer. Sieïlioutching, un de ses oncles paternels qui n'était point du complot, décocha quelques flèches sur les conjurés & les mit en fuite. Chilou, soutenu par son oncle, les obligea d'accepter des lois, & il les gouverna avec tant de sagesse, qu'ils commencèrent à se rendre formidables.

Les Leao, dans la vue d'attacher ces Tartares à leur service, donnèrent un titre à Chilou ; mais ce fut précisément ce qui les révolta, parce qu'ils ne voulaient point être soumis aux Leao, ce qui arriverait infailliblement si leur chef en dépendait. Chilou, qui avait des vues plus étendues, accepta ce titre sans difficulté, &, les armes à la main, il contraignit les plus mutins de se soumettre ; il ramena ceux qui l'avaient abandonné. Au retour de cette expédition, il tomba malade, & mourut dans un endroit appelé Pé-sé-tsi. Ces Tartares n'avaient point encore d'écriture, ils ne connaissaient ni les mois, ni les années, & ils ne savaient leur âge que par certains évènements dont la réminiscence leur servait d'époque. Chilou mourut, & laissa le gouvernement à Oucounaï, son fils, qui n'avait ni moins d'esprit, d'habileté, & de bravoure que lui, comme il le fit voir p.362 dans la révolte de Païmen, chef de la horde Oukouépounié des Tartares Leao.

Les Leao voulaient combattre ce rebelle à force ouverte ; Oucounaï leur conseilla au contraire de n'employer pour le réduire que la ruse, & de ne pas l'obliger à se retirer dans des montagnes inaccessibles où il serait difficile de le forcer. Les Leao goûtèrent son avis, & le chargèrent de conduire cette expédition ; Oucounaï surprit Païmen qu'il fit prisonnier, & vint le présenter lui-même au roi des Leao, qui, pour l'en récompenser, le régala d'un magnifique repas, & voulut lui donner des provisions de commandant général des Nutché sauvages ; mais comme ces Nutché ne dépendaient point des Leao, & que Oucounaï ne prétendait pas non plus en dépendre, il se retira sans les avoir acceptées ; le roi des Leao croyant que Oucounaï ne l'avait refusé que parce qu'il regardait cette charge comme au-dessous de lui, lui envoya un de ses officiers pour le tranquilliser, & l'assurer que dans la suite il l'élèverait à une dignité supérieure.

Oucounaï mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, & laissa neuf enfants mâles, savoir, Hétché, Hélipou, Héssun, Polassou, Yncou, Hétchinpao, Mapou, Alihoman & Mantouhou. Oucounaï n'aimait point

Hétché, son fils aîné, qu'il trouvait trop faible & trop facile ; il lui préféra pour être son successeur, Hélipou, le second, en qui il remarquait plus d'esprit & plus de fermeté.

A peine Hélipou eut-il pris possession du commandement à la place de son père, que Pahé, un de ses oncles, en parut mécontent ; Hélipou, pour le gagner, le fit chef d'une horde, mais sans aucune autorité sur les troupes, p.363 pour lui ôter les moyens de causer du trouble. Pahé, que cette réserve rendit encore plus mécontent, se ligua avec Hoannan, fils de Yata, conseil de Hélipou, & avec Santa, Outchun & Omohan ; ils levèrent des troupes & se révoltèrent.

Les troupes de Hoannan & de Santa étaient aguerries & très nombreuses ; celles de Hélipou parurent les craindre, mais ce dernier les rassura par son intrépidité & sa bravoure ; le jour du combat il quitta sa cuirasse pour leur prouver sa valeur, & marcha à l'ennemi. Cette action donna de la confiance à ses soldats, & ils s'animèrent si fort les uns & les autres que jamais victoire ne fut plus complète que la leur ; ils poursuivirent l'ennemi jusqu'au désert de Péaïtien ; le nombre de ceux qu'ils tuèrent auprès de la rivière Poutoto fut si grand que ses eaux furent teintes de leur sang ; ils prirent une quantité innombrable de chariots, de cuirasses, de chevaux, de bœufs & de provisions de bouche. Hélipou dit que si le Tien ne les avait pas aidés, jamais ils n'auraient obtenu une victoire si éclatante sur les rebelles : il usa ensuite de clémence à leur égard & empêcha de les poursuivre plus loin. Cette sage conduite toucha la plupart des rebelles ; Hoannan & Santa vinrent se soumettre : il n'y eut que Peïnaï, chef de la horde de Oualé, qui entraîna Outchun & Omohan ; mais Poulassou, frère de Hélipou, battit ce chef, & l'ayant fait prisonnier, il l'envoya au roi des Tartares Leao.

Peu de temps après cette victoire, Hélipou mourut ; c'était un capitaine d'une grande étendue de génie, infatigable & que le danger n'effraya jamais ; on dit de lui qu'il bravait la plus grande rigueur des saisons, & qu'il ne regarda jamais p.364 derrière lui, marchant toujours au

combat sans cuirasse. Il était si actif au plus fort d'une mêlée & si prompt en expédients, que quand un corps venait à plier, il savait le renforcer avec tant de promptitude que bientôt ce même corps devenait le plus terrible aux ennemis. Il rendit la nation des Nutché sauvages redoutable aux Léao. Hélipou laissa onze fils, Ousouya, Akouta, Hantaï, Otsimaï, Chéyé, Ouasaï, Ouatché, Oucounaï, Chémou, Tchatchi & Outa, mais il ne choisit aucun d'eux pour lui succéder. Il leur préféra son frère Poulassou, qu'il jugeait plus capable de maintenir les Nutché sur le pied où il les avait mis ; Poulassou mourut, l'an 1093, huitième année du règne de Tché-tsong, empereur des Song.

Ynkou, frère & successeur de Poulassou, fut à peine en possession de sa nouvelle dignité, qu'il eut à combattre contre Afou, chef de la horde Héchilieï, qui s'était révoltée & avait entraîné dans son parti Maotoulou. Ynkou, craignant que cette révolte n'eût des suites, attaqua la ville de Afou ; le rebelle n'osa pas l'y attendre, il prit la fuite, & se retira auprès du roi des Leao qui le prit sous sa protection ; celui-ci envoya ordre à Ynkou de ne point maltraiter les habitants de Afou ; Ynkou obéit, mais il eut la précaution de laisser une garnison dans cette ville pour la conserver. Cependant, l'an 1101, première année du règne de Hoeï-tsong, les habitants, qui étaient demeurés fidèles à leur chef, surprirent cette garnison qu'ils chassèrent. Ynkou, outré de leur perfidie, y accourut, & força leur ville qu'il mit au pillage

Afou, qui était à la cour du roi des Leao, s'en plaignit, & engagea ce prince à envoyer Kilieï, un de ses officiers, p.365 pour obliger Ynkou à restituer tout ce qu'il lui avait enlevé, & à lui fournir plusieurs centaines de ses meilleurs chevaux. Ynkou, surpris de ce que le roi des Leao le condamnait sur la déposition d'un rebelle, était bien résolu de n'avoir aucun égard à ses ordres, parce qu'il ne voulait point dépendre de lui ; mais ce roi était puissant, & il lui fallut user d'adresse pour lui tenir tête. Il engagea les peuples de Tchounoueï & de Tota, qui demeuraient sur les rivières, d'intercepter la communication du pays d'où on tirait les

meilleurs & les plus beaux éperviers ; ensuite il fit écrire au roi des Leao, par le gouverneur de Piékouté, qu'il n'y avait que les Nutché sauvages en état de rouvrir cette communication.

Les Tartares Leao donnèrent dans le piège ; ils envoyèrent ordre à Ynkou de mettre les peuples de Tchounoueï & de Tota à la raison, promettant qu'au moyen de ce service il ne serait plus parlé de l'affaire de la ville de Afou ; Ynkou rétablit sans peine cette communication. Le roi des Leao en fut si content qu'il lui fit de très riches présents, que Ynkou fit distribuer aux peuples de Tchounoueï & de Tota sans en rien réserver pour lui.

L'année suivante, Siaohaïli, un des premiers officiers des Tartares Leao, se révolta contre son prince, & se retira vers les Atien, une des hordes des Nutché sauvages ; il envoya Ouadala, son parent, solliciter Ynkou de prendre les armes contre les Leao ; mais Ynkou, qui ne jugeait pas qu'il fût temps d'agir, fit arrêter Ouadala, & le fit mourir, afin d'ôter au roi des Leao tout soupçon qu'il eût dessein de se joindre au rebelle. Celui-ci lui fut gré de cette action, & lui envoya demander ses troupes. Ynkou se mit aussitôt en campagne & enleva à Siaohaïli p.366 mille cuirassiers ; Akouta, neveu de Ynkou, dit qu'avec ces cuirassiers il n'y avait point d'expédition qu'ils ne pussent entreprendre ; cependant leur nombre n'allait pas au-delà de mille.

L'armée des Leao montait à près de sept à huit mille hommes ; elle avait attaqué plusieurs fois le rebelle & en avait toujours été battue ; Ynkou commença à mépriser les Leao, & dit à leurs généraux qu'ils pouvaient s'en retourner, qu'il se chargeait de réduire Siaohaïli, de le faire prisonnier & de le faire conduire à leur roi. Siaohaïli, voyant qu'il n'avait plus affaire qu'aux Nutché, crut qu'il en aurait bon marché, & il leur présenta la bataille ; Akouta s'y distingua par sa valeur ; ayant aperçu Siaohaïli dans la mêlée, il fut à lui à toute bride, lui décocha une flèche qui le renversa de cheval & il le fit prisonnier : son malheur découragea ceux de son parti, la terreur se répandit parmi eux & ils

prirent tous la fuite ; Ynkou fit couper la tête à Siaohaïli & l'envoya au roi des Leao qui l'en récompensa magnifiquement ; Ynkou apprit par ce qui s'était passé dans cette campagne qu'il n'était pas difficile de battre les Leao, & il ne garda plus tant de mesures avec eux. Alors, par le conseil de Akouta, il introduit parmi les Nutché des coutumes & des lois générales, & il rendit ces peuples formidables ; au sud-est, ils occupaient les pays de Tsieni, de Likou, de Holan, & de Yélan, jusqu'au pays de Chikoulon ; au nord, ils s'étendaient jusqu'à Oukoué ; ils se rendirent encore maîtres du pays de Oueïtouta.

Quoiqu'une partie de ces Nutché eût été autrefois soumise aux Coréens, depuis longtemps ils ne communiquaient plus avec eux ; un officier coréen étant venu dans leur pays, fut p.367 surpris de trouver cette nation, autrefois si barbare & si faible, devenue si puissante & si bien réglée ; cet officier étant de retour, en donna avis à son prince, & lui conseilla de faire amitié avec eux pour prévenir les maux qui pourraient en arriver. Le roi de Corée goûta ce conseil, & depuis cette époque, ses sujets commercèrent avec les Nutché. A la dixième lune de l'an 1103, troisième du règne de Hoeï-tsong, Ynkou mourut ; Ouyassou, son neveu, lui succéda.

L'an 1104, ce nouveau chef des Nutché envoya Chétihoan avec un corps de troupes dans le pays de Holantien ; il s'y rendit maître de sept villes, & fit craindre aux Coréens que la tempête n'approchât de leur côté : cette considération obligea ces derniers à offrir à Chétihoan leur médiation, pour accommoder le différend qu'il avait avec les Holantien. Chétihoan accepta la médiation proposée, & envoya Peïlou, un de ses officiers, au roi de Corée ; les Holantien en envoyèrent aussi deux pour stipuler leurs intérêts, mais les Coréens les arrêtèrent, & ne permirent pas à Peïlou de passer outre. Les peuples de Ouchouï s'étant déclarés alors pour les Coréens, surprirent quatorze hommes des Nutché & s'avancèrent pour combattre Chétihoan ; mais celui-ci les battit partout, les poursuivit dans le pays de Pitenchouï & jusqu'au-delà de leurs

limites ; il fit trembler le roi de Corée, qui lui fit rendre les quatorze prisonniers Nutché, & demanda la paix que Peïlou lui accorda.

L'an 1112, le roi des Leao fit un voyage du côté de Tchun-tchéou, & alla jusque sur les bords du fleuve Hontongkiang pour y prendre le plaisir de la pêche ; les chefs des Nutché sauvages, qui en étaient éloignés d'environ mille ly, vinrent, p.368 suivant l'ancienne coutume, lui faire la cour ; ce prince les invita souvent à manger de sa pêche, & il se divertissait à les voir danser & à faire des tours d'adresse, ordinaires à cette nation. Akouta se rendit un des derniers auprès de ce prince, qui l'invita à se mêler parmi les danseurs ; Akouta refusa, & dit d'un ton fier, accompagné d'un regard dédaigneux qui marquait assez que la proposition l'insultait, qu'il ne savait pas danser. Le roi des Leao dit quelques jours après à Siao-fong-sien, chef de son conseil, qu'Akouta était considéré parmi ceux de sa nation par sa bravoure & son habileté, & qu'il serait peut-être à propos de s'en défaire & d'éviter par là les embarras qu'il paraissait capable de leur susciter dans la suite. Siao-fong-sien lui répondit qu'Akouta ne connaissant point la politesse, n'avait pas commis de crime digne de punition, & que si on le faisait mourir sans un motif légitime, il n'en faudrait pas davantage pour révolter les Nutché.

> — D'ailleurs, ajouta-t-il, quand il aurait conçu quelque dessein nuisible à notre repos, que peut-il faire contre les forces & la puissance de Votre Majesté ?

A son retour, Akouta, persuadé que le roi des Leao le soupçonnait d'avoir dessein de remuer & de lui faire la guerre, & sachant que ce roi, entièrement adonné à ses plaisirs, négligeait le gouvernement, se précautionna pour l'avenir ; il augmenta le nombre de ses troupes qu'il eut soin d'exercer en leur apprenant les différentes manœuvres militaires.

A la onzième lune de l'an 1113, mourut Ouyassou. Akouta, généralement estimé de sa nation, se déclara lui-même successeur de son frère, & prit le titre de Toupoukilieï, p.369 qui signifiait dans leur

langue, *commandant général avec une autorité absolue*. Avant de tomber malade, Ouyassou avait songé durant son sommeil qu'il poursuivait un loup sur lequel il avait décoché plusieurs flèches sans qu'aucune pût le blesser ; mais qu'Akouta, qui était survenu, l'avait percé de sa première flèche. Ses officiers, auxquels il fit part de ce songe, lui dirent qu'Akouta exécuterait les projets dont il n'avait pu venir à bout, & que ce songe le donnait à entendre.

Akouta négligea d'avertir le roi des Leao de la mort de Ouyassou : ce prince en fut choqué, & envoya Agipao, un de ses officiers, lui en demander la raison. Akouta répondit que les obsèques de son frère n'étaient pas encore finis. Agipao alla à l'endroit où était le corps du défunt, & ayant aperçu les choses qu'on lui offrait, il dit aux gens de sa fuite de les prendre ; Akouta, indigné de sa hardiesse, le fit arrêter sur-le-champ, & voulait lui faire couper la tête en l'immolant aux mânes de son frère ; mais Mohianhou, fils aîné de Ouyassou, intercéda pour cet officier & le fit relâcher.

Le roi des Leao aimait la chasse avec passion, & chaque année il faisait venir une espèce d'éperviers qu'on ne trouve que dans un pays situé au-delà de celui des Nutché, par lequel il fallait nécessairement passer ; ceux qu'il y envoyait enlevaient ordinairement aux Nutché tout ce qu'ils pouvaient, ce qui faisait beaucoup murmurer ceux-ci & les indisposait contre les Leao. Les Nutché avaient encore à se plaindre de ce que la cour des Leao refusait constamment de renvoyer le rebelle Afou. Par représailles, Ouyassou empêcha aussi, sous divers prétextes, ceux qui allaient chercher des éperviers, p.370 de passer sur ses terres, ce qui fit que les Leao n'envoyèrent plus personne. Akouta ayant succédé à son frère, fit de nouvelles tentatives pour qu'on renvoyât Afou, & il le fit demander successivement par Poukianou, Sicounaï & Yn-tchouko.

A son retour, Sicounaï peignit le roi des Leao comme un prince fastueux & entêté de sa grandeur & de sa puissance, qui se persuadait que l'univers entier devait trembler à sa parole, d'ailleurs sans activité

pour le gouvernement qu'il sacrifiait à ses plaisirs. Ce qu'il dit des officiers de cette cour, répondait assez à l'idée qu'il donnait de leur roi.

Au commencement de l'an 1114, Akouta se détermina à faire la guerre aux Leao ; il s'empara des lieux les plus importants, dans lesquels il eut soin de mettre de bonnes garnisons ; il fit réparer les murailles de ses villes & fabriquer une grande quantité d'armes. Le gouverneur du pays des Leao, voisin des Nutché, surpris de tant de préparatifs, envoya demander à Akouta ce qu'il prétendait faire ; celui-ci, à son tour, demanda pourquoi on lui faisait cette question & s'il ne lui était pas libre de se mettre en état de défense. Peu de temps après, le roi des Leao envoya lui faire la même demande ; Akouta répondit :

> « Nous autres Nutché, qui ne faisons qu'un très petit royaume, nous n'avons jamais manqué d'avoir pour votre grand royaume le respect & la déférence qu'il peut exiger de nous ; cependant nous ne recevons plus aucune marque de ses bienfaits ; bien plus, il retient contre toute justice les mécontents de notre petit royaume qui se réfugient dans ses États ; pouvons-nous ne pas y être sensibles, & ne nous oblige-t-il pas à y pourvoir ? Si votre prince nous renvoie Afou, nous nous p.371 comporterons à l'avenir à son égard comme nous avons fait par le passé, mais s'il le refuse encore à nos prières, il doit s'attendre que la force des armes en décidera.

Le roi des Leao rit de ces menaces, & cependant pourvut à ses places frontières dont il augmenta les garnisons.

Akouta ayant concerté avec Niyamoho & Kochin le plan de cette expédition, assembla les troupes des différentes hordes, & mit à leur tête Yntchouko, Leouché & Mouché ; ensuite il envoya ordre à Lanlou & à Acounaï d'amener leurs troupes. Oualoucou & Alou reçurent un ordre particulier d'engager les Ouahou & les Kissaï à attaquer les Leao par deux endroits ; enfin Chépoutieï fut envoyé au pays de Ouantoulou pour se saisir des mandarins Leao qui avaient soin d'y nourrir les éperviers.

A la neuvième lune, Akouta se mit en campagne & alla camper auprès de la ville de Leao-hoeï-tching, où deux mille cinq cents hommes des autres hordes, assemblées auprès de la rivière Laï-lieou-chouï, vinrent le joindre ; après qu'on se fut juré une fidélité mutuelle & qu'on eut fait serment de se venger des Leao, on se mit en marche pour entrer sur leurs terres. Les Nutché rencontrèrent sur les limites Yéliu-sieïché, gouverneur de Pouhaï pour les Leao, qui voulut les arrêter ; ce gouverneur s'étant avancé quelques pas, son cheval vint à broncher & le jeta par terre. Akouta, qui s'en aperçut, courut sur lui avec une vitesse surprenante, lui décocha une flèche, & le tua, avant que ses gens, empressés à le secourir, eussent le temps de le garantir. Ouapen, fils d'Akouta, qui l'avait suivi, se trouvant enveloppé de tous côtés par une troupe des Leao, Akouta vola à son secours pour le dégager ; les Nutché l'ayant suivi, le combat p.372 devint général ; il fut si funeste aux Leao, que de dix parties de leurs soldats il y en eut sept à huit qui restèrent sur le carreau.

Sarcaï n'était point à ce combat ni les troupes qu'il commandait ; à la nouvelle de cette victoire, il envoya son fils Yniyamoho avec Kochin pour féliciter Akouta, & l'exhorter à prendre le titre d'empereur ; Akouta répondit, qu'après une première victoire il y aurait trop de présomption & de légèreté à prendre un si auguste titre ; il fit alors défiler ses troupes du côté de Ning-kiang-tchéou, dont il se disposa à faire le siège ; il n'avait point encore établi ses postes, lorsque les habitants de cette ville firent une grande sortie par la porte d'orient ; mais Akouta se mit entr'eux & la ville, & les empêcha d'y rentrer : ils furent tous passés au fil de l'épée.

Cependant le roi des Leao chassait le cerf, & s'inquiétait peu de la guerre des Nutché ; la ville de Ning-kiang-tchéou fut prise le premier jour de la dixième lune, & Yotaïssénou qui y commandait fait prisonnier ; Akouta sut gagner ce gouverneur, & il le renvoya secrètement pour débaucher les Leao, & les engager à se donner aux Nutché ; Akouta

retourna dans son pays. Les Nutché n'étaient chargés d'aucunes corvées ; ceux en qui on remarquait du courage & de la force, étaient tous destinés aux armes, ils ne labouraient point, ils n'exerçaient aucun métier, & leur unique occupation était la pêche & la chasse ; lorsqu'il survenait quelque différend, on le leur faisait savoir, & ils ne manquaient pas au rendez-vous qu'on leur marquait : les armes, les chevaux & le bagage, tant pour la cavalerie, que pour l'infanterie, étaient sur le compte des particuliers ; c'était à eux à se p.373 pourvoir de tout ; les chefs des hordes s'appelaient Pokin ; mais lorsqu'ils marchaient à quelque expédition, on leur donnait le nom de Monngan & de Méouké ; Monngan en leur langue, signifiait un chiliarche ou commandant de mille hommes, & Méouké un centenier, ou officier qui commande à cent hommes.

A la onzième lune, le roi des Leao apprenant la prise de Ning-kiang-tchéou, tint un grand conseil ; un Chinois qui était à son service & occupait un des premiers emplois, dit que les Nutché étaient braves & bien exercés à tirer de la flèche, au lieu que les Leao semblaient l'avoir oublié. Il ajouta que quoique leur royaume ne fût pas comparable à celui des Leao, néanmoins il serait très dangereux de leur laisser faire des progrès, & qu'il était de la prudence de leur opposer une armée nombreuse qui leur en imposât, & les contraignît à se soumettre. Siaossésien partit pour commander l'armée qu'on envoyait du côté du nord-est ; on devait lui donnée Siaotapouyé pour lieutenant général, avec trois mille Khitan du pays de Hi, & sept mille hommes des troupes de la cour : cette armée avait ordre de camper à Tchu-tien-ho.

Akouta se mit aussitôt en campagne. La nuit qu'il s'approcha des bords du Hoen-tong-kiang, comme il dormait appuyé sur son cheval, il se sentit poussé par quelqu'un, qui l'appela jusqu'à trois fois par son nom ; croyant que c'était un esprit qui l'éveillait, à la troisième fois il se lève, fait battre le tambour, se met en marche, & arrive à la pointe du jour sur les bords de ce fleuve, où il trouva l'armée des Leao ; il faisait un si grand vent, que l'air, rempli d'une poussière épaisse, cachait

entièrement le ciel. Akouta profitant de ce vent, qui lui était favorable, p.374 fit charger les Leao, qu'il tailla en pièces ; de dix parties, à peine y en eut-il une qui pût se sauver. Après cette victoire, il tira droit vers un corps d'armée que commandait Siaotili, un des généraux des Leao, & il le battit si complètement à l'est de Oualinlo, qu'il lui prit ou lui tua presque tout son monde ; la terreur de ses armes lui soumit presque sans résistance les villes de Pin-tchéou, de Siang-tchéou & de Hien-tchéou ; la horde entière des Tieïli, que commandait Hihoelipao, vint se donner à lui, mais peu de temps après ce prince se repentant de sa démarche se sauva, & retourna auprès du roi des Leao.

L'an **1115**, à la première lune, les Nutché voyant leurs armes prospérer, & qu'ils battaient les Leao dans toutes les rencontres, pressèrent de nouveau Akouta de prendre le titre d'empereur ; & Okimaï, son frère, lui en fit inutilement les plus vives instances ; cependant peu de jours après Alihoman, Poukianou, Niyamoho, & la plupart de ses officiers lui ayant représenté que c'était un moyen infaillible de s'attacher encore davantage ses sujets, il y consentit.

Après la cérémonie de son inauguration, il dit aux seigneurs Nutché, que les Leao, dans le commencement de leur prospérité, avaient pris le nom de Pintieï, c'est-à-dire, *fer de Pin-tchéou*, qui a la réputation d'être le meilleur fer & le plus dur, voulant indiquer par là leur bravoure & leur intrépidité :

> — Mais, ajouta-t-il, quoique le fer de Pin-tchéou soit excellent, il est sujet à la rouille, & peut se consumer ; il n'y a que l'or qui soit inaltérable & ne se détruise point ; de plus la famille de Ouanyen, dans laquelle la mienne est entrée par Hanpou, qui en est le chef, aimait beaucoup la couleur éclatante, telle qu'est celle de l'or, & je p.375 me détermine à prendre ce nom,

pour être celui de ma famille impériale ; je lui donne donc le nom de Kin [1], qui signifie de l'or.

Le roi des Leao, surpris de ses pertes, voulut tenter si par la voie de la douceur il pourrait engager Akouta à mettre bas les armes & à se retirer ; il envoya Senkianou, un de ses officiers, lui proposer la paix & de le reconnaître pour souverain des Nutché. Akouta répondit que le rebelle Afou s'était depuis longtemps réfugié auprès de lui, & qu'il prétendait le ravoir avant qu'il fut question de paix. Les Leao avaient alors sur les limites deux cent mille cavaliers & soixante-dix mille fantassins, sous les ordres de Yéliu-oualito, pour observer les Nutché & s'opposer à leurs entreprises. Akouta, qui avait appris à ne plus redouter leur puissance, s'approcha d'eux, & étant monté sur une élévation d'où il pouvait aisément les découvrir, il vit leur armée dans une si belle disposition, que ceux qui l'accompagnaient en parurent étonnés. Akouta leur dit que ces troupes nombreuses ne devaient pas les effrayer, & qu'il n'était pas difficile de les vaincre, parce qu'elles étaient peu attachées à leur prince, & plus portées d'inclination à l'abandonner qu'à le servir ; ensuite il fit ranger son armée en ordre de bataille sur cette colline : Moulyanhou, qui commandait l'aile droite, fondit avec tant de rapidité sur la gauche de Leao, qu'elle fut étourdie du choc & fit peu de résistance ; il n'en fut pas de même de leur aile droite ; Akouta y trouva p.376 plus de fermeté, & ce ne fut qu'à la neuvième attaque que Leouché & Yntchouko la purent rompre ; les Nutché poussèrent alors les Leao jusqu'à leur camp, qu'ils investirent : comme le soleil était couché, ils remirent l'attaque au lendemain, mais les Leao profitèrent de l'obscurité de la nuit pour se sauver ; ils sortirent de leur camp dans une grande confusion & prirent la fuite. Les Nutché se mirent à leurs trousses, & avec tant de succès, qu'à l'exception d'une partie de la cavalerie qui se sauva, tous les autres furent ou pris ou tués ; l'infanterie surtout fut hachée en

[1] Ce nom est chinois & signifie *de l'or* ; mais le terme Nutché qui y répond est Altoun, & de là vient que les Arabes ont donné aux princes de cette dynastie le titre d'Altounkan. Voyez la bibliothèque orientale de d'Herbelot. Éditeur.

pièces, victoire d'autant plus avantageuse aux Nutché, qu'ils trouvèrent parmi les équipages qu'ils pillèrent quantité de cuirasses & d'armes dont ils avaient le plus grand besoin.

A la troisième lune, le roi des Leao, outré des succès des Nutché & ne consultant que son humeur fière & hautaine, envoya Tchangkianou & cinq autres officiers, avec un ordre de sa main adressé à Akouta, dans lequel, le nommant par son nom comme s'il n'eût été qu'un simple sujet, il lui enjoignait de mettre les armes bas & de se soumettre, sans quoi il le menaçait de le traiter en rebelle. Akouta, plus indigné de la dureté avec laquelle cet ordre était écrit que des menaces qu'il contenait, retint cinq de ces envoyés, & ne permit qu'à Tchangkianou de retourner ; il le chargea de sa réponse, dans laquelle, usant de représailles à l'égard du roi des Leao, il l'appelait par son simple nom, & le sommait de se soumettre à lui incessamment.

A la neuvième lune, le roi des Leao envoya Siaotséla au roi des Kin, avec une lettre encore plus outrageante que la première : Akouta n'en fit que rire, & la jugea indigne de réponse ; mais il retint cet officier.

p.377 Le premier jour de la septième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la huitième lune, le roi des Leao voyant l'inutilité de ses menaces, se détermina à marcher en personne à la tête de ses troupes pour se venger du mépris d'Akouta : il leva une armée de cent mille hommes, composée de Tartares & de Chinois, qu'il fit défiler par la route de Tchang-tchun, & dont il donna l'avant-garde à commander à Siao-fong-sien, qui avait Yéliutchamnou pour lieutenant général avec vingt mille hommes d'élite sous ses ordres. Divisant ensuite le reste de l'armée en cinq corps, il leur fit prendre la route de Lo-to-keou, & trente mille hommes s'avancèrent par Ning-kiang-tchéou : il était dans une pleine confiance qu'il allait exterminer les Nutché.

A cette même lune, il parut une étoile extraordinaire dans la constellation Leou, dont la lumière très éclatante se faisait sensiblement apercevoir par l'ombre des objets qu'elle éclairait : cette lumière était

d'une couleur rougeâtre, tirant un peu sur le jaune, & l'étoile avait une assez longue queue.

Akouta, informé que le roi des Leao venait en personne contre lui, voulut s'assurer de la ville de Hoang-long-fou ; il fit passer à son armée le fleuve Hontong-kiang dans un endroit où il était guéable & investit cette ville qu'il emporta de force ; il rendit la liberté à Siao-tsé-la, qu'il avait retenu jusque-là, avec ordre de dire à son maître de lui renvoyer le rebelle Afou, son sujet, & qu'il promettait à cette condition de se retirer. Akouta attendit inutilement une réponse ; mais apprenant que le roi des Leao était en marche pour venir à lui avec une armée qu'on faisait monter à sept cent mille p.378 hommes, il résolut de lui épargner une partie du chemin, & s'avança jusqu'au pays de Yaola.

Le brave Akouta étant arrivé dans ce pays, considéra qu'il lui serait difficile de défaire en rase campagne l'armée des Leao, & il craignit d'être accablé par leur nombre. Comme il avait fait une longue marche & que ses chevaux étaient fatigués, il crut qu'il était de la prudence de choisir un camp avantageux qu'il fortifia d'un rempart & d'un fossé. Cependant ses coureurs ayant fait prisonnier un officier des vivres de l'armée des Leao, il apprit de cet homme que le général Yéliutchamnou, un des principaux officiers du roi des Leao & de sa propre famille, s'était révolté pendant son absence, & que ce monarque avait quitté l'armée depuis deux jours pour retourner sur ses pas & arrêter les progrès de cette révolte. Les Kin proposèrent aussitôt d'envoyer un parti après lui, en assurant qu'infailliblement on l'atteindrait avant qu'il arrivât à Hou-pou-ta-cang ; mais Akouta s'y opposa, parce que son armée était déjà inférieure de beaucoup à celle des Leao & qu'on devait éviter de l'affaiblir par des détachements.

Lorsque les deux armées furent en présence, le roi des Kin remarqua que les forces des Leao étaient réunies au centre ce qui lui fit juger que ce qu'on lui avait dit du départ du roi des Leao était faux & que ce prince y commandait en personne. Il dit à ses officiers que c'était à ce centre

où ils devaient porter tous leurs efforts, parce que si on venait à bout de le rompre, la victoire était assurée. Il commença la bataille par son aile gauche, & fit ensuite avancer la droite ; les Nutché se battirent avec tant de valeur, qu'après avoir rompu les premiers corps qu'ils avaient rencontrés, p.379 ils allèrent donner en même temps sur le centre, qu'ils forcèrent & mirent en déroute. Ils poursuivirent l'ennemi avec beaucoup d'acharnement, & durant près de cent ly, le chemin était jonché de Leao qu'ils passèrent au fil de l'épée ; le char magnifique de leur roi, sa tente, la caisse militaire, quantité de bijoux précieux, des armes, des chevaux & des bœufs sans nombre, enfin tout l'équipage de cette grande armée tombèrent entre les mains des Kin victorieux.

Dans les commencements, les Nutché n'avaient que de la cavalerie. Pour toute distinction, ils se servaient d'une petite planchette sur laquelle ils gravaient quelques signes, qu'ils attachaient à l'homme & au cheval. Leurs compagnies n'étaient ordinairement que de cinquante hommes chacune, dont vingt placés sur le devant étaient revêtus de fortes cuirasses, & armés de sabres & de demi-piques ; derrière eux étaient les trente autres revêtus de cuirasses moins pesantes, & armés de flèches & de javelots. Lorsqu'ils rencontraient l'ennemi, deux hommes de chaque compagnie s'avançaient à la découverte ; alors, divisant leurs troupes pour l'attaquer de quatre côtés, ils s'en approchaient au petit trot, à la distance d'une centaine de pas, puis, courant à toute bride sur lui, ils faisaient une décharge de leurs flèches & de leurs javelots à coup portant, après quoi ils s'éloignaient avec la même vitesse. Ils revenaient ainsi plusieurs fois à la charge jusqu'à ce qu'ils les vissent ébranlés, alors, le sabre ou la demi-pique à la main, ils tombaient sur eux avec tant d'impétuosité qu'ordinairement ils achevaient de les mettre en désordre.

1116. Tandis que cette tempête menaçait les Leao d'une ruine totale & rassemblait dans son sein, à mesure qu'elle p.380 s'approchait, ces foudres qui devaient tomber sur la Chine septentrionale, Hoeï-tsong, entièrement livré aux tao-ssé & à leur doctrine, s'inquiétait peu de ce qui

se passait en Tartarie. Ouang-lao-tchi, l'un des trois fameux tao-ssé pour lesquels ce prince avait eu la plus grande considération, était mort ; Ouang-tsé-si n'était plus si bien dans son esprit, & il ne lui restait plus que Siu-tchi-tchang. Celui-ci prit en amitié un certain Lin-ling-fou & voulut le produire à la cour. Lin-ling-fou, dans sa jeunesse, avait été ho-chang ou bonze de la secte de Foé ; se trouvant sous un maître sévère qui le traitait durement & le battait, il s'enfuit, quitta l'habit de ho-chang & prit celui des tao-ssé, parmi lesquels il se mit au fait des superstitions magiques & se rendit fameux dans l'empire. Siu-tchi-tchang en parla à l'empereur, & lui en rapporta un si grand nombre de traits singuliers, que ce prince l'envoya chercher ; Lin-ling-fou parut devant lui avec une confiance présomptueuse qui étonna la cour ; il lui dit, d'un ton de maître :

> — Vous devez savoir, prince, qu'au-dessus de nos têtes il y a neuf cieux ; dans le ciel spirituel qui est extraordinairement élevé, on voit un palais habité par le prince Yu-tsing-ouang, fils aîné du Chang-ti, qui s'est emparé du midi ; le prince qu'on appelle Tchang-seng-ta-ti ou *le grand empereur qui vit toujours*, c'est Votre Majesté qui est descendue sur la terre ; son cadet, qu'on appelle le prince Tsing-hoa-ti, a soin de l'orient qu'il gouverne ; outre cela, il y a plus de huit cents esprits qui occupent des places de mandarins ; Tsaï-king, Ouang-fou & les autres mandarins qui forment ici-bas votre cour sont tous des immortels dont je puis dire les noms, & qui sont venus sur terre pour vous servir.

L'empereur, charmé des sublimes p.381 extravagances de ce visionnaire, le combla de biens, & voulut qu'on l'appelât à l'avenir Tong-tchin-ta-ling-sien-seng, c'est-à-dire *le maître qui pénètre le vrai & connaît parfaitement les esprits.*

Lin-ling-fou cependant était un homme sans talents, mais de la dernière effronterie ; toute son habileté consistait dans quelques secrets

magiques dont il se servait pour commander au tonnerre & aux vents ; souvent aussi il demandait de la pluie & il en obtenait.

A la première lune intercalaire, l'empereur ordonna, à la sollicitation de Lin-ling-fou, de fonder des écoles publiques où on pût s'instruire dans la doctrine des tao-ssé ; il voulut encore que les *Tao-té-king* & les livres de Tchuang-tsé & de Lieï-tsé fussent regardés comme canoniques : à la prière de Tsaï-king, il ordonna de rassembler tout ce qu'on avait fait jusque-là sur la doctrine des tao-ssé, & d'en former un recueil, sous le titre d'*Histoire de la loi des tao-ssé*.

A la neuvième lune, L'empereur, escorté de toute sa cour, se transporta dans un de ses palais, appelé Yu-tsing-ho-yang-kong, où il donna un nouveau titre d'honneur à l'esprit Chang-yu-ti que les tao-ssé honorent ; ce nouveau titre était Yu-hoang-chang-ti, *qui ouvre le Ciel, donne des marques, règle les temps, fait connaître le vrai & établit la loi* ; il ordonna d'élever un temple dans un endroit appelé Tong-tien-fou-ti pour y mettre sa statue, à laquelle il fit travailler incessamment. Hoeï-tsong donna aussi un nouveau titre à l'esprit de la terre que cette même secte honore, & voulut qu'on l'appelât le *resplendissant*, le grand esprit Heou-tou-hoang-ti qui s'unit au Ciel, le suit, l'imite & possède une très solide vertu ; il ordonna de lui rendre les mêmes honneurs, & de pratiquer à son égard les cérémonies p.382 accoutumées pour le grand Yu-hoang-chang-ti ; enfin, il détermina que le palais où il venait de conférer ces titres d'honneur, porterait dorénavant le nom du *Ciel spirituel* dont lui avait parlé Lin-ling-fou.

Hoeï-tsong qui avait été content des discours de ce tao-ssé, se persuada que tout le monde en serait également satisfait ; il fit donc publier qu'à tel jour qu'il détermina, Lin-ling-fou parlerait sur la doctrine dont il faisait profession, & qu'il serait libre aux lettrés & au peuple de l'entendre. Au jour indiqué, l'empereur se rendit dans la salle où devait se faire ce discours, & s'assit à côté de l'orateur, qui était élevé sur une grande estrade. Ce tao-ssé se fit d'abord saluer par tout l'auditoire, &

reconnaître pour maître, après quoi il débita tant d'absurdités, entremêlées de traits ridicules pour égayer ceux qui l'entendaient, que les éclats de rire des uns, mêlés aux mouvements d'indignation des autres, en firent une assemblée si peu respectueuse, qu'elle aurait dû offenser l'empereur, s'il avait été moins entêté de la doctrine de ces sectaires.

Quelques jours après, ce prince abusé, assembla tous les grands, pour les instruire de ce qu'il était, & comment il voulait être appelé à l'avenir :

> — Je suis, leur dit-il, le fils du Chang-ti, le prince Taï-siao-ti ou *l'empereur du grand ciel* ; sachant que l'empire de Chine avait embrassé la doctrine des Barbares jaunes, c'est-à-dire, la doctrine de Foé, j'ai prié le Chang-ti, & lui ai dit que je me ferais volontiers le maître des hommes pour les faire entrer dans le chemin de la vérité ; j'exige qu'à l'avenir vous m'appeliez Kiao-tchu-tao-kiun-hoang-ti, (c'est-à-dire, *empereur, maître de la loi & prince de la doctrine*).

Cet ordre fondé sur une extravagance p.383 ne fut point suivi & il n'y eut que les tao-ssé qui lui donnèrent ce titre.

Siao-pao-sien, gouverneur de la cour orientale des Leao, naturellement cruel, traitait les peuples de Pouhaï avec la plus grande dureté. Le premier jour de la première lune de cette année, dix jeunes gens qui avaient fait la débauche, s'étant armés chacun d'un sabre, escaladèrent les murs de son palais & firent main-basse sur tous ceux qu'ils y rencontrèrent ; ils poignardèrent le gouverneur lui-même qui était accouru au bruit. Quelques-uns de ses gens en donnèrent aussitôt avis à Ta-cong-ting, qui présidait le Houpou, c'est-à-dire, *le tribunal des tributs de cette cour*. Ta-cong-ting remplaçant le gouverneur, rassembla à la hâte environ mille soldats, tartares & chinois, & accompagné du lieutenant du gouverneur ils punirent les meurtriers, & rétablirent la tranquillité dans la ville.

Kao-yong-tchang, un des officiers subalternes, natif du pays de Pouhaï, qui commandait environ trois mille hommes de la garnison de Patankeou, apprenant ce qui venait d'arriver, & d'ailleurs très mécontent du gouvernement des Leao, joignit à ces troupes sept à huit mille de ses compatriotes, qui le suivirent volontairement, & il se saisit de la ville de Leao-yang, dans laquelle il prit le titre de prince ; mais jugeant qu'il allait avoir sur les bras une armée des Leao, à laquelle il lui serait impossible de résister, il se détermina à envoyer demander du secours au roi des Kin, promettant de se joindre à lui contre les Leao. Akouta lui fit dire par Houchapou, un de ses officiers :

> « Je consens à unir mes forces avec les vôtres contre les Leao, mais la cour orientale des Leao étant si proche de moi comment après vous en p.384 être rendu le maître, avez-vous aussitôt usurpé un titre qui vous convient si peu ? C'est ce que vous n'auriez pas dû faire, & pour réparer cette faute, soumettez-vous à moi, je vous promets le titre de prince & de vous soutenir contre ceux qui voudront vous le disputer.

Kao-yong-tchang n'y consentit pas, & sur son refus, le roi des Kin envoya, à la quatrième lune, le général Oualou pour l'y obliger par la force ; Tchanglin, général des Leao, assiégeait alors Kao-yong-tchang dans Leao-yang ; à l'approche de Oualou il leva le siège, & se retira jusqu'à Chin-tchéou : Oualou, après l'avoir battu, prit cette ville, & s'avança ensuite vers Leao-yang.

Le rebelle Kao-yong-tchang, quoiqu'effrayé de leur approche, se détermina à risquer une bataille contre les Kin & alla au-devant d'eux, avec toutes ses forces, pour leur disputer au moins le passage du Ho-chouï ; mais il arriva trop tard, ils avaient déjà passé cette rivière. Kao-yong-tchang rebroussa chemin, & retourna à Leao-yang poursuivi par les Kin qui le poussèrent l'épée dans les reins jusqu'au pied des murs de cette ville. Le lendemain Kao-yong-tchang fit une sortie avec toute sa garnison mais il fut reçu avec tant de valeur par les Kin, qu'il rentra avec

une grande perte : s'étant fait jour à la tête de cinq mille cavaliers, pour se sauver du côté de Tchang-song, il fut arrêté dans sa fuite par Tabouyé [1], de Leao-yong, & conduit au roi des Kin, qui le fit mourir.

Outre la prise de Leao-yang ou de la cour orientale des p.385 Leao, le général Oualou se rendit encore maître de huit autres villes, & soumit tous les Nutché civilisés, qui s'étaient rangés sous la puissance des Leao ; le roi des Kin pour récompenser Oualou, lui donna le gouvernement de Leao-yang & de ses dépendances.

L'an **1117**, un parti des Kin étant allé du côté de Pao-tcheou, qui appartenait aux Coréens, & où il y avait garnison, le gouverneur ne fit pas difficulté de les recevoir comme des troupes d'un royaume voisin avec lequel on n'était point en guerre ; mais quand les Kin y eurent été introduits, ils chassèrent cette garnison, & s'emparèrent de la ville. Le roi de Corée envoya Pouma, un de ses officiers, en porter des plaintes à la cour des Kin, mais on ne voulut pas l'entendre ; les Kin s'étaient, dès lors, rendus si formidables, que les Coréens n'osèrent s'en venger.

Le roi des Leao désespéré de voir que les Kin devenaient tous les jours plus puissants, assembla l'élite de ses troupes, dont il donna la conduite à Yéliuchun : ce général étant arrivé sur les limites, écrivit une lettre à Oualoukou, général des Kin, pour lui proposer de faire la paix entre les deux couronnes. Oualoukou envoya cette lettre à Akouta, qui ayant dessein de continuer la guerre, répondit qu'il ne pouvait parler de paix avec un prince qui avait constamment refusé de lui renvoyer Afou, un de ses sujets rebelles.

Cependant Yéliuchun s'avança avec son armée jusqu'à la montagne Tsi-li-chan. Oualoukou envoya ordre à Oualun, qui commandait à Leao-yang, de venir le joindre avec toutes ses troupes : son dessein était d'attaquer Hien-tchéou, avec ce renfort. Comme ces deux généraux réunis s'avançaient p.386 vers cette ville, Koyossé, officier des Leao, crut les

[1] Au lieu de Tabouyé, le texte chinois porte Tapouyé. Les Chinois n'ont pas le son de la

surprendre, & vint les attaquer la nuit, mais ils furent vivement repoussés : Oualoukou voulant profiter de cet avantage, changea tout à coup de dessein, & alla attaquer Yeliuchun, qu'il battit, & poursuivit jusqu'à Ho-li-tchin. Alors il tourna ses armés contre Hien-tchéou, qu'il emporta de force ; les pays voisins, Kien-tchéou, Y-tchéou, Hao-tchéou, Hoeï-tchéou, Tching-tchéou, Tchuen-tchéou & Hoé-tchéou, consternés des succès constants de ce général, passèrent sous la domination des Kin.

Le roi des Leao alarmé de leurs conquêtes & des pertes énormes qu'il faisait, envoya Yéliunoucou, son parent, demander la paix à Akouta. Ce roi des Kin lui fit écrire :

> « Si vous voulez m'honorer, comme un frère cadet doit honorer son aîné, m'envoyer un tribut annuel des productions de vos États, me céder ce que vous appelez la cour du milieu, & toutes les dépendances de la cour impériale ; me donner en otage les fils & les descendants des princes du premier ordre, & enfin accorder des passe-ports scellés de votre sceau à tous ceux qui voudront aller & venir dans les États des Song, des Hia & des Coréens, à ces conditions je ferai la paix avec vous.

Le roi des Leao, révolté de ces propositions si fières & si humiliantes, ne daigna pas y répondre.

La cour impériale ignorait absolument tout ce qui s'était passé en Tartarie entre les Leao & les Kin, & elle n'en aurait pas eu connaissance de longtemps, sans un certain Chinois appelé Kao-yo-ssé, revenu par mer du pays des Nutché à Teng-tchéou, qui en instruisit Ouang-ssé-tchong, p.387 commandant des troupes de cette ville : cet officier n'en avait pu rien apprendre, à cause du défaut de communication de Teng-tchéou à Sou-tchéou, qui avait été rompue depuis longtemps ; il vit d'abord les conséquences qui pouvaient résulter de cette guerre par rapport à la Chine, & il en donna avis à la cour impériale.

---

lettre B. Éditeur.

Hoeï-tsong renvoya cette affaire au ministre Tsaï-king & à l'eunuque Tong-koan, qu'il avait placé à la tête de son conseil privé ; il donna ordre à l'un & à l'autre d'examiner ce qu'il y avait à faire dans cette occurrence. Ces deux ministres mandèrent Ouang-ssé-tchong pour avoir de plus amples éclaircissements ; **1118.** mais le résultat de leurs conférences fut qu'il fallait envoyer de nouveau Kao-yo-ssé dans le pays des Nutché, sous prétexte d'y acheter des chevaux : il était chargé d'examiner avec soin ce qui s'y passait ; Kao-yo-ssé partit de Teng-tchéou dans ce dessein ; mais il fut obligé de revenir sans avoir pu obtenir qu'on le laissât passer chez ces Tartares. A son retour l'eunuque Tong-koan choisit Ma-tching, un des premiers mandarins de la cour, & le chargea de pénétrer dans le royaume des Nutché, au nom de l'empereur, & on lui donna Kao-yo-ssé pour lui servir de guide. Ils s'embarquèrent à Teng-tchéou, & descendirent à Sou-tchéou sans aucune difficulté, dès qu'on sut qu'ils étaient envoyés par l'empereur : ils furent conduits au roi des Kin. Ma-tching dit à ce prince que l'empereur ayant appris qu'il avait conquis plus de cinquante villes sur les Khitan, il l'avait envoyé pour l'en féliciter, lui proposer son alliance, & de se joindre à lui pour achever de les détruire ; il ajouta que l'empereur, son maître, lui députerait quelque grand de sa p.388 cour pour conclure les articles du traité qu'ils feraient ensemble, & qu'il avait ordre de l'en assurer. Tel fut le commencement de l'alliance que les Kin firent avec l'empire.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

1119. Le roi des Kin reçut l'ambassadeur chinois avec d'autant plus de plaisir, qu'il l'assurait que l'empire, loin de donner aucun secours aux Leao, était dans la disposition de se joindre à lui contre eux ; il espérait que cette puissante alliance faciliterait le dessein qu'il avait d'enlever l'empire à ces Tartares ; il garda cependant Ma-tching près de trois mois sans lui donner de réponse. Au bout de ce temps, ayant fait choisir les plus belles perles, de l'or en mine & d'autres curiosités de ses États, pour les offrir à l'empereur, il les remit à Li-chen-king, du pays de Pouhaï,

qu'il fit partir avec Ma-tching. Cet ambassadeur des Kin fut bien traité à la cour impériale, où on le retint pendant dix jours ; après quoi on le renvoya avec Ma-tching & Tchao-yeou-kaï, chargés de présents pour son souverain. Lorsque Li-chen-king reçut son audience de congé, l'empereur lui recommanda de dire à son maître que son dessein était d'attaquer de toutes ses forces les Leao ; oui, oui, répondit par deux fois Li-chen-king avec un air & un ton qui déplurent. En arrivant à Teng-tchéou, l'envoyé chinois Tchao-yeou-kaï mourut, ce qui retint quelque temps dans cette ville Ma-tching & Li-chen-king. Ils y étaient encore, lorsqu'on apprit à la cour que les Leao & les Kin avaient fait la paix ensemble, & que le roi des Leao avait accordé à celui des Kin des lettres-patentes par lesquelles il le reconnaissait en qualité d'empereur ; alors p.389 Ma-tching reçut ordre de ne pas partir, & on chargea un bas-officier, nommé Hou-king, de reconduire l'ambassadeur des Kin.

Akouta blâma l'empereur dont la conduite lui parut trop intéressée & trop fière ; il se plaignit de ce qu'il s'était servi dans sa lettre d'un caractère qui signifie un ordre qu'il lui donnait ; il la rendit à Hou-king, qu'il chargea de lui dire que s'il avait véritablement dessein de lier amitié avec lui, il fallait qu'il en changeât le style.

Un envoyé de Corée, qui vint alors à la cour impériale, dit à Hoeï-tsong que l'on maître ayant su qu'il avait fait alliance avec les Nutché contre les Leao, il l'avertissait que tant que les Leao subsisteraient, la Chine pourrait aisément conserver ses limites septentrionales ; mais que les Nutché étaient pires que des loups & des tigres, & qu'au lieu de faire alliance avec eux, il devait au contraire s'apprêter à les repousser ; l'empereur n'écouta pas avec plaisir cet avis du roi de Corée [1].

---

[1] A cette même époque, c'est-à-dire à la première lune de l'an 1119, des envoyés du royaume de Tchen-tching vinrent offrir leurs tributs à la cour impériale. Ce royaume de Tchen-tching, à ce que marque le *Tong-kien-kang-mou*, est situé au sud-ouest de la Chine, & a pour limites du côté de l'orient la mer ; du côté de l'occident la province de Yun-nan ; au midi le royaume de Tchinla qui en est éloigné d'un mois de chemin ; enfin, au nord-ouest le pays de Kiao-tchéou, dont il est éloigné de quarante journées. Il compte cent cinq villes tant grandes que petites. On ne commença à connaître les Tchen-tching que l'an 955, seconde année de Chi-tsong, empereur des Heou-tcheou, qu'ils apportèrent

p.390 A la troisième lune, le roi des Leao que la grande puissance des Kin inquiétait, envoya Yéliunoucou pour engager leur roi à faire la paix avec lui ; mais Akouta s'en tint aux propositions qu'il lui avait déjà fait faire par ce même envoyé ; & pour lui prouver qu'il ne changeait pas de sentiment, il les fit écrire de nouveau, & chargea Houtokoen, un de ses officiers, de les lui porter. Il en retrancha cependant quelques articles & modéra une partie du tribut qu'il exigeait annuellement, mais il protesta que s'il refusait après cela de les accepter, il serait inutile de continuer cette négociation.

C'était pour la septième fois que Yéliunoucou était allé auprès du roi des Kin traiter de cette paix. Le roi des Leao voyant qu'il n'avait rien à espérer davantage & qu'il fallait en passer par les conditions qu'il imposait, lui fit dire qu'il les acceptait ; & qu'il lui délivrerait des lettres-patentes par lesquelles il lui donnerait le titre d'empereur. Akouta envoya Tsanmou pour recevoir ces lettres ; mais lorsqu'il vit que le roi des Leao ne l'y traitait point en frère aîné, & qu'au lieu de donner à ses États le nom de grand empire des Kin, il les appelait simplement le royaume de Tong-haï, du nom d'un petit État, il se crut insulté & renvoya le diplôme par Tsanmou.

Les Nutché n'avaient, dans les commencements, aucun caractère d'écriture, & jusque-là ils ne connaissaient point les livres ; ils étaient obligés de se servir d'interprètes soit pour écrire leurs lettres, soit pour avoir le sens de celles qu'ils recevaient, ce qui était sujet à de grands inconvénients. Akouta consulta les seigneurs de sa cour, & voulut avoir une écriture qui fut particulière à sa nation. Il chargea Ouyé, Moulianhou & Couchin de ce soin ; & comme les Kin p.391 avaient beaucoup de Leao &

à ce prince leurs tributs pour la première fois, & depuis ils n'ont pas discontinué. Avant cette époque ils n'avaient aucune liaison avec la Chine. Le père Gaubil remarque dans une note de son *histoire de la dynastie des Mongous*, page 190, que la partie du Tonquin qui répond à l'île de Haï-nan, est appelée souvent dans les livres chinois Tchen-tchen, & que la mer entre le Haï-nan & le Tonquin était appelée autrefois par les Indiens & les Arabes, la mer de Singi. Il ajoute que Tchen-tchen est aussi un des noms de la ville royale de la Cochinchine. Éditeur.

de Chinois à leur service, ils se procurèrent de leurs livres, & les ayant étudiés, ils formèrent de nouveaux caractères d'après ces modèles [1].

Moulianhou & ses collègues firent en peu de mois de grands progrès. Ils se servirent d'abord des caractères chinois appelés Kiaï-tsé ou Kiaï-chu, & suivant la forme des lettres des Khitan, ils donnèrent naissance à une troisième sorte d'écriture dont ils se servirent & qui eut d'abord cours parmi eux ; dans la suite ils en admirent une plus courante & plus petite qui devint d'un usage ordinaire.

Le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

1120. La cour impériale, attentive sur ce qui se passait en Tartarie, voulut traverser la paix projetée entre les Kin & les Leao ; comme ses vues étaient de rentrer en possession du pays de Yen que ces derniers lui avaient enlevé depuis longtemps, elle croyait qu'elle n'en viendrait point à bout tant que les Leao subsisteraient & qu'il était de son intérêt de réunir ses forces à celles des Kin pour achever de les exterminer. Elle résolut donc, conformément à ce dessein, d'envoyer Tchao-leang-ssé dans le pays des Kin, qui, sous le prétexte spécieux d'acheter des chevaux, agirait auprès d'Akouta pour mettre des obstacles à cette paix.

p.392 Ces précautions n'étaient pas nécessaires pour engager les Kin à continuer la guerre contre les Leao, ils y étaient tout à fait déterminés ; les Leao pour répondre aux plaintes que Tsan-mou leur fit de la part d'Akouta, envoyèrent Siaosinilieï dire à ce prince, que les titres de grands & de saints qu'ils n'avaient pas donnés à ses États, étaient les mêmes qu'on donnait par honneur aux ancêtres, & qu'ils n'avaient point cru devoir les employer pour cette raison. Le roi des Kin, piqué de ce subterfuge, dit alors à ses grands :

---

[1] « Les Kin, dit le père Gaubil dans une note de son *histoire des Mongous*, page 87, dans leur commencement n'avaient ni caractères, ni livres, ni histoire. L'an 1119, ils firent des caractères sur le modèle de ceux des Khitan ou Leao. Je n'ai pu encore, ajouta-t-il, trouver de ces caractères. Dans la suite, les princes de la maison des Kin eurent, à l'exemple des empereurs chinois, des tribunaux pour l'astronomie & pour l'histoire... On voit en chinois & en tartare mantchéou l'histoire de la dynastie des Kin ; cette histoire est fort ample. » Éditeur.

— Les Leao jusqu'ici ont toujours été battus par nos troupes, & ils viennent nous demander la paix, afin de nous amuser par de vaines paroles pour reprendre haleine ; il ne faut plus nous laisser tromper, préparons-nous à nous mettre en campagne à la quatrième lune ; Sieïkou demeurera ici avec mille soldats pour la garde de la ville ; Chévou avec autres troupes de ces quartiers, viendra nous joindre auprès de la rivière Hon-ho.

Dès ce moment les négociations furent interrompues entre ces deux nations, & on ne parla plus de paix.

Akouta se mettant lui-même à la tête de ses troupes, se fit accompagner de Siaosinilieï, l'envoyé des Leao, & par Tchao-leang-ssé, l'envoyé des Chinois ; il marcha droit à la cour des Leao, dans laquelle commandait Yéliutabouyé, prince de la famille royale des Yéliu. En approchant de cette ville, il envoya Mayé, qui avait quitté les Leao pour passer à son service, avec un ordre par écrit adressé à toutes les troupes & aux habitants, pour qu'ils eussent à se soumettre incessamment, s'ils ne voulaient pas éprouver la fureur de ses armes.

Yéliuyenhi, roi des Leao, prenait le divertissement de la chasse près de la montagne Hou-tou-pé, lorsqu'on lui p.393 apprit l'arrivée des Kin ; il détacha Yéliupessépou avec trois mille hommes d'élite, qui se jetèrent assez heureusement dans la ville.

A la cinquième lune, Akouta se rendit au pied des murailles de cette capitale des Leao, & adressant la parole aux deux envoyés Siaosinilieï & Tchao-leang-ssé, il leur dit, qu'il les avait amenés afin qu'ils fussent témoins oculaires de la manière dont il savait commander des troupes, & qu'ils pussent en rendre compte à leurs maîtres. A l'instant, il fit escalader la ville avec un bruit effroyable de tambours, & il l'attaqua avec tant de vigueur, depuis la pointe du jour jusqu'à midi, qu'enfin il emporta les dehors de la place, & établit ses gens sur les remparts ; Yéliutabouyé vint se soumettre au roi des Kin avec tout son gouvernement. L'envoyé chinois présenta au vainqueur une coupe de vin pour le féliciter de sa victoire, &

tous ses gens firent retentir les airs du fameux cri de guerre *dix mille ans* ; après cette conquête, Akouta se retira.

A la huitième lune, Tchao-leang-ssé pensa à retourner en Chine ; mais avant que de quitter le roi des Kin, il lui dit :

> — Autrefois le pays de Yen appartenait à la Chine, & les Leao nous l'ont enlevé injustement ; si Votre Majesté y consent, Ta-ting-fou, qui est la cour du milieu des Leao, sera de l'empire des Kin & Si-tsin-fou, qui est la cour de Yen, sera de la Chine comme auparavant.

Le roi des Kin accéda à cette proposition, & pour prouver qu'il avait intention de tenir parole, il écrivit lui-même à l'empereur :

> « Je me contente du pays qui est depuis Ping-ti & Song-lin jusqu'à Kou-pé-keou ; les troupes chinoises s'empareront du pays qui est au midi ; de part & d'autre on ne p.394 doit pas s'épargner pour attaquer les Leao avec la plus grande force, autrement nos deux empires ne resteront pas longtemps en paix.

Afin de s'assurer si l'empereur consentirait à ce qu'il lui proposait, il envoya Pokin accompagner Tchao-leang-ssé jusqu'à la cour impériale ; Hoeï-tsong, pour prouver de son côté au roi Akouta qu'il ratifiait tout ce qui avait été arrêté dans cette négociation, lui envoya Ma-tching avec une lettre conçue en ces termes :

> « Le grand empereur des Song, au grand empereur des Kin : vous me pressez par votre lettre de punir les Khitan ; j'agrée votre proposition, mes troupes sont déjà en marche sous les ordres de Tong-koan ; de part & d'autre nous ne passerons point la forteresse de Kou-pé-keou [1].

---

[1] A la douzième lune de cette même année 1120, l'histoire marque que le Tchinla vinrent apporter leur tribut à l'empereur. Il a déjà été question de ces Tchinla dans la note que j'ai mise à l'an 1119. Leur royaume était situé au midi de celui des Tchen-tching & pouvait avoir sept mille ly de circuit ou environ soixante-dix lieues. On dit qu'ils n'avaient

Le premier jour de la dixième lune il y eut une éclipse de soleil.

Le roi des Leao avait quatre fils, Yeliusinilieï, l'aîné, prince de Tchao, Yéliuaoloua, prince de Tçin, Yéliuting, prince de Tsin, & enfin Yéliuning, prince de Hiu ; Aoloua, fils de la princesse Ouenfeï, avait d'excellentes qualités, qui donnaient de lui les plus grandes espérances.

1121. Depuis que les Nutché faisaient la guerre aux Leao ceux-ci avaient perdu presque la moitié des villes qu'ils possédaient p.395 en Tartarie ; cependant Yeliuyenhi, leur roi, ne discontinuait pas ses chasses ; cette conduite avait éloigné de sa personne les plus fidèles d'entre ses grands ; la princesse Ouenfeï l'ayant exhorté plusieurs fois, mais toujours inutilement, crut que des chansons produiraient plus d'effet que sa morale, elle en composa elle-même, qu'elle chanta : Yéliuyenhi se dégoûta d'elle & ne voulut plus la voir : ce fut tout le fruit qu'elle retira de ses conseils.

Siaofongsien, frère aîné de la princesse Yuenfeï, mère des princes Yéliuting & Yeliuning, voyant que le prince Aoloua réunissait tous les cœurs en sa faveur, craignit qu'il n'héritât de la couronne au préjudice de ses neveux, & il s'occupa des moyens de l'en exclure. La princesse Ouenfeï avait deux sœurs, dont l'aînée avait épousé Yéliutaholy, & la cadette Yéliuyutou ; un jour ces deux sœurs eurent la curiosité d'aller voir l'armée. Siaofongsien dit à un des favoris du roi, que la princesse Ouenfeï cherchait à gagner Siaoyu, général de la cavalerie, de même que Yéliuyutou & Yéliutaholy, pour mettre le prince Aoloua sur le trône, & obliger le roi à abdiquer. Le monarque, à qui le favori rendit ce propos, se laissant emporter à son naturel brusque & colère, envoya sur-le-champ mettre à mort Yéliutaholy & le général de la cavalerie, ensuite il donna ordre à la princesse Ouenfeï de se faire mourir elle-même. Yéliuyutou qui était à l'armée, craignant d'être enveloppé dans cette

---

commencé à venir à la Chine que la seconde des années dites tching-ho, c'est-à-dire, l'an 1112, douzième année du règne de Hoeï-tsong ; & que l'empereur donna à leur chef, appelé Kin-peou-pin-chin, le titre de roi. Éditeur.

proscription, se sauva avec mille à douze cents cavaliers, & se réfugia auprès du roi des Kin. Siaohiamaï reçut ordre de courir après lui, mais lorsque cet officier arriva à Liu-chan-hien, considérant que Siaofongsien était un homme méchant, à qui le roi donnait toute sa confiance, & dont on n'éprouvait p.396 que du mépris, que Yeliuyutou, au contraire, était un des princes de la famille royale, le plus brave & le plus éclairé, il ne jugea pas à propos de le poursuivre davantage, & il dit à son retour qu'il n'avait pu l'atteindre.

Yeliuyutou fut accueilli d'Akouta avec de grandes marques de distinction & d'estime ; ils eurent ensemble de longues conférences sur l'état actuel des Leao, & sur la conduite de leur monarque. Après ces éclaircissements, Akouta écrivit à un de ses principaux officiers de tenir les troupes prêtes à partir au premier jour, parce qu'il voulait attaquer en personne les Leao. Cependant ce prince déférant au conseil de Niyamoho, ne fut pas de cette campagne. Il confia le commandement de son armée à Sieyé, auquel il donna pour lieutenants généraux Poukianou, Niyamoho Ouapen, Oualipou, & Poulouhou, conduits par Yéliuyutou : **1122.** ils allèrent droit à Ta-ting-fou, qui était la cour du milieu des Leao ; cette ville fut vivement attaquée & presque aussitôt emportée ; ils se rendirent ensuite maîtres de Tçé-tchéou.

Le roi des Leao était alors occupé à la chasse dans le pays de Yuen-yang-lo ; quand on lui apprit que Yéliuyutou avait amené les Kin jusqu'à sa cour, il fut saisi d'une grande frayeur. Le traître Siaofongsien lui fit entendre que Yéliuyutou était venu dans le dessein de mettre sur le trône le prince Aoloua, mais que s'il pouvait se résoudre à sacrifier ce fils, il ferait échouer cette entreprise, parce que les ennemis se retireraient d'eux-mêmes. Par malheur, pour le jeune prince de Tçin, on découvrit que Yéliusapa & quelques autres avaient réellement comploté de mettre le gouvernement entre ses mains ; la découverte de cette conspiration persuada au roi des Leao qu'il ne serait tranquille sur le p.397 trône, que par la mort de ce fils, & il se détermina à le faire étrangler,

après avoir puni de mort Yéliusapa & ses complices. Toute l'espérance des soldats & des peuples était fondée sur Aoloua ; ce prince fut généralement regretté & pleuré d'autant plus amèrement qu'on désespéra dès lors de pouvoir sauver la monarchie.

Après la prise de Tçé-tchéou, le prince Yéliuyutou conduisit les Kin à une maison de campagne où le roi des Leao venait ordinairement se reposer des fatigues de la chasse ; ce prince chassait alors dans le pays de Yuen-yang-lo ; à cette nouvelle, il s'enfuit, avec cinq à six mille gardes qui ne le quittaient point, dans le pays de Yun-tchong, Il portait toujours avec lui le grand sceau de ses États, & il le perdit en traversant le Sang-kan-ho, rivière au sud de Taï-tong-fou.

Le général Niyamoho, informé que Hiamo, prince de Hi, était avec un corps de troupes à Pé-ngan-tchéou, le surprit & le battit ; ensuite ayant pris la ville, il détacha Kouchin qui s'assura de tous les pays voisins, & fit prisonnier Sinilieï, officier des gardes leao ; la terreur qu'inspirait le nom des Kin répandait la consternation partout où ils se présentaient & les troupes ennemies mettaient les armes bas : Kouchin en avertit le général Siéyé qui se mit aussitôt en marche par Tsing-ling, & envoya dire à Niyamoho d'entrer par Piao-ling, & qu'ils se rejoindraient au pays de Yang-tching-lo.

Le traître Siaofongsien continuait à faire entendre au roi des Leao, que les succès rapides des Kin consternaient, qu'il ne devait pas s'en inquiéter, & que bientôt ils retourneraient dans leur pays ; cependant on vint l'avertir qu'ils avaient p.398 déjà franchi les montagnes de l'ouest, & qu'ils ne tarderaient pas à venir le chercher dans le pays de Yun-tchong ; le roi monta aussitôt à cheval & prit la fuite du côté de Pé-chouï-lo. Niyamoho l'apprenant, se mit à ses trousses à la tête de six mille cavaliers choisis, & comme il était sur le point de forcer son camp, le prince fugitif n'ayant pas le temps de délibérer sur ce qu'il avait à faire, se sauva avec ses plus braves cavaliers dans la montagne Kia-chan. Ce fut dans cet instant qu'il ouvrit les yeux sur les mauvais conseils que lui

avait donné Siaofongsien & sur les fausses démarches qu'il lui avait fait faire ; il lui reprocha durement que lui & ses enfants l'avaient perdu & réduit dans la triste position où il se trouvait ; il lui dit qu'il ne voulait pas les faire mourir, parce qu'il n'en retirerait aucun avantage réel, mais qu'ils pouvaient chercher à se sauver & qu'il leur défendait absolument de le suivre.

Siaofongsien descendit aussitôt de cheval & se précipita aux genoux du roi, le cœur serré & les yeux baignés de larmes, sans pouvoir proférer un mot ; après son départ, il remonta à cheval & chercha son salut dans la fuite ; mais il n'eut pas fait quelques ly, qu'il fut arrêté lui & ses fils par un parti des Kin qui les envoyèrent enchaînés à la grande armée. Siaoang, son fils aîné, fut exécuté sous ses yeux. Siaofongsien fut envoyé, ainsi que Siaoyu, son second fils au roi des Kin ; mais l'escorte qui les conduisait, ayant été rencontrée en chemin par un parti des Leao, il enleva le père & le fils ; ces deux prisonniers ne furent pas pour cela épargnés ; les Leao les mirent l'un & l'autre en pièce.

Lorsque le roi des Leao avait abandonné la cour de Yen, il y avait laissé Tchanglin, un de ses ministres, avec p.399 Yéliuchun & Lichuouen pour la garder : ce dernier, apprenant que le roi s'était sauvé à la montagne Kia-chan, & qu'il serait presque impossible de recevoir ses ordres, prit l'avis de Lichuneng, son frère, & de Liché, son fils, & proposa à Tchanglin de reconnaître pour maître Yéliuchun :

> — Il est vrai, répondit Tchanglin, que nous nous trouvons dans des circonstances qui permettent de nommer quelqu'un pour prendre soin du gouvernement, mais il est impossible de le rétablir.
>
> — Quant aux affaires présentes, lui dit Lichuneng, c'est le Tien qui le veut ainsi ; si le cœur des hommes ne change pas, peuvent-elles changer de face ?

Tchanglin n'osa s'opposer à ce que Lichuneng lui proposait ; alors celui-ci ayant invité les principaux d'entre les grands, tant des Tartares

que des Chinois soumis aux Leao, ils se transportèrent au palais de Yéliuchun, & renouvelant ce qui s'était passé dans une circonstance à peu près pareille sous la grande dynastie des Tang, ils pressèrent ce prince de prendre possession du trône ; Yéliuchun, effrayé de cette proposition, voulut s'échapper ; mais Liché l'arrêta par ses habits : alors tous les grands se jetant à genoux, déclarèrent qu'ils le reconnaissaient pour leur prince. Yéliuchun, poussant un grand soupir, se vit obligé de céder à leurs instances. Il créa ses officiers, & chargea en particulier Yéliutaché du département de la guerre.

Yéliutaché, descendant à la huitième génération de Yéliuapaoki, fondateur des Leao, était versé dans les lettres de sa nation & dans celles des Chinois, & il n'avait pas cru au-dessous de lui de prendre le degré de docteur ; il n'était pas moins habile dans tous les exercices de la guerre, & il n'y avait aucun officier qui tirât mieux de la flèche que p.400 lui, soit à pied, soit à cheval ; comme il était lettré du premier ordre dans le fameux collège que les Chinois appellent Han-lin, & que les Leao appelaient en leur langue Linya, on lui avait donné le surnom de Yéliu-linya.

Cependant les Kin, volant de conquête en conquête, s'avancèrent du côté de Taï-tong-fou, cour occidentale des Leao ; Kengchéoutchong, sur l'avis qu'il eut de leur dessein, se mit en marche à la tête des troupes qu'il avait sous son commandement pour secourir cette capitale ; Niyamoho, Moulianho, Ouapen & autres généraux des Kin s'y rendirent successivement. Niyamoho, arrivé le premier, donna tête baissée sur les troupes de Kengchéoutchong, qu'il battit complètement : ses collègues, qui le suivaient de près, s'étant mis de la partie, détruisirent presque entièrement ce corps d'armée. Le pays d'alentour, Taï-tong-fou & toutes les villes de sa dépendance ouvrirent leurs portes aux troupes victorieuses des Kin. Le rebelle Afou, qui était presque l'unique cause de cette guerre par le refus qu'avaient fait constamment les Leao de le rendre aux Kin, fut fait prisonnier dans la ville de Tong-ching-tchéou, &

envoyé à Akouta, qui se contenta de le faire fustiger, & lui rendit ensuite sa liberté.

La cour impériale, malgré le traité qu'elle avait fait avec les Kin, n'avait point encore mis d'armée en campagne contre les Leao. Plusieurs grands s'étaient opposés à l'exécution de ce traité, & prétendaient qu'on ne pouvait rompre avec les Leao, sans faire tort à la réputation de l'empire ; cette affaire ayant été débattue longtemps dans le conseil, à la fin la guerre fut décidée : on donna à l'eunuque Tong-koan une armée de cent cinquante mille hommes, p.401 qu'il divisa en deux corps, sous les ordres de Tchong-ssé-tao & de Sin-hing-tsong. Le premier prit la route de Pé-keou, & le second celle du village de Fan-tsun ; mais ils furent battus l'un & l'autre par Yéliutaché & par Siaooua, que le nouveau monarque des Leao envoya contre eux. L'empereur intimidé de cet échec, leur envoya ordre de revenir.

A la sixième lune, mourut Yéliuchun, que Litchuouen avait fait reconnaître roi des Leao à la cour de Yen, la princesse Siaochi, son épouse, se fit déclarer régente, & se chargea du gouvernement ; Lichuouen, qui était ministre d'État, s'opposa à cet arrangement, parce qu'il était mal dans l'esprit de cette princesse : elle le cassa en effet dès qu'elle se vit maîtresse ; cette disgrâce lui causa tant de chagrin, qu'il écrivit à un de ses amis qui était attaché aux intérêts de la Chine, pour l'inviter à venir se rendre maître de cette ville importante, & reprendre tout le pays de Yen ; mais ce complot ayant transpiré, la princesse le fit arrêter, & elle le fit mourir avec toute sa famille.

Les Hia, qui jusque-là étaient demeurés tranquilles, commencèrent à craindre qu'après la destruction des Leao les Kin ne vinssent tomber sur eux. Pour écarter cette tempête, dont ils se croyaient menacés, ils envoyèrent une armée de trente mille chevaux sous les ordres de Lileangfou, pour soutenir les Leao en qualité de troupes auxiliaires. Oualou & Leouché, généraux des Kin, les rencontrèrent dans le pays de Y-chouï ; ils eurent la délicatesse de ne les point attaquer qu'au

préalable, ils ne les eussent fait expliquer sur le motif de leur armement, mais alors ils fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils les menèrent toujours p.402 battant jusqu'au pays de Yé-cou, où ayant trouvé les rivières débordées, ils périrent presque tous dans les eaux.

A la septième lune, la cour impériale remit des troupes en campagne, dans l'espérance qu'il lui serait plus aisé de s'emparer du pays de Yen, sous la régence de Siaochi : Tong-koan & Tsaï-yeou furent nommés généraux de cette armée & on leur donna pour lieutenant général Lieou-yen-king, gouverneur des trois villes de Ho-yang. Lorsque ces officiers furent en marche, ils apprirent que Siaooua était préparé à les recevoir avec une armée aussi forte que la leur. Ils pensèrent que les ennemis n'avaient pu rassembler tant de troupes qu'en dégarnissant les places, & ils détachèrent secrètement cinq mille hommes pour surprendre la ville de Yenchanfou. Mais Siaooua en ayant été averti, envoya un détachement qui arriva ayant celui des impériaux, & se mit en embuscade dans un vallon, par lequel il devait nécessairement passer ; les Chinois furent presque tous tués ou pris.

Siaooua, général expérimenté, coupa aux Chinois le chemin par où ils tiraient leurs provisions de bouche, & leur enleva un grand convoi ; il fit prisonnier Ouang-yuen, ainsi que toute son escorte, & l'armée impériale sans vivres, fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Quelques jours après, à la dixième lune, & lorsque les impériaux s'y attendaient le moins, ce général s'approcha d'eux pendant la nuit & les surprit. Dans la frayeur que leur donna cette attaque imprévue, ils ne pensèrent qu'à fuir & abandonnèrent tout pour se sauver ; Siaooua les poursuivit jusqu'à la rivière de Tcho-chouï ; pendant plus de cent ly, on trouvait la terre couverte de corps morts. Cette défaite ruina absolument p.403 l'armée impériale qui était de plus de cent cinquante mille hommes, & dont à peine il en réchappa quelques mille ; les gens de Yen firent des vaudevilles & des chansons, pour se railler de l'inexpérience des officiers chinois & de la lâcheté de leurs troupes.

Cependant le roi des Leao, auquel on avait enlevé sa cour occidentale & tout le midi du Cha-mo, se retira dans le pays de Osolieï ; Sieyé, un des généraux des Kin, envoya Oualipou dire à Akouta qu'on avait fait la conquête du pays de Yun-tchong, mais que les Leao avaient encore un grand nombre de troupes sur pied, & d'ailleurs que les peuples qu'ils avaient soumis étaient toujours portés d'inclination pour leurs anciens maîtres ; il ajoutait que ses officiers & ses soldats espéraient qu'il viendrait lui-même se mettre à leur tête ; le roi des Kin se rendit à son armée : on lui dit, à son arrivée, que le roi des Leao était au pays de Ta-yu-lo ; aussitôt il se mit à la tête de dix mille Chinois, & alla l'y chercher. Poukianou & Oualipou prirent les devants avec quatre mille hommes, & marchant à grandes journées, ils atteignirent ce prince fugitif au pays de Chéniento, où il était avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Les officiers Kin se trouvèrent embarrassés ; Yeliuyutou leur représentait qu'ils étaient trop faibles & leurs chevaux trop las, pour risquer d'attaquer les Leao, & qu'il fallait nécessairement attendre l'arrivée d'Akouta. Oualipou, d'un autre côté, craignait que le roi des Leao ne se sauvât encore, & qu'on ne pût ensuite le rejoindre ; mais les Leao, qui les virent en si petit nombre, loin de penser à se sauver, étendirent leurs vingt-cinq mille hommes en demi-lune, dont les deux extrémités se rapprochant insensiblement, enveloppèrent les Kin de toutes parts.

p.404 Le roi des Leao qui se croyait sûr de sa victoire, conduisit les reines & princesses de sa suite sur une hauteur, d'où elles pouvaient aisément découvrir la bataille ; il paya cher cette présomption : Yeliuyutou reconnut sur cette élévation l'étendard & les autres marques de la dignité royale qui suivaient toujours ce prince, & il les fit remarquer aux officiers des Kin, en les assurant qu'il devait y être : aussitôt Oualipou courut au grand galop de ce côté là avec un détachement de sa petite division, & causa tant de frayeur à ce roi, qu'il prit la fuite, & communiqua sa terreur à ses vingt-cinq mille hommes, qui ne pensant qu'à le suivre, laissèrent les Kin maîtres du champ de bataille. Akouta étant arrivé sur cet entrefaites, il blâma Oualipou de ce qu'il n'avait pas

poursuivi le roi des Kin ; Oualipou sur-le-champ remonta à cheva, & fit tant de diligence, qu'étant arrivé au pays de Oulitchétou, il obligea ce roi, qui n'en était pas éloigné, à lui abandonner tous ses équipages pour fuir avec plus de vitesse ; Siaotelieï fut pris dans cette occasion.

Comme le pays de Yen, en entier, était encore entre les mains des Leao, & que les Chinois, par leur traité avec les Kin, s'étaient chargés de le leur enlever, Akouta envoya Litsing à la cour impériale pour se plaindre de leur lenteur ; Hoeï-tsong lui dépêcha Tchao-leang-ssé, qui répondit à ces plaintes, & demanda en même temps de céder encore aux Chinois les départements de Yng-tchéou, de Ping-tchéou & de Louan-tchéou. Lorsque l'empereur avait fait ses conventions avec les Kin, il avait parlé des villes que le fondateur de la dynastie des Tçin postérieurs avait cédées aux Khitan, & non de ces trois derniers départements qui n'en étaient pas. Akouta ne voulut point entendre à cette nouvelle p.405 proposition. Poukianou chargé de traiter avec l'envoyé chinois, reprocha que Hoeï-tsong n'avait pas attaqué fortement les Leao dans le pays de Yen, comme il l'avait promis, & pour cette raison on ne voulait plus lui céder que les six villes de Ki-tchéou, de Kin-tchéou, de Tan-tchéou, de Chun-tchéou, de Tcho-tchéou & de Y-tchéou. Tchao-leang-ssé se récria sur la mauvaise foi des Kin, & s'en revint sans avoir rien conclu.

Le général Tong-koan, après l'échec qu'il avait reçu de la part des Leao, remit une armée sur pied ; mais dans la crainte d'échouer une troisième fois, il envoya un de ses officiers prier en secret le roi des Kin d'agir de son côté, afin qu'il pût réduire plus aisément le pays de Yen. Ce prince y consentit, & fit entrer trois armées par trois endroits différents. La princesse Siaochi qui gouvernait le pays de Yen en fut alarmée ; elle envoya jusqu'à cinq fois vers Akouta, pour le prier d'établir Yéliutsing, roi des Leao, qui se reconnaîtrait son vassal : Akouta fut inébranlable, & la régente obligée de mettre ses meilleures troupes à Kiu-yong-koan, pour fermer cette entrée aux Kin.

C'était une bien faible barrière pour des troupes victorieuses, & les Kin eurent bientôt sapé ses murs, qui dans leur chute écrasèrent beaucoup de monde ; Les Leao ne se défendirent point & se dispersèrent. Les Kin alors s'avancèrent vers le midi avec leur célérité ordinaire, & s'approchèrent de la cour de Yen. Kaotou qui commandait dans Yen-king fut le premier à envoyer sa soumission au roi des Kin qui la reçut, & entra dans cette vile par la porte du midi. Il plaça Intchouco & Léouché avec une partie de ses troupes sur les remparts, & établit son camp hors de la ville près de la porte p.406 par laquelle il était entré : Tsokikong, ministre des Leao, vint à la tête des officiers l'assurer de sa soumission. Akouta les reçut avec clémence, & ayant confirmé chacun d'eux dans le poste qu'il occupait, il les envoya dans les différents tchéou & hien exhorter les habitants à suivre leur exemple, & à ne pas l'obliger de les y contraindre. La princesse Siaochi, qui vit tout perdu pour elle, se sauva avec Siaooua par Kou-pé-keou, & se retira du côté de Tien-té [1].

1123. Lorsque l'empereur sut que les Kin avaient fait la conquête de la cour de Yen, il renvoya Tchao-leang-ssé à Akouta pour lui parler de cette cour & de celle de l'ouest, qu'il avait dessein de réunir de nouveau à l'empire. Le roi des Kin répondit à cette proposition :

> — Si votre maître veut avoir les villes de Yng-tcheou, de Ping-tchéou & de Louan-tchéou, je ne dois point vous céder la cour de Yen ;

[1] A la fin de cette même année 1122, le Hou-pou, c'est-à-dire le tribunal qui s'occupe des revenus de l'État, présenta à Hoeï-tsong le dénombrement de l'empire. Il était divisé en vingt-six provinces appelées lou ; en quatre cours différentes ; on y comptait trente fou ou villes du premier ordre ; deux cent cinquante-quatre tchéou, soixante-trois kien, douze cents trente-quatre hien, vingt millions huit cent quatre-vingt-deux mille deux cent cinquante-huit familles payant tribut, & quarante-six millions sept cent trente-quatre mille sept cent quatre-vingt-quatre bouches. La sixième des années dites yuen-fong, c'est-à-dire l'an 1083, ce même tribunal présenta à l'empereur Chin-tsong un dénombrement qui faisait monter le nombre des familles payant tribut à dix-sept millions deux cent onze mille sept cent treize seulement. L'an 1014 il était encore moindre, puisqu'il ne montait qu'à neuf millions neuf cent cinquante-cinq mille sept cent vingt-neuf. Éditeur.

ensuite lui montrant une réponse qu'on lui avait faite dans les commencements de la part de l'empereur, Tchao-leang-ssé y lut ces mots :

> « Si nos troupes prennent la ville de la cour de Yen, les douanes & les tributs appartiendront p.407 à l'empire des Song.
>
> — Sans doute, dit alors Tchao-leang-ssé, que les tributs doivent aller à celui qui est maître de la terre ; donner une terre & en garder le revenu, c'est ne rien donner.
>
> — Il ne s'agit pas de cela, dit Niyamoho, c'est nous qui avons pris la cour de Yen, & nous devons l'avoir ; si vous ne nous la cédez pas incessamment, vous pouvez retirer les troupes que vous avez à Tcho-tchéou & à Y-tchéou, & n'en point laisser sur nos limites ;

le roi des Kin renvoya Li-tsing avec Tchao-leang-ssé pour négocier cette affaire à la cour impériale.

Lorsque Li-tsing y fut arrivé, le ministre Ouang-fou lui dit que la Chine n'avait point cédé les revenus du pays de Yen ; mais que l'empereur pour faire voir à son maître qu'il voulait vivre en bonne intelligence avec lui avait promis de lui donner tous les ans une somme d'argent & une certaine quantité de pièces de soie : sans vouloir entrer dans une plus longue conférence avec ce député, il donna ses instructions à Tchao-leang-ssé, & les renvoya tous deux au roi des Kin. Ce dernier refusa de céder les villes de Ping-tchéou & de Louan-tchéou, deux places qui lui étaient nécessaires pour la conservation de ses frontières ; & quant aux revenus du pays de Yen, il se rabattit à n'en exiger que la sixième partie ; mais il ajouta, que si les Chinois persistaient à le lui refuser, ils pouvaient retirer leurs troupes de l'ancien pays de Tcho-tchéou & de Y-tchéou qui lui appartenait. Les troupes chinoises avaient pris Tcho-tchéou & Y-tchéou sur les Leao ; l'envoyé en fit la remarque ; mais Akouta lui dit de retourner à la cour impériale, & qu'il attendait sur cela une réponse précise de Hoeï-tsong. On accorda au

roi des Kin tout ce qu'il demandait, & aussitôt ce prince envoya Intchouco & p.408 Kouchin confirmer par serment, en son nom, le traité qu'on devait conclure à Tcho-tchéou ; Louy & Tchao-leang-ssé s'y rendirent de la part de l'empereur.

Lorsque Kouchin eut vu le traité que les Chinois avaient apporté, il trouva à redire à certains termes, qui ne marquaient pas assez de respect envers leur prince ; Lou-y dit qu'il avait été écrit par l'empereur lui-même, pour faire voir au roi des Kin l'estime & la considération qu'il avait pour sa personne ; mais les Kin ne se payèrent pas de cette raison, & il fallut le corriger comme ils le demandaient. De plus comme Tchao-ouensin & plusieurs autres s'étaient sauvés sur les terres de l'empire, ils exigèrent qu'on leur remît ces fugitifs avant que de rendre le pays de Yen ; & outre cela ils exigèrent encore une certaine quantité de riz.

Quand les Kin eurent obtenu toutes leurs demandes, il confirmèrent avec serment le traité d'alliance, par lequel ils cédaient la cour de Yen à la Chine, avec six départements, mais ils ne firent aucune mention des villes de Yng-tchéou, de Ping-tchéou & de Louan-tchéou, ni de leurs dépendances, comme n'ayant point été du nombre de celles que le fondateur des Tçin postérieurs avait cédées aux Khitan ; & indépendamment de cette restriction, ils pillèrent les territoires qu'ils cédaient aux Chinois, & en enlevèrent la plupart des femmes & des enfants qu'ils conduisirent dans leur pays.

La paix étant conclue, le roi des Kin envoya Oualou & Oualipou du côté de la montagne Yn-chan, vers laquelle le roi des Leao s'était retiré. Lorsque ces deux généraux arrivèrent à Kiu-yong-koan, ils y trouvèrent Yéliutaché, qu'ils firent prisonnier. Oualou après avoir passé cette forteresse, détacha trois mille chevaux qui devancèrent l'armée, mais p.409 les chemins étaient rompus par les boues, & ils eurent mille peine à avancer ; d'ailleurs ils ne savaient pas précisément où était campé le roi des Leao. Cette difficulté engagea Oualipou, qui commandait ce détachement, à faire délier Yéliutaché, afin qu'il les guidât & les conduisît

droit à son camp. Ce roi fugitif était allé à Yng-tchéou ; on trouva les princes Yéliuting & Yéliuning, ses deux fils, les princesses ses femmes & la plupart de ses grands, qu'on fit prisonniers. On se saisit de plus de dix mille chariots chargés de bagages, & de tous ceux qui étaient restés dans ce camp ; dans la confusion, Témouco, grand du premier ordre, le prince Yéliuyali, second fils du roi des Leao, & la princesse Téli, sa fille aînée, se sauvèrent & allèrent joindre les troupes que le roi des Leao avait emmenées avec lui.

Ce prince errant & malheureux apprenant la nouvelle perte qu'il venait de faire, & que les Kin s'en retournaient, fit un assez grand détour pour les surprendre avec cinq mille hommes ; mais il fut battu de nouveau dans une action, où il perdit encore le prince Yéliusinilieï, son fils aîné ; on le poursuivit vivement durant trente ly, & les Kin lui enlevèrent tous ses domestiques & tous ses chevaux ; ce ne fut que par stratagème qu'il put lui-même échapper de leurs mains. Likienchun, roi des Hia, lui envoya offrir une retraite dans ses États, qu'il accepta contre l'avis de Siaotelieï, un de ses généraux, qui voulut l'en détourner ; il traversa le Hoang-ho, & alla camper à Kin-fou, d'où il envoya porter à Likienchun des lettres-patentes, par lesquelles il le créait empereur,

Siaotelieï qui ne savait où tout cela aboutirait, dit à Yéliuyuentchi, que leur maître agissait contre ses propres p.410 intérêts, & qu'il tenait une conduire capable d'aliéner le cœur de ses sujets. D'accord ensemble, pour sauver les restes de cette famille, ils enlevèrent de force le prince Yéhuyali, second fils du roi, & s'enfuirent avec lui du côté du nord-ouest, pour se joindre aux hordes établies dans ces quartiers ; trois jours après leur arrivée, ils déclarèrent le prince Yéliuyali empereur des Leao.

Pendant que les choses se passaient ainsi du côté de l'orient, Tchang-kio, gouverneur de Ping-tchéou, de la part des Kin, auxquels il était soumis par force, après avoir été au service des princes de Leao, apprenant que Tsokikong, qui avait été ministre d'État auprès de ces mêmes princes, passait par son gouvernement avec plusieurs autres

officiers leao, qui s'étaient pareillement donnés aux Kin, & qu'ils conduisaient en Tartarie une quantité d'habitants du pays de Yen, il en fut indigné ; il les fit tous arrêter, & ayant fait mourir ces officiers, il renvoya ces habitants chez eux, & se déclara pour l'empereur ; ensuite il en donna avis à Ouang-ngan-tchong, gouverneur de Yen-chan-fou, afin d'en obtenir du secours s'il venait à être attaqué, comme il s'y attendait. Celui-ci en avertit secrètement la cour impériale, & voulut avoir ses ordres là-dessus ; le ministre Ouang-fou dit d'abord qu'il fallait, sans hésiter, profiter de cette occasion pour ravoir Ping-tchéou ; Tchao-leang-ssé fut d'un sentiment contraire ; il s'opposa de tout son pouvoir à ne pas rompre l'alliance qu'on venait de contracter avec les Kin ; outre qu'on manquerait de bonne foi à leur égard, il craignait encore qu'on n'eût sujet de s'en repentir mais loin d'écouter son avis, on le punit, même de l'avoir ouvert, en l'abaissant de cinq degrés ; l'empereur donna ordre à Ouang-ngan-tchong p.411 de soutenir Tchang-kio, & d'annoncer aux peuples de ces quartiers qu'il les délivrait de tout tribut pendant trois ans.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Après la conquête de la cour de Yen, & le traité d'alliance fait avec l'empereur, Akouta reprit la route de Tartarie ; dès la sixième lune il tomba malade, & nomma général de ses troupes Niyamoho, à qui il donna Poukianou & Oualou pour lieutenants généraux ; ils allèrent camper dans le pays de Yun-tchong, pour maintenir par leur présence les limites en sûreté. A la huitième lune son mal augmenta avec tant de violence, qu'il mourut en arrivant à Pou-tou-lo, dans la cinquante-sixième année de son âge. Siéyé qui avait la charge de Kouélun-poukilieï, c'est-à-dire, de *grand, qui a soin des affaires du gouvernement*, de concert avec les autres grands, déclara aussitôt Oukimaï, frère du roi, son successeur. Ce nouveau roi des Kin donna la dignité de Nganpan-poukilieï, c'est-à-dire, de *premier des grands*, dont il était revêtu, à Siéyé & celle que possédait ce dernier fut accordée à

Ouapen, fils naturel d'Akouta. Ce fondateur de la monarchie des Kin, fut inhumé à l'ouest de la ville de Haï-kou-tching.

Akouta dut la conquête du grand empire des Leao à sa valeur & à sa prudence ; ce prince était doué d'un génie vaste & d'une vivacité extraordinaire, qu'il savait modérer par sa sagesse. Il connaissait les hommes & savait les employer dans les places qui leur convenaient ; il prenait des mesures si justes & remédiait si à propos aux inconvénients qui pouvaient les rompre, qu'il fut constamment heureux dans toutes ses entreprises.

p.412 Dès que les Kin apprirent la révolte de Tchang-kio, ils détachèrent Chémou avec un corps de trois mille cavaliers pour le faire rentrer dans son devoir ; Tchang-kio leur épargna une partie de la route, & vint au-devant d'eux jusqu'a Yng-tchéou ; mais Chémou qui ne se sentait pas assez fort n'osa l'attaquer, & s'en retourna ; Tchang-kio écrivit à l'empereur, qu'il venait de remporter une victoire complète sur les Kin ; & ce prince en fut si content, qu'il le fit gouverneur général de ces quartiers, & lui envoya une grosse somme d'argent, outre une grande quantité de pièces de soie.

Les Kin regardaient Ping-tchéou comme une place trop importante à la sûreté de leurs frontières pour l'abandonner. Au retour de Chémou leur nouveau roi y envoya Oualipou, à qui il donna Chémou pour lieutenant, & quelques mille hommes de renfort. Tchang-kio crut avoir aussi bon marché des Kin que la première fois, & il alla au-devant d'eux avec tout ce qu'il avait de troupes ; mais il fut maltraité & si vivement poursuivi, qu'il ne put rentrer dans sa ville, & se sauva à Yen-chan-fou, où Ouang-ngan-tchong le tint caché ; Tchang-tun-kou prit sa place, & se mit en état de défendre la ville contre les Tartares. Indignés de ce que, contre la foi du traité qu'ils avaient avec l'empire, Ouang-ngan-tchong avait reçu Tchang-kio à Yen-chan-fou, les Kin envoyèrent à la cour impériale demander la tête de Tchang-kio, & avec tant d'instances, que l'empereur donna ordre de la leur envoyer. Ouang-ngan-tchong qui

voulait lui sauver la vie, trouva un homme qui lui ressemblait, à qui il fit secrètement couper la tête, qu'il fit porter aux Kin. Ceux-ci ayant reconnu qu'on les avait trompés, en firent de si grandes plaintes à la cour impériale avec menaces d'assiéger Yen-chan-fou, que p.413 Hoeï-tsong expédia un ordre précis a Ouang-ngan-tchong d'envoyer aux Kin la tête de Tchang-kio & de ses deux fils ; il fut enfin contraint d'obéir, ce qui fit étrangement murmurer tout le monde contre l'empereur.

1124. Lors du traité entre l'empire & les Kin, ceux-ci avaient demandé deux cent mille mesures de grains que Tchao-leang-ssé leur promit ; cependant jusque-là ces grains n'avaient point été fournis, & il n'en était plus question, ce qui obligea les Kin d'envoyer au tribunal de Siuen-fou les demander. Tantchin, chef de ce tribunal, répondit à cet envoyé, que si Tchao-leang-ssé leur avait promis deux cent mille grandes mesures de grains, il devait lui en produire un témoignage par écrit, & il le renvoya sans lui en donner, ce qui irrita beaucoup les Kin.

Cependant ces Tartares assiégeaient depuis longtemps Ping-tchéou, qui se défendit avec la plus grande valeur durant plus de six mois, quoique Tchang-tun-cou eût peu de monde ; à la fin il fut contraint de céder à la force, & ayant été pris par les Tartares, ils le firent mourir. Yéliuyenhi, roi des Leao, ne se croyant pas en sûreté parmi les Hia à qui depuis peu les Kin avaient fait des plaintes de ce qu'ils l'avaient reçu, les quitta, & passant de nouveau le Hoang-ho, il se tendit dans la horde de Houliupou, où il fut bien reçu. Yéliutaché vint l'y joindre ; le roi fugitif lui fit un accueil très froid, & lui reprocha la hardiesse qu'il avait eu d'élire un autre souverain, & de lui substituer Yéliuchun.

> — Avec toutes les forces de votre empire, répondit Yéliutaché, & dans & temps qu'il n'était point encore démembré, jamais nous n'avons pu obtenir le moindre avantage sur p.414 nos ennemis ; Votre Majesté ne pouvant soutenir leur efforts, s'est vue obligée d'abandonner ses États, & de fuir au loin pour mettre sa personne en sûreté ; elle a laissé par sa retraite ses

> peuples à l'abandon, au milieu du feu & de la cendre ; quand j'aurais reconnu pour souverain dix Yéliuchun, ils sont tous de votre famille, & descendent de la tige de Yéliuapaoki, comme Votre Majesté ; aurait-elle voulu qu'on eût fait passer sa couronne dans une autre famille ?

Le roi n'ayant rien à répliquer, lui fit donner à manger, & lui rendit son amitié.

Ce roi malheureux apprit bientôt que les Kin, instruits de sa retraite, venaient encore le chercher ; ce qui l'obligea de remonter plus au nord. Un certain Moucousé, de la horde Siouieï, vint au-devant de lui avec une troupe de soldats, & pour le mettre plus en sûreté, il le conduisit à la horde de Outilieï ; Yéliuyenhi concevant alors un rayon d'espérance, s'écria dans sa joie, que le Tien le protégeait, & qu'il fallait retourner sur ses pas, & aller reprendre les pays de Yen & de Yun-tchong. Yéliutaché lui dit :

> — Lorsque les Kin vinrent prendre Tchang-chun & Leao-yang, Votre Majesté s'en alla à la cour du milieu, & lorsque que les Kin l'y suivirent, elle se retira à la montagne de Yen-chan, ce qui leur en facilita la prise ; enfin lorsqu'ils s'approchèrent de Yun-tchong, elle se vit encore obligée de changer de demeure, & de transporter sa cour à la montagne Kia-chan. Avec toutes ses forces qu'elle avait encore, elle n'a pu garder ces villes, & aujourd'hui que ses ennemis sont maîtres de ses États, & que nos forces sont épuisées, devons-nous aller les affronter ? Contentons-nous de nous p.415 préparer à tout événement, en exerçant nos troupes, & en nous mettant en état de profiter de la première occasion qui se présentera.

Le roi ne se rendit point à ces raisons, & Yéliutaché indigné de le voir courir à sa perte avec tant d'opiniâtreté l'abandonna. Cependant l'infortuné roi des Leao, résolu de rentrer dans ses États, sortit par la montagne Kia-chan, & étant descendu par les montagnes de Yu-yang, il

prit d'abord les villes de Tien-té, de Tong-sing, de Ning-pien & de Yun-nui, puis s'avançant plus loin, il se rendit encore maître de Ou-tchéou. Cet heureux commencement fut cause de sa perte ; après ces faibles avantages, il se persuada qu'il pouvait tout tenter, & apprenant que les Kin étaient à l'ouest de la rivière Nan-kou, il alla à eux dans le dessein de les combattre ; il ne fit pas attention qu'il avait affaire à des troupes accoutumées à vaincre ; il fut battu, & se sauva du côté de San-yn. Siaotapouïé & Sala, deux de ses grands, se donnèrent aux Kin, qui les firent prisonniers.

Par un traité que les Kin avaient fait avec les Hia pour empêcher ceux-ci de recevoir le roi des Leao, & de lui accorder leur protection, ils leur avaient cédé tout l'ancien pays de Topa & de Yun-tchong, qui avait plus de deux mille ly d'étendue. Ils en avaient cependant excepté Ou-tchéou & Sou-tchéou, dont la Chine était en possession, mais avec promesse, s'ils pouvaient s'en rendre les maîtres, de ne point s'y opposer. Dans la suite ayant appris que contre la condition expresse de ce traité, ils l'avaient reçu, & qu'au lieu de le retenir, ils l'avaient laissé aller en toute liberté, ils retirèrent leur parole, & ne leur cédèrent plus que les deux villes de Ou-tchéou & de Sou-tchéou qu'ils se p.416 mirent aussitôt en disposition d'enlever aux Chinois. Tantchin, qui était à la tête du tribunal de Yun-tchong, battit les Hia dans plusieurs rencontres ; cependant il ne put les obliger à se désister de leur entreprise.

Les Kin, mécontents de ce que Ouang-ngan-tchong avait voulu soustraire Tchang-kio à leur vengeance, & plus encore du refus que Tantchin avait fait de leur remettre les grains que Tchao-leang-ssé leur avait accordés, s'avancèrent dans les pays de Yng-tchéou & de Yn-tchéou. L'empereur pour les apaiser, désapprouva en apparence la conduite de Tantchin ; il le rappela à la cour, le cassa de ses emplois, & envoya l'eunuque Tong-koan à sa place, mais c'était par un autre motif ; son but était de susciter de nouvelles affaires aux Kin, afin d'affaiblir leur trop grande puissance.

Yéliuyenhi, roi des Leao, était alors à la montagne Kia-chan ; l'empereur avait dessein de l'engager à venir en Chine, & pour le lui faire connaître, il lui envoya par un bonze lama quelques pièces de soie, sur une desquelles il avait écrit de sa propre main quelques caractères, par lesquels il le donnait assez à entendre. Yéliuyenhi ne fit pas semblant alors de le comprendre, mais dans la suite se voyant fort pressé, il écrivit une lettre à l'empereur, pour lui dire qu'il était prêt à se rendre auprès de lui. L'empereur lui répondit qu'il le traiterait comme son frère, & lui assignerait un rang au-dessus des princes de Yen de Yueï ; il promettait encore de lui faire bâtir un palais où il y aurait mille chambres, dans lequel il entretiendrait pour ses plaisirs trois cents musiciennes : comme ces promesses flattèrent le roi des Leao, dès ce moment, l'empereur ne douta point qu'il ne vînt, & il prit prétexte du mécontentement des Kin pour rappeler p.417 Tantchin, & envoyer Tong-koan à sa place ; mais le vrai motif était d'envoyer au devant du roi des Leao, que cet eunuque devait amener à la cour ; cependant il ne vint pas.

A la fin de cette année il arriva une chose fort extraordinaire à la cour impériale ; un certain homme appelé Tchu, marchand de vin, avait une fille déjà assez grande & bien faite, à laquelle, dans une nuit il poussa de la barbe de six à sept pouces de long, aussi fournie & aussi bien arrangée que l'aurait pu avoir un jeune homme ; l'empereur ordonna qu'on lui fît prendre l'habit de tao-ssé.

1125. Yéliuyenhi, roi des Leao, après avoir longtemps réfléchi au parti qu'il devait prendre, pensa qu'il risquerait trop de se mettre entre les mains des Chinois ; & il voulut solliciter de nouveau une retraite auprès du roi des Hia dans la supposition que ce prince était mécontent des Kin, & qu'il ne le refuserait pas. Dans le temps qu'il était encore indécis, il reçut, à la première lune, un envoyé de Siaohoulo, chef des Tanghiang, qui l'invitait à venir demeurer dans son pays. Le monarque infortuné ne s'attendait point à cette invitation, & il la regarda comme un

effet de son bonheur ; il l'accepta & partit aussitôt pour aller du côté de Tien-té.

Comme il traversait le Cha-mo, ou désert de sable, il fut surpris si à l'improviste par les troupes des Kin qu'il n'eut pas le temps de monter à cheval, & qu'il fut contraint de se sauver à pied, suivi de très peu de monde, presque tous ses gens s'étant dispersés, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques lui eût amené un cheval. Étant arrivé dans le pays de Tien-té, il y trouva de la neige & y ressentit un très grand froid ; comme il avait été contraint d'abandonner tous ses équipages, il était vêtu à la légère, & il manquait de tout pour se p.418 garantir de la rigueur de la saison, même de provisions de bouche. Siaomolitché fut le seul qui put le soulager dans cette triste position ; il lui donna son habit de dessus & son manteau pour se couvrir pendant la nuit, & quelque peu de pain qu'il avait pris en partant. Le lendemain, après avoir marché tout le jour, ce prince excédé de fatigue, proposa d'aller passer la nuit dans la maison d'un paysan qu'il rencontra : ses gens lui dirent que c'était un espion des Hia, & qu'il était perdu s'il y entrait. Le paysan qui connaissait le roi, jugeant par ses mouvements qu'il se défiait de sa fidélité, se jeta à ses genoux les larmes aux yeux & le rassura. Il l'engagea à entrer chez lui, où il demeura quelques jours pour se reposer. Le roi fut si content de son hôte, que pour le récompenser de sa fidélité & de son zèle, il lui donna un titre de gouverneur de province, se réservant à faire en sa faveur quelque chose de plus solide lorsqu'il le pourrait. Il partit ensuite pour le pays de Tanghiang, où il fut reçu avec de grandes marques de respect & de soumission par Siaohoulo. Le roi pour l'engager à le servir avec plus de zèle, le fit d'abord général de ses provinces du sud-ouest, & lui remit en même temps le commandement de toutes ses troupes.

A la seconde lune, Yéliuyenhi s'approchait de Yng-tchéou, ville capitale des Tanghiang, & il n'en était éloigné que d'environ soixante ly lorsque Leouché, officier général des Kin, qui l'avait suivi jour & nuit avec un corps de cavalerie légère, l'atteignit enfin, & l'ayant fait prisonnier, il

le conduisit à Oukimaï. Yéliuyenhi, épuisé de misère & accablé de son infortune, tomba malade & mourut quelques mois après âgé de cinquante-quatre ans, la vingt-quatrième année p.419 de son règne. Il fut le dernier prince de la dynastie des Leao orientaux [1]. Après sa mort, Oukimaï, roi des Kin, lui donna le titre de prince de Haïpin.

---

[1] Ces Leao orientaux possédèrent l'empire de Tartarie depuis l'an 907 jusqu'en 1125, c'est-à-dire pendant deux cent dix-neuf ans sous neuf princes ; car on ne doit pas compter les deux derniers, Yéliuchun & Yéliuyali, qui furent proclamés empereurs des Leao, tandis que les Kin possédaient déjà tout & que Yéliuyenhi était fugitif. On donne à ces Leao le titre d'orientaux pour les distinguer d'une autre branche qui s'établit dans la Tartarie occidentale, & qu'on appela pour cette raison les Si-leao ou Leao occidentaux, autrement les Cara-khitan. Voici en abrégé l'histoire de ces derniers qui n'a aucune relation avec l'histoire de la Chine. On a vu, à l'an 1124, que Yéliutaché, mécontent de ce que le roi des Leao ne voulait point suivre ses conseils, le quitta résolu de tenter d'un autre côté si la fortune ne lui serait pas plus favorable. Il tua quelques seigneurs qu'il croyait auteurs de la conduite repréhensible de Yéliuyenhi ; ensuite prenant le titre de prince, il se mit à la tête de deux cents cavaliers & s'en alla du côté de l'ouest. Au bout de trois jours de marche, & après avoir passé la rivière Hé-souï, il alla trouver Souancour, maître de la horde Pétata, qui lui donna quarante chevaux, vingt chameaux & vingt moutons ; Yéliutaché ne s'y arrêta pas, mais continuant sa route du côté de l'ouest, il alla à la ville de Kotun-tching où il fit quelque séjour. Les gouverneurs de Oueï-ou-tchéou & de six autres villes, ainsi que les chefs de dix-sept hordes vinrent l'y joindre pour lui faire honneur comme étant de la famille des Leao. Il leur peignit ses malheurs & la perte du grand empire des Leao, que les Nutchin autrefois leurs tributaires, venaient de leur enlever. Il les sonda sur le dessein qu'il avait de le relever avec leur secours. Tous promirent de l'aider, & ils lui donnèrent en effet un corps de plus de dix mille hommes. Alors il écrivit à Pilekou prince des Hoeïho, pour lui rappeler l'amitié qui avait régné entre Yéliuapaoki, fondateur de l'empire des Leao & Oumoutchou son ancêtre, & pour lui dire qu'étant sur le point d'aller dans le pays de Tagi, il espérait qu'il ne lui refuserait pas le passage sur ses terres. Pilekou alla le recevoir sur ses frontières & lui fit accueil ; il lui donna six cents chevaux, mille chameaux, trois mille moutons & afin de lui marquer une confiance entière, il lui remit ses fils & ses petits-fils en otage jusqu'à ce qu'il fût hors de ses limites.

Yéliutaché continua sa route vers l'occident, & passa par quantité de royaumes dont il conquit quelques-uns par la force des armes ; d'autres se soumirent volontairement ; il parcourut ainsi jusqu'à dix mille ly ou environ mille lieues, & se procura une quantité innombrable de chameaux, de chevaux, de bœufs & de moutons. Lorsqu'il arriva à Sunsécan, tous les royaumes du Si-yu, alarmés, mirent sur pied une armée de cent mille hommes, qu'ils appelaient Hourfan, pour l'arrêter & le combattre. Yéliutaché divisa son armée en trois corps & les battit : quelques dizaines de ly furent couverts de corps morts des ennemis. Yéliutaché, pour faire voir qu'il ne craignait point tous ces petits royaumes réunis, fit un séjour de trois mois entiers dans le pays de Sunsécan, où divers rois des Hoeï-hoeï, c'est-à-dire des mahométans, vinrent lui offrir en hommage des raretés de leurs pays.

(L'an 1126) après quatre-vingt-dix jours, il partit de Sunsécan, & marchant toujours à l'ouest, il arriva au pays de Kirman, où, pressé par ses officiers, il prit le titre d'empereur le cinquième jour de la deuxième lune de l'an 1126. Il voulut qu'on regardât cette année comme la troisième de son règne, commençant à dater du moment où il quitta le roi des Leao & prit le titre de prince : on lui donna le nom de Courhan ou Courkhan, qui veut dire en leur langue, roi ou empereur du pays qui est au nord du Chamo ; il fit en même temps reconnaître impératrice Siaochi, son épouse.

Après son élévation, Yéliutaché, que nous appellerons à l'avenir Courhan, assembla tous ses officiers de guerre & de lettres, & leur dit qu'ayant couru avec lui mille dangers & fait

plus de trois mille lieues de chemin, il était juste qu'il récompensât leur valeur en leur faisant part des richesses & des honneurs qu'il s'était procurés par leur courage. Il éleva aux premières charges de son nouvel empire Oualila & quarante-huit autres de ses premiers officiers, & récompensa à proportion jusqu'au moindre de ses soldats. Après qu'il eut demeuré un an environ dans ce pays, n'en trouvant pas la terre assez bonne, il en partit avec tout son monde, & revenant du coté de l'est, au bout de vingt jours de marche, il trouva un pays si beau & si fertile, qu'il y bâtit une ville qu'il appela Houssé-ouarta, c'est-à-dira *Ouarta la forte*.

A la troisième lune, il nomma Siao-oualila général de ses troupes, & Siao-falaabou pour second, auxquels il donna pour lieutenants généraux Yéliuyensan & Yéliutieïcou. Il leur confia une armée de soixante-dix mille cavaliers destinée à aller à la découverte du côté de l'est ; à leur départ, il les fit mettre sous les armes, étendards déployés ; alors ayant fait tuer un bœuf noir & un cheval blanc, il offrit un sacrifice au Tien, & ils se jurèrent une fidélité mutuelle ; après quoi, il leur dit qu'il ne les avait conduits dans les pays occidentaux que dans le dessein de pouvoir retourner un jour dans leur ancienne patrie & de chasser les Kin qui s'en étaient emparés ; ensuite, adressant la parole au général, il lui recommanda de ne manquer jamais de récompenser ceux qui feraient quelque action d'éclat & de punir ceux qui le mériteraient ; de partager avec ses soldats la fatigue & les travaux ; de ne séjourner que dans les lieux où il y aurait de l'eau & des pâturages ; d'examiner les mœurs & les usages des peuples avec qui il serait obligé de se battre, & d'agir ensuite selon ses lumières ; enfin, de ne point s'intimider dans le danger & de n'en sortir que le dernier. Il ajouta que s'il suivait exactement ces instructions, il réussirait dans toutes ses entreprises. Cependant cette armée se mit en marche, & après avoir erré fort longtemps, elle fut obligée de revenir sur ses pas après avoir fait près de dix mille ly de chemin sans aucun succès, & après avoir perdu un grand nombre de chevaux & de bœufs, qui moururent de fatigue. Le Courhan se plaignit, à leur retour, d'avoir été trop précipité, & qu'apparemment le Tien n'approuvait pas cette expédition.

Le bruit des progrès surprenants du Courhan Yéliutaché se répandit bientôt en Orient, & fit craindre aux Kin qu'il ne vînt venger les maux qu'ils avaient faits à sa famille ; on leur dit (l'an 1131) qu'il s'approchait des frontières de Ho-tchéou. En conséquence, ils envoyèrent ordre aux Hia, qui étaient maîtres de ce pays, d'aller contre lui, de le prendre & de le leur amener ; les Hia répondirent qu'ils ne savaient pas ce que Yéliutaché était devenu, & que s'il s'était formé un royaume, comme on le publiait, il n'était point limitrophe de leurs États.

Niyamoho, mécontent de cette réponse, persuada au roi des Kin d'envoyer Yéliuyutou avec un détachement de dix mille hommes, Tartares & Chinois, pour apprendre des nouvelles du Courhan. Yéliuyutou était de la famille des princes Leao, & on supposait qu'il devait savoir où ce prince s'était retiré. Quoique Yéliuyutou fût intéressé à demeurer fidèle aux Kin, cependant ceux-ci prirent encore des précautions en lui confiant cette expédition, ils retinrent sa femme & ses enfants en otage. Yéliuyutou alla jusqu'à la ville de Hotong du Mopé, au nord du Chamo, & à plus de trois mille ly de Yun-tchong ; on avait ordonné aux provinces, de Yen, de Yun & de Hotong de lui fournir tous les vivres dont il aurait besoin ; mais toute cette expédition aboutit à faire périr une infinité d'habitants de ces trois provinces par les mauvais traitements qu'on exerça à leur égard.

Six ans après (l'an 1136) mourut le Courhan Yéliutaché dans le temps que cet illustre rejeton de la dynastie des Leao se préparait à disputer aux Kin l'empire qu'ils avaient enlevé à sa famille. Sa mort dérangea entièrement l'exécution de ce projet. Il n'avait qu'un fils, appelé Yéliuylieï, encore trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement. Il déclara régente la princesse Siaochi, son épouse, qu'il avait fait reconnaître impératrice sous le titre de Tabouyan. Elle gouverna huit ans & remit ensuite le sceptre entre les mains de Yéliuylieï, son fils, l'an 1143.

Ce jeune roi voulant savoir combien il pouvait mettre de troupes sur pied, fit faire un dénombrement ; il trouva que les familles payant tribut, sans compter les officiers d'armes & de lettres, les gens de service & les soldats, montaient à quatre-vingt-quatre mille cinq cents qui pouvaient lui fournir des sujets de dix-huit ans & au-dessus.

A la septième lune, il y eut un tremblement de terre dans p.420 les pays de Hio-ho, de Lan-tchéou & du Ho-tong ; en plusieurs endroits du Hio-ho, la terre s'entr'ouvrit, & laissa des crevasses de plus de cent pieds de large ; à Lan-tchéou, il se fit sentir d'une manière encore plus terrible, & les p.421 greniers publics furent entièrement engloutis dans le sein de la terre.

A la neuvième lune, un renard, sans qu'on sût d'où il venait, entra dans le palais, & pénétra jusqu'au trône de p.422 l'empereur, sur lequel il alla s'asseoir. Dans le même temps un vendeur d'herbes qui portait une charge, perdit la tête comme il entrait dans la ville par la porte orientale, & abandonnant ses herbes, il se mit à crier de toute sa force, p.423 en battant des mains :

> — L'empereur Taï-tsou m'envoie avertir qu'on se presse de changer ; qu'on le peut encore ; mais que si on diffère, il ne sera plus temps.

Yéliuylieï mourut, l'an 1156, dans la treizième année de son règne ; il ne laissa que deux princes trop jeunes pour gouverner ; Poussououan, sa sœur, fut déclarée régente durant leur minorité. Cette princesse avait épousé Siaotoloupou qu'elle n'aimait pas & auquel elle préférait Poucoutsisali, son beau-frère ; lorsqu'elle se vît maîtresse, sous prétexte de faire part à son mari de la dignité à laquelle Yéliuylieï l'avait élevée, elle le fit prince, & l'ayant chargé d'une commission hors de la cour, elle le fit tuer secrètement. Siaooualila, parent de ce dernier, déjà irrité de la mauvaise réputation que la princesse s'était faite, ne doutant point qu'elle ne l'eût fait assassiner, se mit à la tête des troupes & investit le palais. La princesse en sortit, & craigrant que Siaooualila ne lui enlevât la régence, elle renversa mort d'un coup de flèche Poucoutsisali, son amant, en présence de tout le monde, afin de faire croire que les bruits qui couraient contre son honneur étaient faux, & que la mort de son mari ne devait point lui être imputée : elle tint le gouvernement de l'État dix ans durant & le remit ensuite à Tchiloucou, second fils de Ylieï, l'an 1167.

Tchiloucou, entièrement adonné à la chasse, négligea le gouvernement de ses États, & indisposa ses sujets contre lui ; cependant il fut trente-quatre ans sur le trône assez paisiblement ; mais étant allé à son ordinaire à la chasse, Kiutchouliu (Keschlou-khan), roi des Naïmans, ses voisins & ses tributaires, gagna une partie de ses sujets, & s'étant mis en embuscade à la tête de huit mille hommes, il le surprit & le fit prisonnier : il lui enleva ses États qu'il réunit aux siens, l'an 1201, lorsque ce dernier rejeton des Khitan occidentaux mourut. Cette dynastie ne dura que soixante-dix-sept ans, depuis l'an 1124 jusqu'en 1201, Savoir,

Yéliutaché, connu sous le titre de Té-tsong-tien-yeou-hoang-ti, 12 ans.
Siaochi, régente, connue sous le titre de Kan-tien-hoang-hoeï, 8 ans.
Yéliuylieï, fils de Taché, connu sous le titre de Gin-tsong, 13 ans.
Poussououan, régente, connue sous le titre de Tching-tien-taï-heou-yéliu-chi, 10 ans.
Tchiloucou, second fils de Ylieï, fait prisonnier l'an 1201. Éditeur.

Les gardes de cette porte l'arrêtèrent, & le conduisent dans les prisons de Caï-fong-fou : le lendemain cet homme étant revenu à lui, n'eut aucune réminiscence de ce qu'il avait dit, ni de ce qui s'était passé, & il demeura fort surpris de se trouver en prison ; cependant pour étouffer cette affaire, on le fit mourir en secret.

Ces pronostics annonçaient la tempête qui menaçait la Chine ; on en vit bientôt des avant-coureurs dans les plaintes que les Kin portèrent alors, & par les préparatifs qu'ils faisaient pour venir l'attaquer ; ils se plaignaient hautement de ce qu'on retenait leurs transfuges, & de ce que, contre la foi des traités, on avait conservé des liaisons avec Yeliuyenhi ; enfin de ce qu'on avait refusé de leur livrer les grains qu'on leur avait promis.

Oualipou, un des généraux des Kin, ayant pris de l'ombrage de ce que Tong-koan exerçait souvent les troupes du pays de Yen, pressait fortement le roi des Kin de déclarer la guerre à la Chine, & de prévenir les maux qu'elle pouvait lui faire. Yéliuyutou & Lieouyentsong, qui insistaient également pour cette guerre, ajoutaient qu'on pouvait réussir, sans qu'il fut nécessaire d'avoir beaucoup de troupes.

A la onzième lune, l'insulte que Oualipou fit à Foutcha, p.424 marqua trop évidemment la disposition où étaient les Kin pour que la cour impériale en pût avoir le moindre doute. L'empereur l'envoyait au roi des Kin, pour assister aux cérémonies du premier jour de l'an. Lorsque cet envoyé arriva sur les limites, Oualipou qui y commandait, fit partir au-devant de lui des soldats qui voulurent l'obliger à se soumettre à leur roi, & à faire les génuflexions, qui étaient la marque extérieure de cette obéissance ; sur son refus, ils le tourmentèrent avec tant de violence, qu'il en mourut.

Si la cour de Caï-fong-fou avait eu à cœur l'honneur & le repos de la Chine, elle aurait dû juger par ce procédé que les Tartares ne cherchaient qu'un motif spécieux pour lui déclarer la guerre. Cependant l'empereur, trompé par ses ministres, aveuglé sur ses intérêts & sur ce qui pouvait contribuer à sa gloire, ignorait entièrement ce qui se passait,

& ne prenait aucune précaution contre les Kin, dont l'intention était d'éteindre sa dynastie.

Sur la proposition que les Kin firent de céder aux Chinois Yéou-tchéou, Yng-tchéou & Feï-hou-hien, & de diviser, comme on en était convenu, le pays de Ling-kieou-hien, l'empereur crut qu'ils agissaient de bonne foi, & que ses sujets allaient enfin jouir des douceurs de la paix lorsque ce partage serait consommé ; en conséquence, il envoya Tong-koan pour le terminer.

Lorsque cet eunuque arriva dans le district de Taï-yuen, il apprit que Niyamoho était parti de Yun-tchong & s'avançait vers le midi ; il lui fit dire par Ma-ko qu'il était venu pour déterminer les limites respectives des deux empires dont on était déjà convenu. Ma-ko étant près d'arriver à l'armée tartare, Niyamoho fit ranger ses troupes, en très bel p.425 ordre, & faisant entrer l'envoyé chinois au milieu des rangs, il exigea de lui des devoirs & un salut, avec la même étiquette que si le roi des Kin eût été présent ; lorsque Ma-ko lui eut exposé le motif qui l'amenait & demandé qu'ils cédassent à l'empire le pays au nord des montagnes.

> — Quoi ! répondit Niyamoho, vous penseriez encore à deux tchéou & à deux hien ? Tout le pays qui est en-deçà & au-delà des montagnes est à nous & vous ne pouvez y rien prétendre ; si vous voulez vivre en paix, songez, pour réparer cette faute, à nous céder encore quelque autre place, & avertissez-en votre maître comme je vais en avertir le mien.

Au retour de Ma-ko, l'eunuque Tong-koan fut étrangement surpris des prétentions de Niyamoho :

> — Quoi ! dit-il, les Kin ne font que commencer & ils osent ainsi parler ?
>
> — Ils ont sur le cœur, répondit Ma-ko, l'affaire de Tchang-kio & quelques autres points qu'ils prétendent qu'on leur avait promis & qu'on ne leur a pas donnés ; dans la disposition où ils sont, il n'y

a pas à hésiter ; il faut tout préparer pour se battre, & ne pas attendre qu'ils remportent sur nous quelque avantage.

Tong-koan ne voulut point suivre ce conseil.

Peu de temps après, Niyamoho envoya Ouangkiaïju & Salimou, qui se plaignirent à Tong-koan avec beaucoup de hauteur de ce que l'empire avait contrevenu à plusieurs articles du traité d'alliance entre les deux couronnes, & surtout d'avoir reçu leurs transfuges & leurs rebelles. Tong-koan leur demanda pourquoi on ne l'en avait pas averti ?

— Il ne s'agit point de cela, lui dit Salimou, nos troupes étant une fois en campagne, qu'avons-nous à différer ? Une seule chose peut sauver votre empire, cédez-nous le p.426 Ho-tong & le Ho-pé, & que & Hoang-ho serve de limites aux deux États : croyez que vous rendrez par là un grand service à la dynastie des Song.

Tong-koan, effrayé de leurs propositions, répondit, pour gagner du temps, qu'il allait lui-même à la cour impériale avertir l'empereur, & en effet il se disposa à partir pour Caï-fong-fou ; Tchang-hiao-chun, gouverneur de Taï-yuen, l'arrêta, & il dit à cet eunuque que l'empereur avait élevé depuis peu à la dignité de prince, contre les lois de l'empire :

— Il n'y a pas d'autre parti à prendre que d'assembler nos troupes pour nous opposer aux entreprises des Tartares ; Si vous partez, vous allez répandre la consternation dans tout le pays, & c'est la même chose que si vous livriez le Ho-tong aux Kin ; si cette province tombe une fois entre leurs mains, pourrons-nous espérer de conserver longtemps le Ho-pé ? Différez quelque temps, contentez-vous d'avertir la cour de ce qui se passe, & faites voir dans cette occasion que vous savez reconnaître les bienfaits que vous avez reçus de l'empire ; le pays de Taï-yuen est difficile à prendre, la ville est forte, & les troupes qui la gardent sont expérimentées, les Kin n'en viendront pas aisément à bout.

— Je suis venu, répondit Tong-koan, pour faire savoir aux Tartares les intentions de l'empereur & non pour défendre le pays ; d'ailleurs quand j'y resterais que ferais-je ? les troupes voudraient-elles m'obéir ?

Après s'être ainsi excusé de rester, il monta à cheval & partit ; Tchang-hiao-chun, indigné, s'écria :

— Lorsqu'il n'y a point de danger il fait le brave, mais à la première occasion de s'exposer pour le bien de l'État, il est saisi de crainte & il fuit : avec quel front paraîtra-t-il devant l'empereur ?

p.427 Cependant le général Niyamoho s'avança à la tête de ses troupes, & prit d'abord Sou-tchéou & Taï-tchéou ; Li-y, qui se distingua à la défense de cette dernière ville, y perdit la vie. Le général tartare vint ensuite droit à Taï-yuen, dont il entreprit le siège, & que Tchang-hiao-chun se disposa à défendre.

Oualipou, général de l'armée tartare destinée pour la conquête du Ho-pé, n'y trouva pas grande difficulté par la défection de Kouo-yo-ssé qui y commandait de la part de l'empereur. Cet officier méditait depuis longtemps de se révolter & la cour en avait été souvent avertie ; mais comme l'eunuque Tong-koan avait répondu de lui, tous les avis n'avaient produit aucun effet. Lorsque Oualipou entra dans le Ho-pé, il prit d'abord Tan-tchéou & Ki-tchéou ; alors Kouo-yo-ssé lui présenta la bataille auprès de la rivière Pé-ho [1], mais il se laissa battre & se retira à Yen-chan-fou, d'où étant revenu avec Tsaï-tsing, Liu-y-hao & les troupes qu'ils commandaient, ils se donnèrent aux Tartares qui les incorporèrent dans leur armée ; Oualipou se rendit maître aisément de toutes les villes dépendantes de Yen-chan-fou : le traître Kouo-yo-ssé lui servit de guide pour pénétrer plus avant dans la Chine.

[1] Près de Mi-yun-hien dans le ressort de Pé-king.

La cour de Caï-fong-fou éprouva les plus vives alarmes, & l'empereur détacha sur-le-champ toutes les troupes de sa maison sous le commandement de l'eunuque Leang-fang-ping, pour défendre le pays de Li-yang [1] ; il agit en cela contre le sentiment de plusieurs grands, & en particulier de p.428 Ho-koan, qui craignaient qu'en affaiblissant la cour on ne fût plus en état de soutenir les efforts des Tartares, si Leang-fang-ping avait le malheur d'être battu ; mais on n'eut aucun égard à leurs représentations sur cela, par la raison que l'empereur avait résolu secrètement d'abandonner Caï-fong-fou, dessein dont ce prince ne parla qu'après le départ des troupes de sa maison & lorsqu'il nomma Li-tchu pour aller garder Kin-ling. Cette résolution, qui aurait livré toute la Chine septentrionale à la merci des Kin, alarma les personnes bien intentionnées. Ou-min alla au tribunal des ministres & en parla fortement : il protesta qu'il mourrait plutôt que d'obéir. L'empereur, à qui les grands firent part de ses sentiments, révoqua l'ordre qu'il avait donné à Li-tchu mais dans le même temps, il nomma le prince héritier, gouverneur de Caï-fong-fou. Li-kang, surpris que le monarque le nommât au gouvernement de la cour où il était présent, pensa que son intention était d'abdiquer la couronne en sa faveur, & d'imiter l'empereur Hiuen-tsong de la dynastie des Tang qui sauva l'empire en cédant le trône à Sou-tsong ; c'était en effet à quoi l'empereur s'était déterminé. Il obligea le prince héritier à monter sur le trône, & il se retira dans un autre palais avec le titre de Tao-kiun-taï-chang-hoang-ti.

@

[1] Dans le ressort de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

KIN-TSONG

@

Kin-tsong, c'est le nom de son successeur, envoya Li-yé au roi des Kin pour lui signifier son avènement au trône & lui demander son amitié, ajoutant qu'il ne souhaitait rien tant que de procurer la paix aux peuples des deux empires. Lorsque Li-yé arriva à King-yuen-fou, & qu'il eut dit à p.429 Oualipou le sujet de son ambassade, ce général s'arrêta & prit même la résolution de s'en retourner ; mais le traître Kouo-yo-ssé, qui savait l'état de délabrement où était la Chine, l'en empêcha & le détermina à continuer ses conquêtes. Ce général s'avança du côté de Siang-tchéou [1] & de Siun-tchéou [2] qu'il prit. L'eunuque Leang-fang-ping, qui commandait les troupes chinoises, s'était posté au nord sur les bords de la rivière de Li-yang. Oualipou, après la conquête de ces deux places, envoya Ticoubou avec un détachement reconnaître la disposition de son armée ; **1126.** les soldats chinois, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite & se dissipèrent dans très peu d'heures. Leur déroute consterna si fort ceux qui gardaient le pont du midi, qu'à la vue des étendards tartares ils mirent le feu au pont & se sauvèrent aussi. Ho-koan, qui s'était approché avec un corps de vingt mille hommes pour la garde de Hoa-tchéou dans le ressort de Taï-ming-fou du Pé-tché-li, se retira également, de sorte que ne se trouvant personne pour disputer le passage du Hoang-ho aux troupes tartares, elles furent plusieurs jours à le traverser sur de petites barques qu'elles y trouvèrent, sans qu'il parût aucun Chinois.

> « Il faut qu'il n'y ait plus personne en Chine, dirent les Tartares, car enfin si deux mille hommes avaient défendu le passage de ce fleuve, nous n'aurions jamais réussi.

Ils se présentèrent devant Hoa-tchéou qu'ils prirent encore.

---

[1] Tchang-té-fou dans la province de Ho-nan.
[2] Siun-tchéou dans le district de Taï-ming-fou de la province de Pé-tché-li.

Dès que Kin-tsong apprit que les Tartares avaient passé le Hoang-ho, il voulut aller contre eux en personne ; mais p.430 avant de l'exécuter, il pria l'empereur son père, à qui il fit part de son dessein, de se mettre hors de tout danger & de s'éloigner de Caï-fong-fou ; il se retira d'abord à Po-tchéou du Kiang-nan, où il fut suivi d'un grand nombre de mandarins timides, ensuite il passa à Tchin-kiang du Kiang-nan. Les grands, qui étaient restés à Caï-fong-fou, proposèrent aussi à Kin-tsong de se retirer pour quelque temps soit à Siang-tchéou, soit à Teng-tchéou, & prétendaient que cette capitale de l'empire n'était pas en état de résister longtemps aux Tartares. Li-kang fut indigné de ce lâche conseil, & soutint qu'il n'y avait pas de ville où l'empereur pût être plus en sûreté & où il y eût un plus grand nombre d'officiers intéressés à la défendre ; il ajouta que dans peu on verrait de toutes les parties de l'empire, les Chinois comme des essaims d'abeilles voler au secours de cette capitale & de leur souverain. Li-kang eut le commandement des troupes. Cependant on accordait sans peine à tous ceux qui le demandaient, la permission de se retirer ailleurs. Li-kang craignant que leur exemple ne devînt contagieux pour les troupes en ébranlant leur courage, les assembla hors la ville, & leur donna l'option ou de défendre Caï-fong-fou, ou de suivre ceux qui l'abandonnaient lâchement. Tous répondirent qu'ils étaient disposés à la défendre jusqu'à leur dernier soupir, & firent retentir l'air du cri de guerre *ouan-souï, dix mille ans !*

Alors on n'était pas encore assuré que les Tartares eussent le dessein de venir à Caï-fong-fou ; mais peu de jours après, lorsqu'on apprit que Oualipou était sur le point d'arriver, & que ce général s'était déjà saisi de Méou-to-kang où étaient les magasins de fourrage pour la cavalerie, l'allégresse que la résolution des troupes avait d'abord produite parmi le peuple, p.431 se changea tout à coup en une alarme presque universelle. Li-pang-yen soutint fortement qu'au lieu d'attendre à se voir accablé par les Tartares, il fallait acheter d'eux la paix & leur céder les départements qu'ils demandaient. Li-kang, au contraire, persista à dire qu'il ne fallait

rien céder & les attendre de pied ferme. L'empereur, ennemi de la guerre, se déclara pour le premier parti.

La nuit suivante les Tartares s'approchèrent de la ville, & insultèrent une de ses portes ; Li-kang les reçut en brave, & leur tua ou leur prit quelques centaines de leurs cavaliers. Jugeant de là qu'on était disposé à une vigoureuse défense, ils s'éloignèrent. L'empereur qui aurait dû se rassurer par la retraite des Kin, continua à prêter l'oreille à des conseils pusillanimes, & eut la faiblesse d'accorder à ces barbares tout ce qu'ils lui demandèrent. Oualipou envoya Ou-hiao-min lui dire que son père lui ayant cédé le trône, il fallait ne plus parler de ce qui s'était passé sous le règne précédent, & regarder l'ancien traité comme nul ; qu'il espérait que sa majesté enverrait un prince du premier ordre, & un de ses ministres, pour régler, conjointement avec lui, les articles d'un nouveau traité, qui établirait une paix solide entre les deux couronnes. Li-kang s'offrit d'abord, mais l'empereur le refusa, & fit partir Li-tchu pour le camp des Tartares, contre l'avis de Li-kang, qui dit à ce prince que Li-tchu, trop timide, le compromettrait dans cette négociation, & le précipiterait dans les plus grands embarras.

Oualipou fit mettre toutes ses troupes sous les armes à arrivée de Li-tchu, & il le reçut assis, à la tartare, sur un carreau élevé sur une petite estrade, & accompagné de ses gardes qui étaient a ses côtés ; dès que Li-tchu l'aperçut p.432 il se mit à genoux, & le salua en tremblant ; se levant ensuite, il s'approcha de Oualipou, tellement interdit qu'il ne put jamais proférer un mot.

Oualipou conçut dès lors un grand mépris des Chinois ; & prenant un air insolent, il dit à leur envoyé qu'il aurait pu aisément se rendre maître de Caï-fong-fou, & qu'il ne s'était retiré de devant ses murs, qu'en considération du nouvel empereur, dont il ne voulait pas éteindre la famille :

> — Si votre maître veut avoir la paix avec nous, ajouta ce général, il faut qu'il nous donne cinq cent mille taëls d'or,

> cinquante millions de taëls d'argent, dix mille bœufs ou chevaux, & un million de pièces de soie ; il faut encore qu'il ait pour notre empereur le même respect qu'un frère doit avoir pour son aîné, & qu'il lui donne cette qualité ; les Chinois nous renverront tous ceux des pays de Yen & de Yun, qui sont dans leurs États, & ils nous céderont les pays de Tchong-chan, de Taï-yuen, de Ho-kien ; nous exigeons encore que votre maître nous donne un de ses ministres & un des princes du premier ordre, pour nous conduire au-delà du Hoang-ho ; s'il accepte la paix à ces conditions, aussitôt je m'en retourne.

Il fit mettre par écrit tous ces articles, & il les remit au timide Li-tchu, auquel ce général tartare en avait imposé, & qui n'eut jamais la force de répliquer.

Quoiqu'on fût en pourparlers de paix, Oualipou fit encore insulter deux portes de Caï-fong-fou, pour augmenter l'alarme dans cette ville, mais Li-kang reçut les Kin avec la plus grande intrépidité, & fit descendre par des échelles de cordes une troupe de braves, qui tombant sur les Tartares, se battirent contre eux depuis six heures du p.433 matin jusqu'à six heures du soir, & leur tuèrent dix à douze de leurs principaux officiers, & plusieurs milliers de leurs soldats ; ils obligèrent les autres à se retirer en désordre ; du côté des Chinois, Ho-koan, très bon officier, y perdit la vie.

Lorsque Li-tchu fit voir les prétentions révoltantes des Tartares, les fidèles sujets de l'empire en furent indignés ; mais Li-pang-yen & quelques autres traîtres persuadèrent à l'empereur de les leur accorder. Les trésors étaient vides, & pour faire ces sommes en or & en argent, il fallut emprunter des bourgeois, & encore ne put-on avoir que deux cent mille taëls & quatre millions d'argent ; Li-kang fit d'inutiles tentatives pour rompre un traité si honteux & si onéreux à l'empire : Li-pang-yen & ses créatures, que la peur avait saisis, l'emportèrent sur lui, & le traité fut juré par l'empereur dans la forme & de la manière que l'exigèrent les

Tartares ; après quoi, ayant élevé Tchang-pang-tchang à la dignité de ministre d'État, il l'envoya, ainsi que le prince Kang-ouang, neuvième fils de Hoeï-tsong, au camp des Tartares pour y rester en otage.

Cependant Tchong-ssé-tao, ancien officier chinois, apprenant que les Tartares menaçaient Caï-fong-fou, rassembla des troupes, & fit publier partout où il passait qu'il venait avec une armée formidable chasser ces barbares. Il s'avança à l'ouest de cette ville & prit des postes au sud de la rivière Pien-chouï, ensuite il s'avança si près du camp des Tartares, que ceux-ci eurent peur & décampèrent la nuit, ne laissant que la garnison de Méou-to-kang.

L'empereur apprit avec joie l'arrivée de Tchong-ssé-tao, & il envoya Li-kang au-devant de lui pour l'accompagner à p.434 la cour. Dans la première audience, cet officier dit à l'empereur, qui lui demandait son avis sur l'état présent des affaires & sur la paix qu'il ménageait avec eux, que les Nutché étaient ignorants dans l'art militaire & que leur armée s'était retirée à la vue d'une poignée de soldats qu'il conduisait, mais qu'il n'était en état de rendre service à sa majesté qu'à la tête des armées, ne voulant point se mêler des affaires de cabinet auxquelles il n'entendait rien.

Peu de jours après, Tchong-ssé-tao tomba malade ; Kin-tsong, qui ne voulait pas se priver du plaisir de sa conversation, lui permit de venir en chaise au palais, & l'exempta des cérémonies d'étiquette ; mais cet officier ne voulut point user de ce privilège & continua à donner ces marques de respect à son souverain. Ouangjouï, un envoyé des Tartares qui se trouvait alors à la cour, n'osa plus refuser d'observer les mêmes cérémonies. L'empereur, regardant Tchong-ssé-tao, se mit à rire, & dit qu'il ne devait ce salut de l'envoyé tartare qu'à l'exemple qu'il lui avait donné.

Tous les jours il arrivait de nouvelles troupes au secours de Caï-fong-fou, & cependant les Tartares ne cessaient de faire des demandes les

unes sur les autres ; Li-kang, indigné de leur avidité insatiable & de l'inaction de la cour, s'en plaignit à l'empereur :

> — Qu'attendons-nous ? dit-il un jour à ce prince. Que les Kin nous aient entièrement dépouillés avant que nous ayons osé mettre un frein à leur témérité ? Suivant ce que les Kin publient eux-mêmes, leur armée ne monte pas au-delà de soixante mille hommes, tandis que Votre Majesté en a jusqu'à deux cent mille campés dans les environs de Caï-fong-fou, qui n'attendent que ses ordres pour la venger de l'insolence des barbares, & qui p.435 peuvent l'en délivrer par un seul combat. Si elle laisse ralentir leur ardeur, il est à craindre qu'ils ne lui deviennent inutiles lorsqu'elle voudra agir ; elle devrait au moins couper les vivres aux Tartares, ce qui lui serait aisé, & les obliger ensuite à casser le traité qu'on a conclu avec eux, si préjudiciable à sa gloire & à l'avantage de ses sujets.

L'empereur convenait de tout, mais il était entraîné par Li-pang-yen & les principaux auteurs de ce traité honteux qui l'empêchaient d'écouter les remontrances de Li-kang.

Yao-ping-tchong avait amené des troupes au secours de cette capitale, & il était campé hors de la ville ; ce général, jaloux des honneurs que l'empereur avait faits à Tchong-ssé-tao, était impatient de se battre, pour faire connaître qu'il méritait au moins une partie des distinctions qu'on accordait à cet ancien officier ; il demanda la permission d'aller chercher l'ennemi. L'empereur en parla à Tchong-ssé-tao, & le pressa même de se joindre à Yao-ping-tchong, dans la pensée que ces deux généraux, d'intelligence avec Li-kang, le délivreraient enfin du voisinage incommode des Tartares ; mais Tchong-ssé-tao voulant que son frère Tchong-ssé-tchong, qu'il disait devoir arriver incessamment avec un nouveau secours, eût part à la gloire de cette expédition, demanda d'attendre jusqu'au milieu du printemps.

Ce long délai fut une nouveau motif pour Yao-ping-tchong de ne pas différer ; il envoya donc demander la permission à l'empereur, & prévenir ce prince que le soir même il irait au camp ennemi avec un corps de dix mille hommes cavalerie & infanterie, & qu'il espérait lui ramener le prince Kang-ouang, son frère : & afin que l'empereur ne pût lui p.436 donner de contre-ordre, Yao-ping-tchong fit si bien que l'officier qu'il chargea de lui porter cet avis, n'entra au palais que longtemps après son départ ; l'empereur dépêcha vers minuit un eunuque à Li-kang, pour lui ordonner d'aller le soutenir.

Les gardes avancées des Tartares avertirent Oualipou de la marche des Chinois ; aussitôt ce général fit monter à cheval ses gens & alla au-devant d'eux. Yao-ping-tchong n'avait que dix mille hommes : il ne put résister aux Tartares, & il fut battu ; se rappelant alors qu'il avait fait cette démarche sans être autorisé par un ordre, il n'osa retourner au camp devant la ville & se retira. Les Tartares poussaient vivement ses troupes, & les auraient entièrement défaites si elles n'étaient rentrées. Li-kang, d'après l'ordre de l'empereur, était accouru au secours de Yao-ping-tchong avec ce qu'il avait pu rassembler de troupes ; il soutint le choc des Tartares, & les poussa si vigoureusement qu'il les contraignit de se retirer : au retour de Li-kang, Tchong-ssé-tao dit à l'empereur que puisqu'on avait commencé, il était d'avis qu'on attaquât de nouveau les Kin la nuit suivante parce qu'ils ne s'y attendraient pas, & qu'il était à présumer qu'on les battrait ; mais Li-pang-yen crut que ce serait trop hasarder, & on changea d'avis.

Oualipou, de retour à son camp, & outré que les Chinois fussent venus l'attaquer dans le temps qu'on stipulait les articles du traité de paix, fit arrêter les envoyés de l'empereur, qu'il réduisit au rang des simples soldats dans ses troupes, & à qui il fit des reproches sanglants sur la mauvaise foi des Chinois ; Tchang-pang-tchang en fut si pénétré que les larmes lui en vinrent aux yeux, mais le prince p.437 Kang-ouang

au contraire écouta Oualipou avec un sang-froid surprenant & une intrépidité que les Tartares admirèrent.

Le général tartare présuma assez de la faiblesse de l'empereur pour oser lui envoyer faire des plaintes, & demander qu'on lui remît un autre prince à la place de Kang-ouang ; Li-pang-yen répondit que l'empereur n'avait aucune part à ce qui venait de se passer, & que c'était uniquement la faute de Yao-ping-tchong & de Li-kang, que l'empereur avait punis en les privant de leurs emplois. La nouvelle de la disgrâce de Li-kang mit toute la capitale en mouvement ; Tchin-tong, mandarin du collège impérial, accompagné d'une foule innombrable de tous les états, vint au palais en tumulte, & présenta un placet à l'empereur, dans lequel parlant de Li-kang comme d'un sujet zélé & fidèle, & traitant au contraire Li-pang-yen, Pé-ché-tchong, Tchang-pang-tchang, Tchao-yé-ouang-hiao-ti, Tsaï-mao, & Li-tchu de traîtres & de lâches qui abandonnaient ses intérêts pour s'en faire un mérite auprès des Tartares, ils les accusaient d'avoir agi auprès de lui contre Li-kang, parce qu'il s'était opposé à leurs pernicieux desseins. Ils finissaient par supplier ce prince de rétablir Li-kang & de chasser Li-pang-yen & ses partisans comme des scélérats & des traîtres à la patrie. Kin-tsong, qui ne put se dispenser de répondre à ce placet, le fit en termes généraux & vagues qui ne signifiaient rien, & il leur envoya plusieurs personnes d'autorité pour les obliger à se retirer ; mais les promesses qu'on leur fit & les menaces par lesquelles on voulut les intimider, furent inutiles. Ils ne quittèrent le palais qu'après que Li-kang eut été rétabli & qu'ils eurent vu Tchong-ssé-tao.

Li-kang redoubla de zèle, & les Tartares ne p.438 s'approchèrent plus impunément de Caï-fong-fou. Oualipou jugeant qu'il ne lui serait pas aisé de prendre cette ville, & se contentant des propositions dont l'empereur était convenu, envoya prendre congé de ce prince, & sans attendre qu'on le remplît des sommes d'argent & des soieries qu'il avait demandées, il se retira du côté du nord, emmenant avec lui le prince Sou-ouang, qu'on lui avait donné pour otage à la place de Kang-ouang. Tchong-ssé-tao &

Li-kang voulaient se mettre à sa poursuite, & lui ôter l'envie de revenir, mais l'empereur, loin de le leur permettre, fit même cesser tous les préparatifs qu'on faisait pour se défendre.

Cependant malgré le traité sur lequel l'empereur s'appuyait si fort, Niyamoho assiégeait Taï-yuen depuis longtemps, sans pouvoir s'en rendre maître. Lorsque ce général Kin vit que Tchang-hiao-chun qui la défendait bravait tous ses efforts, il leva le siège, & prenant la route du midi, il passa par des gorges aisées à défendre, mais n'y trouvant personne qui lui en disputât le passage, il fut surpris de la négligence des Chinois. Il s'avança vers Long-té-fou [1], qu'il emporta de force, après quelques jours de siège ; Tchang-kio qui en était gouverneur y perdit la vie. Cette nouvelle consterna l'empereur, & fit recommencer les cris contre Li-pang-yen & ses complices, qui s'étaient emparés du gouvernement, & qu'on accusait hautement de trahison. Le retour des Tartares fit croire à ce prince qu'il en était quelque chose, & pour contenter le peuple, il les priva de leurs emplois.

L'empereur se plaignit par un écrit public du manque de bonne foi des Tartares, qui, malgré un traité juré avec p.439 serment, continuaient la guerre ; il dit qu'il se repentait de s'être laissé tromper par plusieurs de ses grands qu'il avait punis, en les éloignant de la cour ; qu'il révoquait absolument tout ce qu'il avait promis aux Kin & en particulier l'article qui regardait les départements de Taï-yuen, de Tchong-chan & de Ho-kien ; qu'il ordonnait à ses officiers de défendre s'ils étaient attaqués. En conséquence de cet ordre il envoya Yao-kou & Tchong-ssé-tchong, le premier au secours de Taï-yuen, & le second pour couvrir Tchong-chan & Ho-kien. Yao-kou passa le Hoang-ho, & alla droit à Long-té-fou, qu'il reprit sans peine. Oualipou se fondant sur le prétendu traité, s'était avancé du côté de Tchong-chan & de Ho-kien, dans l'espérance que les Chinois ne feraient pas difficulté de lui livrer ces deux départements ; il fut surpris de ce qu'on le reçut à coup de flèches, & d'apprendre que

[1] Lou-ngan-fou du Chan-si.

Tchong-ssé-tchong venait à lui à la tête d'une puissante armée. Il prit sur-le-champ son parti, & regagna en diligence la Tartarie.

Dans le même temps le bruit courut que l'empereur Hoeï-tsong qui était à Nan-king, voulait reprendre le gouvernement, & le jeune empereur y ajouta foi, d'autant plus facilement qu'il en avait reçu une lettre, par laquelle il demandait qu'on lui envoyât Li-kang ; mais ce général le désabusa : il lui apprit que l'intention de son père n'était que de s'informer de ce qui s'était passé, afin de revenir à Caï-fong-fou, s'il n'y avait plus de danger à craindre. Li-kang partit pour Nan-king, d'où il ramena en effet cet empereur, qui logea dans un palais particulier.

Kin-tsong attribuant le mauvais état du gouvernement p.440 aux changements que Ouang-ngan-ché y avait introduits sous le règne de Chin-tsong, les abolit entièrement, & ordonna qu'on s'en tînt aux anciens règlements. Il voulut de plus qu'on retirât du miao de Confucius le portrait de ce ministre, & défendit tous ses livres sous de grièves peines ; il rétablit la réputation de ceux qui avaient été dégradés par rapport à lui.

Le général Niyamoho, en levant le siège de Taï-yuen, avait laissé une partie de ses troupes pour bloquer cette ville, étant décidé à la prendre par famine. Dans la suite, lorsqu'il revint de Long-té-fou, il recruta considérablement ses troupes, & prit avec le gros de l'armée le chemin de Tartarie, pour y passer le temps des chaleurs. Tchong-ssé-tchong & Yao-kou, instruits des forces & de la disposition des ennemis, ne jugèrent pas à propos de les attaquer ; ils s'attachèrent à reprendre les villes que les Kin avaient enlevés aux Chinois, attendant que ces Tartares, fatigués par les fréquentes sorties des assiégés, leur fournissent une occasion de les battre. La cour mécontente de ces délais, en attribua le motif au peu de courage des deux généraux, & elle leur fit de vives réprimandes de ce que le siège de Taï-yuen n'était pas encore levé. Tchong-ssé-tchong qui avait vieilli dans les armes, & jouissait de la plus grande réputation, fut sensible à ces reproches, & il partit pour

tenter de faire lever le siège, suivant les ordres qu'on lui en donnait, au risque de ne pas réussir. Lorsqu'il arriva en un endroit de Chéou-yang appelé Ché-keng, il rencontra le général Ouanyenhoniu qui lui en disputa le passage ; il se battit jusqu'à cinq fois contre lui, & trois fois il eut l'avantage mais enfin il ne put le forcer, p.441 & contraint de revenir à Yu-tsé, il prit une autre route par la montagne de Cha-hiong-ling, éloignée de cent ly de Taï-yuen.

Yao-kou qui avait pris un chemin différent, étant arrivé à Oueï-ching, un de ses officiers nommé Tsiao-ngan-tçié, fit courir le bruit, sur un léger fondement, que Niyamoho était sur le point d'arriver, & de tomber sur eux avec toutes ses forces ; Yao-kou, trop crédule, retourna sur ses pas, & manqua au rendez-vous général dont il était convenu avec Tchong-ssé-tchong. Ce dernier se trouva par sa retraite hors d'état de résister aux ennemis. Les Tartares instruits que Yao-kou avait pris une autre route, laissèrent peu de monde devant Taï-yuen, & vinrent avec le gros de leur armée au-devant de Tchong-ssé-tchong. Ce général qui ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'avoir reculé devant l'ennemi, se battit durant quatre heures, depuis six heures du matin jusqu'à dix, avec tant d'ardeur & de bravoure, que les Kin en furent étonnés eux-mêmes ; mais il fut contraint de céder au nombre : peu à peu ses soldats se dissipèrent tellement, qu'après avoir reçu quatre blessures, il ne vit plus autour de lui que cent cavaliers, qui furent assez généreux pour ne point abandonner leur général : ils y périrent tous.

Les Tartares, après cette victoire, allèrent chercher Yao-kou, qu'ils joignirent à un lieu appelé Pan-to ; ils intimidèrent si fort les Chinois, que Yao-kou ne jugea pas à propos d'accepter la bataille : il se retira dans le territoire de Long-té-fou. La cour impériale fut informée de tout ; Li-kang rappela Tsiao-ngan-tçié, & le fit mourir publiquement, comme ayant été la cause du mauvais succès de cette expédition. Yao-kou fut puni & envoyé à Kouang-tchéou, pour n'être p.442 pas allé au rendez-vous. Cependant Taï-yuen se défendait toujours par la bravoure de Tchang-

hiao-chun, mais les vivres commençaient à manquer dans cette ville, & sans un prompt secours, il était difficile qu'elle pût tenir plus longtemps ; la cour ne l'ignorait pas, & elle nomma Li-kang pour commander l'armée qu'on envoya de nouveau au secours de cette ville. Li-kang qui connaissait la difficulté de cette expédition, s'excusa de s'en charger sous prétexte qu'il n'était qu'un homme de lettres, qui n'entendait rien au métier de la guerre ; il dit que le succès qu'il avait eu au dernier siège de Caï-fong-fou devait s'attribuer au zèle que lui inspirait le service de l'État, & non à la science militaire qu'il ignorait ; en un mot, que c'était compromettre la Chine & la famille impériale, que de lui donner l'armée à commander ; il prétexta une maladie, & demanda à quitter ses emplois ; mais Kin-tsong insista, & il fut obligé d'obéir.

Cette armée était fort nombreuse ; Li-kang la divisa en trois grands corps, qu'il donna à commander à Lieou-kou, à Hieï-tsien & à Tchang-ssé-tching, à qui il fit prendre trois chemins différents, avec un ordre précis de régler leur marche de manière qu'ils pussent arriver le même jour à un endroit peu éloigné de Taï-yuen qu'il leur assigna pour rendez-vous. Si les trois généraux ne s'étaient point écartés de cet ordre, il y a tout sujet de croire qu'ils auraient chassé les Tartares & sauvé Taï-yuen ; mais ils arrivèrent les uns après les autres & ayant été battus successivement, ils furent cause de la perte de cette province ; Lieou-kou qui arriva le premier, voulant avoir seul la gloire de faire lever le siège, fut le premier battu ; vint ensuite Hieï-tsien, qui se fit aussi battre ; Tchang-ssé-tching arrivé le troisième mena assez mal p.443 Leouché, un des généraux tartares ; mais celui-ci étant soutenu par des troupes fraîches, le mit en fuite. Ces trois batailles, qui coûtèrent plusieurs dizaines de mille hommes aux Chinois, répandirent une si grande consternation dans toute cette province, que les habitants des villes dépendantes de Long-té-fou, de Fen-tchéou, de Tçin-tchéou, de Tçé-tchéou & de Kiang-tchéou, abandonnèrent leurs maisons, passèrent le Hoang-ho, & allèrent ailleurs chercher un asile.

La lune précédente, qui était la sixième de cette année, il parut une comète fort grande à la constellation Tsé-oueï, qui commença à sortir à l'étoile Ti-tso, & finit à l'étoile Ouen-tchang.

La cour de Caï-fong-fou voyant que la voie des armes ne lui était pas favorable, proposa à l'empereur d'agir auprès de Yéliuyutou & de Siao-tchong-cong, officiers leao, au service des Kin, & de les engager par des promesses à se joindre aux Chinois, pour détruire les Kin ; Yéliuyutou jouissait du plus grand crédit parmi ces Tartares, & commandait une de leurs armées contre les Hia ; s'il se réunissait aux Chinois, il y avait lieu d'espérer qu'on pourrait abattre la puissance formidable des Kin. L'empereur goûta ce projet, & comme Siao-tchong-cong se trouvait alors à Caï-fong-fou en qualité d'envoyé, on le combla d'honneurs & de présents ; lorsqu'on crut l'avoir engagé à être reconnaissant, on commença à lui parler du règne des Leao pour l'animer contre les Kin ; ensuite on lui promit de les aider, lui & Yéliuyutou à rétablir les premiers, s'ils voulaient se joindre aux Chinois, & travailler de concert à détruire les Kin, leurs ennemis communs. Siao-tchong-cong, homme adroit & rusé, promit tout, p.444 & concerta avec ceux qui traitaient avec lui au nom de l'empereur, tous les projets qu'on voulut ; il les engagea même à obtenir un ordre écrit de la propre main de l'empereur, pour faire quitter le service des Kin à Yéliyutou, avec promesse qu'on le soutiendrait.

Aussitôt que Siao-tchong-cong eut cet écrit, il prit son audience de congé & alla aussitôt trouver Oualipou à qui il le montra ; ce général en fut indigné & l'envoya en diligence à son maître. Ouanyenoukimaï affecta à l'extérieur beaucoup de modération, mais dès le lendemain il fit expédier l'ordre à Niyamoho & à Oualipou de partir, l'un de Yun-tchong & l'autre de Pao-tchéou, à la tête de leurs troupes & d'aller attaquer la Chine.

A la neuvième lune, Niyamoho arriva à Taï-yuen ; cette ville se défendait encore ; le général tartare, irrité d'une si longue résistance, fit

donner un assaut général si bien soutenu partout, que le brave Tchang-hiao-chun à qui il ne restait que peu de monde, fut enfin forcé & lui-même pris sur les remparts ; ce gouverneur avait si bien animé les soldats, que quoique les Kin l'eussent en leur pouvoir, ils se battirent encore dans les rues sous la conduite de Tchang-ké-tsien, tchi-tchéou ou gouverneur du peuple, jusqu'à ce qu'écrasés par le nombre, ils furent contraints de céder ; Tchang-ké-tsien & huit braves ne pouvant se résoudre à passer sous le joug des Tartares, s'agenouillèrent, la face tournée du côté du midi, pour saluer l'empereur à qui ils voulaient rester fidèles, & ils se firent mourir eux-mêmes ; Niyamoho ne put s'empêcher de louer hautement la bravoure de Tchang-hiao-chun qu'il traita honorablement & à qui il donna de l'emploi.

p.445 L'invasion des Kin réveilla la plupart des commandants des provinces ; ils se mirent en marche pour couvrir la cour & la garantir des insultes de ces barbares ; mais les ministres Tchang-kio & Keng-nan-tchong qui pensaient toujours à faire une paix solide avec ces dangereux voisins, firent expédier l'ordre aux commandants de ne pas avancer, de crainte de donner de l'ombrage aux Tartares ; ces ministres envoyèrent Hoang-ou, par mer, au roi des Kin lui demander la paix. Cependant Oualipou, qui était entré dans la Chine par le pays de Yen, avait d'abord battu à Tçing-hing le général Tchong-ssé-min, & s'était avancé du côté de Tchin-ting, qu'il entreprit d'enlever de force sans s'amuser à un siège qui lui aurait emporté trop de temps ; il y entra après l'avoir fait escalader durant plusieurs jours & plusieurs nuits sans la moindre relâche. Lieou-gin, qui y commandait, ne se rendit pas malgré cela, & il se défendit encore dans les rues. Se voyant à la fin abandonné de la plupart de ses gens, & ne voulant pas avoir la honte de tomber entre les mains de ces barbares, il mit le sabre à la main, suivi d'un petit nombre, & chercha à s'ouvrir un chemin pour sortir de la ville ; mais n'ayant pu en venir à bout, il se pendit de désespoir.

Lorsque Oualipou attaquait Tchin-ting, Ouang-yun, que la cour impériale lui avait député pour savoir ce qu'il exigeait, dit à son retour que les Tartares ne parlaient plus que la Chine leur cédât des terres ; qu'ils se réduisaient à demander cinq des chars à l'usage de l'empereur, & que ce prince donnât à leur maître un titre d'honneur au-dessus du sien ; ils voulaient encore que le prince Kang-ouang se rendît à leur camp pour faire des excuses du passé, & p.446 qu'alors on parlerait de paix. L'empereur envoya d'abord les cinq chars, & nomma ensuite Fong-hiaï pour accompagner le prince Kang-ouang ; mais comme Oualipou ne voulut pas recevoir ces chars, le prince ne partit point, & on jugea que ce général n'avait fait ces propositions que pour amuser les Chinois.

La prise de Taï-yuen par Niyamoho avait répandu la consternation dans toutes les villes de cette province ; les officiers & les soldats se dispersèrent de toutes parts pour ne pas tomber entre les mains des Kin. La cour craignit que Niyamoho ne voulût tenter le passage du Hoang-ho, & elle envoya cent vingt mille hommes sous la conduite de Tché-yen-tchi pour le lui disputer ; Li-hoeï, qui commandait un corps de dix mille cavaliers, eut encore ordre de joindre cette armée. Niyamoho vit qu'il lui serait difficile de passer ce fleuve à la vue des Chinois, & il eut recours à la ruse. Il distribua tous les tambours de son armée en plusieurs endroits le long du rivage, avec ordre de faire un bruit effroyable pendant toute la nuit : ce stratagème lui réussit ; au point du jour ce général ne vit plus d'armée de l'autre côté. Les Chinois, trompés par cette manœuvre, pensèrent que les Tartares avaient profité de l'obscurité de la nuit pour passer le Hoang-ho en divers endroits, & ils avaient jugé à propos de se retirer.

Lorsque le général tartare eut passé au sud le Hoang-ho, il ne borna pas ses demandes aux trois départements que les Kin réclamaient depuis longtemps ; il prétendit qu'on lui cédât toute la Chine au nord de ce fleuve qui servirait de limites aux deux empires. Le général Oualipou, d'accord avec lui, envoya faire les mêmes propositions à l'empereur. p.447

Vingt jours après la prise de Tchin-ting, Oualipou arriva près de Caï-fong-fou & fit camper ses troupes à Lieou-kia-ssé ; peu de jours après, Niyamoho y arriva aussi & se posta à Tsing-tching, d'où il envoya presser l'empereur de venir en personne le trouver dans son camp pour conclure entre eux un traité de paix. Caï-fong-fou se trouvait alors mal gardée & dans le plus grand danger : y compris la garde de l'empereur, on n'y comptait qu'environ soixante-dix mille hommes de troupes tant bonnes que mauvaises ; d'ailleurs depuis que les ministres avaient renvoyé les troupes qui étaient venues des provinces au secours de cette ville, les officiers n'osaient plus les ramener dans la crainte d'être punis. On fit partir un nombre considérable de gens pour les mander de toutes les parties de l'empire. Le prince Kang-ouang, par bonheur pour la famille impériale, se trouvait éloigné de la cour ; on lui expédia l'ordre de prendre toutes les garnisons des places & de les amener contre les Tartares, & afin que les gouverneurs ne fissent pas difficulté de lui obéir, on le nomma généralissime.

Tchang-chou-yé, gouverneur général des provinces du midi, vint avec trente mille hommes, & ayant enfoncé un corps de Tartares qui voulut l'arrêter, il vint camper sous les murailles de Caï-fong-fou.

A la onzième lune intercalaire, il parut une fort grande comète au ciel.

Les Tartares, dont les troupes étaient très nombreuses, ne cessaient de venir insulter la ville, & battaient toujours les Chinois qu'une terreur paniqué avait saisis & qui fuyaient à leur aspect. Les troupes de Tchang-chou-yé, malgré l'avantage qu'elles avaient eu d'abord, ne furent pas exemptes de p.448 cette terreur générale ; ayant reçu ordre d'aller contre un parti qui s'avançait, elles se débandèrent sans combattre & sans oser même tirer une flèche, & perdirent plus de mille des leurs. Ces insultes continuelles & la désertion qui se mit dans les troupes impériales, affaiblirent si fort Caï-fong-fou, que sur la fin de la onzième lune, à peine restait-il trente mille hommes de troupes réglées dans cette ville. Les Tartares ne l'ignoraient pas, & c'est ce qui les rendait encore plus hardis

& plus insolents : ils hasardèrent un assaut générai & y trouvèrent plus de résistance qu'ils n'en attendaient ; cependant ils se rendirent maîtres des remparts, & courant aussitôt aux portes, ils y mirent le feu & s'en saisirent ; l'empereur perdit ses meilleurs officiers. Le brave Ho-li qui s'était distingué à ce siège, voyant les fortification emportées, fit prendre les armes à tous les habitants & leur fit garder les rues qui aboutissaient aux remparts ; les Tartares voyant de tous côtés des gens préparés à vendre cher leur vie, recommencèrent à parler de paix, avec promesse de se retirer en Tartarie aussitôt qu'elle serait conclue. Soit qu'ils eussent envie de ménager leurs soldats, soit par clémence pour les habitants de Caï-fong fou dont ils voulaient gagner l'amitié, soit enfin que les portes de cette ville étant brûlées, ils seraient maîtres d'y rentrer quand ils voudraient, ils regagnèrent leur camp.

L'empereur qui se voyait, pour ainsi dire, à la discrétion des Kin, députa Ho-li & le prince Tsi-ouang, un de ses frères, pour les presser de faire la paix. Niyamoho & Oualipou leur dirent :

> — De tout temps le nord & le sud sont inséparables ; qui dit le nord suppose certainement le sud ; nous ne devons penser qu'à déterminer entre nous l'affaire des p.449 limites & tout sera fini.

Ho-li, de retour du camp ennemi, rapporta à l'empereur ce qui s'y était passé, & ajouta que ces Tartares demandaient que le Chang-hoang, son père, vint les trouver pour fixer avec eux ces limites.

> — L'empereur, mon père, répondit Kin-tsong, a le cœur si pénétré de crainte & de chagrin qu'il en est malade ; si les Kin veulent qu'un de nous d'eux se rende à leur camp, il vaut mieux que ce soit moi.

Aussitôt il sortit de la ville, & alla droit à Tsing-tching où était ce camp ; il présenta un écrit à Niyamoho par lequel il demandait à se soumettre.

Le prince Kang-ouang, nommé généralissime des troupes impériales, avait rassemblé dix mille hommes qu'il avait divisés en cinq bataillons, & ayant passé le Hoang-ho, il était allé camper dans le district de Taï-ming. Il détacha Tsong-tçé avec deux mille hommes, qui tomba sur les gardes avancées des Tartares postées en différents endroits, & leur en détruisit plus de trente ; il vint ensuite joindre le prince, & lui apprit que la cour était assiégée depuis longtemps, & qu'il n'y avait pas de temps à perdre s'il voulait la secourir. Alors Leang-yang-tsou, gouverneur de Sin-té-fou [1], se joignit à Kang-ouang avec trois mille hommes, ainsi que plusieurs bons officiers qui vinrent lui demander du service. Le prince se flattait qu'avec leur secours il serait au moins en état de tirer de Caï-fong-fou les deux empereurs & de les mettre en liberté. Mais dans le temps qu'il se disposait à exécuter ce dessein, un exprès vint lui apporter un ordre écrit de la propre main de l'empereur, par lequel il lui faisait savoir que les Tartares s'étant rendus maîtres des p.450 murailles de Caï-fong-fou, on était actuellement occupé à négocier un accommodement avec eux ; cet ordre portait encore qu'il pouvait s'approcher de cette ville avec ses troupes, mais qu'il se gardât bien de rien entreprendre sans un nouvel ordre.

Le prince Kang-ouang & la plupart de ses officiers ne doutèrent pas que cet ordre ne fût réellement de l'empereur ; mais Tsong-tçé soupçonna que les Tartares le lui avaient arraché de force, pour empêcher Kang-ouang de le tirer de leurs mains ; Tsong-tçé ajouta qu'il ne pouvait sans ternir sa réputation se dispenser de secourir son père & son frère. Le prince consterné se trouvait dans une cruelle perplexité. S'il s'approchait de Caï-fong-fou sans rien tenter pour délivrer les empereurs, loin d'améliorer leurs affaires, c'était leur nuire, & tout à la fois se déshonorer ; & en cas que les empereurs fussent pris, c'était s'exposer imprudemment, lui qui pouvait seul rétablir la dynastie. Après une mûre délibération, il fut résolu qu'il se retirerait à Tong-ping, où il

[1] Chuo-té-fou dans la province de Pé-tché-li.

resterait jusqu'à ce que Tsong-tçé qu'il enverrait à la découverte, lui eût procuré de plus amples instructions.

De retour du camp tartare, Kin-tsong fut reçu par tous les mandarins & par le peuple qui s'empressèrent en foule au-devant de lui. Ce prince se couvrant le visage pour cacher les larmes qu'il versait en abondance, leur dit :

> — Les officiers de mon conseil ont ruiné les affaires de l'empereur, mon père, les miennes & celles de l'empire ;

paroles qui pénétrèrent au vif tous ceux qui les entendirent. A peine était-il rentré dans son palais, qu'un envoyé des Tartares vint lui demander de leur part dix millions de petits pains d'or, vingt millions de pains d'argent, & dix millions p.451 de pièces de soie ; somme excessive que l'empereur, après ce qu'il avait déjà donné, était dans l'impossibilité de trouver dans la ville ; il promit cependant, & leur envoya en même temps Tchin-cou-ting, Tché-yen-ché & plusieurs autres de ses officiers pour déterminer la contestation actuelle au sujet des limites. Mais ce n'était pas là à quoi se bornaient les prétentions des Tartares ; leur but, en faisant ces propositions, était seulement de profiter de la position critique des deux monarques pour leur ôter l'envie de cacher leurs richesses, car d'ailleurs ils se regardaient déjà comme les maîtres de la Chine.

1127. Au commencement de l'année suivante, les Tartares firent presser l'empereur par un de leurs officiers d'envoyer incessamment les sommes d'or, d'argent & les soieries qui leur avaient été promises, & lui firent dire avec une fierté insolente, qu'il eût à se rendre à leur camp, parce qu'ils voulaient encore conférer avec lui sur quelques articles. L'empereur était pénétré d'indignation de se voir humilié à ce point ; mais l'espérance qu'en leur accordant tout, il obtiendrait enfin la paix qu'il souhaitait si ardemment, le détermina à passer sur toute autre considération. L'empereur avait offert par écrit de se soumettre ; Niyamoho, qui avait reçu cet écrit de sa main, l'avait envoyé à Oukimaï,

roi des Kin, dont la réponse portait en substance, qu'il privait de leurs dignités les deux empereurs, père & fils, & qu'il les réduisait au rang du peuple. Kin-tsong s'étant rendu de nouveau à Tsing-tching dans le camp ennemi, les Tartares lui signifièrent cette réponse, & en même temps renvoyèrent Ou-kien, mandarin du tribunal des docteurs, Mou-tchéou, président du tribunal des mandarins, & Fan-kiong, un des p.452 premiers officiers de Caï-fong-fou, avec ordre de leur amener le vieil empereur & toute la famille impériale, à l'exception de l'impératrice Mong-chi, qui, ayant été répudiée, n'était plus censée appartenir à cette famille.

Ces officiers, traîtres à leurs princes & à la patrie, exécutèrent cet ordre avec la dernière rigueur ; ils forcèrent à sortir de leur palais Hoeï-tsong & les impératrices, qu'ils firent monter sur des chars traînés par des bœufs ; ensuite ayant fait faire une recherche exacte des personnes de la famille impériale, dont ils se firent donner la liste par l'eunuque Teng-chou, ils défendirent à tous les habitants de Caï-fong-fou, sous les peines les plus rigoureuses, de les aider à se sauver. Ils en arrêtèrent plus de trois mille qu'ils firent enchaîner & conduire sous une escorte au camp des Tartares. Lorsqu'ils furent tous arrivés, Niyamoho & Oualipou donnèrent la commission à Ou-kien & Mou-tchéou de retourner à Caï-fong-fou pour assembler les grands de l'empire & leur ordonner de se choisir un maître dans une autre famille que celle des Song. Les grands, surpris de cette proposition, se regardèrent les uns & les autres dans le plus grand silence ; après un intervalle assez considérable, Ou-kien & Mou-tchéou, les pressant de s'expliquer, Ouang-chi-yong leur demanda sur qui les Tartares jetaient les yeux.

> — Nous ne le savons pas certainement, répondirent-ils, mais autant que nous pouvons en juger, il paraît qu'ils ont en vue Tchang-pang-tchang.

Ouang-chi-yong avait peine à se le persuader, lorsque Songtsiyu, qui arriva sur ces entrefaites du camp ennemi, & à qui on demanda quel était le vœu des Tartares, prit un pinceau & écrivit le nom de Tchang-

pang-tchang ; alors Ouang-chi-yong sans consulter l'assemblée, p.453 dressa un acte par lequel ils choisissaient Tchang-pang-tchang pour succéder à la famille des Song, mais la plupart refusèrent de le signer :

> — C'est aujourd'hui, leur dit Tchang-chou-yé que nous aurions dû mourir pour le service de nos souverains, plutôt que de disposer d'un empire qui leur appartient en faveur d'une autre famille.

Tsin-hoeï, Ma-chin & Ou-ki eurent assez de fermeté pour écrire aux généraux tartares qu'ils ne devaient pas penser à mettre une autre famille sur le trône de la Chine, parce que ce serait allumer le feu de la sédition dans toutes les provinces, mais surtout qu'on ne devait point choisir Tchang-pang-tchang, qui, sous le règne de Hoeï-tsong, n'avait eu d'autre mérite que celui d'amuser ce prince & de l'entretenir dans les superstitions ridicules des tao-ssé ; ils ajoutaient qu'il était la véritable cause de la ruine des Song.

Cette lettre irrita les Tartares, & ils firent emprisonner Tsin-hoeï, qui en était le principal auteur ; ensuite comme ils remarquèrent que la plupart ne voulaient ni signer, ni nommer personne, & qu'ils persistaient à demander leur empereur ou au moins un prince de son sang, ils nommèrent de leur autorité Tchang-pang-tchang sous le titre d'empereur de Ta-tchou ; ils lui en envoyèrent le sceau & les patentes. Tchang-pang-tchang prévoyait qu'il ne pourrait posséder le trône, qu'autant que les Tartares resteraient dans le voisinage de Caï-fong-fou. Il reçut cependant à genoux le sceau & les patentes ; mais le jour déterminé pour son installation, étant monté à la salle du trône, il envoya dire aux mandarins assemblés dans la cour de ne point le saluer, & il refusa de s'asseoir sur le trône impérial ; lorsque Ouang-chi-yong, & plusieurs autres grands, nonobstant p.454 cette défense, le saluèrent comme empereur, il affecta de leur rendre le salut, ce qu'il n'aurait pas fait s'il se fût regardé comme revêtu de la dignité suprême. Cependant après la cérémonie, il nomma les officiers qui devaient prendre soin du

gouvernement, mais il ne se fit point de maison, & dans toutes les expéditions, il faisait toujours insérer ces mots, *en attendant* : il observa encore de ne point employer les caractères affectés aux empereurs, lorsqu'ils donnent leurs ordres & lorsqu'ils parlent.

A la quatrième lune, les Kin reprirent le chemin de la Tartarie. Oualipou & Niyamoho partagèrent entr'eux les prisonniers ; Oualipou emmena avec lui le Taï-chang-hoang-ti ou l'empereur Hoeï-tsong, l'impératrice son épouse, les princes du premier ordre, les petits-fils de l'empereur, la mère & l'épouse du prince Kang-ouang, ainsi que plusieurs reines & princesses ; Tchang-pang-tchang, à la tête des mandarins d'armes & de lettres sortit de la ville, suivi d'une foule innombrable de peuples qui se précipitèrent à genoux, & saluèrent plusieurs fois le monarque, avec des cris & des sanglots qui attendrissaient les Tartares. Niyamoho emmena Kin-tsong, l'impératrice son épouse, le prince héritier, son fils, les reines & les autres princes & princesses de sa maison, suivis de leurs cortèges, de leur bagage & de leurs bijoux, & de tout ce qui était dans leurs trésors, dont on avait chargé une infinité de chars. Ainsi toute la famille impériale des Song fut conduite en Tartarie, & il ne resta que le prince Kang-ouang, neuvième fils de l'empereur Hoeï-tsong, qui était éloigné de la cour lorsque les Kin vinrent l'assiéger la seconde fois.

@

KAO-TSONG

@

p.455 Quand les Kin furent partis, Liu-hao-ouen dit à Tchang-pang-tchang qu'il fallait rappeler l'impératrice Mong-chi, & presser le prince Kang-ouang de se déclarer empereur ; Mong-chi vint reprendre possession du palais, & fut déclarée impératrice régente. Tchang-pang-tchang agissant en fidèle sujet de la dynastie des Song, dépêcha un de ses officiers à Tsi-tchéou, pour presser le prince Kang-ouang de venir prendre possession du trône ; Tsong-tçé & Liu-hao-ouen joignirent leurs instances aux siennes ; mais le prince ne se détermina qu'après qu'il en eut reçu l'ordre de l'impératrice. Elle lui écrivit :

> « Depuis près de deux cents ans l'empire paraît avoir oublié l'art militaire, & durant les règnes successifs de neuf princes de la dynastie des Song, la vertu ne l'a pas abandonnée ; quoique toute votre auguste famille ait été emmenée captive dans les pays du nord, la Chine cependant qui connaît votre sagesse & vos belles qualités, conserve toujours pour elle le même amour, la même fidélité & le même zèle ; elle espère que vous serez pour elle ce que Kouang-ou-ti fut à l'égard de celle des Han ; c'est pour cela que le Tien vous a réservé : les hommes n'y ont aucune part.

D'après cet ordre, le prince Kang-ouang partit de Tsi-tchéou pour se rendre à Yng-tien-fou (Nan-king) où il résolut de tenir sa cour : grand nombre d'officiers des provinces vinrent y recevoir ses ordres, & l'assurer de leur obéissance. Tchang-pang-tchang fut un des premiers à s'y rendre ; p.456 dès qu'il parut devant le prince, il se jeta par terre comme un criminel, & les larmes aux yeux, il demanda qu'on le fît mourir. Le prince le releva avec bonté, & l'assura qu'il lui pardonnait tout le passé. Ouang-chi-yong vint lui offrir un char impérial & toutes les autres marques distinctives du cortège des empereurs. Kao-tsong se fit

inaugurer, le premier jour de la cinquième lune, sur un tertre qu'il avait fait élever à une des portes de la ville. Le peuple marqua la plus grande joie ; ensuite ce prince accorda un pardon général, mais il en excepta Tsaï-king, Tong-koan, Tchu-mien & Li-yen, qu'il déclara incapables de posséder jamais aucun emploi, parce qu'ils avaient abusé de la confiance de l'empereur Hoeï-tsong & l'avaient trompé.

Après la cérémonie de son couronnement, Kao-tsong demanda l'avis des grands au sujet de Tchang-pang-tchang ; ils répondirent que son crime était d'une nature à ne pas mériter de pardon, que cependant comme les Tartares l'avaient forcé à cette action, & qu'il était venu de lui-même se remettre entre ses mains, il pouvait agir à son égard ainsi qu'il jugerait à propos.

> — Je veux, dit l'empereur, lui donner le titre de Ouang ou prince du premier ordre, afin de mieux faire connaître aux Kin sa soumission, & que dès qu'ils ont été partis, méprisant leur autorité, il m'a aussitôt apporté le sceau & les autres marques dignitaires qu'il avait reçues d'eux.

Il lui en fit expédier les patentes, & le créa prince, du titre de Tong-ngan-ouang, avec permission de ne venir au palais que deux fois le mois.

Lorsque Niyamoho regagna la Tartarie, il laissa Yn-tchou-cou avec dix mille hommes pour la garde de Taï-yuen ; il envoya Chaoho camper à Tchin-ting, & Leouché faire le p.457 siège de Ho-tchong ; il fit venir Mongco pour s'emparer de Tsé-siang & de Po-haï ; Tadabouyé faisait alors le siège de Ho-kien ; le nouvel empereur qui voulait conserver cette dernière ville, chargea Ma-tchong & Tchang-hoan de la secourir. Ces deux officiers rassemblèrent environ dix mille hommes, mais en dégarnissant quelques places, ils donnèrent moyen à Leouché qui commandait un gros corps de Tartares, de prendre Ho-tchong-fou, Hiaï-tchéou, Kiang-tchéou, Tsé-tchéou & Chi-tchéou.

Quand le général Oualipou apprit que les Chinois avaient mis Kao-tsong sur le trône, il proposa de renvoyer l'ancien empereur Hoeï-tsong,

& de faire ensuite la paix avec la Chine ; mais Niyamoho qui s'était emparé de toute l'autorité, & qui agissait en maître, ne voulut point y consentir. L'opposition de ce Tartare & la mort qui enleva alors Oualipou firent évanouir ce projet.

Kao-tsong avait besoin d'un bon ministre qui l'aidât à réparer les pertes de sa famille ; il jeta les yeux sur Li-kang, dont il connaissait le zèle & la capacité ; celui-ci n'accepta que malgré lui un emploi, dont il connaissait toute l'importance. Il pensa aussitôt à remettre les troupes de l'empire sur un bon pied.

> — Sous le règne de Chin-tsong, dit-il à l'empereur, la Chine avait sur pied jusqu'à cinq cent quatre-vingt-dix mille hommes ; aujourd'hui pour former un corps de dix mille hommes, on est obligé de dégarnir les places, & encore quelles troupes a-t-on ? Le moyen de résister aux Tartares & de ne pas succomber sous leur puissance ? Votre Majesté doit y pourvoir incessamment ; mais afin de ne pas fouler le peuple, il faut que les provinces du sud-est fournissent les subsides, & celles du nord-ouest les hommes ; p.458 si elle parvient à mettre sur pied quelques centaines de mille hommes, & qu'elle les confie à des officiers expérimentés qui les dressent à tous les exercices militaires, dans peu l'empire se relèvera & fera tête aux Tartares.

L'empereur qui en sentait toute l'importance, envoya ordre de choisir dans les provinces du Chen-si, du Ho-pé, & dans les districts des deux cours, orientale & occidentale, jusqu'à la concurrence de cent mille hommes, pour être incorporés dans les compagnies de sa garde. Les provinces du Ho-pé & du Ho-si furent chargées de fournir des chevaux.

Li-kang considérant encore que l'infanterie ne pouvait battre la cavalerie que très difficilement, & que la cavalerie n'obtenait aucun avantage contre les chariots de guerre, fit voir à Kao-tsong la nécessité d'avoir un grand nombre de ces chariots, sur lesquels on exercerait les soldats à se battre. Les provinces orientales & occidentales de la cour

furent chargées de les construire sur le modèle de ceux que Tchang-hing-tchong avait inventés sous l'empereur Ou-ti, de la dynastie des Tçin postérieurs. Ils étaient à quatre roues, & avaient sur le devant deux traversiers, auxquels étaient attelés les chevaux, & sur lesquels on plaçait les arcs & les flèches ; quatre hommes placés près des traversiers servaient de conducteurs. Le pourtour du char était garni dans la partie supérieure de boucliers, qui mettaient à couvert la tête & la moitié du corps des soldats ; des plaques de fer défendaient les pieds & le reste du corps ; enfin sur les côtés étaient des chaînes de fer : chacun de ces chars pouvait contenir vingt-quatre combattants qui avaient assez d'espace pour manœuvrer sans gêne ; les uns étaient armés d'arcs & de flèches, les autres de longues piques ou hallebardes p.459 & de demi-lances. Ces chars en formant un rang dans un combat, soutenaient à merveille la cavalerie & l'infanterie ; ils avaient encore l'avantage dans un campement de mettre à couvert une armée, comme si elle avait été dans une place fortifiée.

Kao-tsong envoya Tsao-hiun en Tartarie, pour apprendre à l'empereur Hoeï-tsong, son père, que les Chinois toujours attachés à la dynastie des Song, venaient de le proclamer empereur. Cette nouvelle consola Hoeï-tsong dans sa captivité, & lui fit concevoir l'espérance de retourner en Chine. Il chargea cet envoyé de quelques présents pour son fils, & d'une lettre, dans laquelle il lui marquait ce peu de mots :

> « Je me félicite de ce que vous êtes monté sur le trône, & j'approuve tout ce que vous avez fait ; mais souvenez-vous que votre père & votre mère sont captifs, & que vous devez les secourir. »

Il recommanda encore à Tsao-hiun de dire de sa part à son fils, de donner tous ses soins à nettoyer l'empire, & de ne penser à le délivrer de sa captivité que quand il en serait venu à bout. La princesse Hing-chi fit remettre à l'envoyé un de ses propres habits avec un anneau d'or pour Kao-tsong, son époux ; elle le chargea encore de lui dire :

« Que ne puis-je arriver auprès de vous aussi tôt que cette bague d'or ?

Kao-tsong reçut avec la plus grande satisfaction ces marques de tendresse de son père & de son épouse, & dit en soupirant :

— Faut-il que j'occupe le trône, & que tout ce que j'ai de plus cher au monde soit entre les mains de nos ennemis ?

Tsao-hiun, emporté par son zèle, proposa à l'empereur de les délivrer des mains des Tartares, s'il voulait lui confier une troupe de braves avec lesquels il se rendrait par mer sur p.460 les frontières de Tartarie, mais ce dessein parut chimérique & dangereux même pour la vie de ces illustres prisonniers : on n'y eut aucun égard.

Les Chinois commençaient à concevoir l'espérance de voir un jour l'empire réuni sous l'auguste famille des Song par le zèle, la vigilance & la sage administration de Li-kang, lorsque des envieux de la gloire de ce ministre, conspirèrent sa perte. Li-kang, informé de leurs intrigues, en avertit l'empereur, à qui il demanda la liberté de se retirer, pour ne pas essuyer l'affront d'être remercié. L'empereur la lui refusa d'abord, & l'assura qu'il n'avait rien à craindre ; mais Hoang-tsien-chen & Ouang-pé-yen qui étaient à la tête des courtisans qui en voulaient au ministre, agirent avec tant d'efficacité & d'importunité, que ce prince jugea qu'il ne pourrait le conserver. Il craignit que le gouvernement n'empirât s'il résistait plus longtemps à ses ennemis, & il se vit obligé de lui accorder sa retraite. Li-kang ne resta dans le ministère que soixante-dix-sept jours.

Peu après, à la sollicitation de ces mêmes courtisans, Kao-tsong détermina de transporter sa cour à Yang-tchéou. Ils lui avaient fait entendre qu'étant dans le voisinage de la mer, il serait moins en danger de tomber entre les mains des Kin, si ces Tartares venaient, comme le bruit en courait, dans les provinces du midi, & qu'on ne pût les arrêter. Tsong-tçé, qui l'apprit à Caï-fong-fou dont il avait la garde, écrivit fortement à l'empereur pour l'en dissuader : il dit à cette occasion des

choses au désavantage de Hoang-tsien-chen & de Ouang-pé-yen, dont ces courtisans ne firent que rire. Tchang-kio, qui était de leurs amis, mais qui avait plus de droiture qu'eux, leur dit que si l'empire possédait p.461 plusieurs hommes aussi zélés, aussi fidèles & aussi braves que Tsong-tçé, il ne tarderait pas à être remis sur l'ancien pied. Cependant l'empereur persistant dans son premier dessein, partit à la dixième lune de Yng-tien-fou, & se rendit à Yang-tchéou.

Le bruit qui courait que les Kin venaient avec de puissantes armées du côté du midi était fondé ; ces Tartares ayant su que l'empereur voulait se retirer à Yang-tchéou, trouvèrent cette conjoncture trop favorable à leur dessein pour la laisser échapper sans en profiter.

A la douzième lune, ils divisèrent leurs troupes en plusieurs corps d'armée ; le principal, que Niyamoho commandait, prit par Yun-tchong, & descendit les montagnes de Taï-hang dans le dessein de passer le Hoang-ho & d'attaquer le Ho-nan. Olito, fils du roi Akouta, alla se saisir de Tsé-tchéou [1] & de Tsing-tchéou, après quoi, il détacha Outchou, à qui il dit d'aller par le pays de Yen-chan passer le Hoang-ho dans le territoire de Tsang-tchéou, de pénétrer dans la province de Chan-tong & de s'en rendre maître ; il avait ordre, quand il y serait arrivé, d'envoyer Alipoulohan avec des troupes dans le pays de Hoaï-nan. Leouché, Saliho & Héfong passèrent le Hoang-ho par Tong-tchéou de Si-ngan-fou du Chen-si, afin d'entrer dans la province du Chen-si, pour tenter la conquête des provinces occidentales.

Le dessein des Tartares était de prendre d'abord Caï-fong-fou & toutes ses dépendances pour se procurer plus aisément des vivres ; Tsong-tçé, instruit de ce dessein, envoya Lieou-yen du côté de Hoa-tchéou, & Lieou-ta du côté de p.462 Tching-tchéou, & divisant ensuite les troupes qu'il avait immédiatement sous ses ordres, il les envoya garder les passages du Hoang-ho, avec ordre d'y attendre les renforts qu'il enverrait pour les soutenir. Outchou se présenta, mais n'osant hasarder

le passage, il se retira ; Leouché, qui vint aussi sur les bords de ce fleuve, ayant trouvé à l'ouest les troupes chinoises qui faisaient bonne contenance, rebroussa chemin comme s'il eût eu dessein de s'en retourner, & fut le passer sur la glace à Han-tching : de là, il marcha droit à Tong-tchéou de Si-ngan-fou, & à Hoa-tchéou qu'il prit.

1128. Niyamoho voyant la difficulté de pénétrer jusqu'à Caï-fong-fou, défendu par Tsong-tçé qui s'était rendu redoutable aux Tartares, détacha Intchouco, qui alla se saisir de Teng-tchéou. Sur le bruit que l'empereur viendrait visiter la province du Ho-nan, on avait fait beaucoup de préparatifs & de grands amas de grains à Nan-yang ; la prise de Teng-tchéou en rendit maîtres les Tartares. Alors ayant divisé leurs troupes en plusieurs pelotons, ils se saisirent des villes de Siang-yang, Kiun-tchéou, Fang-tchéou, Tang-tchéou, Ju-tchéou, Tchin-tchéou, Tsaï-tchéou, Tching-tchéou, & Yng-tchang, dont ils transportèrent tous les habitants dans la province du Ho-pé.

Outchou qui avait pris un autre chemin, était venu par Tching-tchéou, fort près de Caï-fong-fou, qui en fut effrayée. Les officiers alarmés de ce que Tsong-çé ne faisait aucun mouvement, allèrent lui demander l'ordre ; ils le trouvèrent jouant tranquillement aux échecs avec un de ses amis ; il rit de leur embarras.

> — Il semble, leur dit-il, que l'approche des ennemis vous donne de l'inquiétude ? Lieou-yen n'est-il pas dehors ? Il saura bien les arrêter, soyez-en sûrs ; cependant choisissez parmi nos troupes quelques mille p.463 de nos plus braves soldats, & les conduisez par une route détournée au nord des ennemis, afin de leur couper le chemin de leur pays ; cherchez un bon poste, dans lequel vous vous mettrez en embuscade, & soyez sûr que Lieou-yen vous les y conduira.

---

[1] Tsé-tchuen-hien dans le district de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

Lieou-yen en effet vint camper au sud de l'armée de Outchou, qui se voyant par là le chemin fermé, voulut décamper & passer ailleurs ; Lieou-yen le fit attaquer vivement, & le poussa jusqu'assez près de l'embuscade. Les Tartares alors attaqués de deux côtés, furent battus & obligés de prendre la fuite.

Niyamoho sensible à la perte de cette bataille, craignit qu'elle ne fît perdre aux Tartares la réputation qu'ils avaient de battre partout les Chinois, & se trouvant en état de réparer cette perte, après qu'il se fut rendu maître de la cour occidentale, il s'avança pour disputer la victoire à Tsong-tçé. Celui-ci donna une partie de ses troupes à commander à Yen-tchong-li, à Kouo-siun-min, & à Li-king-leang, qu'il envoya au-devant des ennemis ; ils les rencontrèrent à Tching-tchéou. Niyamoho connut alors par lui-même que les Chinois n'étaient plus tels qu'il les avait vus auparavant. On se battit longtemps avec beaucoup de bravoure & de vivacité de part & d'autre ; cependant les Chinois furent encore vaincus ; Yen-tchong-li fut tué, & Kouo-siun-min fait prisonnier ; Li-king-leang n'échappa que par la fuite, & vint souffrir une mort ignominieuse au milieu de Caï-fong-fou, à laquelle Tsong-tçé le condamna pour avoir fui.

Kouo-siun-min se voyant prisonnier des Tartares, sauva sa vie, en leur demandant du service ; Niyamoho qui avait conçu beaucoup d'estime pour Tsong-tçé, par la conduite qu'il avait tenue jusque-là & par le récit que Kouo-siun-min lui en p.464 fit, le regardait comme un ennemi puissant qu'il aurait de la peine à vaincre ; il voulut l'engager à quitter le service de l'empereur, & il lui fit les plus grandes promesses s'il voulait prendre le parti des Kin. Kouo-siun-min & un de ses principaux officiers qui furent porteurs de sa lettre, n'eurent pas plus tôt ouvert la bouche sur la commission dont ils étaient chargés, que Tsong-tçé les fit arrêter, & leur fit couper la tête en plein marché.

Lieou-yen était de retour à Caï-fong-fou, lorsqu'on apprit que les Tartares s'étaient de nouveau emparés de Koua-tchéou ; la nouvelle

était fausse ; mais ils étaient effectivement entrés dans le département de cette ville. Tsong-tçé envoya aussitôt Tchang-hoeï après eux ; ce lieutenant rencontra les Tartares, & sans considérer le peu de troupes qu'il avait, & le grand nombre d'ennemis qu'il avait à combattre, il les attaqua ; un de ses officiers lui ayant représenté qu'il pouvait aisément les éviter :

> — Avec quel front, répondit ce brave officier, pourrais-je ensuite paraître devant Tsong-tçé ?

Il se battit en lion & fut tué. Tsong-tçé avait appris la supériorité des ennemis sur Tchang-hoeï, & il fit partir en diligence Ouang-siuen avec un nouveau renfort : ce secours arriva trop tard ; Tchang-hoeï venait d'être battu. Cependant Ouang-siuen, joignant le secours qu'il conduisait avec les troupes de Tchang-hoeï, se trouva en état de faire face aux Tartares : il alla à eux, les battit à son tour, & les chassa des terres qui obéissaient à l'empereur.

Si Kao-tsong avait eu plusieurs officiers aussi braves & aussi zélés que Tsong-tçé, il n'aurait pas tardé à réparer toutes les pertes que la Chine avait faites & il lui aurait rendu son premier éclat ; mais Tsong-tçé était le seul sujet fidèle qui p.465 fût en place, les ministres Hoang-tsien-chan & Ouang-pé-yen ne pensaient à rien moins qu'aux intérêts de leur maître.

Les Tartares n'étaient pas les seuls ennemis que la Chine eût à redouter ; plusieurs mécontents avaient pris les armes & désolaient les provinces : l'empereur n'en savait rien. Ces lâches & perfides ministres ne l'instruisaient que des choses qui pouvaient lui être agréables & leur faire honneur, & les placets qu'on lui envoyait ne parvenaient entre ses mains qu'autant qu'ils le voulaient. Ceux qui eurent assez de fermeté pour avertir le prince de leurs intrigues & de leur mauvaise administration, furent punis par l'exil. Tsong-tçé en gémissait ; il écrivait souvent à l'empereur, & il exhortait les ministres à travailler à contenter les peuples & à les retenir dans l'obéissance, mais inutilement ; ses

placets n'étaient point rendus, & on s'inquiétait peu de rétablir la paix dans les provinces.

Tsong-tçé entreprit seul de ramener les mécontents, & conçut même le projet d'employer leurs forces pour le service de l'empire. Yang-tsin, un de ces chefs de rebelles, avait sous lui jusqu'à trente mille hommes ; Ting-tsin, Ouang-tsaï-hing, Li-koué, Ouang-ta-lang avaient chacun quelques dizaines de mille hommes qui infestaient les pays situés à l'occident de la cour, tels que le Hoaï-nan, le Ho-nan, le Ho-pé, dans lesquels ils faisaient beaucoup de ravages. Tsong-tçé leur envoya faire des propositions, & il s'y prit avec tant d'adresse & de prudence qu'il les engagea à se soumettre. Dans le Ho-tong, un de ces chefs des rebelles, appelé Ouang-chen, était si puissant qu'il avait soixante-dix mille hommes de troupes bien exercées & dix mille chars de guerre avec lesquels il pensait venir surprendre Caï-fong-fou. Tsong-tçé p.466 par un coup des plus hardis montant à cheval, & sans craindre le danger auquel il s'exposait, partit de Caï-fong-fou, suivi seulement d'un domestique, & alla trouver Ouang-chen au milieu de son camp. Il lui fit entendre qu'il pouvait se faire la plus grande réputation, & rendre d'importants services à l'empire en tournant ses armes contre les Tartares. Ouang-chen, flatté de cette déférence, se soumit à Tsong-tçé, qui, de retour à Caï-fong-fou, expédia des ordres à tous les chefs de ces rebelles de s'approcher de cette capitale de l'empire : ils obéirent sans la moindre difficulté. Il assigna à chacun les postes où ils devaient camper ; alors, rassemblant les troupes qu'il avait sous ses ordres, & après avoir fait provision d'une prodigieuse quantité de vivres, il leur proposa de passer le Hoang-ho, & d'aller à leur tour attaquer les Tartares ; tous consentirent à cette expédition. Tsong-tçé adressa plusieurs placets à l'empereur pour lui donner avis de l'état des choses, & le presser de revenir à Caï-fong-fou, afin de profiter de la bonne volonté où étaient ses sujets de chasser les Tartares & de délivrer les princes captifs ; aucun de ces placets ne fut remis : chagrin & impatient de ne point recevoir de réponse de la cour, il y envoya son fils Tsong-yng, & se plaignit dans ses nouvelles dépêches à

Kao-tsong de l'inaction dans laquelle il vivait, tandis que l'empereur, son père, l'impératrice, sa mère, & les princes, ses frères, gémissaient dans les fers & attendaient qu'une armée victorieuse les délivrât. Il ajoutait :

> « La cour occidentale où sont les tombeaux de vos ancêtres est entre les mains des ennemis, & on n'en paraît point touché. Ceux qui habitent les pays de Chen-yeou & de Hoaï-tien se voient comme abandonnés, & désertent tous les jours pour soulager leur p.467 misère & chercher quelque asile parmi les barbares des pays méridionaux, & on n'y apporte aucun remède ; la seule présence de Votre Majesté les rassurerait & seconderait leur zèle. L'apparence est contre eux, & ils semblent en cela s'écarter de leur devoir ; mais ils fuient pour ne pas devenir les esclaves des Tartares, ou pour se mettre à couvert de la tyrannie de certaines gens auxquels Votre Majesté donne trop de confiance, & dont leurs parents & leurs amis ont éprouvé les effets. Maintenant que vos troupes ont repris la cour occidentale, qu'elles ont chassé les Tartares & les ont obligé de repasser le Hoang-ho, que les peuples du Ho-tong & du Ho-pé n'attendent que le moment où vous vous rapprocherez d'eux en joignant vos troupes aux leurs, que Ouang-chen, Ting-tsin & les autres chefs de mécontents qui dévastaient la Chine se sont soumis, revenez à votre cour animer vos troupes par votre présence ; nous n'avons plus rien à craindre des Tartares, & jamais nous ne serons plus en état que nous le sommes de tirer de leurs mains votre auguste famille.

L'empereur se détermina enfin à retourner à Caï-fong-fou & en parla même publiquement ; mais séduit ensuite par les conseils de ses ministres, il changea tout à coup de résolution. Tsong-tçé écrivit plus de vingt placets aussi inutiles que les premiers. Hoang-tsien-chen & Ouang-pé-yen firent plus ; dans la crainte que Tsong-tçé, rebuté par toutes les

traverses qu'on lui faisait éprouver, n'entreprît d'agir indépendamment d'eux, ils envoyèrent Kouo-tchong-siun à Caï-fong-fou avec une autorité presque égale à la sienne, afin qu'il veillât sur toutes ses démarches.

Tsong-tçé voyant ses soins si mal récompensés, en conçut p.468 du chagrin & tomba malade ; dans peu on perdit toute espérance de pouvoir le réchapper ; ses principaux officiers l'étant allé voir, il se leva sur son lit, & leur dit, que le chagrin de voir les deux empereurs prisonniers dans les déserts de Tartarie, l'avait réduit dans cet état désespéré ; mais qu'il mourrait content s'il pouvait se flatter qu'ils ne négligeaient rien pour les en retirer ; ces officiers, les larmes aux yeux, promirent de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le service de leurs princes. Ensuite & lorsqu'ils furent sortis, Tsong-tçé poussant un grand soupir, s'écria :

> — Je n'aurai pas la consolation de voir nos troupes battre les ennemis, je mourrai avant ; ces guerriers en ont le cœur pénétré, mais hélas les laissera-t-on agir ?

Ces pensées l'occupèrent uniquement jusqu'à sa mort, arrivée peu de jours après. On l'entendit prononcer à plusieurs reprises, passez le Hoang-ho, il est temps, passez le Hoang-ho. Il mourut à la soixante-dixième année de son âge, pleuré généralement de toutes les troupes & de toute la ville ; Tou-tchong qui le remplaça, n'avait aucun mérite. Il se comporta si mal dès les commencements, & tint une conduite si opposée à celle de son prédécesseur, qu'il révolta tout le monde, & obligea Ouang-chen, Ting-tsin & les autres rebelles à rompre avec lui & à recommencer leur premier brigandage.

A la huitième lune, les deux empereurs prisonniers furent conduits à Hoeï-ning-fou, en Tartarie, ville dans laquelle Oukimaï, roi des Kin, tenait sa cour ; elle est au nord-ouest de San-ouan-oueï, du Leao-tong, hors de ses limites ; Oukimaï les fit revêtir d'habits simples & sans ornements, & les reçut dans le miao ou la salle de ses ancêtres, où il les vit pour p.469 la première fois. Après les cérémonies d'usage à l'égard des prisonniers

de considération, voulant faire connaître aux deux empereurs qu'il prétendait les traiter avec distinction, il créa Hoeï-tsong prince du troisième ordre, du titre de Hoen-té-kong. Il créa Kin-tsong prince du quatrième ordre, du titre de Tchong-koen-heou ; ensuite ayant transporté ailleurs les habitants de la ville de Han-tchéou [1], il les y fit conduire avec toutes les personnes de leurs familles, au nombre de plus de neuf cents, auxquelles il assigna quinze cents arpents de terre à cultiver : il recommanda à Talan d'en avoir soin, & de les traiter avec le respect qui leur était dû.

Lorsque les Tartares apprirent la mort de Tsong-tçé, ils se disposèrent à continuer leurs conquêtes dans la Chine, & levèrent plusieurs corps d'armée pour l'attaquer en même temps par plusieurs endroits. Niyamoho & Olito vinrent faire le siège de Pou-tchéou ; c'était une petite place ; Niyamoho qui croyait en avoir bon marché, sembla la mépriser, & ne la fit d'abord attaquer que faiblement ; mais Yang-tsouï-tchong qui en était gouverneur, & qui se ressentait encore du zèle que Tsong-tçé, sous lequel il avait servi, inspirait à ses officiers, lui fit voir qu'il s'était trompé. Les Tartares avaient à peine pris leurs postes autour de la ville, que Yao-tan, officier de ce gouverneur, fit une sortie de nuit & sans bruit sur le quartier, qu'il jugeait être celui de Niyamoho ; il le força & poussa si vivement les Tartares, que le général tartare faillit d'être fait prisonnier. Au désespoir de s'être laissé surprendre, Niyamoho attaqua la ville avec toute l'ardeur possible ; cependant elle lui résista pendant p.470 trente-trois jours. Le brave Yang-tsouï-tchong y perdit la vie ; mais ce ne fut qu'après avoir fait périr un grand nombre de Tartares.

Leouché & Poutcha qui avaient déjà fait la conquête d'une partie du Ho-si y retournèrent, & mirent le siège devant Yen-ngan-fou du Chen-si, ville importante, que Ouang-chou & Kiu-toan eurent ordre de secourir : malheureusement ces deux officiers étaient ennemis depuis longtemps. Kiu-toan se contenta d'aller jusqu'à Siang-lo, à l'est de Ning-tchéou, &

[1] A quinze cents ly au nord-est de Yen-chou-fou, ou Péking.

Ouang-chou jusqu'à Kan-tsiuen, à l'ouest de Yen-ngan-fou, d'où l'un & l'autre s'étant retirés ensuite, Yen-ngan-fou ne put tenir longtemps contre les Tartares.

Dans le Ho-pé le général Outchou se rendit maître de Kaï-té-fou & de Siang-tchéou [1]. Le général Talan alla faire le siège de Tsi-nan dans le Chan-tong, dont Lieou-yu était gouverneur : Talan sut le gagner par ses promesses, & il l'engagea à tuer Koan-ching, un des plus expérimentés & des plus braves officiers de son temps. Lieou-yu voulut ensuite engager les soldats & le peuple à se soumettre aux Tartares, mais sur leur refus & dans la crainte qu'ils ne le fissent mourir, il descendit le long des murs par le moyen d'une échelle de corde, & alla se donner aux ennemis.

Après la prise de Pou-tchéou, le général tartare Olito alla faire le siège de Taï-ming, qui se défendit fort longtemps par la bravoure de Kouo-yong ; cette place ne fut forcée qu'à la faveur d'un brouillard si épais, qu'on ne distinguait rien à deux pas de distance. Quelques-uns des officiers de la garnison voyant la ville emportée, proposèrent p.471 à Olito de se soumettre. Olito surpris leur demanda pourquoi ils avaient attendu que la ville fût prise pour se décider à cette action ; & sur ce qu'ils lui répondirent que Kouo-yong n'avait jamais voulu le leur permettre malgré toutes leurs instances, il donna ordre à quelques cavaliers de lui amener Kouo-yong : lorsqu'il fut arrivé, le général tartare demanda qui d'entr'eux avait parlé de se soumettre.

> — Celui qui n'y a jamais pensé, lui répondit Kouo-yong, c'est moi.

Olito approuva la fermeté de cette réponse, & lui fit beaucoup de caresses, pour l'engager à servir les Kin. Kouo-yong prit cette invitation pour une injure, & entrant dans une colère terrible contre Olito, il lui dit tout ce qu'il put imaginer de plus offensant ; le Tartare perdant patience, le fit mourir lui & toute sa famille.

---

[1] Tchang-té-fou dans la province de Ho-nan.

1129. Niyamoho de son côté alla faire le siège de Siu-tchéou [1], dont Ouang-fou était gouverneur ; secondé par Ouang-y son fils, ce gouverneur se défendit avec la plus grande bravoure, mais ne recevant point de secours, ils furent forcés & faits prisonniers. Ouang-fou dit au général tartare, que si l'opiniâtreté avec laquelle il s'était défendu avait coûté tant de monde aux Kin, il ne devait s'en prendre qu'à lui, & que c'était lui seul qu'il devait faire mourir ; il ajouta qu'il demandait pour toute grâce qu'on ne fît aucun mal aux officiers, aux soldats, ni au peuple. Niyamoho lui ayant dit que s'il se soumettait lui-même, il leur pardonnerait ; Ouang-fou rejeta cette proposition avec mépris, de manière que Niyamoho qui n'était pas accoutumé qu'on lui résistât, le fit p.472 mourir avec toute sa famille, au nombre de plus de cent personnes.

Han-chi-tchong, un des généraux de l'empereur, tira un corps de troupes du pays de Hoaï-yang, & le joignit à celles du Chan-tong, dans le dessein de reprendre Pou-tchéou ; Niyamoho averti que le pays de Hoaï-yang était dégarni, fit un détachement de dix mille hommes, qu'il envoya du côté de Yang-tchéou, tandis qu'il irait avec le gros de son armée au-devant de Han-chi-tchong. Ce dernier se sentant plus faible n'osa pas l'attendre, & se retira pendant la nuit, mais le général tartare le suivit de si près, que Han-chi-tchong arrivant à Chou-yang, dans le district de Hoaï-ngan-fou, abandonna son armée & s'enfuit à Yen-tching. Sa lâcheté intimida les Chinois ; ils se battirent cependant sous la conduite de Tchang-ya, qui perdit la vie. Niyamoho entra ensuite dans le Hoaï-tong, & se rendit maître de Ssé-tchéou du Kiang-nan.

Sur la nouvelle que les Tartares menaçaient le pays de Hoaï, l'empereur avait envoyé Lieou-kouang-chi sur le bord du Hoaï-ho, pour leur en disputer le passage ; mais à l'approche des ennemis, cet officier timide se retira, & Niyamoho ayant passé cette rivière sans obstacle, Tchu-lin, gouverneur de Tchou-tchéou [2], lui remit cette ville, & se soumit

---

[1] Pé-siu-tchéou dans la province de Kiang-nan.
[2] Hoaï-ngan-fou dans la partie orientale du Kiang-nan.

aux Tartares ; ce général alla ensuite se saisir de Tien-tchang [1], place alors importante, & où l'on entretenait une forte garnison.

p.473 L'eunuque Hoang-siun vint aussitôt avertir l'empereur de l'arrivée des Tartares, ce qui l'effraya si fort qu'il endossa sa cuirasse, & montant à cheval, il descendit à Koua-tchéou sur le bord du Kiang, où ayant trouvé une petite barque, il entra dedans, suivi seulement de Ouang-yuen, de Tchang-siun, de l'eunuque Kang-li, & d'un petit nombre de ses gardes : il traversa ce grand fleuve, & sur le soir il arriva à Tchin-kiang. Ouang-pé-yen & Hoang-tsien-chen, ses deux ministres, étaient alors à table avec plusieurs mandarins de leurs amis, occupés à écouter le ho-chang Ké-kin qui les entretenait des secrets de sa secte ; tout à coup ils entendent des gens de leur tribunal crier à haute voix que l'empereur était parti. Ces deux ministres tout étonnés, se regardèrent quelque temps en silence ; après quoi, prenant leurs cuirasses & leurs armes, ils montèrent à cheval pour courir après l'empereur ; leur démarche acheva de consterner les habitants, qui croyant déjà voir les Tartares aux portes de la ville, sortirent avec tant de confusion, que plusieurs furent étouffés. Lorsque les deux ministres arrivèrent sur les bords du Kiang, des soldats leur dirent des injures, & les accusèrent d'être la cause de tous les malheurs qui arrivaient. Hoang-ou, président d'un des tribunaux de la cour, voulut prendre leur défense ; mais les soldats irrités lui firent sauter la tête. Ce même jour, Maou, un des officiers Kin, arriva avec cinq cents chevaux sous les murailles de Yang-tchéou ; apprenant que l'empereur en était parti, & qu'il avait gagné du côté du midi, il courut après lui jusqu'au pont de Yang-tsé-kiao, d'où il revint à la ville, n'osant se hasarder à traverser le Kiang.

L'empereur passa la nuit à Tchin-kiang, & le lendemain p.474 il demanda aux grands qui l'avaient rejoints, dans quel lieu il se retirerait. Liu-y-hao lui répondit, qu'il n'y en avait point de meilleur que celui où il était, parce qu'en restant à Tchin-kiang, c'était un moyen non seulement

[1] Tien-tchang-hien du ressort de Fong-yang-fou aussi dans la province de Kiang-nan.

d'empêcher les Tartares de passer outre, mais encore de redonner du cœur à ses troupes ; tous les autres grands étaient de même avis ; il n'y eut que Ouang-yuen qui soutint que cette ville ne pouvant se défendre que d'un seul côté, dans le cas où les ennemis passeraient le Kiang à Tong-tchéou, & leur couperaient le chemin du midi, on serait dans le plus grand embarras : il était d'avis qu'on descendit à Hang-tchéou, où les ennemis ne pourraient les resserrer de si près. On choisit ce dernier parti : l'empereur nomma Liu-y-hao gouverneur du pays de Kiang-hoaï, & il le laissa avec Lieou-kouang à Tchin-kiang ; ensuite ayant chargé Yang-oueï-tchong de la garde de Kiang-ning, il partit de Tchin-kiang sur le soir. Après quatre jours de marche, il arriva à Ping-kiang, où il laissa Tchu-ching-feï & Tchang-siun avec un corps de troupes, & y établit Ouang-yuen en qualité de gouverneur. Le surlendemain, il arriva à Tsong-té ; Liu-y-hao l'avait accompagné jusque-là : l'empereur ne voulut pas qu'il allât plus loin, & l'envoya avec deux mille hommes garder King-keou ; il en donna huit mille à Tchang-siun, qu'il fit partir pour Ou-kiang dont il le nomma gouverneur.

Cependant les Tartares s'étant avancés jusqu'à Yang-tchéou, y avaient mis le feu & s'étaient ensuite retirés. Liu-y-hao fit passer le Kiang à Tchin-yen qui rentra dans Yang-tchéou.

Les deux perfides ministres Hoang-tsien-chen & Ouang-pé-yen jugeant, après ce qui venait de se passer, qu'on ne les ménagerait pas, sollicitèrent vivement leur retraite. En p.475 effet, l'empereur était à peine arrivé à Hang-tchéou, qu'on lui présenta vingt chefs d'accusation contre ces deux ministres & on les taxait d'être les auteurs de tous les maux de l'empire. Kao-tsong ne put s'empêcher de les destituer ; il envoya Hoang-tsien-chen garder la ville de Kiang-ning-fou, & Ouang-pé-yen celle de Hong-tchéou : ensuite il fit venir Ouang-yuen qu'il mit à la tête de son conseil.

Miao-fou, issu d'une famille qui avait toujours servi l'État avec distinction dans les temps de guerre, & qui servait lui-même depuis longtemps, ne put voir sans chagrin l'élévation subite de Ouang-yuen,

homme de peu de mérite. Il se lia d'amitié avec Lieou-tching-yen, lequel ayant ramené à leur devoir un grand nombre de mécontents, n'en avait point été récompensé ; leurs sujets de plaintes réciproques furent les liens de leur étroite union.

L'eunuque Kang-li, abusant du malheur des temps, s'était en quelque sorte emparé de l'autorité & toutes les affaires lui passaient par les mains ; il traitait les officiers avec tant de hauteur, qu'il les avait presque tous indisposés contre lui. Un jour les eunuques allèrent voir la marée qui remonte avec fureur dans le fleuve Tsien-tang-kiang ; ils s'y rendirent avec un cortège si magnifique & si nombreux qu'il occupait toutes les rues par où il passait. Miao-fou fut choqué de cette somptuosité dans un temps où l'empereur était menacé de perdre le trône. Ouang-chi-sieou qui détestait les eunuques, n'en fut pas moins indigné, & il en avertit Lieou-tching-yen, dont l'avis fut qu'il fallait faire main-basse sur ces tyrans de l'État. Ils sortirent alors du tribunal des ministres où ils laissèrent Ouang-yuen, & allèrent concerter avec Miao-fou la perte des eunuques : les trois conjurés p.476 résolurent de tuer d'abord Ouang-yuen lorsqu'il sortirait de son tribunal & de tomber ensuite sur les eunuques. La plupart des mandarins étaient allés au palais recevoir les ordre de l'empereur ; ils profitèrent de cet instant, & mirent des soldats en embuscade près du pont situé au nord de la ville dans le voisinage du tribunal des ministres, d'où Ouang-yuen étant sorti bientôt, il fut renversé mort d'un coup que lui porta Lieou-tching-yen ; on lui coupa la tête qui fut exposée à la porte du palais : à mesure que les eunuques revinrent, on leur en fit autant. Kang-li, à qui ils en voulaient le plus, leur échappa & avertit l'empereur de ce qui se passait ; ce prince, effrayé, chargea Tchu-ching-feï d'aller demander à Miao-fou quel était son dessein en commettant ces actes de violence. Ou-tchin, capitaine des gardes, ouvrit alors la porte du palais & y introduisit Miao-fou & ses collègues : il répondirent à Tchu-ching-feï que leur intention n'était point d'élever du trouble, mais uniquement de signaler leur zèle pour l'État & de reconnaître les bienfaits qu'ils avaient reçus de leur souverain.

Comme Miao-fou prononça ces paroles d'un ton de colère & de fierté qui décelait ses mauvais desseins, Kang-yun-tchi alla prier l'empereur de se faire voir à un balcon pour apaiser ces mutins. Kao-tsong s'y rendit vers le midi : dès que le parasol jaune parut, Miao-fou & ses compagnons se jetèrent à genoux & saluèrent ce prince par plusieurs battements de tête. L'empereur s'avançant vers la balustrade demanda à Miao-fou ce qu'il prétendait : cet officier se plaignit de ce qu'il mettait toute sa confiance dans les eunuques, qui, devenus les dépositaires de son autorité, ne savaient ni punir ni récompenser à propos. Il se plaignit encore de ce que les officiers & p.477 les soldats, qui avaient prodigué leur sang pour le service de l'État, demeuraient sans récompense malgré leurs belles actions, tandis que les créatures de ces misérables eunuques obtenaient les premiers emplois. Il ajouta que Hoang-tsien-chen & Ouang-pé-yen, traîtres à la patrie, avaient mis l'empire dans le plus grand danger & qu'on ne pensait point à les punir.

> — Ouang-yuen, continua-t-il, s'est sauvé au lieu de combattre dès qu'il a vu paraître l'ennemi, & il a été le premier à passer le Kiang ; mais parce qu'il a gagné les bonnes grâces de l'eunuque Kang-li, Votre Majesté vient de le placer à la tête de son conseil. Depuis qu'elle est sur le trône, j'ai rendu beaucoup de services à l'État, quelle récompense en ai-je reçu ? J'ai tué ce matin Ouang-yuen & tous les eunuques qui étaient dehors, nous demandons encore, pour apaiser la colère des soldats, qu'on nous livre les eunuques Kang-li & Tseng-tçé pour leur faire subir la même peine.

Kao-tsong leur dit qu'il avait ôté à Hoang-tsien-chen & à Ouang-pé-yen leurs emplois & qu'il les avait chassés ; qu'il se proposait d'en agir de même à l'égard de Kang-li & de Tseng-tçé & de les punir sévèrement ; qu'ainsi ils pouvaient demeurer en paix & retourner au camp.

> — Tous les malheurs de l'empire viennent de ce que les eunuques se sont emparés de l'autorité, reprit Miao-fou, &

nous ne retournerons au camp qu'après avoir vu à nos pieds les têtes de Kang-li & de Tseng-tçé.

L'empereur ne pouvait se résoudre à les contenter, mais comme ils persistaient, il fut contraint d'ordonner à Ou-tchin de leur remettre les deux eunuques. Dès que Kang-li parut, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, & ayant coupé son corps en mille p.478 pièces, ils dispersèrent ses membres, & exposèrent sa tête à côté de celle de Ouang-yuen ; ils tuèrent aussi Tseng-tçé.

L'empereur, se croyant délivré de la tyrannie & de l'insolence de ces sujets mutinés, leur ordonna de se retirer ; mais Miao-fou devenu plus téméraire, fut assez audacieux pour dire à ce prince qu'il ne pouvait plus occuper le trône, & qu'il devait imiter l'exemple de l'empereur, son père. Kao-tsong ne comprenant rien à leur opiniâtreté, & ne voulant point s'exposer davantage en leur parlant, fit descendre Tchu-ching-feï pour leur faire entendre raison. Miao-fou dit à cet officier qu'il fallait que l'empereur remît le gouvernement à l'impératrice, & qu'il envoyât une ambassade au roi des Kin pour faire la paix avec lui. Kao-tsong consentit à l'une & à l'autre de ces propositions, & dépêcha aussitôt Long-yeou pour inviter l'impératrice à venir prendre sa place. Les mutins entendirent distinctement l'ordre que l'empereur donnait sans lui témoigner le moindre respect ; ils dirent encore à Tchu-ching-feï que l'empereur ayant un fils, il fallait qu'il lui remît la couronne comme l'empereur, son père, l'avait remise à son frère, & aux mêmes conditions. Kao-tsong leur répondit par l'entremise de ce même officier, qu'il abdiquerait volontiers, mais qu'il lui fallait un ordre écrit de la propre main de l'impératrice ; cette princesse qu'il fit inviter par Yen-ki, l'étant venu joindre, le trouva debout appuyé contre une colonne, les mandarins qui étaient à ses côtés le pressant inutilement de s'asseoir :

— Je ne dois pas m'asseoir ici, leur répondit-il.

Lorsque l'impératrice se fut entretenue quelque temps avec lui, elle alla trouver Miao-fou auquel elle dit :

— Si le gouvernement est dans le trouble, & si nous avons p.479 une guerre fâcheuse à soutenir contre les Tartares, on doit en attribuer la faute à Tsaï-king & à Tong-koan. Tsaï-king & Ouang-fou, sous le règne de l'empereur Hoeï-tsong, changèrent les règles & les coutumes, & Tong-koan qui commandait sur les limites, a introduit les Kin dans la Chine ; quelle part l'empereur régnant peut-il y avoir ? On ne peut lui reprocher de s'être mal comporté depuis qu'il est sur le trône ; s'il a donné trop de confiance à Hoang-tsien-chien & à Ouang-pé-yen, il les a chassés depuis longtemps, est-ce que vous l'ignoreriez ?

— Nous désirons, répondit Miao-fou, que Votre Majesté gouverne, & que le prince, fils de l'empereur, prenne possession du trône.

— Nous avons devant nos yeux un ennemi puissant, reprit l'impératrice, & je ne suis qu'une femme ; le fils que vous voulez mettre sur le trône n'a que trois ans ; comment puis-je, chargée de son enfance, donner les soins nécessaires au ministère ? Ne serait-ce pas apprêter à rire à tout l'empire, & nous faire mépriser de nos ennemis ?

L'impératrice, malgré la solidité de ses raisons, ne put rien gagner sur les mutins ; ils ne se retirèrent dans leur camp, que lorsque Kao-tsong eut cédé le trône au prince son fils, & qu'elle se fut chargée de l'administration.

Tchang-siun, gouverneur de Ping-kiang, reçut l'ordre de publier cette étrange révolution, & il ne voulut point obéir, persuadé qu'il y avait là-dessous quelque chose qu'il ne comprenait pas ; mais lorsqu'il en fut éclairci par la publication que Miao-fou & ses partisans firent faire, alors il prit la résolution de venger l'empereur. Tchang-tsiun, son frère, lui amena huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres ; ces p.480 deux frères s'embrassèrent tendrement, & jurèrent les larmes aux yeux d'exterminer les auteurs de cet attentat.

Tchang-siun après s'être assuré du secours de Liu-y-hao, gouverneur de Kiang-ning, écrivit à Lieou-kouang-chi, gouverneur de Tchin-kiang, pour l'exhorter, ainsi que Han-chi-tchong, à aller par mer au secours de l'empereur. Han-chi-tchong vint par mer de Yen-tching [1] à Tchang-cho ; lorsqu'il reçut la lettre, par laquelle Tchang-siun l'invitait à le venir joindre, il prit du vin, en versa à terre, & jura que jamais il ne soutiendrait le ciel avec les scélérats qui avaient osé causer du trouble, c'est-à-dire, qu'il ne servirait jamais l'empire avec eux ; il vint ensuite à Ping-kiang trouver Tchang-siun, qui lui donna quelques troupes, & lui dit d'aller droit à Siou-tchéou, & d'y séjourner sous quelque prétexte, afin de s'assurer des secours de vivres, & lui donner le temps de l'y joindre avec le gros de l'armée.

Han-chi-tchong en arrivant à Siou-tchéou feignit d'être malade, & cependant occupa un grand nombre d'ouvriers à préparer toutes sortes d'armes pour les troupes qui devaient le joindre. Miao-fou qui en fut instruit, voulut d'abord arrêter la femme & les enfants de Han-chi-tchong pour lui tenir lieu d'otages ; mais ensuite se conduisant d'après les conseils de Tchu-ching-feï, qu'il croyait dans ses intérêts, il fit venir Leang-chi, c'est le nom de la femme de Han-chi-tchong, à laquelle il fit promettre de ramener son mari à Hang-tchéou, après quoi il la fit monter avec toute sa famille sur une barque, qui dans un jour & une nuit la conduisit à Siou-tchéou.

p.481 Tchang-siun voyant que tout se disposait favorablement, écrivit à Lieou-tching-yen, un des fauteurs de la rébellion de Miao-fou.

> « On a dit de tout temps : contredire l'empereur, c'est le reprendre ; agir contre ses ordres, c'est vouloir l'intimider ; entreprendre de le déposer, c'est révolte : il faut exterminer de tels gens & en éteindre entièrement la race. Jusqu'ici je n'ai pas entendu dire que l'empereur eût mérité par sa conduite

[1] Yen-tching-hien de Hoaï-ngan-fou.

que, dans une matinée, on le fit descendre du trône. C'est une chose inouïe & digne d'une punition exemplaire.

Miao-fou & ses partisans, intimidés à la lecture de cette lettre, envoyèrent Miao-yu & Ma-jeou-ki rassembler leurs troupes & garder Lin-ping ; ensuite ils expédièrent des provisions de commandants généraux à Han-chi-tchong & à Tchang-tsiun, pour les détacher de Tchang-siun, à qui ils ôtèrent cette charge, afin de le priver de toute autorité sur les troupes.

A l'arrivée de celles de Lieou-kouang-chi à Ping-kiang, Tchang-siun fit publier un manifeste, dans lequel il peignait les crimes de Miao-fou & de Lieou-tching-yen avec les couleurs les plus vives, & exhortait les fidèles sujets de l'empire à se joindre à lui contre ces rebelles : le même jour il se disposa à se mettre en marche. Cette nouvelle, qui fut portée à Hang-tchéou, acheva de confondre Miao-fou & son parti. Tchu-ching-feï profitant de leur consternation, l'augmenta encore, en leur faisant envisager que si l'empereur donnait quelque ordre, & qu'en conséquence les mandarins se missent à la tête des troupes, & l'invitassent à remonter sur le trône, ils ne trouveraient aucun asile ; p.482 ainsi il leur conseilla de prévenir ce coup, en obligeant leurs troupes à s'en retourner.

Miao-fou & Lieou-tching-yen, regardant cet avis comme un conseil salutaire, assemblèrent tous les grands, & dressèrent un placet pour l'empereur ; ils prièrent l'impératrice d'écrire, de sa propre main, un ordre pour le rétablissement de ce prince : ensuite ils allèrent en corps le lui offrir, en le priant de remonter sur le trône, & de reprendre le gouvernement. Tchang-koueï, officier de Miao-fou, qui ne s'était pas laissé intimider par ces menaces, témoin de leur démarche, dit que la famille impériale était tranquille, mais que celle de Miao-fou courait grand risque. L'empereur les renvoya sans rien déterminer. Quelques jours après Tchu-ching-feï, accompagné de tous les grands, remit à ce prince l'ordre, par lequel l'impératrice se démettait du gouvernement en sa faveur ; en conséquence ils le ramenèrent dans son palais, & le firent monter sur son trône, où il fut de nouveau reconnu & salué empereur à

la quatrième lune, un mois après avoir abdiqué : & afin de tranquilliser Miao-fou, il le nomma gouverneur général du pays de Hoaï-si, & lui donna Lieou-tching-yen pour lieutenant. Il nomma Tchang-siun président de son conseil privé, pour le récompenser du service important qu'il venait de lui rendre.

Miao-fou eut soin de faire savoir à l'armée de Tchang-siun le rétablissement de Kao-tsong, dans l'espérance qu'elle se dissiperait ; mais Tchang-siun ayant assemblé son conseil de guerre, Liu-y-hao lui dit, que quoique l'empereur fût remonté sur le trône, ses ennemis étaient encore les maîtres du palais, & qu'il fallait les en chasser pour lui rendre une p.483 entière liberté, & leur ôter le pouvoir de l'insulter de nouveau. L'armée continua donc sa marche, & vint camper près de Hang-tchéou dans un endroit appelé Lin-ping, d'où on découvrait les troupes de Miao-y, frère de Miao-fou, & de Ma-jeou-ki, campées au pied des montagnes autour du lac, situé à l'ouest de la ville.

Han-chi-tchong, avec ses barques armées, voulut entrer dans ce lac par l'endroit où les eaux en sortent, mais les mécontents y avaient enfoncé quantité de grosses pièces de bois qui en bouchaient l'entrée. Animé par cette difficulté, il fit mettre pied à terre à ses gens, & attaqua les mécontents, qui se défendirent d'abord sans rien perdre de leur avantage, mais ils ne tardèrent pas à prendre la fuite à l'approche des troupes de Lieou-kouang-chi. Ces deux généraux se rendirent maîtres du faubourg situé au nord du palais où était logé l'empereur. Miao-fou & Lieou-tching-yen sortirent de la ville la nuit suivante avec deux mille hommes, & se retirèrent le lendemain. Liu-y-hao & Tchang-siun y étant entrés, allèrent droit au palais, & se jetèrent aux pieds de l'empereur, qui les reçut avec bonté.

Le ministre Tchu-ching-feï s'accusa lui-même d'avoir manqué de fidélité, en permettant à Miao-fou & à ses complices d'en venir aux dernières extrémités ; il avouait qu'il aurait dû mourir mille fois plutôt que de le souffrir, & se regardant comme indigne de servir son prince, il

demandait qu'on le privât de tout emploi, trop heureux qu'on voulût bien le laisser vivre. L'empereur estimait Tchu-ching-feï ; cependant pour donner l'exemple il lui accorda sa demande, & le priva de son emploi ; il destitua également p.484 cinq autres des premiers officiers, qui, pendant cette révolution, avaient fait paraître beaucoup de lâcheté ; Liu-y-hao fut nommé ministre ; Lieou-kouang-chi, Tchang-tsiun & Han-chi-tchong, furent élevés aux premières charges de l'État.

Kao-tsong étant parti de Hang-tchéou pour aller tenir sa cour à Kiang-ning-fou, qu'on appela depuis, par son ordre, Kien-kang-fou, Han-chi-tchong obtint la permission de poursuivre Miao-fou pour ne pas donner à ce rebelle le temps de se faire un parti & de causer de nouveaux troubles. Lieou-kouang-chi fut aussi de cette expédition. Sur les indices qu'on leur donna, ils allèrent du côté de Pou-tching, à l'est de Nan-king, où ils le rencontrèrent en effet ; les rebelles, épouvantés, se dissipèrent aussitôt, & abandonnèrent Lieou-ching-yen & Miao-y qui furent faits prisonniers. Ma-jeou-ki fut tué, & Miao-fou se sauva ; mais en passant à Kien-yang au nord de Nan-king, un certain Tchen-piao l'arrêta, & le livra à Han-chi-tchong, qui le conduisit à Kien-fou où il fut condamné, ainsi que les autres, à avoir la tête tranchée en place publique.

Ce fut un bonheur pour la Chine que Niyamoho, Olito & les autres généraux des Kin fussent retirés en Tartarie pendant ces troubles ; aussitôt qu'ils en eurent avis, Oukimaï, leur roi, permit à Outchou d'y entrer avec trois grands corps d'armée par les pays de Yen, de Yun & de Ho-fou. Les villes de Tsé-tchéou, de Chen-tchéou, de Mi-tchéou & de Hing-gin-fou furent les premières conquêtes de ce général.

L'empereur, apprenant que les Tartares venaient du côté du midi, envoya Tsouï-tsong, président du tribunal des p.485 ouvrages publics, auprès de leur roi, pour traiter de la paix. Cet ambassadeur se plaignit hautement de la conduite des Tartares, & demanda hardiment qu'ils eussent à mettre en liberté les deux empereurs. Ce ton de fierté irrita si fort les Tartares, qu'ils l'exilèrent au fond de leurs déserts où il mourut.

Kao-tsong ne le voyant pas revenir, & n'ayant point de forces suffisantes à opposer aux essaims de Tartares qu'il allait avoir sur les bras, prit le parti de leur demander une seconde fois la paix ; il écrivit à Niyamoho cette lettre humiliante, qu'il lui envoya par Tou-ché-leang & Song-ju-oueï.

> « Autrefois les familles souveraines qui se voyaient sur le déclin, se garantissaient d'une chute totale, soit en se tenant sur la défensive, & en conservant par ce moyen leurs États, soit en se retirant ailleurs, & en cédant une partie de ces mêmes États. Aujourd'hui je me trouve dans une situation si déplorable que je n'ai personne pour me défendre, ni même d'endroit où je puisse me retirer ; je me fonde sur la bonté de votre cœur, & que vous aurez quelque égard à ma prière. Je vous ai souvent écrit dans ces mêmes sentiments, que j'étais disposé à quitter les titres d'honneur qu'on me donnait : tout ce qui est entre le ciel & la terre est du vaste empire des Kin, & il n'y a point de puissance qui puisse se comparer à la leur. Quelle nécessité de fatiguer vos troupes par des courses si longues & si pénibles pour obtenir ce que je vous accorde ?

Niyamoho ne fut point touché de cette lettre, & ne daigna pas même y répondre.

Comme les Tartares avançaient toujours du côté du midi, l'empereur ne se crut point en sûreté à Kien-kang ; p.486 quelques-uns de les grands lui proposèrent de le retirer à Ou-tchéou [1], d'autres de se rendre à Tchang-cha [2] par Yo-tchéou [3]. Han-chi-tchong rejetant toutes ces propositions, demanda assez brusquement ce qui resterait à la Chine, si, après avoir quitté tout le nord du Hoang-ho, on abandonnait encore aux Tartares le pays de Kiang-hoaï. Liu-y-hao & plusieurs autres étaient d'avis que l'empereur ne leur cédât que ce qu'il ne pourrait pas garder, &

---

[1] Ou-tchang-fou sur les bords du Kiang dans la province du Hou-kouang.
[2] Tchang-cha-fou dans la même province du Hou-kouang.
[3] Yo-tchéou-fou dans la même province sur les bords du Kiang & du lac Tong-ting-hou.

ils prétendaient qu'en s'éloignant, comme on le proposait, c'était livrer à la discrétion de l'ennemi les pays qu'on quitterait. L'empereur se détermina à retourner à Hang-tchéou dont il avait changé le nom en celui de Lin-ngan-fou ; il laissa Tou-tchong pour la garde de Kien-kang, Han-chi-tchong pour celle de Tchin-kiang, & Lieou-kouang-chi pour défendre Taï-ping.

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Les Kin, pour s'assurer des Chinois & se les rendre plus soumis, ordonnèrent, sous peine de la vie, à tous ceux qui leur obéissaient de prendre l'habit de Tartare & de se raser la tête.

A la dixième lune, l'empereur ayant appris, peu de jours après son arrivée à Lin-ngan-fou, que Outchou avait divisé ses troupes en deux corps, dont l'un entrait dans le Kiang-tong par Tchou-tchéou de Nan-king & Ho-tchéou du Hou-kouang, & l'autre dans le Kiang-si par Ki-tchéou & p.487 par Hoang-tchéou-fou du Hou-kouang, il se détermina à s'éloigner davantage, & à pousser jusqu'à Yueï-tchéou [1].

A la onzième lune, le général Outchou fit prendre les devants à Tanghaï, avec un détachement qui alla se rendre maître de la ville de Cheou-tchun du Ho-nan ; il le suivit de près avec le gros de l'armée, & dans sa route il pilla la ville de Kouang-tchéou du Ho-nan, & battit les troupes impériales commandées par Tchang-yong. Ayant appris que l'impératrice était à Nan-tchang, il s'avança du côté de Hoang-tchéou, qu'il prit.

Lieou-kouang-chi avait changé de gouvernement, & était venu depuis peu prendre possession de celui de Kiang-tchéou [2] ; il ne s'y occupait que de festins & de divertissements, lorsque les Tartares, qui trois jours auparavant avaient passé le Kiang à Hoang-tchéou, parurent tout à coup près de ses murailles : il en fut si surpris, qu'au lieu de penser à se

[1] Chao-hing-fou sur les bords de la mer dans la partie orientale du Tché-kiang.
[2] Kieou-kiang-fou, ville du Kiang-si sur les bords du Kiang, & voisine du lac Po-yang-hou.

défendre, il se retira avec ses troupes à Nan-kang. Les Tartares ne s'arrêtèrent que très peu de temps à Kiang-tchéou, & poursuivirent leur route du côté de Hong-tchéou [1]. L impératrice qui était dans cette ville en sortit avec précipitation, & fut conduite à Kien-tchéou [2]. Le gouverneur de Hong-tchéou saisi de frayeur prit la fuite avec toutes ses troupes.

L'arrivée subite des Tartares avait répandu une si grande consternation dans toute la province, qu'ils se rendirent p.488 maîtres, sans tirer l'épée, des trois départements de Hong-tchéou, de Lin-kiang & de Yuen-tchéou ; continuant de poursuivre l'impératrice, ils poussèrent jusqu'à Kien-tchéou, mais le général Hou-yeou qui y était avec un corps de bonnes troupes les battit, & les obligea de se retirer à Hong-tchéou. Ils firent main-basse sur tous les habitants de cette ville.

L'autre corps d'armée des Tartares ne rencontra pas beaucoup plus de difficultés ; il s'avança sur les bords du Kiang, passa ce fleuve à Ma-kia, & se saisit de Taï-ping-tchéou ; le général Tou-tchong qui commandait dans le Kiang-hoaï, détacha Tchin-tsouï & Yo-feï avec un corps de troupes qu'il suivit de près, à la tête d'un détachement encore plus considérable ; mais le premier ayant été défait par les Tartares, & Tchin-tsouï, tué, les soldats de Tou-tchong prirent l'épouvante & se dispersèrent ; Tou-tchong se retira à Kien-kang.

Après cette victoire, Outchou envoya dire à Tou-tchong que s'il voulait lui remettre sa ville & se donner aux Kin, il lui promettait le gouvernement de la Chine, sur le même pied qu'ils l'avaient fait avoir auparavant à Tchang-pang-tchang. Le général chinois se laissa éblouir par l'éclat de cette promesse ; d'ailleurs le mépris que ses troupes avaient pour lui ne contribua pas peu à sa défection : il alla avec Li-tcho, Tchin-pang-kouang, & les gens qui leur étaient soumis ramper aux pieds de Outchou, & demander à servir les Kin. Outchou envoya Tou-tchong en

---

[1] Nan-tchang-fou à l'extrémité méridionale du lac Po-yang-hou.
[2] Kan-tchéou-fou dans la partie méridionale de la province de Kiang-si.

Tartarie à Niyamoho, qui se moqua de lui, & le traita avec beaucoup de mépris ; ce ne fut qu'après un temps considérable qu'il lui donna un médiocre emploi.

L'empereur fut consterné de la prise de Kien-kang. Liu-y-hao, p.489 son ministre, lui conseilla de s'embarquer : il lui fit envisager que les Kin, dont les armées consistaient principalement en cavalerie, n'entendaient rien à la marine, & que d'ailleurs si l'on se trouvait trop pressé, il serait facile de rentrer par mer dans le Tché-kiang lorsqu'ils s'en retourneraient. L'empereur suivit ce conseil, & s'en alla à Ming-tchéou [1].

Outchou, quittant Kien-kang, s'avança du côté de Kouang-té-tchéou, qu'il prit. Yo-feï après la bataille de Taï-ping, avait rassemblé les fuyards, & il vint en cet endroit harceler les Tartares, sur lesquels il eut de l'avantage en différents petits combats : il fit prisonnier Ouang-kiuen, un de leurs généraux, & une quarantaine de leurs soldats, qu'il traita avec tant d'humanité, qu'ils se donnèrent entièrement à lui. Yo-feï profitant du zèle qu'ils marquaient pour son service, leur proposa de retourner au camp des Tartares, & d'y mettre le feu pendant la nuit. Ces prisonniers suivirent ponctuellement ce qu'il leur dit ; ils se présentèrent au camp des Tartares, comme si Yo-feï les avait renvoyés, & vers minuit ils y mirent le feu de tous côtés. Yo-feï apercevant la flamme, fit attaquer vivement les Tartares, & dans cette surprise les mit en fuite ; il y avait longtemps qu'ils n'avaient essuyé un aussi grand échec. Outchou cependant rallia ses gens, & continua sa route du côté de Lin-ngan-fou. Kang-yun-tchi qui gardait cette place, s'enfuit à son approche avec tout ce qu'il avait de troupes ; il n'y eut que Tchu-pi, qui, avec une poignée de soldats, fit quelque p.490 résistance, & il périt avec eux. Le général tartare informé que l'empereur était à Ming-tchéou, y envoya un détachement de cavalerie sous la conduite de Alipolohon : ce prince

[1] Ning-po-fou, ville à l'extrémité orientale du Tché-kiang, c'est un port célèbre de la Chine.

s'embarqua sur des vaisseaux qu'on tenait tout prêts, & descendit jusqu'à Ting-haï-hien.

Alipolohon ayant fait un choix des plus braves cavaliers de l'armée tartare, passa la rivière Tché-kiang [1], & s'avança du côté de Yueï-tchéou qui lui ouvrit ses portes ; il passa ensuite le Tsao-ou-kiang [2] pour suivre sa route du côté de Ming-tchéou ; mais lorsqu'il arriva au pont de Kao-kiao, situé à l'ouest de la ville, il rencontra Tchang-tsiun qui ne se contentant pas de rester sur la défensive, fit passer ses troupes de l'autre côté du pont, & attaqua si vivement les Tartares, qu'il les battit, & les contraignit de s'en retourner à l'armée de Outchou.

1130. L'année suivante, à la première lune, les Kin revinrent en plus grand nombre attaquer Ming-tchéou. Tchang-tsiun & Lieou-hong-tao qui s'y étaient retirés, remportèrent un si grand avantage sur eux, que ces Tartares, après avoir perdu la moitié de leur armée, mirent eux-mêmes le feu à leur camp, & se sauvèrent à Yu-yao, d'où ils envoyèrent demander de nouveaux secours au général Outchou. Ce général vint lui-même avec Alipolohon & toutes ses troupes. Tchang-tsiun n'était pas en état de leur tenir tête, & n'attendant aucun renfort, il se détermina à se retirer à Taï-tchéou. Lieou-hang-tao sortit aussi de la ville & l'abandonna aux Tartares, qui la trouvant sans défense, y entrèrent, p.491 & firent main-basse sur tous les habitants, pour se venger en barbares de la perte de leurs camarades.

Outchou se saisit de beaucoup de barques, & les envoya en mer à la poursuite de l'empereur ; elles lui donnèrent la chasse pendant plus de trois cents ly, mais les officiers qui les montaient remarquant que celles de l'empereur l'emportaient de vitesse sur les leurs, & qu'ils ne pourraient jamais l'atteindre, s'en revinrent. Les barques de l'empereur revinrent également, & Tchang-kong-yu, qui les commandait, attaqua celles des Tartares & les battit ; après quoi, conduisant l'empereur du

[1] Aujourd'hui Tsien-tang-kiang.
[2] Rivière au sud-ouest de Chao-ting-fou.

côté de Ouen-tchéou, il se retira dans le port le plus avancé en mer. Le général Outchou voyant qu'il ne pouvait prendre l'empereur, s'en retourna à Lin-ngan-fou à laquelle il mit le feu après qu'il l'eut livrée au pillage : il fit mettre ses bagages sur des barques, & prit le chemin de Siou-tchéou pour s'en retourner vers le nord.

Les Tartares ne trouvèrent pas tant de facilité du côté du nord, où les Chinois commençaient à se défendre beaucoup mieux qu'ils n'avaient fait jusque-là. Leouché, un des meilleurs généraux tartares, ne put y faire d'autres progrès que de se rendre maître de la ville de Chen-tchéou du Ho-nan, qu'il n'aurait jamais prise si les ordres des généraux chinois avaient été exécutés. Li-yen-sien, excellent officier, commandait dans cette place ; Leouché, qui regardait cette conquête comme facile, s'était d'abord contenté d'y envoyer Oulou avec un corps de troupes ; Li-yen-sien alla au-devant de lui avec une partie de ses gens, & le battit à plates coutures. Leouché, surpris, y alla lui-même avec toutes ses forces ; Li-yen-sien ne s'en effraya point ; il prit si bien ses mesures qu'il le battit encore, & mit les Tartares dans un p.492 désordre si grand, que ce général lui-même eut beaucoup de peine à se sauver.

Le brave Li-yen-sien, ne doutant pas que les Tartares ne revinssent en plus grand nombre, dépêcha vers Tchang-siun dans le Ho-si pour lui donner avis de ce qui s'était passé, de lui demander du renfort. Leouché revint en effet avec une armée de cent mille hommes, qu'il divisa en dix corps, chacun de dix mille, qui se relevaient alternativement & attaquaient la place de jour comme de nuit sans aucune relâche : il espérait la prendre en moins de trente jours ; mais il vit à la fin de ce terme qu'il n'avait fait aucun progrès. Il avait perdu tant de soldats, & il était si continuellement harcelé par les sorties des assiégés, que commençant à craindre de ne pouvoir réussir par la force, il résolut d'affamer cette ville ; il resta si longtemps devant cette place que les vivres commençaient à y être fort rares. Li-yen-sien trouva le moyen de le faire savoir à Tchang-siun, & celui-ci envoya ordre à Ku-touan de

prendre toutes les troupes de King-yuen & d'aller incessamment à son secours ; mais dans la crainte que les Tartares après la prise de Chen-tchéou ne voulussent pousser leurs conquêtes dans les provinces occidentales, Tchang-siun s'avança lui-même jusqu'à Tchang-ngan pour leur en couper le chemin. Cependant Ku-touan, par jalousie contre Li-yen-sien, n'exécuta point les ordres qu'on lui avait donnés, en sorte que ce dernier se vit réduit à la dernière extrémité. Malgré cela il se défendit encore longtemps avec une valeur qui le fit admirer des ennemis : il fit même mourir plusieurs officiers que Leouché lui envoya pour l'engager à se soumettre. A la fin, désespéré de ne pouvoir plus tenir, il se précipita dans le p.493 Hoang-ho où il finit ses jours. Aucun des habitants de Chen-tchéou ne voulant reconnaître la domination des Kin, Leouché les fit tous passer au fil de l'épée.

Après la prise de cette place, ce général tartare s'avança plus loin du côté de l'ouest, & détacha Saliho avec un corps de troupes pour prendre les devants : Saliho rencontra Ou-kiaï & fut battu. Leouché étant venu avec toute son armée, battit à son tour Ou-kiaï, après quoi il s'en retourna dans le Ho-tong.

Le Tartare Outchou ayant ravagé Lin-ngan-fou & passé Siou-tchéou, obligea le général Tcheou-ouang à se sauver sur le lac Taï-hou. Tang-tong-yé abandonna Ping-kiang dont il était gouverneur : Outchou y entra sans obstacle & la livra au pillage. Ses soldats y tuèrent jusqu'à cinquante mille personnes ; il prit ensuite Tchang-tchéou, & s'avança du côté de Tchin-kiang-fou.

Han-chi-tchong avait posté des troupes en différents endroits pour arrêter Outchou sur son passage ; mais il les rappela aussitôt qu'il apprit que ce général suivait la route de Ping-kiang, & il l'attendit auprès de Tchin-kiang. Il mit d'abord huit mille hommes dans un temple d'idole, appelé Tsiao-chan-ssé.

Outchou vit la difficulté, & envoya un de ses officiers à Han-chi-tchong pour lui demander le passage, & lui assigner le jour qu'il avait

déterminé de l'attaquer ; Han-chi-tchong répondit qu'il ne manquerait pas de son côté à le recevoir de son mieux : ensuite ayant assemblé ses officiers, il leur dit que suivant toutes les apparences, Outchou irait au temple d'idole situé sur la montagne Kin-chan au milieu du Kiang, au nord-ouest de Tchin-kiang-fou, pour observer de dessus p.494 cette hauteur la disposition des Chinois, & en conséquence il détacha Sou-té avec deux cents hommes dont cent devaient rester en embuscade dans le temple, & cent près du rivage ; il recommanda à cet officier, lorsqu'il entendrait le bruit du tambour sur le Kiang, de faire donner d'abord les cent hommes postés en embuscade sur le rivage, & que ceux du temple sortant ensuite mettraient entre deux feux les ennemis, qui dès lors ne pourraient leur échapper.

Cinq cavaliers vinrent en effet, comme il l'avait prévu, à la montagne Kin-chan ; mais ils descendirent à terre loin de l'embuscade qui était sur le rivage, & ils furent droit au temple. Les cent hommes qui y étaient s'étant trop pressés d'en sortir, ils ne purent prendre que deux de ces cavaliers, les trois autres tournant aussitôt bride, s'enfuirent au grand galop & rentrèrent dans leur barque ; un d'eux était habillé de rouge avec une ceinture de pierres précieuses & les deux cavaliers prisonniers assurèrent que c'était Outchou lui-même.

Outchou, échappé à ce danger, se mit aussitôt en devoir de faire passer ses Tartares, & tenta jusqu'à dix à douze fois de forcer les Chinois ; mais Han-chi-tchong & Leang-chi, sa femme, qui les animaient, rendirent inutiles tous ses efforts : il y perdit beaucoup de monde. Un grand nombre de ses premiers officiers furent pris, & en particulier le prince Lomhou, son beau-fils. Outchou ne s'attendait pas à tant de difficultés, & il en fut découragé, il offrit à Han-chi-tchong de lui rendre tout le butin qu'il avait fait, & de lui donner outre cela quantité de ses meilleurs chevaux. Han-chi-tchong refusa tout.

Alors ces deux généraux remontèrent le Kiang avec leurs p.495 barques, Outchou côtoyant les bords méridionaux de ce fleuve, & Han-

chi-tchong ceux du nord. Mais celles de Han-chi-tchong, qui étaient des barques de mer, harcelaient si fort celles de Outchou, qu'en arrivant à Hoang-tien-tang, ce général, extrêmement pressé, ne savait plus quel parti il prendrait. On lui dit alors qu'il y avait près de là un canal qui conduisait au Tsin-hoaï, rivière qui passait près de Kien-kang ; que ce canal, à la vérité, s'était rempli par la négligence des gens du pays, mais qu'il ne serait pas impossible de le nettoyer. L'extrémité à laquelle ce général était réduit le détermina à prendre ce parti ; il y fit travailler avec tant de diligence, qu'il vint à bout dans une nuit de le rendre navigable l'espace de trente ly. Outchou y entra aussitôt, & alla du côté de Kien-kang où il croyait trouver une retraite assurée ; mais lorsqu'il s'y attendait le moins, Yo-feï vint l'attaquer avec trois cents chevaux & trois mille fantassins à Sin-tching, & le battit si complètement, qu'il se vit contraint de retourner sur le Kiang où il prit la route de Hoaï-si.

Talan, général tartare qui était à Oueï-tchéou, détacha Poukintaï pour aller au secours de Outchou ; avec ce renfort, celui-ci voulut tenter de nouveau le passage du Kiang à Hoang-tien-tang, mais Han-chi-tchong remporta encore sur lui un si grand avantage, que Outchou, pour se tirer d'embarras, lui demanda le passage à telles conditions qu'il voudrait lui dicter.

> — Qu'on nous renvoie les deux empereurs que l'on retient injustement, & qu'on nous restitue tout le pays qu'on nous a pris ; à ces conditions je livre le passage.

Outchou ne s'attendait pas à ces demandes : il en demeura tout déconcerté, & ne put répondre un seul mot. Il était plongé dans le plus vif chagrin, lorsqu'un homme du Fou-kien, appelé Ouang, p.496 lui fournit un expédient.

> — Si vous ne voulez que passer le Kiang, lui dit cet homme, la chose est très aisée, préparez un grand nombre de petites barques à rames pour passer dès qu'il ne fera point de vent ; les barques de mer sont immobiles pendant le calme, ainsi

elles ne pourront vous nuire. Outre ces petites barques à rames, ayez-en d'autres que vous ferez monter par vos soldats les plus braves & les plus adroits à tirer de la flèche : qu'ils se munissent d'un grand nombre de flèches à feu, pour les lancer dans les voiles & dans les cordages des barques chinoises qui viendront vous attaquer, & vous verrez non seulement que vous passerez, mais encore qu'il en coûtera cher à ceux qui tenteront d'y mettre obstacle.

Outchou, dont ce conseil calma l'inquiétude, offrit en sacrifice un cheval blanc. Un jour que le temps était calme & qu'on ne sentait pas le moindre souffle, il prit les devants monté sur une petite barque & fut bientôt suivi de toutes les autres, escortées par celles qui devaient les défendre contre les barques de Han-chi-tchong. Dès que ce général chinois vit partir la flotte ennemie, comme il lui était impossible de se servir de ses barques de mer, il fit incessamment partir celles à rames avec leurs voiles de nattes toutes tendues pour la combattre. Mais à leur approche, on leur décocha une si grande quantité de flèches enflammées, que le feu s'étant mis à plusieurs de ces barques, il en périt un grand nombre & une infinité de Chinois furent noyés. Han-chi-tchong eut peine à se sauver lui-même ; il se retira le cœur pénétré de chagrin à Tchin.

Après le passage du Kiang, le général Outchou alla camper p.497 à Lou-ho-hien ; son armée était encore de cent mille hommes. Han-chi-tchong l'attaqua avec huit mille braves. Il se battit contre Outchou quarante-huit jours de suite, au bout desquels voyant qu'il ne pouvait rien contre un si grand nombre, il se retira ; mais les Tartares, depuis ce temps-là, n'osèrent plus se hasarder à passer le Kiang.

Comme Oukimaï, roi des Kin, apprit que l'empereur des Song s'était sauvé par mer, & que ses Tartares avaient fait la conquête du Kiang-si & du Tché-kiang, il voulut donner à la Chine un maître d'une autre famille. Mais avant que de le nommer, il fit changer de demeure aux deux

empereurs, qu'il retenait prisonniers, & les envoya à Ou-koué-tching, que les Kin appelaient encore du nom de Kouli-caï-lou, ville éloignée de celle où ce roi tenait sa cour en Tartarie de mille ly au nord-est. Un mois après, mourut l'impératrice Tching-chi, épouse de l'empereur Hoeï-tsong.

Lorsque les empereurs furent partis pour cette ville, le roi des Kin envoya Niyamoho dans le sud, avec ordre de faire proclamer un empereur de la Chine, suivant la forme qu'on avait observée ci-devant à l'égard de Tchang-pang-tchang : Lieou-yu fut celui sur qui les Tartares jetèrent principalement les yeux, & ils le proposèrent à Oukimaï, qui lui envoya le sceau & les lettres-patentes par deux de ses officiers, avec la condition expresse qu'il dépendrait d'eux, comme un fils dépend de son père & qu'il suivrait le calendrier des Kin. Lieou-yu mit sa cour à Taï-ming-fou, & son nouvel empire fut appelé du nom de Tsi.

Cependant Tchang-siun, qui commandait dans le Chen-si, ayant eu avis que Outchou remontait vers le nord, s'avança dans le Ho-nan pour l'arrêter à son passage ; Outchou pour p.498 l'éviter changea de route, & prit celle du Chen-si, jugeant cette province dégarnie de troupes. Comme Leouché était alors le seul général tartare qui fut en effet dans le Chen-si, Oukimaï craignit qu'il ne fût pas assez fort pour résister aux troupes chinoises, & il envoya ordre à Olito de l'aller joindre avec sa division, de sorte que Outchou y ayant aussi conduit son armée, les Tartares se trouvèrent avec presque toutes leurs forces dans cette province.

Tchang-siun apprenant que Outchou avait gagné le Chen-si, rassembla ses troupes en diligence pour y retourner ; à son arrivée dans cette province, il sut que le général Olito n'était pas éloigné, & loin d'en être effrayé, il témoigna au contraire beaucoup d'empressement de marcher à sa rencontre. Il envoya ordre aux mandarins d'armes de venir incessamment le joindre avec leurs troupes, & par cette précaution, il se trouva une armée de quatre cent mille hommes, dont soixante-dix mille de cavalerie, avec laquelle il alla chercher les Tartares ; ceux-ci après

leur jonction ne se trouvèrent pas inférieurs en nombre, mais ils étaient considérablement plus forts en cavalerie.

L'entreprise de Tchang-siun parut téméraire à la plupart de ses officiers, & ils cherchèrent à l'en dissuader ; ce grand capitaine avait des vues supérieures ; il jugeait que s'il battait les Kin dont toutes les forces paraissaient réunies, il reprendrait aisément les pays qu'ils avaient enlevés à la Chine. Si la fortune ne lui était pas favorable, il prévoyait du moins que ces Tartares achèteraient une victoire qui leur coûterait fort cher, & qu'ils apprendraient dès lors à craindre les Chinois. Cette bataille se donna près de Fou-ping, au sud-est de Yo-tchéou, dans le ressort de Si-ngan-fou. On p.499 se battit de part & d'autre avec une ardeur incroyable, & jamais les Kin n'avaient éprouvé tant de valeur dans les Chinois : l'action dura presque tout le jour avec une égale vivacité, & si Tchao-tché qui commandait une brigade n'avait jeté l'épouvante parmi ses troupes en se retirant, & ralenti le courage des autres, les Tartares n'auraient pu se vanter d'avoir remporté la victoire. Tchang-siun se tira de cette fausse démarche en habile capitaine ; il céda le champ de bataille à l'ennemi, mais il fit une retraite avec tant d'ordre que les Tartares n'osèrent le poursuivre. En se retirant, il eut la précaution de pourvoir aux places qui auraient pu devenir le fruit de leur victoire, en sorte que les ennemis désespérant d'en prendre aucune, regagnèrent la Tartarie. Leouché mourut peu de temps après ; ce fut une perte pour les Kin ; c'était un de leurs meilleurs généraux.

Lorsque les Tartares eurent évacué les provinces de Kiang-hoaï & de Tché-kiang, l'empereur n'ayant plus rien à craindre de leur part, descendit à terre, & vint mettre sa cour à Yueï-tchéou, où il salua les deux empereurs prisonniers, comme s'ils eussent été présents ; il défendit aux mandarins de le féliciter à cette occasion.

1131. La faiblesse de l'empire & la facilité avec laquelle les Tartares s'étaient rendus maîtres de presque tout le Kiang-si, réveillèrent l'ambition des mécontents de cette province & des pays voisins, & ils

osèrent prendre les armes ; ils assemblèrent en très peu de temps des armées si considérables, que quelques-unes comptaient plus de cent mille combattants.

Le conseil impérial envoya ses deux meilleurs généraux, Tchang-tsiun & Ho-feï, pour tâcher d'étouffer cette révolte pendant l'absence des Tartares. Ils avaient ordre de p.500 ne rien négliger pour mettre fin à ces troubles : ces deux grands capitaines agirent avec tant de bravoure & de sagesse, qu'ils battirent toujours les rebelles, dont ils ramenèrent un grand nombre à leur devoir. Ils poussèrent vivement les plus mutins, & les contraignirent de prendre la fuite ; plusieurs allèrent se donner à Lieou-yu que les Tartares avaient proclamé empereur.

A la troisième lune, Outchou choisissant le temps que Tchang-siun était occupé dans le pays de Chou, entra tout à coup dans le Chen-si, & se rendit maître de Kong-tchéou, de Tao-tchéou, de Ho-tchéou, de Lo-tchéou, de Lan-tchéou, de Kouo-tchéou, de Tsi-ché-tchéou & de Si-ning-tcheou, & par ces conquêtes les Tartares se virent en possession des deux chemins de King-yuen & de Hi-ho qui leur demeurèrent dans la suite ; ainsi il ne resta plus à l'empire dans cette province que les départements de Kiaï-tchéou, de Tching-tchéou, de Min-tchéou, de Fong-tchéou & de Tao-tchéou qu'on reprit, de Ho-chang-yuen de la dépendance de Fong-siang, & de Fang-chan-yuen de la dépendance de Song-tchéou. La facilité de ces conquêtes encouragea le général tartare à pousser plus avant & à entrer dans le pays de Chou : Tchang-siun l'avait prévu, & il avait placé le brave Ou-kiaï sur les limites de cette province pour les défendre.

Comme les troupes tartares étaient fort nombreuses, Outchou, considérant la difficulté des chemins par où il fallait passer, les divisa en deux corps, dont il commanda l'un en personne ; il donna l'autre à Mouli, auquel il fit prendre le chemin de Ou-lou-tché-ho pour aller par Kiaï-tchéou & Tching-tchéou à Ho-chang-yuen leur rendez-vous général. p.501 Les troupes que Ou-kiaï avait postées à Ou-lou-tché-ho disputèrent le

passage à Mouli, que ce Tartare se mit en devoir de forcer, mais comme il fallait aller aux Chinois par des chemins difficiles & incommodes & des rochers impraticables aux chevaux, il fit mettre pied à terre à ses cavaliers, & ils marchèrent contre les Chinois, qui se battant beaucoup mieux à pied que les Tartares, contraignirent ces derniers à se retirer. Ils allèrent mettre leur camp à la montagne Hoang-niou-chan, au sud-ouest de Han-tchong-fou.

Ce passage parut imprenable à Mouli, & il y renonça. Il tenta s'il ne pourrait point passer par Tsing-tsien-cou-koan qu'il fit attaquer très vivement, mais il fut repoussé avec tant de vigueur & si fort maltraité, qu'il fut enfin contraint de s'en retourner sans pouvoir rejoindre Outchou. Ce général qui depuis l'élévation des Kin n'avait point vu tant de résistance dans les Chinois, était humilié d'en avoir été battu deux fois de suite en peu de jours ; il en attribua toute la gloire à Ou-kiaï, & ne pensa plus qu'aux moyens d'enlever ce général aux Chinois.

Outchou avait pris une autre route à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes ; il jeta un pont sur la rivière Hoeï-ho & fit construire d'espace en espace, le long de cette rivière, divers campements fortifiés par des murailles ; s'avançant ensuite, il fut obligé de soutenir plusieurs attaques des troupes impériales, & il parvint ainsi jusqu'à Ho-chang-yuen où le général tartare avait rassemblé ses troupes. Ou-kiaï avait choisi mille de ses meilleurs archers & des plus robustes qui, sous la conduite de Ou-lin, son frère, lançaient jour & nuit des flèches contre les ennemis, tandis qu'il faisait partir deux autres corps, l'un pour couper le chemin par où p.502 les Tartares tiraient leurs vivres, l'autre pour le placer en embuscade & les charger à leur retour.

Outchou tenta inutilement pendant plusieurs jours de forcer Ho-chang-yuen ; ne voyant plus venir ses convois, il décampa, résolu de se frayer un passage par une autre route. Ou-kiaï le suivit, & harcelait sans cesse son arrière-garde : les Tartares étant arrivés à l'endroit de l'embuscade, les Chinois tombèrent tout à coup sur eux, & les mirent

dans un si grand désordre qu'ils ne pensèrent plus qu'aux moyens de se sauver. Outchou fut blessé dans cette action d'un coup de flèche, & il se vit contraint de se couper la barbe & de changer d'habit, pour n'être pas reconnu & pouvoir échapper à la faveur de ce déguisement : jamais les Kin depuis leur élévation, n'avaient été battus si complètement, & jamais aucun de leurs généraux n'était sorti si honteusement d'une bataille.

L'empereur avait envoyé ordre à Tchang-siun de camper à Ou-tchéou, mais la difficulté était d'y faire conduire des deniers pour la paie des troupes, parce qu'on ne pouvait, à raison de leur poids, les y transporter par terre qu'avec des frais énormes, les barques ne pouvant servir à les faire voiturer par eau. Les trésoriers proposèrent à l'empereur d'y suppléer par des billets de différente valeur, marqués à dix coins, qui sortiraient du tribunal des finances, & qu'on distribuerait aux soldats pour acheter des marchands toutes les choses dont ils auraient besoin : on promettait qu'aussitôt qu'on les présenterait à la caisse des deniers publics, ils seraient acquittés dans leur valeur entière. L'expédient fut jugé excellent, & ces billets eurent d'abord une très grande vogue dans le commerce ; on s'en servait pour p.503 acheter du thé, du sel, des odeurs & toutes autres sortes de marchandises ; les mandarins même des tchéou & des hien s'en servirent pour faire les provisions de vivres destinées aux troupes ; mais ce qui les décria, & fit beaucoup murmurer les peuples, ce fut lorsque les marchands présentèrent ces billets à la caisse de remboursement, & qu'on ne leur donna que le tiers du montant.

Sur la fin de la douzième lune, les Kin après leur terrible défaite à Ho-chang-yuen, se dégoûtèrent de la guerre du Chen-si, & ne voulurent plus y retourner ; cependant comme ils ne voulaient pas abandonner cette province à l'empereur, dont ils craignaient encore la puissance, ils la cédèrent à Lieouyu, à qui ils avaient donné le titre d'empereur.

1132. La cour impériale voyant les Tartares éloignés, présenta un placet par la voie du premier ministre Liu-y-hao, pour engager Kao-tsong

à se rapprocher davantage du centre de l'empire ; ce prince y consentit, & se détermina pour Lin-ngan-fou. Au commencement de cette année il partit de Yueï-tchéou, dont il venait de changer le nom en celui de Chao-hing-fou, & il se transporta dans cette ville avec toute sa cour. Lieouyu, le prétendu empereur de la nomination des Tartares, changea aussi la sienne & alla demeurer à Pien-king ou Caï-fong-fou du Ho-nan ; il y siégea sur le trône des empereurs, &, suivant l'usage des nouvelles familles qui parviennent à la souveraineté, il déclara son père & son grand-père empereurs. Il plaça leurs tablettes dans le miao ou la salle des ancêtres des Song, où il leur fit les cérémonies ordinaires. Ce jour il s'éleva un grand vent, qui fit trembler toutes les maisons, & emporta les tuiles des toits, ce qui remplit les grands & le peuple de consternation.

p.504 Comme l'empire commençait à prendre un peu plus de consistance, Kao-tsong pour engager les peuples à lui être fidèles, ordonna d'élever dans toutes les villes de la Chine une pierre, sur laquelle on graverait ces paroles, pour servir d'instruction aux mandarins.

> « Souvenez-vous que vos appointements & tout ce qui est à votre usage sont la chair & les os du pauvre peuple ; il est aisé de tyranniser ceux qui sont sous votre conduite, mais il est impossible de tromper le Tien.

Cette année les Tartares ne firent aucune entreprise contre la Chine, & se tinrent tranquilles chez eux. Niyamoho, Outchou, Couchin, & plusieurs autres généraux des Kin profitèrent de ce repos pour engager Oukimaï à choisir un prince héritier, ou comme ils l'appelaient un nganpan-poukilieï : ils lui proposèrent Hola, petit-neveu de son prédécesseur, fils de Chingcou, prince de Fong. Hola n'était point du goût de Oukimaï ; mais craignant de mécontenter ses généraux, il le nomma nganpan-poukilieï, & déclara en même temps Poulouhou, son fils, koelun-poukilieï, qui était une des premières & des plus considérables charges parmi les Kin.

A la huitième lune, il parut au ciel une comète dans les parties méridionales.

1133. Les Kin cependant étaient piqués de l'affront que leur général Outchou avait reçu en voulant entrer dans la province de Ssé-tchuen, & sa barbe qui ne croissait que lentement les faisait ressouvenir d'en tirer vengeance ; mais ils n'osaient à cause du brave Ou-kiaï, au nom duquel ils tremblaient. Cependant lorsqu'ils apprirent qu'ils pouvaient entrer dans cette province par un endroit éloigné de plus de trois cents ly, dans p.505 lequel Lieou-tsé-yu commandait, ils se déterminèrent à y envoyer une puissante armée sous les ordres de Saliho.

Ce général s'avança vers Jao-fong-koan [1], d'où il espérait s'ouvrir un chemin dans le Ssé-tchuen, en forçant ce passage. Ouang-yen, à qui la garde en était confiée, alla au-devant des ennemis ; il fut battu & contraint de se replier sur Jao-fong-koan. A la nouvelle de cet échec, Lieou-tsé-yu, officier général de ces limites, appela Ou-kiaï au secours de Ouang-yen ; le brave Ou-kiaï fit tant de diligence, qu'en un jour & une nuit il se rendit au passage de Jao-fong-koan. Ses troupes avaient fait plus de trois cents ly dans ce court espace. Saliho en fut si étonné que frappant la terre d'un bâton qu'il tenait à la main, est-il possible, s'écria-t-il, qu'une armée puisse faire une aussi grande diligence ? Il ne perdit cependant pas encore l'espérance de forcer le passage, attendu que les troupes de Ou-kiaï devaient être excédées par la fatigue ; il les fit donc attaquer durant six jours & six nuits avec une opiniâtreté inconcevable. Ou-kiaï, à qui le danger paraissait donner de nouvelles forces, fit périr tant de Tartares, que leurs corps amoncelés s'élevaient à la hauteur des montagnes.

Saliho sans se rebuter fit gravir une partie de ses gens sur le sommet d'une montagne qui dominait Jao-fong-koan, & de là il fit attaquer ceux qui gardaient cette place ; Ou-kiaï jugea dès lors qu'il ne pouvait plus

[1] Dans le territoire de Si-hiang-hien de Han-tchong-fou dans la partie occidentale du Chen-si.

empêcher les Kin de passer, & il se retira en bon ordre pour garder Si-hien ; Lieou-tsé-yu se retira aussi à San-tsiuen-hien. Les Tartares p.506 entrèrent sans peine dans la ville de Hing-yuen [1]. Se croyant alors en état de pénétrer sans beaucoup de difficulté dans le Ssé-tchuen, le général tartare continua sa route jusqu'à Kin-niou-tchin, & jeta dans toute la province une consternation d'autant plus grande, que Lieou-tsé-yu, le seul général chinois qu'ils eussent alors en tête, n'avait que trois cents hommes à leur opposer ; mais il envoya incessamment appeler Ou-kiaï, qui avec sa diligence ordinaire fut bientôt à lui.

Cependant Lieou-tsé-yu fit transporter ailleurs tous les vivres qu'il avait amassés à Leang-yang, afin que les Kin ne pussent en profiter ; ces Tartares n'en trouvant plus, & ne pouvant en faire venir d'ailleurs qu'avec des peines infinies, furent réduits à la dernière extrémité ; ils mangèrent la plupart de leurs chevaux, & en vinrent même jusqu'à manger de la chair humaine. L'intrépide Ou-kiaï ayant joint Lieou-tsé-yu, attaqua de nouveau les Tartares, & dans différents combats où il eut toujours l'avantage, il en tua ou blessa un si grand nombre, que leur armée dans peu de jours se trouva réduite à moins de la moitié ; ils ne pensaient alors qu'à s'en retourner, mais Ou-kiaï les poursuivit de si près qu'abandonnant tous leurs équipages, ils s'enfuirent avec tant de désordre, qu'il en périt un très grand nombre dans les précipices qu'il leur fallut franchir ; les autres pour éviter la mort mirent bas les armes, & se donnèrent à Ou-kiaï. De toute cette formidable armée de Tartares, il n'y eut que Saliho, suivi de quelques cavaliers qui put se tirer d'affaire.

Après une défaite aussi terrible, Ou-kiaï soupçonna que p.507 les Tartares reviendraient encore en plus grand nombre, & prendraient la route de Ho-chang-yuen, gardée par Ou-lin, son fils, comme étant aisée à emporter, & la plus difficile à défendre ; en conséquence il jugea à propos d'abandonner entièrement Ho-chang-yuen, & de faire bâtir une autre forteresse plus près du Ssé-tchuen, qu'il appela Cha-kin-ping, &

[1] Yang-hien dans le district de Hao-tching-fou du Chen-si.

dont il donna le gouvernement à son fils, qui fit passer dedans les soldats qu'il avait sous ses ordres.

Les Tartares en effet voulurent encore tenter d'entrer dans le Ssé-tchuen ; mais afin de réussir, ou du moins de n'être pas entièrement écrasés s'ils venaient à être encore battus, ils demandèrent à Lieou-yu, qu'ils avaient créé empereur, de leur donner des guides, & quelques officiers surtout pour apprendre d'eux la manière de se battre contre les Chinois dans les pays de montagnes ; Lieou-yu leur envoya Lieou-koué, son favori, qui s'offrit de lui-même, & auquel ils donnèrent le rang de général. Outchou & Saliho qui avaient éprouvé tant de fois la valeur de Ou-kiaï, voulurent avoir leur revanche, & afin d'intéresser davantage leurs gens, & les animer à bien faire, ils les obligèrent tous sans exception, de mener avec eux leurs femmes & leurs enfants.

L'an **1134**, à la troisième lune, Outchou, Saliho & Lieou-koué, allèrent avec une armée de plus de cent mille combattants attaquer à Ho-chang-yuen, dont ils s'emparèrent ; poussant ensuite vers la *forteresse des immortels*, appelée Sien-gin-koan [1], ils s'en rendirent également les maîtres. Alors ils s'occupèrent à couper les bois & les broussailles de la montagne Tieï-chan, & s'ouvrirent un grand chemin, par lequel ils firent passer leur armée.

p.508 Ou-kiaï avait donné dix mille hommes à Ou-lin, son fils pour la garde de Cha-kin-ping ; celui-ci représenta à son père que pour entretenir la communication si nécessaire entr'eux, il fallait occuper les gorges des montagnes, & y faire construire des tours d'espace en espace. Outchou vint donc attaquer Ou-lin du côté de l'est, tandis que Han-tchang l'attaquait du côté de l'ouest ; Ou-lin s'y défendit longtemps avec beaucoup de vigueur, à la fin se voyant près d'être forcé, il abandonna ce premier poste, & se retira dans un second, qui était une gorge étroite, ou très peu de soldats pouvaient aller de front. Outchou

[1] Dans le territoire de Fong-hien du district de Han-tchong-fou.

qui n'épargnait point ses soldats fit les plus grands efforts pour emporter ce second poste, mais comme Ou-lin fut soutenu par une troupe de braves que son père lui envoya sous les ordres de Tien-ching, il tua un si grand nombre de Tartares, que ces derniers, rebutés, cessèrent leurs attaques.

Le brave Ou-kiaï vint en personne joindre son fils avec toutes les troupes qu'il avait de réserve, & trouvant les Tartares dans la disposition où il les souhaitait, il décida de les attaquer le lendemain ; ayant choisi les plus déterminés & les plus braves de ses soldats, & leur ayant distribué des étendards blancs, il les fit marcher dès la pointe du jour, sous la conduite de Ouang-hi & de Ouang-hou, contre les Tartares, qu'ils rompirent d'abord & mirent en fuite. Han-tchang eut l'œil crevé d'un coup de flèche. Le même jour, Ou-kiaï qui regardait cette victoire comme assurée, avait fait deux détachements, l'un sous les ordres de Tchang-yen, pour prendre la forteresse de la montagne Heng-chan, & l'autre, commandé par Ouang-tsiun, avait été placé en embuscade sur le chemin des Kin afin de tomber sur les fuyards : cette p.509 troisième armée des Tartares eut un sort pareil à celui des deux précédentes. Lieou-koué qui s'était chargé de cette expédition, attribua la perte des Kin à la manière dont on s'y était pris : il dit qu'on ne devait pas espérer de forcer ces limites tandis que Ou-kiaï y commanderait, & qu'il fallait se rendre maître de Fong-siang, y donner des terres à cultiver aux soldats, pour être toujours en état de profiter de la première occasion qui se présenterait.

Dans ces entrefaites, Yo-feï était occupé à ramener à l'obéissance les rebelles qui s'étaient soulevés dans les provinces du Kiang-si, du Kiang-nan & du Kouang-tong, & il y réussit si fort au gré de tout le monde en employant à propos la bonté & la rigueur, la prudence & la bravoure, que les peuples pour reconnaître ses soins, lui élevèrent une statue, à laquelle, dans certain temps de l'année, ils allaient offrir des présents. Lorsque la tranquillité fut rétablie dans ces provinces de la Chine, Yo-feï

sollicita la permission d'aller reprendre la ville de Siang-yang qui s'était déclarée pour Lieou-yu. L'entreprise n'était pas aisée, cette place était forte & elle pouvait être secourue aisément ; mais le conseil à qui cette expédition fut proposée, jugea qu'elle réussirait dès que Yo-feï s'en mêlait & qu'apparemment il en voyait la possibilité. Ainsi on donna à cet officier les troupes nécessaires, & il partit.

Lorsqu'il traversa le Kiang, il avertit ses soldats qu'il était dans la résolution de vaincre ou de périr & qu'ils ne devaient espérer de repasser ce fleuve qu'après avoir enlevé au rebelle Lieou-yu toutes les villes du département de Siang-yang. Il les conduisit droit à Yng-tchéou. King-tchao, homme vain & orgueilleux, commandait dans p.510 cette ville ; il était si rempli de lui-même qu'il ne rougissait pas de dire qu'il avait assez de bravoure & d'habileté pour tenir seul contre dix mille hommes. Yo-feï, qui le méprisait, fit attaquer sa place avec tant de vigueur, que King-tchao se voyant pressé, se précipita du haut des murailles & se tua. Yo-feï alla ensuite à Siang-yang : à son approche, Li-tching, général des troupes de Lieou-yu, vint à sa rencontre, & rangea son armée en bataille sur les bords de la rivière Siang-kiang d'une manière qui le fit rire.

> — J'avais toujours compris, dit ce général à ses officiers, que dans un terrain inégal il fallait faire occuper à l'infanterie les postes montagneux & difficiles, & conserver à la cavalerie le plat pays ; Li-tching, contredisant ces principes généraux, place sa cavalerie à gauche sur les bords de la rivière dans les endroits les plus montueux, & son infanterie à droite dans la plaine ; quand son armée serait composée de plusieurs centaines de mille hommes, de quoi lui servirait-elle ?

Yo-feï rangea son armée d'une manière toute différente ; il opposa son infanterie à la cavalerie de Li-tching, & plaça à la tête les troupes armées de longues piques ; sa cavalerie fit face à l'infanterie des ennemis.

La cavalerie de Li-tching, qui n'avait pas assez d'espace pour faire ses évolutions, fut si pressée qu'elle culbuta dans la rivière ; son infanterie, écrasée par la cavalerie de Yo-feï, fut entièrement défaite. Le gain de cette bataille fut suivi de la prise de Siang-yang, qui se rendit aussitôt aux impériaux.

Quelques jours après, Yo-feï apprit que les débris de cette armée s'étaient rassemblés à Sin-yé où de nouvelles troupes p.511 étaient allées les joindre ; sur cet avis, il détacha Ouang-ouan pour les attaquer, & il remporta sur eux une victoire aussi complète que la première. Yo-feï fit encore deux détachements ; le premier, sous les ordres de Niou-kao, alla se saisir de Souï-tchéou ; le second, commandé par Ouang-koué & par Tchang-hien, se partagea en deux corps qui se rendirent maîtres de Tang-tchéou, de Teng-tchéou & de Sin-yang-kiun ; ainsi tout le pays de Siang-han fut entièrement remis sous l'obéissance de l'empereur, & Yo-feï étant revenu camper à Té-ngan, il le fit savoir à ce prince, qui dit en faisant son éloge :

> — Je savais que Yo-feï entendait admirablement à discipliner les soldats ; mais jusqu'ici j'ignorais qu'il sût si bien battre les ennemis.

Yo-feï n'avait alors que trente-deux ans, & s'était déjà fait la réputation d'un des plus braves & des plus habiles capitaines de son siècle.

A la neuvième lune, lorsque Outchou & Saliho, après leur défaite dans les défilés du Ssé-tchuen, en eurent rendu compte à Oukimaï, ce prince conçut le dessein de venir en personne faire la guerre dans les provinces du midi ; Outchou s'y opposa fortement, apportant pour raison la grande humidité des pays méridionaux, l'épuisement des trésors, la rareté des grains, & plus encore, la perte que les Kin avaient faite de leurs meilleures troupes.

> — Sans doute, lui dit Niyamoho qui voulait que Oukimaï fît cette campagne, que vous êtes fatigué de servir & que vous cherchez le repos.

Outchou ne répliqua rien ; son silence détermina Oukimaï à renoncer à cette entreprise. Dans le même temps, un officier de Lieou-yu vint lui donner avis des conquêtes de Yo-feï, & le prier instamment d'envoyer quelque secours. p.512 Oukimaï, qui avait intérêt de maintenir Lieou-yu, donna ordre à Olito & à Talan de prendre cinquante mille hommes des troupes chinoises de Po-haï, & d'aller joindre celles de Lieou-yu ; Outchou étant celui de ses généraux qui connaissait mieux le pays, il lui donna l'avant-garde de cette armée à commander. Lieou-yu confia la sienne à Lieou-lin, son fils, & à Lieou-y, son neveu. La cavalerie alla attaquer Tchou-tchéou [1], tandis que l'infanterie devait assiéger Tching-tchéou.

Le général Han-chi-tchong que l'empereur avait envoyé à Yang-tchéou pour s'opposer à cette armée, divisa ses troupes en deux corps, dont l'Un fut destiné à défendre Tching-tchéou contre l'infanterie des Kin y avec l'autre, composé de sa cavalerie, il alla camper à Ta-y : & pour faire connaître qu'il était résolu de vaincre ou de mourir, il fit abattre des arbres pour boucher tous les chemins par où ses soldats pouvaient s'évader en cas d'échec. Ensuite il dit à Oueï-leang-tchin, envoyé de l'empereur vers les Kin & qui le visita dans son camp, qu'il allait partir pour Ping-yang afin de se conformer à un ordre qu'il venait de recevoir de l'empereur. En faisant cette fausse confidence, son intention était que l'envoyé la répandît à la cour de Tartarie afin de dissuader les Kin qu'il les attendit à Ta-y. L'envoyé poursuivit son voyage, très persuadé de cet ordre & que Han-chi-tchong partirait dans peu pour Ping-kiang. Ce stratagème lui réussit : l'envoyé, à son arrivée dans le camp des Tartares, annonça cette fausse nouvelle, qui trouva tant de créance parmi eux, que Nierboukin, un de leurs généraux, donna ordre aux p.513 soldats de se tenir prêts à marcher pour se rendre dans un lieu éloigné de Ta-y d'environ cinq cents ly vers l'embouchure du Kiang.

[1] Hoaï-ngan-fou.

Cependant Han-chi-tchong avait détaché de son armée vingt pelotons qu'il avait mis en embuscade en vingt endroits différents, avec ordre de donner sur les ennemis lorsqu'ils entendraient battre ses tambours. Tabouyé, un des généraux Kin, commandait leurs cuirassiers qu'il avait divisés en cinq brigades. C'était l'élite de leur armée, & Han-tchi-tchong visait principalement à les enlever. Lorsque ces brigades débouchèrent près du lieu où la cavalerie impériale était en embuscade, Han-chi-tchong leva lui-même un étendard, & au bruit effroyable de ses tambours, les Chinois sortirent tout à coup, & donnèrent si vivement sur ces cuirassiers, qu'ils y mirent du désordre ; ensuite Han-chi-tchong fit avancer deux corps de troupes, les uns portant de grands crochets pour tirer ces cuirassiers de dessus leurs chevaux, & les autres armés de longs coutelas destinés à couper les pieds des chevaux. Ces instruments meurtriers firent une terrible destruction d'hommes & de chevaux : Tabouyé & environ deux à trois cents hommes furent faits prisonniers.

Dans le temps que Han-chi-tchong hachait en pièces les cuirassiers tartares, Tong-min, que ce général avait envoyé du côté de Tien-tchang [1], remporta aussi une victoire sur une partie de leur armée à Ya-keou-kiao ; mais Hiaï-yuen, qui commandait le corps destiné à défendre Tching-tchéou, ne trouva pas tant de facilité à vaincre ceux qui venaient attaquer cette ville. Lorsqu'il arriva à la porte septentrionale de p.514 Tching-tchéou, voyant venir les Tartares, il leur dressa une embuscade & rangea ses vaisseaux de guerre en ordre de bataille. Il se livra treize combats dans un jour, sans que la victoire parût se déclarer pour aucun des deux partis, mais à l'arrivée de Tching-min que Han-chi-tchong avait envoyé avec un corps de cavalerie, les Tartares commencèrent à plier de toutes parts, & on en prit un grand nombre. Han-chi-tchong étant venu lui-même avec le reste de sa cavalerie, il les poursuivit de si près, que ces Tartares comptant se sauver, hasardèrent de passer à la nage le Hoang-ho, dans lequel il en périt un nombre infini.

[1] Tien-tchang-hien dans le district de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

Lorsqu'on apprit à la cour cette grande victoire, les mandarins en félicitèrent l'empereur qui fit beaucoup d'éloge du général Han-chi-tchong. Ce prince, qui jusque-là avait redouté les Kin & avait été obligé de reconnaître Lieou-yu en qualité de grand empereur des Tsi, voyant que ces Tartares n'étaient point invincibles, voulut rentrer dans ses droits usurpés par la violence. Non seulement il ne voulut plus reconnaître Lieou-yu, mais il chargea même les grands de le juger ; il fut déclaré rebelle, & comme coupable au premier chef, condamné à être privé de tout honneur & mis au rang du peuple.

Lorsque les Tartares s'étaient avancés vers le midi, un de leurs détachements se préparait à faire le siège de Liu-tchéou [1]. Le gouverneur de cette place qui n'avait pas beaucoup de troupes, en envoya demander à Yo-feï qui détacha Niou-kao & Siu-king avec un renfort. Dès que ces troupes auxiliaires parurent, les Tartares prirent la fuite, p.515 avec tant de confusion, que Niou-kao les poursuivit l'espace trente ly, & en tua un très grand nombre.

Outchou, Olito & Talan, considérant les pertes qu'ils avaient faites dans cette campagne, ne pensèrent plus qu'à se retirer vers le nord, & la nouvelle que Oukimaï, leur roi, était dangereusement malade, accéléra leur départ. Après leur retraite, Lieou-lin & Lieou-y, qui commandaient les troupes de l'empereur des Tsi, n'étant plus en état, de rien faire, se retirèrent aussi de leur côté.

L'an **1135**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

A peine Outchou & les autres généraux tartares étaient-ils arrivés à la cour du nord, que le roi Oukimaï mourut à la première lune de cette année, qui était la treizième de son règne. Les Kin lui donnèrent après la mort le titre de Taï-tsong, c'est-à-dire de *grand & auguste empereur*. Il fut un de leurs plus grands monarques : ce prince fit paraître beaucoup

[1] Liu-tchéou-fou dans la province du Kiang-nan.

de sagesse & de conduite dans toutes ses entreprises ; Sieyé qui gouverna ses États, Niyamoho & Oualipou qui éteignirent la famille des Leao, & firent de si grandes conquêtes dans la Chine, étaient de son choix. Sous son règne, les Kin commencèrent à se policer & à établir des lois. On s'appliqua à l'astronomie & à régler la durée des temps ; les lettrés protégés & estimés firent paraître des ouvrages ; Oukimaï n'entreprenait jamais rien qu'après avoir pris l'avis de ses grands, dont il écoutait volontiers les représentations. C'est par une suite de sa déférence à leurs conseils qu'il priva de ses États son propre fils, pour les donner à Hola, qui descendait en droite ligne de Hanpou.

Hola ou Holoma qui avait été nommé nganpan-poukilieï, p.516 fut proclamé roi des Kin, & en montant sur le trône, il donna le titre d'empereur à Chinkoué, prince de Fong, son père, & celui d'impératrice à Poutcha, sa mère ; ensuite, pour conserver dans la ligne directe de père en fils l'empire des Tartares, il donna à tous ses ancêtres, depuis Hanpou, des titres honorifiques suivant la coutume chinoise [1].

Lorsque les Tartares allèrent du côté du midi, le brave Ou-kiaï voulant profiter de leur éloignement pour enlever quelques-unes de leurs conquêtes, donna carte blanche à Ou-lin, son fils, afin d'assembler à petit bruit des troupes & d'agir suivant l'occasion ; Ou-lin tomba tout à coup sur Tsin-tchéou dont il se rendit maître. Saliho, surpris, appela

---

[1] Holoma, qui eut lui-même après sa mort le titre de Hi-tsong, fit placer les tablettes de ses ancêtres dans le miao qui leur était destiné, sous les titres & dans l'ordre suivant :

1. Tchi-fou	Hanpou
2. Té-ti	Oulo
3. Ngan-ti	Pahaï
4. Hien-tsou	Souïko
5. Gin-ti	Chilou
6. King-tsou	Oucounaï
7. Chi-tsou	Hélipou
8. Sou-tsong	Poulassou, frère de Hélipou
9. Mou-tsong	Yncou, frère de Hélipou
10. Kang-tsong	Ouyassou, fils de Hélipou
11. King-siuen-ti	Chinkoué

Tous les fondateurs des dynasties n'ont jamais manqué d'honorer leurs ancêtres du titre d'empereur, & cet usage chinois a été adopté par les différents peuples barbares qui ont eu d'étroites liaisons avec la Chine, ou qui ont envahi quelques-unes de ses provinces. Éditeur.

toutes les troupes de son département pour reprendre cette ville, mais Ou-kiaï, qui épiait ses démarches, avait placé Yang-tching en embuscade, qui le battit & lui fit abandonner cette entreprise.

A la quatrième lune, l'empereur Hoeï-tsong, qui avait abdiqué la couronne & était prisonnier des Kin, mourut p.517 dans la ville de Ou-koué-tching en Tartarie, âgé de cinquante-quatre ans. Ce prince en mourant parut désirer qu'on transportât son corps en Chine dans le tombeau de ses ancêtres ; mais le nouveau roi des Kin ne voulut point accorder cette satisfaction aux Chinois.

L'empereur Hoeï-tsong avait perdu l'empire & la liberté par sa faute : prince d'un esprit médiocre, il présuma trop de sa prudence & de ses lumières ; peu judicieux & clairvoyant, il éloigna de la cour les personnes qui pouvaient lui donner les meilleurs conseils, & ne donna sa confiance qu'à des fourbes & à des flatteurs qui le firent tomber dans le précipice. Tsaï-king, surtout, le moins habile, mais le plus fourbe & le plus orgueilleux des hommes, connut si bien son faible qu'il mit tous ses soins à entretenir ce prince dans les superstitions des tao-ssé, & à le flatter en lui procurant des choses frivoles qui faisaient son amusement & pour lesquelles il fit des dépenses énormes : ce prince accabla le peuple d'impôts & négligea entièrement le gouvernement de ses États. Dans la suite Hoeï-tsong confiant à l'eunuque Tong-koan un pouvoir sans bornes sur les troupes, accrut considérablement le mal, & en renversant toutes les constitutions, il mit par là le comble à sa perte. L'histoire fournit peu d'exemples de princes qui s'abandonnant à leurs inclinations perverses & négligeant la sagesse des lois, ne se soient perdus eux-mêmes.

Kao-tsong fut près de deux ans sans apprendre la mort de l'empereur Hoeï-tsong, son père ; les Tartares ne permirent point qu'on l'en instruisît, & ils affectèrent de retenir ses envoyés sans vouloir prendre connaissance des commissions dont ils étaient chargés. Peut-être les Kin craignaient-ils p.518 de laisser transpirer en Chine qu'ils étaient menacés au nord de leur empire par une puissante nation qui commençait à leur

donner les plus vives inquiétudes. Les Mongkou ou Mongous dans l'origine & sous la dynastie des Tang ne formaient qu'une horde dont le nom était Mongou & Monkos ; ces barbares féroces qui voyaient de nuit comme de jour, & qui se battaient avec beaucoup de bravoure, avaient des cuirasses faites de peau de poisson à l'épreuve de la flèche. Sur la fin de cette année, Holoma, roi des Kin, envoya le général Houchacou leur faire la guerre, dans l'intention de mettre des bornes à une puissance dont il redoutait les effets.

L'an **1136**, à la sixième lune, il y eut un tremblement de terre, & l'empereur à cette occasion permit à ses grands de lui représenter ce qu'ils trouvaient à réformer dans sa personne & dans le gouvernement, afin qu'il y apportât les remèdes convenables.

A la dixième lune, Lieou-yu, qui jusque-là n'avait osé mettre ses troupes en campagne sans l'appui des Tartares, voulut tenter s'il pourrait seul résister à l'empereur ; il proposa cette expédition à ses officiers, & afin de les déterminer à y consentir, il leur dit que Tchang-siun avait tenu un grand congrès dans le pays de Kiang-chan, dont le motif, selon toutes les apparences, était de l'attaquer. Mais ses grands lui répondirent que par cette même raison, il devait en avertir le roi des Kin, & presser ce prince de lui envoyer un prompt secours. Lorsque l'officier qu'il chargea de ses dépêches arriva en Tartarie, le roi des Kin fit part à ses généraux de cette demande, & Poulouhou prit la parole & dit :

> — Quand l'auguste prédécesseur de Votre Majesté éleva Lieou-yu sur le trône, c'était dans le dessein de p.519 mettre nos frontières en sûreté, de garantir nos peuples du fléau de la guerre & de procurer quelque repos à nos troupes ; nous voyons cependant que tout le contraire arrive : non seulement Lieou-yu ne peut par de nouvelles conquêtes augmenter les États qu'on lui a donnés, il ne peut même les conserver. Si nous lui accordons du secours, lui seul en recueillera le fruit. Votre Majesté n'ignore pas ce qu'il nous en a coûté depuis deux

> ans, & combien nous avons perdu de monde & d'argent pour l'expédition que nous fîmes dans le pays de Kiang-chang ; quel motif aurions-nous de nous exposer davantage ? Que Lieou-yu se tire d'affaire comme il pourra ; voilà mon avis.

Hola, roi des Kin suivit ce conseil, & renvoya l'officier de Lieou-yu sans lui rien accorder ; cependant il envoya Outchou avec quelques troupes jusqu'à Li-kang pour examiner l'état des choses.

Lieou-yu ne comptant plus sur le secours des Kin, assembla jusqu'à trois cent mille hommes, mais la plupart sans expérience dans la guerre ; il les divisa en trois corps, auxquels il fit prendre trois routes différentes. Lieou-lin, son fils, qui commandait un de ces corps, prit sa route par Cheou-tchun, pour aller se saisir de Ho-feï, ville dépendante de Liu-tchéou. Lieou-y, son neveu, prit le chemin de l'est, & alla par la montagne Tsé-king-chan, dans l'intention d'attaquer Ting-yuen ; enfin Kong-yen-tan alla par Koang-tchéou se rendre maître de la ville de Lou-ngan.

Comme Tchang-tsiun était alors à Hiu-y, Yang-y-tchong à Ssé-tchéou, Han-chi-tchong à Tchou-tchéou, Yo-feï à Ou-tchéou, & Lieou-kouang-chi à Liu-tchéou, toutes ces p.520 places étant gardées par les meilleurs officiers chinois, il y avait peu à craindre de ce côté-là.

Dès que Yang-y-tchong apprit qu'une division de l'armée ennemie venait du côté de Ting-yuen, il marcha à la tête de vingt mille hommes pour couvrir cette ville ; en arrivant à un lieu appelé Yueï-kia-fang, il rencontra l'avant-garde de Lieou-y & la battit. Lieou-y, après cet échec, n'osa pousser plus avant, & prit une autre route, dans l'intention d'aller joindre Lieoulin ; mais Yang-y-tchong le suivit, & l'ayant atteint à Nghéou-tang, il le contraignit encore d'accepter la bataille. Lieou-y s'était posté avantageusement sur une montagne, d'où il faisait pleuvoir une grêle de flèches sur l'armée impériale. Yang-y-tchong, voulant éviter des escarmouches meurtrières qui ne décidaient de rien, détacha cinq mille braves commandés par Ou-si, qui, le sabre à la main, fondirent sur les

ennemis & les ébranlèrent ; ce général remarqua qu'ils commençaient à plier, alors il les fit attaquer de toutes parts, & lui-même tombant sur eux à la tête d'un corps choisi de cavalerie, cria d'une voix de tonnerre qu'il avait remporté la victoire, & que les rebelles étaient battus ; ce cri jeta la frayeur dans cette armée ; mais ce qui acheva de la détruire entièrement, ce fut l'arrivée du général Tchang-tsiun, qui, sur l'avis qu'on lui avait donné de leur marche, vint se mettre de la partie, & couvrit la terre de leurs morts. Lieou-y se sauva, suivi seulement de quelques cavaliers : tout le reste de son armée périt ou rendit les armes.

Lieoulin apprit bientôt cette défaite, & il se retira en diligence. Yang-tchéou l'avait prévu, & avait détaché Ouang-té, p.521 qui le poursuivit vivement jusqu'à Nan-cheou-tchun. A ces nouvelles, la troisième armée qui faisait le siège de Kouang-tchéou le leva aussitôt & se retira également. Outchou, qui était resté à Li-yang, suivant les ordres du roi des Kin, s'informa de toute la suite de cette campagne & projeta dès lors de faire ôter l'empire à Lieouyu.

1137. L'année précédente, l'empereur avait approuvé l'astronomie appelée *Tong-yuen-li* faite par Tchin-té-y mathématicien de Tchang-tchéou, & il avait ordonné qu'elle fût suivie par le tribunal des mathématiques ; cette année, les Kin commencèrent à se servir de l'astronomie *Taï-ming-li*, faite par Yang-ki, mandarin du tribunal.

Le premier jour de la seconde lune, il y eut une éclipse de soleil.

Au commencement de cette année, Ho-sien, à son retour de Tartarie, instruisit la cour de la mort de l'empereur Hoeï-tsong & de celle de l'impératrice Tching-chi, qu'on y avait ignorée jusque-là ; Kao-tsong & toute la Chine en prirent le deuil.

A la septième lune, les Kin perdirent Niyamoho, à qui ils étaient redevables en partie de leur puissance. Poulouhou & ce général ne s'accordaient point ensemble, & travaillent réciproquement à se détruire. Poulouhou épia de près la conduite de Niyamoho, alors premier ministre, qui avait Kao-king pour collègue & pour ami ; il découvrit que celui-ci le

sollicitait de se révolter, & il eut des preuves si claires de cette conspiration, qu'il fit arrêter & condamner à mort Kao-king. Le général-ministre fut dépouillé de ses charges, dégradé du rang de prince du sang, & réduit à celui du peuple. Il ne put supporter sa honte, & ne voulant p.522 point survivre à sa disgrâce, il prit du vin empoisonné qui le fit mourir.

Comme Niyamoho & Kaoking soutenaient Lieouyu sur le trône, il ne fut pas difficile, après la mort de ses deux protecteurs, d'en faire descendre ce prétendu empereur. Il avait des ennemis parmi les Kin & malheureusement pour lui le général Outchou était de ce nombre & des plus puissants : d'ailleurs les Tartares étaient très mécontents de sa dernière expédition.

Yo-feï, ce brave général chinois, apprit par ses espions que l'on intriguait contre Lieouyu, & pour avancer sa perte il lui écrivit une lettre, comme s'il eût été d'accord avec lui pour tuer Outchou. Yo-feï prit si bien ses mesures, que cette lettre tomba entre les mains du général tartare, qui, tremblant du péril, dépêcha un courrier à Hola pour l'avertir de cette conspiration, & le presser de déposer Lieou-yu : cependant Outchou redoubla ses gardes, pour n'être pas surpris. Hola feignit d'avoir dessein de renouveler la guerre contre l'empereur, & envoya dans les provinces du midi une armée aux ordres de Talan & de Outchou ; ces deux généraux entrèrent sans difficulté dans Caï-fong-fou, dont ils se rendirent maîtres ; ensuite ils présentèrent à Lieouyu l'ordre de Hola, qui portait :

> « Il y a huit ans que mon prédécesseur vous a élevé sur le trône, & vous a rendu maître d'un État très puissant & très étendu ; depuis ce temps à quoi nous avez-vous servi, sinon à nous causer beaucoup de dépenses & d'embarras, & à fatiguer nos troupes ? Ainsi je juge qu'il ne faut plus vous laisser dans un poste que vous occupez si mal.

Han-chi-tchong & Yo-feï ne furent pas plus tôt avertis de p.523 la disgrâce de Lieou-yu, qui fut emmené avec sa famille & toutes ses

richesses [1] en Tartarie, qu'ils pressèrent fortement l'empereur de profiter de cette occasion pour entrer dans le Ho-nan ; mais ce prince ne consentit point à cette expédition, parce qu'il attendait le retour de Ouang-lun, qu'il avait envoyé à la cour du nord, & dont il espérait une réponse favorable. Ouang-lun revint en effet peu de temps après, & annonça que le roi des Kin avait promis de renvoyer les corps de l'empereur & de l'impératrice, & de restituer le Ho-nan ; Kao-tsong en eut tant de joie, que cinq jours après il fit repartir Ouang-lun pour la Tartarie afin de consommer cette négociation.

Ouang-lun arriva à Hoeï-ning, précisément dans le temps que Talan, revenu du Ho-nan, proposait au roi des Kin de rendre aux Song les pays qu'on leur avait enlevés ; cette proposition fut beaucoup débattue dans le conseil du nord : Ouapen soutint fortement qu'on ne devait rien céder ; mais Ouloukoan dit que si on rendait ces provinces, c'était un moyen de s'attacher la famille des Song qui en aurait de la reconnaissance. Olan prétendait au contraire qu'après avoir enlevé deux empereurs de cette famille, qu'on avait retenus captifs, on ne devait en attendre que beaucoup de haine ; qu'en leur cédant ces provinces c'était agrandir p.524 leur empire, augmenter leurs forces, & leur fournir les moyens de se venger de leur nation.

Poulouhou, dont l'autorité avait plus de poids sur l'esprit de Hola, fut d'avis qu'on cédât le Ho-nan & le Chen-si aux Chinois, & ce prince y consentit ; il nomma Oulinssémou gouverneur de Taï-yuen, & Chéking, mandarin d'un de ses tribunaux, pour aller avec Ouang-lun annoncer cette décision à l'empereur.

A la septième lune, en automne, il parut au ciel une comète.

---

[1] Les Tartares trouvèrent dans le palais de Pien-leang ou Caï-fong-fou, cent vingt ouan ou un million deux cent mille taëls d'or, dix mille six cents ouan ou seize millions de taëls d'argent, quatre-vingt-dix ouan ou neuf cent mille mesures de riz du poids de cent vingt livres chacune, deux cent soixante-dix ouan ou deux millions sept cent mille pièces de soie ; enfin neuf mille huit cent soixante-dix ouan ou quatre-vingt-dix-huit millions sept cent mille pièces de cuivre, &c., qu'ils firent conduire en Tartarie. Éditeur.

Les grands de la cour impériale, étonnés de la facilité des Kin, crurent qu'elle voilait quelque dessein secret de tromper Kao-tsong, & ils insinuèrent à ce prince de n'avoir là-dessus aucun pourparler avec leurs ambassadeurs ; mais Tsin-hoaï, ministre d'État, l'assura que leurs craintes étaient vaines & mal fondées ; que les Kin offraient ces provinces, parce qu'ils étaient dans l'impuissance de les garder, préférant l'honneur de les céder à la honte de se les voir enlever de force. L'empereur qui pensait sur cet article comme son premier ministre, ferma la bouche aux grands, en leur disant, que quand il devrait attendre encore deux ou trois ans pour avoir le cercueil de son père, il le recevrait avec reconnaissance : que le souvenir de l'impératrice sa mère, déjà avancée en âge, l'occupait sans cesse, & qu'il ne craignait point de s'humilier vis-à-vis des Kin, pour les engager à la lui rendre.

Ouang-lun étant retourné vers le roi des Kin pour mettre la dernière main à cette négociation, ce prince fit expédier des lettres-patentes, & les fit porter à l'empereur par Tchang-tong-kou, un de ses officiers, qui accompagna Ouang-lun : p.525 ces lettres étaient intitulées : *Ordre du grand empereur des Kin aux peuples du Kiang-nan, pour les avertir qu'il consent que les provinces de Ho-nan & de Chen-si soient réunies aux États dont elles faisaient partie.*

A l'arrivée de Tchang-tong-kou à Lin-ngan, où l'empereur tenait sa cour, cet envoyé déclara qu'il voulait être reçu avec les cérémonies pratiquées à l'égard des étrangers. Tsin-hoeï, qui n'avait point vu les lettres-patentes ni leur intitulé, soupçonna qu'il y était question simplement du Ho-nan & du Chen-si, qu'on rétrocédait à Kao-tsong, à condition que ces provinces relèveraient des Kin, comme elles en relevaient sous le règne passager de Lieou-yu : dans cette pensée il ne fit pas difficulté de dire à l'empereur qu'il pouvait, sans conséquence, les recevoir un genou en terre.

— Quoi, dit Kao-tsong, surpris de la proposition, moi qui ai succédé aux empereurs Taï-tsou & Taï-tsong, je consentirais à

> ce qu'une partie des États qu'ils m'ont laissés dépendît des Tartares, & je pourrais sans rougir recevoir leurs lettres-patentes !

Tsin-hoeï en parla à Ouang-lun, qui agit si bien auprès de Tchang-tong-kou, que cet envoyé convint que quand il serait admis en la présence de l'empereur, ce prince ne lui rendrait point de salut, & qu'il remettrait à Ouang-lun les lettres-patentes pour être données à l'empereur. Tchang-tong-kou, au moyen de cet arrangement, exigea du moins que tous les grands, revêtus de leurs habits de cérémonies, vinssent recevoir Ouang-lun, & l'accompagnassent jusqu'au palais, comme porteur des ordres du roi des Kin. Ainsi toutes les difficultés du cérémonial furent levées.

Kao-tsong fut étrangement surpris lorsqu'il vit que les p.526 lettres-patentes étaient directement adressées aux provinces du Kiang-nan, comme si les Tartares en avaient été les maîtres, & qu'il n'y était fait aucune mention de la famille impériale :

> — J'ai eu tort, s'écria-t-il, en jetant un grand soupir, j'ai suivi de mauvais conseils.

Le titre & le style de ces lettres révoltèrent tous les esprits ; l'empereur reçut, à leur occasion, tant des officiers de son palais que de ceux des provinces, une foule d'adresses, pour l'exhorter à rompre avec les Kin, plutôt que de se déshonorer lui & l'empire, en acceptant une restitution proposée d'une manière aussi humiliante. Les Tartares n'en agissaient ainsi que pour marquer le peu d'estime qu'ils faisaient de l'empereur, & l'obliger à fléchir le genou devant eux. Leur but était encore d'engager ce prince par ce bienfait apparent, à accorder, en signe de réjouissance, à tout l'empire un pardon général, qui apprendrait à ses peuples qu'il était soumis aux ordres des Tartares, & ils se proposaient d'en prendre acte, pour exiger tout ce qu'ils voudraient, & épuiser les trésors. Les patentes étaient adressées aux peuples du Kiang-nan, pour faire entendre que toutes les provinces au nord du Kiang leur

appartenaient déjà & que ce n'était que dans celles du midi de ce fleuve qu'il fallait les publier.

Le premier ministre Tsin-hoeï ne craignit point de déshonorer son maître : il persuada à ce prince qu'après avoir reçu des mains de Ouang-lun les lettres-patentes, il ne pouvait plus les renvoyer, sans s'exposer à perdre le reste de ses États & qu'il valait mieux patienter quelque temps, & écrire au roi des Kin une lettre de remerciement. Kao-tsong suivit ce lâche conseil, & ayant donné à Han-siao-tcheou le titre p.527 d'assesseur du président de son conseil privé, il le chargea de cette commission.

A la huitième lune, le roi des Kin détermina les différentes villes où il pourrait tenir sa cour. La première de toutes fut Hoeï-ning-fou, dans le district de Haï-kou, ancien pays des Nutché sauvages c'est-à-dire, des Kin ; cette ville était située à la source de la rivière Antchou-hou : il voulut qu'on l'appelât dorénavant Chang-king ou la première cour. Il donna à la ville de Lin-hoang-fou la première cour des Leao, le nom de cour septentrionale ou Pé-king ; la ville de Leao-yang fut appelée la cour orientale ou Tong-king ; il donna encore à Taï-tong, le nom de cour occidentale ou Si-king ; à Taï-hing, celui de cour du midi ou Nan-king, & enfin à Ta-ting-fou, celui de cour du milieu ou Tchong-king.

L'empereur ayant accepté les propositions des Tartares, fit publier, au commencement de l'année **1139**, un pardon général pour signaler la paix honteuse rendue à l'empire. Il éprouva de grandes difficultés de la part des gouverneurs des provinces, dont plusieurs aimèrent mieux perdre leur gouvernement que de le publier. Han-chi-tchong & Yo-feï prouvèrent leur zèle, en adressant à ce prince des remontrances fort vives contre le ministre Tsin-hoeï, le principal auteur de ce traité déshonorant.

Pour faire plaisir aux Kin, & aplanir les difficultés qui pourraient s'élever dans la détermination des limites, l'empereur nomma Ouang-lun, gouverneur de Pien-leang, & il le chargea de cette commission. Outchou qui l'attendait dans le Ho-nan, lui remit cette province sans

difficulté, dans l'intention de la reprendre bientôt, après quoi il traversa le Hoang-ho, & repassa en Tartarie.

p.528 A la cinquième lune, mourut Likienchan, roi des Hia ; Liginhiao l'on fils lui succéda.

A la septième lune, Poulouhou, fils aîné de Oukimaï, auquel Hola avait succédé, conspira contre ce dernier, & entreprit de lui disputer un trône auquel il prétendait avoir des droits par sa naissance : il était très puissant à la cour du nord, & il avait mis dans ses intérêts Ouloukoan, prince de Yen & ministre d'État, ainsi que Talan qui avait beaucoup d'autorité sur les troupes. Le succès de cette conspiration paraissait infaillible, mais Hola, qui en fut averti, les fit arrêter tous trois ; on fit mourir les deux premiers, & on se contenta de diminuer l'autorité de Talan. Peu de temps après, Hola ayant appris que cet officier tramait encore contre l'État avec Houlan, prince de Y, il les fit aussi mourir l'un & l'autre avec tous ceux qui étaient entrés dans leur complot.

Lorsque Outchou revint du Ho-nan auprès du roi des Kin, il dit à ce prince qu'il avait remis cette province aux Song, & que Ouang-lun qui en avait pris possession, était maintenant à Pien-leang, mais que peut-être il serait à propos de lui défendre d'entrer sur les limites de Tartarie. Ouang-lun jugeant d'après un semblable conseil, que Outchou avait intention de rompre la paix, en donna avis à l'empereur, qui le chargea de se rendre à la cour du nord pour parer ce coup ; il fit partir en même temps Mong-yu pour garder Pien-leang pendant son absence.

Ouang-lun arriva en Tartarie dans le temps qu'on venait de découvrir la conspiration de Poulouhou & de Talan ; comme ces deux derniers avaient eu le plus de part à la paix qui venait d'être conclue avec l'empire, Outchou persuada p.529 au roi Hola que Ouang-lun trempait dans cette conspiration ; ainsi, à son arrivée à la cour de Tartarie, il fut arrêté : on l'accabla de reproches, & sans vouloir l'écouter, on lui ordonna d'écrire à son maître de rendre les mandarins & les peuples du

Ho-tong & du Ho-pé qu'il avait dans ses États ; ensuite on le fit conduire dans les prisons de Ho-kien en attendant la réponse.

Cependant les Kin soutenaient au nord de leur pays, contre les Mongous, une guerre qui ne leur était pas glorieuse ; le général Houchahou, qu'ils avaient envoyé dans l'intention de réprimer l'orgueil de cette puissance qui commençait à s'élever, n'avait pu jusque-là obtenir aucun avantage, & faute de vivres il avait été contraint de renoncer à cette expédition & de s'en revenir. Les Mongous, qui n'attendaient que son départ & qui avaient toujours évité d'en venir à une action générale, se mirent alors à ses trousses ; ils lui tuèrent tous ceux qu'ils purent attraper, & le poursuivirent ainsi l'épée dans les reins jusqu'au pays de Haï-ling, où ce général kin ayant voulu faire face & tenir ferme, toute son armée fut taillée en pièces. La cour des Kin, piquée de cette défaite, renvoya contre eux une armée encore plus formidable.

1140. Malgré cette guerre qui occupait une partie de ses forces, le roi Hola cédant aux instances de Outchou, se détermina à rentrer en possession des provinces de Ho-nan & de Chen-si, & il vint tenir sa cour à Yen-king, d'où il envoya ce général dans le Ho-nan, Saliho dans le Chen-si, & Niéli dans le Chan-tong : comme ces provinces étaient dégarnies de troupes, ils s'en rendirent aisément les maîtres ; Mong-yu même, & plusieurs officiers chinois se donnèrent aux Kin & se rangèrent sous leurs drapeaux.

p.530 Au bruit de cette invasion, la cour impériale fit partir Ou-lin pour le Chen-si, qui, étant moins garni de troupes, avait le plus besoin de secours. Il battit jusqu'à trois fois les Kin, & défit entièrement, à Fou-fong, leur armée, commandée par Saliho qui faillit à y périr lui-même : ce général tartare se sauva à Fong-siang où il se tint sur la défensive.

Lieou-ki, que l'empereur avait envoyé à Pien-leang, apprenant à son arrivée à Chun-tchang [1] que Outchou s'en était rendu maître, & qu'il envoyait un corps de troupes pour s'emparer de Yng-tchéou, sans être troublé de cette nouvelle, demanda au tchi-fou ou gouverneur du peuple combien il y avait de grain dans les greniers publics ; ayant su de ce mandarin qu'il pouvait compter sur quelques dizaines de mille mesures, il prit la résolution de défendre cette place : & comme quelques-uns de ses officiers avaient parlé de se retirer, il fit publier qu'il ferait périr sans quartier quiconque en ouvrirait la bouche. Il fit plus, pour leur en ôter toute espérance & leur faire connaître qu'il tiendrait ferme, il fit briser toutes les barques qui les avaient amenés, ensuite ayant tout disposé dans la ville, il enferma sa famille dans un temple d'idole, aux portes duquel il mit des gardes & des monceaux de paille, avec l'ordre précis, en cas que la place vînt à être forcée, d'y mettre le feu pour qu'aucun ne tombât entre les mains des ennemis. Il fit encore brûler les faubourgs hors l'enceinte des murailles, ainsi que tous les villages circonvoisins, & fit prendre les armes à tous les jeunes gens ; en un mot, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à une vigoureuse défense.

Cinq à six jours après, un corps de Tartares ayant passé la p.531 rivière Yng-ho, vint camper assez près de cette ville, & au commencement de la cinquième lune, le reste de l'armée l'investit & en commença le siège dans les formes. Cette même nuit, des soldats que Lieou-ki avait mis en embuscade au pied des remparts, prirent deux de leurs officiers ; Lieou-ki les interrogea sur la disposition de leurs troupes, & il apprit que Han, un de leurs généraux, était campé à trente ly de la ville dans un endroit appelé Pé-cha-ho ; le général chinois envoya cette même nuit mille à douze cents braves qui allèrent faire main-basse sur le corps qu'il commandait ; ils en tuèrent un très grand nombre, & ne perdirent que très peu des leurs.

[1] Yng-tchéou dans le district de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

Les généraux Kin se rejoignirent alors, & s'approchèrent plus près des murailles. Lieou-ki fit ouvrir les portes pour leur faire connaître qu'il ne les craignait pas ; cette sécurité intimida les Kin : ils crurent qu'on leur tendait un piège, & ils n'osèrent avancer davantage.

Les quatre premiers jours du siège, Lieou-ki les fatigua si fort par ses fréquentes sorties qu'il leur tua plusieurs milliers de soldats, & il en fit périr un plus grand nombre encore dans les eaux de la rivière où il les avait fait pousser ; les Kin s'éloignèrent & allèrent se poster au village de Li-tsun vers la fin du jour. La nuit suivante, le général chinois fit un détachement de cinq cents hommes choisis, qui, à la faveur du temps sombre & des éclairs qu'il faisait, allèrent les déloger de ce village & les firent reculer encore de quinze ly ; Lieou-ki, qui en eut avis, y envoya encore cent hommes, & leur donna à chacun un sifflet fait de bambou, avec ordre de se séparer par pelotons & de charger les ennemis au son de ces sifflets, tantôt dans un quartier, tantôt dans l'autre : ils s'en p.532 acquittèrent avec tant de succès, que les Tartares attaqués de toutes parts & ne sachant où donner de la tête, perdirent un si grand nombre des leurs que les corps morts couvraient la terre ; ils se retirèrent avec beaucoup de désordre à un endroit appelé Lao-po-ouan.

Outchou qui était resté à Pien-leang, étonné des nouvelles qu'il recevait du siège de Chun-tchang, rassembla cent mille hommes qu'il avait dans le voisinage de Pien-leang, & se mettant à leur tête, il fit tant de diligence qu'il arriva en sept jours devant la ville assiégée ; il tança les généraux & les accusa de s'être laissés battre par leur négligence : ils s'excusèrent sur la valeur des Chinois, toute autre qu'on ne l'avait éprouvée dans les premières campagnes, & ils lui dirent qu'il pourrait bientôt en juger par lui-même.

A l'arrivée de Outchou, Lieou-ki envoya à ce général un cartel par Keng-hiun, un de ses officiers, lui laissant le choix du jour, de l'heure & des armes dont il voudrait se servir ; il lui proposait de se battre à la vue

de la ville & du camp pour épargner le sang de leurs soldats. Outchou fut outré de sa hardiesse :

> — Quelle témérité est la sienne, dit-il, & quel homme est-il pour oser me défier ? Bientôt il tombera entre mes mains, & nous verrons alors s'il est aussi brave qu'il veut le paraître.
>
> — Ce n'est pas, lui répondit Keng-hiun, que Lieou-ki prétende se battre seul avec vous, mais il craint que vous n'osiez passer la rivière pour venir à lui, & c'est dans cette vue qu'il veut jeter dessus cinq ponts de bateaux pour vous en faciliter le passage.

Outchou parut consentir avec plaisir à cette proposition, & traita bien Keng-hiun.

Le lendemain il vit en effet que Lieou-ki avait fait jeter p.533 cinq ponts sur la rivière Yng-ho ; mais il ne savait pas qu'il avait en même temps fait répandre du poison dans les prairies voisines, & qu'il en avait fait jeter également dans la rivière en remontant son cours. Outchou s'empara des ponts, sur lesquels il fit passer son armée, qu'il rangea en bataille sur le rivage pour intimider Lieou-ki ; ses troupes qui étaient venues à grandes journées de Pien-leang, n'avaient pas quitté leurs cuirasses depuis leur départ, & elles étaient très fatiguées ; il faisait fort chaud, & il n'y avait point d'autre eau que celle de la rivière, ni d'autre fourrage pour les chevaux que l'herbe de la campagne. Outchou vit le lendemain son armée hors d'état de combattre : Lieou-ki l'avait prévu & avait tout disposé pour l'attaquer ; il attendit cependant jusque sur les onze heures du matin, afin de donner plus de temps au poison d'agir & sur les hommes & sur les chevaux ; alors il fit sortir la garnison par différentes portes, & tomba sur les Tartares, dont il fit un grand carnage, après quoi, il rentra dans la ville. Pour surcroît de malheur, la nuit suivante il tomba de l'eau en si grande abondance, que le camp ennemi en fut inondé. Outchou, qui voyait d'ailleurs presque tous ses soldats malades, se retira. Lieou-ki le poursuivit, & lui en tua encore une

multitude innombrable. On faisait monter leur perte à environ quatre-vingt mille hommes.

La défaite de Outchou devant Chun-tchang, fut un coup de foudre pour les Kin, comme on l'apprit peu de jours après par les dépêches de Hong-hao, envoyé de l'empereur à cette cour : il marquait que la consternation y avait été si grande qu'on s'était occupé sur-le-champ à transporter dans le nord les bijoux & toutes les richesses du pays de Yen, & p.534 qu'on se proposait d'abandonner entièrement les provinces de Chan-tong, de Ho-nan & de Chen-si.

Yo-feï de son côté n'eut pas plutôt appris que les Kin étaient rentrés dans le Ho-nan, & s'étaient emparés de toute cette province, qu'il partagea ses troupes en plusieurs corps, pour les attaquer à la fois par différents endroits ; il gagna trois batailles, & reprit les villes de Tsaï-tchéou, de Hoaï-ning-fou, de Tching-tchéou, ainsi que la cour occidentale, Nan-tching-kiun, Tchao-tchéou, les huit hien de Y-yang & Ju-tchéou. Ce général vint ensuite se poster à Yen-tching avec beaucoup de cavalerie ; son approche intimida Outchou, & l'engagea à faire venir deux autres grands corps pour renforcer son armée : alors se croyant supérieur au général chinois, il résolut de le chasser de Yen-tching. Yo-feï ravi d'en venir aux mains avec lui, fit camper ses troupes hors des murailles, & combinant ses dispositions sur celles des ennemis, il opposa une partie de son infanterie, armée de grands coutelas, à un corps de cavalerie de quinze mille hommes, l'élite de toute l'armée des Kin, & sur lequel ils se fondaient le plus. Yo-feï voulut lui-même commander cette infanterie, recommandant aux soldats qui la composaient, de ne s'attacher qu'à couper les jarrets des chevaux. Il donna sa cavalerie à Yo-yun, son fils, en le menaçant, s'il se laissait battre, qu'il le ferait mourir le premier. Ce digne fils d'un héros se conduisit avec tant de valeur, & anima si bien ses cavaliers par son exemple, qu'ils couvrirent la terre de corps morts, tandis que l'infanterie de Yo-feï faisait une affreuse boucherie des quinze mille cavaliers de Outchou, dont la plupart furent tués ou pris ; Outchou fut au

désespoir de la destruction de cette troupe, qui depuis p.535 la fondation de l'empire des Kin était regardée comme invincible.

Yo-feï persuadé que Outchou ne s'en tiendrait pas là, & que s'il ne revenait pas à Yen-tching, il irait infailliblement à Yng-tchang, envoya son fils au secours de Ouang-koué, qui commandait dans cette dernière ville. Outchou voulut en effet réparer son honneur, & prendre Yng-tchang ; mais il n'y arriva qu'après Yo-yun, qui le battit encore une fois à l'occident de cette ville. Hiakinou, gendre du général tartare, y perdit la vie. Yo-feï détacha encore Leang-hing, à qui il ordonna de passer le Hoang-ho, & de couper le chemin par lequel les Kin pouvaient pénétrer dans la province de Chan-tong & dans le Ho-pé. Les victoires de ce général & de ses lieutenants, firent tant d'impression, que les villes du Ho-pé s'empressaient à l'envi de secouer le joug des Tartares. Les habitants assemblés par pelotons, avaient des étendards sur lesquels était écrit le nom de Yo-feï, & paraissaient disposés à un soulèvement général. Ouang-tchin, Tsouï-king, Liki, Tsouïhou, Hao-ouang, & plusieurs autres officiers des Kin vinrent avec leurs troupes se donner au général chinois, & deux de leurs généraux, Lonnou & Hitcha, lui écrivirent pour lui demander du service.

Outchou résolut de tout abandonner, & de ne pas attendre que les chemins de la Tartarie lui fussent entièrement fermés ; il quittait Pien-leang, lorsqu'un lettré, dont on ne dit pas le nom, saisissant la bride de son cheval, lui dit :

> — Prince, à quoi pensez-vous ? Yo-feï est sur le point de se retirer avec ses troupes, & bientôt vous serez hors d'inquiétude.

Outchou surpris, demanda au lettré quelles connaissances il avait sur cela :

> — Prince, répondit-il, je n'en p.536 ai point d'autres que ce qui est arrivé constamment depuis l'antiquité la plus reculée ; ceux qui sont chargés du gouvernement auprès des princes, n'ont

> jamais souffert que ceux qui agissent au-dehors se soient élevés trop haut ; Yo-feï serait-il à l'abri de leur jalousie ?

Outchou comprit sa pensée, & changea de résolution.

En effet Tsin-hoeï sachant combien Yo-feï était ardent à poursuivre une entreprise, craignit que ce général ne poussât les choses trop loin, & ne mît un obstacle à la paix dont il s'occupait toujours ; il lui fit expédier un ordre absolu de rassembler ses troupes, & de retourner à Ouo-tchéou. Yo-feï obéit, désespéré de voir détruire en un moment des conquêtes qu'on se serait estimé heureux d'avoir faites au bout de dix années de guerre. Dès qu'il arriva à Ouo-tchéou, il demanda à l'empereur la permission de quitter le service, mais on la lui refusa ; les autres généraux ayant été également rappelés, toute la province de Ho-nan retourna derechef aux Kin qui, pour la mieux affermir sous leur puissance, y firent passer de Tartarie, tant du pays des Nutché, que de ceux des Hi & des Khitan, quantité de colons qu'ils dispersèrent dans cette province, & auxquels ils assignèrent des terres à labourer, avec l'obligation de prendre les armes & de les servir lorsqu'ils en seraient requis.

L'an **1141**, à la première lune, Outchou se voyant maître du Ho-nan, qu'il avait été sur le point d'abandonner, poussa plus loin ses conquêtes ; il passa le Hoaï-ho avec plus de cent mille hommes, se saisit de Liu-tchéou, & jeta la consternation dans tous les pays situés au midi de ce fleuve. La cour envoya ordre à ses généraux de marcher contre lui ; Lieou-ki s'étant joint avec Yang-chi-tchong, le trouva encore à p.537 Liu-tchéou, où il le battit si complètement, qu'il lui tua plus de dix mille hommes, lui enleva une partie de son bagage, & l'obligea à repasser le Hoaï-ho.

A la deuxième lune, Hola, roi des Kin, fit les grandes cérémonies à Confucius, & se tournant du côté du nord, il le salua, en frappant plusieurs fois la terre de son front, suivant la coutume. Outchou ayant

donné avis à ce prince de la prise du Ho-nan, ses courtisans l'en félicitèrent, & plusieurs lui offrirent des vers à cette occasion. Il leur dit :

> — Suivant la grande doctrine, les princes doivent avoir à cœur de conserver leurs sujets en paix, & la guerre n'est qu'un mal nécessaire pour y parvenir.

Outchou instruit des intentions de ce monarque, écrivit à Tsin-hoeï, premier ministre de l'empereur :

> « Vous me pressez sans cesse de procurer la paix à l'empire ; Yo-feï est celui de vos généraux qui y est le plus opposé ; il en veut surtout au Ho-pé, qu'il a toujours en vue ; faites-le mourir & à cette condition nous ferons la paix.

Tsin-hoeï qui n'aimait pas ce général, répondit à Outchou que la condition était aisée à remplir ; alors Outchou congédia Liéou-kouang-yuen, envoyé de l'empereur, qu'il avait retenu jusque-là, & demanda à Tsin-hoeï qu'il lui envoyât un homme muni des pouvoirs nécessaires pour régler les limites respectives des deux empires. Oueï-leang-tchin fut chargé de cette commission. Cependant le ministre Tsin-hoeï s'occupait des moyens de perdre Yo-feï ; il en parla d'abord à Tchang-tsiun, ennemi de ce général, & ils convinrent de corrompre ses propres gens, & de l'accuser d'avoir répandu de l'argent pour se faire un parti contre l'État ; mais ni leurs promesses, ni leurs menaces, ne furent pas capables d'en p.538 engager un seul à se prêter à un complot aussi odieux. Tchang-tsiun se rappela alors que Yo-feï avait voulu faire mourir Ouang-koué, un de ses officiers, & pensant que cet officier pouvait en avoir conservé beaucoup de ressentiment, Tsin-hoeï le fit venir, & lui proposa d'accuser Yo-feï sur la conduite injuste qu'il avait tenue à son égard ; cet officier le refusa d'abord :

> — Vous vous trompez, leur répondit-il, je ne suis point capable de cette démarche ; un général tel que Yo-feï a le pouvoir de punir & de récompenser ses gens lorsqu'il le juge à propos ; si

tous ceux que les généraux punissent voulaient en tirer vengeance, ou en serait-on ?

Mais ensuite ce ministre lui ayant envoyé un de ses confidents qui lui fit beaucoup de menaces, cet homme timide promit de faire ce qu'on exigeait de lui.

Tchang-tsiun & Tsin-hoeï convinrent alors que Tchang-hien, Ouang-koué & Ouang-tsiun, tous trois officiers de Yo-feï, accuseraient ce général & son fils, & afin d'ôter tout sujet de soupçon à l'empereur, ils concertèrent encore que l'un de ces trois faux-témoins serait accusé le premier. Ce projet ainsi arrêté, Tchang-tsiun s'en alla à Tchin-kiang, lieu de son département, où étant arrivé il dressa lui-même cette accusation, qui devait lui être présentée : elle portait, que Tchang-hien, un des principaux officiers de Yo-feï, avait conspiré avec ce général de se rendre maîtres du pays de Siang-yang, & de renvoyer à l'empereur leurs brevets. Lorsqu'il eut arrangé cette fausse accusation de la manière qu'il jugea à propos, il la remit à Ouang-tsiun, qui la lui présenta ensuite. Tchang-tsiun envoya ordre à Ouang-koué d'arrêter Tchang-hien pour être jugé. Tchang-tsiun voulut l'examiner lui-même, & l'ayant fait charger de p.539 chaînes & comparaître devant son tribunal, il fit étaler devant ses yeux tous les instruments de la torture afin de l'épouvanter, & alors il lui demanda s'il n'était pas vrai que Yo-feï & son fils l'avaient sollicité de s'emparer de Siang-yang, & de quitter le service de l'empire. Comme Tchang-hien répondit que c'était une fausseté, Tchang-tsiun lui montra une lettre qu'il disait avoir interceptée ; l'accusé répondit que cette lettre était fausse, & que jamais Yo-feï ni son fils ne lui avaient rien écrit de semblable. Tchang-tsiun ayant fait retirer tout le monde, le prit en particulier, & lui fit les plus grandes promesses s'il voulait avouer cette lettre : il n'obtint rien ; alors ce barbare complice de l'iniquité, le fit appliquer à la torture d'une manière cruelle, mais Tchang-hien persista toujours à nier la prétendue lettre de Yo-feï. Ne pouvant en tirer aucun aveu, il l'envoya à Lin-ngan où Tsin-hoeï le fit mettre dans les prisons, &

demanda ensuite à l'empereur de faire venir Yo-feï & son fils pour les confronter ensemble.

> — Les supplices, lui dit l'empereur, n'ont été établis que pour empêcher les troubles, n'en excitez pas mal à propos en voulant user de trop de sévérité & entrer dans un examen trop rigoureux.

Cependant Tsin-hoeï, comme s'il en avait eu l'ordre, envoya sommer Yo-feï & son fils de se rendre dans les prisons de Lin-ngan ; n'étant pas coupables, ils obéirent sans crainte,

Ho-tchu, un de leurs juges, ayant fait comparaître Yo-feï devant son tribunal, lui demanda d'abord pourquoi il voulait se révolter, & quel sujet de mécontentement il avait reçu. Le général, ouvrant alors ses habits, lui montra ces quatre caractères tracés sur sa chair, Kieou-hoang-tçin-tchong c'est-à-dire qu'*il faut épuiser la fidélité* p.540 *envers son souverain pour reconnaître ses bienfaits.* Le juge, surpris, conclut à cette vue qu'il n'était point coupable du crime dont on l'accusait, & il en fit son rapport à Tsin-hoeï. Le ministre, jaloux & vindicatif, dit que c'était une adresse de Yo-feï pour se tirer d'affaire.

> — Je ne suis point prévenu en faveur de Yo-feï, répondit le juge, & je suis bien éloigné d'être un de ses partisans ; mais dans la situation actuelle de l'empire, faire mourir un aussi grand capitaine que lui sans aucune apparence de raison, c'est s'exposer à révolter les troupes & porter les derniers coups à la famille impériale.

Tsin-hoeï, voyant que Ho-tchu ne condamnerait pas le général, lui ôta la commission de le juger pour la donner à Mou-ki-sieï, ennemi de Yo-feï. Ce nouveau juge s'en chargea avec empressement, & chercha durant plus de deux mois quelque prétexte spécieux sur lequel il pût appuyer sa sentence, mais comme il n'en trouva aucun, il demanda à Tsin-hoeï, qui avait fait apposer les scellés sur les papiers du général, de les faire apporter, dans l'espérance de trouver quelque chose qui pût le charger.

Les papiers furent apportés & remis à Mou-ki-sieï, qui les examina avec Siué-gin-fou, Li-ju-pou, Ho-yen-yeou ; mais ils n'y trouvèrent que des preuves du zèle & de la diligence de Yo-feï à remarquer tout ce qui était du service de l'empereur, ce qui fit conclure aux trois commissaires qui s'étaient joints à Mou-ki-sieï dans cet examen, que Yo-feï & son fils, loin d'être coupables du crime dont on les accusait, devaient être proposés pour exemple à tous les capitaines de l'empire.

Han-chi-tchong, qui vint dans ces entrefaites à la cour, s'informa du ministre quelles preuves on avait contre le père p.541 & le fils ; celui-ci lui parla de la lettre qu'on les accusait d'avoir écrite à Tchang-hien, & ajouta :

> — Quoiqu'il ne soit pas évident qu'elle soit d'eux, il peut se faire cependant qu'elle en soit.
>
> — Quoi donc ! répondit Han-chi-tchong indigné, est-ce sur quatre caractères, sur un *il peut se faire* que vous gouvernez l'empire.

Il lui tourna le dos & s'en alla.

Tsin-hoeï, voyant qu'il ne pouvait trouver aucun motif de faire condamner Yo-feï & son fils, & n'osant les mettre en liberté après les avoir traités comme des criminels, traça quelques caractères sur un morceau de papier qu'il envoya dans les prisons à ceux qui les avaient sous leur garde, & peu après, on vint lui dire que Yo-feï était mort. Devenu plus hardi après la consommation de ce crime, & agissant comme si Yo-feï s'était avoué coupable avant sa mort, il fit exécuter publiquement Yo-yun, son fils, & Tchang-hien, ses prétendus complices. Yo-feï n'avait que trente-neuf ans lorsqu'il mourut, il fut regretté de tout l'empire, & particulièrement des troupes, qui ne l'appelaient jamais que leur père, & l'estimaient comme le plus habile général de son temps. Han-chi-tchong en témoigna publiquement son chagrin, & demanda sa retraite avec tant d'instance, qu'enfin il l'obtint ; il se renferma dans sa

maison sans vouloir conserver de commerce au-dehors, ni se mêler d'aucune affaire.

A la onzième lune, Oueï-leang-tchin revint de Tartarie avec Siao-y, envoyé du roi des Kin, proposer de mettre le Hoaï-ho pour limites des deux empires, de partager les départements de Tang-tchéou & de Teng-tchéou, & que chaque année l'empire des Song leur fournit deux cents cinquante mille pièces de soie. L'empereur, conduit par les conseils de son p.542 ministre, consentit à tout, & ne fit même pas difficulté de prendre dans l'acte qui fut dressé en conséquence, le titre de sujet des Kin. Voici la teneur de cet acte.

> « Moi, Tchao-keou, votre sujet, j'offre avec respect, cet acte de la détermination des limites entre les deux États. Le milieu du cours du Hoaï-ho servira de limites, & divisant les territoires de Tang-tchéou & de Teng-tchéou, ces deux villes seront du grand empire de Votre Majesté, & les terrains qui seront à quarante ly tant à l'ouest qu'au midi, tout ce qui sera au-delà de ces quarante ly, ainsi que les pays qui sont au sud-ouest, dépendront de Kouang-hoa-kiun, & seront les limites de mes vils États. Puisque Votre Majesté, par un bienfait singulier, me laisse les provinces où je demeure, je veux que mes enfants & ma postérité dans la suite des siècles se reconnaissent ses sujets ; que tous les ans au jour de sa naissance, & les premiers jours de l'année un seigneur de cette cour soit envoyé pour l'en féliciter ; que tous les ans on lui paie en tribut une somme d'argent & deux cents cinquante mille pièces de soie, à commencer au printemps de l'année prochaine, tribut qui sera porté par un officier de la cour jusqu'à Ssé-tchéou, où on le recevra. Et pour confirmer cet acte par serment, si je manque à l'observer, moi ou mes descendants, je veux que les purs esprits nous ôtent la vie, nous laissent sans postérité, & nous fassent tomber misérablement de dessus le trône ; c'est le

serment que moi, votre sujet, offre à Votre Majesté avec respect ; j'espère qu'elle fera au plus tôt descendre jusqu'à moi la ratification de paix de son grand empire, pour servir à jamais de témoignage à la postérité.

p.543 L'empereur chargea de cet acte Ho-tchu, qui partit de Lin-ngan avec Siao-y, l'envoyé des Tartares ; il dit à cet envoyé, avant son départ, que si l'impératrice revenait cette année il s'en tiendrait exactement à son serment, mais que si les Kin persistaient à la retenir il le regarderait comme nul. L'envoyé à son arrivée à Pien-leang, y vit Outchou, qui, après s'être informé de l'état des choses, en partit avec lui pour Hoeï-ning.

Par ce traité, l'empire des Song fut réduit aux deux parties du Tché-kiang, aux deux parties du Hoaï, aux Kiang-tong, Kiang-si, Hou-nan, Hou-pé, au pays de Chou, au Fou-kien, au Kouang-tong, au Kouang-si, au seul fou de Siang-yang, sur le chemin du sud-ouest, & aux seuls départements de Kiaï-tchéou, de Tching-tchéou, de Ho-tchéou & de Fong-tchéou, de la province du Chen-si ; il comptait en tout cent quatre-vingt-cinq villes du premier ordre, & sept cents trois hien ; tout le reste fut cédé aux Kin.

L'an **1142**, à la deuxième lune, Hotchu revint de Tartarie ; le roi des Kin après quelques difficultés, lui avait donné sa parole de renvoyer les corps de l'empereur Hoeï-tsong & des deux impératrices, & de faire reconduire l'impératrice Oueï-chi.

A la quatrième lune, Lieoukou, envoyé du roi des Kin, vint apporter à l'empereur de la part de ce prince, & comme à son sujet, un habit complet à la chinoise, avec le bonnet tel que les empereurs chinois avaient coutume de le porter aux jours de grandes cérémonies, & des lettres-patentes, par lesquelles il le constituait empereur du grand empire des Song. A la huitième lune, arrivèrent les corps de l'empereur p.544 Hoeï-tsong, & des deux impératrices Tching-chi & Hing-chi ; l'empereur prit aussitôt le deuil pour trois mois, & les fit placer dans un

de ses palais, en attendant que leurs sépultures fussent prêtes. A la dixième lune, il les fit porter avec la pompe ordinaire dans un lieu qu'il nomma Yong-yu-ling, dans le département de Chao-hing-fou du Tché-kiang. Peu de jours après arriva l'impératrice Oueï-chi, mère de l'empereur régnant, princesse qui avait beaucoup d'esprit & de mérite ; dès qu'elle apprit que Hola, roi des Tartares, consentait à son retour, persuadée qu'il fallait peu compter sur la foi des barbares, & dans la crainte de quelque changement de leur part, elle emprunta trois mille taëls, qui lui servirent à faire la plus grande diligence. L'empereur alla la recevoir à Lin-ping ; il lui fit faire une entrée magnifique dans Lin-ngan, où il lui avait fait préparer un appartement dans le palais appelé Tsé-ming-kong : alors ce prince accorda un pardon général à tous ses peuples, en réjouissance de la paix qu'il venait de conclure avec les Kin.

L'an **1143**, le premier jour de la douzième lune, il y eut une éclipse de soleil, que le temps nébuleux empêcha d'observer ; Tsin-hoeï à la tête des grands en félicita l'empereur.

1144. Le premier ministre Tsin-hoeï, jugeant par le mécontentement général que les historiens de l'empire ne l'épargneraient pas, & qu'ils le traduiraient à la postérité comme un traître, qui avait compromis l'honneur de son souverain, & aliéné une grande partie de l'empire, pour la vaine gloire d'avoir fait restituer les os des princes & princesses morts dans les déserts de Tartarie, s'imagina, pour parer à ce coup, de se rendre maître du tribunal de l'histoire, en faisant prendre le degré de docteur à son fils Tsin-hi, qu'il mit ensuite à p.545 la tête de ces historiens publics. Mais comme cette présidence ne le rendait pas maître des pinceaux des membres du tribunal, à la quatrième lune, il leur fit défendre, au nom de l'empereur, d'écrire rien qui eût rapport aux royaumes étrangers, prétendant par là dérober à la postérité ce qu'il y avait de répréhensible & de déshonorant dans sa conduite.

L'an **1145**, le premier jour de la quatrième lune, il parut une comète du côté de l'est ; & le premier jour de la sixième, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1146**, à la neuvième lune, mourut en Tartarie Lieou-yu que les Kin avaient fait empereur de Chine & déposé ensuite.

L'an **1147**, la guerre que les Kin faisaient aux Mongous durait encore, & le fils de Talan, appelé Chinghoa-toulang, dont le pays confinait avec celui des Mongous, outré de la mort de son père, quitta les Kin, & se donna avec toute sa horde à ces nouveaux conquérants, ennemis de leur puissance. Sa défection fut si avantageuse aux Mongous, que le général Outchou, qui, à son retour de Pien-leang, fut envoyé pour les combattre, se vit contraint de faire la paix avec eux, en leur cédant vingt-sept places d'armes au nord de la rivière Si-ping-ho, avec promesse de leur donner annuellement un certain nombre de bœufs, de moutons, de grains ; il voulut donner à leur chef la dignité de prince, sous le titre de Mongsou-kouéouang ; mais ce chef la refusa, & se qualifia lui-même empereur du grand empire des Mongous, à qui on donna le nom de Tsouyuen-hoangti ; ainsi cette nouvelle nation tartare commença dès lors à s'élever aux dépens & sur les débris des Kin.

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil. p.546

L'an **1148**, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la dixième lune, mourut le prince Outchou, le seul appui des Kin depuis la mort de Niyamoho, de Talan & de Poulohou, à qui ils étaient redevables de leur élévation. Après la mort de ce grand général, leur puissance commença à décliner.

L'an **1149**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis la mort de Outchou, le roi des Kin était devenu difficile, & d'un caractère si prompt & si colère que pour la moindre chose il faisait

mourir ses sujets, sans égard ni à leur rang ni à leur qualité. Ce fut ainsi qu'il fit périr plusieurs princes de sa famille, & tua même de sa main la princesse Peïmanchi, son épouse légitime, & un de ses propres frères.

Ticounaï, fils de Ouapen & petit-fils de Akouta, était un prince aussi vif & aussi colère que le roi Hola, mais de plus, ambitieux, superbe & plein d'artifice. Il prétendait que l'empire des Kin ne lui appartenait pas moins qu'à Hola. Dans un entretien qu'il eut avec Tangkoupien, un des ministres, sur l'humeur insupportable de ce roi, & le ministre paraissant mécontent de quelques mauvais traitements qu'il en avait reçus, Ticounaï lui dit :

— Qui pourrait-on mettre à sa place ?

— Tchangching, prince de Tso, lui répondit Tangkoupien.

— Et après lui, demanda encore Ticounaï, que choisiriez-vous ?

— Aleng, fils du prince de Teng.

— Aleng, reprit Ticounaï, s'éloigne trop de la tige, & je m'étonne que vous pensiez à lui. p.547

— Y penseriez-vous pour vous-même ? répliqua Tangkoupien.

— S'il fallait, lui dit Toucounaï, en venir là, qui aurait plus de droit que moi ?

Ils concertèrent dès lors les mesures qu'ils avaient à prendre pour réussir.

Téssé, capitaine des gardes de Hola, découvrit cette conjuration, & en donna avis à la reine Peïmanchi, qui en instruisit le roi. Tangkoupien fut arrêté & battu cruellement, mais il n'avoua rien. Un soldat de fortune, nommé Sun-tsin, avait alors élevé quelques troubles dans le Ho-nan ; il se faisait appeler Antcha & se disait frère du roi Hola, quoiqu'il n'eût d'autres frères que Tchanching & Tchala. Ticounaï, ravi d'avoir ce prétexte pour couvrir ses projets ambitieux, fit tomber la conspiration sur Tchanching, Tchala, Aleng, Taleng & Téssé, & fit entendre à Hola que

la reine Peïmanchi les faisait agir ; ce prince crédule les fit tous mourir, sans épargner même la reine qu'il croyait coupable.

Ticounaï, dont l'imposture avait si bien réussi, ne pensa plus qu'à exécuter son dessein. Dix des officiers des gardes, & principalement Poussanhouto, devaient toute leur fortune à Ouapen, père de Ticounaï ; Alitchouhou, un d'eux, lui était même allié ; il commença par les mettre dans ses intérêts. Ensuite, afin d'avoir une entrée facile dans le palais, il fut gagner Tahingkoué & Lilaoseng, eunuques qui avaient à se plaindre du roi.

Tout étant ainsi disposé, un des jours de la douzième lune, que Poussanhouto & Alitchouhou étaient de garde, vers les onze heures du soir, Tahingkoué ouvrit une des portes du palais, & y introduisit Ticounaï, Tangkoupien, & plusieurs autres des conjurés, armés de sabres, cachés sous leurs habits. Comme Ticounaï était de la famille royale, & que le ministre p.548 Tangkoupien avait épousé une princesse du sang, les gardes de la porte s'imaginèrent qu'ils avaient quelque affaire importante à communiquer au roi, & il les laissèrent entrer. Cependant lorsqu'ils furent à une des portes intérieures du palais, d'autres gardes voulurent les arrêter ; mais Ticounaï & toute sa suite mettant alors le sabre à la main, ils n'osèrent leur résister : ainsi ils pénétrèrent à petit bruit jusqu'à la chambre du roi des Kin.

Ce prince avait toujours un sabre près de son chevet, mais Tahingkoué avait eu soin de l'ôter de sa place & de le mettre dessous le lit. Alitchouhou entra d'abord dans la chambre & porta le premier coup ; Hola chercha inutilement son sabre ; au même instant Poussanhouto lui porta un second coup qui le fit tomber. Ticounaï revenant à la charge, fit rejaillir le sang de ce prince sur ses habits, qui en furent couverts ; ainsi mourut le roi Hola, qui dut cette triste fin aux cruautés qu'il avait exercées envers ses sujets. Personne de la famille royale ne put disputer le trône à Ticounaï, & il fut reconnu sans opposition maître & souverain de l'empire des Kin. Il déclara Hola déchu du rang des empereurs, & ne

lui donna que le titre de prince de Tong-hon ; ensuite il mit Ouapen son père au rang des empereurs, sous le titre de Té-tsong.

1150. Ticounaï n'était pas fils de Touchanchi, épouse légitime de Ouapen, mais de Tachi, une de ses concubines, Touchanchi joignait à beaucoup de sagesse & de prudence une inclination marquée à faire du bien, & elle avait toujours eu avec Tachi les meilleurs procédés ; elle désapprouva hautement le meurtre du feu roi, & loin de féliciter Ticounaï d'être monté sur le trône, elle lui reprocha son p.549 crime, en lui disant que quelque haïssable que fût Hola, comme sujet il n'avait pas droit d'attenter à sa vie. Ticounaï fut très sensible à ce reproche ; cependant comme il avait déjà donné le titre d'empereur à Ouapen son père, il donna celui d'impératrice à Tachi sa mère, & ne put se dispenser de le donner également à la princesse Touchanchi ; cette dernière garda même toujours la supériorité qu'elle avait sur Tachi.

Le jour de la naissance de Touchanchi, au milieu d'un grand repas qu'elle donna aux princesses de la cour, Tachi s'étant jetée à ses genoux pour la féliciter, elle la laissa dans cette posture un peu plus de temps qu'elle n'aurait dû, surtout dans la circonstance actuelle où elle se trouvait mère du roi : Ticounaï sortit furieux, & le lendemain il fit battre inhumainement ceux avec qui Touchanchi s'entretenait, tandis que Tachi était à genoux.

Lorsque l'empereur apprit la révolution arrivée à la cour des Kin, & l'élévation de Ticounaï, il l'envoya féliciter par un des plus grands seigneurs de sa cour, qui rapporta à son retour la ceinture de pierres précieuses de l'empereur Hoeï-tsong, dont le nouveau roi des Kin lui faisait présent. Tchang-tchong-ko, qui était du conseil secret de ce roi, lui marqua son étonnement de ce qu'il se contentait d'envoyer un présent aussi modique ; Ticounaï lui répondit que comme le Kiang-nan devait un jour être à lui, il n'envoyait que cela pour être mis dans ses trésors du dehors, d'où Tchang-tchong-ko présuma que ce prince avait

dessein de faire des conquêtes dans les provinces méridionales de la Chine.

Ticounaï ne pouvait souffrir la puissance des fils de Oukimaï, prédécesseur de Hola, & sa jalousie le porta à les faire p.550 mourir. Siaoyu, qui était entièrement dans ses intérêts, convint avec lui de les accuser de vouloir se révolter ; ils concertèrent encore de les mander les uns après les autres pour se justifier, & de leur donner pour juges Alou, gouverneur de trois provinces, Tangkoupien, premier ministre, & Houlikia, président du tribunal des princes, afin de s'en défaire plus promptement. Ticounaï suivit ce barbare conseil, & reçut l'accusation de Siaoyu ; il envoya en conséquence des ordres à tous ces princes de se rendre incessamment à la cour, où, à mesure qu'ils arrivaient, il les mettait entre les mains de ces trois juges, qui les faisaient aussitôt mourir. Ce fut ainsi que ce tyran fit périr plus de soixante-dix fils & petits-fils de Oukimaï, & au moins trente des descendants de Niyamoho ; ces deux familles furent entièrement éteintes. Il donna une de ses propres filles en mariage au fils de Siaoyu pour récompense de ce service.

Plus Ticounaï répandait de sang, plus ses soupçons, ses inquiétudes & sa cruauté augmentaient ; il craignait sans cesse que quelque prince de sa famille n'agît avec lui comme il avait fait à l'égard du roi Hola : la bravoure de Saliho, descendant de Sieyé, lui faisait surtout ombrage ; pour s'en défaire, il prétexta encore que Saliho pensait à se révolter, & il le fit périr avec toute sa famille. Il n'épargna pas davantage celle de Mouliyé, descendant de Oukimaï, que les Kin appelaient King-tsou.

L'an **1151**, à la première lune, les Kin fondèrent dans leur empire un collège, à l'imitation du fameux collège de la Chine appelé Koué-tsé-kien. Ou-kï, que l'empereur avait envoyé pour assister à la cour des Kin aux cérémonies du premier jour de l'an, demanda à Ticounaï la liberté du frère de p.551 l'empereur, son maître, qui était encore prisonnier en Tartarie. Mais cet envoyé, qui n'avait peut-être pas intérêt de le faire élargir, n'insista pas assez, & la chose en resta là.

En faisant mourir tant de princes de sa famille, Ticounaï avait épargné leurs femmes. Alors sans avoir égard aux degrés de parenté qu'il avait avec elles, il les prit toutes dans son palais, donna des titres à quelques-unes qui lui agréaient le plus, & mit les autres au nombre de ses concubines.

1152. Oulou, prince de Ko, gouverneur & commandant des troupes à Tsi-nan dans le Chan-tong, avait une femme d'une grande beauté, que Ticounaï, qui l'avait vue autrefois avant que d'être sur le trône, demanda à son mari. Cette princesse prit une généreuse résolution : elle sentit que si son mari mettait des obstacles aux désirs du tyran & l'empêchait de partir, il s'exposerait à perdre la vie ; elle lui persuada de ne point s'opposer à son départ, & qu'elle saurait mettre ordre à ce que Ticounaï ne la déshonorât pas ; en arrivant à Leang-hiang, elle prit si bien ses mesures, malgré la vigilance de ses conducteurs, qu'elle se poignarda.

L'an **1153**, à la troisième lune, ce roi des Kin transporta sa cour de Hoeï-ning-fou à Yen-king ; il donna à cette dernière ville le nom de Ta-hing-fou, & voulut qu'elle fût à l'avenir la tour du milieu ou la seconde cour ; Lao-yang-fou & Taï-tong-fou, qui étaient déjà l'une la cour de l'est, & l'autre la cour de l'ouest, ne furent point changées, mais celle de Ta-ting-fou devint la cour septentrionale ; ce prince y conduisit cent trente femmes, choisies entre celles qu'il avait dans le palais de Hoeï-ning-fou. Il avait aussi emmené avec lui la reine Tachi, sa mère, & de toute sa parenté il n'avait laissé que Touchanchi ; cette reine en fut très mortifiée, p.552 & craignit que Ticounaï n'eût quelque dessein funeste contre elle. Tachi tomba dangereusement malade en arrivant à Yen-king ; avant que de mourir elle dit à Ticounaï son fils, que c'était par égard pour elle qu'il n'avait point amené à Yen-king l'impératrice Touchanchi, mais que c'était le plus grand chagrin qu'il pût lui faire ; qu'elle le priait instamment, lorsqu'elle serait morte, de la faire venir, & d'avoir pour elle les mêmes égards que pour sa mère.

L'an **1154**, à la première lune, le cruel Siaoyu qui avait été l'auteur du massacre de tant de princes des Kin, souffrit à son tour une mort ignominieuse : il tirait son origine d'une famille qui avait été constamment alliée aux princes des Leao ; & Ticounaï avait en lui tant de confiance, qu'en qualité de son premier ministre, il lui avait donné une autorité absolue. Cependant Siaoyu qui connaissait Ticounaï pour un prince cruel & colère, craignit d'être un jour la victime de son humeur sanguinaire : il résolut de le faire périr, & d'élever à sa place Yenhi, prince de Yu, un descendant des rois Leao, & il complota avec Siaofoukianou, son parent ; mais comme la chose ne fut pas tenue assez secrète, & qu'elle vint aux oreilles de Ticounaï, ils furent arrêtés l'un & l'autre & exécutés.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Le roi des Kin non content de tant de femmes qu'il avait rassemblées dans son palais, & de ses parentes, dont il avait fait périr les maris, poussa l'incontinence & la brutalité jusqu'à ne pas respecter ses propres sœurs, qu'il enleva à leurs époux ; il tenait dans son palais, avec ces femmes, des assemblées où le libertinage le plus effronté & la débauche la plus crapuleuse épuisaient leurs infamies.

p.553 L'an **1155**, le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis la conclusion de la paix, la cour impériale jouissait de la plus grande tranquillité ; Tsin-hoeï était toujours revêtu d'une autorité absolue & personne n'osait rien proposer contre ses vues : il suffisait d'élever quelque difficulté pour en être puni sur-le-champ. Il ne pouvait effacer de son esprit l'image de Yo-feï qu'il avait fait mourir injustement, & il voyait avec dépit que personne ne l'ignorait. Pour flétrir encore davantage la mémoire de ce général, il obtint de l'empereur que la ville de Yo-tchéou dans laquelle Yo-feï avait commencé à porter les armes, s'appellerait dorénavant Hoa-yang-kiun, parce qu'il ne convenait pas, disait-il, qu'elle portât le nom d'un traître tel que Yo-feï. Ce fut là le

dernier trait de vengeance de Tsin-hoeï. Peu de jours après, à la dixième lune, ce ministre tomba malade & fut bientôt sans espérance. L'empereur alla le voir durant sa maladie, & voulut l'interroger sur différents points ; mais Tsin-hoeï ne put lui dire un seul mot & ne fit que pleurer : Tsin-hi, son fils, s'étant avisé de demander à ce prince quel était celui qu'il destinait à la place de son père, l'empereur, indigné de son indiscrétion lui répondit assez sèchement que cela ne le regardait pas. De retour ensuite à son palais, il fit appeler Chin-yu-tchong, un de ses secrétaires, & lui dicta un ordre par lequel il déposait de leurs emplois le père & le fils. Cette même nuit Tsin-hoeï mourut. Il laissa deux mots par écrit pour être remis à l'empereur, par lesquels il le priait de conserver la paix jurée avec ses voisins, & d'être attentif sur tout ce qui se passait dans ses États.

p.554 Tsin-hoeï avait exercé pendant dix-neuf ans la charge de premier ministre, & il avait commencé à nuire à l'empire dès le premier moment, en oubliant que les Tartares étaient ses ennemis, & en foulant aux pieds les règles de la droite raison. Son cœur fermé à la reconnaissance, ne sentait point les obligations qu'il avait au maître qu'il servait & à l'empereur son père. Lié avec les eunuques du dedans du palais, il savait par leur canal les sentiments particuliers de l'empereur, & il s'y conformait ; mais, instruit par sa charge de ce qui se passait au-dehors, il ne faisait part à ce prince que de ce qu'il voulait, lui cachant tout le reste.

Lorsque les mandarins de la cour ou des provinces paraissaient devant l'empereur, il voulait être présent & porter la parole, & quand ce prince se mettait en colère, il ne répliquait rien ; cependant quoiqu'il parût approuver tout ce que le prince disait, il n'agissait toujours qu'à sa tête. Dans le militaire, il fit périr les plus grands capitaines, pour ôter toute envie de faire la guerre qu'il détestait ; il éloigna de la cour ceux en qui il connut de l'habileté, & leur substitua des gens sans esprit & sans mérite, auxquels cependant il donnait les louanges les plus outrées,

afin d'obliger l'empereur à ne pouvoir se passer de lui. Enfin on peut dire qu'il n'y a guère eu d'homme plus méchant que Tsin-hoeï ni qui ait fait plus de mal. Aussi Kao-tsong dit-il à Yang-tsun-tchong après la mort de ce ministre :

> — Je ne commence que d'aujourd'hui à connaître combien Tsin-hoeï était dangereux & combien il a causé de maux à l'empire.

Après sa mort, les censeurs qui durant tout le temps de son ministère n'avaient osé parler, recouvrèrent leur première p.555 liberté, & entrèrent dans un grand détail des crimes de ce ministre & de son fils ; ils accusèrent ouvertement toutes leurs créatures : plus de cinquante mandarins de la cour & des tribunaux furent envoyés les uns en exil sur les limites, après qu'on eut confisqué leurs biens, & les autres relégués chez eux ; d'autres moins coupables eurent dans les provinces des emplois inférieurs à ceux qu'il occupaient à la cour.

Cependant le roi des Kin s'occupait toujours du dessein de renouveler la guerre avec la Chine, & il avait déjà fait partir Tchanning de sa famille, avec le titre de gouverneur de la cour du midi ou de Pien-leang, pour mettre le palais de cette ville en état de le recevoir & disposer les troupes à se mettre en campagne ; mais dans le temps que Tchanning écrivait à ce prince que tout était préparé, le feu prit au palais avec tant de violence qu'il le réduisit en cendres. Ticounaï, furieux contre Tchanning, le rappela à Ta-hing-fou, & il le fit mourir sous le bâton.

Ce monarque n'avait point encore fait venir la reine Touchanchi, suivant les ordres que sa mère lui avait dictés en mourant, parce qu'il voulait auparavant choisir une sépulture peu éloignée de Ta-hing-fou & y faire venir les corps des rois Akouta & Oukimaï. Il arrêta que cette sépulture serait à la montagne Ta-fang-chan [1] ; alors il fit partir Poussansécong, un de ses ministres, pour aller à Hoeï-ning-fou au-

[1] Ta-fang-chan, montagne à l'ouest de Fang-chan-hien dans le district de Péking.

devant de cette reine, & le chargea de faire transporter en même temps les os des rois Akouta & Oukimaï. Ticounaï alla au-devant de cette princesse jusqu'à la rivière Lieou-cha-ho, & fit p.556 ranger sur deux haies la nombreuse suite qu'il avait menée avec lui : lorsqu'elle parut, ce monarque courant au devant d'elle, se jeta à ses genoux, en lui disant :

— Moi Ticounaï, j'ai manqué à la piété filiale, je vous prie de m'en punir & de me battre.

La reine le releva aussitôt, & lui répondit qu'elle n'avait jamais eu le cœur de battre personne, & à plus forte raison un fils tel que lui ; qu'il connaissait peu les sentiments qu'elle avait pour lui.

Ticounaï la conduisit dans un magnifique palais qu'il lui avait fait préparer, & il eut pour elle autant de respect que si cette princesse eût été sa propre mère ; jamais si ne s'asseyait en sa présence, & souvent il lui envoyait ou lui portait lui-même différentes choses qu'il jugeait devoir lui être agréables.

L'an **1156**, à la sixième lune, mourut en Tartarie l'empereur Kin-tsong, frère aîné de l'empereur régnant.

A la septième lune, il parut une comète qui commença à l'étoile Tsing.

1157. Les Kin n'avaient point encore fondu de monnaie, & jusque-là ils s'étaient servis des deniers qui avaient cours sous les dynasties précédentes ; cette année Ticounaï en fit frapper à son nom, & pour qu'elle eut cours, il ordonna, après quelque temps, qu'il n'y en eut point d'autre dans ses États.

L'an **1158**, à la septième lune, le roi des Kin consulta trois de ses principaux officiers, Tchang-tchongko, Makin & Tienyusin, sur la guerre qu'il voulait faire aux Chinois. Adressant la parole à Tchang-tchongko, il lui dit :

— Les bornes de notre empire avec la Chine ne passent pas sept à huit mille ly nous avons beaucoup plus de pays qu'eux, & je puis dire que je commande à un très grand empire.

— Il est vrai, répondit Tchang-tchongko, que Votre Majesté a p.557 un très grand empire, mais elle n'est pas encore en possession de celui des Chinois, qui se trouve partagé en quatre États différents ; si Votre Majesté pouvait les ranger sous sa puissance, alors elle aurait véritablement un très grand empire.

— Il me paraît aisé, reprit le roi des Kin, de soumettre les Chinois, mais, le moyen de leur déclarer la guerre sans avoir à se plaindre ?

— Je sais, reprit Tchang-tchongko, que les Song achètent des chevaux, qu'ils font fabriquer des armes, & reçoivent chez eux les habitants du Chan-tong qui désertent, sans les renvoyer, n'est-ce pas contrevenir au traité de paix, & en faut-il davantage ?

Le roi des Kin se mit à rire, ensuite il dit :

— Dès que les Song apprendront que nous armons contre eux, ils nous éviteront sans doute, & iront se cacher.

— Où pourront-ils aller, dirent en même temps Makin & Tienyusin ? Nous connaissons les îles de la mer & les routes des pays de Man & de Yueï, du Kouang-tong & du Fou-kien.

— Cela étant, ajouta le roi, le Tien veut que nous en soyons maîtres, il ne nous faudra pas plus de deux ou trois ans pour faire la conquête entière de ce qui appartient aux Song ; après il nous sera aisé de soumettre les royaumes de Corée & de Hia, & de ne former des quatre États qu'une seule puissance ; alors nous pourrons récompenser ceux qui se seront distingués, & leur faire oublier leurs fatigues.

A la neuvième lune, Ouang-kang-tchong s'entretenant avec l'empereur sur les moyens de maintenir la paix avec les Kin, lui dit :

> — Cette nation inquiète & barbare n'a jamais manqué, lorsqu'elle s'est vue en forces, de venir insulter nos limites, & de nous jurer une paix solide lorsqu'elle s'est p.558 vue trop faible. Aujourd'hui, sans nous embarrasser de leur force ou de leur faiblesse, ayons de bons généraux & des officiers expérimentés qui exercent nos troupes ; que les magasins des frontières soient toujours bien soumis & que les armes nécessaires soient toujours en état, alors si ces Tartares viennent demander à vivre en bonne intelligence avec l'empire, Votre Majesté pourra les recevoir comme faisait autrefois Ouen-ti de la dynastie des Han, ou, s'ils s'avisent de faire des courses sur nos frontières, elle les repoussera comme Taï-tsong de la dynastie des Tang.

L'empereur goûta cet avis, & donna à Ouang-kang-tchong le gouvernement de la province de Ssé-tchuen.

A la douzième lune, le roi des Kin envoya rebâtir le palais de Pien-leang que le feu avait consumé. Son intention était d'y demeurer durant la guerre qu'il méditait contre la Chine, afin d'être plus à portée de veiller sur ses généraux. Il congédia Hoang-tchong, qui était venu lui apporter des présents de la part de l'empereur. A son retour, cet envoyé dit qu'il fallait que Ticounaï eût dessein de faire la guerre à l'empire puisqu'il faisait rétablir le palais de Pien-leang, & qu'il fallait s'y préparer & ne pas se laisser accabler par leurs armées innombrables. Tang-ssé-touï, ministre d'État, qui craignait la guerre, & de donner aux Tartares quelque prétexte de mécontentement, fut irrité de l'avis de Hoang-tchong, & il l'en punit en abaissant son degré de mandarinat.

L'an **1159**, à la deuxième lune, le roi des Kin ordonna de construire un grand nombre de barques de guerre à Tong-tchéou du district de Chun-tien-fou ; il envoya en Tartarie faire le dénombrement de ceux qui

pouvaient porter les armes, dans les pays des Morgan, des Khitan & des Hi, & trouva qu'ils p.559 montaient à deux cent quarante mille hommes ; il fit faire un semblable dénombrement dans les départements de la cour du milieu, de Tchong-yuen & de Po-haï ; on écrivit les noms de tous ceux qui, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, étaient en état de servir ; leur nombre montait à deux cent soixante-dix mille : on fit cette levée dans la plus grande rigueur ; les vieillards, qui demandaient qu'on leur laissât au moins un de leurs fils pour soulager leur vieillesse, ne furent point écoutés. De plus, il envoya ordre aux gouverneurs, dans toutes les villes de son obéissance, de faire fabriquer des armes de toutes espèces, & de rassembler les anciennes pour être transportées à la cour de Yen ; comme il faisait en même temps travailler au nouveau palais de Pien-leang & qu'on tuait une multitude de bœufs pour en avoir les cuirs, les terres demeuraient incultes, les vivres étaient d'une cherté exorbitante, & le peuple réduit à la plus grande misère.

A la cinquième lune, Sun-tao-fou qui revint de Tartarie où il avait été envoyé pour les cérémonies du nouvel an, rapporta à l'empereur qu'en prenant congé du roi des Kin, ce prince lui avait dit :

> — Quand vous serez à Lin-ngan, dites de ma part à votre maître : vous servez votre empereur avec un cœur bien peu sincère ; lorsque vos sujets quittent vos terres pour venir sur les miennes, mes mandarins ont soin de vous les renvoyer aussitôt ; mais si quelques-uns des miens, par un esprit de révolte, se retirent dans vos États, ils y sont accueillis & on ne pense point à me les renvoyer ; vous achetez secrètement des chevaux & vous préparez quantité d'armes, vous marquez assez par cette conduite quels sont vos desseins.
>
> — Sont-ce des motifs, dit p.560 l'empereur, qui puissent l'autoriser à enfreindre les traités & à manquer à son serment ?
>
> — Quelle raison, répondit Sun-tao-fou, doit-on chercher dans un homme qui a tué son prince & usurpé ses États ?

Cependant les ministres Tang-ssé-touï & Chin-kaï ne purent croire le récit de Sun-tao-fou, & ils l'éloignèrent de la cour, de peur qu'il ne vînt à persuader l'empereur ; ils députèrent ensuite Ouang-lun à la cour du nord pour savoir ce qui en était ; mais celui-ci, qui ne voulait pas se perdre dans l'esprit des ministres, dit à son retour que les Tartares ne pensaient point à la guerre ; que paisibles chez eux, ils paraissaient avoir intention de vivre en bonne intelligence avec la Chine.

A la neuvième lune, mourut l'impératrice Oueï-chi, mère de l'empereur, âgée de quatre-vingt ans, & pour laquelle ce prince avait toujours marqué un respect & une attention exemplaires.

L'an **1160**, le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la douzième lune, un censeur de l'empire accusa fortement le premier ministre Tang-ssé-touï, & demanda qu'il fût renvoyé. Il ne gouvernait en effet qu'en usant de subterfuges, & à l'examiner de près, sa conduite ressemblait fort à celle de Tsin-hoeï : il avait été élevé par cet ancien ministre. Comme les chefs d'accusation portés contre lui étaient incontestables, il fut condamné à perdre sa charge & placé dans le tribunal des cérémonies où il occupa un emploi subalterne concernant les sacrifices.

L'an **1161**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

p.561 Après que Tang-ssé-touï eut été renvoyé du ministère, plusieurs mandarins avertirent l'empereur du dessein des Kin contre la Chine ; Tchin kang-pé, entr'autres, lui en parla avec tant de chaleur que ce prince commença à se précautionner contre leurs entreprises ; & comme le département de Siang-yang était le plus exposé, il donna ordre à Ou-kong, fils du brave Ou-kiaï qui était mort depuis quelques années, de prendre un renfort de trois mille hommes pour la garde de cette ville.

A la cinquième lune, Ticounaï prenant occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, lui envoya Kao-king-chan, un de ses principaux officiers, & Ouang-tsiuen, membre d'un de ses tribunaux, qui, sous le prétexte spécieux de l'en féliciter, emmenèrent à leur suite un habile dessinateur déguisé, chargé de lever un plan exact de Lin-ngan-fou, du lac qui est à l'ouest de cette ville & de tous ses environs, A leur départ, il dit à Ouang-tsiuen :

> — Lorsque vous serez devant le prince des Song, vous lui direz de ma part : on vous accuse d'avoir fait mettre le feu au palais de Pien-leang, d'avoir acheté furtivement des chevaux tartares, & d'avoir retiré sur vos terres des rebelles qui fuyaient le châtiment auquel ils étaient condamnés : il faut que vous fassiez partir pour la cour du nord quelques-uns de vos grands du premier ordre, afin qu'on les interroge sur ces différents points, & de plus, que vous cédiez les pays de Han & de Hoaï.
>
> Si l'empereur fait la moindre difficulté sur cela, ajouta Ticounaï, alors élevant la voix, maltraitez-le de paroles, dites-lui des injures, & ne craignez point ; il tremblera lui-même, & n'osera vous faire aucun mal : mon dessein est de l'irriter, pour qu'il me fournisse un p.562 prétexte plausible de lui déclarer la guerres. S'adressant ensuite à Kaokingchan :
>
> — Et vous, lui dit-il, vous aurez soin de me faire savoir comment Ouang-tsiuen se sera acquitté des ordres que je lui ai donnés.

Ouang-tsiuen étant arrivé à Lin-ngan-fou, s'acquitta ponctuellement des ordres de son maître. L'empereur l'écouta avec une modération qui le surprit ; il se contenta de lui dire :

> — J'avais appris, Ouang-tsiuen, que vous étiez d'une famille du nord en grande réputation, pourquoi lui faites-vous tort ?

Ouang-tsiuen interrompant ce propos :

— Savez-vous, lui dit-il, que Tchao-hoan [1] est mort ?

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'empereur qui l'ignorait, & il ne pensa plus qu'à le pleurer & à s'occuper des apprêts d'un deuil triennal.

A la sixième lune, Ticounaï fit partir pour le nord-ouest Saoho qu'il chargea d'ordonner, de sa part, aux Khitan de lui envoyer tout ce qu'ils avaient de jeunes gens capables de porter les armes ; les Khitan répondirent qu'étant en guerre avec plusieurs de leurs voisins, ils ne pouvaient fournir les troupes qu'on leur demandait sans se mettre à découvert. Ils le prièrent de faire agréer leurs excuses au roi des Kin, mais Saoho partit, résolu de ne pas rendre cette réponse à son maître, & il laissa à Yéliunou, qui avait quelque crédit sur ces peuples, le soin de terminer cette négociation.

Sapa, un des chefs des Khitan, outré du peu d'égard que Saoho avait à l'équité de leurs prières, se mit à la tête de sa horde & tua Ouanyen-outché & Saoho ; ensuite arrêtant p.563 Yéliunou, il leva l'étendard de la révolte en faveur de l'un des descendants de la famille royale des Leao. Aussitôt tous les officiers Khitan se rangèrent sous les enseignes de Sapa. Un des mandarins de Hien-ping-fou, appelé Couli, après s'être saisi de cette ville & de tout son département, fit mettre en état toutes les armes offensives & défensives ; il se rendit maître des trésors & des greniers publics, & ayant levé des soldats, il les conduisit à Sapa, qui, par leur jonction, se trouva assez puissant pour se soutenir.

Le roi des Kin croyant cette révolte sans conséquence, se contenta d'y envoyer quelques troupes sous la conduite de Posan-outou, qui fut battu & obligé de se retirer. Sapa connaissait l'opiniâtreté de Ticounaï : persuadé que ce prince n'en demeurerait pas là, & qu'infailliblement il renverrait une puissante armée contre laquelle il ne pourrait tenir, dans cette crainte, il passa la rivière de Long-kiu-hi, & prit la route de l'ouest

[1] C'est le nom propre de l'empereur Kin-tsong, prédécesseur & frère de Kao-tsong. Éditeur.

dans l'intention de se donner aux Leao occidentaux. Lorsqu'il était en marche, les Khitan d'en-deçà les montagnes murmurèrent d'aller si loin ; Ylaououa, profitant de leur mécontentement, tua Sapa, prit Lao-ho-chang, & alors se donnant le titre de grand général des Khitan, il reprit avec eux la route de l'est : étant arrivé à la forteresse de Sin-lo-tchaï au sud-est de Lin-hoang-fou, Oulo, gouverneur de la cour orientale, leur envoya Ylatchapa pour tâcher de les ramener à leur devoir.

Ylaououa consentit d'abord à tout ce qu'il voulut, mais dans la crainte des suites qui pourraient en résulter, il changea ensuite de sentiment. Ylatchapa voyant la vaste plaine où ils étaient campés couverte de leurs tentes, & remarquant la multitude de leurs troupes, dit à Ylaououa :

> — J'étais p.564 venu pour m'assurer par moi-même de vos forces & si véritablement vous étiez en état de soutenir ce que vous avez d'abord entrepris, mais lorsque je considère votre puissance, je sens qu'il est difficile de vous réduire par la force ; le temps de rétablir la dynastie des Leao est venu ; si c'est là véritablement votre de dessein, je me joins volontiers à vous & je ne m'en retourne pas.

Tchououa, commandant de la horde Potepen, qui était venu avec lui, leur dit à cette occasion :

> — Kouchin, ce sage ministre d'État, nous disait autrefois qu'infailliblement les peuples du nord-ouest susciteraient un jour des affaires aux Kin, & c'est ce que nous voyons aujourd'hui ; pour moi, je suis de sentiment qu'il ne faut point se soumettre.

Ylaououa n'hésita plus alors, & après avoir fait la revue de ses troupes, qu'il trouva monter à cinquante mille combattants, il s'avança du côté de Lin-hoang-fou dont il entreprit le siège.

Le roi des Kin, outré de leur défection, fit ressentir les effets de sa colère à tous ceux qu'il put trouver appartenant à la dynastie des Leao,

& même à celle des Song ; il fit mourir plus de cent trente personnes de l'une ou de l'autre famille. Cependant, méprisant la révolte des Khitan, il tourna tous ses préparatifs contre l'empereur ; & afin de veiller de plus près sur les armées qu'il destinait contre lui, il vint tenir sa cour à Pien-leang. Ses troupes, dont il fit le dénombrement, montaient à cinq cent soixante mille hommes, mais il manquait de chevaux ; pour y suppléer, il obligea tous les mandarins, depuis le septième degré, à en donner chacun un, & remontant de là jusqu'aux princes, il les obligea d'en fournir suivant le rang qu'ils occupaient ; il prit même des chevaux p.565 & des mulets de charge pour monter ses cavaliers, ce qui fut cause de la mort d'une infinité de gens. Il avait donné ordre de réserver les grains du Ho-nan pour l'approvisionnement des troupes, mais il n'avait point pourvu au fourrage : les mandarins de la province ne l'avertirent qu'il manquait, que quand ils virent arriver ce grand nombre de soldats. Ticounaï se plaignit de ce qu'ils ne l'avaient pas prévenu plus tôt, parce qu'il en aurait tiré des magasins des provinces du nord qui en étaient remplis.

> — Puisqu'il n'y en a point dans le Ho-nan, leur fit-il dire, comme le temps de la moisson n'est pas encore venu & que les campagnes en sont couvertes, qu'on s'en serve ; quand on n'en recueillerait point cette année & la suivante, qu'importe ?

Cet ordre causa un renversement général dans cette province ; on ne voyait, de tous côtés, que des voleurs qui pillaient & désolaient les campagnes : ils s'attroupaient en si grand nombre qu'ils forçaient les villes & y jetaient l'épouvante, d'autres s'emparaient des lacs & des rivières, & enlevaient aux passants tout ce qu'ils possédaient. Quelques mandarins qui en avertirent le roi, furent déposés de leurs emplois & maltraités de coups.

Il y avait alors à Sou-tsien [1] un certain Oueï-ching, homme de tête, riche & surtout très brave ; son occupation ordinaire était de s'exercer avec ses amis à tous les travaux de la guerre, & de former aux armes le peuple qu'il voulait mettre en état de servir dans l'occasion. Lorsqu'il apprit que Ticounaï faisait de si grands préparatifs, il choisit environ quatre cents hommes des mieux exercés & des plus p.566 braves, & passant avec eux le Hoaï-ho, il se rendit maître de Lien-chouï-kiun [2] qui se donna volontiers à lui, & il y leva de nouvelles troupes.

Kaoouenfou, gouverneur de Haï-tchéou [3] pour les Kin, se mit aussitôt en campagne, & vint chercher Oueï-ching, qui le battit à plates coutures, & le poursuivit vivement jusqu'à Haï-tchéou où ce gouverneur s'enferma. Oueï-ching fit occuper un terrain spacieux par ses troupes autour de la ville ; il arbora de tous côtés une grande quantité d'étendards, & fit allumer de grands feux pour intimider la ville & afin de faire croire que son armée était très nombreuse. Alors il parla aux habitants de la mauvaise foi du roi des Kin, qui, sans raison & sans aucun prétexte légitime, avait rompu la paix si solennellement jurée ; il leur peignit sa conduite dure & cruelle à l'égard de ses sujets qui le regardaient comme indigne du rang qu'il occupait ; il leur fit au contraire l'éloge de l'empereur & du bonheur dont les peuples jouissaient sous son gouvernement. Il finit par les presser de se soumettre, faute de quoi il se verrait obligé malgré lui d'user à leur égard des rigueurs de la guerre. Ce discours eut tout l'effet que Oueï-ching en attendait ; les habitants lui ouvrirent leurs portes. Le gouverneur & son fils se défendirent encore à la tête de la garnison ; mais Oueï-ching les poussant de rue en rue, leur tua plus de mille soldats & fit le gouverneur prisonnier ; cette action se passa dans la ville sans qu'on fît le moindre mal aux habitants.

---

[1] Sou-tsien-hien dans le district de Ngan-king-fou.
[2] Ngan-tong-hien dans le district de Hoaï-ngan-fou.
[3] Haï-tchéou dans le district de Hoaï-ngan-fou.

Oueï-ching, maître de Haï-tchéou, envoya sommer les p.567 villes de Kiu-chan, de Hoaï-gin, de Mou-yang, de Tong-haï & plusieurs autres du voisinage qui se soumirent toutes. Il détacha ensuite Tong-tching avec mille à douze cents hommes pour aller à Y-tchéou, qu'il surprit, & dans laquelle il tua plus de trois mille hommes. Les autres qu'il soumit se joignirent à lui, & il leur fournit des armes d'un grand magasin que les Kin avaient dans la ville, qui contenait au moins de quoi armer dix mille hommes.

Dès que les Kin apprirent l'affaire de Haï-tchéou, ils détachèrent Mongtientchinkoué avec un corps de dix mille hommes pour reprendre cette ville. Oueï-ching qui en fut averti alla au-devant de cet officier jusqu'à un pont appelé Sin-kiao, à vingt ly de la ville, & il se mit en embuscade : Mongtientchinkoué fut battu, & perdit plus de mille de ses soldats ; il fut fait prisonnier, & environ huit cents des siens se donnèrent à Oueï-ching. Ces avantages animèrent les peuples de la province de Chan-tong à secouer le joug des Kin.

Cependant Ticounaï continuait toujours ses préparatifs de guerre, & il en coûta la vie à quelques-uns de ses grands qui voulurent le détourner de cette entreprise. Il n'épargna pas même la reine Touchanchi, qu'il devait honorer comme sa mère ; il fut assez dénaturé pour la faire étrangler, ainsi que plusieurs personnes de sa maison, parce qu'elle n'approuvait pas cette expédition : il fit brûler son corps dans le palais, & jeter ses cendres dans la rivière ; ce trait de barbarie arrêta toutes les représentations.

A la troisième lune, après un nouveau dénombrement de ses troupes, qu'il trouva monter à six cent mille hommes, & qu'il disait d'un million, il les divisa en douze corps, p.568 & les fit partir par diverses routes ; il fit jeter plusieurs ponts de bateaux sur le Hoaï-ho, qu'il passa à Tsing-ho [1].

[1] Tsing-ho-hien dans le district de Hoaï-ngan-fou.

Touchan-hohi, un de ses généraux, qui avait pris la route de l'ouest, se saisit d'abord du passage de Ta-fan-koan, & alla insulter Hoang-nieou-pao. Ouang-kang-tchong, mandarin de cette petite ville, monta aussitôt à cheval, & alla à toutes brides au camp de Ou-lin, qui commandait pour l'empereur sur les frontières du Chen-si, à environ deux cents ly de distance. Entrant brusquement dans sa tente, il lui dit :

> — Est-ce qu'un grand général, sur qui l'empire a les yeux, doit dormir tranquillement à l'approche de l'ennemi, comme s'il n'avait rien à craindre ?

Ou-lin fait aussitôt décamper ses troupes, s'avance jusqu'à Cha-kin-ping, & renforce son armée de toutes les troupes éparses dans les villes voisines. S'étant emparé des postes importants, il fit un détachement qui s'approcha de Hoang-nieou-pao, afin d'encourager les assiégés, jusqu'à ce que les troupes de l'ouest que Ouang-kang-tchong avait appelées à leur secours fussent arrivées ; alors le brave Ouang-yen, un de ses officiers, donna sur les assiégeants, qu'il contraignit de se retirer. Ou-lin ayant fait construire à Pao-ki un pont de bateaux, alla forcer le camp des ennemis & défit presque toute leur armée ; après quoi il fit trois détachements sous les ordres de Lieou-haï, de Pong-tsing & de Tsao-chieou qui se rendirent maîtres, le premier de Tsin-tchéou, le second de Long-tchéou, & le troisième de Tao-tchéou.

Un certain Ouang-yeou-tchi, originaire de Kao-ping [1], p.569 apprenant que le roi des Kin avait enfreint le traité de paix, en fut si outré, que quoique simple particulier & sans en avoir obtenu la permission, il leva des troupes à ses dépens, & assembla plusieurs dizaines de mille hommes, avec lesquels il alla attaquer Taï-ming-tou, qu'il enleva aux Tartares.

Cependant la cour impériale chargea Lieou-ki de disputer au roi des Kin le passage du Hoaï-ho. Ce général en arrivant à Tsing-ho, trouva

[1] Kao-ping-hien dépendant de Tong-tchang-fou du Chan-tong.

quantité de barques de transport chargées de riz, qu'il fit attaquer par ses barques de guerre & couler à fond.

Le roi des Kin était parti de Pien-leang, & la désertion s'était mise dans ses troupes ; plusieurs de ses officiers, entre autres Foucheou, Kaotchong-kien, Lou-ouankia, Mou-yen, Kintchou, qui étaient entrés à son service à Taï-ming, se retirèrent avec les soldats qu'ils commandaient ; ils furent suivis par plus de vingt mille hommes, qui imitèrent leur exemple. Mécontents de Ticounaï, ils convinrent d'abandonner ses drapeaux & de se donner un nouveau souverain dès qu'ils seraient arrivés à la cour orientale. Oulo, gouverneur de cette cour, était fils de Olito, & petit-fils de Akouta, & en cette qualité, il avait droit à la couronne des Kin : d'ailleurs il était bon, libéral, éclairé, habile, & possédait l'estime & l'affection des Tartares.

Loukin, ancien officier tartare, arrivé de Pien-leang à la cour orientale, pendant cette fermentation, ne contribua pas peu à affermir les révoltés dans leur projet, en leur faisant part de la barbarie avec laquelle ce roi avait fait périr la reine Touchanchi, sa mère ; il leur dit encore que ses propres frères & ses parents étaient tous sur le point d'éprouver sa férocité meurtrière, ayant envoyé de ses satellites pour s'en p.570 défaire. Oulo, saisi d'horreur à ce récit, & craignant pour lui-même, alla trouver Liché, son oncle maternel, qui lui conseilla de faire mourir Kaotsunfou, son lieutenant, & de se mettre en état de défendre au moins sa vie. Comme Oulo, suivant ce conseil, avait fait arrêter Kaotsunfou, & qu'il était à la veille de le faire mourir, arrivèrent les vingt mille déserteurs, qui se chargeant de l'exécution, le mirent en pièces, & proclamèrent Oulo, empereur des Kin, à la dixième lune. Oulo, en montant sur le trône, publia un manifeste pour justifier sa conduite, & faire connaître aux Kin les crimes qui rendaient Ticounaï indigne de leur commander.

Tandis que cette révolution occupait les esprits dans le nord, Ticounaï poussait toujours sa pointe du côté du midi. Ouang-kiuen avait reçu ordre de Lieou-ki de retarder la marche de ce roi, en attendant qu'il le

vînt joindre ; mais sans égard pour ce général, il abandonna Liu-tchéou, aussitôt qu'il sut que les Tartares en approchaient, & il alla camper à Tchao-koan, d'où il s'enfuit ensuite sans combattre. Cette nouvelle inquiéta Lieou-ki : il craignit pour Yang-tchéou, & il s'y rendit après avoir quitté promptement Hoaï-yu ; ainsi il fut aisé au roi des Kin de se rendre maître de Liu-tchéou.

La démarche de Ouang-kiuen effraya quelques-uns des grands de la cour, qui conseillaient à l'empereur de monter sur ses vaisseaux & de s'éloigner en mer. Le ministre Tchin-kang-pé l'en détourna, en lui disant que s'il se retirait dans le pays de Yueï ou de Min, ce serait abandonner tous ses États à la merci des Tartares. Il lui persuada de marcher en personne à la tête de ses troupes.

Ticounaï, en partant de Pien-leang, avait envoyé p.571 Ouanyen-tchingkia avec son armée navale faire une descente du côté de Ou-lin. Li-pao qui commandait les barques impériales, sortit de Haï-tchéou, résolu d'attaquer celles des Tartares. En arrivant près de l'île de Tchin-kia-tao, les deux armées navales ne se trouvèrent séparées l'une de l'autre que par un promontoire que le vent contraire ne lui permit pas de doubler ; mais le vent ayant changé il mit aussitôt à la voile, doubla ce cap, & ayant rangé en ordre ses barques, il s'approcha de l'escadre ennemie.

Dès que Ouanyen-tchingkia aperçut les voiles de l'armée impériale, il fit couper ses câbles, abandonna les ancres, & mit à la voile pour être en état de se défendre, mais Li-pao que le vent & la marée favorisaient fut bientôt sur lui, & faisant tomber une grêle de flèches enflammées sur ses vaisseaux, le feu prit à plusieurs & y mit le plus grand désordre. Celles qui purent s'en garantir firent vent arrière & tâchèrent de se sauver ; les Chinois leur donnèrent la chasse, & les ayant atteintes, ils les accrochèrent pour la plupart : montant à l'abordage, & se servant de l'arme blanche, ils tuèrent un grand nombre de Tartares, parmi lesquels fut Ouanyen-tchingkia & six des principaux officiers ; tout le reste se

soumit au nombre de plus de trois mille. Jamais victoire ne fut aussi complète ; plusieurs centaines de barques tartares périrent par le feu : toutes les autres furent prises sans exception. Après quatre jours & quatre nuits, la flamme n'était pas encore éteinte.

Lorsque Lieou-ki arriva à Yang-tchéou, il fit passer les habitants de cette ville au-delà du grand fleuve Kiang pour les mettre à couvert de la fureur des ennemis, & il vint ensuite camper à Koua-tchéou, où il disposa ses troupe avec tant p.572 d'intelligence, que quoique inférieur en nombre aux ennemis, il les battit, leur tua un grand nombre de soldats & d'officiers, entr'autres Kaokingchan. A la onzième lune, Lieou-ki tomba malade & fut obligé de se faire porter à Tching-kiang pour tâcher de se rétablir ; Yé-y-ouen prit le commandement à sa place ; mais comme il n'avait ni l'habileté, ni la réputation de Lieou-ki, on abandonna aux Kin tout le pays de Hoaï, & ils ne s'en virent pas plutôt les maîtres, qu'ils vinrent pour s'emparer de Koua-tchéou, & s'établir sur le rivage septentrional du Kiang. Yé-y-ouen donna ordre à Lieou-ssé, neveu de Lieou-ki, & à Li-heng, de faire tête aux Tartares, mais à l'approche des ennemis Lieou-ssé s'étant retiré, Li-heng trop faible fut accablé par le nombre, & perdit beaucoup de monde ; cet échec effraya les troupes impériales, dont les Tartares eurent bon marché ; la plupart des officiers chinois y périrent, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Lieou-ssé & Li-heng purent se tirer d'affaire ; Yé-y-ouen se retira à Kien-kang.

Ticounaï, maître des rives du Kiang, fit élever un théâtre sur lequel il immola un cheval noir qu'il sacrifia au Tien ; il fit jeter un mouton & un cochon dans le Kiang ; après quoi ayant mandé Pentou, Poulouhon & les autres commandants de ses barques, il leur ordonna de se disposer à passer le Kiang. Poulouhon lui dit, que quoique leurs barques fussent plus petites que celles des Song, malgré cela elles ne pouvaient aller que fort lentement, & qu'il croyait le passage impossible :

> — Comment, répondit Ticounaï, en colère, nos barques ne sont pas trop petites pour voguer en pleine mer & elles ne seraient

pas propres à traverser p.573 un fleuve ? Je fixe le passage à demain matin, & je promets un tael d'or à la barque qui arrivera la première à l'autre bord.

Yé-y-ouen & Yu-yun-ouen qui commandaient les troupes impériales, tant celles des barques que celles de terre, virent en effet le lendemain plusieurs centaines de barques qui parurent se disposer à passer ; & peu après, soixante-dix des plus grandes s'étant détachées à un signal qu'on leur donna, vinrent attaquer les barques impériales qui défendaient le bord opposé du fleuve. Les Chinois eurent quelque désavantage au premier choc, mais ensuite Yu-yun-ouen par sa manœuvre ayant gagné le dessus sur les ennemis, leur fit reprendre le large ; alors les grandes barques impériales se mettant de la partie, il y eut un combat terrible, pendant lequel les Tartares se battant en désespérés, virent la moitié de leurs barques perdues sans vouloir céder ; à la fin cependant jugeant que leurs efforts étaient inutiles, ils se sauvèrent & voguèrent vers Ho-tchéou, où Ticounaï fit mourir tous ceux qui avaient échappé à ce carnage.

Ce même jour, si fatal aux armes des Kin, Ticounaï apprit la révolte de Oulo, qui s'était fait proclamer empereur à la cour orientale. Il fut indécis s'il retournerait du côté du nord, ou s'il tenterait de nouveau le passage du Kiang. Li-tong dans lequel il avait beaucoup de confiance, lui dit, qu'étant venu en personne attaquer les Song, & ayant pénétré fort avant dans leurs États, s'il s'en retournait avant que d'avoir fait quelque action d'éclat, il devait s'attendre à être poursuivi par les généraux chinois, & à se trouver entre deux feux, en cas que le rebelle Oulo vînt l'attaquer de son côté. Il lui dit encore qu'il n'était pas de la prudence de confier p.574 cette expédition à ses généraux, parce qu'il était à craindre que les officiers subalternes, comme les soldats, n'eussent plus la même ardeur à combattre dès qu'ils le verraient repartir pour le nord. Il lui conseilla de poursuivre les conquêtes qu'il avait projeté de faire sur les Song, après quoi il lui serait aisé de réduire le rebelle Oulo.

Yu-yun-ouen persuadé que les Tartares tenteraient de nouveau le passage du Kiang, se mit en état de les battre une seconde fois ; il plaça ses barques dans tous les endroits les plus importants de ce fleuve, avec ordre de se tenir prêtes à mettre à la voile aussitôt qu'il en avertirait. En effet, quelques jours après les Kin firent de nouvelles tentatives ; on se battit avec autant d'opiniâtreté que la première fois, & les Chinois eurent tout l'avantage. Plus de trois cents barques de guerre des Tartares furent brûlées, indépendamment de celles qu'on prit.

Après cette seconde victoire Yu-yun-ouen plus hardi qu'auparavant, vint se saisir de la montagne Kin-chan, qui forme une île au milieu du Kiang, où est le passage de ce fleuve, & il y plaça un assez grand nombre de barques, sans que celles qui défendaient le rivage du sud parussent en moindre quantité. Les officiers Kin saisis d'étonnement & d'épouvante, se regardaient les uns & les autres sans proférer un mot. Ticounaï qui s'en aperçut, leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre ; que les barques qu'ils voyaient n'étaient que des barques de papier pour leur donner le change ; un de ses officiers alors se mettant à genoux, lui dit :

> — Les ennemis sont sur leurs gardes, & ils ont fait de grands préparatifs ; il faut aller à eux, mais avec beaucoup de précautions & ne rien précipiter ; mon avis serait de retourner à p.575 Yang-tchéou, & de combiner les moyens de réussir sans courir tant de risques.

Ticounaï irrité contre cet officier, lui fit donner cinquante coups de bâton ; après quoi faisant venir les officiers de marine, il dit qu'il leur accordait trois jours, & qu'après ce délai s'ils n'avaient point traversé le Kiang, il les ferait tous mourir. Cet ordre barbare & inique les indigna ; Kao-seng, un de ces officiers, résolut aussitôt de déserter avec tous les gens qu'il commandait ; mais son dessein ayant transpiré, Ticounaï les fit arrêter, & leur fit couper la tête en présence de toute l'armée ; & afin d'empêcher à l'avenir les désertions, il publia que si quelque soldat venait à quitter ses étendards, on s'en prendrait au pouliyen ou

commandant de cinquante hommes, à qui on couperait la tête ; si le pouliyen désertait, on la couperait au meouké ou commandant de cent hommes ; enfin que si le meouké désertait, le mongan ou commandant de mille hommes, subirait la même peine ; après le mongan, l'officier général devait être puni de mort ; cet ordre rigoureux en ôtant la confiance réciproque qui doit régner entre des hommes assujettis à un même commandement, les révolta tous contre leur prince. Un nouvel ordre qu'il fit publier portait, que toutes les barques de guerre eussent à se rendre près de Koua-tchéou, pour passer le lendemain le Kiang, & que s'il en manquait une seule, il en ferait mourir les capitaines.

Yéliu-yuen-y, un des officiers généraux, outré d'indignation, alla trouver Tangcouïé, officier mongan, un de ses amis intimes, qui pensant que de tenter le passage du Kiang, c'était se livrer entre les mains des Chinois, lui proposa de retourner dans le nord & d'aller se ranger sous les drapeaux du nouvel empereur des Kin. Ayant concerté l'exécution de p.576 ce complot, Yéliu-yuen-y parla à plusieurs officiers mécontents, & le lendemain à la pointe du jour, lorsqu'on relevait la garde, ils se rendirent à la tête de leurs soldats dans le quartier du roi. Ticounaï réveillé par le bruit s'imagina d'abord que c'était une attaque des Chinois ; il se lève avec précipitation & court à ses armes, lorsqu'une flèche pénètre jusque dans sa tente ; il la prend, & voit écrit dessus le nom d'un de ses gens. Un de ses domestiques lui conseilla de se sauver au plus vite :

— Eh ! où pourrais-je fuir ? lui répondit ce prince.

Il avait revêtu ses armes pour se défendre, & vendre au moins chèrement sa vie, lorsqu'un second coup de flèche le renversa par terre ; Naho-oualopou qui avait pénétré jusqu'à sa tente, lui donna le premier coup de sabre & comme il remuait encore les pieds & les mains, on l'acheva en l'étranglant. Cette fin était digne d'un prince, dont toutes les actions furent marquées au coin de la barbarie & de la cruauté. Il devait le trône à l'assassinat de son souverain, & pour ne pas suivre les conseils de sa mère, il la fit mourir. Cruel envers ses sujets, il n'épargna pas

même la plupart de ses parents, qu'il fit périr injustement. Sans frein dans ses passions, il ravit grand nombre de femmes à leurs maris, & ne rougit pas de mettre ses propres sœurs au nombre de ses concubines.

Les soldats n'ayant plus de chef qui les retînt, se mirent à piller, & ne pensèrent plus à Ticounaï ; il n'y eut dans toute l'armée que le seul Tapan, qui prit soin du corps de ce prince : après l'avoir revêtu de ses habits, il le fit brûler. Les autres n'étaient occupés qu'à se saisir de ses femmes & à faire main-basse sur ses officiers favoris qu'ils firent mourir. Ils envoyèrent même un des leurs à Pien-leang, pour se p.577 défaire du prince héritier, qui ignorait cette révolution & n'était pas sur ses gardes. Alors l'armée ayant reculé l'espace de trente ly, on députa à Tchin-kiang pour traiter de la paix, & après avoir fait avertir les troupes qui étaient dans le Hoaï, de reprendre la route du nord, toute l'armée se mit en marche pour s'en retourner.

L'an **1162**, le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil.

Le nouveau roi des Kin, que la fin tragique de Ticounaï affermissait sur le trône, était intéressé à mettre de son parti les officiers de ce prince & à faire un arrangement avec l'empereur. Il dépêcha dans le sud Kao-tchong-kien pour donner ordre aux Kin de cesser toute hostilité contre les Song, & en même temps annoncer à l'empereur son avènement au trône & le désir qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec lui. Kao-tsong ne respirait qu'après la paix, & cette proposition ne pouvait que lui être très agréable. Cependant Tchang-tchen, assesseur du tribunal des ouvrages publics, fit entendre à ce prince qu'il fallait profiter de la circonstance pour remettre les choses sur l'ancien pied & rétablir le cérémonial tel qu'il était auparavant ; que c'était un point absolument essentiel à l'honneur de l'empire & à sa propre gloire, & que si le nouveau roi des Kin faisait quelques difficultés d'y consentir, il devait se résoudre à la guerre. L'empereur chargea Hong-maï de cette négociation, & dit à ses grands que dans le dernier traité de paix conclu

avec les Kin, il avait eu principalement en vue que ces Tartares lui renvoyassent les corps de l'empereur, son père, & des impératrices, & de procurer la liberté à l'impératrice, sa mère ; que pour réussir alors, il n'avait pas craint de se trop humilier p.578 en cédant à leurs demandes, mais que les choses étant changées & n'ayant plus ces considérations gênantes, c'était à eux à voir ce qu'il y avait à faire sur cela & de lui en faire leur rapport.

L'ambassadeur de Oulo étant arrivé à Lin-ngan où Kao-tsong tenait sa cour, remarquant qu'on ne le recevait point avec le cérémonial réglé par les derniers traités, s'en plaignit hautement & voulait s'en retourner sans rien faire ; mais le ministre Tchin-kang-pé lui allégua des raisons si convaincantes qu'il n'eut rien à répliquer, & qu'il changea de sentiment.

Cependant lorsque Hong-maï partit pour Leao-yang, l'empereur lui donna une lettre pour le roi des Kin, écrite de sa propre main, qui portait :

> « Il y a plus de trente ans que je suis éloigné de la sépulture de mes ancêtres, & que je ne puis veiller à ce qu'on la tienne en bon état & qu'on y fasse les cérémonies ordinaires ; j'en ai le cœur pénétré de douleur ; si on me rend le Ho-nan, je consens encore à vous honorer comme ci-devant, & je ne craindrai point de m'humilier devant vous.

Lorsque Hong-maï, arrivé à la cour de Yen, voulut remettre cette lettre au roi des Kin, le mandarin qui devait la recevoir sachant que le style en était changé, & que l'empereur ne s'y traitait plus de sujet ni de prince tributaire, lui dit qu'il fallait la réformer, & suivre le cérémonial réglé entre les deux couronnes par les derniers traités. Hong-maï refusa constamment de le faire. Les officiers tartares l'ayant fait arrêter, le tinrent trois jours en prison sans lui donner à boire ni à manger, après quoi ils le renvoyèrent, lorsqu'ils le virent persister dans son refus.

p.579 L'empereur Kao-tsong, prince naturellement ami du repos, avait dessein depuis longtemps d'abdiquer la couronne ; comme il n'avait point de fils, il avait adopté Tchao-oueï, prince de Kien, fils de Tchao-tching, prince de Siou, & petit-fils de l'empereur Taï-tsou à la sixième génération, qu'il destinait à être son successeur en cas qu'il n'eût point d'enfants mâles. A la cinquième lune de cette année, il le nomma prince héritier, & à la sixième, il écrivit un ordre par lequel il lui cédait l'empire. Après la cérémonie du couronnement, il se retira dans un autre palais, où le nouvel empereur, connu ensuite sous le titre de Hiao-tsong, voulut l'accompagner à pied.

Kao-tsong était un prince doux, humain, affable & qui aimait véritablement son peuple ; mais il avait peu d'esprit, & ne donnait pas assez d'attention au gouvernement qu'il abandonnait à ses ministres. Dans le commencement de son règne, il avait pour ministre Li-kang, & pour général de ses troupes Tsong-tché : si ce prince, docile à leurs conseils, n'avait point prêté l'oreille à des envieux de leur mérite, ennemis de l'État, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'eût chassé les Tartares de la Chine & qu'il ne se fût acquis beaucoup de gloire ; mais ayant fixé sa résidence dans les provinces du sud, d'où il ne voulut jamais repasser dans le nord, il se laissa entièrement gouverner par Ouang-pé-yen & Hoang-tsien-chan qu'il avait placés dans le ministère, & après eux par Tsin-hoeï : ces perfides serviteurs, sans égard pour l'honneur de l'empire, ni pour la gloire de leur maître, l'ont porté aux actions les plus lâches & les plus déshonorantes, & ont couvert son règne d'opprobre aux yeux de la postérité.

@

HIAO-TSONG

@

p.580 Dès que Hiao-tsong eut pris possession du trône, il fit publier un ordre adressé aux grands officiers de l'empire, pour les rassembler auprès de sa personne & les consulter sur la conduite qu'il devait tenir dans le gouvernement : cette démarche lui procura une infinité de bons & de mauvais conseils dont il ne fit point usage, & qui ne servirent qu'à augmenter ses irrésolutions sur la manière dont il en userait avec les Kin. Le traitement injurieux qu'ils avaient fait à Hong-maï, envoyé de Kao-tsong, lui donnait lieu de craindre qu'ils ne recommençassent la guerre avec plus de fureur que jamais ; mais ses craintes se dissipèrent lorsqu'il apprit que Ylaououa s'était révolté contre le nouveau roi des Kin & avait usurpé le titre d'empereur.

Ylaououa avait été envoyé vers les Khitan révoltés ; il était Khitan lui-même, & Oulo l'avait choisi de préférence, dans la pensée qu'il aurait plus de pouvoir qu'un autre sur leur esprit, & qu'il pourrait plus aisément les ramener à l'obéissance. Mais après s'être donné aux Khitan qu'il trouva beaucoup plus puissants qu'il ne croyait, il sut si bien les gagner, & surtout Alitchapa, qu'ils le choisirent pour le mettre à leur tête. Encouragé par ces démonstrations d'estime & d'attachement à suivre l'exemple de Oulo, gouverneur de la cour orientale, qui avait pris le titre d'empereur des Kin, il prit aussi celui d'empereur des Leao, & forma le dessein d'en relever la dynastie entièrement tombée.

Oulo ne tarda pas à envoyer contre lui des troupes qui furent battues en plusieurs combats qu'elles lui livrèrent ; p.581 ces échecs lui donnaient beaucoup d'inquiétude ; pour se mettre l'esprit en repos de ce côté-là, il leva une armée considérable qu'il envoya contre les rebelles sous la conduite de Mou-yen, son lieutenant général ; celui-ci les rencontra à Tchang-lo, les y battit, & mit leur armée en déroute.

Ylaououa recueillit les débris de son armée & s'enfuit du côté de l'ouest. Mou-yen le poursuivit dans sa retraite & le battit encore auprès de la rivière Vou-fong ; mais comme la perte de Ylaououa n'était pas considérable, & qu'il était encore en état d'entreprendre quelque chose, il alla droit à Y-tchéou dans le dessein de s'en rendre maître.

Cette guerre ne se terminant point, & Mou-yen ne pouvant venir à bout de réduire ces rebelles, Pousan-tchon-y sollicita un ordre pour aller les soumettre. Oulo le nomma général de cette armée à la place de Mou-yen, & lui donna Héchélié-tchining pour lieutenant.

Dès qu'ils eurent joint l'armée, ils marchèrent contre les Khitan, & les poursuivirent jusqu'à Hien-tsiuen, à l'ouest de la montagne Hiao-ling, où ils les taillèrent en pièces ; leur défaite fut si complète, que Ylaououa se sauva à peine avec quelques cavaliers. Il n'était pas remis de cette déroute, qu'il se vit abandonné de la plupart de ses soldats, que la terreur avait désarmés & soumis aux Kin : furieux de cette défection, il rassembla dix à douze mille de ses partisans, & alla se donner avec eux à la horde de Hi.

Ylaououa abattu par ces pertes, se voyant dans l'impuissance d'exécuter ses premiers desseins, ne songea plus qu'à trouver quelque retraite, où il fut à couvert du châtiment que les Kin ne manqueraient pas de lui faire subir s'ils pouvaient se saisir de lui ; il tourna ses vues du côté du pays de p.582 Chato, mais en chemin il fut trahi par ses propres gens qui le suivaient contre leur gré dans ce pays ; ils se saisirent de sa personne, & le livrèrent à Ouanyen-sséking, qui le fit conduire à la cour du milieu où on le fit mourir. Le reste de ses gens prit le parti de la soumission, excepté Ylatchapa, qui ne voulut jamais se rendre, & causa les plus vives alarmes sur les frontières, mais il était hors d'état d'entreprendre rien de considérable.

Au retour de Pousan-tchon-y, le roi Oulo pour récompenser ce général d'avoir étouffé cette révolte, l'envoya à la cour du midi avec la qualité de grand général des provinces méridionales, & lui donna

Héchélié-tchining pour lieutenant général ; en partant il lui dit, que si les Song s'en tenaient au traité fait avec son prédécesseur, & qu'ils vinssent payer le tribut auquel ils s'étaient obligés, il ne commît aucune hostilité contre eux. Pousan-tchon-y comprit par là que Oulo souhaitait la paix, & en arrivant il se contenta d'envoyer plusieurs détachements garder les postes les plus importants.

1163. Cependant ce général tartare, entré dans le Ho-nan avec plus de cent mille hommes de troupes, faisait courir le bruit qu'il allait recommencer la guerre. Tchang-siun qui commandait une armée dans le pays de Hoaï, proposa à la cour impériale de garnir les départements de Hiu-y, de Ssé-tchéou, de Hoa-tchéou & de Liu-tchéou, & d'observer ensuite les Tartares, afin de se régler suivant le cours des évènements. Vers le même temps, il lui vint une lettre de Héchélié-tchining, qui le priait d'engager l'empereur à remettre les choses sur le pied où elles avaient été en conséquence du traité de paix fait avec Hola, sans quoi il allait p.583 recommencer la guerre, & sans différer il envoya Poutcha-toumou & Tatcheougin avec un corps de troupes camper à Hong-hien de Fong-yang-fou. Siao-ki alla camper à Ling-pi, où il fit faire de grandes provisions de grains.

Ces deux places étaient de la plus grande importance, & servaient de barrière au pays de Hoaï ; Tchang-siun voulant de son côté s'en assurer, envoya Li-hien-tchong pour s'emparer de Ling-pi, & Chao-hong-yuen qu'il fit aller par Ssé-tchéou, avait ordre de se rendre maître de Hong-hien. Li-hien-tchong passa le Hoaï-ho à Hao-leang, dans le district de Fong-yang-fou ; lorsqu'il arriva à Teou-keou, au sud-ouest de Hao- leang, il rencontra Siao-ki qui venait au-devant de lui avec un corps de Tartares ; il le battit & le poussa si vivement qu'il reprit Ling-pi, où il entra aussitôt. Il s'y comporta avec tant de sagesse qu'il n'y eut pas un seul habitant de tué, ce qui lui concilia l'estime & la confiance de tout le pays de Tchong-yuen, dont les peuples venaient en foule se soumettre à lui.

Chao-hong-yuen ne fut pas si heureux dans son expédition de Hong-hien ; il fut longtemps à se morfondre devant cette place sans pouvoir la prendre, jusqu'à ce que Li-hien-tchong y eût envoyé des Tartares qui s'étaient attachés à lui. Ceux-ci eurent l'adresse de persuader à Poutcha-toumou & à Tatcheou-gin que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre était de se rendre à leur général. Convaincus de leurs raisons ils ne tardèrent pas à l'aller trouver, & furent bientôt suivis par Siao-ki, ce qui couvrit de honte Chao-hong-yuen, & dès lors la jalousie ne lui fit plus voir dans Li-hien-tchong qu'un ennemi dont il devait se venger. Ce dernier s'étant approché ensuite de Sou-tchéou de Fong-yang-fou, où les p.584 Tartares vinrent l'attaquer, il les y battit encore & les poursuivit plus de vingt ly ; alors Chao-hong-yuen vint le joindre & fut témoin de sa bravoure & de sa bonne conduite. Après la défaite des ennemis, Li-hien-tchong revint à Sou-tchéou, dont il emporta les dehors en moins d'une heure ; mais cette ville ne fut pas forcée pour cela : on se battit encore dans les rues avec tant d'opiniâtreté, que les Tartares y eurent plusieurs mille hommes tués & plus de huit mille faits prisonniers : ce ne fut qu'après ce rude combat que Li-hien-tchong s'en vit le maître.

La prise de cette place fit grand bruit & couvrit de gloire les troupes chinoises ; la cour impériale en témoigna une joie extraordinaire, & l'empereur, dans les transports de la sienne, écrivit à Tchang-siun ce peu de mots :

> « Les nouvelles que nous recevons de la frontière ont fait un plaisir extrême à tout le monde, tout retentit de vos louanges, l'allégresse est universelle, & depuis dix ans on n'a point vu de victoire aussi complète.

Cependant Héchélié-tchining revint de Souï-yang avec une nouvelle armée pour reprendre Sou-tchéou. Li-hien-tchong le défit encore & l'obligea de se retirer ; mais les Tartares qui ne voulaient pas laisser cette place entre les mains des Chinois, assemblèrent une armée de cent mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, & l'y envoyèrent sous les

ordres du général Possa. Dès que Li-hien-tchong apprit que les Tartares venaient à lui en si grand nombre, il envoya prier Chao-hong-yuen de le venir joindre, afin qu'unissant leurs forces & agissant de concert, ils pussent résister à l'ennemi ; mais Chao-hong-yuen qui désirait sa perte, ne répondit rien & se tint dans son poste.

p.585 Li-hien-tchong cependant ne perdit point courage & quoique ses forces fussent de beaucoup inférieures à celles des Tartares, il se flatta de pouvoir conserver Sou-tchéou, & que Chao-hong-yuen faisant de plus sérieuses réflexions sur ses propres intérêts, se porterait de lui-même à le secourir. Suivant ce plan, à mesure que les troupes tartares arrivaient ils les attaquait & les mettait en déroute ; il livra ainsi plus de cent combats, dans lesquels les Kin furent battus & perdirent beaucoup de monde ; mais quand il vit que leur nombre croissait tous les jours & qu'il leur arrivait sans cesse des renforts de troupes fraîches, il s'en tint à défendre sa place.

Chao-hong-yuen, furieux de voir échouer tous ses mauvais desseins, séchait d'envie au récit des exploits glorieux de Li-hien-tchong, qui toujours en action harcelait l'ennemi sans relâche, & soutenait avec une poignée de soldats les efforts d'une armée formidable. Confus de l'inutilité de ses premières tentatives, il s'attacha à le rendre odieux aux soldats en condamnant sa conduite & blâmant toutes ses opérations :

> — Est-ce au cœur d'une saison, leur disait-il, qu'il faut accabler les soldats sous le poids d'une cuirasse ? N'est-ce pas les dévouer à une mort certaine, que d'exposer aux ardeurs du soleil ceux que le fer des ennemis a pu épargner ?

Ces discours semés avec adresse abattirent tellement le courage de ses soldats & même de ses officiers, que plusieurs l'abandonnèrent & s'enfuirent.

Li-hien-tchong défendait sa place avec la même valeur, rien ne lassait sa confiance, & dans un assaut que les assiégeants livrèrent, il leur tua tant de monde que les fossés furent comblés de leurs cadavres.

Quelques jours après, ils p.586 revinrent à la charge & attaquèrent l'angle du nord-est avec une fureur qu'animait encore le dépit de leur défaite, mais ils furent si vivement repoussés, & laissèrent sur la place un si grand nombre des leurs, que désespérant de pouvoir le forcer, ils levèrent le siège & se retirèrent. Li-hien-tchong, que tant de combats avaient épuisé, se trouvant hors d'état de poursuivre les ennemis avec quelque avantage, vit échapper de ses mains, par la perfidie de son antagoniste, une si belle occasion de reprendre tout le Ho-nan.

Après la levée du siège, Chao-hong-yuen vint trouver Li-hien-tchong, & lui dit :

> — Les Tartares sans doute ne s'en tiendront pas là, & déjà le bruit se répand qu'ils reviennent avec une armée de deux cent mille hommes ; vous connaissez la célérité de leur marche, c'est trop risquer que de les attendre ici ; vous ferez ce que vous voudrez, pour moi, je me retire avec mes troupes, que je ne veux pas exposer à une déroute certaine.

Li-hien-tchong n'était plus en état de faire ce qu'il avait fait, & il savait que Chao-hong-yuen ne changerait pas de résolution ; il se contenta de dire en poussant un profond soupir :

> — Le Tien sans doute ne veut pas que nous reprenions le pays de Tchong-yuen, autrement permettrait-il qu'on nous arrêtât en si beau chemin ?

Il partit la même nuit avec ce qui lui restait de troupes, & marcha vers Hiu-y avec Tchang-siun.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la huitième lune, Héchélié-tchining adressa encore à un des tribunaux de l'empire, une lettre dans laquelle il demandait qu'on s'en tînt aux anciennes limites des deux empires, & qu'on donnât chaque année ce dont on était p.587 convenu ; que l'empereur se reconnût sujet des Kin, & enfin qu'on leur rendît tous ceux du pays de Tchong-yuen qui s'étaient

donnés aux Chinois ; il promettait qu'à ces conditions la guerre cesserait aussitôt, mais, en cas de refus, il menaçait qu'elle serait éternelle.

L'empereur, après avoir pris sur cela le conseil des grands, répondit que les départements de Haï-tchéou, de Tang-tchéou, de Teng-tchéou & de Ssé-tchéou n'avaient été pris qu'après plusieurs atteintes portées au dernier traité de paix, & avant que l'envoyé chinois partît pour se rendre à la cour des Kin ; que l'argent & les soieries ne souffraient aucune difficulté ; mais quant au pays de Hoaï, oriental & occidental, que c'était un article qu'on ne pouvait leur accorder. Il envoya cette réponse par Lou-tchong-hien, mandarin du tribunal, auquel la lettre des Tartares avait été adressée.

Lorsque Lou-tchong-hien arriva à Sou-tchéou, dont les Kin s'étaient emparés aussitôt après le départ de Li-hien-tchong, le général Pousan-tchon-y l'y reçut avec tant de hauteur, que ce ministre qui n'avait aucune habileté pour traiter des affaires de cette conséquence, en fut épouvanté & en devint presque muet ; tout ce qu'il put répondre aux propositions de Pousan-tchon-y, fut qu'à son retour il ne manquerait pas d'en faire son rapport ; ensuite il se chargea d'une lettre de ce général, qui contenait quatre conditions auxquelles il offrait la paix : que l'empereur aurait pour le roi des Kin le même respect & la même déférence qu'un neveu a pour son oncle paternel ; qu'on rendrait aux Kin les départements de Tang-tchéou, de Teng-tchéou, de Haï-tchéou & de Ssé-tchéou ; que chaque année on leur enverrait la même somme d'argent & le même nombre de pièces de p.588 soie qu'ils recevaient auparavant ; enfin que tous ceux de leurs sujets qui s'étaient retirés sur les terres de l'empire, soit par révolte ou autrement, leur seraient rendus.

On jugea par cette réponse, qui indigna toute la cour, que Lou-tchong-hien avait mal conduit sa négociation ; plusieurs d'entre les grands l'accusèrent d'avoir déshonoré l'empire, & demandèrent qu'on le fît mourir ; l'empereur se contenta de le casser de sa charge & de l'envoyer en exil à Tchin-tchéou. Ce prince alors jeta les yeux sur Ouang-

tchi-ouang qu'il croyait plus en état de ménager cette affaire que Lou-tchong-hien ; quelque temps auparavant il l'avait ouï parler avec assez de sagesse sur les désavantages de la guerre, ainsi il le nomma pour traiter avec les Tartares, & lui donna seulement ces instructions : que si après avoir disputé les premiers articles, il était obligé de les accorder, il diminuerait de moitié l'argent & les soieries que les Kin exigeaient. Tchin-leang-han, qui connaissait mieux Ouang-tchi-ouang que l'empereur, n'était point d'avis qu'on cédât ces quatre départements aux Tartares, c'est pourquoi il représenta, en qualité de ministre d'État, qu'après la honte dont Lou-tchong-hien venait de couvrir l'empire en s'acquittant si mal du ministère dont on l'avait honoré, il lui semblait qu'on devait encore moins penser à envoyer Ouang-tchi-ouang à qui une commission de cette importance ne convenait pas mieux ; que les quatre départements dont les Kin voulaient qu'on les mît en possession, étaient quatre postes trop intéressants à l'empire pour qu'on dût les leur céder ; qu'il ne fallait absolument plus penser à une pareille proposition : qu'on ne devait ni leur promettre, ni leur donner l'argent & les soieries qu'après qu'on serait maître des sépultures p.589 impériales :

> — Je prie Votre Majesté, ajouta-t-il, de faire attention à ce que j'ose lui représenter, & d'envoyer par provision quelque homme habile qui sache ménager les intérêts de l'empire ; après quoi il sera temps de conclure la paix, si on la juge nécessaire.

L'empereur goûta cet avis, & nomma Hou-fang à qui il remit l'ordre suivant, écrit de sa propre main.

> « Que Ouang-tchi-ouang renvoie incessamment les instructions que je lui ai données & tous les présents destinés pour les Kin ; qu'il s'arrête lui & toute sa suite sur les limites & y attende mes ordres ; que Hou-fang fasse son possible pour arriver le premier à l'armée tartare, & s'il n'y arrive qu'après Ouang-tchi-ouang, & qu'on vienne encore à parler de rendre les quatre

départements dont il s'agit, qu'il rompe toute négociation & qu'il n'en soit plus parlé.

1164. Hou-fang fit tant de diligence qu'il arriva le premier sur les limites ; il fit demeurer Ouang-tchi-ouang, & se rendit à l'armée tartare, où il soutint si bien l'honneur & les intérêts de l'empire, que les officiers des Kin, irrités de sa hardiesse, le firent arrêter & mettre en prison. L'empereur, instruit de ce procédé violent, jugea que c'était un effet de la protection du Tien de ce qu'il n'y avait eu rien d'arrêté sur la paix, & il en espéra beaucoup d'avantages : il envoya ordre à Ouang-tchi-ouang de rapporter tous les présents.

Pousan-tchon-y après avoir fait arrêter Hou-fang, dépêcha un de ses officiers à Oulo, son maître, avec un mémoire, dans lequel il lui rendait compte de ce qui s'était passé à cette occasion. Oulo l'ayant lu, dit tout haut devant ses grands :

> — Quel crime a commis l'envoyé des Song pour le faire arrêter ? Qu'a fait ce mandarin que son devoir ne lui commandât ? C'est à tort qu'on l'a puni d'avoir rempli p.590 son ministère en sujet fidèle & zélé ! Qu'on donne ordre à Pousan-tchon-y de le relâcher & de le renvoyer avec honneur, & que l'affaire des limites entre les deux couronnes soit remise au tribunal du grand général de notre empire afin qu'il la règle lui-même.

Quelques grands de la cour impériale n'étaient cependant pas d'avis qu'on s'opiniâtrât à ne rien accorder aux Tartares ; plusieurs d'entr'eux qui avaient à leur tête Tang-ssé-touï, un des ministres d'État, craignaient que ce ne fut un obstacle invincible à la paix, & qu'un refus obstiné n'allumât le feu d'une guerre qu'on ne serait plus maître d'éteindre quand on voudrait. Tang-ssé-touï qui avait représenté ces choses à l'empereur d'une manière fort vive, voyant qu'il ne gagnait rien, & que ce prince suivait en tout les vues de Tchang-siun, eut recours à l'empereur, son père, dont il espérait obtenir un ordre qui le disposerait

à écouter des voies de conciliation pour parvenir à la paix. Kao-tsong fit une réponse par écrit, qu'il envoya à un tribunal où se rapportaient les affaires de trois provinces, afin qu'elle devînt publique : cette réponse était conçue en ces termes :

> « Vous, Tang-ssé-touï, qui êtes ministre d'État, croyez-vous qu'on doive prêter l'oreille aux propositions des Kin, quelque déraisonnables qu'elles soient ? L'état des affaires de l'empire ni la puissance des Tartares d'aujourd'hui ne peuvent se comparer à ce qui s'est passé du temps de Tsin-hoeï, & vous devez avouer que vous n'avez pas son habileté.

Cette réponse mortifia Tang-ssé-touï, & persuadé qu'elle venait de Tchang-siun il résolut de le perdre ; mais la mort de ce général l'en empêcha. Tchang-siun qui était déjà sur l'âge, après avoir pourvu à la sûreté des limites, y avait p.591 tellement disposé les troupes, qu'en très peu de temps on pouvait y assembler une armée de plus de cent mille hommes avec des vivres en abondance. Voyant les choses en si bon état il se rendit à Kien-kang, dont il était gouverneur ; il y tomba malade à son arrivée & mourut peu de temps après.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Après la mort de ce gouverneur, Tang-ssé-touï qui marchait sur les traces de Tsin-hoeï, par le désir qu'il marquait de conclure la paix avec les Tartares, crut qu'il ne trouverait plus d'obstacles de la part de l'empereur, & il proposa à ce prince d'envoyer Oueï-ki à l'armée des Kin pour la négocier avec eux, se réservant de lui fournir les instructions nécessaires dans une conjoncture si délicate. L'empereur y consentit & lui ordonnant de lui faire voir un modèle de la lettre qu'il devait envoyer au roi des Tartares, il obéit ; elle commençait par ces mots :

> « Votre neveu, l'empereur du grand empire des Song offre avec un profond respect cette lettre à son oncle, l'empereur du grand empire des Kin.

L'empereur à l'inspection de ce début, fit venir Oueï-ki & lui dit :

> — Je vous envoie offrir la paix aux Tartares à quatre conditions, dont il ne faut pas vous départir ; la première regarde le cérémonial que je veux remettre sur l'ancien pied ; la seconde qu'ils retirent leurs troupes, & que de part & d'autre on suspende toute hostilité ; la troisième qu'on diminue les sommes d'argent & la quantité des soieries qu'on s'était engagé à leur fournir annuellement ; & la quatrième, qu'on ne me pressera plus de p.592 renvoyer ceux à qui j'ai accordé un asile, ne pouvant me résoudre à livrer des hommes qui se sont donnés volontairement à moi ; tel est le motif pour lequel je vous envoie.

Tang-ssé-touï voyant que l'empereur ne se relâchait en rien de ses prétentions, désespéra de la paix. Il crut cependant qu'il en viendrait à bout, en agissant suivant ses propres lumières, & il se servit d'un moyen sans exemple dans l'histoire ; ce fut d'envoyer sous main Sun-tsao aux généraux tartares, pour leur donner à entendre que la seule voie qui leur restât pour obliger l'empereur à en passer par où ils voudraient, était d'envoyer une armée capable de l'y contraindre. Les généraux tartares satisfaits de cet expédient assemblent leurs troupes, passent par Tsing-ho, & s'avancent vers Tchou-tchéou. Oueï-ching à qui l'empereur venait de donner le commandement des troupes de ces quartiers, entra aussitôt en campagne pour faire face à l'ennemi.

Les deux armées se rencontrèrent à Hoaï-yang, & se choquèrent avec fureur ; le combat fut si opiniâtre qu'il dura depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, sans que la victoire penchât plus d'un côté que l'autre : elle eût encore été longtemps à se décider, si Touchan-kening n'eût amené un corps de cavalerie encore fraîche qui chargea tout à coup. Ce renfort haussa le cœur aux Tartares ; Oueï-ching ne perdit cependant pas courage ; il soutint longtemps l'effort de ces nouveaux ennemis, & fit également le devoir de capitaine & de soldat :

suppléant au nombre par la prudence, tantôt il recule quelques pas & feint de céder l'avantage pour fondre avec plus d'impétuosité sur le Tartare qui le croit vaincu ; tantôt oubliant le soin de ses jours, il affronte le danger & pénètre dans les bataillons les plus p.593 épais, & frappant à droite & à gauche, il leur ouvrit un passage ; enfin la force prévalut : accablé par la multitude & couvert de blessures, ce général sentit évanouir ses forces & tomba de cheval ; ses troupes ne pensant plus qu'à fuir, les Tartares vainqueurs en firent un carnage horrible : la prise de Tchou-tchéou fut le prix de la victoire.

La perte de cette bataille étonna la cour impériale, qui ne s'attendait pas qu'après le départ de Oueï-ki, les Kin passassent sitôt le Hoaï-ho ; Tang-ssé-touï seul n'en était point surpris : quelques paroles qui lui échappèrent rendirent sa conduite suspecte aux censeurs ; l'absence de Sun-tsao, dont on apprit le voyage à l'armée des Tartares confirmant leurs soupçons, ils l'accusèrent de les avoir attirés, & parvinrent à le faire casser de sa charge : il fut exilé à Yong-tchéou. Cette punition ne leur parut pas suffisante. Une trahison aussi évidente excita l'indignation universelle : Tchang-koan, escorté de soixante-douze lettrés, se rendit à la porte du palais, tenant en main un mémoire qu'il présenta à l'empereur ; il était composé au nom de tous : ils demandaient, d'un ton à faire craindre les suites d'un refus, la mort de Tang-ssé-touï, comme traître à l'empire, & ils exigeaient aussi qu'on écartât de la cour tous ceux qui avaient quelque raison avec lui ; ce coup de vigueur devint bientôt public, & le bruit en parvint aux oreilles de Tang-ssé-touï ; il fut tellement effrayé à la vue du supplice dont il était menacé, qu'il en tomba malade & mourut peu de temps après.

1165. Oueï-ki, chargé de porter aux Tartares les conditions d'une paix que les deux partis souhaitaient ardemment, maintint l'honneur & la dignité de l'empire, au mépris des ordres qu'il avait reçus de Tang-ssé-touï. Tchangkongyu, p.594 que le roi Oulo avait nommé pour traiter avec lui, lisant sur ses expéditions le titre d'empereur du grand empire des

Song, en fut choqué : il fit beaucoup de difficultés sur cet article, & voulait absolument l'obliger à effacer le mot de grand. Oueï-ki refusa courageusement de lui donner cette satisfaction, il défendit sa cause avec éloquence, exaltant les grandes qualités de l'empereur, & l'amour que tous ses peuples lui portaient : il ajouta que ses États se trouvaient dans une situation si florissante, qu'on n'y pensait plus qu'à la guerre, & à reprendre sur eux tout ce qu'ils avaient usurpé dans des temps plus malheureux :

> — Vous flattez-vous, disait-il, que vos armes prospèreront comme par le passé ? qu'un tel espoir ne vous abuse point : dans l'état où sont les choses, je vois plus à craindre pour vous qu'à espérer.

Soit que Oulo, roi des Kin, ajoutât foi à ces paroles, ou que fatigué d'une si longue querelle, il eût à cœur de la terminer, il voulut la paix à quelque prix que ce fût ; il acquiesça à toutes les conditions que l'empereur lui imposait ; en conséquence il fut stipulé que le cérémonial serait remis sur l'ancien pied, avec cette restriction, que l'empereur aurait pour lui la même déférence qu'un neveu a pour son oncle, & qu'en lui écrivant il ne prendrait point d'autre nom ; qu'on diminuerait de cent mille taëls l'argent que les Song avaient coutume de donner tous les ans ; qu'on s'en tiendrait quant aux limites, à ce qui avait été déterminé la quatorzième année du règne de son prédécesseur ; enfin qu'on ne renverrait point les transfuges à qui on laisserait la liberté de demeurer ou de s'en retourner sans qu'on pût les inquiéter sur le passé.

La nouvelle d'un traité si avantageux causa une joie p.595 incroyable à toute la cour ; l'empereur caressa beaucoup Oueï-ki, & loua publiquement sa bonne conduite : il ne s'en tint pas là ; convaincu de son habileté il le combla de bienfaits & d'honneurs, & le revêtit des emplois les plus considérables.

L'an **1166**, à la deuxième lune, mourut Pousan-tchon-y, généralissime des troupes des Kin. Le roi Oulo ressentit vivement cette

perte ; cet officier était l'âme de toutes les opérations & l'homme le plus intègre : doux & affable à l'égard de ses inférieurs, plein de vénération pour le vrai mérite & d'estime pour les lettrés, il avait subjugué tous les cœurs ; sage dans les conseils, intrépide à la guerre, également propre à former un projet & à l'exécuter, il honora autant le ministère que le commandement des armées : incapable de s'élever au-dessus de son maître, quoiqu'il le surpassât en vertus, il sut ignorer ses services & se contenter du plaisir de s'être bien acquitté de son devoir.

L'an **1167**, à la cinquième lune, l'empire pleura aussi la perte de Ou-lin, commandant des troupes dans la province de Ssé-tchuen, emploi dans lequel il avait succédé à Ou-kiaï, son frère ; l'un & l'autre servirent l'empire avec l'habileté qu'ils firent paraître dans le commandement, & les preuves de la valeur la moins équivoque qu'ils donnèrent dans les combats, les firent adorer du soldat ; il n'est point douteux que deux hommes doués d'aussi grandes qualités n'eussent chassé les Tartares du Chen-si, si on eût suivi leurs grandes vues.

1168. Poussée autrefois à un haut degré de perfection, l'astronomie commençait à déchoir par la paresse & l'incapacité p.596 des membres du tribunal des mathématiques. Les grands semblaient trop négliger la connaissance de cette science sublime ; on eût à peine trouvé parmi eux quelqu'un capable de juger un ouvrage concernant ces matières. Cependant un homme du commun, dont le nom est resté dans l'oubli, en présenta un, dans lequel il prétendait corriger les erreurs où l'on était tombé depuis longtemps : l'empereur l'envoya à ses lettrés, afin qu'ils l'examinassent & en portassent leur jugement ; mais l'ignorance où leur inapplication les avait plongés les mettant hors d'état d'en décider, ils se contentèrent de dire, pour ne pas paraître indignes de la confiance qu'on leur accordait, qu'il différait peu d'un autre dont le titre était *Kien-tao-ly*, & ils l'approuvèrent sous ce nom. Cette décision, quelque hasardée qu'elle fut, ne laissa pas de donner cours au livre.

L'an **1169**, le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1170**, tandis que les Tartares Kin ébranlaient l'empire par les plus violentes secousses, les Hia étaient dans la plus grande sécurité & vivaient dans une paix profonde, lorsqu'elle fut troublée par les cabales & les intrigues de Gintékin, qui parvint au ministère. Cet homme inquiet & ambitieux, las d'obéir, n'aspirait qu'à partager le trône avec son souverain ; il commença par se faire un parti puissant dans les États de son maître, & lorsqu'il se crut bien affermi, il osa lui proposer de lui en céder une partie. Liginhiao, (c'était le nom de ce prince) incapable d'une ferme résolution, eut la faiblesse de consentir au partage : ils convinrent de ne rien statuer qu'ils n'eussent obtenu le consentement p.597 du roi des Kin, dont ils se reconnaissaient tributaires. Ils lui députèrent en effet quelques officiers de confiance, pour le prier de ratifier leur traité.

Oulo, roi des Kin, surpris d'une proposition si extraordinaire, vit bientôt quel en était le mobile : il ne put se résoudre à favoriser l'injustice, & refusa d'abord son agrément ; le grands lui représentèrent que si ce roi & son ministre avaient la fureur de s'entre-détruire, il était de son intérêt à lui de demeurer neutre & de ne point se mêler de leurs différends ; que rien ne devait l'empêcher de leur accorder ce qu'ils demandaient, quelque bizarre que fût leur convention. Oulo ne goûtait point cet avis. Est-il probable, disait-il, qu'un prince soit assez dépourvu de sens pour diviser ses États & les partager avec un autre, s'il n'y est contraint par de fortes raisons ; c'est sans doute son ministre qui veut le forcer à ce partage : les Hia relèvent de nous depuis un grand nombre d'années, & je ne souffrirai pas qu'un rebelle les opprime. Si leur roi est hors d'état de lui résister, n'est-ce point à nous à le défendre ? Jamais je ne consentirai à le voir opprimer. Oulo après avoir découvert ses sentiments, congédia les envoyés du roi Liginhiao : il renvoya aussi ses présents, & lui fit porter la réponse suivante :

> « Prince, vous devez regarder comme un dépôt sacré l'autorité que vous avez reçue de vos ancêtres, il ne vous est pas permis d'en aliéner la moindre partie. La demande que vous me faites n'est point d'une nature à être accordée sans un mûr examen ; j'en ignore le motif & le principe, & c'est pour m'en instruire que je vous envoie cet officier : ouvrez-lui votre cœur, & découvrez-lui sans détour la racine du mal, je me charge d'y porter remède.

Cette p.598 réponse étourdit Gintékin, & réveilla Liginhiao de son indolence léthargique. Enhardi par le secours qu'il espérait, il résolut de se défaire d'un traître dont il avait tout à craindre.

Le perfide ministre voyant échouer ses desseins du côté des Tartares, s'adressa aux officiers chinois, qui gardaient les frontières limitrophes des deux empires ; il tenta toutes sortes de voies pour les séduire & les porter à favoriser son entreprise auprès de l'empereur ; mais la réponse de ces officiers étant tombée entre les mains d'un homme du parti des Hia, il la porta à Liginhiao, qui sur-le-champ fit arrêter Gintékin & lui fit trancher la tête.

1171. Avant que l'empereur parvînt au trône, ses précepteurs lui avaient tellement imprimé dans l'esprit le respect qui est dû au Tien, qu'il s'en occupait sans cesse ; & lorsqu'il fut revêtu du pouvoir souverain, il s'empressa de lire dans le *Chu-king* les endroits où il était parlé de la vénération & du respect qu'on doit avoir dans le culte qu'on lui rend : il en fit faire plusieurs images, afin que les ayant sans cesse devant les yeux, ces devoirs se gravassent profondément dans sa mémoire.

Lorsqu'elles furent finies, il les montra à ses ministres & leur dit :

> — J'ai lu dans le chapitre Vou-y du *Chu-king*, que les empereurs qui ont craint & respecté le Tien, ont été longtemps sur le trône ; pour m'imprimer cette crainte respectueuse dans le cœur, j'ai fait peindre ces deux images, afin que les ayant soir &

matin devant les yeux, & veillant sur moi-même, je sois réservé dans toutes mes actions ; c'est pour cela que je les appelle King-tien-tou, c'est-a-dire, *images pour honorer le Tien.*

— Sire, lui dit Yu-yun-ouen, si p.599 Votre Majesté met en pratique les grands sentiments qu'elle témoigne, & qu'elle soit pénétrée de cette crainte respectueuse, elle se remplira des plus sublimes connaissances, & en tirera les plus précieux avantages.

A la dixième lune, Oulinta-tiensi, envoyé du roi des Kin, vint pour féliciter Hiao-tsong à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance ; cet envoyé voulut exiger que ce prince descendît de dessus son estrade ; Yu-yun-ouen pria l'empereur de rentrer dans l'intérieur de son palais, & fit dire à l'envoyé par l'officier de garde que son maître lui donnerait audience le lendemain jour de sa naissance.

L'an 1172, à la quatrième lune, mourut Héchélié-tchining que le roi des Kin avait placé depuis quelques années au rang des ministres d'État. Quelque temps avant sa mort, Oulo donnant un grand repas à ses courtisans dans le palais du prince héritier, jeta les yeux sur Héchélié-tchining, & adressant la parole à son fils, il lui dit :

— Envisagez cet homme ; si l'empire est exempt de troubles, si vous & moi jouissons du bonheur de la paix, c'est à lui que nous le devons.

Sa mort l'affligea sensiblement, il fit publiquement son éloge, dans lequel il ne craignit pas de dire que jamais la nation des Kin n'avait eu un plus vaillant homme.

Quelque temps après, dans une audience qu'il donnait à ses ministres pour régler les affaires du gouvernement, il leur dit :

— Nous avons coutume depuis longtemps d'échanger nos soies contre les pierres précieuses des Hia ; pourquoi leur donner des choses de première nécessité pour des curiosités qui ne

servent qu'à entretenir l'orgueil & la vanité ? Je ne veux plus que de pareils échanges aient lieu, & je défends expressément ce commerce ; il nous reste un p.600 autre abus à réformer ; c'est par un travail long & pénible que le peuple tire l'or & l'argent des entrailles de la terre, & je sais qu'on le frustre dans les douanes d'une partie du profit qu'il en retire ; qu'à l'avenir on n'exige rien pour cet objet.

Ce fut sur la fin de cette année que Tchu-hi acheva de réunir au *Tsé-tchi-tong-kien* de Ssé-ma-kouang le Kang-mou [1] qu'on y voit ; il le fit à l'imitation de ce qu'avait pratiqué Confucius dans le Tchun-tsiou, afin qu'on vît d'un coup d'œil les traits les plus instructifs & les plus intéressants de l'histoire.

L'an **1173**, le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil,

Tchu-hi, nommé mandarin de Taï-tchéou où on l'envoya, était originaire de Ou-yuen dans le département de Hoeï-tchéou du Kiang-nan ; dès sa plus tendre jeunesse il avait aimé l'étude avec passion ; son père Tchu-song, qui découvrait en lui une si belle inclination, s'appliqua à faire fructifier ses talents naissants : il était alors gouverneur de Tao-tchéou ; attaqué d'une maladie très dangereuse, il le fit venir, & lui dit qu'il connaissait trois personnes capables p.601 de lui donner les plus belles connaissances, Hou-hien, Lieou-mien-tchi & Lieou-tsé-hoeï, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup d'estime & de vénération ; & il lui conseilla de les aller trouver & de les servir comme ses maîtres. Tchu-hi, après la mort de son père, se rendit suivant ses ordres auprès de ces

[1] Kang exprime en chinois la corde qui fortifie un filet, & Mou les yeux ou les mailles du filet. Par ces deux termes joints ensemble, ils désignent l'abrégé sommaire des faits de l'histoire chinoise, mis en grosses lettres & visible au premier coup-d'œil. Ce *Kang-mou* inséré dans le *Tong-kien*, & qui est d'ordinaire compris en une ligne ou deux au plus, répond à l'argument que nous mettons à la tête de nos chapitres pour annoncer en gros ce que ces chapitres contiennent. Le *Tong-kien* est le texte dont le *Kang-mou* est l'annonce. Voyez ce qu'en dit le père de Mailla dans sa préface, tome I, page 45. Ces *Kang-mou* sont fort du goût des Chinois, & il est certain qu'ils donnent beaucoup de facilité pour saisir la suite des faits coupés nécessairement dans les annales. Éditeur.

trois sages, résolu de se donner tout entier à l'étude sous leur direction : il y fit tant de progrès, que dans peu de temps il fut en état de subir l'examen du doctorat, & l'obtint dès la première fois. Il fut ensuite créé petit mandarin à Tong-ngan-hien ; mais cet emploi le détournant trop de ses études, il l'abandonna pour aller trouver Li-tong de Yen-ping qui avait étudié sous Lo-tsong-yen, qu'on disait lui avoir fait part des plus beaux secrets qu'il possédait ; il fit le chemin à pied, poussé par un désir violent de s'instruire ; c'est de lui qu'il apprit que la science consiste à épuiser les lumières de la raison & à communiquer ce qu'on fait ; à éviter habilement les pièges de l'erreur, & à suivre en tout la voie de la vérité.

Tchu-hi s'acquit bientôt la réputation de savant, & fut mandé plusieurs fois à la cour pour occuper des emplois importants ; il refusa d'abord d'y aller, ensuite il se rendit aux instances réitérées, & accepta les postes qu'on lui offrait ; mais il les quitta à plusieurs reprises, parce qu'il n'y trouvait pas assez de temps de reste pour vaquer à l'étude : dans la suite il y vit moins de difficultés.

L'empire jouissait alors d'une paix profonde, & les Tartares vivaient en bonne intelligence avec les Song, par la prudence & la sagesse de Oulo qui aimait la paix, & qu'on peut regarder comme le plus grand prince qu'aient eu les Kin. Sentant la vieillesse approcher, il s'occupa sérieusement à p.602 prolonger au delà de sa vie le bonheur de ses sujets : son principal soin fut d'instruire le prince qu'il destinait à être son successeur, & de le rendre digne du trône qu'il devait occuper ; c'est dans cette vue qu'il fit traduire en sa langue naturelle les livres classiques de la Chine & les plus beau traits de l'histoire des empereurs & des princes, afin qu'excité par ces grands exemples il fut porté à les imiter.

Cependant il ne voulait pas qu'on laissât perdre les anciens usages, & il disait souvent au prince héritier, qu'il prenait plaisir à rappeler dans sa mémoire les coutumes de ses ancêtres & le souvenir de leurs grandes actions ; qu'il se plaisait encore à entendre chanter les chansons populaires de leur temps.

> — Dès votre plus tendre jeunesse, disait-il aux grands devant le prince héritier, votre unique étude a été celle des coutumes chinoises, & vous ne savez presque rien de la simplicité & de l'excellence de celles de la nation des Nutché ; si vous négligez d'apprendre nos lettres & notre langue, c'est le moyen d'effacer la mémoire de votre origine ; oubli dans lequel il serait honteux de tomber : & pour prévenir une pareille ignorance, je veux que vous fassiez une étude particulière de ces usages, & que vous y fassiez instruire vos enfants.

L'an **1174**, le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1175**, à la neuvième lune, Oulo, roi des Kin, donna une preuve de son équité ; Tchao-oueï-tchong, gouverneur de toute la partie occidentale du royaume de Corée, qui s'étendait depuis la montagne Tsé-peï-ling jusqu'au fleuve Yalo-kiang & comprenait plus de quarante villes, se révolta contre son prince & se déclara sujet des Kin, auxquels il p.603 envoya un de ses officiers pour leur en donner avis. Oulo répondit à ce député avec sa tranquillité ordinaire :

> — Vous vous trompez, & Tchao-oueï-tchong aussi si vous me croyez capable d'approuver une trahison quelque avantage qu'elle pût me procurer ; j'aime les peuples de quelque nation qu'ils soient & je voudrais les voir tous en paix : comment avez-vous pu me soupçonner d'une pareille bassesse ?

Il fit saisir cet officier, & l'envoya au roi de Corée. Ce prince, outré de la perfidie de Tchao-oueï-tchong, lui fit trancher la tête.

L'an **1176**, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la quatrième lune, Touchan-tsévouen offrit au roi des Kin la traduction en langue Nutché, qu'il avait faite par ses ordres, des principaux endroits de l'histoire des Han occidentaux ; ce prince

l'approuva & la fit publier : ensuite il fit choisir trente à quarante jeunes gens qu'il confia à Ouenti-hantita, lui ordonnant de leur expliquer le sens des anciens livres, & de leur enseigner à écrire poliment, ainsi que les règles de la poésie.

Ce fut à ce sujet qu'il dit aux grands de sa cour :

> — Les anciennes loi des Nutché étaient simples, équitables, sans fard & sans artifice, & quoiqu'alors nos ancêtres manquassent de savoir & de livres, la nature seule leur apprenait à sacrifier au Tien ; ils savaient honorer leurs parents, ils respectaient les vieillards, exerçaient l'hospitalité envers les étrangers & gardaient la foi à leurs amis, comme nos annales en sont preuve. Voulez-vous marcher sur leurs traces ? Rendez-vous leurs livres familiers, & gravez-les dans votre mémoire. Je vois beaucoup de gens que p.604 l'espoir d'être heureux porte à honorer le Foé, & à qui la fausse doctrine de Lao-tsé fait illusion ; dans ma jeunesse, j'étais un des zélés défenseurs de cette secte, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir de mon erreur & à m'en désabuser. Qui veut être heureux doit honorer le Tien ; si cet auguste Tien place le souverain au-dessus de ses sujets, c'est afin qu'il les gouverne avec sagesse ; lorsqu'il les aime véritablement, & qu'il les traite avec douceur, le bonheur ne peut leur échapper.

L'an **1177**, à la première lune, le roi de Corée envoya un homme de confiance au roi des Kin, avec des présents, pour reconnaître le service qu'il lui avait rendu en l'avertissant de la révolte de Tchao-oueï-tchong ; parmi ces présents, il y avait une ceinture garnie de diamants d'un prix assez modique. Les courtisans du monarque en furent choqués, & lui dirent que ces pierres étaient les plus communes & qu'elles n'avaient que l'apparence de pierres précieuses. Oulo leur répondit :

> — Il manque sans doute au roi de Corée des gens qui se connaissent en diamants, je veux bien croire qu'ils les ont pris

pour tels, d'ailleurs il ne faut pas juger les hommes par la valeur de leurs présents, mais par leur vertu ; puis-je sans cesser d'être juste les renvoyer pour une raison aussi frivole & pensez-vous qu'un tel procédé fût conforme aux règles de l'équité ?

Le premier jour de la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

1178. Sieï-kouo-gen, un des censeurs de l'empire, voulant rétablir la paix parmi les gens de lettres, & apaiser les querelles qui s'éternisaient entre les partisans de Tching-y & ceux de Ouang-ngan-ché, supplia l'empereur de défendre les livres p.605 de l'un & de l'autre dans tout l'empire, & de menacer des peines les plus graves ceux qui contreviendraient à cette défense. Tchao-yen-tchong, mandarin du conseil secret de l'empereur & un des plus fameux défenseurs de Tching-y, présenta peu de temps après un placet, dans lequel voilant avec adresse l'intérêt qu'il prenait à la doctrine de ce lettré, il s'exprimait ainsi :

« Il existe dans l'empire une coutume ancienne & constamment suivie dans l'examen des gens de lettres & le choix des livres d'où l'on tire les sujets sur lesquels ils doivent travailler ; pourquoi vouloir aujourd'hui sous des prétextes frivoles substituer à ces livres le *Sing-li* & en faire comme la base de la doctrine de l'empire ? Pourquoi préférer un livre dans lequel on ne sait qui l'emporte des erreurs ou des discours légers & superficiels destinés à nous séduire ? La doctrine qui doit être l'objet de l'étude des gens de lettres & à laquelle ils doivent se conformer, est contenue dans nos six livres classiques, sur le sens desquels il faut s'en tenir aux explications des sages qui nous ont précédés, & tel est le modèle sur lequel ils doivent se former. Mais ouvrir un champ nouveau, vouloir qu'on exalte des principes incompatibles avec la raison, & qu'on trouve merveilleux des mots vides de sens, traiter de vrai respect une soumission seulement apparente, donner au faux l'avantage

> sur le vrai, ce serait miner sourdement la vraie doctrine reçue parmi nos lettrés, & n'exiger d'eux qu'une vertu sans action & fondée uniquement sur des pratiques extérieures. Je supplie donc Votre Majesté d'ordonner, à ceux qui ont en main cette affaire, de manifester aux gens de lettres la doctrine que votre auguste dynastie approuve, & d'indiquer p.606 celle qu'elle rejette.

L'empereur approuva ce placet, & voulut qu'on remît les choses sur l'ancien pied.

L'année **1179** fut d'une stérilité extrême. L'empereur, touché du malheur de ses sujets, ordonna à tous les grands & aux officiers qui occupaient un certain rang dans les provinces de dire avec liberté à quel vice du gouvernement ils jugeaient qu'on dût attribuer cette calamité : Tchu-hi, nommé depuis peu commandant des troupes de Nan-kang, présenta un mémoire assez long, dans lequel il peignait la misère des peuples, & suggérait les moyens de les soulager sans qu'il en coûtât rien à l'empereur. Il avançait que le plus prompt & le plus sûr était de réformer une partie des troupes, & d'occuper les soldats qui seraient licenciés, à défricher des terres incultes qu'on leur donnerait en propre, & sur lesquelles on ne mettrait, pendant quelques années, aucune imposition ; qu'alors les dépenses devenant moindres, l'empereur exigerait moins de son peuple, qui se trouverait par là plus à l'aise. Il ajoutait que pour obvier aux évènements qui pourraient naître de cette réforme, on obligerait les gouverneurs des provinces d'exercer aux évolutions militaires la jeunesse de leurs départements, pour la mettre en état de marcher au besoin. Sur ce plan, l'empereur chargea Tchu-hi de la répartition du riz, du thé & du sel public de la province de Kiang-si.

L'an **1180** mourut Tchang-ché, un des plus fameux lettrés de ce temps-là, & ami intime de Tchu-hi ; dès son bas âge on vit éclore en lui le germe des plus grands talents, que son goût décidé pour l'étude fit fructifier de bonne heure ; ces heureuses dispositions comblaient de joie

Tchang-siun, son père, dont il était tendrement aimé. Les jeux de son enfance p.607 étaient de cultiver sa mémoire, & d'y placer par ordre les traits les plus frappants de justice, d'équité, de piété filiale qu'il rencontrait dans ses livres ; quand il eut acquis un peu plus d'âge, son père le mit sous la discipline de Hou-hong qui jouissait alors de la plus haute réputation. Hou-hong ayant dit dans les premières leçons qu'il donna à ses disciples, que la base de la doctrine de Confucius était la charité & la bonté du cœur, Tchang-ché comprit sans peine les motifs qui l'avaient porté à fonder sa philosophie sur ces deux vertus, & les développa devant son maître avec tant de sagacité, qu'il s'écria que ce jeune homme serait un jour compté parmi ses vrais disciples ; en effet, il fit tant de progrès dans les lettres, qu'il acheva ses études à un âge où d'autres les commencent : il fut reçu docteur dans la première jeunesse, & revêtu de plusieurs emplois dont il sut allier les obligations avec sa passion pour l'étude : il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres, des commentaire sur le *Lun-yu* & sur le *Mong-tsé*, une explication de la figure Taï-ki relativement à l'*Y-king*, un livre sur la chronologie de l'histoire, sous le titre de *King-chi-ki-nien*, & quelques autres moins étendus. Il mourut à l'âge de quarante-neuf ans fort regretté des savants, & principalement de l'empereur qui l'honorait de son estime.

1181. Liu-tsou-kien, qui florissait vers le même temps, était ami de Tchu-hi & de Tchang-ché & marcha sur les traces de ce dernier. Il descendait à la cinquième génération de Liu-y-kien, & son père se nommait Liu-hao-ouen. Il s'adonna principalement à l'étude de l'histoire, il avait même commencé deux ouvrages en ce genre sous les titres de *Tou-chu-ki* & *Ta-ssé-ki*, mais il ne les acheva pas ; il laissa aussi un p.608 commentaire sur l'*Y-king*, intitulé *Kou-tcheou-y*, un sur le *Chu-king*, qui a pour titre *Chu-koué*, & quelques autres de peu de valeur.

1182. Tchu-hi faisant un jour la visite de différents lieux de sa juridiction, vint à Taï-tchéou ; le peuple accusa de malversation le gouverneur, nommé Tang-tchong-yeou : Tchu-hi les écouta

attentivement, & après avoir discuté les chefs d'accusation, il trouva qu'ils étaient fondés. Ce gouverneur était parent & compatriote de Ouang-hoaï, alors ministre d'État ; ce dernier ayant appris que Tang-tchong-yeou était accusé par le peuple, ne vit d'autre moyen pour soustraire son ami au châtiment qu'il méritait, que de faire monter Tchu-hi à un emploi plus relevé qui lui ôtât toute juridiction sur Taï-tchéou. Tchu-hi comprit le dessein du ministre, refusa le poste qu'on lui donnait, & envoya à l'empereur un placet où il demandait que Tang-tchong-yeou fut cassé. Ouang-hoaï intercepta le placet & l'empêcha de parvenir jusqu'à l'empereur ; Tchu-hi en fut indigné, il revint à la charge jusqu'à six fois de suite, à la fin Ouang-hoaï se vit contraint, pour arrêter les poursuites de Tchu-hi, de tirer son parent de Taï-tcheou, & de lui donner un autre emploi à la cour.

L'an **1183**, le premier jour de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

1184. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Oulo, roi des Kin, avait fixé sa résidence à Yen-king & n'avait fait aucun voyage en Tartarie ; cette année il voulut revoir sa patrie encore une fois, & partit à la troisième lune pour Hoeï-ning-fou. Avant son départ, il remit le gouvernement de ses États au prince héritier, qui s'excusa de le prendre, alléguant son incapacité & son peu d'expérience. p.609 Oulo lui dit pour le rassurer :

> — Le gouvernement n'est point une chose si difficile que vous le pensez ; agissez avec un cœur droit & sans détour, éloignez de votre personne les flatteurs & les fourbes, les difficultés s'aplaniront, insensiblement les affaires vous deviendront familières, & il vous en coûtera peu pour régner.

1185. Lorsqu'il arriva à Hoeï-ning-fou, la joie qu'il eut de revoir sa patrie le porta à faire publier une amnistie dans tout le pays des Nutché ; ce ne fut pendant plusieurs jours que festins & fêtes où il invita sa famille, au sein de laquelle il ne s'était jamais retrouvé avec tant de

satisfaction : cependant comme ses grands le pressaient souvent de retourner à Yen-king, la seule idée de ce retour diminuait une partie du plaisir qu'il éprouvait dans ce séjour.

> — Vous me pressez sans cesse, leur dit-il un jour, de retourner à Yen-king ; cette réflexion remplit mon cœur d'amertume, je ne saurais me déterminer qu'avec peine à quitter le pays de mes ancêtres & à abandonner ma patrie ; je veux au moins qu'après ma mort vous y rapportiez mon corps, & que vous l'ensevelissiez auprès du tombeau de Akouta, l'un de mes aïeux ; je vous recommande de ne point négliger la seule preuve que j'exige de votre attachement.

Quelque temps après il retourna à Yen-king où il perdit le prince héritier, ce qui l'obligea de reprendre le gouvernement de ses États & de donner tous ses soins à l'instruction de Madacou, l'aîné de ses petits-fils, afin de le rendre digne du trône où il devait monter après lui.

L'an **1186** qui était intercalaire, au commencement de la huitième lune, il y eut une conjonction du soleil, de la lune & des cinq planètes à l'étoile Tchin.

p.610 L'an **1187**, à la neuvième lune, mourut Kao-tsong, âgé de quatre-vingt-quatre ans ; l'empereur régnant parut très sensible à sa perte, & porta le deuil de ce prince l'espace de trois années comme s'il eût été son père, en quoi il ne fut point imité des grands, qui ne le portèrent que trois mois suivant la coutume.

L'empereur se hâta d'envoyer Oueï-po, un de ses officiers, au roi des Kin pour lui donner avis de la mort de Kao-tsong, & lui offrir une partie des bijoux qu'il avait laissés en mourant. Oulo ayant remarqué parmi ces présents cinq pièces enrichies de pierres précieuses d'un grand prix, vingt autres travaillées en verre, avec le carquois, l'arc & le sabre de Kao-tsong, il les remit à Yen-ssé-lou qui avait accompagné Oueï-po, en lui disant :

— Voilà les choses que l'empereur défunt estimait le plus, je ne saurais me résoudre à en priver son successeur ; reprenez ces bijoux & qu'il les conserve précieusement, afin de se ressouvenir de lui ;

après quoi il les renvoya, & députa avec eux un officier de sa cour, qu'il chargea, en son nom, de faire les cérémonies ordinaires devant le cercueil de l'empereur défunt, dont le corps ne fut porté au lieu de sa sépulture qu'à la troisième lune de la même année.

1188. Cependant l'empereur vaquait sans relâche aux affaires du gouvernement ; il recevait les placets des mandarins, qu'il mandait fréquemment pour prendre leurs avis, & s'occupait jour & nuit de ce qui pouvait accroître la prospérité de l'empire. Tandis qu'il se donnait tant de mouvements, Tchu-hi vint à la cour, & obtint de ce prince une audience pendant laquelle il déclama fortement contre l'eunuque Kan-pien à qui il avait accordé sa confiance, & demanda qu'il fut p.611 dépouillé de l'emploi dont il était revêtu & réduit au service ordinaire du palais.

— Kan-pien, lui répondit l'empereur, a de la capacité, vous ne sauriez en disconvenir.

— Que n'est-il, reprit Tchu-hi, moins éclairé & moins habile ! sa méchanceté serait moins à craindre : un méchant sans lumières est incapable de faire beaucoup de mal.

L'empereur offrit alors à Tchu-hi de le faire assesseur du président du tribunal de la guerre, mais Tchu-hi ne voulant pas être le collègue de Lin-li qui occupait le même poste dans ce tribunal, s'excusa de l'accepter sur des infirmités qui ne lui permettraient pas de s'acquitter dignement d'un tel emploi, & il sollicita celui de mandarin des cérémonies.

Lin-li n'était pas moins habile que Tchu-hi. Ces deux lettrés s'étaient brouillés à la suite d'une dispute sur l'*Y-king* où ils s'échauffèrent beaucoup l'un & l'autre sans convenir de rien, & ils n'avaient rapporté de cette conférence qu'un fond intarissable d'inimitié & une jalousie que le

temps ne put affaiblir. A peine Lin-li avait-il quitté Tchu-hi qu'il rencontra un de ses amis, auquel il dit :

> — Tchu-hi passe pour être habile ; c'est s'abuser étrangement que de regarder comme tel un homme superficiel, qui n'a d'autre mérite que d'avoir su s'approprier quelques passages de *Tchang-tsaï* & de *Tching-y* ; il s'en fait honneur aux yeux de ceux qui ignorent son plagiat, & se vante d'avoir saisi le point de la vraie doctrine : il a l'impudence de publier partout ses prétendues découvertes & le bonheur d'en imposer à quelques ignorants qu'il a rangés au nombre de ses disciples. Croyant marcher sur les traces de Confucius & de Mong-tsé, il imite la conduite que tinrent ces deux grands hommes dans un temps où l'empire était déchiré par tant d'intrigues & p.612 de factions. Séduit par l'espoir chimérique de placer son nom à côté du leur, il rode de tous côtés, s'insinue dans les esprits, & donne lieu, par cette conduite, de soupçonner qu'il travaille à souffler le feu de la révolte.

Lin-li ne s'en tint pas là ; dès qu'il eut vent de ce qui s'était passé à l'audience que l'empereur avait accordée à Tchu-hi, & que ce prince pensait à le lui donner pour collègue, il crut devoir s'y opposer ; en conséquence, il présenta contre Tchu-hi un placet, dans lequel, après avoir dévoilé son plagiat, il disait :

> — Tchu-hi enflé d'une vaine réputation, a fait agir secrètement, & plusieurs fois, auprès de Votre Majesté, pour lui inspirer la pensée de l'élever aux premières charges, tandis que par un sentiment de l'orgueil le plus raffiné, il les refusait à haute voix, afin d'engager ses disciples à redoubler leurs éloges, & d'exciter ceux qui sont chargés du gouvernement à le produire devant elle comme le plus grand homme de l'empire. C'est ce qu'il a fait publier en arrivant ici, & Votre Majesté trompée par la voix du peuple, dont il a su se concilier la bienveillance,

> l'avait nommé à un grade infiniment au-dessus de son mérite, dans le même tribunal où elle a daigné me placer : il l'a cru cependant trop au-dessous de lui, & a eu la témérité de le refuser. Se parant des dehors de la vertu, la doctrine de Tchang-tsaï & de Tching-y aurait-elle appris à cet orgueilleux à dédaigner vos bienfaits ? Votre Majesté l'ayant nommé à un emploi qui est de ma juridiction, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le lui faire connaître, & si j'eusse tardé à le faire je me serais rendu indigne de ses bontés & complice de son crime ; je supplie donc Votre Majesté de le casser de sa charge, & de lui faire p.613 connaître & à ceux qui seraient tentés de l'imiter, la manière dont ils doivent la servir.

L'empereur ne put s'empêcher de dire, après avoir lu ce placet, que Lin-li outrait les choses, & que l'animosité en avait dicté une partie ; cependant pas un des grands qui étaient présents n'osa rompre le silence en faveur de Tchu-hi, mais le secret transpira bientôt, & la chose fit beaucoup d'éclat. Yé-ché, un des premiers mandarins de la cour, se chargea de défendre Tchu-hi, & présenta un mémoire pour le justifier ; l'empereur le laissa sans réponse ; néanmoins, pour contenter les deux partis, il donna à Lin-li le gouvernement de Tsiuen-tchéou, & à Tchu-hi un emploi médiocre & relatif aux cérémonies dans un des moindres tribunaux de la cour.

Le premier jour de la huitième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1189**, à la première lune, mourut Oulo, roi des Kin, âgé de soixante-sept ans ; Madacou, son petit-fils, lui succéda. Après la mort du prince héritier il avait pris soin de le former & de lui donner les lumières nécessaires à un souverain qui veut gouverner par lui-même.

Oulo fut sans contredit un des plus sages princes qui eussent régné sur les Tartares Kin. Oulintachi, son épouse légitime, étant morte, il ne voulut pas qu'aucune autre jouît de la place qu'elle avait occupée dans son palais & dans son cœur. Ce bon roi était simple & ennemi de tout

faste ; ses meubles n'avaient rien qui se sentît de la magnificence des hommes de son rang ; aucun de ses ustensiles n'était d'or ni d'autre matière précieuse, & loin d'augmenter la somptuosité de sa p.614 table, il ne cherchait qu'à la diminuer, en se réduisant au simple nécessaire :

> — Je crains, disait-il fréquemment à ses grands, que les dépenses de ma bouche n'affament mon peuple ; toutes les fois que je vois couvrir ma table, l'image de mes sujets souffrants & manquant de subsistance vient s'offrir à mon imagination : mon cœur rempli d'amertume a peine à se soulager, un soupir m'échappe, & les mets qu'on me sert me deviennent insipides.

Ce sage prince ne formait aucune entreprise de quelque importance, sans en avoir conféré avec ses mandarins, dont il prenait volontiers les avis ; jamais on ne le vit punir ceux qui, enhardis par sa bonté, lui parlaient avec franchise ; jamais une remontrance trop libre, une parole peu respectueuse, mais dictées par un zèle ardent, n'excitèrent sa colère. Il craignait qu'en s'élevant avec rigueur contre cette noble audace, qui veille à la gloire des princes, & écarte de leur trône tout ce qui pourrait la ternir, au risque même de leur déplaire, la crainte n'enchaînât leur langue, & ne mît entre la vérité & lui un rempart inaccessible. Il avait une sorte de tendresse pour sa patrie, & n'oublia rien pour y introduire les meilleures coutumes ; il fit traduire en sa langue tous les livres classiques de la Chine, l'histoire & les autres ouvrages qu'il crut propres à concourir à son dessein ; ami de la paix, il s'efforça de la procurer à ses peuples, de la maintenir contre les entreprises de ceux qui cherchaient à la troubler dans ses États. La justice s'y rendait avec tant d'exactitude & l'amour du devoir était devenu si puissant sur le cœur de ses sujets, que malgré l'étendue immense de pays dont il était le maître, il y eut sous son règne des années où on ne trouva p.615 pas plus de quinze à dix-huit criminels qui

eussent mérité la mort ; c'est ce qui porta ses peuples à lui donner le nom de petit Yao ou de petit Chun.

Le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

A la mort de Kao-tsong, l'empereur Hiao-tsong qui régnait alors, résolut d'abdiquer l'empire & de le céder à Tchao-chun son troisième fils & prince de Kong, qu'il avait désigné son successeur, après avoir perdu ses deux aînés ; il s'en était souvent expliqué en présence des grands : cette année il manda Tcheou pi-ta, un de ses ministres, pour en dresser l'acte de cession qu'il rendit public à la seconde lune. Après avoir placé lui-même son fils sur le trône, il le fit reconnaître des grands ; ensuite revêtu de ses habits de deuil, il lui céda aussi le palais impérial, & alla loger dans un autre qu'il avait eu soin de se faire préparer avant son abdication.

@

KOUANG-TSONG

@

La Chine a eu peu d'empereurs plus infortunés que Kouang-tsong ; il semblait digne d'un trône, auquel il n'avait été élevé que fort tard : on espérait qu'un prince de quarante ans, ayant acquis de l'expérience, serait plus capable de soutenir le poids de la couronne ; mais l'enfance des hommes médiocres se prolonge dans l'âge mûr, ou plutôt elle dure autant que leur vie. Kouang-tsong, d'un naturel timide & d'un esprit borné, fut toujours sous la tutelle de Li-chi, son épouse, à qui il accorda trop tôt le titre d'impératrice. L'aversion invincible qu'il avait pour le travail, p.616 cimenta l'autorité d'une femme impérieuse & colère : enchaîné à un joug qu'il n'avait pas la force de secouer, il se laissa si fort dominer par cette princesse, qu'après lui avoir attiré la réputation de mauvais fils, & flétri sa gloire de mille manières, elle lui arracha le sceptre pour le mettre entre les mains du prince qu'elle avait eu de lui.

Les troubles que l'impératrice Li-chi excita dans la famille impériale, n'étaient pas les seuls malheurs dont les peuples eussent à gémir. La guerre continuelle que se faisaient les lettrés, pour faire prévaloir leur doctrine, alarmait les vrais patriotes : en effet, elle était poussée à un tel point, qu'ils auraient bouleversé l'empire, si on n'eût pensé à réprimer l'audace & la fureur des deux partis. Les désordres que causaient ces disputes éternelles animèrent le zèle de Lieou-kouang-tsou, & l'engagèrent à présenter au nouvel empereur le mémoire suivant :

> « Si l'on voit aujourd'hui les bons & les méchants combattre pour leur sentiment avec une égale opiniâtreté & user des mêmes invectives, c'est qu'il n'est pas facile de distinguer parmi les cris de tant de lettrés l'opinion qu'on doit embrasser. Quoique le but de toutes ces disputes soit la vérité, on se flatte en vain d'y parvenir par des injures & des déclamations : de pareils moyens ne servent qu'à produire & à entretenir une

fermentation dangereuse dans les esprits, & loin de contribuer au bonheur de l'empire, elle pourrait le conduire à sa perte. Votre auguste famille court même de grands risques, & Votre Majesté ne peut y penser trop sérieusement.

Les plus habiles docteurs dont la Chine puisse se glorifier ont vécu dans les premiers siècles, & quoiqu'ils p.617 n'eussent pas tous les moyens que nous avons d'établir un gouvernement ferme & stable, cependant, suivant ce que l'histoire nous apprend, l'empire florissait de leur temps, & jouissait d'une paix profonde ; sa constitution était fondée sur des principes aussi sages que solides.

Sous les empereurs Tchin-tsong & Gin-tsong la saine doctrine régnait encore sans opposition ; cet État n'était ni moins paisible ni moins florissant ; Ouang-ngan-ché fut le premier qui y porta atteinte ; séduit par ses fausses idées sur la doctrine, il écarta les sages qui auraient pu le détromper, & leur substitua des gens à qui il avait fait adopter ses erreurs : il aurait tout anéanti, si ces mêmes sages ne s'y fussent généreusement opposés. Il n'y a plus eu depuis cette époque qu'une alternative de faux & de vrai qui a enfanté la guerre, où les disputes sur la doctrine nous ont plongés.

Lorsque je vins à la cour pour la première fois, j'y entendis parler des différents sentiments qu'on y suivait, mais je ne soupçonnais pas qu'il se formât des partis puissants qui ne s'occupassent que de leur ruine réciproque ; la deuxième fois que j'y suis venu, j'ai vu avec douleur ces partis tout formés, les grands les plus zélés & les plus éclairés, les censeurs les plus intègres & les plus hardis traités en criminels & dépouillés de leurs charges ; j'ose dire que c'est faire triompher la mauvaise doctrine comme sous le règne de Tché-tsong, & je ne

vois pas quelle différence on peut mettre entre son règne & celui-ci.

C'est pour prévenir les maux dont l'empire est menacé, que je supplie Votre Majesté, au commencement de son p.618 règne, d'examiner avec soin ceux auxquels elle se propose de faire part du gouvernement, & d'enjoindre à ceux qui les produisent de s'instruire à fond de la doctrine qu'ils suivent ; de déterminer sans équivoque l'opinion à laquelle on doit demeurer inviolablement attaché ; de distinguer ses fidèles sujets des hommes de parti ; de ne pas permettre que chacun suive à sa fantaisie les sentiments qu'il lui plaît ; de punir sévèrement ces boutefeux qui se nourrissent d'intrigues & de factions, & de rendre enfin la paix à l'empire : le peuple en sera plus heureux, & votre auguste famille comblée des bénédictions de ses sujets s'affermira sur le trône de ses ancêtres. Si Votre Majesté ferme l'oreille à ces remontrances, qu'un sincère amour pour sa personne nous a dictées, elle ne verra plus qu'intrigues, que cabales, que mandarins cherchant à se nuire mutuellement, & à se faire le plus grand nombre de créatures pour supplanter leurs adversaires, sans se soucier des maux que leur mésintelligence peut attirer sur l'État ; enfin si elle tarde à punir les mutins, les choses viendront à un point que toute sa puissance ne suffira pas pour relever un empire qu'ils auront mis sur le penchant de sa ruine.

Lorsqu'on sut au-dehors le contenu de ce placet, plusieurs craignant les suites de l'impression qu'il pourrait faire sur l'esprit de l'empereur, suspendirent le cours de leurs disputes, & attendirent en silence le jugement qu'il en porterait, mais soit qu'il fît peu de cas des représentations de Lieou-kouang-tsou, soit que ceux qui y étaient intéressés en empêchassent l'effet, il se contenta de louer son zèle, & ne se donna pas le moindre mouvement pour remédier à tant de maux.

p.619 L'an **1191**, à la deuxième lune, les membres du tribunal des mathématiques, commencèrent à faire usage du traité d'astronomie, qui avait pour titre *Hoeï-yuen-ly*, corrigé par un mandarin de ce tribunal appelé Lieou-hiao-jong.

Le nouvel empereur n'aimait point les eunuques, & avant son avènement au trône, il avait résolu de les faire mettre à mort sans exception ; les eunuques connaissant son aversion pour eux, concertèrent entr'eux les moyens de se soustraire à sa cruauté & par les intrigues de l'impératrice, ils semèrent tant de faux bruits & lui donnèrent tant d'ombrage, que ne sachant point à qui se fier & ne pouvant vaincre ses irrésolutions, il n'eut pas la force d'exécuter son dessein. Ce prince était d'une santé très faible ; il tomba malade vers le même temps ; l'empereur, son père, se flatta de pouvoir le guérir avec un remède qui lui était connu : en conséquence il le fit préparer sous la forme de pilules, à dessein de les lui donner lorsqu'il viendrait lui faire visite suivant sa coutume ; les eunuques l'ayant su le redirent à l'impératrice d'un air & d'un ton qui lui firent naître d'injustes soupçons :

> — L'empereur votre père, lui dirent-ils, a fait préparer un remède qu'il veut administrer à son fils lorsqu'il ira le voir, nous ignorons de quoi il est composé ; s'il couvait quelque perfidie nous aurions tout à nous reprocher en étant avertis : il est de notre devoir de prévenir un malheur.

L'impératrice voulut s'assurer elle-même de la vérité de ce rapport. Elle prit des mesures si justes, qu'elle ne tarda pas à être convaincue que l'empereur faisait en effet préparer des pilules qu'il destinait à son fils ; c'en fut assez pour fortifier ses conjectures, & lui faire ajouter foi aux bonnes intentions p.620 que témoignaient les eunuques. Cependant pour ne rien précipiter, elle voulut elle-même sonder ce prince : lui ayant rendu une visite, il l'invita à manger avec lui, & sur la fin du repas, elle le pria de se servir de son autorité pour faire déclarer Tchao-kou, prince de

Kia, héritier présomptif de la couronne ; l'empereur refusant d'y donner les mains, elle lui dit :

> — Pensez-vous que ma demande soit injuste ? Je suis femme légitime de l'empereur, votre fils, j'ai été reconnue pour impératrice, & le prince de Kia est mon fils ; quel motif empêcherait qu'il fut nommé son successeur ?

L'empereur choqué du ton dont elle lui parlait, s'emporta vivement contre elle & la congédia. L'impératrice furieuse se retira en murmurant, & affermie plus que jamais dans les soupçons qu'elle avait conçus contre lui, du même pas elle alla chercher le prince son fils & le conduisit chez son époux, à qui elle dit, en fondant en larmes, que l'empereur, son père, pensait à le faire descendre du trône & à y faire monter un autre à sa place ; elle lui parla d'un ton si animé & si persuasif, qu'elle vint à bout de lui communiquer ses craintes : persuadé que son père en voulait à sa couronne, il commença par cesser de lui rendre ses visites accoutumées, afin de lui témoigner par là son mécontentement.

1192. L'impératrice pleine d'ombrage & de défiance, se mit en tête que la princesse Hoang-chi déconcertait ses desseins, & empêchait l'empereur de désigner le prince de Kia son successeur. La tendresse que son époux avait pour cette princesse ne contribuait pas peu à l'affermir dans cette idée, ainsi l'ambition & la jalousie conspirant dans son cœur contre sa rivale, elle résolut de s'en défaire. Elle saisit pour cela le temps que l'empereur son époux avait pris pour se disposer par le jeûne p.621 au sacrifice qu'il devait faire au ciel & à la terre ; pendant cette retraite, elle la fit périr secrètement, & fit courir le bruit qu'elle était morte subitement.

Le lendemain, jour marqué pour la cérémonie, le sacrifice était à peine commencé, qu'un vent impétueux, mêlé de pluie, éteignit toutes les lampes & força de l'abandonner ; cet événement, joint au chagrin que lui causaient les mauvais desseins qu'on prêtait à son père, firent tant d'impression sur Kouang-tsong que sa maladie empira. Devenu

incapable de vaquer aux affaires du gouvernement, il en remit les rênes à Li-chi, dont l'orgueil monta à son comble.

Dès que Hiao-tsong apprit la maladie de son fils, il accourut au palais, & témoigna son indignation à l'impératrice, lui reprochant que sa mauvaise conduite donnait le coup de la mort à son époux. Cette vive apostrophe n'eut d'autre effet que d'aigrir encore plus une femme impérieuse & d'augmenter la haine qu'elle lui portait.

L'an **1193**, à la troisième lune, l'empereur se trouvant en état d'agir, donna audience aux grands, qui lui représentèrent les fâcheuses suites que pouvaient entraîner sa conduite à l'égard de son père ; que tout l'empire était scandalisé de la division qui régnait entre eux, & qu'il devait à ses sujets l'exemple du respect & de l'amour filial. Il approuva leurs raisons, & se disposait à revoir son père comme à l'ordinaire, mais l'impératrice para encore ce coup, & fit évanouir toutes ses résolutions : elle le détourna d'y aller.

Un si mauvais exemple, qui ne pouvait manquer d'être public, révolta étrangement tous les esprits, & on s'en plaignit hautement : le peuple unit sa voix à celle des mandarins, & ceux-ci, jaloux de leur devoir, ne lui donnèrent p.622 point de relâche jusqu'au solstice d'hiver, l'exhortant fréquemment à faire cesser ce scandale. Voyant que toutes leurs représentations étaient inutiles, & résolus de faire un dernier effort, ils s'assemblèrent en corps & le pressèrent vivement. L'empereur ne céda pas d'abord à leurs instances ; mais Tchao-ju-yu, président du tribunal des mandarins, s'étant rendu au palais pour le même dessein, il lui peignit avec des couleurs si vives les malheurs qui naîtraient de son obstination, & la tache qu'une telle conduite imprimerait à son nom, qu'il consentit à donner l'exemple de la piété filiale en allant voir son père, & en oubliant le passé. L'impératrice en frémit, & toute intrépide qu'elle paraissait, elle commença à craindre pour l'avenir : les terreurs dont elle était agitée la rendirent si docile qu'elle voulut accompagner son époux dans la visite qu'il devait rendre à son père ; ils y demeurèrent fort

paisiblement jusqu'au soleil couché. Cette démarche causa une joie universelle. Hiao-tsong avait fait un accueil si gracieux à son fils & à l'impératrice, son épouse, qu'il y avait lieu d'espérer un avenir plus heureux, mais l'impératrice qui ne pouvait pardonner le refus qu'on avait fait de déclarer le prince son fils héritier de l'empire, aveuglée par son ambition, prit les témoignages d'amitié que Hiao-tsong leur avait prodigués pour un piège dont il couvrait ses projets ; elle crut que le but de ce prince était de la rassurer contre les craintes qu'avait pu lui inspirer l'avis des eunuques ; dans cette pensée, elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son époux, & l'indisposa plus fort que jamais contre son père. Il passa une année entière sans paraître au palais de l'empereur, son père, non que les mandarins p.623 s'endormissent sur leur devoir. Ces généreux officiers renouvelèrent chaque jour leurs instances ; chaque jour ils faisaient entendre le cri de l'honneur aux oreilles de ce prince insensible. Sourd à leurs remontrances, il ne faisait aucune réponse à leurs placets, & s'obstinait à vivre éloigné de son père. Cent vingt-huit lettrés crurent qu'en se réunissant pour la même cause, ils vaincraient son opiniâtreté ; mais faible contre les intrigues d'une femme hautaine & sans vertus, ce prince résista à la voix de ces fidèles sujets & leur mémoire demeura encore sans réponse : cependant il le disposa un peu à écouter Yen-ché, qui plus adroit ou plus heureux que les autres, vint seul à bout de l'ébranler. L'habile mandarin saisissant un de ces moments d'inconséquence dont son épouse savait si bien tirer parti pour l'avilir, il le mit à profit pour le bien de l'empire & la gloire de son maître, qui, vaincu enfin, promit de se réconcilier avec son père & tint parole.

A la douzième lune de cette année mourut Li-gin-hiao, roi des Hia qui régna cinquante-cinq ans ; il fut le premier qui fonda un collège dans ses États pour l'instruction de la jeunesse. Il avait cet établissement tellement à cœur qu'il le visitait souvent, & ne dédaignait pas d'y donner des leçons lui-même. Dans ces exercices, lorsqu'il parlait de Confucius, c'était toujours sous le nom de Ouen-siuen-ti, c'est-à-dire, l'empereur de

la véritable éloquence. On ne peut nier qu'il n'y eût de la sagesse & de la profondeur dans ses vues, mais la fermeté lui manqua : il n'eut pas la force d'être empereur, & les grands abusant de son indolence, s'emparèrent de toute l'autorité & donnèrent de violentes secousses à la constitution de son État ; son fils Li-chun-yeou lui succéda.

p.624 Vers la fin de l'année arriva à la cour impériale un envoyé du roi des Kin pour assister aux cérémonies accoutumées du nouvel an. Les louanges excessives que les disciples de Tchu-hi donnaient à leur maître avaient ébloui la cour des Kin. On y sut qu'il n'était employé à la Chine qu'à des affaires de peu d'importance, & comme l'idée que ces Tartares avaient de sa science était très différente de celle des mandarins chinois, ils résolurent de réparer en partie la prétendue injustice qu'on lui avait faite ; c'est ce qui engagea leur envoyé à s'informer de sa demeure, aussitôt après son arrivée ; les mandarins en ayant eu avis, le privèrent de cette satisfaction : pour frustrer Tchu-hi des honneurs qui l'attendaient & dont ils étaient jaloux, ils le firent nommer gouverneur de Tan-tchéou dans la province de Hou-kouang, où il eut ordre de se rendre sans différer.

Le premier jour de l'an **1194**, l'empereur régnant rendit visite à son père suivant l'usage, mais ce fut pour n'y plus retourner. Peu de temps après, le vieil empereur tomba malade, il était du devoir de son fils de se transporter en personne dans son palais & de s'instruire de son état, cependant, loin d'y aller lui-même, il eut assez de dureté pour n'y envoyer personne. Croupissant ainsi dans une criminelle indifférence, il affecta une insensibilité qui jusqu'à lui était sans exemple. Les grands, témoins de sa barbarie, voyant qu'à la quatrième lune il résistait encore à toutes leurs remontrances, plus de cent d'entre eux, indignés, apportèrent la démission de leurs charges, & lui demandèrent permission de se retirer de la cour, à quoi l'empereur s'opposa fortement.

A la cinquième lune, la maladie de son père augmenta, & on commença à désespérer de sa guérison ; les remontrances p.625 furent

plus vives que jamais ; enfin Tchin-fou-leang, outré de l'opiniâtreté de l'empereur, ne voulant plus servir un homme qui s'était dépouillé des sentiments de la nature, se rendit au palais pour remettre les provisions de sa charge, & retourna dans sa province, d'où il rendit compte des motifs de sa retraite ; cette lettre, jointe aux nouvelles instances que lui firent les ministres & les grands, portèrent l'empereur à envoyer Tchao-ko, prince de Kia, son fils, que Hiao-tsong ne put voir sans verser des larmes.

A la sixième lune, ce prince mourut, âgé de soixante-huit ans ; les eunuques de son palais voulurent aussitôt en donner avis à ceux qui s'étaient saisis du gouvernement ; mais Tchao-ju-yu, craignant que Kouang-tsong ne trouvât quelque prétexte pour se dispenser de sortir, intercepta l'avis des eunuques, & le lendemain, il alla lui-même lui annoncer la mort de son père, en l'exhortant de se rendre à son palais pour la publier & prendre le deuil. L'empereur lui promit, mais les grands attendirent inutilement jusqu'après soleil couché : ce prince ne sortit point, & feignit une indisposition.

Les ministres & les grands se rendirent le lendemain matin au palais de l'empereur défunt, & publièrent le deuil qu'on devait observer dans l'empire. S'étant revêtus eux-mêmes d'habits de deuil, ils allèrent en cérémonie prier l'impératrice de donner ses ordres pour les obsèques, puisque l'empereur était malade ; mais sur le refus de cette princesse de s'en charger, Lieou-tching vint à la tête des mandarins lui présenter, au nom de tous, un placet conçu en ces termes :

> « Nous avons tenté plusieurs fois, quoiqu'en vain, d'approcher de Votre Majesté, pour nous acquitter du devoir de fidèles sujets ; nous lui avons présenté plusieurs placets p.626 qu'elle a laissés sans réponse : nous venons encore lui représenter avec le plus profond respect que si l'empereur ne sort pas du palais pour rendre les derniers devoirs à son père, & que les grands, qui ne peuvent s'en dispenser sans crime, remplissent cette

> obligation sans lui, son absence ne pourra manquer de choquer les peuples & d'exposer la famille impériale : nous supplions au moins Votre Majesté de faire prendre le deuil aux gens du palais & de régler les cérémonies des obsèques.

La princesse promit de le faire.

Hiao-tsong méritait plus de reconnaissance de sa famille, car de tous les empereurs des Song qui ont régné dans les provinces méridionales, c'est lui qui a rendu de plus grands services aux siens. Vigilant, attentif, éclairé sur ses vrais intérêts, jamais aucun ministre ne put lui en imposer comme à Kao-tsong ; plein de fermeté & de zèle pour l'honneur de l'empire, il ne voulut jamais faire la paix avec les Kin qu'il n'eût effacé la honte dont des ministres perfides l'avaient couvert ; il changea le cérémonial humiliant qu'ils avaient introduit, raya les noms de sujet & de tribut, & diminua les sommes d'argent & le nombre des pièces de soie que ses prédécesseurs s'étaient obligés de fournir aux Tartares ; enfin il mit les affaires sur un si bon pied, qu'on espérait voir l'empire recouvrer son ancien éclat. Il y eût réussi, si ceux qui devaient concourir à l'exécution de ses desseins ne se fussent efforcés d'y mettre eux-mêmes des obstacles.

Les grands voyant que l'empereur ne sortait point pour les cérémonies des obsèques, délibérèrent entre eux sur la manière dont on les ferait :

> — On publie, dit Yé-ché, que l'empereur est malade & ne saurait sortir de son palais ; le p.627 prince de Kia, son fils, est déjà assez grand pour agir par lui-même, déclarons-le prince héritier, il pourra tenir sa place, & tout sera dans l'ordre.

Les grands approuvèrent cette proposition, & ils dressèrent un mémoire pour supplier l'empereur de déclarer le prince de Kia, héritier de l'empire ; mais leur placet resta sans réponse ; six jours après ils en présentèrent un second, au bas duquel l'empereur écrivit ces mots, *très bien* ; & il le leur fit rendre. Le lendemain les grands persuadés de la sincérité de cette réponse, écrivirent l'ordre que l'empereur devait

donner pour la déclaration du prince héritier, & le prièrent de le signer & de l'envoyer ensuite au tribunal chargé de publier ses édits ; l'empereur écrivit au bas :

> « Il y a longtemps que je soutiens le poids des affaires, je pense à me retirer pour me délasser de tant de fatigues.

Cette réponse les déconcerta tous, mais surtout Lieou-tching, qui d'ailleurs ne s'accordant point avec Tchao-ju-yu, craignit que la peine ne retombât sur lui, & saisi d'épouvante il se retira de la cour.

La fuite de Lieou-tching fit une telle impression sur les esprits, que l'empereur pour les adoucir, crut qu'il suffirait de paraître devant ses grands ; il se rendit pour cet effet dans la salle où ils étaient assemblés, mais à peine y fut-il entré qu'il tomba évanoui. Tchao-ju-yu qui jusque-là avait été opposé à ceux qui demandaient qu'on nommât le prince héritier, changea bientôt d'avis, & se déclara pour eux avec vivacité ; ils résolurent, tous d'une voix, d'envoyer un d'entre eux à l'impératrice, pour la prier d'agir auprès de l'empereur, en faveur du prince son fils, & ils choisirent pour cette commission Han-to-tchéou. Celui-ci était petit-fils, à la cinquième génération, du fameux Han-ki, & fils p.628 d'une sœur de l'impératrice ; il s'adressa d'abord à l'eunuque Tchang-tsong-yn, son ami, & par son entremise, il fit parvenir son placet entre les mains de cette princesse, qui n'y répondit point ce jour-là ; il revint le lendemain à la charge, & sortit aussi peu avancé que la veille ; piqué d'un silence si obstiné, il s'en retournait fort mécontent lorsqu'il rencontra l'eunuque Koan-li, à qui il découvrit en détail le dessein de Tchao-ju-yu & de tous les grands ; l'eunuque se chargea de diligenter cette affaire, & lui ayant dit de l'attendre, il contrefit l'affligé, & entra les larmes aux yeux chez l'impératrice sans proférer une parole. L'impératrice étonnée lui demanda la cause de son affliction :

> — Votre Majesté, répondit l'eunuque, a lu toutes nos histoires, y a-t-elle vu l'exemple d'une agitation semblable à celle que l'empire éprouve aujourd'hui.

La princesse faisant sentir à l'eunuque que ces affaires étaient au-dessus de son ministère, & qu'il ne devait point s'en mêler :

> — Les évènements dont je parle, reprit-il, ne sont point au-dessus de la portée des hommes ordinaires, il ne s'agit que de faits que les plus ignorants peuvent raconter comme les lettrés ; vos ministres d'État se sont déjà retirés : de tous les grands il ne reste plus que le seul Tchao-ju-yu, qui, dans le mécontentement où je le vois, ne tardera pas à suivre leur exemple.

Ces paroles prononcées d'un ton pathétique, & accompagnées de larmes, firent tant d'impression sur l'esprit de l'impératrice qu'elle y ajouta foi, & qu'elle en fut vivement frappée ; alors poussant un profond soupir :

> — Quoi donc ! dit-elle, Tchao-ju-yu, lui-même, qui porte le nom de la famille impériale, pourrait se résoudre à l'abandonner ?
>
> — Le nom de Tchao, reprit l'eunuque, n'est pas la seule raison qui l'ait p.629 empêché de suivre sitôt l'exemple des autres, l'appui qu'il attendait de Votre Majesté a eu plus de pouvoir sur lui que tout autre motif, mais voyant qu'elle ne daigne pas répondre aux placets qu'il lui présente, & perdant tout espoir, quel lien pourrait le retenir ? Il y a tout lieu de croire qu'il se retirera, & s'il prend ce parti, quelle ressource nous reste-t-il ? Dans l'état où sont les choses, Votre Majesté ne saurait trop faire pour les contenter ; elle doit au moins leur laisser entrevoir quelque lueur d'espérance.

La princesse ayant su de l'eunuque que Han-to-tchéou était dans le palais qui attendait ses ordres :

> — Dites-lui, ajouta-t-elle, qu'il a tout à espérer, pourvu toutefois qu'il n'y ait point de violence, & recommandez-lui

d'agir avec beaucoup de sagesse & de prudence. Voilà la seule réponse que j'aie à faire à leur placet.

Koan-li se hâta de rejoindre Han-to-tchéou & de lui remettre l'ordre de l'impératrice ; il ajouta qu'elle irait le lendemain au palais de l'empereur défunt, où se faisaient les cérémonies de ses obsèques, & que tous les grands eussent à s'y rendre, parce qu'elle avait des choses de conséquence à leur communiquer. Les grands s'y étant transportés de grand matin, disposèrent toutes choses conformément à leur dessein ; l'impératrice s'y rendit avec le prince de Kia, son fils ; après que les grands eurent salué cette princesse qui était cachée derrière un rideau, Tchao-ju-yu s'avança un peu & lui dit :

— Nous n'avons pu apprendre, sans la plus vive douleur, que la maladie de l'empereur le mettait hors d'état de rendre les derniers devoirs à son père ; cette nouvelle nous avait portés à le supplier de déclarer le prince de Kia héritier de l'empire ; sa majesté a daigné y p.630 répondre, & a écrit de sa propre main sur un premier placet qu'elle approuvait ces dispositions, & sur le second qu'elle ne pensait plus qu'à se retirer & à vivre en repos ; c'est cette abdication qui nous porte à prier aujourd'hui Votre Majesté de manifester ses volontés.

— S'il est vrai, répondit la princesse, que l'empereur ait pris cette résolution, il ne nous reste qu'à nous y conformer.

— Nous supplions Votre Majesté de considérer que la chose est de trop grande importance pour être décidée sans de mûres réflexions, & qu'elle doit être publiée dans tout l'empire, vu que les historiens ne manqueraient pas d'en instruire la postérité ; ainsi nous supplions Votre Majesté de nous donner elle-même ses ordres à ce sujet.

Alors Tchao-ju-yu fit voir l'ordre qu'il avait minuté, & que l'impératrice n'avait plus qu'à signer. Il était conçu en ces termes :

> « La maladie continue de l'empereur l'empêchant d'assister aux funérailles de son père, elle l'a obligé à écrire de sa propre main qu'il ne pensait plus qu'à se retirer pour vivre en repos ; ainsi, que Tchao-kou, prince de Kia, monte sur le trône, & que l'empereur son père jouisse des mêmes titres qu'ont porté ses deux prédécesseurs lorsqu'ils se démirent de l'empire : nous agréons cette disposition, & ordonnons qu'elle ait son exécution.

La princesse l'approuva en effet & ordonna qu'elle fut exécutée.

Le prince de Kia balança quelque temps à accepter la couronne, de peur que dans la suite on ne l'accusât d'avoir manqué à la piété filiale ; mais Tchao-ju-yu lui fit entendre que le principal devoir de l'amour filial était de maintenir dans sa famille l'empire que ses ancêtres lui avaient laissé. p.631 Le prince s'étant rendu à leurs instances, les grands le conduisirent sous une tente préparée à dessein, où ils le revêtirent des habits qui lui étaient destinés, & le reconnurent empereur d'une voix unanime ; après quoi il se dépouilla de ces habits de cérémonie pour prendre ceux de deuil, & tenir auprès du cercueil de l'empereur défunt la place de son père qui ne pouvait y assister ; les cérémonies funèbres achevées, il déclara impératrice la princesse Han-chi, son épouse, fille de Han-ki, à la sixième génération, & nièce de Han-to-tchéou ; il accorda ensuite une amnistie à tout l'empire, qui apprit avec joie que les démêlés de la famille impériale étaient terminés, & qu'elle rendait enfin les derniers devoirs à la mémoire de l'empereur Hiao-tsong.

@

NING-TSONG

@

Quoique Tchao-ju-yu & Han-to-tchéou eussent agi de concert pour mettre Ning-tsong sur le trône à la place de Kouang-tsong, il s'en fallait beaucoup qu'ils fussent amis, & leur inimitié se fortifia dans la suite ; Tchao-ju-yu eut pour récompense l'emploi de ministre d'État, & à peine parut-on penser à Han-to-tchéou : cette distinction l'aigrit encore davantage contre Tchao-ju-yu, dont il s'imagina avoir été desservi. Mais ce qui le poussa à se déclarer ouvertement contre ce nouveau ministre, fut la conduite qu'il tint lorsqu'il se vit revêtu du pouvoir. Zélé partisan de Tchu-hi, il profita de son élévation pour faire proposer à l'empereur ce lettré, comme le plus habile homme de l'empire, & celui qui avait le mieux saisi le sens des King, & conséquemment comme le plus capable de les lui expliquer : pour p.632 remplir cet objet on conseillait à ce prince de le faire venir à la cour, & de le mettre au rang des docteurs, chargés par leur emploi de cet office. Tchao-ju-yu proposa lui-même de lui associer Hoang-chang, Tchin-fou-leang, Pong-koueï-nien & quelques autres lettrés du même parti, & zélés défenseurs de la doctrine de Tchu-hi.

Han-to-tchéou qui tenait pour la doctrine opposée en conçut un cruel dépit, & pour s'en venger il convint avec Lieou-pi, président d'un tribunal, qui avait adopté le même sentiment que lui, de se servir des blancs signés de l'empereur, qu'il lui serait aisé de se procurer. Dès le lendemain Tchao-yu-yu ayant fait observer qu'il manquait deux censeurs, Han-to-tchéou fit écrire sur un de ces blancs signés les noms de Lieou-té-siou & de Sieï-chin-fou, deux des plus ardents de son parti, & se servit de la même voie pour en placer d'autres, & éloigner de la cour quelques-uns de ceux qui leur étaient contraires, avec la précaution cependant de faire toujours approuver son choix par l'empereur.

Tchu-hi au désespoir de voir éloigner ainsi ses partisans, engagea Pong-koueï-nien, parvenu depuis peu au grade d'assesseur du président

du tribunal des mandarins, par l'estime que Tchao-ju-yu faisait de lui, d'unir ses efforts aux siens pour accuser Han-to-tchéou & le faire exiler de la cour ; mais Pong-koueï-nien ayant obtenu dans le même temps une commission pour les provinces du dehors, il ne put le seconder. Tchu-hi s'adressa alors à Tchao-ju-yu lui-même, espérant qu'il pourrait gagner Han-to-tchéou à force de bienfaits, & obtenir par ce moyen ce qu'il n'avait pu par ses raisons ; il l'engagea fort à user de cette voie, à lui faire des présents, à s'informer soigneusement des choses qui p.633 pourraient le flatter pour les lui procurer, mais Tchao-ju-yu dont les manières étaient peu civiles, lui répondit assez brusquement & sans faire attention à ce que Tchu-hi disait, qu'il n'avait pas besoin de tant de précautions, & qu'il n'était pas fort difficile de gouverner Han-to-tchéou.

Hoang-tou, un des censeurs de l'empire & zélé partisan de Tchu-hi, voyant que Tchao-ju-yu agissait si mollement, résolut d'accuser Han-to-tchéou, & de le perdre s'il pouvait ; celui-ci en eut vent & le prévint ; il intrigua si finement qu'il le fit casser de son emploi, & nommer gouverneur de Ping-kiang-fou. Tchu-hi fut si sensible à l'éloignement du censeur, que sans considérer qu'il s'exposait à recevoir le même traitement, il présenta à l'empereur un mémoire sur les grands changements qui se faisaient dans les charges, sans oser néanmoins faire aucune application directe dans la crainte de se perdre. Il disait dans cet écrit :

> « Il n'y a pas encore dix mois que Votre Majesté est montée sur le trône & nous voyons avec étonnement changer les grands qui possèdent des emplois à son service ; c'est une révolution continuelle de mandarins placés & déplacés en apparence par son ordre exprès, quoiqu'on soupçonne que ceux qui approchent ordinairement de sa personne, ont part à ces promotions & à ces mutations. On dit même assez hautement qu'abusant de votre confiance, ils sollicitent & obtiennent des ordres dont Votre Majesté ne prend aucune

> connaissance ; je ne puis m'empêcher de craindre qu'en écoutant trop facilement les conseils de certaines gens, au lieu de cette paix qu'elle recherche, elle ne voie naître de grands désordres causés par l'abus d'une autorité que son intention n'est pas de leur confier pour faire le mal.

p.634 Han-to-tchéou, entre les mains de qui cet écrit tomba, démêla aisément l'artifice de Tchu-hi, & vit qu'il tendait à sa perte ; quelque violent que fut son ressentiment, il eut la force de le dissimuler ; mais quelques jours après il fit jouer devant l'empereur une petite comédie, où les acteurs étaient habillés à la manière de Tchu-hi & de ses disciples, c'est-à-dire, avec des habits dont les manches étaient si amples, qu'elles traînaient jusqu'à terre, & un bonnet fort élevé. L'empereur prit beaucoup de plaisir à cette bouffonnerie ; Han-to-tchéou le voyant de belle humeur, fit tomber adroitement la conversation sur Tchu-hi, & se mit à le railler sur son air rustique & grossier, ajoutant qu'il était surpris qu'il pût supporter les manières peu civiles d'un homme qui d'ailleurs n'était bientôt plus en état de le servir :

> — Il est vrai, lui dit l'empereur, qu'il est un peu grossier & déjà âgé ; je veux qu'il aille passer tranquillement le reste de ses jours dans sa province.

C'était ce qu'attendait Han-to-tchéou ; charmé d'avoir si bien réussi, il écrivit l'ordre de l'empereur adressé à Tchu-hi, il portait :

> « Je considère qu'étant déjà sur l'âge, vous devenez incapable de soutenir les fatigues attachées à votre emploi ; je me suis même aperçu que vous ne pouviez plus vous tenir debout, en m'expliquant les *King* ; c'est pourquoi je vous remercie de vos services, & vous laisse seulement le titre de mandarin du palais.

Cet ordre fit grand bruit à la cour ; Tchao-ju-yu alla trouver l'empereur pour lui en demander la révocation, mais il ne put l'obtenir : il sollicita alors la permission de se retirer, que l'empereur lui refusa. Cependant

Tchin-fou-leang qui avait de l'emploi dans le tribunal des ministres, refusa d'expédier l'ordre contre Tchu-hi, & il le renvoya p.635 tout cacheté. Lieou-kouang-tsou, Teng-y, Ou-lieï, Sun-fong-ki, Yeou-tchong-hong, tous grands mandarins de la cour, présentèrent une requête à l'empereur pour l'engager à le retenir ; mais ce prince ne daigna pas y répondre. Han-to-tchéou l'avait prévu & il avait eu la précaution de remettre l'ordre de l'empereur à un mandarin de son parti, qui le porta à Tchu-hi ; ce lettré le reçut avec respect, & pour marquer sa soumission il se disposa sur-le-champ à l'exécuter.

Tchin-fou-leang, Lieou-kouang-tsou perdirent leurs charges à cette occasion ; Hoang-ngaï faillit à perdre aussi la sienne : le lendemain du départ de Tchu-hi, ce mandarin étant au palais, demanda à l'empereur quel motif l'avait porté à l'éloigner de sa présence :

> — J'avais résolu, répondit ce prince, de lui laisser sa charge encore quelque temps, mais je vois qu'il attise le feu de la discorde à ma cour, & comme c'est pour toute autre chose que je l'avais appelé, je me suis déterminé à l'éloigner.

Hoang-ngaï tenta de le disculper, & loin de plaire à l'empereur, il ne fit qu'attirer sur lui une partie de la disgrâce de Tchu-hi. Celui-ci n'avait gardé son emploi que quarante-six jours, & expliqué que sept fois les *King* devant l'empereur.

1195. Après ce coup de partie, Han-to-tchéou s'attendait bien que Tchao-ju-yu & les autres disciples de Tchu-hi, ne respireraient que vengeance contre lui, & jureraient sa perte ; Tchao-ju-yu était le plus à craindre : ministre d'État, il avait rendu de grands services à l'empereur, qui lui était presque redevable de la couronne, & il n'était pas facile de l'éloigner ; son exil cependant entrait dans les vues de Han-to-tchéou, & il ne savait comment il pourrait l'obtenir. Comme il en conférait un jour avec King-tang, celui-ci p.636 lui dit que Tchao-ju-yu tirant tout son lustre de la famille impériale à laquelle il prétendait appartenir, & l'empereur lui-même le reconnaissant pour son parent, il n'était pas difficile de

donner de l'ombrage à ce prince, en lui faisant pressentir les risques qu'il courrait, en déposant son autorité entre les mains d'un ministre de ce nom, qui pourrait aisément la lui enlever.

Han-to-tchéou satisfait de cet expédient, alla trouver Li-mou, un des ennemis de Tchao-ju-yu, & assuré de la volonté qu'il avait de nuire au ministre, il lui procura une place qui lui donnait le droit de présenter des placets à l'empereur ; à peine Li-mou fut-il à portée d'agir qu'il en offrit un, dans lequel il représentait les inconvénients auxquels on s'exposait, en laissant le gouvernement entre les mains d'un homme de la famille impériale ; il concluait à ce que Tchao-ju-yu fût destitué du ministère. L'empereur, naturellement défiant & inconstant, se laissa aller à ces impressions défavorables, & nomma Tchao-ju-yu gouverneur de Fou-tchéou ; mais Sieï-chin-fou représenta qu'on ne pouvait, sans imprudence, confier un gouvernement à un homme qui ne se verrait pas exclu du ministère, sans donner quelques marques de ressentiment, & qu'instruit à fond, comme il l'était, des affaires de l'empire, il aurait trop de moyens de se venger dans une place de cette importance ; d'autres profitant de sa disgrâce, le chargèrent de plusieurs crimes, dont le plus grand était de favoriser la doctrine de Tchu-hi ; ces mauvaises menées séduisirent l'empereur, qui l'envoya en exil à Yong-tchéou. Tchao-ju-yu n'y arriva pas : il mourut en chemin.

Ce ministre s'était fait des créatures qui le servirent avec p.637 courage dans sa disgrâce, & n'épargnèrent rien pour le défendre ; son zèle pour le bien de l'empire, dans un temps où tous les grands étaient sur le point de se retirer, l'activité avec laquelle il avait travaillé à mettre l'empereur régnant sur le trône, la fidélité dont il lui avait donné mille preuves durant son ministère, tout fut rappelé pour émouvoir l'empereur en sa faveur ; mais ce prince aussi ingrat qu'indifférent, n'en fut point touché, & tout ce qu'ils y gagnèrent fut d'être traités & punis comme des factieux, ce qui ruina presque en entier le parti de Tchu-hi à la cour.

Le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Les disputes des lettrés ne finissaient point, & six licenciés du collège impérial qui se firent exiler pour ce sujet, présentèrent un placet à l'empereur en faveur de Tchao-ju-yu & de la doctrine de Tchu-hi ; cet acharnement des deux partis commençait à faire craindre que ce qu'on avait négligé d'abord comme de peu de conséquence n'eût des suites fâcheuses ; c'est ce qui engagea Lieou-tsé-siou à supplier l'empereur de faire examiner & discuter à fond les articles qui étaient le sujet du différend, afin de mettre la vérité en évidence, & de déclarer ensuite à quoi l'on devait s'en tenir. L'empereur donna ordre à tous les docteurs qui avaient des emplois à la cour, d'examiner chacun en particulier les deux doctrines, de décider quelle était la meilleure, & de lui en faire leur rapport ; cet ordre captieux devint funeste à quelques mandarins & utile à d'autres : ceux qui eurent le bonheur d'adopter l'opinion reçue, furent avancés dans les charges ; ceux au contraire qui embrassèrent le parti opposé se virent déchus de leurs dignités. Ce fut la p.638 doctrine de Tchu-hi, disciple de Li-tong, qui passa pour erronée ; ses partisans prétendaient que Li-tong l'avait reçue de Lo-tsong-yen, & celui-ci de Yang-chi, disciple des deux frères Tching-hao & Tching-y, qui n'avaient enseigné, selon eux, que la doctrine de Confucius & de Mong-tsé.

Ceux qui étaient d'un sentiment opposé prétendaient que Tchu-hi & ses maîtres avaient mal interprété la doctrine de Confucius & de Mong-tsé, & qu'ils y avaient ajouté beaucoup du leur. Tchang-koué-mou indiqua en particulier le *Taï-ki-tou*, c'est-à-dire *la figure du Taï-ki*, contre laquelle il s'échauffa beaucoup. Ho-tan dit dans un placet, que la fausse doctrine, semblable à un torrent, avait entraîné les lettrés de ce temps-là ; qu'appuyés sur le vide & sur un néant, qui par lui-même ne peut avoir de nom, ils se glorifiaient de soutenir le faux ; & que peu scrupuleux sur les moyens de se faire une réputation, ils aimaient mieux appuyer leurs sophismes que de rester dans l'obscurité, en soutenant le parti de la vérité ; que pour remédier à de si grands abus, il suppliait sa majesté d'ordonner que tous les lettrés de l'empire fussent obligés à l'avenir de s'en tenir à la doctrine de Confucius, avec défense de recourir

à l'autorité des commentateurs. L'empereur donna en conséquence un édit, & ordonna qu'il fût affiché hors du palais, afin que tous les lettrés s'y conformassent à l'avenir.

Un ordre si impérieux produisit une grande fermentation à la cour, & fut cause que plusieurs perdirent leurs emplois. Tchu-hi qui était demeuré tranquille dans sa maison avec le titre de mandarin dont il se contentait, ne fut plus maître de lui-même lorsqu'il en reçut la nouvelle ; il prit aussitôt le pinceau, & composa un long mémoire pour se défendre lui p.639 & ses sectateurs : il y faisait une vigoureuse sortie contre ceux du parti contraire, avançant hardiment qu'ils se trompaient, & avaient porté l'empereur à appuyer une opinion qui flétrissait sa gloire, & imprimerait une tache à son nom.

Avant que de l'envoyer il le fit voir à ses enfants & à ceux de ses disciples qui se trouvaient près de lui ; ils furent effrayés de la hauteur & de la hardiesse qui y régnaient, & craignant qu'il n'attirât sur eux quelques nouveaux malheurs, ils le prièrent avec instances de le supprimer ; mais Tchu-hi le croyant nécessaire dans les circonstances, fut sourd à toutes leurs représentations.

Tsaï-yuen-ting qui se faisait gloire d'être de ses disciples, étant entré chez lui sur ces entrefaites, prit lecture du placet, & fut également d'avis qu'il ne fallait point l'envoyer ; Tchu-hi ne se rendit pas pour cela : alors Tsaï-yuen-ting proposa d'examiner la chose sur les koua de l'*Y-king*, & Tchu-hi convint de s'en tenir à ce qu'ils décideraient. Tsaï-yuen-ting savait compter par les koua & en tirer des pronostics sûrs pour l'avenir : il les dessina, & par les différents changements qu'il leur fit faire suivant les règles de l'art, il trouva que le koua de Tun-koua s'était changé en celui de Tong-gin-koua, ce qui signifiait, comme ils en convinrent tous, qu'on devait s'en tenir au sentiment du plus grand nombre. Tchu-hi, n'ayant rien à répliquer, jeta son placet au feu, & en fit un autre, par lequel il demandait d'être privé du titre de mandarin qu'il avait encore, & qui l'obligeait à certains devoirs dont, vu ses incommodités, il n'était plus

en état de s'acquitter ; la cour lui accorda sa démission sans nulle difficulté.

1196. Hou-hong, mécontent de ce que Tchu-hi l'avait reçu avec du riz sec, des herbes & du thé, l'attribua au peu de p.640 considération qu'il avait pour lui, & sensible à ce mépris, il conçut le dessein de lui en marquer son ressentiment ; mais quoiqu'il fût mandarin de la cour, la charge qu'il y possédait ne lui donnait point le droit d'offrir des placets à l'empereur ; il se lia donc d'une étroite amitié avec Chin-ki-tsou, censeur de l'empire, qui se chargea d'appuyer l'accusation qu'il forma contre Tchu-hi. Il le disait coupable de dix crimes, & l'accusait d'avoir copié ce qu'il y avait de moins mauvais dans les ouvrages de Tching-y & de Tchang-tsaï, & de se faire honneur de ce plagiat en se l'appropriant ; d'entretenir des tireurs d'horoscopes, avec lesquels il faisait aux esprits des sacrifices en faveur des jeunes gens qu'il voulait gagner ; d'usurper une autorité & un nom qui ne lui appartenaient pas ; de conférer des degrés, sans en avoir le droit, à certains de ses disciples, afin de multiplier le nombre de ses partisans ; de ne manger que du riz le plus grossier & des herbes communes ; d'affecter de porter un habit long & ample, avec une large ceinture ; de n'avoir point de demeure fixe, & de se trouver tantôt dans un temple d'idole de Kouang-sin au milieu d'une troupe de disciples, tantôt assis à plus de mille ly de là dans un temple près de Tchang-cha ; de paraître tour à tour & de disparaître en changeant fréquemment de figure, comme les mauvais esprits. Il finissait par demander à l'empereur que Tchu-hi fût dégradé de tout rang & de toute dignité, & que Tsaï-yuen-ting qui le secondait dans ses opérations magiques & appuyait sa doctrine pernicieuse, fut séparé d'avec lui & envoyé en exil : Tsaï-yuen-ting fut exilé à Tao-tchéou.

Ce dernier, homme de beaucoup d'esprit & fort adonné à l'étude, était fils de Tsaï-fa, le philosophe de son temps p.641 qui avait le plus lu ; en mourant, il remit à son fils trois livres, le *Yu-lo* de Tching-chi, le *King-chi* de Chao-chi, & le *Tching-mong* de Tchang-chi, & lui recommanda de

les méditer, parce qu'ils renfermaient, disait-il, la véritable doctrine de Confucius & de Mong-tsé. Tsaï-yuen-ting fit d'abord sa principale occupation de ces ouvrages, & afin d'avoir moins de distraction, il se retira sur la montagne Si-chan près de Kien-yang, où il se contentait pour toute nourriture de riz grossier & de quelques herbages.

Ce fut dans cette retraite qu'il entendit parler de Tchu-hi dont les disciples faisaient sonner le nom dans tout l'empire ; Tsaï-yuen-ting quitta sa solitude, & alla trouver cet homme extraordinaire. Tchu-hi, qui le sonda, fut étonné de la profondeur de ses connaissances, & il le considéra dès lors, non comme disciple mais comme ami. Ces deux philosophes eurent des entretiens longs & fréquents sur les endroits les plus subtils des livres classiques ; ce fut pendant le séjour que Tsaï-yuen-ting fit avec Tchu-hi, que celui-ci composa ses commentaires sur les *Ssé-chu* ou quatre livres, sur l'*Y-king* & le *Chu-king* & qu'il mit la dernière main au *Kang-mou* du *Tong-kien*, ouvrages auxquels Tsaï-yuen-ting eut beaucoup de part. Ils s'en occupaient encore lorsqu'il s'éleva de grandes disputes à la cour sur la doctrine des différentes écoles & que la leur fut condamnée ; un grand nombre de leurs partisans perdirent leurs mandarinats ou furent exilés. Tsaï-yuen-ting le fut à Tao-tchéou ; il en reçut l'ordre avec beaucoup de sang-froid & de fermeté ; il partit sans délai de la maison de Tchu-hi qui l'accompagna, escorté de plus de cent de ses disciples, durant quelques dizaines de ly, & il se rendit à p.642 pied avec son fils Tsaï-tchin dans le lieu de son exil, à trois mille ly de là.

La réputation de Tsaï-yuen-ting & les motifs de son exil lui procurèrent une multitude incroyable de visites & beaucoup de disciples ; ses amis, craignant qu'il ne reçût quelque nouvelle disgrâce à cause de cette affluence, l'exhortèrent à interrompre ces assemblées qui pouvaient devenir suspectes au gouvernement, mais il ne put jamais se résoudre à renvoyer des gens qui venaient pour s'instruire. Il mourut à Tao-tchéou au bout d'un an : les livres qu'il a laissés à la postérité sont le *Hong-fan-kiaï* ou explication du chapitre Hong-fan du *Chu-king*, le *Ta-*

yen-tsiang-choué, ou discours sur l'examen du *nombre de la grande expansion* de l'*Y-king* ; c'est une explication des figures Ho-tou & Lo-chu ; enfin, un traité de musique intitulé *Liu-liu-sin-chu*, c'est-à-dire, ouvrage nouveau sur la musique.

1197. Comme on remarqua beaucoup d'opiniâtreté dans ceux qu'on accusait de suivre une fausse doctrine, & que les punitions dont on avait usé à leur égard n'avaient opéré chez eux aucun changement, Ouang-yen, gouverneur de Mien-tchéou, obtint de l'empereur qu'on fît une liste des plus entêtés & qu'on les déclarât inhabiles à posséder aucune charge ; on en fit une recherche exacte, & Tchao-ju-yu, Lieou-tching, Tcheou-pi-ta, & Ouang-lin furent mis à la tête de cette liste, comme ayant occupé les premiers emplois de l'empire ; après eux venaient Tchu-y, Siu-y, Pong-koueï-nien, & plusieurs autres au nombre de cinquante-neuf qui avaient tous de la réputation [1].

p.643 Ning-tsong était sans postérité, & on craignait que venant à mourir sans avoir désigné son successeur, on ne vît élever de grands troubles dans l'empire ; ce motif détermina King-tang, quoique l'empereur ne fût point encore âgé, à le prier de choisir dans sa famille quelque prince qu'il serait élever dans son palais comme son fils. Ning-tsong jeta les yeux sur Tchao-yu-yuen, âgé seulement de six ans, descendant à la dixième génération de l'empereur Taï-tsou par Tchao-té-tchao, prince de Yen-y ; cet enfant paraissait plein d'esprit & donnait les plus grandes espérances.

1199. Si les lettrés d'alors consacraient beaucoup de temps à l'étude des *King*, on peut dire d'un autre côté qu'il n'y a point eu de dynastie si

[1] Les autres étaient Tchin-fou-leang, Siué-chou-ssé, Tchang-yng, Tching-tchi, Leou-yo, Lin-ta-tchong, Hoang-yeou, Hoing-fou, Ho-y, Sun-fong-ki, Lieou-kouang-tsou, Liu-tso-kiea, Yé-ché, Yaag-fang, Hiang-ngan-chi, Chin-yeou-kaï, Tseng-san-pin, Yeou-tchong-hong, Ou-lieï, Li-tsiang, Yang-kien, Tchao-ju-tang, Tchao-ju-tan, Tchin-hien, Fan-tchong-fou, Ouang-koué, Sun-yuen-king, Yuen-sieï, Tchin-ou, Tien-tan, Hoang-tou, Tchang-ti-gin, Tsaï-yeou-hio, Hoang-hao, Tcheou-nan, Ou-jeou-ching, Li-chi, Ouang-heou-tchi, Mong-hao, Tchang-tchi-yuen, Tchao-kong, Pé-yen-tchin, Hoang-fou-pin, Oueï-tchong-gin, Yang-hong-tchong, Tcheou-toan-tchao, Lin-tchong-lin, Tsiang-fou, Siu-fan, Tsaï-yuen-ting, & Liu-tsou-taï.

peu fertile en habiles astronomes que celle des Song ; durant l'espace de deux cent cinquante ans, on fut obligé de rectifier l'astronomie jusqu'à quatorze fois, & on trouvait, en remontant jusqu'à l'empereur Hoang-ti, qu'elle avait été réformée cinquante fois en tout. Cette année, à la cinquième lune, l'astronomie connue sous le titre de *Tong-tien-li*, fut finie, & l'empereur lui donna cours, mais on ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'elle était encore plus remplie d'erreurs que les autres.

Il y avait cinq ans que Ning-tsong occupait sur le trône ; p.644 cependant il n'était pas encore allé voir l'empereur, son père, dans le palais où il s'était retiré depuis son abdication ; mais Kouang-tsong lui-même n'avait pas rendu à l'empereur Hiao-tsong les devoirs d'un fils ; ainsi il ne pouvait se plaindre d'une négligence dont il avait donné l'exemple. A la huitième lune, le jour de la naissance de Kouang-tsong, l'empereur alla le visiter, accompagné de ses ministres & des grands, ce qui causa une joie universelle parmi les Chinois, accoutumés à regarder comme criminels ceux qui manquent à ces devoirs naturels.

L'an **1200**, à la troisième lune, mourut le fameux Tchu-hi, âgé de soixante-onze ans ; il avait obtenu le doctorat à vingt-un ; il exerça différents mandarinats dans les provinces, mais il n'en occupa à la cour que durant quarante-six jours ; il était né d'une famille pauvre, & peu en état de lui procurer son avancement. Dans sa jeunesse, il alla demeurer à Tchong-ngan dans le Fou-kien, chez Lieou-tsé-yu, ami de son père, où il se livra sérieusement à l'étude ; de là il vint s'établit à Kao-ting dans la dépendance de Kien-yang, & il y eut un grand nombre de disciples. Il ne vivait que de riz sans être mondé & d'herbes les plus communes.

Lorsqu'on proscrivit sa doctrine, la crainte dispersa beaucoup de ses disciples ; les moins timides allèrent se cacher dans les montagnes pour n'être pas découverts : les autres préférant leur fortune à la gloire de son école, changèrent de nom, & suivirent d'autres maîtres qui enseignaient une doctrine opposée à la sienne ; ils affectaient même de passer souvent devant sa porte sans jamais y entrer, pour donner à

croire qu'ils avaient changé de sentiment. Il y en eut qui poussèrent l'hypocrisie jusqu'à quitter l'habit de lettré pour p.645 se mettre dans le commerce. Quelque sensible que dût être Tchu-hi à leurs procédés, il parut toujours aussi tranquille qu'à son ordinaire & sans qu'aucune considération de ce qu'il avait à craindre de l'autorité fût capable de déranger ses leçons, il consacra le reste de ses jours à former des disciples. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit revêtir de ses habits de lettré, mit le haut bonnet, & mourut au milieu d'un grand nombre de personnes qui étaient accourues de toutes parts pour le voir. La foule de ses disciples qui vinrent à Sin-chang assister à ses obsèques, fut si considérable, que le mandarin Ché-kang-nien craignant qu'il n'en arrivât du désordre, fit tout suspendre & en avertit l'empereur, qui fit défendre ce concours de monde. Tchu-hi a laissé un grand nombre d'ouvrages à la postérité [1]. Les plus fameux de ses disciples furent Tsaï-yuen-ting, Hoang-kan, Li-fan, Tchang-hia, Tchin-chun, Li-fang-tsé-hoang-hao, Tsaï-chin, fils de Tsaï-yuen-ting, & Fou-kiang, qui se rendirent recommandables par leurs écrits.

Hoang-kan avait coutume de dire que le véritable sens de la saine doctrine se perpétuait d'âge en âge, mais que très peu l'avaient reçue dans sa pureté depuis la grande dynastie des Tcheou jusqu'à son temps ; qu'après Confucius il n'y avait que Tseng-tsé & Tsé-tsé qui en eussent conçu p.646 toute la beauté ; qu'elle avait été transmise à Tcheou-lien-ki, à Tching-y & à Tchang-tsaï ; & que Tchu-hi marchant sur les traces de ces grands hommes, lui avait donné un éclat qu'elle n'avait pas auparavant. Hoang-kan, gendre de Tchu-hi, était celui de tous ses disciples qu'il aimait le plus, & en qui il eut plus de confiance ; il lui remit tous ses écrits en mourant.

---

[1] Ces ouvrages sont le *Y-pen-y, Ki-mong, Chi-koua-kao-ou, Chi-tsi-tchuen, Ta-hio-tchong-yong-tchang-kiu, Hoe-ouen, Lun-yu-mong-tsé-tsi-tchu, Taï-ki-tou, Tong-chu, Si-ming-kiaï, Tchou-tsé-tsi, Tchu-pien-tching, Han-ouen-kao-y, Lun-mong-tsi-y, Mong-tse-tchi-yao, Tchong-yong-tsi-lio, Hiao-king-kan-ou, Siao-hio-chu,* le *Kang-mou* du *Tong kien, Yen-hing-lo* ou des hommes illustres de la dynastie des Song qui ont été dans les charges, *Kia-li, Kin-ssé-lo, Ho-nan-tching, Chi-y-chu, Y-lo-yuen-yuen-lo, Y-ly-king-tchuen-tong-kiaï.*

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil. Peu de jours après mourut l'impératrice Li-chi, princesse impérieuse qui perdit Kouang-tsong, en lui faisant tenir, à l'égard de son père, une conduite condamnable, qui révolta ses sujets contre lui, & faillit à causer de grands troubles dans l'État. Kouang-tsong ne survécut pas longtemps à cette princesse ; il mourut à la huitième lune. Il s'était fait d'abord beaucoup de réputation, en montrant dans sa jeunesse de l'esprit, du bon sens & une grande application à son devoir, ce qui donnait lieu d'espérer que l'empire serait heureux sous son règne. Lorsqu'il monta sur le trône, le choix judicieux qu'il fit des personnes qui devaient l'aider dans le ministère, le soin qu'il eut d'éloigner ces courtisans dangereux dont la flatterie fait tout le mérite, son attention à diminuer les impôts & à adoucir la rigueur des supplices étaient bien capables de confirmer la haute idée qu'on s'était formée de ce prince ; mais cette bonne opinion ne dura guère : l'impératrice Li-chi qui voulait s'emparer du gouvernement, sut si bien employer le crédit & l'ascendant qu'elle avait sur son esprit pour sauver les eunuques que ce prince voulait exterminer, que ceux-ci, par reconnaissance, l'aidèrent à faire passer l'autorité entre ses mains. Ils causèrent ensuite tant de chagrin à l'empereur, qu'il en tomba p.647 malade & fut réduit à ne pouvoir vaquer aux affaires du gouvernement ; la conduite qu'ils lui firent tenir, ternit toute la gloire qu'il s'était acquise, & lui fit perdre l'empire, en mettant sa dynastie dans le plus grand danger.

La mort de Tchu-hi fut très sensible à ses disciples, ils avaient besoin d'un chef qui prît leurs intérêts ; mais dans les circonstances c'était un fardeau dont personne ne voulait se charger. Liu-tsou-taï plus hardi que les autres reprocha à ceux de cette école, que depuis la perte que Liu-tsou-kien, son frère, avait fait de son emploi, ils semblaient avoir oublié l'usage de la parole, & quoique particulier isolé & ne tenant à rien, il voulut leur donner des preuves de son zèle. Il écrivit un placet pour leur justification ; comme il ne se trouva personne au palais qui voulût l'offrir à l'empereur, il alla battre le tambour qui était à côté de la porte pour

servir de refuge aux opprimés ; il contraignit par là ceux qui étaient chargés de recevoir les placets de prendre le sien & de le présenter au monarque.

Dans ce placet, il accusait d'abord Han-to-tchéou de tromper le souverain, en lui cachant ce qui se passait ; il mettait ensuite dans tout leur jour les services que Tchao-ju-yu avait rendus à ce prince lors de son élévation au trône ; l'habileté, la capacité & le rang de tant de mandarins dont il rapportait les noms, que Han-to-tchéou avait expulsés pour leur substituer de misérables petits écrivains, tels que Sou-chi-tan, & de vils esclaves de la famille impériale, tels que Tcheou-yun ; que sans avoir égard ni aux coutumes de l'empire ni aux règles de la bienséance, il avait élevé tout à coup au ministère Tchin-tsé-kiang, par la seule raison qu'il p.648 avait été son maître. Il ajoutait que Han-to-tchéou, sous prétexte d'agir contre un parti dont il désapprouvait la doctrine, privait sa majesté des seuls hommes en état de l'aider à rendre ses peuples heureux, & finissait par demander la mort de ce traître, celle de Sou-chi-tan & de Tchéou-yun, de renvoyer Tchin-tsé-kiang chez lui, & de rappeler les exilés, sans quoi il ne pouvait, disait-il, répondre des malheurs qui pourraient en résulter.

La témérité révoltante de Liu-tsou-taï indigna tous les honnêtes gens. Tching-song, son ami intime, qui occupait une des premières charges de la cour, en fut affligé ; il craignit qu'on ne le chargeât d'avoir eu part à ce placet, & pour écarter les soupçons, il devint lui-même l'accusateur de son ami, dont il demanda la mort à l'empereur. Liu-tsou-taï fut arrêté & mis entre les mains de la justice pour être interrogé ; il s'y attendait, & loin de marquer de l'émotion, il parut se rendre avec plaisir dans les prisons. Le magistrat qui avait ordre de l'interroger, le traita d'abord avec douceur, & promit d'obtenir son élargissement s'il lui déclarait ceux qui l'avaient sollicité à faire cette démarche.

— Comment, répondit Liu-tsou-taï en souriant, pouvez-vous me faire cette question ? Je n'ignore pas qu'on me fera mourir,

voudriez-vous que j'eusse engagé quelque autre à courir le même risque ?

— Sans doute, lui dit le juge, que vous avez composé cette pièce dans un accès de folie.

— Dites plutôt, interrompit Liu-tsou-taï, que dans un moment de folie Han-to-tchéou vous a élevé, vous & plusieurs autres, aux emplois que vous exercez.

Le juge après plusieurs interrogations, voyant qu'il ne tirerait rien d'un homme déterminé à tout, p.649 fit son rapport à l'empereur, & demanda qu'il fut exilé à Lao-ching, ville de la dépendance de Kin-tchéou, dans le ressort de Lien-tchéou-fou, de la province de Kouang-tong.

L'an **1201**, à la deuxième lune, il y eut, à Lin-ngan-fou, l'incendie le plus terrible qu'on eût vu depuis que la famille impériale était passée au midi du Kiang ; plus de cinquante-deux mille maisons furent consumées par les flammes. L'empereur vint au secours des malheureux habitants de cette ville, en leur faisant distribuer cent soixante mille enfilades de deniers, & soixante mille mesures de grain.

1202. Han-to-tchéou changea de conduite à l'égard de ceux qu'il avait fait condamner comme fauteurs d'une fausse doctrine ; il craignit qu'à la fin leurs cris ne fussent écoutés, & redouta les effets de leur vengeance : il fit donner un titre honorifique à Tchao-ou-yu, qui était mort, & rétablit dans leurs places ceux qui étaient encore en vie, avec la liberté de les exercer ou de demeurer chez eux, en jouissant amplement du titre : on rendit à Tchu-hi & aux autres qui étaient morts, les degrés d'honneur qu'ils avaient possédés de leur vivant ; mais afin d'empêcher les troubles qu'ils pouvaient exciter, laissant à chacun une entière liberté d'embrasser le sentiment qu'il voudrait, on défendit toute dispute sous les peines les plus sévères.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'an **1203**, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une éclipse de soleil.

La paix dont les Kin jouissaient depuis trente-huit ans avec les Song les avait beaucoup affaiblis : leurs troupes qu'on fatiguait sans cesse sur les frontières, étaient mécontentes p.650 & mal payées ; les peuples chargés d'impôts avaient peine à vivre, & malgré cela, les trésors étaient épuisés par de folles dépenses & le défaut d'économie. De toutes parts, s'élevaient des bandes de mécontents qui menaçaient les Kin d'une ruine prochaine. Cependant ceux qui étaient à la tête du gouvernement ayant ouvert les yeux, craignirent que l'empereur instruit de leur position, ne vînt insulter leurs frontières, & ils y envoyèrent des troupes, avec des ordres pressants de remplir les magasins de vivres & d'armes.

La cour impériale, au bruit de ces préparatifs, ne doutant pas que les Kin n'eussent intention de recommencer la guerre, chargea Han-to-tchéou, qui disposait de tout en maître, de faire des emplettes de chevaux, d'augmenter les troupes des frontières, de faire construire de nouvelles barques de guerre, d'approvisionner les magasins de vivres & d'armes, en un mot, de pourvoir à tout, pour n'être pas surpris par les Tartares, & pouvoir même les attaquer s'il était nécessaire. Aloudaï, commandant des Kin dans les provinces du sud, étant retourné en Tartarie, annonça que, suivant toutes les apparences, les Song ne seraient pas longtemps sans venir contre eux à main armée : le roi des Kin irrité contre Aloudaï, qu'il disait en être la cause, voulait faire mourir ce commandant ; on demanda grâce pour lui, & il se contenta d'abaisser de six degrés le rang qu'il tenait parmi ses officiers.

1204. Comme l'empereur & Han-to-tchéou paraissaient incliner à la guerre contre les Kin, plusieurs des grands, par pure flatterie, offrirent des placets, dans lesquels ils assuraient que les Kin étaient sur leur déclin ; que tout était en trouble dans leurs États, & qu'infailliblement on les détruirait si on p.651 les attaquait ; & pour faire leur cour à Han-to-tchéou, ils pressaient Ning-tsong de charger quelqu'un de régler tout ce

qui serait nécessaire pour cette guerre, sachant bien qu'il n'en nommerait pas d'autre que ce ministre, qui le souhaitait avec ardeur. A la troisième lune il y eut encore un grand incendie à Lin-ngan-fou.

A la cinquième lune, Han-to-tchéou pour gagner la faveur des officiers de guerre, fit donner au brave Yo-feï le titre de prince de Ouo.

1205. Le roi des Kin inquiet des préparatifs des Chinois, tint un conseil composé de ses grands ; la plupart dirent qu'il n'y avait point à craindre ; que les Song qu'ils avaient fait fuir dans leurs dernières guerres, étaient à peine en état de conserver les restes de leur empire, & qu'ainsi il n'y avait pas lieu de croire qu'ils voulussent être les agresseurs. Ouanyen-kouang fut seul du sentiment de ne pas négliger les avis qu'on recevait des préparatifs des Chinois, qui avaient sans doute dessein de recouvrer les provinces qu'on leur avait enlevées. Le roi des Kin envoya Poussan-koué à Pien-leang pour y rassembler des troupes, & les tenir prêtes à tout événement.

Poussan-koué, arrivé à Pien-leang, écrivit à la cour impériale, pour se plaindre de ce qu'elle se préparait à une rupture. Le tribunal à qui cette lettre était adressée, répondit qu'on n'avait point ce dessein, & même que pour ôter tout soupçon, ils avaient donné ordre depuis longtemps de ne laisser sur les frontières que les troupes nécessaires à leur sûreté. Poussan-koué crut qu'on ne le trompait pas ; & ce qui le confirmait dans cette idée, c'est qu'il avait appris d'ailleurs que les troupes chinoises, répandues sur les p.652 frontières, n'étaient composées que de soldats mal exercés, la plupart vieux ou malades ; il donna avis au roi des Kin des informations qu'il avait faites depuis son arrivée à Pien-leang, & ce prince en conséquence révoqua l'ordre qu'il avait donné d'assembler des troupes.

Cependant Han-to-tchéou continuait ses préparatifs de guerre contre le sentiment des personnes sages, qui ne faisant pas dépendre leur fortune de ce ministre, n'avaient aucun intérêt à le ménager. Kieou-tsong, capitaine dont on faisait la plus grande estime, s'en expliqua d'une manière très forte : il dit que le pays de Tchong-yuen n'était plus

depuis cent ans entre les mains des Chinois ; que la guerre ne devait avoir lieu que quand on ne pouvait l'éviter, parce qu'il était impossible de répondre des évènements, & qu'on ne devait point l'entreprendre à la légère : que le dessein de cette expédition, qui exposerait l'empire à un danger éminent, ne pouvait avoir été conçu que par un étourdi, qui n'avait consulté que son orgueil & la passion de se rendre important. Han-to-tchéou n'ignora pas ce que cet officier avait dit ; malgré cela il le nomma général des troupes du Kiang-hoaï, espérant par cette distinction gagner son suffrage mais Kieou-tsong refusa le commandement.

1206. Ce ministre avait aussi envoyé ordre à Hoang-fou-pin de s'approcher des frontières du Ho-nan, avec un corps de troupes qu'il lui désignait. Celui-ci, plus hardi ou moins zélé & moins clairvoyant pour le véritable bien de l'empire que Kieou-tsong, reçut cette faveur avec reconnaissance, & vola à la tête de l'armée, dont on lui confiait le commandement ; il la divisa en deux corps, qu'il fit marcher l'un vers le pays de Tang, & l'autre du côté de Teng. Le roi des Kin qui en p.653 fut informé, envoya pour la seconde fois Poussan-koué à Pien-leang, afin de veiller à la conservation du Ho-nan ; il se fit donner un état des troupes qu'il avait sur pied, & il les distribua dans les lieux les plus importants.

Han-to-tchéou cessant de tenir secret le dessein qu'il avait de faire la guerre aux Kin, fit faire la promotion des généraux. Sieï-chou-ssé fut nommé pour commander dans le Hou-pé ; Teng-yeou-long dans le pays de Hoaï ; Kouo-y dans le Chan-tong ; Hoang-fou-pin sur les limites du Ho-nan ; & enfin Ou-hi dans le pays de Chou. Le général Kouo-y prit d'abord Ssé-tchéou, porte important, & se rendit maître de quelques autres de moindre conséquence ; mais ensuite détachant Kouo-tcho & Li-ju-y pour attaquer Sou-tchéou, ces deux lieutenants furent si bien battus, que le premier eut beaucoup de peine à se tirer d'affaire ; un autre détachement qu'il avait envoyé insulter Chéou-tchéou, sous la conduite de Li-chuang, fut également défait par un corps de Tartares. Le général Hoang-fou-pin ne fut pas plus heureux, car ayant envoyé un

détachement faire le siège de Tsaï-tchéou, les Kin accourus au secours de cette ville, mirent en fuite Ouang-ta-tsieï qui le commandait, & le poursuivirent jusqu'au corps d'armée de Hoang-fou-pin. Les Tartares s'apercevant que le désordre régnait dans ce corps d'armée, le chargèrent & le battirent encore.

A la septième lune, Li-ngan-tsiuen, fils de Li-gin-yeou, prince de Yueï, de la famille royale des Hia, mécontent de Li-chun-yeou, son souverain, le détrôna, & se fit déclarer à sa place roi des Hia sans qu'il y eut de sang répandu ; Li-chun-yeou mourut peu de temps après.

A la dixième lune, les Kin qui jusque-là s'étaient tenus p.654 sur la défensive, & contentés d'observer les Chinois pour prendre ensuite leurs mesures, voyant qu'ils se laissaient battre de toutes parts, résolurent de les attaquer à leur tour & de fondre sur les terres de l'empire. Poussan-koué, qui commandait dans le Ho-nan, partagea ses troupes en huit corps d'armée. A la tête de trente mille hommes, il alla en personne du côté de Yng-cheou ; il en donna vingt-cinq mille à Ouanyen-kouang, qu'il envoya vers le pays de Tang & de Teng ; trente mille à Héchélieï-tségin, qui devait entrer par Ouo-keou ; vingt mille à Héchélieï-houchahou, pour aller se saisir de Tsing-ho ; dix mille à Ouanyen-tchong, pour sortir par Tchin-tsang ; dix mille à Poutcha-tchin, pour aller attaquer Tching-ki ; dix mille à Ouanyen-kang, pour se rendre maître de Lin-tan ; & enfin deux petits camps volants chacun de cinq mille hommes, l'un commandé par Chémeï-tchong, l'autre par Ouanyen-lin, devaient entrer par Yen-tchuen & par Laï-yuen, & battre la campagne.

Héchélieï-houchahou, après avoir passé le Hoaï-ho, se rendit maître de Tsing-ho, & vint mettre le siège devant Tchou-tchéou [1]. La cour impériale, surprise de cette diligence, envoya aussitôt ordre à Kouo-keou de se poster à Tchin-tchéou, & à Kieou-tsong, d'aller incessamment faire la revue des troupes qui étaient dans le pays de Kiang-hoaï.

[1] Hoaï-ngan-fou du Kiang-nan, vers l'embouchure du Hoang-ho.

Cependant Ouanyen-kouang, maître de Kouang-hoa & de Tsao-yang, s'approcha de la ville de Siang-yang qu'il prit, ainsi que Sin-yang & Souï-tchéou ; de là, tirant vers le midi, il alla assiéger Té-ngan-fou.

Lorsque le général Poussan-koué arriva sur les bords du p.655 Hoaï-ho, il trouva le passage de ce fleuve gardé par Ho-ju-li & Yao-kong-tso, jugeant qu'il y aurait de la témérité à hasarder de le passer à leur vue, il laissa dans son camp une partie de ses soldats, auxquels il défendit de rien déranger, afin de faire croire aux Chinois qu'il y était encore. Ce général partit de nuit avec le gros de l'armée, pour aller passer le Hoaï-ho à Pa-tieï-tan, & vint se présenter devant les Chinois qui le croyaient encore de l'autre côté de ce fleuve ; ils furent si surpris qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, & avec tant de désordre qu'ils périrent presque tous sans combattre. Il ne fut pas difficile à Poussan-koué de se rendre alors maître de Yng-keou, de Ngan-fong-kiun & de Ho-kiang-hien ; il fit investir Ho-tchéou, & campa auprès de la rivière Oua-leang-ho, d'où il envoya des détachements qui ravagèrent les départements de Tchin-tchéou & poussèrent jusque sur les bords du Kiang : l'épouvante se répandit dans tout le pays au midi de ce fleuve.

Le général Ou-hi, que la cour impériale avait employé dans le pays de Chou pour couvrir le Chen-si, envoya secrètement proposer aux Kin de se déclarer en leur faveur, s'ils consentaient à lui donner la principauté de Chou ; & en attendant la réponse qu'on lui ferait, ce traître s'était posté à Ho-tchi pour être à portée de prendre le parti qui conviendrait le mieux à ses intérêts. Cependant Han-to-tchéou, impatient de le voir dans l'inaction, envoyait courrier sur courrier pour le presser d'entrer sur les terres des Kin ; comme la réponse des Tartares tardait, Ou-hi, craignant que s'il persistait à ne rien faire sa trahison ne vînt à éclater, sortit de son camp, prit Tsin-tchéou & Long-tchéou, & battit un parti tartare : il dissipa par là tous les soupçons que le p.656 ministre pouvait avoir. La réponse des Kin arriva enfin, avec des lettres-patentes qui le créaient prince de Chou, que lui & ses descendants possèderaient à titre

de tributaires des Kin ; ces lettres lui furent remises après qu'il eut fait tenir sa soumission au roi des Kin ; alors ce traître levant le masque, mit en cendres Ho-tchi, & introduit les Tartares dans la ville de Ho-tchéou de l'ouest.

Cependant Héchélieï-tségin s'étant rendu maître de Tchou-tchéou, ville du district de Fong-yang-fou, s'avança du côté de Tchin-tchéou où la terreur de ses armes l'avait devancé ; plus de cent mille hommes, soldats & habitants prirent la fuite, & passèrent au midi du Kiang sur des barques que le gouverneur de Tchin-kiang avait eu soin de leur préparer ; par là les Tartares se trouvèrent maîtres de tout le Hoaï-si, c'est-à-dire du pays situé à l'occident du Hoaï.

Le ministre chinois voyant que son expédition tournait si mal, se repentit de sa démarche imprudente, & envoya ordre au capitaine Kieou-tsong qui avait voulu l'en détourner, d'agir auprès de Poussan-koué pour l'engager à la paix, & à s'en tenir au traité fait entre les deux couronnes. Kieou-tsong en écrivit à Poussan-koué, & demanda une suspension d'armes. Poussan-koué répondit que l'empereur ayant le premier rompu la paix, il n'était pas juste que les Tartares abandonnassent leurs conquêtes sans être dédommagés des frais immenses qu'ils avaient été obligés de faire. Kieou-tsong envoya Ouang-ouen, un de ses officiers, dire à ce général que la cour impériale n'avait aucune part à ce qui s'était passé ; que c'était la faute de Sou-ché-tan, de Hoang-fou-pin & de quelques autres officiers qui avaient fait ces actes d'hostilité de leur chef & sans aveu, mais qu'ils en avaient été p.657 sévèrement punis. Cette excuse paraissait peu vraisemblable, & le général tartare avait peine à y ajouter foi.

Kieou-tsong ne se rebuta point ; pour parvenir au rétablissement de la paix, il se relâcha sur deux articles du dernier traité, & promit qu'on rendrait aux Kin leurs transfuges, & qu'on leur remettrait annuellement la même somme d'argent & le même nombre de pièces de soie. Le général tartare, satisfait de ces conditions, se retira de Ho-tchéou.

L'an **1207**, à la deuxième lune, mourut le général Poussan-koué, homme estimable par les qualités de l'esprit & du cœur & par son habileté dans le gouvernement ; ce fut une perte pour le roi des Kin, qui lui destinait la place de premier ministre. Ouanyen-tsouhao, que ce prince envoyait pour le remplacer dans le Ho-nan, n'arriva que peu de jours après sa mort. Il fut regretté universellement, mais surtout des soldats dont il avait la confiance.

La cour impériale craignit que le nouveau général du Ho-nan ne voulût point consentir aux propositions de paix acceptées par son prédécesseur. Elle avait besoin d'un négociateur intelligent, & elle jeta les yeux sur Fan-sin-ju, qui se rendit incessamment au camp des Tartares. Poussan-koué en mourant avait remis le commandement à Héchélieï-tségin ; Fan-sin-ju fut très mal reçu de ce général qui le fit arrêter, & prétendit l'obliger à s'engager, au nom de l'empereur, à remettre les choses sur le pied ou elles étaient lors du traité de paix fait avec Kao-tsong, c'est-à-dire que l'empereur se reconnaîtrait tributaire & dépendant des Kin. Fan-sin-ju lui répondit avec fermeté, qu'ayant déjà promis de rendre leurs transfuges & de payer les redevances annuelles en argent & en soieries sur l'ancien pied, il consentait d'en passer par là ; p.658 mais quant au cérémonial, qu'il maintiendrait ce qui avait été arrêté par les derniers traités, & que toutes ses menaces n'étaient pas capables de le faire changer. Héchélieï-tségin, outré de sa réponse, lui demanda s'il ne pensait pas à s'en retourner en vie ?

> — Lorsque je suis parti de la cour de mon maître pour venir ici, repartit Fan-sin-ju, j'ai regardé la vie & la mort avec indifférence & comme le moindre des soins dont je devais m'occuper.

Héchélieï-tségin, voyant qu'il ne parviendrait point à intimider un homme de cette trempe & qu'il ne gagnerait rien sur lui, l'envoya à Pien-leang au général Ouanyen-tsouhao, qui le logea dans un des hôtels destinés aux étrangers, & chargea un de ses officiers de recevoir ses

propositions, avec ordre d'exiger cinq articles, au refus desquels il lui défendit de continuer les conférences. Fan-sin-ju répondit à ces cinq articles avec tant de subtilité & de force, que le général tartare ne sachant que répliquer, lui dit de retourner auprès de son maître pour lui en faire part.

Fan-sin-ju, de retour à la cour impériale, donna peu d'espérance de réussir comme on le souhaitait ; cependant Ning-tsong le renvoya, accompagné de Lin-kong-tchin, avec la ratification de paix telle qu'elle avait été proposée à Poussan-koué.

Ouanyen-tsouhao, croyant que Fan-sin-ju n'avait point rendu fidèlement sa réponse, entra dans une grande colère, & le menaça de le faire mourir. L'envoyé chinois l'écouta avec un sang rassis qui le déconcerta. Il le renvoya de nouveau avec cette réponse par écrit.

> « Si vous pouvez vous résoudre à vous dire nos sujets, nous consentons que le milieu du pays de Hoaï soit la ligne de p.659 séparation entre les deux, empires ; mais si vous ne voulez prendre que la qualité de fils, nous entendons pousser nos limites jusqu'au Kiang ; nous demandons de plus la tête du perfide sujet qui a excité cette guerre, & que vous augmentiez les tributs annuels de cinquante mille taëls & de cinquante mille pièces de soie, indépendamment de dix millions de taëls que nous exigeons pour les frais de la guerre.

De retour de sa seconde commission, Fan-sin-ju remit cette réponse au tribunal auquel elle était adressée. Han-to-tchéou lui demanda avec empressement quels étaient les cinq articles que les Tartares exigeaient : Fan-sin-ju le satisfit, à l'exception du cinquième, qui concernait ce ministre, & qu'il faisait difficulté de lui annoncer ; Han-to-tchéou que ce mystère piquait encore davantage, le pressa vivement, & enfin il apprit que les Kin demandaient sa tête. Il devint furieux à cette nouvelle contre Fan-sin-ju, qu'il cassa de sa charge & envoya à Lin-kiang-kiun.

Cependant la lettre du général tartare fit impression sur les grands de la cour & sur l'empereur même. Presque tous les peuples de Chou-kéou & de Han-hoaï avaient péri dans cette dernière expédition ; les trésors étaient épuisés, & malgré cela, Han-to-tchéou continuait la guerre sans que personne osât s'y opposer.

Ssé-mi-yuen, assesseur du Li-pou ou tribunal des rits, se trouvant un jour seul avec l'empereur, profita de cet instant pour lui faire un tableau de l'état dans lequel la mauvaise administration de Han-to-tchéou avait plongé la Chine ; il lui fit connaître que l'ambition de ce ministre tendait à renverser la famille impériale, & il finit par dire que sa p.660 mort seule pouvait apaiser les Tartares & procurer la paix à l'empire.

Ssé-mi-yuen se jugeant perdu après cette première démarche, s'il ne réussissait pas, eut recours à l'impératrice Yang-chi. L'impératrice Han-chi, nièce de Han-to-tchéou, était morte depuis quelques années sans enfants, & Yang-chi avait été élevée après elle à ce rang, contre le sentiment de Han-to-tchéou, que cette nouvelle impératrice regarda depuis de mauvais œil. Ssé-mi-yuen crut qu'il lui serait aisé de la faire entrer dans ses sentiments contre Han-to-tchéou, & il ne se trompa pas : elle agit si fortement auprès de l'empereur, & fit demander la mort de ce ministre par tant de grands réunis & jaloux de son élévation, que ce prince déjà ébranlé par la demande qu'en avaient fait les Tartares, y consentit ; mais il voulut que la chose se passât sans bruit ; l'ordre qu'il écrivit de sa propre main, portait :

> « Depuis long temps Han-to-tchéou s'est emparé de mon autorité sans en avoir de motif, il a renouvelé la guerre avec les Kin, & a causé tous les malheurs dont mes peuples sont accablés : qu'il soit d'abord privé de toute inspection sur les troupes & de ses emplois. Que Tchin-tsé-kiang qu'il avait élevé au ministère pour se faire seconder dans ses vues pernicieuses, soit cassé de sa charge ; que Hia-tchin, officier de mes gardes, prenne trois cents hommes, & veille

exactement sur Han-to-tchéou, & enfin que cet ordre soit publié dans tout l'empire.

On ne le publia cependant pas le même jour, & on n'en eut connaissance que le lendemain matin, lorsque Han-to-tchéou venant au palais à son ordinaire, Hia-tchin l'arrêta & le conduisit dans une place voisine, où il lui fit trancher p.661 la tête ; il alla ensuite avertir l'empereur, qui craignant encore qu'il ne fût en vie, différa pendant trois jours la publication de son ordre, & des raisons qu'il avait eu de se défaire d'un si méchant homme.

L'an **1208**, à la troisième lune, Ouang-nan revint de Tartarie, où il avait été envoyé à la place de Fan-sin-ju ; il réussit à faire modérer les demandes des Kin, mais il ne put obtenir grâce pour Han-to-tchéou : ils consentirent que l'argent & les soieries fussent livrés sur l'ancien pied, & que pour les frais de la guerre on leur cédât quelques places dans le pays de Hoaï & trois cent mille taëls en argent. Lorsque Ouang-ngan revint avec ces propositions, il ignorait la mort de Han-to-tchéou.

A cette époque, le feu prit à Lin-ngan-fou d'une manière si violente, que pendant quatre jours qu'il dura, dix à douze tribunaux furent brûlés, & cinq mille huit cents quatre-vingt-dix-sept maisons du peuple, de sorte que les deux tiers de la ville furent réduits en cendres ; il périt une quantité innombrable de monde dans cet incendie.

A la sixième lune, Ouang-nan ayant rendu compte de sa commission, l'empereur le renvoya en Tartarie porter la tête de Han-to-tchéou. Madacou, roi des Kin, sortit au milieu de ses gardes rangés sur deux haies, & accompagné de tous ses grands pour la recevoir ; il la fit exposer sur le grand chemin, après en avoir fait peindre plusieurs tableaux, qu'il ordonna de suspendre en divers lieux publics. Il fit enregistrer cet événement dans ses tribunaux comme un des plus glorieux de son règne ; alors la paix fut renouvelée suivant les conditions convenues. Peu de temps après sa ratification, Madacou tomba malade ; il n'avait point d'enfants mâles, & p.662 comme il était mécontent de la plupart des princes

de sa famille qui avaient droit d'aspirer au trône, il jeta les yeux sur Tchongheï, prince de Oueï, & descendant du roi Oukimaï, à la septième génération, qu'il déclara son successeur : c'était un des plus beaux hommes de son temps, & fort doux ; mais il était faible, d'un esprit borné, & incapable de grandes choses.

Madacou laissa à son successeur un ordre par écrit, portant, que deux de ses femmes étant enceintes, si l'une d'elles donnait un enfant mâle, il entendait que son successeur le déclarât prince héritier. Poussan-touan qui prévoyait que cette disposition occasionnerait des troubles, donna avis à Tchong-heï, que la grossesse de la princesse Li-chi s'était trouvée fausse, d'après la visite des médecins ; mais Tchong-heï ayant ensuite appris, que du consentement même de la princesse, ils avaient fait avorter son fruit, il les condamna à mourir pour servir d'exemple.

@